AIMÉ DUPUY

UN PERSONNAGE NOUVEAU DU ROMAN FRANÇAIS

L'ENFANT

LIBRAIRIE HACHETTE

1931

UN PERSONNAGE NOUVEAU
du Roman Français

L'ENFANT

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AIMÉ DUPUY

Directeur de l'École Normale d'Instituteurs de Tunis

UN PERSONNAGE NOUVEAU DU ROMAN FRANÇAIS

L'ENFANT

LIBRAIRIE HACHETTE

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A Monsieur Sébastien CHARLÉTY,
Recteur de l'Université de Paris,

En témoignage de mon respectueux attachement.

INTRODUCTION

C'EST, on l'a souvent remarqué, du XIX^e^ siècle que date l'entrée de l'Enfant dans les Lettres Françaises. Auparavant, s'ils ne l'ignorent pas absolument, les écrivains le méconnaissent, ce qui n'empêche pas, du reste, certains d'entre eux, de le juger et de disserter sur son éducation. Ce faisant, les sentences des Moralistes, comme les propos des Pédagogues, s'adressent à un personnage vague, indistinct, à une entité : *l'Enfant*; à une période d'ailleurs mal délimitée de la vie humaine (1) : *l'Enfance*. Si la Littérature française des siècles classiques consent bien à connaître « de l'Enfance », elle ne connaît pas *les enfants*.

Aussi bien ne sont-ils nés au monde littéraire qu'au temps du Romantisme. Ils doivent beaucoup, sinon tout, à cette Ecole qui ne les jugea pas indignes de l'observation de l'écrivain et les accueillit avec l'enthousiasme qu'elle mettait à s'occuper de ce que les siècles antérieurs méconnaissaient, proscrivaient et laissaient volontairement dans l'ombre. Les romanciers et les poètes romantiques n'ont plus cette « *horreur de l'informe* qui va jusqu'à une certaine gêne devant ce qui n'est pas formé », répulsion caractéristique, au dire d'André

Nous nous faisons un devoir de remercier ici M. Emile GAU, Directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en Tunisie, qui a suivi avec la plus sympathique attention les progrès du présent Essai, et qui, en nous allouant une subvention, a grandement facilité la publication de notre travail.

(1) D'où la protestation de ROUSSEAU : « On ne connaît pas l'enfance : sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages... cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant d'être homme... Commencez donc par mieux étudier vos élèves, car très assurément vous ne les connaissez point... » (*Emile*, préface.)

Remarquons que Rousseau, « ancêtre en tout », est l'auteur de l'ouvrage que Faguet appelait « *un pur roman pédagogique* ». On peut « situer » Emile dans un milieu « riche », vers 1750, dans le cadre naturel de la province; il a « de la naissance ». Rousseau le prend dans une zone tempérée, en France plutôt qu'ailleurs ». « Emile est orphelin »; nous le *voyons*, sans « bourrelets, ni paniers roulants, ni gobelets » s'insurger contre le jardinier Robert...; bref, toute conventionnelle que soit cette « création » de Rousseau, elle offre assez de relief, de couleur, de *pittoresque* pour que nous n'ayons plus absolument affaire à *l'entité* « enfant », mais à *un* enfant « presque » vivant. (Certaines anecdotes montrent d'ailleurs que Rousseau, avant les *Confessions*, se souvient de son enfance, et de celle des enfants qu'il a connus comme précepteur.)

Dans leur « *Société Française sous la Troisième République* », M. A. Leblond écrivent fort justement : « C'est Rousseau directement ou à travers ses disciples, Sand et Michelet, Rousseau dont est nourrie toute la littérature du XIX^e^ siècle, qui agit sur les romanciers contemporains et par eux... » (p. 2).

Gide, dominante même de « toute la Littérature française » [1]. Leur sympathie toute nouvelle pour l'histoire, le besoin qu'éprouvent les écrivains d'alors d'interroger le passé, de suivre et de consigner les étapes de l'évolution d'une vie humaine comme de la vie sociale en incitent plus d'un à écrire ses mémoires; et à réserver à ses premiers souvenirs, authentiques et fidèles ou à peine romancés, une place de choix au début de ses publiques confidences [2]; « Souvenirs d'Enfance », « Histoires de ma Vie », « Confessions » et « Mémoires » sont devenus un genre littéraire pour des écrivains qui ne pensaient plus que se raconter, et se raconter même dans sa prime enfance, fût désormais « haïssable ». C'est donc bien le Romantisme qui s'est fait l'introducteur de l'Enfant dans la Cité des Lettres Françaises [3].

---

(1) V. A. GIDE. « *Dostoïevsky* », Préface. (Paris, 1923, Plon), p. 183. Il ajoute : « ... Et c'est ainsi que je m'explique le peu de place que tient l'enfant dans le roman français, comparativement à celle qu'il tient dans le roman anglais et même dans la littérature russe. On ne rencontre presque pas d'enfants dans nos romans, et ceux que nos romanciers, bien rarement, nous présentent, sont le plus souvent conventionnels, gauches, inintéressants... »

— V. également la préface de M. BRAUNSCHWIG à son livre « *L'Art et l'Enfant* » et sa remarque touchant la place de l'enfant au cours des siècles antérieurs au XIXe. « En raison de ses formes indécises et du manque de proportion entre les diverses parties de son corps, les peintres et surtout les sculpteurs ne le trouvaient pas susceptible de fournir matière à des représentations assez belles et harmonieuses. Et, d'autre part, comme en son âme ne s'agitent que de vagues sentiments et des idées confuses, les écrivains ne le jugeaient pas en état de donner lieu à des développements psychologiques assez riches. C'est qu'en vérité, au physique et au moral, l'enfant, peut-on dire, est tout entier en voie de formation. Il n'est presque rien dans le présent : en lui on devine seulement l'avenir. Aussi nous expliquons-nous que les représentants de l'esprit classique dans la littérature et dans l'art... ne se soient pas intéressés à l'enfant dont les pensées sont obscures et les formes inachevées... » (p. 347). — V. également Jean DE PIERREFEU : « Pourquoi l'Enfant a pris une si grande place dans la littérature moderne » (*Quotidien*, 22 février 1926) : « La recrudescence des livres sur les enfants a, dit le critique, répondu à un besoin de renouveler la psychologie de l'être vivant et de s'approcher le plus possible de la réalité... »

(2) V. Marcel BRAUNSCHWIG. *L'Art et l'Enfant*. Paris-Toulouse, 1910, p. 348 : « A la différence des siècles précédents, le XIXe siècle eut le sens profond de la continuité non interrompue des phénomènes et de l'éternel devenir des êtres... ». « Nombreux sont les écrivains qui se sont plu à évoquer la première période de leur existence : les uns comme Chateaubriand ou Pierre Loti, pour qu'on n'ignorât rien de leur précieuse individualité; les autres comme Anatole France, afin de fixer simplement des aspects fugitifs de la réalité mouvante; ceux-ci, comme Renan et Michelet, par un religieux attachement au passé; ceux-là, comme Lamartine et Victor Hugo, pour le charme poétique dont se parent les lointaines visions... »

Notons cependant, à ce sujet, que Lamartine, d'accord en cela avec la tradition classique, déclare, dès les premières lignes de ses « *Confidences* », « qu'il n'imitera pas J.-J. Rousseau dans ses *Confessions* ». « Je ne raconterai pas les puérilités de ma première enfance... » (p. 49). — (Voir notre *Chapitre II* : « *L'Enfant à la découverte du Monde* »).

(3) Nous n'avons pas cru devoir insister davantage sur l'influence du Romantisme dans la Littérature intéressant *l'Enfant*. Ce travail a été fait avec soin par J. CALVET, dans son livre : « *L'Enfant dans la Littérature Française* ». (V. en particulier les Chapitres : « Quelques grands Romantiques dans leur Enfance » et « Victor Hugo et les Enfants ». Cependant, on pourrait reprocher au critique, d'avoir, à propos de V. Hugo, trop limité son Etude au *poète* des enfants, des *Contemplations* et de *l'Art d'être Grand-Père*; et d'avoir omis de parler des enfants que l'on rencontre dans *Les Misérables* ou dans *Quatre-Vingt-Treize*,

Néanmoins, la place qu'il y tient désormais lui est encore mesurée, car, agréé dans la coulisse par ce genre littéraire assez ambigu des « Souvenirs », on ne le voit guère sur la scène, et s'il paraît davantage dans le roman, c'est bien seulement, comme le remarquent M. et A. Leblond, « au milieu d'adultes, confondu dans le troupeau social ». Du reste, ajoutent-ils avec raison : « La littérature pessimiste de l'époque — pessimiste parce qu'il y a eu 1870 — n'a observé les enfants qu'au hasard de la vie regardée, par désir et nécessité de tout montrer, sans tendresse ni même préoccupation spéciales... » [1].

C'est *après 1870* seulement que nous voyons l'Enfant s'affirmer, d'une manière définitive, comme *un personnage nouveau du Roman français* : encore n'est-il parfois qu'un *figurant*, « au milieu d'adultes », comme le Jeanlin ou le Bébert de *Germinal*, comme *André Cornélis* ou l'enfant de *la Becquée* [2]. Dans d'autres romans, son rôle n'est plus seulement épisodique; de même qu'*Andromaque* ne s'expliquerait pas sans un Astyanax aussi présent à l'action qu'un Pyrrhus ou un Oreste, nous ne suivons avec intérêt « la folie de la croix » de Mme Gervaisais qu'en songeant à Pierre-Charles abandonné par sa mère. Le petit Zara des *Rois en Exil* ayant été jugé par le professeur Bouchereau incapable de régner, tout le drame intime qui met aux prises la mère et la reine dans l'âme de Frédérique prend aussitôt fin : il n'y a plus qu'une mère qui veut sauver son enfant malade.

Une troisième situation, privilégiée celle-là, s'offre à l'Enfant : le voici installé au cœur même du roman [3]; ici, les personnages adultes le *suivent*, au lieu d'avoir le pas sur lui; ils lui sont, en quelque sorte, subordonnés; ils *l'expliquent*, alors que dans les exemples précédents il suffisait de sa présence, plus ou moins active, pour légi-

---

(1) M. A. Leblond. *La Société Française sous la Troisième République*. I. *L'Enfant*, p. 4.

(2) V. André Lichtenberger : « ... On a moins étudié l'enfant en soi que par rapport à sa famille, ou plus exactement, la famille, avec cet élément, indispensable, l'enfant, même quand il était (et c'est souvent le cas), unique... » (Préface de *Biche*), (1920).

(3) Ajoutons qu'il est encore des romans où l'Enfant est choisi par le romancier pour illustrer une thèse; ainsi, voulant écrire de la misère et de la grande pitié qui sont au Royaume des Pauvres, Charles-Louis Philippe ne trouve pas de personnage plus symbolique qu'un enfant; celui-ci venant au monde dénué de tout, c'est bien le Pauvre essentiel, et qui, par la volonté de l'auteur, comme par la « nature » que celui-ci lui a prêtée, reste *tel*, au lieu que les autres enfants s'élancent à la conquête des choses et du monde. Léon-Paul Fargue insiste sur ce caractère de l'œuvre de *Philippe;* « on dirait, d'une sorte de cours vulgarisateur fait par un technicien, d'une sorte de « leçon d'anatomie » du pauvre, d'une sorte de « Francinet » du pauvre... Du *cas particulier* qui l'occupe..., il est renvoyé comme par un ressort, au *général*... » (*Charles Blanchard. Préface*).

V. encore Jean Bernier : « *Tête de Mêlée* » est « l'histoire de l'introduction du sport en France. C'est aussi le sport contre la guerre ». (*Note de l'Editeur*).

timer les paroles et les « comportements » du personnage principal; ainsi M. et Mme Lepic n'existent qu' « en fonction » de Poil de Carotte; la famille entière des Krafft est indispensable au romancier pour lui permettre de nous faire comprendre le complexe Jean-Christophe. Dans plus d'un roman sur l'Enfant, nous le voyons même *tout seul*, cherchant à s'analyser; le héros d'*Etat Civil* ou celui de l'*Enfant Sage* se contente de faire allusion aux membres du milieu familial, social, scolaire ou religieux qui ont pu avoir sur lui quelque influence; mais son personnage est assez riche pour emplir, à lui seul, tout le roman [1].

Quel que soit le rôle que le romancier assigne à l'Enfant dans son œuvre, ce n'est, disions-nous, qu'après 1870 que les écrivains accordent leur attention soutenue à un pareil sujet. A cet égard, et en raison de l'influence que cet ouvrage a exercée par l'exemple d'un nouveau thème romanesque (l'enfance malheureuse), la date de la publication du *Petit Chose*, paru en 1868, pourrait, à la rigueur, être choisie comme point de départ de notre Essai. Pourtant, dans ses *Trente Ans de Paris*, Alphonse Daudet a, très sincèrement, signalé lui-même les insuffisances de cette *Histoire d'un Enfant* « entreprise, dit-il, sans réflexion, comme à la volée », mais dont « le plus grave défaut fut encore d'être écrite avant l'heure » [2]. On n'est pas mûr, à vingt-cinq ans, pour revoir et annoter sa vie [3]. Et le *Petit Chose*, surtout dans sa première partie, n'est en somme que cela, un écho de mon enfance et de ma jeunesse. Plus tard, j'aurais moins craint de m'arrêter aux enfantillages du début et donné plus de développement à ces lointains souvenirs où sont nos impressions initiatrices,

---

(1) Tout comme le roman sur l'Adulte, le roman sur l'Enfant peut être l'histoire d'une *crise psychologique*, par ex. (*l'Enfant Prophète* d'Edmond Fleg, *Précoce Avril* d'Yvonne Schultz...) — ou bien celle de toute une *enfance* (*L'Eveil de Psyché, Tête-de-Mêlée*) — ou encore le développement d'une enfance dans le cadre d'une *vie* (T. I et II de *Jean-Christophe*. — T. I des *Thibaut* ou de *Rabevel*. — T. II de l'*Ame Enchantée*, etc.).

(2) *Trente Ans de Paris* (1888). (Histoire de mes Livres)... « *Quelques Contes du Lundi* ont donné plus tard l'esquisse de ce temps troublé; mais combien cela aurait pris plus de valeur dans l'*Histoire d'un Enfant* (c'est le sous-titre du « *Petit Chose* »). « A. Daudet regrette n'avoir pas suffisamment « creusé » son personnage, et mis par exemple en lumière la « faculté singulière » qu'avait « cet enragé Petit Chose » *à se dédoubler*, un don de se voir, de se prendre en flagrant délit de tout ».. « Je regrette, en lisant mon livre, de n'y rien trouver de ces aveux, surtout dans la première partie où le personnage de Daniel Eyssette me ressemble tellement... » (pp. 65 à 86).

(3) Retenons — il est d'importance — ce jugement d'un maître romancier quant à l'heure convenable pour écrire ses « Souvenirs d'Enfance ». Nous verrons plus loin qu'au lieu de les réserver pour le temps où, comme dit Racan, l'écrivain pense à « faire la retraite », nos jeunes romanciers d'aujourd'hui commencent en général « leur œuvre » par un livre de « Souvenirs d'enfance ».

si vives, si profondes, que tout ce qui vient ensuite les renouvelle sans les dépasser... »

Ces lignes où Daudet marque son regret d'avoir « laissé se perdre bien des sensations vives et précieuses », sont de 1888. Entre 1868 et 1888 ont paru précisément des romans tellement nouveaux par le sujet traité et l'originalité du développement que l'auteur du *Petit Chose* se rend parfaitement compte d'avoir en quelque sorte escamoté la psychologie de ses années d'enfance [1]. Encore que son *Jack* ne soit nullement une autobiographie, A. Daudet devait ainsi, quelques années plus tard, revenir à l'Enfant et, cette fois, nous le présenter avec une telle maîtrise que l'on peut dire qu'avec *Jack* l'Enfant est entré brillamment et définitivement dans le Roman français.

Marius et Ary Leblond font observer à ce sujet que « ce roman surprit les lettrés comme un retour à un thème délaissé et passa pour l'adaptation d'un roman anglais... » [2]. Alphonse Daudet a été si fréquemment comparé à Dickens qu'il a cependant pris soin de rappeler qu'il fut longtemps avant de connaître l'œuvre du romancier d'Outre-Manche et qu'il y a certaines parentés d'esprit dont on n'est pas soi-même responsable... « Je me sens au cœur, ajoute-t-il, l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes; j'ai eu comme lui une entrée de vie navrante, l'obligation de gagner mon pain avant seize ans; c'est là, j'imagine, notre plus grande ressemblance... » [3]

Tenons-nous en donc à ce témoignage de l'auteur de *Jack* et reconnaissons avec lui, dans ce roman, non l'*imitation* d'une œuvre étrangère, mais l'heureuse découverte d'un sujet neuf, original, qui, décrivant des *ratés*, donne un rôle de premier plan au fils d'Ida de Barancy, ce raté de l'amour maternel. Et, sans nous dissimuler ce qu'en pareil cas, l'adoption d'un millésime précis implique toujours de convention, datons néanmoins de 1876 l'entrée solennelle de l'En-

---

(1) 1868 : *Jean-des-Figues* (Paul ARÈNE) — 1869 : *Madame Gervaisais* (Ed. et J. DE GONCOURT) — 1873 : *Une Saison en Enfer* (RIMBAUD) — 1879 : *L'Enfant* (J. VALLÈS) — 1880 : *Une Page d'Amour* (ZOLA) — 1885 : *Le Livre de mon Ami* (A. FRANCE) — 1887 : *André Cornélis* (P. BOURGET); *Pœuf* (Léon HENNIQUE)... Ne pas oublier que les « *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* » de Renan paraissent en 1883; « *Ma Jeunesse* », de Michelet, en 1884; *Le Journal* de Marie Bashkirtseff en 1887, l'année où l'on commence la traduction des « *Mémoires* » de TOLSTOÏ.

(2) *La Société Française...*, page 4.

(3) *Trente Ans de Paris*, p. 309. — V. aussi pp. 257 à 285. A propos de l'histoire de la petite Delobelle, dans *Fromont Jeune...*, Daudet écrit : « Ce fut une occasion de me rappeler combien de fois on m'avait comparé à Dickens, même en un temps lointain où je ne l'avais pas lu, bien avant qu'un ami, au retour d'un voyage en Angleterre, ne m'eût appris la sympathie de David Copperfield pour le *Petit Chose*.

fant dans le Roman français. Dès lors, nous pourrons, d'année en année, suivre les progrès éclatants de ce personnage tard venu dans les œuvres romancées, mais qui y tient aujourd'hui une si grande place. Le *Tableau bibliographique* que nous avons essayé de dresser, et que nous nous sommes efforcé de présenter aussi complet que possible [1], fait apparaître que le nombre des romans sur l'Enfant croît rapidement à partir de 1876. A cet égard, 1912 fut une année particulièrement favorisée : sans compter l'ouvrage robuste de J.-H. Rosny aîné, *Les Rafales* et les sémillants portraits des *Cent Gosses*, 1912 a vu paraître trois autres romans dont on peut bien dire qu'ils sont trois œuvres capitales, sinon trois chefs-d'œuvre : le *Grand Meaulnes*, l'*Elève Gilles* et l'*Enfant qui prit peur*. Plus féconde encore fut l'année 1913 qui groupe, dans des œuvres sur l'Enfance, les meilleurs de nos romanciers : Jules Renard, Proust, Charles-Louis Philippe, André Lichtenberger, François Mauriac, Louis Pergaud, Ernest Pérochon, Joseph Jolinon, Pol Neveux.

Puis ce sont les années douloureuses — et vides — au cours desquelles paraissent seulement le *Petit Pierre* d'Anatole France et les récits « épiques » de *La Guerre des Mômes* [2]. Dès les hostilités terminées [3], les romanciers, pour des raisons que nous analysons plus loin, publient de copieuses et nombreuses monographies enfantines; 1924 vit naître au moins seize ouvrages romancés sur l'enfant. Si nous avons étendu nos investigations jusqu'à l'année 1926 inclusivement, c'est d'abord pour une raison que nous appellerons de « symétrie » : la mode étant aux centenaires, voire aux cinquantenaires, il ne nous déplaisait pas de célébrer, nous aussi, et de cette manière, le « *cinquantenaire de Jack* » [4]. D'autre part, incorporant

---

(1) V. notre *Bibliographie*, à la fin du volume. Toutefois nous n'avons pas la prétention d'avoir groupé dans ce Tableau la *totalité* des romans publiés sur l'Enfant entre 1876 et 1926. Nous avons essayé d'être, nous le répétons, aussi complet que possible, et c'est tout.

(2) Ils furent, comme « *Bout-de-Bibi, enfant terrible* », écrits pour distraire nos soldats dans les tranchées. — V. la Dédicace d'*Alfred Machard* « aux poilus ».

(3) Il importe de noter que plusieurs des romans publiés après la guerre ont été conçus ou même écrits, avant 1914 : les *Amorandes*, par exemple, qui fut écrit en 1910-1911, ne parut qu'en 1922. *Tête-de-Mêlée*, le *Jeune athlète* sont également des œuvres d'avant-guerre et sans doute *Enfantines* (l'édition dont nous nous sommes servi est la *sixième*). *Ma petite Yvette*, publié en 1923, fut « écrit aux armées » en 1916. *Si le Grain ne meurt*, paru en 1922, fut composé en 1916. Le premier chapitre, si important, de l'*Histoire d'une Société*, parut dans la *Revue de Paris* en 1908.

(4) Le bon informateur littéraire qu'est *Léon Treich* a, en effet, dans les *Nouvelles Littéraires* du 13 février 1926, publié un article « commémoratif » intitulé : *le Cinquantenaire de Jack*. Rappelons que *Jack* est « parmi les ouvrages de M. Alphonse Daudet celui pour lequel il a le plus de tendresse de cœur et cette prédilection se comprend... Ce livre de pitié, de colère et d'ironie, est dédié à G. Flaubert... »

à notre Essai des œuvres toutes récentes, très riches en analyses d'états d'âme de la prime enfance [1], la date de la publication du roman d'Edmond Fleg nous a semblé convenable pour arrêter à 1926 la courbe si expressive qui va de *Jack* à l'*Enfant Prophète*.

*
* *

Notre titre légitimé, et cet Essai ainsi délimité, recherchons les causes de la fortune croissante du *Roman sur l'Enfant*.

Le début du XIX[e] siècle a été marqué par la naissance de la science historique; le dernier quart de ce siècle connut un progrès sensible des études psychologiques. C'est en 1870 que paraissent l'*Intelligence* de Taine et la *Préface* de Ribot à la *Psychologie anglaise contemporaine* de J.-S. Mill. « Depuis cette époque, écrit M. André Lalande, la psychologie indépendante (de la philosophie) s'est développée avec une extraordinaire rapidité » [2]. En particulier, une Psychologie de l'Enfance, une *Pédologie*, est née avec des chercheurs, comme Binet ou Claparède, et, grâce à elle, les romanciers ont pu apprendre que « l'enfant n'est pas, comme on le croit souvent, un homme en miniature. Sa mentalité n'est pas seulement quantitativement différente de la nôtre, mais aussi qualitativement : elle n'est pas seulement moindre, elle est autre... » [3]

Et, dans ses *Idées Modernes sur les Enfants*, Alfred Binet met également en garde ses lecteurs contre cette idée grossière que l'enfant est une quantité négligeable. On semble admettre *a priori* que l'enfant n'est pas autre chose qu'un homme en miniature, *homuncu-*

---

(1) Comme les *Yeux Neufs* (1920), *De l'Age divin...* (1921), *Si le Grain ne Meurt* (1922), *Les Plaisirs et les Jeux* (1922), *Le Sourire Blessé* (1922), *Jean-Jacques de Nantes* (1922), *La Femme chez les Garçons* (1924), *L'Enfant dans l'Herbe* (1925), *L'Eveil de Psyché* (1925), *Le Naïf* (1926)...

(2) André LALANDE. Introduction au *Traité de Psychologie* de *Georges Dumas*. V. T. I, p. 3. — V. dans le même ouvrage, la Bibliographie très copieuse que publie *Félicien Challaye* à la suite de son Etude : « *Psychologie générale et ethnique* », t. II, p. 735.

(3) CLAPARÈDE. « *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale* ». — Genève. (1916, 7[e] éd., Künding). — V. également Paul LAPIE (*Pédagogie Française*. Paris, 1920.) « ... Les théories pédagogiques étaient hier, dit Paul Lapie, soit des hypothèses métaphysiques, soit des romans littéraires, soit des plans politiques. Elles se présentent aujourd'hui comme des corollaires des lois de la Psychologie ou de la Sociologie... Exclusivement psychologiques sont les ouvrages français sur le développement intellectuel et moral de l'enfant, sur son langage, sur ses jeux, son imagination, ses sens; depuis les brèves observations de Taine (appendice au livre de l'*Intelligence*), une riche littérature a vu le jour en France; si riche que le sujet, pourtant inépuisable, paraît épuisé; on s'attaque maintenant à l'observation d'un être humain qui, pour l'éducateur, est encore plus intéressant que l'enfant : l'adolescent... » (p. 23).

ius, avec des atténuations en degré de toutes les facultés de l'adulte; on admet encore qu'il existe un enfant type, et auquel tous ressemblent plus ou moins; et on méconnaît ainsi toutes les différences qui existent, non seulement entre les caractères, leurs manières de sentir, mais aussi leurs manières de penser et leurs aptitudes intellectuelles... (1)

Aussi bien les éducateurs modernes ont-ils été invités instamment à renouveler leurs procédés d'enseignement en tenant compte des principes nouveaux de la Psychologie et à observer les aptitudes mentales, les réactions physiologiques, intellectuelles, sentimentales, les « comportements » de leurs écoliers; à « expérimenter » à l'école, celle-ci devenue, non un laboratoire, mais un champ incomparable d'observations méthodiques et quotidiennes pour la connaissance de l'âme enfantine.

De cette activité scientifique et pédagogique, les écrivains n'ont pas manqué de profiter. Et, chose intéressante à noter, plus d'un éducateur doué du talent d'écrire est ainsi devenu romancier de l'âge puéril. Le fait qu'il était, ainsi que le disait l'un d'eux, « *en proie aux enfants* », a incité maint professeur, plus d'une institutrice à publier des portraits d'élèves, des scènes d'école, des souvenirs de leurs propres études ou de leur enfance passée dans un milieu « pédagogique » (2).

Au progrès des études psychologiques, ajoutons le succès de doctrines philosophiques comme le *bergsonisme* ou le *freudisme* (3) au-

---

(1) Alfred BINET. *Les Idées Modernes sur les Enfants* (Paris, 1918), p. 7.

(2) Louis Pergaud, Constant Burniaux, Geneviève Duhamelet, Ernest Pérochon sont ou étaient instituteurs. Albert Thierry, Jeanne Galzy, Jean Gaument et Camille Cé, etc..., etc..., sont ou étaient professeurs. Gabriel Maurière était inspecteur primaire. André Lafon, pion comme le *Petit Chose*. Beaucoup d'autres écrivains sont fils ou parents d'éducateurs : ni Jules Vallès, ni Marcelle Tinayre, ni Léon Frapié n'eussent pu écrire *L'Enfant, Hellé, La Maternelle* sans cette condition préalable. Et s'il n'était pas fis d'instituteur rural, Alain Fournier eût-il pu nous donner cette peinture, si juste de touches, d'une école de village, d'un ménage d'instituteurs, calme et un peu austère, d'un milieu qui explique si bien les désirs d'évasion du grand Meaulnes.

(3) V. J. de LASSUS : « *L'Inquiétude Freudienne dans le roman et le drame français contemporains* » (Grande Revue, janvier 1927). L'auteur cite, entr'autres écrivains influencés par Freud, comme « tributaires immédiats » : ceux du mouvement dadaïste de 1916, les écrivains surréalistes (Breton, Arragon, Reverdy, Vitrac, Crevel) : « Par leur goût forcené de l'hallucination et du rêve, par leur éloge de l'enfance (un état de surréalisme pur), ces auteurs doivent beaucoup à Freud. »

V. la Préface de *Printemps Sexuels*, Alfred Machard y cite, pour justifier l'objet de son ouvrage, une longue citation de la *Sexualité Infantile* de Freud. — V. dans les « *Faux Monnayeurs* » la description du procédé psychanalytique de la confidence « à bâtons rompus », employé par la doctoresse Sophroniska pour « traiter » le jeune Boris (p. 225).

Dans les *Nouvelles Littéraires* du 16 janvier 1926, M. Edmond JALOUX écrit : ... « S'il ne s'agit point d'écrire des romans d'après les théories du Professeur Freud, on peut du moins s'en servir quand on étudie le mécanisme de l'âme humaine. C'est ce qu'a

près des écrivains. Les uns se défendant de la « matière » par la « mémoire » vont « à la recherche du Temps perdu »; les autres demandent à la psychanalyse de leur expliquer une enfance restée jusqu'alors mystérieuse, baignée dans les ténèbres du subconscient; certains prétendent même justifier les comportements *adultes* de leurs personnages par l'influence que continue à exercer, à distance, tel sentiment, tel désir persistant d'une enfance pourtant lointaine [1].

La *Sociologie*, enfin, a littéralement ouvert, elle aussi, des horizons nouveaux au romancier : des romans comme *La Maternelle*, *La Femme chez les Garçons*, *La Bêtise*, ou comme *Tête-de-Mêlée*, sont de véritables peintures de collectivités scolaires ou sportives, où l'on peut suivre, dans leurs manifestations, les groupes, leur vie grégaire et leurs meneurs. L'influence du « milieu » [2] sur l'âme enfantine apparaît avec assez de force dans la réalité et dans le roman pour que notre Essai emprunte naturellement aux divers « milieux » (naturels et sociaux) les grandes divisions que lui offrait l'observation de la vie.

*
* *

Toutefois, « les vraies causes du fait que vous voulez expliquer, nous écrivait, en août 1924, le regretté Recteur Paul Lapie, qui avait bien voulu s'intéresser à notre Essai, sont dans les « transformations de la vie sociale ». A mon avis, vous devriez presque entièrement sacrifier les autres et faire de ce point le centre et peut-être même le but de votre *Introduction*. Peut-être les autres causes pourraient-elles se ramener à ces causes sociales ?... »

---

fait René JOUGLET dans l'*Enfant abandonné*... Il a posé là le problème de la formation d'un être. Drame « plus significatif par les silences que par les paroles », véritable tragédie de silences... L'auteur veut montrer les « résonances dans l'âme de l'enfant des sentiments et des échanges qu'il surprend confusément entre ses parents dont la séparation se joue lentement et s'achèvera presque sous ses yeux ». D'un bout à l'autre du livre pèse un malaise qui, à la dernière page, trouvera sa fin naturelle dans le suicide de l'enfant; l'obsession du fleuve qui, dès le début, s'empare de l'enfant et de ses parents est admirablement rendue.

(1) V. par ex. Julien BENDA (*Les Amorandes*), ou Jacques de LACRÉTELLE (*La Bontfas*).

(2) N'est-ce pas grâce à la suggestion de la Sociologie que beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui étudient l'enfant d'un milieu donné, ville ou province ? Voir le « *Bordeaux* », de François Mauriac, — le « *Marseille* », d'Edmond Jaloux, — le « *Rouen* », d'André Maurois, etc... Le « *Mansour* », de François Bonjean, est, de même, une excellente monographie romancée de « l'Enfant d'Egypte ».

Sur l'enfant du milieu rural, un Essai d'une grande probité psychologique a été publié récemment par M. Léon DUBREUIL, et peut servir de modèle du genre. V. *Une Enfance au Marais Breton*. Auxerre, 1930. Imprimerie l'*Universelle*.

Si nous avons, dans les pages précédentes, attribué le progrès du Roman sur l'Enfant au développement de la Psychologie et de la Sociologie, nous sommes, nous aussi, convaincu que la raison essentielle de ce progrès réside dans les « transformations de la vie sociale ». Et nous insisterons, plus loin, sur le fait, le plus patent peut-être des mœurs familiales d'aujourd'hui, de l'évolution du sentiment paternel, du sentiment maternel, partant du sentiment filial à l'égard d'un père devenu, en plus d'un cas, camarade de son fils; d'une mère amie de sa fille [1]. Nous aurons l'occasion de montrer que plus la famille se désagrège — réduite au couple des deux « associés », des deux « compagnons », ramenée au « ménage à trois » — plus l'Enfant monte. Plus il tend, dans notre société d'adultes, à une émancipation précoce, qu'au surplus les adultes complaisants autorisent, acceptent et même provoquent. « Il n'y a plus d'enfants ! » disent les « gens d'esprit », et les autres d'en convenir et d'en sourire.

« Il n'y a plus d'enfants ! », mot à double sens. Et combien plus vrai du point de vue *social* que du point de vue *psychologique*. Avec effroi, les statistiques de notre décroissante dénatalité enregistrent périodiquement cette quasi-disparition de l'enfant du pays des « célibataires et des fils uniques ». Ne faudrait-il pas, dans ce très inquiétant phénomène démographique, voir une raison du succès du Roman sur l'Enfant ? L'importance qu'il a prise « *dans la littérature* », sans compter celle qu'il occupe « dans la conversation et dans les discours parlementaires », ne serait-elle pas un témoignage insigne de nos préoccupations à tous, et de nos soucis ? [2] « ...C'est sans doute parce que l'enfant devient rare, dit très justement Mme Albine Albaran, qu'il est de plus en plus considéré comme une œuvre rare, un bibelot fragile, une plante précieuse. Depuis qu'il est unique, l'enfant est roi, à moins qu'il ne soit Dieu... » [3]

Certes l'Enfant de notre temps est *roi*. Si le bon Legouvé revenait parmi nous, lui qui s'effarait devant la place qu'avec la permission, voire la complicité des parents prenaient dans le monde « Messieurs les Enfants », que ne dirait-il pas d'une pareille « révolution » ? Car il y a aujourd'hui pour Messieurs les Enfants une mode, et des meubles, et des livres, et des pièces de théâtre qui ne sont pas jouées par

---

(1) V. G. de La Fouchardière (*Didi, Niquette et Cie*). — Colette (*La Maison de Claudine*).

(2) V. Ellen Key. *Le Siècle de l'Enfant*. (Paris, 1901. Flammarion).

(3) Albine Albaran (*Quotidien* du 6 avril 1926) : « *Les Enfants sont-ils plus heureux qu'autrefois ?* »

Guignol. Il y a des *Congrès de l'Enfant* où l'on élabore les « *Droits de l'Enfant* ». Il y a une *Presse* pour enfants [1], et les plus sérieux de nos journaux ne croient pas déroger en publiant, chaque quinzaine, une « Page de l'Enfant ».

Ajoutons au nombre des raisons d'ordre social qui favorisent aujourd'hui le développement de la personnalité de l'Enfant, *le spectacle de la vie sociale de notre temps*, où chacun, sans y apporter toujours le frein et la mesure convenables, chaque individu ou, mieux encore, chaque « association », réclame sa place au grand jour. Il manquait au monde organisé en « sociétés » un syndicat; Alfred Machard nous apprend qu'il existe : c'est le *Syndicat des Fessés* [2]. Lesdits fessés, protestant en corps constitué contre les décisions et sévices des parents fesseurs, représentent bien cet aspect — tout nouveau — d'une *solidarité* inconnue jusqu'à ce jour, celle de l'*Enfance* contre la *Famille*. Rappelons toutefois qu'à l'Ecole — anticipant au lieu de « suivre » — l'Enfance n'avait pas attendu d'*imiter* le mouvement syndical et la C.G.T. pour s'unir, quand besoin était, contre le « pion » ou le « marchand de soupe ».

Cette situation nouvelle que font à l'Enfant la Famille et la Société est encore renforcée par l'action de l'*Ecole*. Comment l'*Ecole*, qui a le devoir primordial et consacré d'enseigner la soumission à la famille, « les devoirs envers les parents », l'Ecole favoriserait l'affranchissement de l'Enfant, donnant ainsi aux censeurs du désordre social le spectacle d'une activité dangereusement perturbatrice ? Il en est cependant ainsi : l'Ecole d'aujourd'hui est une émancipatrice puissante. Du fait même qu'elle insiste sur les devoirs à rendre aux parents, n'amène-t-elle pas beaucoup d'enfants à réfléchir sur ce qu'ils *doivent* aux leurs, et sur ce qu'ils *voient* à la maison ? Son idéalisme éloquent leur montre des parents unis, travailleurs, équitables, dont la vie exemplaire commande le respect et l'amour; qu'en pensent les « enfants abandonnés », les « victimes », les « Champi-Tortu », les pauvres mômes de *La Maternelle* ?...

Au surplus, l'Ecole ne demande-t-elle pas, et avec raison, à ses maîtres d'éveiller en l'âme de l'élève la conscience de sa personnalité, d'en faire un être autonome ? Lorsque la leçon magistrale touche un

---

(1) Il y a, bien entendu, des périodiques destinés aux Enfants et rédigés par des adultes; et aussi des journaux pour enfants, composés et illustrés par des Enfants. V. par exemple : « *Le Coopérateur Scolaire* » (Les Presses Universitaires de France).

(2) A. Machard. *Graines de Bois de Lit.*: (Le Syndicat des Fessés, pp. 203 à 248).

élève du type de *Rabevel* elle ne manque pas de stimuler son énergie et ses qualités latentes, mais elle prépare, en outre, l'affranchissement de cette âme réaliste, qui ne rêve, par delà le bien et le mal, que les jouissances du succès... (1)

A cette influence si grande due à l'évolution de nos mœurs familiales et de notre régime scolaire, qui traduit la préoccupation d'une Société nettement sympathique à l'*Enfant*, nous devons ajouter la part non négligeable, d'un événement comme la *Guerre*, dans l'éclosion de romans sur l'Enfant. La guerre de 70 a créé l' « Enfant de la Défaite » (2); 1914, l' « Enfant de la Victoire » : deux occasions insignes offertes aux « enfants d'hier », aux « Jean Perbal », au héros d'*Etat Civil* surtout, pour méditer sur un état d'âme tout nouveau. La guerre de 1914 en particulier permet d'expliquer les « *Souvenirs d'Enfance* », si nombreux depuis cette date, « comme une nouveauté qui date de la guerre » : il suffit pour cela, dit Jacques Bompard, de « marquer l'isolement où se trouvèrent brusquement les jeunes gens qui allaient entrer dans la vie entre 1914 et 1920. En ce temps déjà ancien qui a précédé la guerre, les générations se continuaient naturellement l'une l'autre. Il sembla, un instant, que les hostilités avaient tout changé. Les ponts paraissaient coupés entre ceux dont l'indifférence avait rendu possible un tel désastre et ceux qui étaient appelés à en subir les effets. Ceux-ci... ne voyaient pas de certitude dans le chemin où ils s'engageaient. Avant de s'y aventurer, ils éprouvèrent la nécessité de faire le bilan de leurs ressources. De là ce retour en arrière, pour mesurer des forces dont ils n'étaient pas assurés, pour savourer aussi l'amère douceur d'heures définitivement mortes, avant l'effort puissant dont ils ne savaient point ce qu'il pourrait résulter... »

C'est ainsi qu'un Drieu La Rochelle dresse le « bilan » de « tout ce dont il veut se séparer », c'est-à-dire de son enfance, de son éducation: les « épisodes » comptent peu dans *Etat Civil*, mais seulement les « sentiments »; or, à seize ans le jeune Cogle découvre, — idée peu flatteuse pour la génération qui le précéda, — « que toute l'existence qu'il avait menée jusque-là il n'en pouvait rien tirer pour la vie

---

(1) Il faudrait encore signaler *une conséquence du Jeu;* cette activité libre est un « affranchissement du monde adulte » par le jeu, le *peuple-enfant*, comme dit Alain, s'évade du milieu des grandes personnes; il se fait sa *loi*, les joueurs y gagnent donc en caractère. Il en est de même du *sport*, qui donne à l'enfant de *Tête-de-Mêlée*, jouxtant le cadre familial, un autre cadre d'autorité : celui des *règles*, des *maîtres* et des *arbitres* du Jeu. On peut en dire autant du *Scoutisme*. (V. *L'Enfant Prophète*).

(2) « ... Les années tristes d'après 70, celles où, comme Jean-Richard Bloch nous l'apprend dans *Et C°*..., on n'a guère fabriqué en France que du drap noir, ce sont aussi les tristes années d'enfance de *Gide*... » (J. PRÉVOST. *Europe*, novembre 1927).

qui lui restait à vivre » [1]. La guerre survenant, il voit, après cette obligatoire méditation sur son passé, tomber tout l'appareil désuet qui avait ligoté, momifié presque, les petits-fils d'une défaite. Evoquant son enfance ankylosée par d'absurdes règles et des coutumes périmées, il a le sentiment, « se débarrassant » de son « moi » d'autrefois, moins d'un déchirement de l'être que de sa libération [2]. En quelque sorte, *Etat Civil* est un *reniement* de l'âme mutilée, énervée de l'enfance et de la jeunesse de l' « Entre-deux-Guerres ».

Pour tel autre écrivain de la même époque, l'évocation « d'heures définitivement mortes » est bien, au contraire, marquée de ce sentiment « d'amère douceur » dont parle J. Bompard. C'est ainsi que, durant ses longues rêveries de l'hôpital où le retenait une blessure, Emile Henriot sollicite ce tête-à-tête avec son « moi » des *Temps Innocents*; remontant à « ces premières impressions de l'enfance perdue », il lui semble qu'à savourer le souvenir des heures douces de l'âge puéril, il ne mourra point tout à fait dans la catastrophe où le monde entier pensa périr. La piété qu'il met à se reconnaître heureux dans son calme passé d'enfant, et qui s'oppose singulièrement à l' « *impiété* » d'un Drieu La Rochelle, aboutit, en fin de compte, elle aussi, à une espérance toute neuve : ce n'est pas une « *libération* », et pourtant le jeune homme des *Temps Innocents* et celui d'*Etat-Civil* éprouvent bien l'un et l'autre le même sentiment « étrange d'une seconde naissance au monde... »

« Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois », semble dire, évoquant ses années d'enfance, Emile Henriot, redoutant l'universelle destruction des hommes par la guerre. En face d'un monde aujourd'hui apaisé, mais doté d'une paix bien précaire; en présence d'une société instable, plus agitée qu'organisée, sourdement inquiète, qu'énervent, plus ou moins clairement, les excès d'une vie trépidante, frénétique, plus d'un écrivain éprouve, comme à la fin de la guerre, le besoin de s'arrêter — le « temps d'un livre » — au souvenir des heures longues de son enfance. Il pense ainsi retrouver son équilibre: se rattachant à ceux de sa lignée et de son sol par la conscience

---

(1) Jacques Bompard. *Trois Témoins du Temps Présent.* (Grande Revue, février 1928). Et de M. Henri de Montherlant, — un autre « Témoin ». — J. Bompard écrit : « Comme tous les écrivains de sa génération, M. de Montherlant se retourne vers le temps d'enfance avec une particulière émotion; mais, chassant l'inquiétude il parle avec certitude... Dans les enfants, il saisit une mission sacrée. Ils sont là comme un espoir de revanche, comme une volonté de vivre... »

(2) « ... J'écris ceci pour me débarrasser de moi, ou d'un que j'ai été particulièrement pendant une certaine guerre dont l'événement coïncida avec mon entrée dans la vie... » (*Etat-Civil*, p. 177).

rassurante de la durée, il compte se donner, même fugitive (un livre d'aujourd'hui est si vite écrit !) la certitude, ou tout au moins l'illusion, bienfaisante, nécessaire, qu'il n'est pas seulement l'on ne sait quel *devenir* impossible à saisir et à entrevoir, mais qu'il possède, du témoignage loyal, indubitable de sa mémoire, les assises d'un passé.

Ainsi s'explique la tendance naturelle aux romanciers d'aujourd'hui à publier des souvenirs d'enfance. Ce n'est point — encore qu'elle y soit bien pour quelque chose — uniquement affaire de « *mode* » (1). C'est afin de répondre « à ce sentiment de regret secret » que les écrivains éprouvent « pour ces premiers jours de leur existence auxquels la vie apporta de si violents démentis... » (2) Et tous, tant qu'ils sont, tous nos romanciers cèdent à cette pression secrète de leur âme tourmentée. Même les plus jeunes ! L'un d'entre eux (a-t-il vingt ans ? Jean Cocteau, qui le patronne, certifie son extrême jeunesse), Jean Desbordes, n'attend pas d'être quadragénaire pour se permettre, comme l'auteur du *Livre de mon Ami*,

« *nel mezzo del cammin di nostra vita* »,

de regarder en arrière : il « commence par ses souvenirs » (3). Aussi bien, ajoute avec finesse Edmond Jaloux, « sont-ils d'une fraîcheur charmante et d'une grande ingénuité... » (4)

*
* *

Avant de suivre l'Enfant, « de l'âge divin à l'âge ingrat », et de l'observer dans les divers milieux où grandissent ses jours, est-il

---

(1) V. Paul Cazin : « ... J'ai pris sur le métier une de ces histoires d'enfant si fort à la mode aujourd'hui, où tant de bons écrivains ont déjà mis la plume... » (*Décadi*. Préface).

(2) Claude Barjac : « ... Les souvenirs d'enfance, jamais on ne les a recherchés mieux et plus souvent qu'aujourd'hui, et ce n'est pas sans doute par hasard, et on l'expliquerait peut-être aisément par le caractère même du siècle où nous vivons... » (Grande Revue, juin 1929).

(3) Jean Desbordes. *J'Adore*. (Préface de Jean Cocteau).

(4) « ... Il est vrai, ajoute Edmond Jaloux, que si l'on écrit en général ses souvenirs assez tard dans la vie, cela tient au fait qu'ils prennent, avec le temps, une teinte d'émotion humaine douloureuse; on se penche, avec pitié, sur l'enfant qu'on a été, on évoque avec tristesse les êtres, les décors qui l'ont entouré, on est grave, un peu sorcier, on allume un foyer magique qui redonne une mystérieuse présence à tout ce qui a disparu, une vie nouvelle à tout ce qui est mort. Cela fait le prix des Souvenirs de Michelet, de Renan, de Pierre Loti. Il n'y a rien de tel chez Jean Desbordes. Son passé fait encore partie de son présent; il s'en amuse, il le fait miroiter comme une boule irisée : c'est encore un jouet pour lui... » (*Nouvelles Littéraires* du 14 juillet 1928).

besoin de préciser le but de notre Essai ? Certes, l'intérêt littéraire d'une telle Etude ne nous a pas semblé négligeable : il est opportun, croyons-nous, à cette heure où le Roman sur l'Enfant connaît un tel succès, d'esquisser les caractères essentiels de ce genre tout récent de notre littérature d'imagination. Mais ce serait duper en quelque sorte notre lecteur que de l'assurer, au préalable, qu'il ne rencontrera, au cours de cette Etude, que les seules œuvres qui soient dignes par leurs qualités de composition et d'expression de figurer dans un Essai intéressant une catégorie nouvelle du Roman français.

Ce n'est point, en effet, tant un *Essai littéraire* qu'une *Etude Psychologique et Sociologique* de l'Enfant à travers le Roman français contemporain, que nous avons voulu publier [1]. Maintes œuvres auxquelles nous avons dû nous reporter sont, du point de vue de la *forme*, de la plus grande insignifiance; il a fallu presque les exhumer pour en retenir ce qui nous intéresse : savoir l'*observation* — parfois réduite à quelques traits, mais vraiment caractéristiques — du romancier qui s'avérait, incidemment, aussi fin psychologue que quelconque écrivain [2]. A coup sûr, notre prétention serait naïve si, ayant exploré aussi consciencieusement et judicieusement que possible toute cette « littérature », nous entendions faire servir cette synthèse à des fins ambitieuses : il n'est jamais entré dans notre croyance de prendre un écrivain d'imagination — s'instituât-il disciple de Taine ou disciple de Bergson — pour un « psychologue » ni pour un « sociologue » [3]. Nous sommes ici sur le terrain du « roman ». Autre chose est le

---

(1) « ... Votre projet de thèse me paraît curieux », nous écrivait le Recteur Paul Lapie... « Le plan que vous m'avez communiqué me paraît simple et judicieux : il suit l'ordre chronologique de la vie de l'enfant; rien de plus naturel... Je suis persuadé que les éducateurs pourront tirer profit de votre travail... »

(2) Tel est le cas des « *Images Sentimentales* », où, quant à la forme, Paul Adam nous montre surtout les défauts d'un style, qui, ici ampoulé, prétentieux, savait ailleurs, être robuste, coloré. Or toute la première partie de ce livre de souvenirs est absolument remarquable du point de vue de la psychologie infantile, des rapports de l'enfant avec la famille et avec l'école. Par contre, nous passons à peu près sous silence les gracieuses et inconsistantes histoires des Trott, Minnie, Jaboune, Bob... et Cie. Nous ne croyons, ce faisant, nullement desservir la cause littéraire elle-même : c'est grande pitié, en vérité, au royaume des Lettres, que des œuvres exquises comme *Le Sourire Blessé*, *Les Deux Ingénus*, *Jean-Jacques de Nantes*, *Les Yeux Neufs*, *L'Oiseau Bleu s'est endormi*, *Anicette et Pierre Desrades*, *Mansour...*, *L'Eveil de Psyché...* soient à peu près inconnues du public *qui lit*, et que l'on ignore, à peu près partout, *Charles Blanchard*, ce témoignage d'intégrité, non seulement psychologique mais littéraire, avec toutes des refontes et ses « versions » d'une plume si scrupuleuse qu'elle ne fut jamais satisfaite.

(3) Il va sans dire que nous n'avons retenu pour l'analyse que les seuls romans qui s'adressaient *aux adultes*, et que nous avons laissé de côté le roman écrit *pour les enfants* Nous nous sommes d'ailleurs expliqué sur ce point dans un article : « *Romanciers de l'Enfant, Romanciers pour Enfants* » (*Revue Pédagogique* de septembre 1924), à propos de l'intéressant ouvrage de Mlle Marie-Thérèse LATZARUS : *La Littérature enfantine en France* (Paris, 1924).

domaine de la spéculation scientifique. Mais nous pensons avec autant de fermeté ne point avoir desservi les intérêts de la Psychologie de l'Enfant, et même ceux de la Sociologie, en recherchant, en rassemblant d'une manière logique — et que nous voudrions aussi vivante que possible, au titre d'*illustration* [1] — rien de plus, rien de moins — les observations variées et judicieuses que le romancier contemporain nous a déjà données, nous donne tous les jours, au sujet de l'âme de l'Enfant [2].

---

(1) « ... Les documents psychologiques empruntés à des œuvres littéraires (poèmes, romans, etc...) ne doivent être employés qu'à titre d'*illustrations* et non de *preuves*... » (LALANDE. *Traité de Psychologie de G. Dumas*, t. I, p. 17).

M. Fernand BALDENSPERGER, Professeur à la Sorbonne, nous écrivait en 1925 : « ... Il y aurait tout avantage, pour nos romanciers, à savoir que leurs devanciers se sont penchés avec succès et progrès sur l'enfance : ce thème pourrait encore leur servir d'inspiration. Et à l'étranger, d'où je reviens, quelle bonne chose ce serait qu'on n'ignorât pas ce côté des Lettres Françaises !... »

(2) On lira avec profit l'ouvrage de J. CALVET : *L'Enfant dans la Littérature Française* (2 vol.), Paris, 1930. (T. I : Des origines à 1870. — T. II : De 1870 à nos jours). D'excellente tenue littéraire, agréablement présentée et illustrée, cette Etude « suit la trace lumineuse de l'Enfant à travers la littérature française, depuis le XII^e^ siècle jusqu'à 1930 ».

CHAPITRE PREMIER

"A la recherche du temps perdu"

(Etude critique du *Souvenir d'enfance*)

I. — « **Un monde enseveli, un abîme...** »
II. — « **Des Iles de mémoire...** »
III. — « **La mémoire est artiste...** »
IV. — « ... **Maintenant, le branle était donné à ma mémoire...** »

I

" UN MONDE ENSEVELI, UN ABIME... "

RACONTER honnêtement son enfance ? ou même, et plus humblement, essayer de ressusciter de manière exacte, par la plume, quelques scènes de l'âge puéril ? grosse est la difficulté, et maint romancier ne nous a point dissimulé combien la tâche, si elle ne lui apparaissait pas proprement impossible, lui semblait ardue et décevante [1]. Plus d'un, interrogé sur sa vie passée, pourrait répondre comme Lucien Guitry :

« Les souvenirs d'enfance ! Mais ça dépend tellement, Monsieur, de votre vieillesse !... Mes souvenirs d'enfant ? c'est affreux, ce que vous me demandez là : je vais être obligé de vous mentir, de vous mentir abominablement, à chaque instant et à chaque seconde : comment voulez-vous que je ne vous mente pas ? Comment voulez-vous qu'on ne déforme pas, quand on se souvient ?... » [2]

D'abord, il y a de faux souvenirs, de ceux que la mémoire est littéralement impuissante à insérer de manière précise dans la suite des jours d'enfance, et sur lesquels il n'existe, de la part du jugement, aucun contrôle possible. « C'est ainsi, écrit André Gide, que je suis resté longtemps convaincu d'avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à Rouen. C'est la nuit. On entend la fanfare militaire, et, du balcon de la rue de M..... où elle passe, on voit les torches résineuses fouetter d'inégales lueurs les murs étonnés des maisons...

« Ma mère à qui, plus tard, j'en reparlai, me persuada que d'abord, en ce temps, j'étais beaucoup trop jeune pour en avoir gardé quelque souvenir que ce soit... Certainement, mon souvenir devait être des « retraites aux flambeaux... » [3]

---

(1) « Mon enfance, est-ce toi ? » Dans les souvenirs qu'il intitule « *Uruguay* » Jules SUPERVIELLE interroge ainsi son passé : « Y a-t-il assez d'horizons derrière moi pour qu'il me faille prendre soin de ce que tu as été ? Et toi, mémoire, que veux-tu que je fasse de ce petit peu que tu m'accordes quand tu ne fais pas la sourde, l'aveugle, ou même la rancunière, quand tu ne me disperses pas à tous les vents ? Ici, tu me livres un nez et des oreilles, tu m'interdis la bouche et le front. Et ces yeux, de quelle couleur étaient-ils ? Et cette voix, chantait-elle vraiment ainsi ? Là, tu avoues une tête et tu me refuses les mains et tout le reste. Ou bien tu m'obliges à saluer dans la rue des inconnus interloqués. Comment faire dans ces ténèbres ? En avant et à tâtons !... » (*Europe*, 15 mars 1928).

(2) JABOUNE. *Les grands hommes quand ils étaient petits.* (Flammarion).

(3) *Si le grain ne meurt*, p. 25.

Voici encore d'autres exemples de faux souvenirs empruntés à l'*Histoire d'un petit garçon* de Paul Margueritte : « ... Près de moi, je vois une nourrice ou une servante noire. Elle n'a jamais existé, mais je la vois, avec ses yeux blancs et son sourire de singe. Sans doute elle a pris naissance dans mes premières lectures et s'est confondue avec mes premières visions algériennes, à la fois authentique et irréelle... »

Ou encore : « Je revois très bien le papier qui tapissait les murs de la belle chambre... : un fond blanc à bouquets roses. Mais peut-être que ce papier n'a jamais existé, pas plus que la négresse. Il y a de faux souvenirs que l'imagination cristallise peu à peu et auxquels on tient autant qu'aux vrais... » (1)

Aussi bien, déclare Jacques Bompard dans une étude concernant *Etat Civil* de Drieu La Rochelle (2), « n'y a-t-il rien de plus difficile que de saisir et de fixer la vérité de souvenirs d'enfance. Au moment même où on la vit, l'enfance n'est que sensualité. C'est plus tard qu'on spiritualise et qu'on intellectualise cette sensualité ». Au surplus, ces prétendus souvenirs ne seraient-ils point suggérés par notre entourage d'alors, lequel, à mesure que nous grandissons, prend un soin pieux et vigilant à nous construire un passé ? « Evoquant ces années puériles, continue Jacques Bompard, découvre-t-on ce qu'il y a de plus lointain, de plus secret dans la conscience, qui n'a peut-être été qu'enregistré, non pas même perçu, au moment même où on l'éprouvait ? Ou ne fait-on que répéter ce qui fut raconté par d'anciens témoins à la parole de qui l'on fut passionnément attaché ?... »

Elle est donc bien mince, écrit G. Duhamel dans *Les Plaisirs et les Jeux*, la gerbe de souvenirs vrais que le Passé peut offrir à l'homme adulte; bien mince et monnaie de douteux aloi; ce ne sont que « trésors incertains que j'ai, d'année en année, vérifiés, complétés, corrigés, avec mes âmes successives d'adolescent et d'homme ». Et sur ces « trésors incertains », G. Duhamel n'est point seul à avoir

---

(1) *Revue de Paris* (janvier 1895).

(2) « *Trois Témoins du Temps présent* » (*Grande Revue*, 1928). Voir encore : *Etat-Civil*, p. 12 : Drieu la Rochelle éprouve une difficulté inouïe à situer son « commencement ». Il entre dans la maison « aussi rudimentaire à mes yeux qu'un dessin d'enfant ». « Quand et où suis-je né ?... Ai-je vu ce jardin avec le même œil qui voit maintenant cette table ? N'étais-je pas un autre dont l'étrangeté ressemble aux effets du sommeil ?... Bonjour, ma mère ! Te rappelles-tu un petit garçon de trois ans ? — Oui, je me rappelle même très bien... » — « ... C'est toi, ma mère, qui as vécu plusieurs années de ma vie !... J'ai vécu ignorant auprès de ma mère qui filait distraitement ma mémoire. Ne serait-elle pas anéantie si ma famille ne m'en avait transmis le fragile récit, la vie de ces petits personnages qui ont porté mon nom ? Livrés à eux-mêmes, ceux que j'ai été jusqu'à cinq ou six ans seraient morts... »

porté une main sacrilège : « Il en est, de ces souvenirs-là, que l'on m'a forgés de toutes pièces et, en quelque sorte, imposés. Ma mère, mon père, mes aînés et bien d'autres ont travaillé, tous, à me faire des souvenirs. Ils ont mis, pour moi, en réserve, des boucles de cheveux que je ne peux reconnaître et qu'il me faut adopter quand même... » [1] L'enfance, constate-t-il mélancoliquement, est donc « un monde enseveli, un abîme. C'est également comme « un monde perdu » qu'Abel Bonnard conçoit le passé des premières années de l'homme : « ...Nous sommes, dès à présent, dit-il, les morts de notre enfance; les souvenirs authentiques n'abondent en nous que lorsqu'il s'agit de la partie de notre vie qui commence à la puberté. Ceux qui nous restent de notre enfance sont rares comme les objets sauvés d'un naufrage... »

Du reste, ce qui ne laisse pas d'aggraver la difficulté de la tâche, c'est que notre curiosité se débat dans les brumes d'un passé inconsistant et nébuleux. « Ce n'est pas assez, écrit Abel Bonnard, de dire que mon enfance m'apparaît comme un monde perdu, mais presque comme une vie antérieure. »[2] Avançant dans la découverte des choses et de soi, l'enfant aura donc à la fois la sensation de leur *nouveauté* et l'idée, plus ou moins nette, de leur *reconnaissance* : « Apprendre, c'est se souvenir »; le vieux thème de la réminiscence platonicienne reparaît, chez Abel Hermant, dans cette confidence : « Je me souvenais du passé divin antérieur à ma naissance et je reconnaissais sur la côte normande les couleurs de la baie d'Athènes... » [3]

La même sensation de « *déjà vu* », de « *déjà vécu* », les manifestations obscures d'une conscience qui existait avant la conscience, nous les retrouvons, fréquemment signalées par Pierre Loti et Francis Jammes. Le premier nous parle, à maintes reprises, des intuitions qu'il eut, dès son enfance, des temps révolus et des espaces promis à son insatiable désir : « ...Et ce jour-là, les pierres grises (de la Limoise), disjointes, mangées de soleil, mouchetées de lichen, me donnèrent pour la première fois de ma vie l'impression mal définie de la vétusté des choses, la vague conception des durées antérieures à moi-même, du temps passé... » [4]

---

(1) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 18.

(2) V. l'article : *L'Enfance*. (*Revue de France* du 15 mai 1927).

(3) *Confession d'un Enfant d'hier*, p. 33.

(4) « *Le Roman d'un Enfant* », p. 14. — V. aussi : *Le Mariage de Loti* : « Pierre Loti écrit de Tahiti à sa sœur : « Je ne puis te dire tout ce que j'éprouve d'impressions étranges, en retrouvant à chaque pas mes souvenirs de douze ans... Petit garçon,

Lors de sa première rencontre avec la mer : « Je m'arrêtai, dit-il, glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant... Evidemment, c'était ça; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement que ce fût ainsi; non, rien que de l'épouvante; je reconnaissais et je tremblais...

« Pour la reconnaître ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue ? Peut-être, inconsciemment, lorsque, vers l'âge de cinq ou six mois, on m'avait emmené dans l'île... ou bien avait-elle été si souvent regardée par mes ancêtres marins que j'étais né ayant déjà dans la tête un reflet confus de son immensité ?... »

De même, Loti « retrouve, sans hésitation ni étonnement », dans une gravure du « *Magasin pittoresque* », l'Egypte antique et salue « comme d'anciennes connaissances deux dieux à tête d'épervier qui étaient là, inscrits de profil sur une pierre, de chaque côté d'un étrange zodiaque... » (1)

Pareillement, le petit rural béarnais Francis Jammes, à la lecture de certains textes aux décors exotiques, à la rencontre d'un curieux coléoptère aux « élytres allongées, d'un vert bleuâtre », d'un châle fleuri de sa grand'mère, sur lequel « frissonne la moire de l'Océan guadeloupéen », sent s'éveiller en lui « il ne sait quels souvenirs diffus qui tiennent du songe ou peut-être de son atavisme colonial, dans l'éclat d'une lumière admirable, perçue peut-être par sa grand'mère paternelle, lumière ardente et métallique... » (2)

II

" DES ILES DE MÉMOIRE... "

L'enfance, *monde enseveli*, auquel nous sommes, disent les uns, morts à jamais; l'enfance, *monde mal défini*, prétendent les autres, restant proche des limbes dont elle ne parvient guère à se dégager,

---

au foyer de famille, je songeais à l'Océanie; à travers le voile fantastique de l'inconnu, je l'avais comprise et devinée telle que je la trouve aujourd'hui. Tous ces sites étaient déjà vus, tous ces noms étaient connus, tous ces personnages sont bien ceux qui jadis hantaient mes rêves d'enfant, si bien que par instants c'est aujourd'hui que je crois rêver... » (p. 42).

(1) *Le Roman d'un Enfant* (p. 18).

(2) *De l'Age Divin...* (p. 24).

si bien que nos souvenirs de cette époque trouble tiennent plutôt du rêve confus et hérité des ancêtres que de notre véritable vie d'alors..., voilà qui ne dispose guère les lecteurs en faveur des romanciers de l'enfant : il est pourtant des écrivains qui, très nettement, admettent la véracité de leurs souvenirs de l'âge puéril. Le héros d'Abel Hermant, « *l'Enfant d'hier* », déclare, par exemple, se souvenir d'une manière précise de certains événements appartenant à son plus lointain passé. L'auteur reconnait d'ailleurs que ce privilège est rare et que, retenir fidèlement, comme tel est son cas, quelques images qui aient vraiment « une figure et une couleur », c'est... une exception. »

Dans leur mélancolie souriante, les témoignages de *l'Enfant dans l'Herbe* sont de même qualité psychologique que les souvenirs de l' « *Enfant d'hier* » et, dès les premières pages de ce livre charmant, Charles Derennes rend à la mémoire l'hommage que, selon lui, mérite « cette régisseuse » qui « a le bras plus long que nous ne le supposons en général. Autant mon adolescence, qui n'eut pourtant rien d'inquiet, me demeure aujourd'hui obscure, autant mon enfance m'est lumineuse. Je sais que je suis né et que j'ai poussé dans l'herbe; c'est une bien réconfortante certitude; c'est en moi un palais intérieur, aux assises délicieuses et magnifiques... » L'écrivain prend soin de distinguer les souvenirs réels, directs, de ceux qui ont été provoqués, reconstitués ou rêvés. Et il est sûr de posséder *directement* (c'est lui qui souligne) un souvenir datant de douze mois après son inscription aux registres. « Pour avoir regardé le sol, dit-il encore, j'étais parvenu à dissocier ma vie de la Vie, en somme, à réaliser la mienne... » (1)

Pierre Loti déclare ingénûment d'un chapitre « presque inintelligible » du *Roman d'un Enfant* qu'il n'a « d'autre excuse que d'avoir été écrit avec un grand effort de sincérité, d'être *absolument vrai* » (2).

Evoquant ses souvenirs des *Temps Innocents*, Emile Henriot les présentera « tels, dit-il, qu'à ma réflexion les peut livrer au jour le jour mon cœur fidèle. N'accusez pas ma vanité : ce n'est pas moi qui parle ici et qui dis « *je* ». C'est un enfant, que je ne suis plus, que vous avez été peut-être, une âme pure et sensible d'autrefois... » (3)

---

(1) *L'Enfant dans l'Herbe* (pp. 9-37). — Voir également « *Les Yeux Neufs* » (p. 7). Lucien DAUDET garde lui aussi quelques souvenirs exacts de sa deuxième année : l'étonnement que lui procura « une surface blanche »; les suggestions d'une phrase murmurée par son père : « Les bonnes femmes qui dansent... »

(2) *Le Roman d'un Enfant*, p. 29.

(3) Emile HENRIOT. *Les Temps Innocents*. Paris, 1921. Préface.

Anatole France s'est, lui aussi, porté garant de l'authenticité, au moins partielle, des souvenirs qu'il nous confie : « Je pris plaisir à mettre ces souvenirs *fidèles* sur le papier quand l'enfant que j'avais été me fut devenu tout à fait étranger et que je pus, en sa compagnie, me distraire de la mienne... Ces pages sont remplies de petites choses peintes *avec une grande exactitude...* » (1)

Et il déclare ailleurs : « ...Je dis que ma mémoire est très mauvaise. Il faut s'expliquer : la plus grande partie des images qu'elle a reçues s'y perd tout à fait, mais le peu qui y demeure *est très net*, et mon souvenir est un *brillant musée..* » (2)

*
* *

Aucun des romanciers précités n'a ainsi la prétention de décrire pour ses lecteurs son enfance intégrale. Son enfance ! Autant dire d'un grimoire dont maintes lignes sont effacées; d'autres, interpolées; d'un texte dont le sens de chaque mot a subi tant d'altérations que plus d'une version peut être plausible et qu'il est vain de vouloir traduire par une idée claire telle ou telle phrase qui restera peut-être indéchiffrable. Mais nous devons tout de même retenir de ce texte compliqué les passages qui n'offrent plus d'ambiguïté; nous devons admettre que si l'écrivain, tentant d'explorer son passé d'enfant, n'arrive pas à le revoir dans son ensemble et ses plus infimes détails, il peut cependant reconnaître comme réels et personnels un nombre plus ou moins grand de tableaux particuliers dans le panorama confus que lui offre le souvenir de ses premiers ans. Sous prétexte qu'elle n'est point complète, nous ne refuserons donc point de nous arrêter, au gré de l'écrivain, devant cette vision fragmentaire de son enfance. La précision de sa description, toute limitée qu'elle soit dans le temps et l'espace, garantit la valeur psychologique de « ces jeux de lumière et d'ombre ».

Car la mémoire agit bien, en effet, à la manière d'un éclairage imparfait; celui-ci a beau prétendre illuminer toute la scène, il n'arrive point — insuffisance du foyer, médiocrité de l'appareil, erreur dans la mise au point — à découvrir et à animer les cantons où gîte l'ombre.

---

(1) *La Vie en Fleur* (Préface et Postface).
(2) *Id.* (Préface).

Dans l'effort pour se souvenir, « des îles de mémoire [1] commencent à surgir du fleuve de la vie. Ce sont d'abord d'étroits îlots perdus, des rochers qui affleurent à la surface des eaux. Autour d'eux, après eux, dans le demi-jour qui point, la nappe tranquille continue de s'étendre. Puis de nouveaux îlots, que dore le soleil... » [2]

De ces « îles de mémoire » dont parle Romain Rolland, les unes ont surgi à la faveur des circonstances, lesquelles ont frappé, *à la façon d'une lumière éblouissante et brève*, les sens tout neufs de l'enfant : « ...Un carré de soleil sur le mur d'une chambre, le froid d'un caillou au creux de la main, la flamme d'une bougie qui danse avec son halo, une silhouette apparue entre deux portes, un vieux meuble exilé dans une encoignure... » – ou bien quelque objet singulier, comme cette toise qui est le seul objet dont André Madeline, promené étant enfant, de sous-préfecture en sous-préfecture, se souvienne durant son séjour à Clermont de l'Oise [3].

Le fait mnémonique semble ainsi s'être figé (il cristallisera, plus tard, l'imagination et le milieu aidant) dans la contemplation des choses, dans la jouissance indéfinie de l'instant prestigieux. Désormais, l'image de ces choses restera identique à elle-même, même si elle n'était qu'un lambeau d'image. Et, au cadran du souvenir, les aiguilles auront, pour toujours, été arrêtées par une main fantaisiste qui ne veut point que meure à jamais la minute magique. C'est ce

---

(1) « ... Je crois me souvenir de mon éveil à la vie, de ma sortie d'un grand sommeil dans une chambre de cette demeure perdue. J'étais couché. J'ouvris les yeux. Je vis la flamme d'un foyer et une personne qui bougeait... C'est là mon souvenir extrême, celui qui touche à l'abîme... » (F. JAMMES. « *De l'âge divin...* »), p. 8.

Cf. DRIEU LA ROCHELLE; en lui aussi, la vision du passé est « décousue »; et surtout, aucune suite entre ces tableaux... « Un petit bois où j'ai une chèvre. Elle mange mes fraises. Je tâche de l'en empêcher ». Coups de cornes...

« Entre le jardin et la rivière, je traverse d'abord la route où passe un tramway. Il me fait peur parce que je suis renseigné : la locomotive est un ogre. Plus loin des champs, etc..., etc... »

Encore deux ou trois souvenirs, sèchement évoqués, et « c'est tout » (*Etat-Civil*, p. 10); ainsi deux, trois pages, soixante lignes contiennent deux ou trois ans de la vie d'un enfant. Déjà, dans « *Chérie* », E. DE GONCOURT avait noté l'extraordinaire pauvreté de la mémoire quant à l'enfance écoulée : « ... L'enfance, en la mémoire de celui ou de celle qui se souvient, ressemble à un grand espace vide, dans lequel quatre ou cinq petits événements se lèvent, surgissent dans une espèce de netteté photographique... Et ce détail partiel est, bien plutôt qu'un souvenir, *une image*, une image emmagasinée comme un cliché dans votre cerveau et qui vous revient dans sa rigueur graphique et son éclairage exact, se détachant de tout un passé qu'on dirait, au fond de soi, fuir et se dérober derrière un verre dépoli... » (*Chérie*, p. 69).

(2) Romain ROLLAND. *Jean Christophe*. (*L'Aube*, p. 23). Même remarque chez un romancier russe, Wladimir KOROLENKO. *Histoire de mon Contemporain*. (V. Editions J. Povolozky et Cie. Paris, 1922, p. V).

« Mes souvenirs datent d'assez loin, mais mes premières impressions m'apparaissent ainsi que des *îlots épars*, émergeant d'un vide sans couleur, du brouillard, et sur lesquels *tomberait un faisceau de lumière éblouissante...* »

(3) *L'Enfant Sage*. V. p. 32.

qu'exprime très exactement Marcel Proust lorsqu'il évoque le Combray de son enfance : « ...Je n'en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres... *comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir...* » (1)

Seuls, des lambeaux, des parcelles de notre passé affleurent ainsi à la conscience claire. On eut peut-être, au moment où il s'intégrèrent à notre moi, comme une sourde intuition que ces visions, ces faits mémorables ne devaient plus jamais disparaître de nous-même : « Ce qui, à distance, et pour d'autres, apparaît infime et sans intérêt, fut, à une minute particulière et pour une existence donnée, *l'occasion d'un choc vital, une révélation*, une brusque irruption dans le domaine de la lumière et de la connaissance. » Il semble que la Nature, qui a dosé avec rigueur et parcimonie notre faculté à nous souvenir, veuille quelque peu réparer cette injustice du sort et nous accorde, à côté de l'oubli désolant, quelques lucides et consolantes visions de l'être que nous avons été, des heures que nous avons vécues, pour que nous ne soyons point désespérément « les morts de notre enfance » (2).

*
* *

Les souvenirs d'enfance dont nous gardons conscience sont-ils d'ordre *affectif* ou d'ordre *représentatif* ? On a déjà pu se rendre compte de l'importance de ceux que vivifient des images exactes, lesquelles conservent, avec la netteté de leurs couleurs, la précision de leurs traits, la rigueur de leurs contours. Que ces souvenirs représentatifs existent chez certains écrivains en plus grand nombre que les souvenirs affectifs, il n'est rien d'étonnant à cela, car, nous dit Abel Hermant, « ce n'est pas la sensibilité qui est magnifique à cet âge, mais l'intelligence » (3). L'enfance est proprement le temps des

---

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 45.

(2) « ... Quand nous essayons de retrouver ce premier état de notre personne, nous sommes saisis de deux sentiments contraires, celui de *notre changement* et celui de *notre identité :* une ancienne idée ou un ancien goût, découverts par nous dans ces fouilles, nous étonnent à tel point que nous ne savons plus comment les rattacher à ce que nous sommes; mais voici, *souvenir aigu de notre sixième année*, un mouvement d'attrait ou de répugnance, d'amour ou d'antipathie où *nous nous reconnaissons tout à fait*, et nous comprenons alors que, quelle que soit, d'autre part, la façon dont il se diminue ou s'augmente, tout homme dure, jusqu'à sa mort, sur la même sensibilité... » (Abel BONNARD, art. déjà cit.).

(3) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 20.

« *yeux neufs* »; à eux de s'exercer; au cœur de se taire et de se contenter, pour l'instant, de n'être qu'un muscle robuste chargé de rythmer, par l'afflux et le reflux de son sang, le normal développement de la plante humaine.

Reconnaissons toutefois que ces souvenirs d'enfance sont en général à la fois représentatifs et affectifs : tout se passe, dans les cas les plus fréquents, comme si la vision directe et étonnante, insuffisamment satisfaite par le compte rendu objectif des organes des sens, s'était, pour enrichir le souvenir, fait suivre d'un cortège d'émotions provoquées par des sensations toutes nouvelles. « ... Un après-midi *ineffable*, écrit Francis Jammes, et qui me suivra jusqu'à la mort, est celui d'un jour où l'on m'avait donné à emporter, pour goûter à l'école, une saucisse froide. On vint me chercher avant la fin de la classe pour aller pêcher les grenouilles avec un petit filet... » (1)

Un très intéressant exemple de souvenir purement affectif a été publié par M. L. Dugas dans la *Revue Philosophique* (2). Les plus lointains et les plus marquants de ses souvenirs sont, pour lui, tous d'ordre affectif. Le plus ancien dont il se souvienne « ne s'accompagne d'aucune vision nette, il est vague, brumeux. Je puis bien aujourd'hui m'en imprégner, m'y replonger; *je ne sais si je pourrais le rendre* (3). J'en ai si bien senti de tout temps le caractère incommunicable que je n'ai jamais essayé d'en faire confidence à personne, que je l'ai gardé comme un secret, que, spécialement interrogé sur cette époque de ma vie, j'ai toujours évité de répondre, ou j'ai répondu même — par un mensonge — que je ne me souvenais de rien. Je vais essayer de lever le voile dont s'enveloppe ce mystère de ma vie d'enfant... »

Et M. Dugas nous confie ce mélancolique souvenir : il a six ans, sa mère est là, un jour, près de lui, très lasse sans doute, bien près de sa fin, puisqu'elle lui a dit tout à coup : « Si ta maman venait à mourir, est-ce que tu te souviendrais d'elle ? » Stupeur de l'enfant au moment où il entend cette phrase, qui est une plainte et contient une prière ! Et puis « ...elle m'a vu effaré, saisi, levant sur elle un regard interrogateur, anxieux... Je ne crois pas avoir eu un élan d'atten-

---

(1) *De l'Age divin...*, p. 39.

(2) V. Année 1909, t. II.

(3) C'est pure modestie de savant, de psychologue attentif seulement à se bien décrire. En fait, comme on le verra, M. Dugas s'acquitte de sa description avec une précision et une sobriété élégante (sans compter l'émotion que l'on devine sous chaque trait) que pourrait lui envier maint romancier et des meilleurs.

drissement, m'être jeté dans ses bras; je subissais l'influence de son ton calme, naturel, et je n'ai pas deviné qu'elle attendait de moi quelque chose de mieux : un mot, ou, au moins, un geste d'affection. Ma mère *a dû me dire alors*, en me dégageant d'elle doucement : « Va, mon chéri, jouer dans la cour maintenant. » Et je suis allé m'accoter contre un mur, ne jouant pas, faisant semblant de jouer, farfouillant dans le mur avec une brindille pour me donner une contenance. Je me mis alors à penser gravement à ce que je venais d'entendre. J'opposais à ma crainte de perdre ma mère mon optimisme obstiné d'enfant; je jugeais cette crainte vaine, hypothétique au moins. C'était assez pourtant qu'elle eût été formulée devant moi pour qu'elle ne me sortît plus de l'esprit. J'entrevoyais un malheur possible : je pouvais être un enfant sans mère; c'était ma mère elle-même qui avait dit cela. Je fus alors envahi par une impression d'abandon total, de solitude affreuse. *Ce devait être un dimanche* [1] : la maison était déserte, la cour vide. *Ce devait être l'automne* : le ciel était gris, le jardin sans verdure. Mais cela, je ne le sais pas de façon certaine, je ne m'en souviens pas proprement; je le crois, mais peut-être je le suppose; peut-être, *j'imagine* après coup un paysage en harmonie avec mon état d'âme. La seule chose dont je sois sûr, c'est que *l'idée* d'orphelin, moins que cela, l'effroi vague, causé par cette idée mal comprise, entre en moi, me stupéfie, m'accable, me remplit d'un sentiment de tristesse mal définie. *C'est ce sentiment qui commande tous mes souvenirs*, qui les évoque, les fait surgir, les groupe, les précise. *C'est ce sentiment seul* qui reste à proprement parler dans mon souvenir. Je ne vois pas le cadre où s'est déroulée la scène: je revois seulement le coin de la cour, plus exactement le coin du mur, devant lequel je suis allé me recueillir et penser gravement; je revois aussi, *mais confusément et bien mal*, la silhouette de ma mère, assise sur une chaise basse, et moi debout près d'elle; je sais qu'elle est en négligé de maison, et que je l'aimerais mieux habillée. (Les enfants ont de ces idées-là, au milieu de leurs pensées les plus sérieuses.) Mais le reste, absolument tout le reste, je le devine, *je le reconstruis*, et c'est le sentiment remémoré qui me guide dans ce travail de *restauration, d'imagination*, que je ne confonds pas avec le réveil spontané des souvenirs proprement dits. Ma reconstruction imaginative reste d'ailleurs bien pauvre. Ainsi les traits du visage de ma mère m'échappent entièrement: je n'essaie même pas de me les représenter, tant

(1) C'est nous qui soulignons.

je suis sûr de ne pouvoir le faire, tant je manque de données mnémoniques. Je n'imagine pas davantage le son de sa voix; je n'ai d'elle qu'une vision ou image schématique et abstraite, *quelconque*, c'est-à-dire *nulle*.

« Ce souvenir d'enfance, que j'ai raconté longuement, est donc aussi réduit que possible; il tire, si l'on peut dire, son intérêt psychologique de sa pauvreté même; il est vague, dépourvu d'images ou représentations au sens propre [1]. Pourquoi donc m'est-il resté ? Pourquoi ne laisse-t-il pas d'être pour moi *concret*, *vivant* ? Pourquoi se détache-t-il dans la nuit de mon enfance, comme un point lumineux isolé ? *Je ne sais:* mais je vois là la preuve qu'un souvenir affectif peut se suffire à lui-même, ne s'appuie pas nécessairement sur des images représentatives, ne vient pas toujours à la suite de telle images, et ne doit en tout cas qu'à lui-même son intérêt, son charme, son pouvoir magique, sa force prenante et ses chances de survie. Le lecteur jugera sans doute qu'il y a dans la nature du fait rapporté de quoi justifier et au-delà l'impression durable et profonde qu'il m'a causée. Mais je ne saurais trop y insister, ce fait, je l'interprétais bien légèrement, je n'en saisissais pas la portée, et ce qu'il y avait d'émouvant, je ne le sentais pas de moi-même, mais par sympathie, par ce que je devinais de l'émotion éprouvée par ma mère. C'est pour cela que mon souvenir est purement affectif : *je n'ai rien vu, rien compris; je n'ai éprouvé qu'un coup au cœur;* je n'ai éprouvé que le contre-coup ou la contagion d'une émotion forte... » [2]

*
* *

Ce souvenir d'enfance méritait d'être rapporté, non seulement à cause de ses discrètes résonances en nos âmes qu'il touche par son

---

(1) Justement, à propos de sa mère, TOLSTOÏ dit son impuissance à l'évoquer « dans son ensemble » : « lorsqu'on essaie d'évoquer l'image d'un être aimé, tant de souvenirs du passé surgissent, que derrière eux, comme derrière les larmes, on la distingue à peine. Ce sont les larmes de l'imagination. Quand j'essaye de me rappeler Maman... je ne me représente que ses yeux bruns, exprimant toujours la même bonté et l'affection, le petit grain de beauté de sa joue, un peu au-dessous de l'endroit où frisottaient des cheveux, son col blanc brodé, sa main fine et maigre, qui me caressait si souvent et que je baisais si souvent, *mais l'expression générale m'échappe...* » (*L'Enfance*, trad. W. Bienstock. Paris, Stock, éd.). Tome V, p. 11.

(2) On comparera, sur un événement à peu près identique, la manière du romancier René BOYLESVE (*La Becquée*) et celle du psychologue : même pauvreté du souvenir; même absence de compréhension claire; tout au plus, une grave intuition du cœur; même poignant regret de n'avoir pas compris, et de n'avoir rien dit. (V. *La Becquée*, pp. 11 à 29).

sympathique abandon; non seulement en raison de sa perfection littéraire, mais encore et surtout à cause de sa remarquable *probité* psychologique. C'est un *témoignage* sur l'homme évoquant une heure de son enfance : remarquons sa peine à ramener à la rive de la conscience claire les tronçons de souvenir qui menaçaient de s'en aller, toujours plus loin, roulés par le torrent des jours, ou de s'enfoncer à jamais dans la vase du subconscient; — son scrupule à nous livrer sa confidence, celle-ci ayant quelque chose de si intraduisible, de si incommunicable que l'écrivain ne sait s'il pourra le rendre; — la brusquerie effarante, presque indicible, de la révélation, dans un éclair de lumière qui garde, à distance, son effet fulgurant, brutal, et ses zones, avant et après, d'ombre et de silence; — ses pauvres débris de souvenirs qu'il doit ensuite, en grande pitié pour le cœur désolé, essayer gauchement de rassembler, sans être certain d'arriver à bout de ce puzzle proposé par le caprice de la mémoire à son ingéniosité reconstructive; — les regrets enfin de l'âme d'aujourd'hui qui garde à l'âme d'autrefois secrète rancune pour s'être alors montrée incapable de « comportements » identiques à ceux que le *moi* pleinement conscient de l'adulte accomplirait maintenant en présence de semblables et aussi douloureux événements.

C'est bien, encore une fois, un *témoignage*. A ceux qui mettent catégoriquement en doute l'authenticité du souvenir d'enfance, il ne sera pas inopportun d'opposer un tel *document* qui n'émane point d'un romancier, mais d'un philosophe auquel ses méthodes interdisent de se laisser prendre aux jeux de l'imagination et de la fantaisie. Si pauvres, si étriqués qu'ils soient, des souvenirs d'enfance existent, dont la « réalité » n'est point indigne de l'attention du psychologue.

A ce sujet, le Dr Charles Blondel [1], à propos de la thèse soutenue par M. Maurice Halbwachs, admet également, et, bien entendu, avec toutes les réserves nécessaires, cette réalité du souvenir d'enfance. L'homme peut-il, vraiment, se demande M. Halbwachs, se souvenir de son passé ? « Notre mémoire est-elle bien de notre domaine propre, et, lorsque nous nous réfugions dans notre passé, peut-on dire que nous nous évadons de la société pour nous enfermer dans notre « moi » ?... « ...Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets

(1) Voir Dr Ch. BLONDEL. « *Introduction à la Psychologie collective* ». Paris, 1925, pp. 120 à 151; et Maurice HALBWACHS. « *Les Cadres sociaux de la Mémoire* ». Paris, 1925. Avant-Propos, p. VIII.

reparaissent, il faut que, dans la société où il se trouve à présent, on montre (à celui qui sonde son passé) tout au moins des images qui reconstituent, un moment autour de lui, le groupe et le milieu d'où il a été arraché... » Nous n'avons, soutient M. Halbwachs, de véritable mémoire que celle que notre milieu, en ses diverses classes sociales, a dû conserver.

Cependant, fait observer M. Blondel, s'il est vrai que, dans leur ensemble, et pour les adultes, « nos souvenirs ne sont pas des reproductions, mais des reconstitutions du passé en fonction de l'expérience et de la logique collectives », il est également vrai qu'il existe « une mémoire qui serait la reproduction du passé », et qui s'alimenterait, non aux sources que le milieu tient en réserves, mais à une source *personnelle* « d'intuitions sensibles initiales, dont le caractère est tout personnel ». En particulier, « les singularités de nos souvenirs d'enfance qui ont de tout temps frappé les observateurs », s'expliqueraient aisément par le fait que de tels souvenirs ne relèvent point du processus propre à l'adulte; qu'ils ne sont étayés ni par la mémoire de classe, ni par nos savoirs, ni par la chronologie, ni par les synchronismes utiles, car ces « procédés mnésiques... ne conviennent pas à cette période... »; *ils tiennent* (ces souvenirs) *à la reproduction spontanée des intuitions sensibles et à ses caprices dont nous sommes loin encore d'avoir percé le mystère...* » [1]

Concluons donc sur le point qui nous intéresse ici : loin de nous, la pensée d'accorder une confiance absolue aux « témoignages » que l'écrivain invoque quant à ses jours d'enfance; cependant on ne saurait écarter *a priori* comme faux, ou comme « impersonnels », les quelques souvenirs d'enfance que tout homme peut, grâce « à la reproduction des intuitions sensibles » et à « ses caprices », dégager des brumes de son passé.

III

" LA MÉMOIRE EST ARTISTE... "

Aux prises avec ce passé, l'homme qui le veut saisir a beau se pencher vers la source ancienne, avec le seul secours, croit-il, de sa mémoire, pour découvrir si possible, au miroir de l'eau secrète,

(1) Ch. BLONDEL, p. 147.

son visage d'enfance. Hélas ! de ce cher « moi » évanoui dont il recherche l'image, il n'aperçoit, au début, que des traits indistincts, ou d'une ligne assez accusée, mais trop vite rompue, pour que cette ébauche prenne forme. Alors interviennent, pleines de ressources, notre logique et notre imagination. Celle-ci (n'est-elle point « maîtresse d'erreurs et de fausseté » ?) a vite fait d'orner, d'amplifier la vision; de prodiguer une lumière factice sur la scène au champ médiocre. Voilà pour le cœur en mal de souvenance. Quant à la logique, qu'interroge avidement la raison, quelle habile engeigneuse ! Et comme elle sait, adroite ouvrière, proposer (« *ce devait* être un dimanche... »; « *ce devait* être l'automne... »), juxtaposer, coordonner, peut-être tailler et rogner, pour ensuite mieux assembler, afin que le cœur et l'esprit haletants reçoivent de cette magicienne l'image enfin achevée pour leur mutuel et trompeur apaisement.

« La mémoire est artiste », écrit Charles Baudouin, dans *L'Eveil de Psyché*. « Comme le peintre qui, d'une foule de visages entrevus, crée un type expressif, fiction plus vraie que la réalité même, parce qu'elle la condense et la sature d'être : ainsi fait la Mémoire avec nos souvenirs. Et je comprends qu'il est bien difficile, sinon impossible, d'écrire de nous-mêmes une biographie, surtout lorsqu'il s'agit de notre enfance, où les dates et les points de repère font défaut. Et Gœthe intitule ses souvenirs : « *Dichtung und Wahrheit* »... [1]

La mémoire est *artiste*, certes ! mais artiste plus encore est l'imagination, l'imagination si féconde, trop féconde, du romancier; artiste également, l'esprit tout entier qui n'entend pas rester en dehors de l'appel du passé, et qui s'en voudrait de ne pas ajouter, à l'induction sentimentale, la série bien établie de ses déductions et raisonnements. Artiste enfin, la raison elle-même: car c'est elle qui, sans qu'on l'en ait toujours priée, s'offre, sur le terrain des décombres, comme architecte de la maison à reconstruire. Pour ce faire, elle utilisera les souvenirs *directs* et, avec autant de maestria et sans vergogne, les souvenirs *imposés* et aussi les souvenirs *composites* : « Mes souve-

---

(1) *L'Eveil de Psyché*, p. 90. — Cf. aussi *Mémoires* de Gœthe (trad. nouvelle de Jacques Porchat. Paris, 1862. Hachette, p. 5). « ... Quand nous cherchons à nous rappeler ce qui nous est arrivé dans notre première enfance, nous sommes souvent exposés à confondre ce que d'autres personnes nous ont dit avec ce que nous devons réellement à notre expérience et à nos observations propres. Ainsi donc, sans entreprendre là-dessus une exacte recherche, qui d'ailleurs ne peut mener à rien, je me rappelle que nous habitions dans un vieux bâtiment, etc... »

Il souligne la *forme* « moitié poétique, moitié historique » de ses mémoires (p. 4).

Et le traducteur note : « ... Cette peinture idéale, et pourtant fidèle, que Gœthe nous a donnée de son enfance et de sa jeunesse... » (p. 665).

nirs, dit encore Charles Baudouin, surtout ceux de l'enfance, *se superposent, s'amalgament*, pour peu qu'ils expriment la même couleur d'âme, la même attitude devant les choses : ils se tendent la main par dessus les jours, les mois et les années et se combinent en une seule image, qui est bien plutôt un morceau de nous-mêmes qu'un événement vécu... »

*
* *

Tous les romanciers qui ont écrit sur leur enfance n'ont point pris autant de soin que Ch. Baudouin pour nous mettre en garde contre ce que leur souvenir pouvait avoir d'*impur*, d'imaginé ou de composite. Tel autre, et sans doute le plus adroit et le plus ingénu, le plus exquis d'entre eux, Anatole France, pose hardiment la prétention de l'homme de lettres à écrire des *mémoires* qui soient *œuvre d'art* autant qu'œuvre de vérité et il met en présence les « torts du souvenir avec *les droits de l'imagination* » (1). « Je crois, déclare-t-il, que l'on n'a jamais menti (comme lui, dans ses souvenirs) d'une façon plus véridique... Cette manière d'écrire sur mon enfance offre encore un avantage, qui est à mon sens le plus précieux de tous : *c'est d'associer, si peu que ce soit, la fiction à la réalité*. Je le répète : j'ai bien peu menti dans ces récits et jamais sur l'essentiel; mais peut-être ai-je assez menti pour enseigner et plaire. La vérité n'a jamais été regardée nue. Fiction, fable, conte, mythe, voilà les déguisements sous lesquels les hommes l'ont toujours connue et aimée. Je serais tenté de croire que sans un peu de fiction, le *Petit Pierre* eût déplu; et c'eût été dommage, non pour moi qui suis sans désirs, mais pour les âmes auxquelles il a insinué de douces pensées et enseigné ces vertus sans éclat qui rendent heureux (2). Sans un peu de fiction, il ne sourirait point... »

---

(1) *La Vie en Fleur*. (Postface). Les Droits de l'Imagination ? certes et aussi les *droits du cœur*, ceux que réclame, pour légitimer ses souvenirs, Gilbert de Voisins, dans « *Les Miens* ».

... « Ce livre n'est pas un roman : un récit tout au plus; mettons, une longue confidence ». Et ce récit, est-il *véridique* ? est-il *sincère* ?

« Cela, lecteur, ne vous regarde pas. Assurément, les souvenirs que je retiens du temps de mon enfance, par exemple, furent complétés par ce que j'appris d'elle plus tard : les dates sont parfois inexactes, il se peut même que certains faits soient supposés. *Seule la sincérité du sentiment m'importe.* Sans vouloir vous blesser, je le répète : *cela est de mon domaine à moi, non du vôtre...* » (*Les Miens*, p. 16).

(2) D'où la remarque exacte, au moins partiellement, de M. A. Leblond : « *Le Livre de mon Ami* », « *Pierre Nozière* », est moins une vie enfantine que le souvenir d'une vie d'enfant habillée de philosophie très adulte ». (*La Société Française sous la Troisième République*, p. 24).

Et encore : « Il n'y a pas beaucoup d'art dans ces récits; mais peut-être s'en est-il glissé quelque peu, et qui dit art dit arrangement, dissimulation, mensonge... »

« ...Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai été de bonne foi. Je le répète : j'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin; mais certes elle a bien plus grand besoin encore du mensonge qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies... »

Des déclarations précédentes, retenons cet aveu d'Anatole France : s'il s'est livré, avec plus de délices que de scrupules, à son jeu d'écrivain, il a toujours vu clair dans son jeu; au surplus, garde-t-il la conviction d'être encore plus *vrai* ainsi, que s'il s'était contenté, sans le secours de la fiction et du mensonge, de nous offrir ses souvenirs dans leur pauvreté et leur banalité [1].

IV

" ... MAINTENANT, LE BRANLE ÉTAIT DONNÉ A MA MÉMOIRE... "

Au terme de cet essai, une question se pose : existe-t-il, pour l'homme qui sollicite les voix de son passé puéril, une méthode d'investigation ? Qui pourra lui venir en aide dans cette marche rétrospective ? Qui le guidera à travers les brumes et les ténèbres, où il chemine, vers la tremblante lumière de ses premiers ans ?

Selon M. Halbwachs, lequel, nous l'avons vu, reste d'ailleurs assez sceptique sur la précision et l'importance des souvenirs d'enfance [2], il n'existe qu'un moyen pour cette découverte : c'est d'essayer de réintégrer les images fugitives dans le milieu où elles prirent naissance :

---

(1) « Je dirai, sans paradoxe, que le docteur Nozière, dans son cabinet, ressemble plus profondément à mon père, que mon père lui-même dans sa librairie. Ce que je lui ai retiré tenait de la fortune et je lui ai donné en échange ce qui s'accordait à sa nature... » (*La Vie en Fleur*). Postface. — Dans la *Préface* du même livre, A. France nous dit qu'il prit plaisir à « mettre sur le papier ses souvenirs fidèles » « quand l'enfant que j'avais été me fut devenu tout à fait étranger ». — V. également « *Le Petit Pierre* », p. 317 : « ... Je suis une autre personne que l'enfant dont je parle. Nous n'avons plus en commun, lui et moi, un atome de substance ni de pensée. Maintenant qu'il m'est devenu *tout à fait étranger*..., etc...)

(2) Il est bien peu vraisemblable que nous ayons pu, dans la première enfance, former des perceptions assez précises pour que le souvenir qu'elles nous ont laissé, lorsqu'il reparaît, soit lui-même aussi précis qu'on nous le dit ». (*Les Cadres sociaux de la Mémoire*, p. 13).

« Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets reparaissent, il faut que, dans la société où il se trouve à présent, on montre à l'enfant tout au moins des images qui reconstituent un moment autour de lui le groupe et le milieu d'où il a été arraché... » (il s'agit de réflexions au sujet d'un enfant qui, transporté dans un lointain pays, n'avait gardé aucun souvenir de ses premiers ans). Si nous revenons au village où s'écoula notre enfance, nos souvenirs « seront ainsi singulièrement rafraîchis »: en fait, « ils n'étaient pas abolis »; la « mémoire des autres » les conservait pour nous et aussi « l'aspect inchangé des choses... » [1] On se souvient à cet égard que, pour Marcel Proust, Combray n'avait longtemps existé dans son souvenir d'adulte que sous les espèces « de deux étages reliés par un même escalier et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir. » « A vrai dire », ajoute l'auteur de *Swann*, « j'aurais pu répondre, à qui m'eût interrogé, que Combray comprenait autre chose et existait à d'autres heures. Mais ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par *la mémoire volontaire*, *la mémoire de l'intelligence* [2], et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi... »

Or, Marcel Proust voudrait cependant revivre ce passé tant désiré: comment l'atteindra-t-il puisque la « mémoire volontaire » ne lui est d'aucun secours ? Les psychanalystes d'aujourd'hui, suivant l'exemple de Freud, suscitent les confidences de leurs malades et, pour établir leur diagnostic, laissent l'esprit des patients divaguer tout à son aise: surveillant cette verve incohérente, déchaînée, cet afflux d'idées et de souvenirs, le médecin freudien trouvera ainsi l'aveu topique, révélateur du désordre mental.

Au contraire, chez Marcel Proust, ce n'est point la parole effrénée qui mettra l'homme inquiet sur la voie souhaitée, mais bien plutôt la méditation inconsciente, toutes lumières éteintes, l'âme acceptant, passive, dans l'insomnie et le silence, les conseils, intuitions et suggestions du subconscient.

Deux étapes : la première, que nous venons de décrire, où l'esprit vacillant s'engage, sans effort, dans les ténèbres; aucun feu pour éclairer la route: et pourtant, malgré sa torpeur, il advient parfois

---

(1) *Les Cadres sociaux de la Mémoire*, p. 28.

(2) « C'est, dit-il encore, peine perdue que nous cherchions à l'évoquer (notre passé), tous les efforts de notre intelligence sont inutiles ». (*Du côté de chez Swann*, p. 46).

que l'esprit, s'accoutumant à l'ombre, y distingue bientôt une vie sourde et grouillante. Alors, seconde étape : si l'esprit a été dûment préparé et se trouve maintenant en état de grâce, autrement dit de réceptivité, il est apte à capter le message de l'autrefois : parfaitement vidé de toute idée claire, il peut accueillir la nouvelle qu'il n'attendait pas ou qu'il n'attendait plus [1]. On connaît trop l'épisode fameux, dit « des madeleines », pour que nous ayons à le rappeler ici. Qu'il suffise de signaler quelle part ont, dans les réminiscences de Marcel Proust, les divers sens, *la saveur*, par exemple, dans le souvenir associé au goût des madeleines qu'aimait Proust enfant, *l'odorat* (« l'odeur et la saveur restant encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir... ») Ou encore, *la vue*, puisque le passé est caché, hors du domaine de l'intelligence, « en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du *hasard* que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas... »

Que si, par cette indulgente méthode, nous parvenons enfin, fortuitement, par un bienheureux accident, à la conquête de quelques souvenirs purs et directs, nous ne nous soucierons point, les mettant en forme littéraire, de leur assigner un ordre chronologique rigoureux. Car, encore un coup, la mémoire se rit du temps comme de l'espace. « Ma mémoire est capricieuse, écrit Anatole France. Je me souviens sans *ordre ni suite*... » [2] Et André Gide de déclarer sagement : « J'écrirai mes souvenirs *comme ils viennent, sans chercher à*

---

(1) Complètement éveillé, après l'insomnie complice et favorable, Marcel Proust dit alors : « Maintenant, le *branle était donné à ma mémoire*... » (V. « *Du côté de chez Swann* », p. 45). — Sur l'identité de *Proust* et du narrateur du *Temps Perdu*, v. Pierre ABRAHAM : *Proust*. (Paris, 1930. Rieder).

(2) C'est bien l'*ordre* véritable — et non le puéril ordre chronologique — que réclame la mémoire du cœur; elle n'a que faire *des dates*, points de repère si hasardeux lorsqu'il s'agit de l'histoire d'une âme qui sincèrement se raconte, depuis le jour où elle s'éveilla. Voyez comment en use Ch. Baudouin, par exemple, dans l'*Eveil de Psyché;* comme tel autre renonce, ainsi qu'André Gide, à se raconter « chronologiquement »; comme tel autre s'insurge à la pensée qu'il devrait se *revoir*, jour par jour, heure par heure, dans le passé; qu'on ouvre « *Etat-Civil* » : « J'ai envie de raconter une histoire. Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? Il était une fois un petit garçon de trois ans. *J'écris ce qui me passe par la tête. Mais un ordre s'impose. Tout ce qui me reste de divin, cet ordre...* » (p. 7).

Et Henri Béraud : ... « Je pense à ces choses avec tendresse. *Seulement je les voudrais moins enchaînées d'un trait moins net*, illisibles aux indifférents. *Il y a là, malgré moi, trop d'ordre dans mon bric-à-brac*... Je voudrais raconter à autrui, comme je me les raconte, ces jours sans durée, vides comme l'air, où pourtant des personnages et des événements se forment, s'enchevêtrent, se recouvrent, se dissolvent ainsi que dans les rêves... » *La Gerbe d'Or*, p. 79.

les ordonner. Tout au plus, les puis-je grouper autour des lieux et des êtres; ma mémoire ne se trompe pas souvent de place; *mais elle brouille les dates* [1]; je suis perdu si je m'astreins à de la chronologie... »

Moyennant quoi, humble d'esprit et de cœur, s'étant donné une âme docile à toutes les « correspondances », l'écrivain pourra, lucide à présent, et sûr de sa plume, tenter de nous livrer quelques pages de son enfance secrète.

***

Il n'en faut pas plus pour nous rendre à son audience. Tout effort vers l'absolue sincérité est méritoire et digne de notre attention. Nous serons donc sceptique devant l'assurance intrépide de celui qui *sait*, qui conte avec faconde et veut peut-être nous en conter; nous nous défierons de ses « souvenirs » même s'il sait les narrer avec les gracieuses couleurs, parés de la forme la plus séduisante. Mais nous accorderons notre sympathique curiosité à l'écrivain qui, triomphant des développements brillants et captieux et de sa dangereuse facilité, nous donne, après bien du mal et beaucoup de réserves, des renseignements directs et sincères sur l'enfant qu'il a été, sur un monde à peu près inconnu où l'esprit des adultes, en mal de recherche, n'ose regarder qu'avec la plus prudente méthode, avec la plus nécessaire circonspection.

(1) *Si le Grain...*, p. 24.

CHAPITRE II

L'enfant à la découverte du monde

I. — « ... **Aux confins de la vie léthargique...** »

II. — **La Prime-Enfance :**

a) Eveil de l'intelligence
b) Eveil de la sensibilité.

III. — **A la veille de l' « âge de raison ».**

I

" ... AUX CONFINS DE LA VIE LÉTHARGIQUE... "

Au début de ses « *Confidences* », et disposé à publier ses souvenirs d'enfance, Lamartine prévient ses lecteurs qu'il n'imitera pas J.-J. Rousseau dans ses « *Confessions* ». « *Je ne raconterai pas les puérilités de ma première enfance.* L'homme ne commence qu'avec le sentiment et la pensée. Jusque-là, l'homme est un être, ce n'est pas même un enfant... » Qu'on laisse donc, ajoute-t-il, « le berceau aux nourrices, et nos premiers sourires et nos premières larmes, et nos premiers balbutiements à l'extase de nos mères. Je ne veux me prendre pour vous *qu'à mes premiers souvenirs déjà raisonnés...* » [1]

Cette déclaration de Lamartine trouve son explication et — si nous jugeons aujourd'hui une telle opinion bien conventionnelle — son excuse, dans la remarque d'André Gide, soutenant, comme nous l'avons vu, et non sans raison, que « toute la littérature française a une *horreur de l'informe* qui va jusqu'à une certaine gêne devant ce qui n'est pas formé ». Et A. Gide d'invoquer l'exemple d'écrivains comme Dostoïevsky; de montrer l'intérêt qu'il y aurait à représenter des « êtres encore jeunes, à peine formés », dont les sentiments, « bien souvent douteux encore, pour ainsi dire à l'état *larvaire* », seraient étudiés dans leurs commencements, et, dit-il, dans leur « genèse » [2]. Tel est bien notre avis et nous n'aurions garde de laisser dans l'ombre les témoignages que peut nous apporter le romancier au sujet des concepts, des rêves, des sensations et des sentiments, des désirs et des actes manqués, des volitions et des refoulements de l'âme enfantine. Sous prétexte qu'ils ne sont pas encore soumis au contrôle de la raison, nous nous en voudrions, pour notre compte, de mépriser les « balbutiements » d'une pensée qui s'éveille; les réactions spontanées d'une sensibilité et d'une volonté commençantes, aux influences extérieures. Parce que l'homme alors ne serait qu'un « être » et « pas même un enfant », s'en suivrait-il que nous dussions méconnaître, au point de les ignorer de parti pris, les premières manifestations de sa vie ? Toute végétative qu'elle apparaisse, elle *est;* cela nous suffit.

---

(1) *Les Confidences*, p. 49.

(2) *Dostoïevsky*. — Paris, 1923, p. 183. Plon.

Nous savons d'ailleurs que des limbes et de l'obscurité d'où elle vient, à la vie complexe et consciente où elle va, l'enfance ne reste pas un état premier immobile en sa fixité, cristallisé en ses données élémentaires; mais qu'elle porte en elle, et dès la minute où elle naît, son pouvoir d'action et de réaction, son dynamisme; qu'elle est, comme dit F. Challaye, « un *mouvement*, un *progrès* vers un état qui ne sera plus l'enfance » [1]. Etudier, d'après nos romanciers, ce mouvement de l'être allant à la découverte de soi-même et du monde, tel est l'objet du présent chapitre.

*
* *

Nous évoquerons tout de suite l'enfant à l'aube même de la vie, le « petit paquet de chair molle, quelque chose de rouge et d'affreux, visage sans expression, yeux sans vie, une argile encore informe où le Potier divin s'est amusé à terminer des détails et a, par exemple, ciselé les ongles minuscules et planté sur la tête des cheveux de soie impondérable, un duvet de lumière blonde... » [2] Cette *chose qui vit*, cet être infime, le voici cependant « intact, complet, échappé à ce cataclysme de l'accouchement, sorti neuf de cet accident effroyable, vivant, « involontaire et furieux, si faible et chargé de puissance » [3].

Alors, vont, pour la larve humaine, commencer les jours sans durée — nuit qui succède à une autre nuit — de l'existence animale du nourrisson : « Rien d'autre qu'une brume sans rayons, aussi éloignée de ce que nous appelons *conscience* que la gelée marine est différente de l'organisme humain... » [4] C'est l'époque nébuleuse où « l'être s'absorbe tout entier dans sa pulsation lente... » Autant dire d'un rêve obstiné et infini, cependant qu'un lait substantiel procure au nouveau-né une « force énorme et inconsciente ». Puis les mois passent... Des îles de mémoire commencent à surgir du fleuve de la vie. Ce sont d'abord d'étroits îlots perdus, des rochers qui affleurent à la surface des eaux. Autour d'eux, après eux, dans le demi-jour

---

(1) V. Georges DUMAS. *Traité de Psychologie*, tome II, p. 716.

(2) P. et V. MARGUERITTE. *Zette*, p. 1.

(3) Gérard D'HOUVILLE. *L'Enfant*, p. 10.

(4) Lucien DAUDET. *Les Yeux Neufs*, p. 8. Nous aurons fréquemment à utiliser les remarques de cette excellente monographie enfantine qui, avec sa suite : *L'Age de Raison*, est une illustration fort complète de la psychologie de la prime-enfance.

qui point, la grande nappe tranquille continue de s'étendre. Puis de nouveaux îlots que dore le soleil... » (1)

Mais déjà s'avère, torturant ce corps de nouveau-né, crispant sa face et l'enlaidissant, la souffrance, mystérieux compagnon de la vie et qui ne la lâchera plus. Vagissements incertains ou cris que rien n'apaise, la première rencontre de l'enfant avec la douleur a quelque chose de tragique. « Comme son être même, elle lui semble sans limites; il la sent installée dans son sein, assise dans son cœur, maîtresse de sa chair. Et cela est ainsi : elle n'en sortira plus qu'après l'avoir rongée... »

II

LA PRIME-ENFANCE

a) ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

Dénommera-t-on « intelligence » la lumière pâle et vacillante qui, en ces temps primitifs de la prime enfance, s'allume, par intermittences, dans leurs ténèbres ? Et cependant, ces lueurs fugitives font bien déjà songer à un éveil de la connaissance. « Là-bas, aux confins de la vie léthargique, mon âme en germe rôde », écrit le héros de *L'Ame en Friche* au souvenir confus de ses premiers jours. Cette « âme en germe », par instants, s'essaie à triompher de la nuit, « petite lampe qui s'allume... vacille et s'éteint pour renaître plus vive... » (2) Et c'est bien, — Abel Hermant le remarque justement, — l'intelligence, plutôt que la sensibilité, qui s'affirme « magnifique » à l'éveil de l'être à la vie, car alors « les premières sensations sont bien trop rudimentaires, éparses et discontinues » (3). Aucune émotion en présence des choses, mais une curiosité inlassable devant la « matière informe qu'il s'agit de digérer en connaissance ». La « raison puissante ne cesse point de s'évertuer, de s'efforcer et tous ses efforts intellectuels sont invariablement couronnés de succès... »

---

(1) Jean CHRISTOPHE. I, *L'Aube*, p. 23.
(2) Edmond ROCHER. *L'Ame en Friche*, p. 9.
(3) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 20.

Essayons de marquer les étapes de cette marche vers la connaissance [1] : tâche difficile, certes, car l'esprit de l'enfant qui chemine vers la lumière trébuche à chaque pas. Comment, en effet, discerner ce qui *est* de ce qui *n'est pas* : tout, pour lui, est « miracle »; tout est naturel — ou surnaturel, comme on voudra — mais *tout* existe, et le rêve est admis par l'esprit aussi bien que la réalité. Comme celle du primitif, la mentalité de l'enfant est en effet de caractère prélogique; l'un et l'autre se placent sans effort sur le plan du merveilleux dont ils agréent les suggestions comme si leurs sens venaient de leur en attester l'existence formelle [2]. « Les enfants [3], remarque Léon Daudet, vivent dans un état constant de rêve éveillé. » Et M. Halbwachs : « La vie consciente des tout petits enfants se rapproche à bien des égards de l'état d'esprit d'un homme qui rêve... » [4] Maint écrivain pense ainsi; Anatole France, par exemple, qui déclare : « Les petits enfants vivent dans un *perpétuel miracle;* tout leur est prodige... Près de nous, ils habitent d'autres régions que nous. L'inconnu, le divin inconnu les enveloppe. » [5] Dès lors, « qu'on traverse l'espace sur un tapis magique, que les bêtes parlent, qu'une citrouille se change en carrosse, voilà qui leur paraît naturel, et, pour ma part, je ne pouvais regarder un gros potiron reposant sur le sol du potager sans sourire de le voir si mal cacher son secret, tant il m'était aisé de *reconnaître* dans sa rotondité satisfaite les lignes qu'il n'aurait qu'à épanouir, pour être le plus ample et le plus pompeux des carrosses, au dernier coup de minuit... » [6]

---

(1) Au cours de laquelle l'enfance refait pour son propre compte l'œuvre séculaire de l'humanité. Cette remarque d'Abel HERMANT, nous la trouvons déjà chez MICHELET : « Un enfant, pour peu qu'il soit libre, suit précisément la route que suivent les peuples enfants... » *Ma jeunesse* (p. 100).

Cf. également Abel BONNARD : « Les enfants sont bien plus près que nous des origines humaines, et il y a beaucoup de juste, à condition de l'appliquer sans pédanterie, dans l'idée que le développement de l'individu reproduit en quelque sorte le cours de l'espèce. » (*Revue de France*, 15 mai 1927).

J. H. ROSNY écrit aussi :

... « *Une âme d'enfant refait l'histoire entière des humains.* Si chaque jour est une année, si de Pâques à la Toussaint, il y a un siècle, si cinq années semblent la fin des temps, c'est qu'aussi bien l'enfant retraverse l'âge de la bête, l'âge de la pierre l'âge lacustre, l'âge du fer et l'âge des cités antiques. Il n'y aura plus rien de comparable... » (J. H. ROSNY. *Sous le Fardeau*).

(2) Cf. à ce sujet la gracieuse histoire — qui rappelle les contes d'Andersen — intitulée : *La Petite Fille et les Perles d'Arc-en-ciel*, dans *Ames neuves*, par Henry POULAILLE, p. 11.

(3) Léon DAUDET. *Le Rêve Eveillé*. Paris, 1926, p. 29. V. aussi p. 18.

(4) *Les Cadres sociaux de la Mémoire*, p. 12.

(5) *Le Livre de mon Ami*, p. 200. — Voir aussi Ch. DERENNES : ... « A peine est-on né qu'il faut se mettre à l'apprentissage du rêve. Les songes qui visitent les enfants endormis, *et même éveillés*, parfois, sont prodigieux... » (*L'Enfant dans l'Herbe*, p. 12).

(6) Abel BONNARD. Art. déjà cité.

Ou bien, c'est, dans l'âme des enfants, un mélange difficile, impossible même à analyser, des choses *réelles* et des choses *imaginées;* de celles qu'ils *voient* et de celles qu'ils *évoquent;* alors, s'ils tentent une explication, leur pensée indigente n'arrive pas à élucider le problème que pose cette rencontre confuse. C'est ainsi que le petit garçon de *L'Eveil de Psyché*, dupé par la « magie de la neige » qui, au cours de la nuit, transforma le paysage familier à ses yeux, est intrigué par la présence, insolite en ce décor, d'une grille qu'il prend pour celle du chemin de fer et qui se trouve en réalité « là-bas, loin dans la ville... » Et il en veut à cette grille étrange « d'avoir envahi ses jardins, ou peut-être plutôt à la réflexion d'envahir le monde féerique de sa petite enfance... » [1]

Ce n'est là qu'un exemple, entre vingt rapportés par l'auteur, de cette existence de « rêveur éveillé » qui caractérise le héros du roman de Charles Baudouin. « Psyché » s'éveille effectivement en ce petit être tant par un songe permanent — de la nuit et de la veille — que par l'observation et la réflexion accordées par l'enfant aux êtres et aux choses; sa vie est peuplée de réalités et de fantômes; son esprit ne discerne pas bien où s'arrête le tangible, où commence la féerie. Et l'*ombre* des choses, pour lui, est aussi vivante que les choses elles-mêmes; ainsi, l'observation de l'ombre de sa tête, projetée, déformée et énorme sur le mur, par la lumière de la lampe du soir, cesse d'être un jeu et l'apeure : « L'ombre prenait cette monstruosité de l'immense, que les latins exprimaient par le mot *immanis*, et que j'exprimais en mon langage par cette exclamation : « Oh ! la vilaine grosse tête ! » [2]

Les nuits de cet enfant sont peuplées de cauchemars, dont le plus fréquent — « son origine se perd dans les limbes les plus lointains » — est celui des « rouleaux à vapeur » [3].

« Ce que j'appelais de ce nom, c'étaient des femmes, grandes, élancées, belles, qui venaient une à une en glissant vers mon lit;

---

(1) Louis-Charles BAUDOUIN. *L'Eveil de Psyché*, p. 87. Ce livre, très bel exemple de souvenirs de la prime-enfance, est remarquable d'honnêteté psychologique; il y a là un effort d'analyse de l'âme enfantine vraiment sincère, sans que jamais l'auteur, exploitant le décor ou le fait dont il se souvient, vise à l'effet littéraire. Plus d'une fois, l'ordre chronologique est violé par la mémoire « artiste » de l'auteur; mais c'est avec raison; le véritable « ordre », celui « *du cœur* », qu'invoquait Pascal, n'est-il pas le meilleur ? Du reste, Gide ne procède pas autrement dans ses souvenirs.

(2) *L'Eveil de Psyché*, p. 71.

(3) On trouvera dans *L'Ame en Friche* deux descriptions de rêves-cauchemars enfantins particulièrement caractéristiques : les « *Tells* » et les « *Brans* », qui affolent le dormeur couché sur le côté droit ou sur le côté gauche, jusqu'au moment où le véritable sommeil, « plus fort que la terreur, vient l'anéantir » (pp. 54 à 56).

elles s'en venaient à pas de loup, pourtant je les entendais avant de les voir, car elles soufflaient : « tchou, tchou, tchou », comme les rouleaux à vapeur qui tassent les cailloux dans les rues nouvelles. » Aussi redoute-t-il de céder au vertige du sommeil, abîme où il va, songe-t-il, disparaître à jamais, alors que, sans doute, la vie continuera autour de lui, et sans lui. Ce n'est pas l'enfant, mais l'adulte qui désire, au terme du jour chargé de soucis et de fatigues, la bienfaisance du sommeil et le fallacieux oubli qu'il nous octroie, durant quelques heures, pour nos mécomptes et nos peines [1]. Dans une âme d'enfant, l'approche du sommeil est terrible; une menace de mort ne pèserait pas plus lourdement sur son cœur : « ...C'est affreux de tomber dans ce trou noir... Et ma peur devenait telle que je me retenais de dormir; à chaque fois le sommeil m'envahissait, je sursautais, je voulais voir clair en moi, et je me réveillais tout à fait... Pendant une ou plusieurs périodes que je situe mal au cours de mon enfance, j'ai vécu ainsi et revécu chaque soir les affres de la mort, et si je sens un jour venir mon agonie, je ne crois pas souffrir, ce jour, autant qu'alors... » [2]

Dans son étude sur *Le Rêve Eveillé*, Léon Daudet écrit que « les enfants recherchent le rêve, et *même le cauchemar*, non seulement pour l'attrait du drame, qui sollicite toute jeune imagination, mais aussi comme transformateur d'une préoccupation réelle en préoccupation illusoire... » [3] Ici nous voyons le héros de Charles Baudouin *redouter* plutôt que rechercher le rêve; quelque enclin que soit son esprit à *rêver* plutôt qu'à *vivre* sa vie, c'est, semble-t-il, *malgré lui qu'il rêve;* ni sa volonté, ni son entendement n'appellent *l'illusion;* si elle vient, c'est bien par suite de la propension naturelle à l'âme enfantine à brouiller rêve et réalité, mais il apparaît que l'enfant aurait davantage le souci et le goût de la réalité que le désir des fantasmagories du rêve. Car précisément, l'effroi qu'il manifeste aux approches du sommeil montre bien le tourment qu'éprouve cet âge en perdant pied sur le terrain solide du réel, du tangible. Quelle inquiétude constante il éprouve à songer qu'il est tout une partie de son existence où l'esprit, abîmé dans le sommeil, abandonne le con-

---

(1) Lucien Daudet écrit dans *L'Age de Raison* : ... « *J'ai peur de rêver.* Dans les rêves, des personnes que je crois des amies deviennent méchantes... Quelquefois, je rêve que je viens de rêver. Dans les rêves, je regarde dans ma chambre; je la reconnais, mais elle n'est pas tout à fait comme d'habitude et alors je comprends que je rêve encore et que *cela va devenir épouvantable...* » (p. 232).

(2) *L'Eveil de Psyché*, p. 53.

(3) *Le Rêve Eveillé*, p. 29.

trôle de la vie, au point qu'on peut douter si vraiment l'on continue à vivre en ces heures dont on n'a pas conscience !

Quoi qu'il en soit, sollicité ou redouté, latent ou permanent, le rêve, celui de la nuit et celui de la veille, traduit bien l'un des caractères essentiels de la psychologie enfantine; il faut compter avec lui à tout instant. Et c'est là un obstacle sérieux à l'acquisition de la connaissance, un empêchement pour la découverte du monde.

Il est un autre obstacle, non moins grave, que rencontre l'intelligence, dès la première lueur de la vie consciente : l'esprit en germe ne parvient pas, en effet, à séparer son *moi* du *non moi*, à s'assigner des bornes, car « son être est sans limites, il est tout ce qui est. « ...A ces heures d'enfance, qui s'écoulent comme un songe, l'on se sent, et *l'on est vraiment en communion avec la fantasmagorie des choses;* on tient à elle par des liens délicats, les fils d'un cocon invisible vous enveloppent, et des racines invisibles vous rattachent à la terre. *On fait corps avec le vaste monde* qui aboutit aux cinq sens de cet infime organisme et à la moelle tendre de ce cerveau gros comme le poing... » (1)

D'où l'existence d'un être en quelque sorte *universel*, ignorant ses propres frontières, cellule qui porte l'illusion d'être un organisme complet, instant et reflet du monde auquel il tient par mille adhérences; monde lui-même, croit-il, par suite d'une vertigineuse autant que complaisante conception de son imagination. Ou plutôt, l'Univers entier se ramène à lui; son égoïsme le concentre; il en est le point de mire et la suprême fin : cet égocentrisme lui interdit « d'imaginer qu'une route de campagne ait une autre utilité que celle de la promenade », et que la « foule du dimanche » ne se dirige point « d'un même pas vers la matinée du Cirque où notre mère nous conduit... » (2)

Mal discerner — jeu volontaire ou caprice de l'esprit puéril — le réel d'avec l'illusoire; mal discerner, d'autre part, où finit l'objectif, où commence le subjectif, entremêler confusément l'un et l'autre, ce sont là les deux obstacles à une compréhension raisonnable et

---

(1) *Histoire d'un Petit Garçon.* (*Revue de Paris*, janvier 1895).

(2) *Les Yeux Neufs*, p. 46. — V. aussi *L'Enfant dans l'Herbe* : ... « Dans l'herbe, l'enfant est un naturaliste en herbe, un Buffon en puissance *qui ramène tout à lui, anthropomorphe par principe, ne comprenant et ne voyant les bêtes que selon son esprit et ses yeux d'homme ou de petit homme...* » (*L'Enfant dans l'Herbe*, p. 35).

... L'enfant, écrivent A. BOREL et G. ROBIN dans *Les Rêveurs Eveillés* (Paris, 1925), montrant, de même que M. Piaget, que la pensée enfantine est égocentrique, — l'enfant est « enfermé dans un monde qu'il s'est créé, en se servant certes du monde extérieur, mais en ne contrôlant pas ces données, en les faisant immédiatement siennes, en les adaptant à lui-même par un acte d'autorité et d'arbitraire... » pp. 77 à 95.

méthodique du monde. Et cependant, malgré eux, l'intelligence suit ses voies obscures et marche vers la connaissance. Quelles sont les étapes de ce patient et incessant cheminement ?

Ce sont d'abord des visions fragmentaires [1], espacées : un brin d'herbe, un coin du ciel, un rayon de soleil, le vol d'une mouche, moins que cela même, et qui nous paraît de la plus grande insignifiance, et qu'enregistre cependant la mémoire : « ...Ma vision du monde ? » écrit Drieu La Rochelle en songeant à ses premiers ans : « Un attrape-nigauds rudimentaire et bariolé comme une panoplie d'enfant... Quel misérable j'étais ! Je ne savais pas lever les yeux. » [2] Ce qu'il importe en outre de noter, quant à ces visions parcellaires de la réalité, c'est, en plus du caractère morcelé de telles images, le fait qu'elles s'enregistrent, sur la plaque sensible du souvenir, d'une manière parfaitement objective; il se peut, sans doute, que pour la rétention qu'il fait de ces images, et non pas d'autres, l'esprit de l'enfant opère un choix mystérieux; mais rien ne nous prouve qu'il en est absolument ainsi et que se manifeste sûrement, si fugace, si fruste qu'elle soit, une intervention du *sujet*. De sorte que tout se passe en somme comme si, dans cette acquisition d'images, c'étaient les choses elles-mêmes qui fussent animées du pouvoir de se présenter elles-mêmes, de révéler leur existence à l'œil, réceptacle purement enregistreur, sans intervention d'un intermédiaire conscient, qui mette au point sa vision, à sa propre mesure, et par le fait d'une interprétation toute subjective : ainsi, évoquant des souvenirs d'enfance, Marie Le Franc s'attache à établir que ces souvenirs, ce n'est point elle qui a la faveur d'en faire le choix; ils s'imposent à elle aujourd'hui, comme ils s'imposèrent à l'enfant dont le rôle consistait, expressément, *uniquement*, à recevoir, sans réflexion, sans commentaire sentimental, les sensations et perceptions venant de l'extérieur : au surplus, et à dessein, revisant son passé avec le seul souci de lui restituer, si faire se peut, sa parfaite intégrité, l'auteur essaie d'éliminer sa propre personnalité d'adulte et d'écrivain en cette autobiographie. Qui parle et qui écrit ? Marie Le Franc ? Non ! mais bien ce « on » impersonnel par excellence (« *on* s'éloigne dans la direction de l'eau. *On* en cherche la racine. *On* est seule... dans le bois... Le bois règne, avec ses arbres grêles... *La petite fille elle-même n'existe pas*... *On* ne peut dire plus tard : « J'ai vu ces arbres, j'ai aimé cette

(1) Voir à ce sujet notre Chapitre Premier : *A la Recherche du Temps Perdu*.
(2) *Etat-Civil*, p. 89.

solitude. » Ce sont les arbres qui veulent parler. C'est à eux qu'il faudrait aller demander un témoignage... *On* n'était donc qu'un miroir placé en face des choses, qui n'en retient que le reflet, et à qui *on* ne peut demander de formuler une appréciation. On fut surtout un sens de la vue... » [1] Une « âme d'enfant », ce ne serait donc, en dernière analyse, que l'ensemble, complexe et incohérent, des sensations, visuelles surtout, que les *choses* imposaient à l'esprit, et qu'elles gravaient sur cette « cire molle », pour les représenter, plus tard, aussi laconiques que fidèles, à celui qui veut connaître son passé. Le voici prévenu : il ne s'y *rencontrera* pas : « *Des choses furent, on ne fut pas;* ce sont les choses qui s'expriment, ce n'est pas l'œil qui les voit, l'oreille qui les entend. On ne fait que répéter après elles. Sept ans furent l'ère où les choses existaient par elles-mêmes et n'avaient ni commencement, ni fin... Rien n'était fait pour inspirer de la joie, de la peine ou de l'amitié. Tout était pour être... » [2]

Et cependant, ces lambeaux de souvenirs, émergeant plus tard des ténèbres de l'enfance, font songer à un *choix* de la part du sujet; si les choses *existent*, elles existent non seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour l'esprit qui, inconsciemment peut-être, les *remarque*, les perçoit avec un peu de leur couleur, « un peu de leur velouté ». C'est ce « velouté » qui décèle la personnalité du sujet en présence de l'objet.

Bien plus, avec autant de pénétration psychologique que Marie Le Franc, Abel Bonnard remarque qu' « à vrai dire, pour les enfants, il *n'y a pas de choses*. Chaque objet leur montre une figure *renfrognée* ou *amicale* : ils *aiment* un tabouret, détestent une chaise, craignent vaguement les portraits dont le regard les suit... » [3] Que des sons entendus pour la première fois offrent leurs vibrations à l'espace environnant, ces vibrations s'affirment, harmonieuses ou discordantes, à l'oreille enfantine qu'elles impressionnent, agréablement ou douloureusement. Jean-Christophe, nouveau-né, perçoit la voix des cloches, et c'est, pour le bébé, un charme contre les pleurs et la souffrance, une première libération de l'esprit sur la matière :

« ...Les cloches de Saint Martin chantèrent dans la nuit. Leur voix était grave et lente. Dans l'air mouillé de pluie, elle cheminait comme un pas sur la mousse. L'enfant se tut au milieu d'un sanglot. La

---

(1) Marie Le Franc : *Miracles* (*Nouvelles Littéraires* du 10 décembre 1927).
(2) *Id.*
(3) Abel Bonnard. Art. déjà cité.

merveilleuse musique coulait doucement en lui, ainsi qu'un flot de lait. La nuit s'illuminait, l'air était tendre et tiède. Sa douleur s'évanouit, son cœur se mit à rire; et il glissa dans le rêve avec un soupir d'abandon... » (1)

Que les choses et les êtres se révèlent à l'enfant, à cause et en fonction de leur pouvoir sensible, cela ne veut point dire qu'il les voit tels qu'ils sont en réalité. Ses sens et son imagination les déforment. L'enfance, c'est l'époque du consentement au merveilleux. Edmond Rostand parle du soleil

« ... *sans qui les choses*
Ne seraient que ce qu'elles sont. »

Ainsi que le soleil, l'enfance a le privilège souverain de dorer de sa magie l'objet le plus humble, de se le représenter *autre* qu'il n'est (2). Son cerveau « interprète » les choses selon les lois secrètes de sa fantaisie : ainsi, Jean-Christophe décide que le paillasson de la cuisine est un bateau; le carreau, une rivière; les rainures du parquet, des vallées. Ainsi le petit garçon de Georges Duhamel « s'explique » la notion *d'espace* : son *espace* à lui « n'a que deux dimensions »; il est « large, long, mais sans profondeur : ce n'est guère qu'une surface »; et c'est précisément « en profondeur » que se fera pour lui la découverte du monde. Aucune notion *a priori* de la perspective, cette « convention en honneur dans les sociétés raffinées » (3); la position relative des choses, les plans où elles se situent les unes par rapport aux autres ne s'acquièrent qu'à la longue et après maintes méprises. « Ces choses s'étaient, dit Ch. Baudouin, ramassées ou étirées. C'est bien gros pour l'enfant que se débrouiller parmi tant d'intrigues. Mme Artus raconte comme un de ses tout premiers souvenirs d'enfance la découverte sensationnelle qu'elle fit un jour en comprenant que le bureau de son père, vu de face et de profil, n'était qu'un seul objet... » (4)

---

(1) Jean CHRISTOPHE. *L'Aube*, p. 17.

(2) Cf. Pierre MILLE. *Caillou et Titi*, p. 64. ... Pour lui, le monde est double. Il y a celui qu'il invente, c'est le seul important; et celui qu'il a sous les yeux, et qui ne devrait servir qu'à fournir les éléments pour les espèces de poèmes qui sont sa joie et la vraie nourriture de sa pensée... Sa petite âme est malléable et obéissante; s'il ne peut toucher aux choses et en faire jouet, *il finit par en faire abstraction; elles se suppriment. Où plutôt elles n'existent plus qu'en traduction*, le jour où il se sera fait une rivière bien à lui dans le gravier, avec de l'eau versée d'un arrosoir. Les canards et les poules du poulailler l'ont intéressé mais un instant très court; elles ne font pas ce qu'il veut, donc elles ne rentrent pas dans son domaine, *qui est immense, étant illusoire*. Quand il voudra des poules il s'en fera : *les vraies sont fausses*. »

(3) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 94.

(4) *L'Eveil de Psyché*, p. 35.

Est-il placé devant un spectacle qui, par son étendue, dépasse infiniment le champ de son regard, l'enfant sera impuissant à le concevoir. C'est ainsi que l'Océan peut, à l'adulte, suggérer une impression d'immensité: en face de cet horizon illimité, l'enfant reste placide : Pierre Mille l'interroge : « Tu ne vois donc pas comme c'est grand, Caillou ? » Caillou ne dément pas, il est disposé à croire Pierre Mille : c'est grand la mer; et puis ?... Il réfléchit cependant et prononce : « Il n'y a qu'un bord ! »

« Il exprimait à sa manière que la mer était une étendue d'eau inappréciable, il ne savait point si elle était grande ou petite. De plus, elle est telle par nature qu'il ne pourrait se l'approprier, en faire un jouet. Il la considère donc comme pratiquement *en dehors de son univers*. C'est d'ailleurs ainsi que la plupart des hommes font pour le firmament, où sont les astres. Sachant qu'il existe, mais qu'il est inaccessible, ils ne s'en inquiètent plus... » (1)

Quant au *temps*, la notion qu'en a le Tioup cher à G. Duhamel est, comme celle *d'espace*, toute personnelle, car ledit Tioup « ne vit pas dans le même « temps » que nous; il n'a pas de la durée une notion comparable à la nôtre ». Le temps tioupien, ou dabien, est fonction du très petit nombre d'événements qui meublent cette très jeune vie: c'est aussi « quelque chose de plat, de mince, sans perspective, sans profondeur. Il est occupé par quelques rares objets précis qui ne sont pas absolument des souvenirs... » (2)

La conquête du temps, comme celle de l'espace, est, pour l'enfant, « une épreuve ardue ». Essayez de lui expliquer « l'heure » et ce que, pour l'adulte, cette notion exprime de mouvant, de fugitif, d'impossible à fixer autrement que par convention du langage et des chiffres de nos montres. « Une heure, pour lui, dit Gérard d'Houville, compte autant qu'un siècle... » car l'enfant est « immédiat »; il comprend mal la succession des âges de la vie. « Et, au surplus, il redoute même, sans en avoir pleine conscience, la fuite des jours : « Je pense au petit Pierre qui se fâche quand on lui demande : « Quel âge as-tu ? » Il ne veut pas avoir un âge, *il a peur du temps...* » (3)

Mais de toutes les difficultés, de toutes les épreuves auxquelles est soumise l'intelligence qui s'éveille, c'est la conquête de la notion du moi qui est la plus dure : ayant acquis le sens de l'*espace* où sont les

(1) *Caillou et Till*, p. 32.
(2) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 98.
(3) *L'Enfant*, pp. 60-61.

choses et les êtres, ayant acquis aussi le sens du *temps* qui lui confirme, continue et identique, sa propre existence, l'enfant est préparé à la découverte de son « moi »; mais cela ne va pas sans tâtonnements: le premier, l'être physique s'offre à la connaissance: avec étonnement, l'enfant remarque les différentes parties de son corps [1] : « Ses pieds l'émerveillent, vermeils, nacrés, remuants... »; sa propre voix l'étonne; son visage, mobile, reproduit par le miroir, l'intrigue...

Puis l'être sensible se révèle à l'enfant grâce aux impressions toutes neuves que vaut à sa bouche la gastronomie. Ainsi, à se sentir différent, « centuple », tour à tour paisible, astucieux, vorace et puissant, cupide, le petit Omer Héricourt, l' « *Enfant d'Austerlitz* », prend conscience de son individualité et de sa diversité: il déduit « de ses connaissances gustatives les lois nécessaires aux entreprises d'une curiosité fureteuse... » [2]; son être physique lui enseigne son *moi* intime; autant de sensations, autant de leçons.

Et, lorsqu'enfin, le « moi » est bien sa propriété reconnue, avec quelle assurance, non dénuée de forfanterie, il affirme cette identité qu'il a découverte en lui-même : « — Comment t'appelles-tu ? Le petit homme lève la tête sans répondre. Voilà une plaisante question ! — Comment t'appelles-tu ? Il lâche d'une voix triomphante : — *Moi !* Allons, allons ! tu t'appelles Jean. — Oui ! *Jean Moi* ! » Et ce « moi », ajoute Georges Duhamel, est un « moa » massif, visible et qui tient beaucoup de place en ce bas monde... [3]

La révélation du *moi* s'opère de mainte manière: elle peut se faire grâce au *sol*, grâce aux animaux et aux plantes dont l'existence scrutée patiemment, inlassablement, avait donné à l'enfant, en même temps que la connaissance des êtres et des choses, la connaissance de soi ? Jusqu'alors, *l'Enfant dans l'Herbe* avait été incapable de voir, dans les bestioles dont la menue agitation l'intriguait, autre chose que des phénomènes proprement subjectifs. C'était, dit-il, « des faits et des

---

(1) Voir Laurence Adam. *Le Livre de Sylvie*. ... « Elle a vu son pied et s'étonne que ses doigts remuent. Elle les regarde avec l'attention qu'on prête à une mouche et les observe d'un œil rond plein de curiosité. Puis elle leur sourit comme à l'anneau d'ivoire où bouge un grelot d'argent. Elle ne sait pas encore que cela lui appartient. *Peu à peu*, comme on prend possession d'une robe neuve, *elle part à la découverte de son corps. Voyage plein d'embûches et de difficultés. Comment se trouver parmi les* choses ?... (p. 55).

(2) Paul Adam. *L'Enfant d'Austerlitz*, p. 30.

(3) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 142. Maint auteur a signalé l'embarras qu'éprouve l'enfant dans l'emploi du pronom *personnel*. Sans aucun doute, le personnage qui intéresse le plus le bambin, c'est lui-même, comme le remarque fort bien Mme Gérard d'Houville. « Il s'attribue une importance spéciale. Il ne se nomme pas tout de suite *Je*. Il est « *il* », ou Pierre ou Toto. Il dit : « Toto a faim, Pierre a sommeil », ou bien : « *Il* va crier . » Quelquefois, mais rarement, il se nomme *Tu*... » (*L'Enfant*, p. 98).

choses *ayant lieu en moi* ». Mais du jour où il se mit à « regarder le sol » [1], il parvint à dissocier sa vie de la Vie, « en somme à réaliser la mienne... Je vivais, et je n'étais pas la seule créature à faire de même... »

Parallèlement, s'acquiert la connaissance des choses elles-mêmes, dans la précision de leur forme, le réalisme pittoresque de leurs attributs. A évoquer ces rencontres insignes, et qui peuvent, plus tard, se compter sur les doigts, Francis Jammes « marque » qu'il apprit, à Pau, « deux choses : la première, c'est qu'il existe un grand papillon jaune, et la deuxième, c'est que le vent court dans le blé mûr »; à Tournai, il acquiert cinq nouvelles connaissances, puis cinq autres plus tard, à la faveur des déplacements que fit son père durant sa carrière de fonctionnaire [2]. Et « *l'Enfant d'Hier* » enregistre, lui aussi, à l'acquis de son savoir d'enfant, quelques images prodigieuses, véritables et notoires « communications » que fit la « nature » à sa jeune curiosité : celle, en particulier, d'un arbre qui savait tout, « d'un « superbe marronnier rose » qui fut pour lui « ce qu'était pour Taine son fameux arbre de l'Esplanade des Invalides », et mit généreusement « le secret total de l'Univers à la portée de ses yeux d'enfant ». C'est à lui qu'il dut, connaissant déjà « la vie éparse », la révélation de « la vie organisée » [3].

Le marronnier de Rueil est donc, pour l'*enfant d'hier*, un incomparable truchement : véritable *arbre de science*, il donne au bambin la notion complexe de l'Univers, *de la vie organisée* et multiple. L'enfait acquerrait ainsi, par l'observation de la nature ambiante, le « secret total » de cet Univers. C'est ici le moment de remarquer qu'au sentiment de plus d'un romancier, l'être humain qui grandit n'a point toujours besoin de requérir à cette méthode empirique pour accéder à la connaissance. Il semble, en effet, qu'en s'éveillant au monde de la vie consciente il *réveille* en lui toute une science nombreuse et confuse.

« Parfois, dit Abel Bonnard, les enfants sont à nos yeux *comme le refuge des morts* et leur âme, toute claire qu'elle est, nous fait son-

---

(1) *L'Enfant dans l'Herbe*, p. 37. — Cf. aussi Abel BONNARD : « La petitesse des enfants leur sert à voir de plus près les choses. Nous ne saurons jamais tout ce que nous ont fait perdre les quelques centimètres de taille que nous avons gagnés. Nous apercevons les fleurs de trop loin; mais dans les plis de la corolle où leur œil s'enfonce, les enfants suivent l'effort d'un insecte qui traverse une rose comme un grand pays... » (*L'Enfance*). Art déjà cité.

(2) *De l'Age divin à l'Age ingrat*, pp. 40, 72, etc...

(3) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 40.

ger à une chambre pleine de fantômes ». Leur esprit est plus savant qu'il n'apparaît à les voir dans leur coutumière ingénuité [1]. Tout un Passé lointain et chargé d'expérience revit en eux : « *Le berceau*, dit Victor Hugo, *a un Hier*, de même que la tombe a un demain » [2].

Aussi bien, existe-t-il, note Gérard d'Houville, « bien peu de petits enfants tout neufs. La plupart des bambins naissants semblent être « de nouveaux-nés », c'est-à-dire *naître une fois de plus*. Composés de tant d'atavisme, de tant de cellules combinées à l'infini, et d'atomes réunis au hasard des rencontres séculaires, à travers les corps et les âmes, *comme ils sont vieux, les petits enfants !* Comme ils ont vécu déjà partiellement ou totalement, en des âges, en des contrées dont leur papa et leur maman ne connaissent absolument rien !

« ...C'est pourquoi, enfant qui n'es pas « tout neuf » dans ta frêle nouveauté qui émerveille toute ta double famille, *tu apportes aussi la certitude du recommencement...* Tu es le double miracle de ce qui fut et de ce qui sera : c'est pourquoi, petit enfant, je t'appelle : le Passé, paré d'espoirs nouveaux... » [3] Cette très belle remarque de Gérard d'Houville se trouve illustrée par l'observation de Francis Jammes. « Ce que mon père m'a conté, touchant sa vie en famille, jusqu'à l'âge de sept ans, à la Guadeloupe, où il fut embarqué pour la France... *est éclairé en moi par de si somptueuses ténèbres* que la mort semble déjà soulever ses voiles énigmatiques et me les restituer... » [4]

Ainsi, la prime enfance serait le temps, privilégié, où l'enfant *sait* sans avoir appris, *comprend* sans avoir à recourir aux règles de la raison adulte. Epoque fugace, du reste; aurore sans lendemain : « Il y a, dit Romain Rolland, deux êtres en lui : la lumière de dedans et l'ombre du dehors. Quand le corps de l'enfant se développe, l'ombre grandit avec lui et elle couvre la lumière. A mesure qu'il monte, il tourne le dos au soleil; il paraît plus enfant,

---

(1) « J'ai, dit la Comtesse DE NOAILLES, le souvenir estompé et fragmentaire de la vie depuis l'âge de deux ans, et je sais que peu de temps après, je devins avec conscience, cette enfant ardente, sans compagnie qui la satisfît, heureuse ou triste avec excès, que le tout petit âge maintenait dans la modération. *Car l'enfance est la saison de la sagesse.* L'être étonné, qui n'a droit à rien, qui ne reçoit que ce qu'on lui accorde capricieusement, dont le cœur attentif est exercé à la gratitude et l'esprit à la précaution, domine avec force sur son monde intérieur... » (*Souvenirs et Poèmes d'Enfance. — Revue de Paris*, 15 juin 1928).

(2) *Quatre-Vingt-Treize*, p. 307.

(3) *L'Enfant*, p. 15.

(4) *De l'Age divin...*, p. 13.

quand il est moins enfant; et lorsqu'il est en haut, sa vie est plus bornée. *Pour l'instant, Marc jouit encore de la clairvoyance magique, dont il ne doute point...* » (1)

C'est le temps où tout paraît clair, où l'enfant communique, à notre insu, et pour notre étonnement, avec le passé. Alors, l'enfance est « *inspirée* » : « A leurs heures, comme tous les voyants, et entre de longs espaces de nuit, les enfants aperçoivent des relations qui nous sont cachées... L'âme de l'enfant, « *encore attachée à l'âme du monde* », se souvient de ce qu'elle a vu dans la pré-vie... » (2)

Et comme elle *voit* le passé, elle entrevoit l'avenir : « Rien ne m'est arrivé, remarque Pierre Loti dans le *Pèlerin d'Angkor*, que je n'aie obscurément senti dès mes premières années. » Et Lucien Daudet de confirmer ce pouvoir de pré-vision, l'existence entière étant annoncée, par la conscience, à l'enfant, dès ses premiers moments lucides : « L'enfance est une *préfiguration*, elle contient notre personnalité et nos goûts en puissance; elle nous fait déjà vivre suivant notre mode singulier. Les premières sensations d'un enfant, même les plus fugitives, ne pourraient pas être interchangeables... » (3)

Quels procédés s'offrent à l'enfant pour arriver à *connaître* ? D'abord, *l'observation;* tous les sens étant invités à prendre part à cette investigation générale en soi et autour de soi. Il leur faut d'ailleurs s'adapter à l'ambiance : autant de sens, autant d'antennes qui ont besoin de s'exercer à leur fonction particulière, qui réclament un réglage en vue de la mise au point. Car, au début, dit Marie Le Franc, la fillette qu'elle était se montrait en quelque sorte « sourde, muette, aveugle »; or, devant elle, s'offre le « miracle » de la perception d'une orange :

« ...L'enfant sourde, muette, aveugle, n'a pas mangé cette orange, car elle ne se souvient d'aucun émerveillement de la bouche. Ou peut-être est-elle privée du sens du goût. De celui du toucher aussi : ses doigts ne se rappellent pas avoir écorcé l'orange... Le miracle fut, *les yeux s'ouvrirent* : ils aperçurent, eux qui tournaient à l'aveugle dans l'orbite brumeuse de la loge, une orange grosse, ronde, jaune. Il est juste qu'ils l'abandonnent en *ex-voto*, derrière eux, avec leur cécité... » (4)

---

(1) *L'Ame enchantée*, t. II, p. 188.

(2) Henry DE MONTHERLANT. *La Relève du Matin*, p. 9

(3) *Les Yeux Neufs*, p. 11.

(4) Art. déjà cité.

C'est donc par l'œil surtout que l'enfant découvre le monde [1] (« on fut surtout un sens de la vue... »); cependant tout l'être concourt à éclairer et à renseigner, comme s'il était doué d'une « multiple conscience, cette *conscience à facettes* qui est éparpillée à la périphérie de l'être d'un enfant et enregistre au passage les empreintes sur son rouleau » [2].

Chemin faisant, et à tout instant, s'exerce, en même temps que l'observation, l'*expérimentation* : voici l'enfant dans un jardin où il découvre « ...l'herbe dont le bout, plus pâle, craque sous la dent, un peu sucré, si on le mord après l'avoir sorti de sa gaîne; la feuille plate qui coupe la jointure du pouce quand on la cueille maladroitement; la terre froide à l'ombre, chaude au soleil; l'ongle qui se casse en arrachant une pierre du creux où reste sa forme; autant de découvertes valables définitivement, ou d'expériences à renouveler une fois, deux fois, et qui, peu à peu, contribuent à faire acquérir l'expérience... » [3]

Et c'est ainsi une « *seconde naissance de l'être humain* », une « mise au monde pénible, pendant laquelle on apprend à connaître, malgré la surveillance et malgré les soins, ce qui pique, ce qui pince, ce qui mouille, ce qui salit, ce qui écorche... » [4]

Expérimentation nécessaire, indispensable, et cependant ce n'est pas, observe Georges Duhamel, « que l'expérience soit souveraine : elle est toujours remise en question et, pour cuisante qu'elle fût, toujours récusée »; les doigts du « Dabiou » ont éprouvé la désagréable sensation d'un contact imprudent avec la prise de courant. Dorénavant, il sait que « ça pique ». Cependant, les jours, les semaines passent. Voyons ! se dit l'enfant. Est-ce que ça pique encore ? aussi fort ? aussi douloureusement ? « Un soir, il n'y peut plus tenir... Allons-y donc ! Rien qu'une fois. Hurlement. Vous connaissez la suite... » [5]

---

(1) Cf. Francis JAMMES. *Ma Fille Bernadette*. Ce livre est, exclusivement, un poème, un chant d'amour en l'honneur de Bernadette Jammes, née « l'an 1908 et le 19 août, dans l'anniversaire, et presque à l'heure de la mort de Blaise Pascal. » : ... « Oh ! Bernadette ! Tes yeux s'ouvrent. Oh ! Qu'est ceci ? La vie. Oh ! Que c'est étonnant ! Tu regardes là, mais quoi ! Eh ! Qu'importe ! Tu vois : il y a des choses. Tu n'as pas besoin de savoir, mais fixant un coin de la tapisserie, obstinément, tu découvres le monde. Il est extraordinaire. Il y a ceci que tu vois peut-être et que je vois : des chevaux, des bœufs, des prairies, de l'eau et la face de ta mère... » (p. 35).

(2) *L'Ame Enchantée*, p. 76.

(3) *Les Yeux Neufs*, p. 212.

(4) *Id.*, p. 213.

(5) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 111.

A l'observation et à l'expérimentation incessantes, s'ajoute, dès que l'enfant sait formuler des questions, l'*interrogation*. Le langage de l'enfant est en effet une interrogation permanente; toute sa pensée n'est qu'interrogation; qu'on se reporte, à ce sujet, à la série des « pourquoi » groupés par Lucien Daudet dans son *Age de Raison* [1] et qui marquent une inlassable curiosité d'esprit.

A réfléchir au nombre incalculable de problèmes déduits de ses observations et posés par l'imagination au raisonnement [2], on comprend que l'enfant soit, parfois, pris d'une sorte de terreur à rencontrer, en soi et autour de soi, autant d'énigmes. Gustave Droz prétend, qu' « allant à la conquête du monde, ce petit être ne connaît encore ni la crainte ni le doute »; il convient plutôt d'admettre qu'un enfant réfléchi et avide d'apprendre éprouve, s'il y songe, une peine secrète, et comme un silencieux désespoir, à se voir désemparé devant les difficultés de questions sans cesse apparues, toujours renaissantes et obsédantes, car ni les conjectures, ni les explications sommaires ne peuvent satisfaire son esprit. Sans compter que le langage rudimentaire de l'enfant ne le sert que médiocrement en l'occurrence; comme le remarque Charles Baudouin, « son vocabulaire est si pauvre au prix de toutes les interrogations qui s'ébauchent en lui ! » On lui voit, plus d'une fois, un « masque d'hébétude qui recouvre tout un masque de pensées attentives et anxieuses... » Et ce sont réflexions que ne traduit nul langage; « le petit enfant pense sans paroles ». On dirait d' « un écheveau qui ne peut se dévider » et « pèse en boule sur le cœur... » [3]

Et pourtant, malgré tant d'obstacles, à tâtons, non sans gêne ni peine, l'enfant avance à la découverte du monde. Son intelligence, lentement, mais sûrement, s'éveille à la connaissance. Parti, comme

---

(1) Il ne faudrait pas, dans cette énumération de *procédés*, voir une gradation, une *progression* que ni les auteurs cités au cours de notre Etude, ni nous-même, n'entendons y mettre. « Classés » pour les besoins de la synthèse, ces procédés ne doivent point faire oublier qu'ils *coexistent*; que l'enfant observe, expérimente, interroge, en même temps, — et relativement au même objet; et qu'au surplus, la découverte est, plus d'une fois, un *accident*, aucune méthode ne dirigeant nos premières impressions.

(2) Voir également, dans *Bucoliques*, de Jules RENARD, quelques extraits du « ramage de Berthe » :

« ... Pourquoi que le pain nage sur l'eau, comme les poissons ?
— Pourquoi que les poissons n'ont pas de bottines ? etc..., etc... (p. 228).

On peut s'étonner de « l'esprit » qu'il y a dans certaines de ces questions. J. RENARD, dans son *Journal*, semble y répondre : « Lemaître me demande si les « mots » sont de moi ou de ma fillette. Ça devient un jeu de société. Il me dit que, parfois, on dirait des mots d'une petite fille de Maeterlinck... » En réalité, dans les notes de son « *Journal*, on trouve des « mots » aussi extraordinaires, des « mots » que, sitôt jaillis de la bouche de ses enfants, l'écrivain, non sans quelque fierté, a immédiatement consignés.

(3) *L'Eveil de Psyché*, p. 38.

dit Paul Adam, « enfant au pas sans assurance, à la découverte des choses, l'*âme neuve et vacante, les bras tendus pour l'accueil* » [1], voici que les choses se révèlent à lui, avec leurs formes, leur couleur, leur fonction dans l'univers. En lui, autour de lui, le monde commence à perdre de son mystère. Le bambin est prêt pour apprendre, prêt pour recevoir la leçon précise des parents, de l'école, du milieu naturel et du milieu social, car la larve humaine, inconsciente et enveloppée de ténèbres, est aujourd'hui un corps dégagé des gaucheries de la prime enfance, solide et paré pour la lutte. C'est aussi un esprit curieux avec un cerveau lucide, avec des sens qui ne demandent qu'à le renseigner et à le servir. *L'intelligence* est prête. Et *le cœur ?*

b) ÉVEIL DE LA SENSIBILITÉ

Jusqu'à présent, nous avons systématiquement, en effet, évité de parler du développement de la sensibilité dans l'âme de l'enfant s'avançant à la découverte du monde. Nous avons vu le bambin, « l'âme neuve et vacante ». Considérons-le maintenant, « les bras tendus pour l'accueil », séduit qu'il est, dès ses premières sensations, par la beauté des choses.

En lui fermente en effet un immense désir de *sentir* comme un immense désir de *connaître*; sans doute, nous disait tout à l'heure Abel Hermant, ce n'est point alors la sensibilité qui est « magnifique », mais bien l'intelligence. Et cependant l'enfant le plus jeune et le plus normal [2] s'offre, de tout son cœur en éveil, aux jouissances affectives; car il est, soutient Pierre Mille, dès ses premiers ans, doté de son pouvoir entier de sensibilité : « notre capacité d'affection est entière dès nos origines et ne fait plus que mouvoir plus tard un appareil plus vaste, un humain plus engourdi... » [3]

C'est au cours de sa septième année que l' « Enfant d'Hier » fit « la grandiose découverte de la beauté des choses »; on le conduisait à la mer pour la première fois; or il demeura « insensible à l'immen-

---

(1) *Les Images Sentimentales*, p. 3.

(2) Dans *Madame Gervaisais*, les Goncourt nous ont présenté le cas d'un enfant à la fois hypersensible et débile d'intelligence; un « enfant de douleur, mal et à moitié né, doux être de souffrance et de tendresse, fait uniquement pour aimer et être aimé, n'ayant guère pour s'exprimer que des larmes et des baisers... » (V. p. 62). La mère devra renoncer à apprendre à lire à ce petit dégénéré, qui est incapable de se souvenir de l'enseignement de la veille. Ce Pierre-Charles est l'un des exemples les plus saisissants d'enfants anormaux que nous offre le roman français.

(3) *Caillou et Tili*, p. 139.

sité de l'Océan », ou, plus exactement, « cette masse d'eau, agitée sans rythme, ne lui causa qu'une répugnance bizarre » pour cette « énorme chose morte qu'on eût remuée artificiellement » [1]. Ce qu'il désirait, comme Charles Derennes, c'était une nature vraiment *vivante*, et *à sa hauteur;* un jour où il rêve, dans l'herbe lui aussi, l'humble et magnifique vision d'un « insecte d'une couleur vive, qui grimpait le long d'un haut brin d'herbe en forme de glaive », le transporte d'admiration et aussi de tendresse. Il aime, ainsi qu'un « bon géant », cette créature, découverte, et venue à lui comme pour quêter sa protection. « ...J'avais envie de pleurer, j'étais tendre, j'étais bon »; il était littéralement « foudroyé » par la présence réelle du « dieu païen, du grand Pan, qui m'apparaissait enfin dans sa gloire, et qui m'inondait de sa grâce efficace pour le comprendre et pour l'aimer... »

Et, à la notion émouvante de l'infiniment petit ainsi révélé, s'ajoute celle de l'immensité du ciel *vu* pour la première fois, de l'infiniment grand; d'où l'allégresse de l'âme qui entre ainsi, par cette double et prodigieuse découverte, « dans le paradis de la beauté universelle ».

Sans doute tous les enfants ne sont-ils pas sensibles à cette splendeur de la Nature, à son appel et à ses leçons. En dehors de cette manifestation de la sensibilité puérile, la personnalité naissante de l'enfant se reconnaît à l'éclosion des divers sentiments qui vont désormais se partager son cœur. En présence des êtres et des choses, il éprouve, selon son tempérament, de l'admiration, et le plus souvent de la peur [2], de la pitié ou de la cruauté. Il cède à cette propension irrésistible qui le porte à tout aimer, comme à tout sentir. Alors se révèle la moralité native : pour les uns, ce seront « ces dispositions malfaisantes qui sont trop souvent l'apanage de l'enfance et rendent odieux le souvenir que nous gardons de la nôtre » [3]. Pour les autres, au contraire, s'affirment déjà les inclinations louables : amour de la vérité, goût de la justice, communion naturelle avec l'idéal.

Il semble bien que l'enfant soit naturellement sensible à la vérité : « Ce qui caractérise surtout (plus que les féeries et les extases) la

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 31.

(2) Tout un chapitre d'*Etat-Civil*, intitulé « *la Peur* », est consacré aux multiples terreurs de l'enfance. — V. aussi *Les Yeux Neufs*, pp. 30 à 35.

(3) Henri DE RÉGNIER. (*L'Aventure héroïque de Tito Bassi*, p. 12). — Cf. également Louis BERTRAND. *Saint-Augustin :* « Les enfants, dit Saint-Augustin, *pèchent, même à la mamelle...* Saint-Augustin cite ce trait d'un nourrisson qu'il avait vu : « il ne parlait pas encore, et il regardait, pâle de colère et de jalousie, son frère de lait comme si celui-ci lui volait sa part... »

vie enfantine, remarque Abel Bonnard, c'est le sérieux, et les enfants sont sérieux *parce qu'ils sont sincères.* »

« ...Ils ne conçoivent pas qu'un homme change de caractère, non plus que si un oiseau changeait de plumage... » Ils vivent de plain pied dans l'idéal qu'ils se font de la société humaine, et c'est pourquoi ils n'admettent pas le mensonge social et les apparences hypocrites des qualités qu'ils supposent comme existant, *absolues*, dans la réalité : « ...La seule chose qu'ils aient peine à se représenter, c'est précisément ce qui abonde, cet état piètre, confus, partagé, qui constitue la médiocrité humaine... Rien n'est plus loin de leurs idées qu'un monde comme celui qui nous entoure aujourd'hui, et où la plupart des travailleurs *trichent avec leur besogne*. Un menuisier est, pour eux, le menuisier essentiel, avec toute la science et la pratique que son art comporte... » [1]

Dès lors, quelle souffrance pour l'enfant, qui vit dans son idéal de sincérité, lorsqu'il rencontre, pour la première fois, le mensonge, et, chose presque indicible, le mensonge sortant de la bouche des siens !

La Line de Séverine s'indigne à la pensée que, même pour *jouer*, les parents puissent la tromper [2].

Le très vivant roman autobiographique de Séverine est, du reste, d'un bout à l'autre, l'histoire d'une âme d'enfant constamment heurtée, dans son idéal ingénu et exigeant, par les conventions de la vie mondaine, et souffletée cruellement par les injustices qu'elle observe; plus encore, par celles qu'elle pressent pour plus tard, et que, devenue femme de lettres, elle dénoncera de toute son âme, de toute son énergie, de tout son verbe indignés [3]. Aussi bien, son livre est-il dédié à la seule personne qui l'ait, en son enfance, toujours prise au sérieux, la seule qui ait partagé ses affections, ses répugnances et ses extases [4].

---

(1) Abel BONNARD. — Art. déjà cité.

(2) Cf. dans *Line* (de SÉVERINE) l'incident de la poupée scalpée par le père (V. pp. 21 à 26).

(3) Ce roman, plein d'allure et de verve, a néanmoins le tort de comporter un trop grand nombre de mots d'enfants, lesquels, même venant de l'enfant terrible qu'est Line — n'en sont pas moins invraisemblables, beaucoup trop « achevés » dans leur forme lapidaire, — beaucoup trop spirituels, pour qu'on n'ait pas quelque doute sur leur parfaite authenticité.

(4) « A ta mémoire chérie, grand-mère... et aussi pour tous les petits canards sauvages éclos au poulailler, *pour tous ceux-là que la révolte baisa au front dès le berceau.* »

III

A LA VEILLE DE L' " AGE DE RAISON "

Nous aurons, dans le chapitre V de notre Essai [1], à parler de quelques-uns de ces enfants qui s'insurgent contre la comédie sociale sous toutes ses formes. D'ores et déjà, au déclin de la prime enfance, à la veille de l' « âge de raison », devant cette fillette de six ans, nous constatons toutes les véhémences et les tourments, les secrètes espérances et les indicibles angoisses d'une âme précocement réfractaire. Très vite, elle a appris la pitié : un soir qu'elle avait martyrisé un crapaud, le père, sans autrement la gronder, lui lit simplement le poème que Victor Hugo a consacré à cette bête méprisée et « quand se referme le volume de la *Légende des Siècles*, Line, mains jointes, sanglote, murmure à quelqu'un ou à quelque chose d'invisible : « Pardon ! Pardon ! »

« ...C'est depuis ce jour qu'elle s'est faite la grande sœur des bêtes, qu'elle s'est contrainte à ramasser, dans l'envers de son tablier, les crapauds errants sur la route, pour les remettre dans les jardins, loin des enfants et qu'elle a enseigné de son mieux, aux autres Lines, la clémence adorable et la divine pitié... » [2]

Line revendique pour elle, dès ses six ans et de tout son cœur, les droits de l'enfant. En elle s'affirme avec force, contre les défenses multiples des parents, une farouche combativité; à l'aube de la vie, elle est déjà — tout l'être tendu pour la lutte — non pas une fillette dressée aux convenances, mais une créature énergique et virile que demain trouvera prête à soutenir « les droits sacrés de son cœur ».

Cette petite fille solitaire s'avère à la fois orgueilleuse et timide; elle méprise la dissimulation, rêve d'être « aimée telle qu'elle est et non pas telle qu'elle pourrait paraître ». Froide en apparence, elle « vibre au moindre appel », car elle possède, refrénées sous ses allures garçonnières, des « réserves sentimentales extraordinaires ne demandant qu'à s'épancher ».

Et, de même qu'elle s'annonce sensible et combative, elle est toute

---

(1) Voir Chap. V. « *L'Enfance Secrète* ».

(2) *Line*, p. 72.

candeur [1] : « Son innocence est incroyable; son ignorance plutôt, car elle est le contraire du « petit ange » des berquinades et des chromos. »

A six ans, cette enfant, « être hybride, ni jeune ni vieux, ni fille ni garçon », résume assez bien quelques-uns des traits qui font la grandeur et la misère de cet âge : « Line a six ans, la tête trop forte pour sa taille, et des idées trop grandes pour sa tête, un excès de vie, un trop-plein de sève, une surabondance à l'étroit dans son petit corps; les crampes de croissance, elle ne les a pas qu'aux jambes; il lui paraît les éprouver dans le cerveau, qui voudrait tout comprendre; dans la vue, qui voudrait tout atteindre; dans l'ouïe, qui voudrait tout percevoir; dans le tact, qui voudrait tout saisir. Pas un de ses muscles, pas un de ses nerfs, pas une de ses pensées, de ses instincts, de ses aspirations, qui n'éprouve *l'immense besoin de s'étirer, de se détendre, de s'allonger à sa réelle mesure.* Elle se sent comme le *cachot vivant, la prison étriquée* d'un aîné qui se débat, proteste contre la sujétion que lui vaut la puérilité de l'enveloppe, l'adjure de s'élever à des conceptions qui la dépassent... » [2]

A l'avènement de *l'âge de raison*, l'enfant éprouve donc ce malaise à la fois physique et moral qu'il connaîtra plus tard et plus fortement encore à l'approche de *l'âge ingrat.*

C'est aussi le temps où les enfants « passent du pourquoi au comment, entrent dans l'ordre social; ...leur caractère se dédouble; ...ils commencent à être assujettis à deux morales, celles que les maîtres et les parents essayent de leur inculquer et celle qu'ils se font entre eux et qui est, presque en tout, opposée à l'autre » [3]. L'école va s'imposer. Alors, à l'annonce de la première classe, surgit la première inquiétude sérieuse de l'enfant: l'école, c'est l'inconnu. Pourquoi la classe ? Pourquoi le collège ? demande l'enfant à sa mère. Et celle de Poum de répondre, non sans gravité et mélancolie : « Pour que tu deviennes un hommes, Poum ! *Ton enfance est finie !* » Bientôt, il aura appris à lire, et un univers nouveau, « tel que l'ont conçu les

---

(1) Sur l' « innocence » de l'enfance, V. « *Si le Grain ne meurt* » : ... « Pour moi je ne puis dire si quelqu'un m'enseigna ou comment je découvris le plaisir; mais, aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, il est là... A cet âge innocent où l'on voudrait que toute l'âme ne soit que transparence, tendresse et pureté, *je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie...* Une photographie de ce temps, que je retrouve, me représente, dans les jupes de ma mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux, l'air maladif et *méchant, le regard biais...* » (p. 10). V, aussi p. 123.

(2) *Line*, p. 143.

(3) Abel BONNARD. Art, déjà cité.

hommes, et principalement ceux qui écrivent pour la jeunesse, remplacera celui qu'imaginait toute seule sa petite âme simple... Il ne vous dira plus ce qu'il pense; *il s'est compliqué, son âme a des replis déjà profonds* [1], *et son esprit, le sens du ridicule...* » [2]

« ...Ton enfance est finie !... » Ainsi parle la maman de Poum. « *Ton enfance* », disons plutôt : ta prime-enfance, oui ! celle où, bébé au regard incertain et ravi, tu avançais à la conquête du monde; où tu t'affirmais toi-même, par toutes les parcelles de ton corps; par ton esprit tout neuf, désireux de tout comprendre et de tout apprendre; par ton cœur avide de tout aimer... « L'âme neuve et vacante, les bras tendus pour l'accueil », te voilà sur le chemin de l'école des maîtres et de l'école de la vie. A eux de t'instruire à leur tour, toi qui, courageusement, accomplis la première et décisive étape; toi qui reçus des choses et de la vie leur première leçon.

Du reste, que l'on ne s'y trompe pas; aucune tristesse, chez l'enfant de six à sept ans, n'assombrit ce tournant de son existence. Que si les parents, à le voir grandir, éprouvent quelque mélancolie, lui, garde, de l'enchantement que lui procura la découverte du monde, une impression d'euphorie, un sentiment d'allégresse. Parti dès l'aurore, il en est à son matin, qu'il « accueille comme une immense déclaration de bonheur » [3]. Et sa joie est nourrie de la sensation, tonique au plus haut point, due au parfait fonctionnement de sa « machine » aux rouages neufs. Plein d'optimisme, frémissant de vigueur, l'enfant entre dans la période de sa seconde enfance.

---

(1) V. *La Maison de Claudine*, pp. 183-189.

(2) *Caillou et Tili*, p. 248.

(3) Abel BONNARD.

CHAPITRE III

Le milieu naturel et le milieu social

I. — **Le « Pays Parisien ».**

a) Petits mondains.
b) Gosses du faubourg.

II. — **La Bourgeoisie provinciale.**

a) Maintenir.
b) Parvenir.

III. — **Enfances rurales.**

L'HOMME étant, par plus d'un trait, soumis au sol et au ciel qui le virent naître, nous ne séparerons pas, dans cette Etude de leur action sur l'âme de l'enfant, le milieu social du milieu naturel. Nous tâcherons, au contraire, utilisant les témoignages romancés, de montrer leurs influences conjuguées, mêlées parfois si intimement que l'analyse répugne, à une abusive et assez artificielle discrimination de leurs caractères respectifs. Le décor *naturel* d'une vie, son cadre géographique, ce sont sans doute des terres, la mer, un fleuve, des arbres, des horizons; mais ce sont aussi bien, sinon davantage, les images ajoutées par l'homme au tableau primitif : des maisons, des cités, des villages, des places, des monuments, des rues... Quant au milieu *social*, il apparaît parfois, comme nous le verrons, en province et aux champs, dans ses vieilles gens, ses paysans et leurs traditions, tellement immuable que cette société semble *ne faire qu'un* avec le terroir. A trop vouloir essayer de dissocier ce que la Nature et l'Homme ont si fortement uni, on risquerait donc de mutiler ce visage complexe du « pays » qu'offrent au regard de l'enfant l'ambiance naturelle et le milieu humain [1].

I

LE " PAYS PARISIEN "

Reconnaissons tout de suite que le décor naturel parisien se prête moins bien que le cadre provincial et rural à une action profonde sur l'âme enfantine. Pour la fillette, pour le garçon de la capitale, quelque suggestif que soit ce décor, il dépasse trop leurs facultés de compréhension et de sensibilité. Sans doute est-il impossible, comme le remarque Anatole France, qu' « on puisse avoir l'esprit tout à fait commun si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du palais Mazarin, devant la glorieuse rivière de Seine, qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du vieux Paris... » [2] Mais, au fond, est-ce bien l'enfant ou l'adulte qui

---

(1) Nous étudierons successivement : le milieu parisien, le milieu provincial, le milieu rural.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 123.

apprécie à son incomparable valeur ce décor prestigieux ? L'enfant n'est-il pas gêné, écrasé par la superbe de la cité monumentale ? et surtout enclin, comme France lui-même, à s'étonner, à se conter une histoire puérile au sujet de ces majestueux témoins de notre passé national ? « ... Le Louvre et les Tuileries... m'étaient, dit-il, un grand sujet de doute... Après de longues réflexions, je me persuadai que ces palais avaient été bâtis par de belles dames et de magnifiques cavaliers, vêtus de velours, de satin, de dentelles... » [1]

L'enfant arrive-t-il de sa province ? Il ressent, comme Henry Bataille, « un chagrin incommensurable... devant l'aspect de la rue, la tristesse de la ville, le bruit, les lumières... » De là date sa « première brouille avec Paris » et, quarante ans après, il n'est pas encore « complètement réconcilié... » [2]

Est-il, comme Daniel Halévy, né à Paris ? Le « pays parisien » retint assez peu l'attention de l'enfant. Mais, au juste, se demande préalablement Daniel Halévy, les Parisiens ont-ils « *un pays* » ? et « nos amis provinciaux » ne pensent-ils pas, avec « pitié et un léger mépris » que « notre ville... est à tous...; c'est un carrefour, un passage », alors que « naître à Saint-Brieuc, grandir dans Saint-Brieuc, cela signifie quelque chose... » [3] Interroge-t-on les enfants de Belleville ? « ... Beaucoup d'entre eux... n'ont jamais vu la Seine et ne connaissent la place de la Concorde que par l'image imprimée dans leurs livres, comme Saint-Pierre ou les Pyramides. » Et Halévy d'ajouter : « Enfants parisiens, nous leur ressemblons tous. Avouons-le, notre ville n'existe pas pour nous... » Le Paris de son passé se résume en une ou deux maisons, « cinq ou six rues et un jardin public ». Le Faubourg Saint-Germain, il se l'imaginait comme « un pays légendaire, parsemé de châteaux et hanté par les fées »; et Neuilly, Vincennes, Passy, Auteuil sont pour lui aussi inexistants. Si bien qu'étant enfant, Halévy n'a guère connu de Paris que « ces maisons alignées, tristement accolées, tristement s'ignorant, ces rues innombrables et leurs passants, passantes aux yeux impénétrables... » Tout « le pays parisien » tient dans ces maisons que successivement sa famille habita. A lire le début de *Si le grain ne meurt*, l'histoire d'un enfant parisien serait, en quelque sorte,

---

(1) *Pierre Nozière*, p. 17.

(2) *L'Enfance Eternelle*. (*Œuvres Libres*, janvier 1922).

(3) Daniel HALÉVY. — *Pays Parisiens*. I. Doute sur Paris. (*Revue Hebdomadaire*, 27 avril 1929).

celle de « ses déménagements ». « Je naquis, commence André Gide, rue de Médicis, dans un appartement au quatrième ou cinquième étage... dont je n'ai pas gardé souvenir... J'avais six ans quand nous déménageâmes. » De « notre nouvel appartement, 2, rue de Tournon... je me souviens surtout du vestibule... », etc... [1]

Le conteur d'*Etat Civil* ne se rappelle même plus, quant à lui, du nom des quartiers et des rues où « son enfance a été dispersée ». « ...Où est-ce ? Qu'importe... Tu es né au X^e^ étage du numéro tant, de la rue X. Je suis né n'importe où... », parmi des choses qui « n'avaient pas d'âme »: mais alors, il ne souffrait ni de ces changements, ni, dit-il, de « cette féroce abstraction de ma vie et ce n'est que maintenant que je ressens le vide qui a creusé mon enfance... » [2]

Pourtant, si limités qu'ils soient, en nombre et en étendue [3], certains « paysages parisiens » sont restés dans le souvenir de Daniel Halévy : les jardins qui bordent la rue Vivienne, « les tranquilles parages du Palais-Royal assoupi; la Seine, « son animation maritime, son vieux lavoir; ses beaux arbres, jaillis de la berge humide, poussant haut, cherchant la lumière et le ciel... »; le Montmartre de 1867 qui « avait encore des espaces, de l'herbe et des arbres... » Cependant, il entre, dans ce décor, remarquons-le, fort peu de « nature »; ce qui caractérise le cadre pittoresque de la capitale et de ses alentours immédiats, ce sont les « retouches » que l'homme apporta, depuis sa fixation sur ce canton d'Ile de France, au paysage agreste [4]. Que subsiste-t-il de la plaine aux immenses forêts, ceinte de coteaux sauvages, avec ses rivières, leurs îles, leurs tribus de bateliers ? Tout ce décor que connurent les habitants de la vieille Lutèce a presque totalement été effacé par la main de l'homme; et c'est bien

---

(1) *Si le Grain ne meurt*, p. 12.

(2) *Etat-Civil*, p. 80. — Dans une Etude sur *René Bazin*, parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1895, M. René Doumic remarquait : « Nous autres, enfants des villes, nous avons à peine rêvé; nous n'avons pas su flâner; *avons-nous même eu une enfance ?...* »

(3) « ... L'univers ne s'étendait pas pour moi, beaucoup au-delà du quai Malaquais », dit Pierre Nozière. « J'avais suivi la rue des Petits-Augustins jusqu'au bout, et je pensais bien que c'était le bout du monde... A l'occident aussi, j'avais touché les confins de l'univers... Les hauteurs bouleversées de Chaillot, la colline du Trocadéro, sauvage alors, fleurie de bouillons blancs et parfumée de menthe, c'était véritablement le bout du monde... » (p. 8).

(4) Daniel Halévy ajoute d'ailleurs : ... « N'omettons pas le *cadre humain* de tout cela : la Monnaie, d'une si noble mesure, et les figures qui l'animent, l'Institut, ses pavillons, le rentrant de sa courbe, sa grandeur accueillante; ... Le Louvre, ... immense fête décorative inscrite dans une pierre si doucement, si finement nuancée... » (Etude déjà citée).

surtout un paysage humain que reflète, se couvrant, la nuit, de « pierreries et de fleurs lumineuses », la Seine bordée de quais et « industrialisée ».

a) PETITS MONDAINS

Quant au milieu social où grandit le petit Parisien, — si nous laissons de côté, pour l'instant, les quartiers populaires, le « faubourg », — il a pour cadre ordinaire « *le monde* »; encore que cette expression désigne d'habitude l'aristocratie et la grande bourgeoisie, les familles de la moyenne et même de la petite bourgeoisie sont, en général, soumises aux règles de la vie « de société » et leurs enfants reçoivent la plupart du temps une éducation *mondaine*.

Très jeune, l'enfant parisien acquiert cette notion du « monde », laquelle l'a d'abord étonné; le père de Daniel Halévy allait « dans le monde »; il « dînait en ville »; alors, « il y avait un monde, et nous n'en étions pas ? » et quelle était donc cette « ville » où son père se rendait ?

Selon son tempérament, son humeur, l'enfant se soumet, avec plus ou moins de complaisance, aux exigences de ce milieu social. Chérie, par exemple, est une de ces natures qui, « vivant dans le monde, ne s'étonnent, ne s'intimident plus guère... » De grandir parmi des hommes et des femmes d'une correction et d'une réserve parfaites, ces enfants « ont acquis une assurance calme, une froideur digne, une tenue flegmatique... » Le « monde » a doté Chérie d'une seconde nature. Aussi bien, à neuf ans, cette orpheline fait-elle, chez le maréchal son grand-père, les honneurs de la table, « et cela dans la langue et avec les formules d'une vraie maîtresse de maison... » Cette enfant, observée, dit Edmond de Goncourt, « dans le milieu des élégances, de la richesse, du Pouvoir, de la suprême bonne compagnie », est véritablement, dès son jeune âge, une mondaine accomplie, et représentera plus tard la parfaite « jeune fille du monde officiel sous le Second Empire... » [1]

Si Chérie s'acquitte de son rôle avec la bonne grâce, le plaisir et l'art inné de celles et de ceux pour qui le « monde » constitue le véritable climat, il n'en est pas toujours de même chez les enfants qu'une telle existence, avec ses obligations inflexibles, horripile. Le conteur des *Images Sentimentales* nous dit que la vie « assez mon-

(1) E. DE GONCOURT. *Chérie* (Préface).

daine » de sa famille fut pour lui « un motif de supplices »: il détestait, dans le boudoir maternel, passer « les boîtes de laque et les assiettes peintes » [1]; puis « réciter le *Chêne et le Roseau*, l'alphabet grec entier... » et préférait à cette comédie reprise à chaque visite, la « grosse sympathie » du garde d'écurie et la fréquentation des gens de l'office...

Ces enfants dépendent plus du personnel domestique que de leurs parents; ils redoutent, à bon droit, les « humeurs changeantes » de leur bonne. « Elle est, dit l'un d'eux, la personne que je vois le plus, à qui j'ai affaire le plus directement, et je ne crains rien tant que de lui déplaire... » [2] Gouvernantes et précepteurs ont d'ailleurs la charge, déplaisante pour l'enfant encore plus que pour eux, de l'initier aux rites de la vie mondaine : ce qu'il faut faire, et ce qu'il ne faut pas faire; ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut taire; comment l'on doit se comporter en visite, à table, aux réceptions de maman, au bal d'enfants, à l'église, dans la rue, etc... Quelles fastidieuses leçons, suivies de quelles odieuses corvées !

Les « visites », particulièrement, emplissent l'âme de l'enfant de mélancolie, surtout à l'époque du Nouvel An : « Je monte et je descends des étages à moitié endormi », dit l'enfant des *Yeux Neufs*; « la journée continue dans un engourdissement... » Et il se déplaît presque autant dans ces « fêtes d'enfants » auxquelles on le convie; il redoute leur « agitation exagérée », les « essayages ennuyeux » qu'elles nécessitent... [3]

C'est pourquoi nous voyons Line protester avec véhémence contre ce « monde » auquel elle appartient, qu'elle déteste et dont elle fait, déjà, le procès passionné. Loin de la transformer ainsi que Chérie, en une « mondaine » adorant cette vie brillante et régie dans ses moindres détails par un code minutieux, le milieu où elle est née exaspère sa personnalité volontaire, indépendante et franche; loin de dompter cette nature, il développe en elle, par réaction, des sentiments de rebellion, un mépris et une haine que les ans ne feront qu'affermir [4].

Le « monde », — est-il besoin de le dire ? — n'est point strictement localisé à Paris, et tous les enfants de la capitale ne sont pas, bien entendu, de petits mondains. Mainte famille parisienne élève ses

---

(1) Paul Adam. *Les Images Sentimentales*, p. 22.

(2) Léon Daudet. *Le Partage de l'Enfant*. (Edition A. Fayard, p. 6).

(3) *Les Yeux Neufs*, p. 137.

(4) Séverine. *Line*, pp. 50-56-61.

enfants selon l'idéal de la bourgeoisie provinciale. Pour la commodité de l'exposé, nous nous voyons amené à ranger ici, — sous l'étiquette « article de Paris » pourrait-on dire, encore qu'ils n'y résident pas tous — les enfants que nous ont complaisamment décrits Gyp, André Lichtenberger, Franc-Nohain, Paul et Victor Margueritte, et bien d'autres romanciers. Mais nous attarderons-nous auprès de ces Line, ces Minnie, ces Trott, ces Bob, ces Jaboune... tous élevés selon les prescriptions du code mondain, sans personnalité, sans originalité, dressés qu'ils sont, dès leur naissance, à *paraître*, c'est-à-dire à masquer leur *moi* véritable sous des allures imposées, par des propos « appris » ? Ces enfants « bien élevés », du moins en théorie, nous intéressent peu; leur éducation a fait d'eux d'agréables perroquets, de précoces « femmes du monde » (car les fillettes que nous rencontrons ici n'ont à peu près rien de *l'enfant* et possèdent déjà, comme Zette, la « science » des salons) [1]. Sans doute leurs historiographes ont-ils pris soin de nous les présenter réagissant, en enfants terribles comme Line ou Bob, ou naïfs comme Trott, contre l'éducation de leur milieu; complaisamment, les écrivains « notent » (?) alors leurs « mots », ces trop fameux « mots d'enfants » [2] qui étonnent, déconcertent les lecteurs et les amusent. S'ils sont authentiques, ces mots d'enfants n'expriment guère le « moi profond » de leurs jeunes auteurs. Ce que ces réparties offrent d'imprévu n'est guère plus naturel que le langage courtois auquel mères et précepteurs ont habitué ces élèves trop diserts.

D'autre part, il est à craindre que, cédant à la facilité du procédé, les romanciers ne renchérissent encore sur l'ingéniosité verbale de leurs petits personnages et ne multiplient — quand ils ne les inventent pas ! — ces « mots d'enfants » qui sont, auprès de tant de lecteurs, assurés d'un succès indéfini [3]. A parcourir les « *Histoires*

---

(1) V. à ce sujet la remarque d'Alphonse KARR, citée par Léon TREICH (*Histoires Enfantines*), Collection d'Anas. Paris, 1925. N.R.F. : « Il n'est pas rare de voir des petits garçons, c'est-à-dire des enfants, qui doivent devenir un jour des hommes... Mais, dans toute ma vie, je *n'ai vu qu'une ou deux petites filles :* les filles sont des femmes plus petites que les autres : mais ce sont des femmes ».

(2) Cf. notre Etude : « *Quelques réflexions sur les mots d'enfants* » (*Revue Pédagogique* de novembre 1926).

(3) Cf. par exemple des mots de *Line* (SÉVERINE). — Son petit frère, qui n'avait que quelques jours, est mort :
— Dites-le avec précaution à cette petite. Elle est tellement sensible !
— « C'pauv'Joseph ! a fait Line avec une componction sincère. L'était bien jeune ! Et aussitôt après, philosophiquement : — Ça vaut p't'être mieux pour lui !... N'écoutait rien ! l'avait la tête en poire... ç'aurait jamais été Victor Hugo... »
— Après sa rougeole, le médecin lui dit, car elle voudrait encore être malade :
« En voilà une cliente ! Tu n'es pas folle ! C'est pourtant terrible de souffrir !
— Ce qu'est terrible, dit Line (cédant à sa manie de reprendre toujours le vocabu-

Enfantines » recueillies par Léon Treich, on a l'impression, devant tant d'esprit enfantin, d'être moins en présence de témoignages sincères de cet « esprit », que d'un « jeu » d'écrivains qui se sont appliqués à mettre sur le compte d'enfants loquaces, subtils, voire roués, les trouvailles faussement ingénues, les réflexions à double sens, qu'il convient d'imputer à une malice très adulte [1].

b) GOSSES DU FAUBOURG

Quittant les petits fantoches mondains et le tableau monotone et conventionnel que nous en donne une littérature aimable peut-être,

---

laire des grandes personnes, et révélant son appréhension des lendemains), c'est pas d'souffrir : c'est d'vivre !... » (*Line*, p. 83).

— Et des « mots » de Bob : (de Bob, ou *de Gyp* ?) :

— « Bob prend sa première leçon de géographie. L'abbé qui l'enseigne ouvre le grand Atlas et, mettant son doigt sur une carte : — Qu'est-ce que cela ? demande-t-il. — Ça, m'sieu l'abbé, fait Bob, c'est un ongle sale... »

— Un Monsieur, en visite, sonne : — Est-ce que Madame votre mère reçoit ? — *Bob :* Maman est en chemise, et il y a quelqu'un avec elle... — *Le Monsieur : !!!* — *Bob :* Mais je vais voir tout de même. Elle est peut-être partie, la couturière, je vais voir... »

— En conversation avec l'abbé, à une visite d'une exposition, devant le portrait de Mirabeau :

— « *Bob :* Qui qu'c'est, Mirabeau ? — *L'Abbé :* Un orateur célèbre; vous apprendrez cela plus tard; il a prononcé des discours qu'on a conservés... — *Bob :* J'sais ! j'les ai vus dans la bibliothèque, ses discours ! Un p'tit livre bleu qui s'appelle : « Lettres d'amour de Mirabeau à Sophie ». C'est-y ça, M'sieu l'abbé ?... » (*Petit Bob*, p. 52).

— Dialogue entre *Poum* et *Zette*, celle-ci déjà très petite mondaine :

— ... « Enfin, Poum, vous n'avez pas de dignité !

— Si, j'en ai, dit âprement le martyr.

— Si vous en aviez, est-ce que vous ne me défendriez pas ?... Et vous vous dites bon ? Vous n'êtes pas bon ! — Je suis très bon ! dit Poum avec un calme d'agonie. — Vous !... mais vous n'avez pas de cœur !

Alors, sauvage, convulsif, Poum sent se lever en lui la mâle fureur de l'homme, dompteur des bêtes sauvages. Il tord, retourne les poignets de Zette et lui hurle dans le visage :

— Oui, j'ai un cœur ! oui, je suis bon ! oui, je suis bête tant que je suis bon !...

Ce disant, il l'accule au mur, la cogne de toutes ses forces, l'empoigne aux cheveux et l'assassinerait, la roulerait, la piétinerait... sans le cri que Zette lui lance, cri d'effroi, de remords, de tendresse même, cri de lâcheté féminine qui maudit et adore son maître.

— ... Oh ! Poum, je ne vous pardonnerai jamais !

Et jamais elle ne l'a tant aimé, et jamais elle ne lui en a tant voulu !... » (*Zette*, p. 205).

La scène est bien venue, et, ici, très vraisemblable. Reconnaissons d'ailleurs le mérite particulier de *Poum* et de *Zette*, qui contiennent de bonnes observations sur la première enfance.

(1) Au sujet de *Petit Bob*, le plus significatif, à notre avis, de ces romans conventionnels quant au fond et d'une forme tellement monotone (tant d'*esprit* chez Bob, tant de fausse naïveté chez son interlocuteur !) que ces dialogues finissent par devenir insupportables pour le lecteur. — Voir, à ce sujet, l'opinion, contestable, de M. A. Leblond : « ... C'est le type très poussé d'enfant riche... Il a paru à la généralité des lecteurs un enfant extraordinaire parce qu'il dit des choses qui dépassent son âge, mais c'est le propre de tous les enfants de son monde, élevés dans l'intimité des parents, de conversation et parfois de mœurs très libres... Ils disent des mots qui étonnent mais qui ne sont que des échos plus ou moins directs; ils paraissent de petits phénomènes; ils ne seront, dans la maturité, que des gens fort ordinaires, de banales intelligences de cercleux, vite usés par leur précocité même... » (*La Société Française sous la Troisième République*, p. 17).

mais superficielle [1], nous abordons un « paysage parisien » tout différent de celui des « salons ». Du « noble faubourg », nous nous rendons à l'autre *faubourg* où évoluent les petits Poulbots, la « vraie marmaille de Paris, celle des sales mômes, des mal-mouchés et des pisse-au-pieu », celle dont Alfred Machard s'est, « fraternellement », institué l'historiographe disert et minutieux [2]. Car si l'on veut connaître l'enfance du faubourg, c'est l'auteur des *Cent Gosses* qu'il faut prendre comme guide et suivre aux sept étages, dans les « soixante-dix-sept logements » de la caserne ouvrière. La « *maison* » du faubourg n'est d'ailleurs rébarbative qu'aux yeux du passant; envers ses « quatre-vingt-cinq enfants » elle se montre, toute sordide et nauséabonde et bruyante qu'elle soit, accueillante à leurs jeux. En dépit des criailleries, menaces et protestations de Madame Bien, concierge, la « maison » est moins *la sienne* que celle des gosses qui, désinvoltes, disposent du « collidor », de la cour, de l'escalier, des galetas pour en faire tour à tour des palais, des jardins, des îles, un cuirassé, une plate-forme pour avions... quoi encore ?... Expulsés des appartements exigus à coups de bottes paternelles, par la voix des mères courroucées, les gosses élisent ainsi domicile dans tous les coins et recoins de l'immeuble. Chassés encore, par le balai de M^me^ Bien, de l'escalier et des alentours de la loge, les voici dans la rue.

« T'es dans la rue, t'es chez toi », chantait le bon Aristide Bruant; ce qui est vrai pour les sans-gîte, l'est également pour l'enfance au faubourg. Certes, *la rue* que connut Gavroche et où il polissonnait, a bien changé d'aspect; devenue, en maint quartier populeux, la proie de l'auto trépidante et innombrable, elle n'offre plus la moindre sécurité pour l'adulte, à plus forte raison pour l'enfant. Au faubourg lui-même, les gosses doivent compter avec la cohue des camions et des taxis, les rencontres de bicyclettes, de triporteurs, l'abordage des

---

(1) Beaucoup de ces romans sont d'une lecture agréable et, bien entendu, le mérite littéraire de ces œuvres n'est point en cause ici. Notons, cependant, une équivoque fréquente au sujet de la *destination* même de ces romans; il est certain que leurs auteurs ne racontent pas ces histoires d'enfants pour des enfants, mais bien *pour des adultes*. C'est trompés par leur titre que plus d'un maître (nous l'avons remarqué maintes fois en consultant les catalogues des Bibliothèques scolaires) et certainement plus d'un père et d'une mère, achètent ces livres pour leurs enfants ou leurs élèves comme ils achèteraient « *Un Bon Petit Diable* » ou les « *Mémoires d'un Ane...* » Or l'enfant s'intéresse peu à ces Bob, à ces Line... à leurs aventures comme à leurs discours qui peuvent, au contraire, faire la joie des adultes. — V. à ce sujet, notre Etude : *Romanciers de l'Enfant, Romanciers pour Enfants.* (*Revue Pédagogique*, novembre 1924).

(2) V. *L'Epopée au Faubourg : Les Cent Gosses. — Trique, gamin de Paris. — Popaul et Virginie. — La Guerre des Mômes. — Titine. — Graines de bois de lit. — Bout-de-Bibi, enfant terrible*, etc... — V. à ce sujet, notre Etude : « *L'Epopée au Faubourg* » (*Grande Revue*, novembre 1927).

fardiers et des haquets, l'accrochage des voitures des repasseurs de couteaux et des charrettes des « crainquebilles ». Toutefois, entre tant de véhicules, et parmi les groupes de buveurs pérorant devant les bars, les cercles de commères arrêtées pour des bavardages sans fin, il reste suffisamment de place dans la rue pour que la bande de gosses se joue de ces embarras de Paris et qu'elle se trouve sur la chaussée comme chez soi. Ayant assez raillé les passants, sans considération d'âge ni de sexe, bousculé les étalages, éclaboussé les façades de l'eau et de la boue jaillie des ornières, elle s'en va vers les « fortifs », vers la zone, accrue, à chaque carrefour, de nouvelles équipes de joueurs. Là encore, les gosses règnent en maîtres, conquérants de la « Savane » ou de la « forêt vierge », ils s'y installent, avec la conscience sereine et l'assurance hardie du « premier occupant ».

Alfred Machard nous montre une enfance en liberté, associée contre la concierge, l'agent de police, les passants, les locataires, les voisins, « syndiquée » contre les parents, organisée comme un Etat où le gosse, enfin chez lui, ne connaît plus ni freins ni défenses. Conduite par Trique [1] et gouvernée par lui, la bande est, ici, à l'abri des regards malveillants des adultes; elle leur échappe et s'en donne à cœur joie: le jeu est son unique souci, sa seule affaire: aussi nulle enfance n'est-elle plus rieuse.

Si Alfred Machard a été séduit surtout par la gaîté — on pourrait même dire, par la santé physique de ses gosses, par leur santé morale aussi (une enfance gaie et joueuse est une enfance saine) — un autre peintre notoire des gamins de Paris, Léon Frapié, a remarqué plutôt leur misère physiologique et morale [2]. Sans doute, Machard s'est-il apitoyé sur la souffrance d'un infirme comme Bobosse, d'une malade incurable comme Miette; d'une Souris l'arpète soumise à un apprentissage prématuré; d'une Virginie, victime de l'invasion; d'un Nénesse, tué d'une balle perdue; et surtout d'une Titine sacrifiée par une mère indigne. Sans doute, Léon Frapié nous décrit-il, lui aussi, des gamins qui *jouent*, à l'école, à la maison et

(1) Remarquons que, malgré beaucoup de traits communs, Trique et consorts diffèrent plus qu'il ne semble, *a priori*, de Gavroche. Celui-ci existe surtout « en fonction des hommes » qu'il singe, moque, et sert aussi, car il reste parmi eux, même sur la barricade. C'est bien plus un « petit homme » qu'un enfant véritable. Il témoigne d'une sagesse assez surprenante à cet âge. Il est trop instruit des choses de la vie. C'est aussi un symbole : il exprime Paris, — la liberté, — l'esprit moderne; c'est un « témoin pensif ». Les gamins de Machard restent davantage des « *enfants* ».

(2) Léon FRAPIÉ. *La Maternelle*. — *La Boîte aux Gosses*. — *L'Ecolière*, etc...

dans la rue et connaissent la joie de vivre, sans amertume ni arrière-pensée.

Il faut reconnaître cependant que les tableaux du peintre de *La Maternelle* sont loin de posséder les couleurs riantes, l'enjouement de ceux de l'auteur des *Cent Gosses*. Celui-ci se récrée dans la compagnie de ses gamins; il est leur camarade, il joue avec eux, et ce qu'il voit, ce qu'il surprend, ce qu'il entend, il le note, pour son plaisir; ses esquisses sont spontanées, d'un crayon léger; une réflexion à l'emporte-pièce, un mot piquant recueilli par l'auteur souligne parfois le dessin comme une légende chez Poulbot. Léon Frapié, lui, est loin d'avoir l'humeur aussi gaie; s'il sourit parfois, c'est de l'air triste et réticent d'un ironiste sarcastique; vraiment, la destinée de certains de ses petits ne relève-t-elle pas d'une sinistre farce ? Mais, la plupart du temps, il gronde, s'indigne, moralise, prophétise; l'artiste probe et habile qu'il est, si sobre, si précis, si vrai, s'efface toujours devant le « sociologue » et devant l'homme de cœur saisi de pitié en face de l'enfance martyre.

Car on peut bien dire que presque tous ses gosses sont des victimes de la brutalité familiale; ils ressemblent à ce « *Dos* » qui « récoltait des coups autant que les autres bébés recevaient de caresses: ce n'était pas un enfant, c'était un dépôt de « pains »... [1] Battre les enfants, dit Léon Frapié, c'est comme une « nécessité domestique », d'où les aphorismes suivants énoncés par les mères des petits de *La Maternelle* : « Quand on a beaucoup d'enfants, il faut bien taper dessus... ou alors faudrait être très riche », dit l'une. Et l'autre : « Oui... de cogner sur les grands ça aide à élever les petits... » « Ça ne se bat guère avant cinq ou six mois. Le matin, de préférence, ça les remonte pour la journée... » [2]

Mais aussi, quelle n'est pas l'imprévoyance des milieux populaires ! Ils créent, aveuglément, stupidement. Que peuvent être les cinq ou six rejetons d'un alcoolique comme Vidal ! « Tous les enfants que j'ai eus avec cet homme-là, dit la mère Vidal, sont morts... ils étaient tous estropiés... » Il y a, dit l'auteur, « un crime de lèse-humanité qui s'appelle le crime d'avoir trop d'enfants... », car ceux qui subsistent sont des dégénérés, des infirmes, des meurt-de-faim; ces derniers « n'ont d'effrayant que les yeux, hagards, trop écarquillés et

(1) V. *La Boîte aux Gosses*.
(2) *La Maternelle*, p. 259.

vacillants... Ils ont toujours faim; leurs yeux de fringale vous suivent dans le préau, dans les classes, dans la cour... » [1]

Misère des corps ! Egale misère des âmes de ces petits, livrés à eux-mêmes, élevés dans une promiscuité ignoble, abandonnés ! Aussi la vie apparaît-elle à ces enfants comme une longue suite d'années, de mois, de semaines lugubres...; un seul rayon, de temps à autre, les jours de paie, le samedi, « le jour où qu'on se saoûle... »

Plus d'un de ces enfants, « éduqué » par la misère, est d'ailleurs plus sérieux que ses géniteurs; chargés d'expérience, savants de tout ce qu'ils ont appris, découvert, deviné autour d'eux, depuis qu'ils sont au monde, ce sont exactement de « vieux enfants » dont la sagesse précoce nous déconcerte, tant elle exprime parfois d'indulgence, de philosophie résignée [2]. Ils sont, certes, *très âgés* [3]; pourquoi, dès lors, leur reprocher de tenir des « propos au-dessus de leur âge » ? Parlant des gosses décrits par Henry Poulaille dans ses *Ames Neuves*, Edmond Jaloux nous dit que ce sont des « enfants véritables » : rien qui ressemble ici aux affreux gosses de Léon Frapié et de tant d'autres, si vieux, si expérimentés, si « ficelles » et qui n'ont guère de l'enfance que son physique: enfants sur lesquels on s'attendrit chez nous, parce qu'on n'y aime que l'homme et non l'enfant... » [4] Certes, Léon Frapié nous a dépeint des enfants qui sont, certains du moins, « d'affreux gosses », un Bonvalot, par exemple, ou un Adam. Il n'eût vraisemblablement pas demandé mieux, en probe romancier de l'enfance populaire, que de nous livrer des peintures moins « affreuses »; le pouvait-il ? c'est une autre affaire. Car, enfin, nous le demandons, que connaissent de l'innocence, de l'enfance, de la bonté, de la gaîté, de la vie, ces enfants « qui n'auraient pas dû naître » ? De même que leur visage porte déjà les signes d'une décrépitude prématurée, leur âme est, dès l'enfance, fanée, décolorée; leur jugement, (quand ils ont la force de penser; mais voyez Berthe Hochard !...) [5] marqué au coin d'une sagesse aussi

---

(1) *Id.* (p. 262). — V. aussi Emile MAZAUD, dans ses *Lettres de Gosses*, la nouvelle intitulée : « *L'Adoption* », p. 73.

(2) Rappelons ici la conversation, si expressive, de Gavroche avec les deux enfants abandonnés qu'il a recueillis : ... « Vous êtes donc sans père ni mère ?... — Faites excuse, Monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont. — Des fois, ça vaut mieux que de le savoir, dit Gavroche qui était un penseur... » (*Les Misérables*), t. V, p. 172.

(3) V. *Lettres de Gosses*, notamment « *La lettre au Commissaire* » et « *Quand je serai grand* ».

(4) V. *Nouvelles Littéraires* du 7 novembre 1925.

(5) *La Maternelle*, p. 91.

amère que leur sourire. Faut-il donc s'étonner de leur expérience, de leurs remarques parfois si profondes et d'un relief si âpre et si net ?

L'intérêt passionné que Léon Frapié porte aux petits de *La Maternelle* ne se limite pas à leur vie d'enfant; il les imagine devenus grands et s'inquiète du sort de ces êtres, si « mal partis », dans une société où ils grossiront la foule des misérables : « ...J'ai vu, dit Rose, l' « observatrice » du livre, Irma Guépin, Louise Cloutet, Julia Kasen, Berthe Cadeau, tendre la gorge aux différents martyres des femelles pauvres... J'ai vu l'un des Ducret, les yeux hagards, serrant son bec affamé pour toujours; j'ai vu Tricot, avec sa tête de vieille femme de bureau de bienfaisance, ses cheveux en chicorée fanée...: j'ai vu Léon Chéron et l'aînée des Leblanc promettre leur sang et leur substance à quelque maître insatiable...: et Bonvalot fermé, les tempes farouches, affrontant sa mauvaise destinée, les bras croisés... » (1)

Devant un tel tableau, doit-on désespérer ? Si la famille faiseuse d'enfants les ignore sitôt mis au monde; si l'école leur donne parfois un enseignement maladroit et les laisse désemparés devant la vie, un moyen de salut subsiste : la bonté intelligente et active. La « bonté » unira, en une immense ligue, tous les amis de l'enfance : parents, maîtres, sociétés amies auxquelles adhèrera l'enfance elle-même, car les enfants sont, plus qu'on ne croit, sensibles au spectacle de la bonté agissante. Ainsi devenu l'apologiste des « Ligues de Bonté » (2), le moraliste qu'est Léon Frapié ne cesse, dans ses œuvres les plus récentes, de mettre son talent d'écrivain au service de l'enfance déshéritée.

---

(1) *Id.*, p. 291.

(2) V. *Les Amis de Juliette.* — *Gamins de Paris.* Ce dernier ouvrage est moins une œuvre d'*observation*, un *document* comme *La Maternelle* ou *La Boîte aux Gosses*, qu'un ouvrage d'édification : le monde entier vit, quoi qu'on en dise, dans une conspiration secrète de charité, de dévouement; les enfants sont comme les apôtres de la Bonté qui s'ignoreraient. Des âmes charitables, adroitement, obstinément, feront l'apologie de ce sentiment, donneront l'exemple, soutiendront l'enfance, enrôlée par leurs soins, dans cette « maçonnerie » qui doit sauver l'enfant malheureux.

— Au sujet des critiques que M. Léon Frapié adresse à l'*Ecole* et à sa manie « enseigneuse », voir le Chapitre VII : « *L'Enfant et l'Ecole* ». Il y a lieu d'ajouter qu'ayant, semble-t-il, « découvert » l'école, M. Frapié a éloquemment stigmatisé un enseignement qui ignorait parfoit la dure réalité sociale. Nous pensons bien qu'il est d'accord avec nous pour déclarer que ses inquiétudes et ses doutes, beaucoup d'éducateurs les ressentent, et se soucient, autant que lui, de travailler à l'accord de l'*école* et de la *vie*. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour lui exprimer la gratitude de tous les éducateurs quant à la loyauté, à l'opiniâtreté de son effort pédagogique et moralisateur. Nul des romans que nous étudions n'a eu, peut-être, autant que *La Maternelle*, d'action sur les éducateurs qui l'ont lu, relu et médité.

*
* *

Avant de quitter les « gamins de Paris », ajoutons qu'on rencontre, dans les milieux populaires de la capitale, d'autres enfants que ceux dont Gavroche est resté le prototype. Issus de familles laborieuses, sensées, soucieuses des besoins et de l'avenir de leurs garçons et de leurs filles, ces enfants, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire; ces simples, fils de simples, naissent, grandissent, vivent et meurent, sans appeler sur eux l'attention du romancier. Il faut donc, dans cette Enquête, savoir un gré particulier à Gustave Geffroy de nous avoir donné quelques pages où s'atteste le modeste et très réel génie domestique de mainte famille du peuple parisien pareille à celle où naquit Cécile Pommier. De cette demeure, — « une triste maison... un triste logis » — la mère est l'âme. Elle a « l'œil à tout »; « le carreau est frais lavé, le papier n'a ni déchirures ni taches. On devine des yeux et des mains de femme qui veut et maintient la propreté... » Malgré le Siège (nous sommes en 1870), malgré les privations et le chômage, Céline et Cécile Pommier connaissent donc une existence ordonnée et calme, régie par une mère exemplaire : « Ce type de femme n'est pas rare, dit l'auteur de l'*Apprentie*. Au faubourg, en semaine, il y a surtout des femmes... Pour celles qui sont restées, qui ont entendu la voix avertisseuse les détournant des aventures, des apparences vaines, des règnes illusoires, ce sont véritablement des êtres admirables, des exemples inouis de dévouement et de sacrifice. Exemples qui s'ignorent, qui s'ignoreront toujours, hautes vertus qui auront passé sans avoir connu l'orgueil... » [1]

Dans la demeure de l'*Apprentie*[2], nous voici loin des « mère Gras », des « Madame de Sautère », des « Madame Cerveau », des maritornes et des marâtres de l' « *Epopée au Faubourg* » et de la « *Boîte aux Gosses* ». Souhaitons qu'un romancier nous donne le tableau de la famille d'une « Cécile Pommier » de 1930. Il n'est pas douteux qu'il rencontrera encore, aujourd'hui, comme Gustave Geffroy au temps du « Siège », des enfances populaires heureuses au sein de familles unies.

---

(1) Gustave GEFFROY (*L'Apprentie*, p. 57).

(2) Voir Lucien FABRE et l'excellent tableau qu'il nous fait du milieu laborieux des *Rabevel*. Seul, dans ce milieu d'honnêtes artisans parisiens, Bernard n'est pas, comme le dit son oncle, de « droit fil... », t. I (pp. 30 à 41).

II

LA BOURGEOISIE PROVINCIALE

Abordons la province française. Ici, le décor naturel est d'une importance capitale pour la formation de l'âme de l'enfant. Ce qui donne à ce décor son caractère, c'est l'*immobilité* des lignes, des aspects, arrêtés, semble-t-il, dans leurs traits essentiels, pour l'éternité. Tel quartier, telle cité paraissent avoir adopté une physionomie définitive, une image que les siècles maintiennent presque dans la pureté originelle de ses contours, voire de ses détails pittoresques. Pour un petit Strasbourgeois d'aujourd'hui, comme pour un de ses lointains devanciers, la Cathédrale, les Ponts-Couverts, les quais de l'Ill, la Petite-France ne sont-ils pas autant d'aspects immortels de sa ville ? Et, jaillissant parmi le moutonnement des toits et des fumées, droite dans le ciel d'Alsace, la « Flèche » n'est-elle pas devenue une image du paysage aussi naturelle, aussi indestructible que la chaîne bleue des Vosges, le Rhin de la plaine ou l'immémoriale Haardt ?

De vivre dans un décor aussi immuable que la province, l'âme éprouve une impression inoubliable. Ainsi, la ville natale de François Mauriac reste tellement présente en lui qu'il écrira plus tard : « ...L'histoire de Bordeaux est l'histoire de mon corps et de mon âme... Les maisons, les rues de Bordeaux, ce sont les événements de la vie... Bordeaux, c'est mon enfance et mon adolescence détachées de moi, pétrifiées... » Où qu'il aille, désormais, les vieux quartiers de sa ville vivront dans son cœur « avec leur atmosphère et leur odeur particulières »; son port « qui nous fait rêver de la mer, mais d'où l'on ne voit ni n'entend jamais la mer », est présent, devant ses yeux, comme un spectacle éternel... Comment, dès lors, vouloir prétendre se « défaire » d'une vision aussi puissante ? « Impossible de la renier (notre ville natale)... Bordeaux vit en nous comme notre passé; il est notre passé même, inévitable, obsédant... Nous croyions l'avoir fuie, elle ne nous avait pas lâchés... Tu repartiras, mais combien de fois faudra-t-il repasser sous les tunnels de Lormont, t'éveiller quand le train s'arrête sur le pont de fer, jusqu'à ce dernier voyage où, étendu au centre d'un wagon de marchandises, ton sommeil sera celui que rien ne trouble plus. Où que la mort te prenne,

ta ville saura te rappeler à elle et t'ouvrir, au bout de cette longue rue d'Arès familière aux corbillards, son cimetière... » [1]

De même que le Bordeaux de F. Mauriac, le Lyon natal d'Henri Béraud reste à jamais dans sa mémoire avec les traits qu'il lui connut enfant, son « triste ciel », les nuages qui glissaient « entre les toits, comme une file de bateaux sur un canal. Ce fut le vrai décor de mon enfance. Je vécus là... *ces jours si lents à couler...* » [2]; « bien des enfants, dans le peuple de Lyon, poussent comme cela, sans chercher, dans le clair-obscur natal, le vrai contour des êtres... »

Ecoutons encore Pol Neveux dont le héros a grandi dans l'ombre de la cathédrale de Reims; ce n'est pas sans raison que l'auteur a intitulé son livre : *La douce Enfance de Thierry Seneuse*. Car cette enfance a subi la lente imprégnation de la douceur ambiante. Celle d'abord du pays rémois : « Les ondulations du sol accourent des lointains blêmes et, rythmées comme des vagues, semblent déferler vers Notre-Dame, orgueilleux navire échoué au milieu de l'Océan mélancolique... Sur cette morne étendue, règne l'absolu silence... Parfois seulement, dans les sonores dimanches d'automne, la voix de Notre-Dame emplit les champs, traîne jusqu'à l'infini sa lourde oraison... » [3]

Leçon de la campagne champenoise, son silence et sa monotonie... Leçon de la cathédrale « superbe et dépouillée comme une phrase du Grand Siècle... » Institutrice incomparable, elle est, pour Thierry et pour son oncle, — commentateur enthousiaste des mérites de leur terroir, de leur Ville, de son *église*, — « le mémento qui leur détaillait l'emploi du temps et la gazette qui leur résumait la vie du dehors... » Aux yeux de l'oncle Seneuse, elle représente la Sagesse éternelle, celle qui unit le culte du divin — symbolisé ici par la présence de cet asile mystique, centre de la foi d'une province — et la sapience humaine, l'esprit lapidaire de la Champagne, qui parle de toutes ces pierres assemblées, doctes autant que vénérables : « Regarde tes ancêtres, dit le vieillard, et souviens-toi de venir les inter-

---

(1) François MAURIAC. *Une Enfance provinciale. — Bordeaux.* (*Revue Hebdomadaire*, 12 et 19 décembre 1925).

(2) Henri BÉRAUD. *La Gerbe d'Or*, p. 7. « En pleine ville, on se serait cru dans une cure campagnarde. Des mendiants y venaient chanter leurs complaintes... Tantôt il pleuvait, et alors je m'amusais à faire le bûcheron parmi les fagots (de la boulangerie), tantôt le triste ciel de Lyon se découvrait... »

— V. aussi Maurice BARRÈS. *Le Jardin de Bérénice*. (Paris, éd. définitive, 1921). L'auteur y décrit l'enfance « somptueuse et triste » de cette fillette qui passait ses journées, dans la solitude du Musée du Roi René.

(3) *La douce Enfance...*, p. 77.

roger lorsque je n'y serai plus. C'est ici la plus grande réunion de ton conseil de famille... » (1)

Pérennité des lignes; immobilité du décor; sérénité qui se dégage d'une telle maîtrise sur les hommes qui passent, d'une telle certitude de durée, ce sont là les enseignements du *cadre naturel* de la province. Une leçon identique est donnée également par le *cadre humain*. Tout comme l'autre, il est, lui aussi, *immobile* : des gens — en général de vieilles gens — attachés pieusement à leurs traditions, à leurs vertus correctes, leur civilité surannée, leurs coutumes désuètes, leur égoïsme amène, leur langage fleuri de « provincialismes », de même qu'ils restent fidèles aux logis qu'édifièrent les ancêtres. C'est un climat où l'horloge du temps retarde; toute activité désordonnée, fébrile, y est jugée sévèrement (2). Dans ce milieu social resté « *très ancienne France* » (3), la vie semble comme ralentie et figée. Quelques attitudes, un minimum de gestes, de formules, suffisent pour tous les jours (4); « les heures de la triste saison » tournent au cadran de bronze. « Quand elles sonnaient, ces dames levaient la tête sans interrompre leur ouvrage, et il se trouvait *invariablement* quelqu'un pour annoncer le nombre des battements du petit marteau... On était sensible au souffle du vent, à la moindre goutte de pluie au dehors; la température était l'objet d'une préoccupation constante... » (5)

Ainsi se passent les jours, et les après-dîners, et les soirées, dans l'intérieur propret, douillet, calfeutré, aménagé pour les êtres frileux et casaniers que nous décrit René Boylesve. Et pendant que se murmurent les innocents commérages des vieilles demoiselles, l'en-

---

(1) *La Douce Enfance*... « ... Mon père avait bien raison quand il nous ordonnait en mourant de prendre pour amis et de garder pour uniques confidents, les purs lointains de Champagne et « ces grands arbres qui nous ont vu naître »... Mon enfant, je tiens, *devant ce paysage*, à te transmettre ces paroles suprêmes. Je leur fus soumis durant toute mon existence. A ton tour tu sauras leur obéir pieusement... » (p. 96).

(2) V. *L'Enfant à la Balustrade*, et, en général, tous les romans de René Boylesve.

(3) V. J.-J. THARAUD. Dans *Notre cher Péguy* (Paris, 1926, Plon) ils montrent qu' « un enfant élevé dans une ville comme Orléans, entre 1873 et 1880, a littéralement touché l'ancienne France... Nous avons connu un temps, disait-il, où, quand une bonne femme disait un mot, c'était sa race même, son être, son peuple qui parlait... Une paroisse de ce temps-là était infiniment plus près d'une paroisse du quinzième siècle que d'une paroisse de maintenant... » (p. 20).

(4) Que l'on songe aux *Mémoires d'Outre-Tombe* et aux Soirées de Combourg. — V. aussi P. LOTI, car le rapprochement s'impose : « A mon retour au salon, où je rentrais la poitrine voluptueusement dilatée par l'air vif et parfois glacial, c'était par contraste l'heure très recueillie où mon père ouvrait la grosse Bible du XVIIe; il en lisait un court passage, après quoi nous tombions tous à genoux pour la prière finale de la journée... » *Prime jeunesse*, p. 22.

(5) R. BOYLESVE, *La Becquée*, p. 161.

fant de *La Becquée* feuillette des illustrés de jadis où l'on voit des « bals de la banlieue parisienne au temps de Louis-Philippe », des « foires de village avec un « M. le Curé » rond comme un tonneau et des pompiers casqués comme dans les vaudevilles... »

... Quelqu'un traverse-t-il la rue du Combray si chère au cœur de Marcel Proust ? S'il était — aventure bien invraisemblable ! — étranger au pays, quel émoi, parmi toutes les dames qui guettent l'intrus derrière leurs carreaux !... Songez donc !... « Un homme que grand-père ne connaissait point !... » écrit plaisamment l'auteur de *Swann*. On connaissait tellement bien tout le monde, à Combray, bêtes et gens, que si ma tante avait vu par hasard passer un chien « qu'elle ne connaissait point », elle ne cessait d'y penser et de consacrer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses heures de liberté. — Ce sera le chien de Mme Sazerat... » (1) finit-elle par dire; mais en est-elle bien certaine ?...

Menus propos. Petits « potins ». Minces joies, et qui se comptent... Dimanches si longs à passer : « ...J'errai, dit l'enfant de la *Robe Prétexte*, de chambre en chambre... » Quelqu'un était venu, lui apportant quelque vague cadeau; maintenant, il ne restait sur la table « que des papiers de soie froissés et des faveurs bleues. Cette petite joie était morte. Je cherchai s'il n'y en avait pas une autre dans ma semaine... » C'est bien tout ! Ce dimanche coulera comme tous les

---

(1) *A la Recherche du Temps perdu. — Du côté de chez Swann*, t. I, pp. 49 à 59. — Marcel PROUST a tracé d'inoubliables portraits de ces maniaques provinciaux qu'il a eu le temps d'observer, seul être jeune (comme Loti ou l'enfant de *La Becquée*) parmi de vieilles gens. — V. p. ex. p. 55, les propos de la tante Léonie qui, « depuis la mort de son mari, n'avait plus voulu quitter, d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, puis son lit, et ne « descendait » plus, toujours couchée... » Il est difficile de trouver un plus bel exemple de cette *volonté d'immobilité* où se complait la bourgeoisie provinciale, et qui semble bien, avons-nous dit, être son caractère le plus expressif.

— Le narrateur de « *Swann* » note, avec une impitoyable netteté, les tics de chacun, p. ex. les manies météorologiques de son père, pp. 66-98; et aussi le portrait de la fille de cuisine, « une personne morale, une institution permanente à qui des attributions invariables assuraient une sorte de continuité et d'identité, à travers la succession des formes passagères en lesquelles elle s'incarnait, car nous n'eûmes jamais la même deux ans de suite... » (p. 77).

— Dans « *La Becquée* », à part Philibert « le Parisien », le réfractaire, on ne voit guère que des maniaques aux douces et persévérantes manies : la vieille tante Félicie, les autres vieilles tantes, l'oncle Planté, l'abbé Fombonne, le fermier Pidoux...

— Francis JAMMES nous donne également de délicieux portraits de maniaques : Me Denagiscarde, le pharmacien Fourcade, le capitaine Castéran, Me Valencie, etc... Mais toutes ces personnes me semblaient, dit l'auteur, « aussi âgées les unes que les autres et n'étaient point pour épanouir mon enfance... » (p. 21). — Notons cependant qu'un *Thierry Seneuse* ou un *Décadi* s'accommode fort bien de cette compagnie uniquement composée de vieilles gens. — V. aussi Jean VIOLLIS (*L'Oiseau Bleu s'est endormi*) et le délicat hommage que le conteur rend à ses grands-parents, auprès desquels il a trouvé un bonheur sans nuages.

dimanches, auprès de grand'mère et de sœur Henriette en prières [1].

A songer à ces heures si longues, si monotones, si vides, l'enfant devenu homme éprouve un sentiment de mélancolie que François Mauriac a rendu admirablement dans son *Enfant chargé de chaînes*. Comment, prenant conscience de cet enlisement dont sa jeunesse est menacée, n'eût-il pas tenté de se débarrasser de « ces chaînes » qui semblent le river à jamais aux fers de la prison provinciale et bourgeoise ? Comment n'eût-il pas rêvé *d'évasion* ? depuis longtemps fixé sur « l'étiquette, le classement, la vitrine » d'un chacun; connaissant par cœur toute sa ville, « aucune illusion possible; rien à attendre de personne... *Restait l'évasion...* » Et François Mauriac insiste sur l'idée de la fatalité d'un tel sentiment; impossible de s'y soustraire; à moins que « d'accepter d'être pierre grise du gris édifice »; « toujours, quand on écrit d'une ville de province telle que Bordeaux, il faut en venir à cette idée d'évasion...; rien ne reste que de fuir... » [2]

C'est parce qu'il se sent étroitement enserré par la province que le Grand Meaulnes, d'Alain-Fournier, le regard toujours tourné du côté du « Domaine mystérieux », du « Pays sans nom », s'abandonne au désir obsédant de l'évasion et « réalise » la fugue dont rêvait son enfance prisonnière. D'autres seront lents à se décider au départ: traînant, comme le petit Pierre, « une chaîne de jours sans renoncer à trouver le pays inconnu », tout en écoutant avec délices l'appel insidieux des « ailleurs », la voix mystérieuse qui conseille l'évasion, ils s'avancent, reculent, atermoyent. N'est-ce pas le cas de Meaulnes lui-même, que François, le confident de l'écolier, réveillé par ses préparatifs nocturnes, apercevait, « dressé, tout équipé, sa pèlerine sur le dos, prêt à partir et s'arrêtant, hésitant ?... » « Au moment de lever le loquet de la porte de l'escalier... il reculait une fois encore... Puis, durant les longues heures du milieu de la nuit, fièvreusement, il arpentait, en réfléchissant, les greniers abandonnés... » [3]

Et c'est également le cas de Pierre Loti : des parents âgés, très aimants et très aimés, essaient de retenir l'enfant que tourmente son imagination en quête « de voyages et d'aventures »; mais la tendre

---

(1) *La Robe Prétexte*, p. 17. — V. aussi, du même auteur : *L'Enfant chargé de chaînes* (1913). « ... O mon enfance, c'est vers vous toujours que je reviens, c'est vous que je veux retrouver dans la maison de campagne trop grande... »

(2) *Une Enfance provinciale* (art. déjà cité).

(3) *Le Grand Meaulnes*, p. 50.

conjuration du pays natal, de sa chère Limoise et des siens, est impuissante à conserver au terroir et au foyer cette âme d'exil. Il s'effraie à la pensée d'être un jour, dit-il, « l'un de ces hommes d'un certain âge qui m'entouraient... les plus justement respectés... », de vivre comme eux, « utilement, posément, dans un lieu donné, dans une sphère déterminée, et puis vieillir, et ce sera tout...; alors une désespérance sans bornes me prenait... » [1] Ce n'est pas qu'il ait encore d'idée nette sur sa vocation, qu'il l'ait, à ce moment-là, reconnue; dans quelques années seulement, lui parviendra l'appel irrésistible de la mer et des « ailleurs ». A cette heure, la carrière de marin « l'effrayait » même « plus qu'une autre », puisqu'il lui faudrait « quitter pour des années » sa mère et tous ceux qu'il aimait. Et pourtant, cédant à des sollicitations secrètes, inconscientes, obscures, son âme s'est déjà évadée; l'esprit, qui répugnait aux carrières sédentaires, a eu raison du cœur. Mais on sent bien, à travers l'œuvre de Loti, qu'il a, toute sa vie, souffert de cette trahison aux dieux de son sol, de son foyer, et porté, comme un remords, la nostalgique peine qui marque les transfuges.

Une âme tourmentée, et qui désire « autre chose », c'est encore celle de *l'Enfant à la Balustrade*. En sa calme Touraine, instruit sans rudesse par un vieux prêtre, grandissant « en âge et en sagesse », ce petit garçon devrait, au contraire, s'estimer heureux de son sort, car il semble promis à une vie aussi tranquille que celle de sa ville natale. En réalité, ce milieu n'offre un visage paisible et indifférent qu'aux étrangers. Un grave débat émeut les familles bourgeoises de la cité tourangelle; sans consulter la « société » qu'il fréquente, le père de « l'enfant à la balustrade » acheta la maison Colivaut; c'est là un grave manquement à la bienséance; l'imprudent et sa famille éprouvent alors l'hostilité de l'opinion publique que dirigent les Plancoulaine... Une guerre perfide, une guerre de « mots », des attaques sournoises, compliquées de difficultés domestiques dues à un « remariage », assombrissent l'existence des habitants de la maison « à la balustrade ». Mêlé à ces ennuis, l'enfant connaît la longueur et la mélancolie des heures; il « aspire vers quelque chose de plus ragoûtant que la vie médiocre de tous les jours... » Tant de monotonie dans cette existence mesquine des citadins qui l'entourent, leurs soucis sans grandeur, leurs ambitions piètres, leurs manœuvres obscures, leurs fades propos, lui font rechercher la compagnie silencieuse

(1) *Le Roman d'un Enfant*, pp. 225-285.

du poète Vigny dont la statue se dresse, silhouette hautaine, en face la maison à la balustrade. « Dominant tout le monde de sa mine altière », cet être inconnu de tous restait étranger à nos rumeurs, à nos disputes, à nos bassesses... » « C'est à lui que l'enfant en appelle, de sa solitude, de tous ses « beaux désirs d'enfant, écornés déjà aux réalités de la vie... » Et rien de plus émouvant que cette naïve prière : « Que voyez-vous ? Que voyez-vous ? vous qui avez l'air d'être au-dessus de nous ? » [1] Tous deux rivés, le poète à son socle de pierre, l'enfant à la balustrade de sa maison, apparaissent comme des étrangers; leur corps seul est prisonnier de la petite ville; car, planant au-dessus des petitesses de l'ambiance, l'âme de l'enfant cherche à rejoindre celle du poète dans son orgueilleux empyrée.

a) MAINTENIR

Le caractère essentiel du cadre bourgeois de la province, comme de son cadre naturel, réside donc dans l'*immobilité*. Aussi bien, la volonté qu'il manifeste, par ses propos, ses actes, ses attitudes, sera de rester tel qu'il a toujours été, de « maintenir... » « *Je maintiendrai* »; la devise fameuse des Nassau pourrait être également celle de la bourgeoisie, surtout de la bourgeoisie terrienne. Ce qu'il importe en effet de *maintenir*, au premier chef, n'est-ce pas le domaine, la « propriété » ? la défendre sans merci contre tous ceux qui, étrangers ou parents, la menacent; n'est-ce pas la loi imposée au chef de famille par tous les aïeux « rassembleurs de terres » ? Empêcher le partage de ces biens entre d'avides héritiers; conserver, pour le petit orphelin de *La Becquée* [2] le vieux domaine des Planté, tel est l'idéal auquel Tante Félicie n'a jamais failli. Cette terre, dont elle eut la garde durant sa longue existence, ne mérite pas l'affront du morcellement, l'ingratitude de la vente. C'est elle qui permit, généreuse et loyale, à Félicie Planté, de faire vivre une famille nombreuse et endettée, de donner à chacun « la becquée ». Leur a-t-elle jamais manqué, cette terre de Courance ? demande tante Félicie à l'enfant qu'elle a mandé près d'elle, avant de disparaître.

---

(1) René Boylesve. — *L'Enfant à la Balustrade*, p. 386.

(2) *Id.* — *La Becquée*. Ici encore, il s'agit d'un fils unique, et plus d'une fois la famille bourgeoise, de même que le roman, a — comme écrit spirituellement René Lalou (*Histoire de la Littérature Française*, Paris, 1925, p. 154) au sujet du théâtre de Paul Hervieu — « *juste ce qu'il faut d'enfant* » pour que la lignée ne meure pas tout à fait et que la propriété familiale subsiste dans son intégrité.

Parce qu'à la veille de sa mort, de bonnes âmes viennent de l'engager à songer moins à cette terre — « vanité des vanités » — qu'à son salut, farouche et véhémente, tante Félicie défend *son* Courance nourricier des siens. Et elle rappelle à l'enfant tout ce que les Planté, ces ingrats ! doivent à leur terre. Est-ce que leurs champs de blé « les ont jamais trompés ? Est-ce qu'ils se sont jamais lassés de devenir le pain que Fridolin met au four ?... Et nos sapins ?... Et nos bonnes bêtes de vaches ?... Et les jolis fromages bleus ?... Des vanités, sans doute ? Imbéciles !... Retiens ceci : c'est qu'il faut s'attacher à quelque chose et s'y cramponner comme s'il n'y avait rien au monde de plus important : il faut regarder près de soi, et non pas dans les étoiles; autrement, tu feras des mots et point d'ouvrage... » [1] La leçon ultime de tante Félicie ne manque pas de noblesse; le bon sens, le réalisme pittoresque de cet enseignement s'accroissent d'un sentiment de reconnaissance profonde envers la terre; il y a du lyrisme dans ce *credo*, comme il y a de l'héroïsme dans la vie sans faiblesse de la tante Planté.

Maintenir la propriété ! [2] Maintenir également les traditions d'honneur bourgeois; en mourant, le capitaine Bourasset dit à son fils, qu'il laisse indigent : « N'oublie jamais que tu es un monsieur ! » ce qui signifie : au milieu des petits campagnards qui seront désormais tes seuls camarades, et dont aucun n'est plus pauvre que toi, garde tes manières, ton langage d'enfant bien élevé; souviens-toi de l'éducation que ta famille t'a donnée; reste fidèle à notre idéal... [3]

Il peut se faire que l'enseignement que donne le milieu apparaisse contradictoire à l'enfant s'il est, comme celui de *La Maison*, élevé par deux générations, celle des parents et celle des grands-parents. Dans ce roman d'Henry Bordeaux, l'enfant se trouve en effet malencontreusement placé au centre du conflit douloureux qui met aux prises son père et son aïeul : celui-ci est un esprit fantasque, taciturne, inapte aux affaires de la vie pratique, resté dans sa famille

---

(1) *La Becquée*, p. 290.

(2) D'où l'horreur des révolutions : V. Henry Bataille. *L'Enfance Eternelle*. — Paul Adam. *Les Images sentimentales*. — A. Hermant. *Confession d'un Enfant d'Hier*, au sujet de cette « haine des révolutions » enseignée, à propos de la Commune, à l'enfant. — Sur la question de l'*héritage*, v. encore M. A. Leblond. *Le Miracle de la Race*. — *Anicette et Pierre Desrades*.

(3) Jean Renaud. *La Jeunesse de Prosper Bourasset*, p. 6. — Un enseignement sur lequel insiste le milieu bourgeois, et qui est la conséquence de son respect de la propriété, c'est l'*horreur du vol*. A ce sujet, on lira « *Un Belle Journée* », (*Œuvres Libres*, septembre 1923), cette nouvelle dans laquelle J. de Lacretelle nous montre la stupéfaction douloureuse de vieilles gens qui surprennent leur petit-fils en train de les voler.

comme dans la vie un « irrégulier » quelque peu fol et volontiers frondeur de tout ordre, domestique, politique et social, un disciple impénitent de Jean-Jacques, un contempleur narquois ou amer de la société bourgeoise. Auprès de lui, le père exerce le gouvernement de la maison, en assume toutes les charges avec une conscience, une probité, une sévérité magistrales et doit, plus d'une fois, s'instituer le censeur, respectueux mais inflexible, des propos et des actes de son propre père [1].

L'aïeul enseigne le mépris de la propriété, « l'horreur des clôtures », la bonté de la nature, l'irrespect envers les ancêtres, la puérilité du culte domestique [2]. Leçons surprenantes, séduisantes, et qui ne manqueraient pas de trouver dans l'âme de l'enfant de complaisants et dangereux échos si le père n'intervenait pour redresser cette éducation à la Rousseau et ne s'efforçait, quand il en a le loisir, d'inculquer en l'esprit du petit garçon l'amour des vertus bourgeoises. Lequel l'emportera ? Entre les deux idéals qui se disputent son cœur, longtemps l'enfant balance [3]. Va-t-il suivre les conseils de l'utopiste, de l'iconoclaste ? Il lui faut — leçon suprême — le spectacle du père, prématurément usé par la vie, étendu sur sa couche mortuaire, et celui de l'aïeul, devant le cadavre, désemparé comme un enfant, pour qu'il comprenne enfin la loi impérieuse que dicte « la maison ».

L'enseignement de tante Félicie dans *La Becquée*; celui du père, dans *La Maison* [4], se fondent essentiellement sur le respect du

---

(1) *La Maison.* — ... « Mon petit (dit l'aïeul en promenade avec l'enfant), je n'aime pas les villes...; je déteste les routes..., j'ai horreur des clôtures... La nature est bonne et ne nous veut aucun mal. Ce sont les hommes qui la gâtent... » (p. 108).

Ils sont arrivés devant un paysage de terres et de champs que l'enfant ne connaît pas : « A qui est-ce ? — Mais à personne ! — A personne ? c'était bien étrange... — A nous, si tu veux, reprit grand-père. Et son rire, son terrible petit rire, commença de ruiner mes idées sur la vie, mes croyances... » (pp. 109-123).

(2) Grand-père se mettait délibérément *en dehors des ancêtres.* Il prétendait faire bande à part, marcher tout seul, hors des routes, comme dans nos promenades... Il traitait (son père) sans aucun respect, et cette audace, que j'estimais inouïe, m'attirait bien plus qu'elle ne me déconcertait.... » (p. 162).

(3) L'Enfant est d'autant plus indécis que, tout séduisant que lui paraisse un enseignement anarchique comme celui de l'aïeul de « *La Maison* », son esprit est, comme chez tous les enfants, aussi enclin à la notion de *règle* et d'*ordre*. Cf. à ce sujet F. Buisson et Durkheim (*Dictionnaire Pédagogique*, art. *Enfance*). « ... En même temps que l'enfant est une sorte d'*anarchiste*, ignorant de toute règle, de tout frein, de toute suite, il est un petit *traditionaliste*, et même un *routinier*... », remarque d'une profonde justesse et que chacun peut vérifier autour de soi.

(4) Au sujet du spectacle de conflits entre parents de plusieurs générations, v. Paul Adam. *L'Enfant d'Austerlitz* subit une triple influence : celle du bisaïeul, voltairien, républicain et franc-maçon; celle du grand-père maternel, général bonapartiste; celle, plus lointaine, du père, secrètement passé au parti de Moreau. Cette triple influence, nous la retrouvons plus tard, dans l'âme compliquée du héros de « *La Ruse* ».

sol nourricier, la reconnaissance envers le domaine. L'oncle de Thierry Seneuse commente la leçon du milieu bourgeois sur un ton plus élevé encore [1]. Ses affectueuses causeries prennent, comme nous l'avons vu, leur inspiration dans la sérénité du terroir champenois, dans l'intimité parlante de la cathédrale, à la fois majestueuse et familière. A cet enseignement qu'assume l'ambiance, l'oncle ajoute sa propre leçon; à mesure que Thierry grandit, l'érudit M. Seneuse lui donne, sans pédantisme, une *explication* du milieu naturel et humain, une connaissance approfondie qui vient heureusement éclairer les suggestions du décor. En outre, il fait appel à la sagesse des bons écrivains du terroir, « les auteurs de *La Ménippée*, Coquillart, Eustache Deschamps, Guillaume de Machaut, ce comte Thibaut qu'admirait Dante », et Maucroix regrettant son « benoît préau », et Joinville, et surtout La Fontaine dont les fables « apparaissaient à l'oncle comme l'encyclopédie de sa province ». L'oncle conduit Thierry aux lieux illustres du passé champenois; l'un de ces pèlerinages les mène à Arcis-sur-Aube, où vécut Danton, devant la demeure où « le demi-dieu faisait le vieux rêve humain de finir ses jours en pêchant à la ligne et en plantant ses choux... » La tradition républicaine des Seneuse vénère en Danton à la fois le Champenois resté fidèle au terroir et le citoyen qui « acheva de culbuter l'ancien monde »; fils de conventionnel, l'oncle Seneuse ainsi s'attache à développer dans le cœur vierge de son neveu « le double et magnifique amour de la terre natale et de la Révolution... » Ce sage et méthodique enseignement serait incomplet si Thierry n'apprenait à se comporter en digne fils de son milieu; n'est pas bourgeois de Reims qui veut; aussi les « Vellerives » que connaîtra, plus tard, Thierry, ne sont point, en dépit de leurs prétentions, de la caste des Seneuse; l'oncle veut ignorer ces parvenus, et le rappelle à Thierry. Celui-ci doit être digne d'appartenir au patriciat de la cité; il faut qu'il sache, une fois maître de céans, tenir sa maison, recevoir ses hôtes... « Avec bonhomie, l'oncle initiait son élève aux soins qui embellissent la vie provinciale...; il expliquait l'entretien du fruitier, l'art d'encaustiquer les meubles et faisait assister son neveu à la fabrication des confitures

(1) *La douce Enfance de Thierry Seneuse.* Il faudrait ajouter que l'oncle Seneuse, rentier, célibataire, a tout le temps nécessaire pour assurer à Thierry une éducation de choix. Ce sont précisément les *loisirs* qui manquent au père de « *La Maison* » (et il le dit formellement) pour qu'il puisse, comme il le voudrait, faire l'éducation de son fils. V. *La Maison*, p. 240.

et du cassis... Il fallait que l'héritier... apprît comment on traite son vin quand on est honnête homme... » [1]

Une telle éducation, harmonieuse en ses principes comme par son développement, atteste la persistance, en certaines familles de la vieille bourgeoisie, d'un idéal domestique et social qui n'est pas sans grandeur.

b) PARVENIR

Si « *maintenir* » est le mot d'ordre que passe la bourgeoisie terrienne à ses fils, « *parvenir* » est celui que reçoit l'enfant de la petite bourgeoisie. Parvenir ! Dépasser le père ! Le grand-père Dumont ne savait pas lire; le fils, qui sait lire, enverra son fils au collège, son petit-fils à Polytechnique [2]. Et le père de *Jean-Jacques de Nantes*, et celui de *Sébastien Roch*, de *Jacques Vingtras* et de tant et tant d'autres, humiliés dans leur condition mesquine de petits commerçants, de petits fonctionnaires, demandent à l'Ecole l'instruction, les diplômes qui permettront à leurs fils d'accéder à la véritable bourgeoisie. Dès son plus jeune âge, l'enfant est mis au courant de ces espoirs familiaux. « C'était le sujet des causeries intimes, le soir, sous la lampe », dit le conteur de *La Gangue*. « Il était arrêté que, si j'avais du goût pour les mathématiques, on me pousserait à Polytechnique... Non, pas artiste !... — Pourtant, disait ma mère, s'il devenait plus tard un Carolus Duran ou un Bouguereau ?... » [3]

Parvenir ! Le grand-père de Michel Varambaud fut greffier de justice de paix; le père est procureur de la République; que deviendra Michel ? En attendant, la famille surveillera, prodigieusement intéressée, ses études. La mère se fait la répétitrice impitoyable de la classe du jour: et ce seront, dès lors, de tristes soirées pour Michel ! « ... Un flot ininterrompu d'exclamations de colère » jaillit de la bouche maternelle. « Etait-il idiot ? ne comprenait-il rien ?... Et toujours elle l'accusait de le *faire exprès*... » [4] Et le père d'intervenir à son tour : « ...Souvent, avant que le devoir fût terminé, M. Varambaud réclamait la page commencée. Mal disposé déjà quelquefois par les notes médiocres que Michel avait rapportées du lycée, ...il parcou-

---

(1) *La Douce Enfance...*, p. 97.

(2) V. Edmond About. *Le Roman d'un Brave Homme*, p. 29.

(3) Paul Brulat. *La Gangue*, p. 91.

(4) René Béhaine. *Les Nouveaux Venus*, p. 200.

rait vivement les lignes du regard, s'irritant progressivement à la vue des fautes qu'il y trouvait; tout à coup, pour une faute de plus, ...il finissait, sous les yeux épouvantés de Michel, ...par déchirer le devoir presque aux trois quarts terminé. Il fallait recommencer... » Il n'est pas jusqu'aux grands-parents qui, dans leur retraite, ne suivent, « avec un intérêt croissant, qui avait remplacé tous les autres », les progrès scolaires de leur petit-fils. Ne le voyant pas, ils avaient « fini par transformer sa figure en un point idéal et sensible vers lequel convergeaient tous leurs désirs et leurs espoirs... » [1]

Nul, mieux que René Béhaine, n'a su peindre avec objectivité et minutie ce tableau, si commun dans le milieu de la petite bourgeoisie, de la famille acharnée à la réussite scolaire de ses fils [2]. Dans ce roman, le zèle de l' « admirable mère de Michel Varambaud », sa sévérité que ni les larmes, ni les chagrins, ni les insomnies du petit ne rebutent, son dévouement à l'avenir de l'enfant, révèlent une sorte de fanatisme. Faut-il ajouter que l'auteur s'interdit toute « charge »; il prend l'enfant qu'il nous décrit dans l'un de ces milieux de « Français moyens » que nous connaissons tous; — n'avons-nous pas, peu ou prou, connu en notre enfance les soirées studieuses et désolées du jeune Michel ? — M. Varambaud n'appartient pas à ce type de « grotesque bourgeois » que nous offrent Octave Mirbeau dans son *Sébastien Roch*, ou encore Jean Sarment dans son *Jean-Jacques de Nantes*.

C'est un singulier personnage que le père Roch, ou plutôt « Joseph-Hippolyte-Elphège Roch », comme il s'annonce lui-même en tous lieux; ce commerçant de Basse-Bretagne, d'une prétention qui n'a d'égale que son ignorance, a décidé d'éblouir ses compatriotes en envoyant le jeune Sébastien dans une école digne de ses ambitions. « Grâce à moi », dit-il à l'enfant, ahuri devant un aussi pompeux discours, « tu vas être élevé avec la fleur de la jeunesse française... Tu ne verras autour de toi que les grands exemples de la richesse héréditaire et de l'illustration nationale, si j'ose m'exprimer ainsi...

---

(1) *Id.*, p. 251.

(2) V. Gilbert DE VOISINS. Dans « *Les Miens* » (p. 59), l'auteur rappelle que son travail à l'école inquiétait son père, lequel eût voulu le voir au tout premier rang. « ... Au moins, s'il était imbécile, on pourrait se faire une raison ! dit-il à maman... Un jour, je me classai cinquième, mais ce n'était pas ce que voulait mon père; il désirait mieux... » Qui dira les cauchemars que cette *place de premier*, si convoitée par les parents, aura donnés aux malheureux écoliers !

V. également FLAUBERT (*Madame Bovary*), au sujet de Charles Bovary, l'éducation qu'il reçut de son père, et celle que rêvait pour lui sa mère, le voyant plus tard « dans les Ponts-et-Chaussées ou dans la Magistrature ».

Remercie le ciel d'avoir un père tel que je suis. Car je me saigne aux quatre membres... » Et, puisque l'enfant va entrer au collège Saint-François-Xavier, il lui enjoint de renoncer dorénavant à frayer avec ses camarades du village. Entre eux et Sébastien, « désormais, il y a un abîme... Un abîme, ce que j'appelle !... » [1]

Grande sera donc la déconvenue de M. Roch lorsqu'il recevra les premiers bulletins de son fils. On lui demande : « Et Sébastien ? Etes-vous content de lui ?... Je ne veux pas, écrit-il à l'écolier, avoir l'air d'un imbécile, et je réponds : Oui. Mais à quoi penses-tu ?... Ah ! j'ai été bête !... J'aurais dû te laisser ici, et t'apprendre le métier de quincaillier... Mais un père est un père... Il a de l'ambition... »

Lorsque, chassé du collège à la suite d'une navrante affaire, Sébastien est rendu à son père, celui-ci implore le « recteur »; M. Roch a « une situation... Je jouis de l'estime de tout le monde, moi !... » Comment désormais affronter le regard des gens du village ?...

Le père de Jean-Jacques de Nantes est aussi ridicule que le digne M. Roch [2]. Cet épicier de faubourg est, lui aussi, féru d'instruction, et chapitre, chaque soir, son fils sur ses obligations scolaires. Au surplus, se donnant volontiers comme un esprit éclairé (voire comme un esprit fort, plaisantant la mère lorsqu'elle fait réciter à Jean-Jacques son catéchisme); ami de l'instituteur qu'il apprécie (« un républicain, un farouche... »), il rédige lui-même, « avec une application de sergent-fourrier », une sorte de traité d'éducation à l'usage de Jean-Jacques. « Ce plan d'éducation abondait en idées générales et en ingénieux aperçus. Il commençait ainsi : 1° Il faut à l'enfant un père. — Il faut à l'enfant une mère; 2° Un enfant qui n'aurait pas de parents serait un immeuble sans escalier... » etc., etc... Bien entendu, l'épicier « suit » son fils dans ses études; il s'attache à ce que Jean-Jacques « ne se laisse pas fausser l'esprit par des bandes d'imbéciles qui veulent vous « en remontrer ». Il estime, pour son compte, que Vercingétorix était un « gars qui n'avait pas peur ». Par contre, Jeanne d'Arc n'étant « ni chair ni poisson », il ne la prisait guère.

---

(1) *Sébastien Roch*, p. 17.

(2) V. également Jules VALLÈS (*L'Enfant*). La mère de Jacques Vingtras écrit à son fils en pension à Paris : « Travaille bien, mon enfant, et relève tes basques quand tu t'assieds... » (p. 322). Revenu, après son échec, à la maison, le père, ce « romain », l'accueille en « romain » : ... Jamais il n'a été si Brutus qu'aujourd'hui. Il a rejeté le gland de son bonnet grec, comme s'il y avait de la faiblesse dedans, et il se tient dans son fauteuil comme si c'était une chaise curule. « Vous êtes mon fils, je suis votre père... » Jules Vallès a su caricaturer d'un crayon féroce, impitoyable, ce père et cette mère, dignes représentants du « grotesque bourgeois » (p. 366).

Touchant le travail et la discipline, le traité exige évidemment que Jean-Jacques soit *un bon élève*, qu'il « fasse attention »; qu'il n'imite pas les mauvais élèves. « Les mauvais élèves » habitent le quartier et entrent chez l'épicier acheter des bonbons ou des bâtons de réglisse. L'épicier les regarde de haut, méprisant dans son cœur de père ces enfants d'autrui qui dilapident en sucreries l'argent de leurs malheureux parents. Puis il emplit un cornet de papier jaune fait d'avance et qui ne contient pas le poids... »[1] Ainsi dressé, Jean-Jacques, qui est le meilleur fils du monde, travaille avec une rare application. Il sera un bon élève, comme on le lui a ordonné. Cela ne l'empêche pas, plus tard, d'échouer dans la vie, de faire un piètre employé, un piètre mari, un piètre père de famille. Pouvait-il en être autrement ? Né velléitaire, l'âme pleine de bonnes intentions, mais le caractère incapable d'une action menée jusqu'à sa fin, Jean-Jacques connaît une vie qui n'est qu'une longue suite de rêves avortés et d'actes manqués. Toujours, il lui faudrait, semble-t-il, les ordres précis de l'épicier, et ses conseils et ses menaces et le rappel des prescriptions du fameux traité. Sur le tard de ses jours, en présence de cet héritier falot, désemparé devant l'existence, le père peut apprécier les résultats de ses stupides théories et de sa maladresse d'éducateur. Etait-ce ainsi qu'il entendait le « *Parvenir !* » dont il avait fait l'âme de sa « doctrine » ?

*
* *

Tous les enfants n'ont pas le caractère docile de Jean-Jacques de Nantes. Chez ceux que malmène ou opprime la famille, qu'elle accable sous le faix de ses commandements, qu'elle tyrannise de ses sempiternelles défenses[2] — l'inlassable et vaine bonne volonté de Jean-Jacques à « parvenir » se change en une attitude butée, rétive, souvent passive et consciente de cette résistance, d'ordinaire silencieuse, qu'elle oppose à toute prescription, voire à toute flatterie des siens. Combien d'entre eux, telle la *Pierrette* de Balzac, ne se résis-

(1) Jean SARMENT. *Jean-Jacques de Nantes*, p. 38.

(2) Pour beaucoup de parents, l'éducation apparaît, en effet, uniquement comme un *système de défenses* à imposer à l'enfant: ils ne conçoivent pas que la fonction éducative s'exerce autrement que selon des méthodes coercitives et sur un ton sévère et réprobateur. Un père ou un mère *doit* gronder, menacer, punir, et toujours *défendre*.
V. à ce sujet SÉVERINE. *Line*, p. 59. « ... Le jardin est beau, plein de jolies et bonnes choses; mais c'est, pour l'enfant, le jardin de Tantale. — Line, tu ne toucheras point aux fleurs !... Line, tu respecteras la treille !... Line, tu seras damnée si tu voles un seul fruit !... Ne cueille rien, tu as compris ?... »

gnent pas à l'étiolement de la « rigide cage provinciale », et grandissent dans la désaffection croissante d'un milieu où, pareils à Jacques Vingtras, ils apparaissent comme de précoces « réfractaires ». Rejetant le carcan de la bonne éducation, ces enfants proclament leur farouche mépris de l'idéal bourgeois et leur désir de vivre affranchis de ses règles étriquées. « Je veux être ouvrier », disait Jacques Vingtras [1]. « Je veux être domestique », dit le Milou de Valéry-Larbaud, exaspéré par les homélies des « gens d'âge », les remontrances des siens qui l'invitent, à chacune de ses incartades, « à demander pardon à genoux devant le portrait du grand-papa... » Celui qui fut « le grand homme de la famille », ce « feu M. Saurin », Milou le « considère comme le plus détestable de ses ennemis »; s'il l'osait, il crèverait avec plaisir les yeux de cette idole du logis et ceux de Gambetta, — le « Grand-Bêta », comme l'appelle ce roué qui joue les innocents, — car Gambetta fut l'ami du grand-père, et c'est encore pour Milou un « modèle »; or la haine que Milou sent dans ses propres yeux suffirait à faire descendre de leurs cadres le grand-père et « le tribun... » [2]

Milou se contente de haïr le *modèle bourgeois*. Dans sa maison de Charleville, « toujours seul, sans famille », las d'avoir « sué d'obéissance... tout le jour », « l'âme... livrée aux répugnances », l'auteur de la *Saison en Enfer* avoue fièrement avoir « encore tout enfant » admiré « le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne... Il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur, et lui, lui seul ! pour témoin de sa gloire et de sa raison... » [3]

C'est aussi un « forçat intraitable », un irrégulier, un affranchi, qu'admire, dans *Le Réprouvé*, le jeune héros de Robert de Traz. Rimbaud enfant eût aimé ce Malrose inquiétant, attirant comme un fruit vénéneux, si « différent des autres », qui séduit le petit garçon par une « dissimulation sœur de la sienne » et par ce que l'enfant pressent de singulier en cet homme taciturne et mystérieux surgissant un beau jour, sans crier gare, — cousin « imprévu », — dans une paisible maison bourgeoise. Qu'a-t-il fait au juste, Malrose, pour inquiéter autant la famille, qui n'ose cependant le jeter dehors ? Aurait-il commis une faute grave, quelque chose comme une énorme désobéis-

(1) *L'Enfant*, p. 382.

(2) *Enfantines*, pp. 50-59.

(3) Arthur Rimbaud, *Une Saison en Enfer*, p. 221. — V. aussi « *Les Poètes de Sept Ans* », p. 89.

sance ? Il paraît pourtant si sûr de lui ! Mais « s'il défiait ainsi le blâme et le châtiment », c'est donc qu'il pourrait y avoir « des fautes qui demeurent impunies » ? (1) Une telle pensée scandalise l'enfant, et le ravit à la fois. Il n'y peut tenir : il ose interroger le redoutable Malrose; pour le forcer aux confidences, naïf et roué tout ensemble, il avoue, lui aussi, au ténébreux cousin, qu'il déteste « l'existence bourgeoise ». L'autre, de grogner d'abord, puis d'être amusé par cette « complicité » inattendue. Il se laisse aller à raconter à Gilbert ce qu'il a tu aux grands, quelques-unes des aventures de sa vie ratée. La confiance de Malrose touche le petit : « ... Moi, enfant, j'eus pitié de cet homme... » Et le lendemain, alors que Gilbert vient de surprendre le cousin en train de compter des billets de banque dans le secrétaire paternel qu'il a forcé, c'est l'enfant lui-même qui tend les coupures au voleur interloqué. Le père entre au même moment. Malrose s'enfuit. Et l'enfant, « lucide et résolu », ne craint pas d'avouer sa collusion avec le voleur (2). Pour l'irrégulier qui l'a conquis, Gilbert serait, on le voit, prêt à toutes les audaces, au crime peut-être; avec délices, il est passé dans le clan « anti-bourgeois »; le réfractaire a trouvé là le plus zélé des disciples (3). Et nul exemple ne montre mieux l'extraordinaire emprise qu'ont toujours exercée, sur des âmes d'enfants, les réfractaires de tout ordre. L'enfance se rangera éternellement aux côtés de Guignol contre le gendarme et le commissaire. Gavroche est du parti des insurgés, et Cosette va, d'instinct, à Jean Valjean (4).

---

(1) Robert DE TRAZ. Dans *Complices*, la nouvelle intitulée : *Le Réprouvé*, p. 5.

(2) *Complices*, p. 46. — ... Tu ne sais pas, dit Gilbert à son père, combien Malrose est malheureux ! Alors, j'ai pris l'argent pour le lui donner. — Petit misérable ! — Mon admirable père, ce bourgeois timide, pâlit d'abord, d'une pâleur verte qui me fit comprendre l'énormité de mon acte. Ensuite, il tendit les bras vers moi : — Viens que je t'embrasse !... » Le père devient ainsi, comme l'enfant, le *complice* du réprouvé, contre la mère, ennemie déclarée de Malrose, et contre le milieu social.

(3) L'arrivée inopinée du cousin Malrose (v. p. 9) fait songer à celle, si redoutée, du terrible *Abbé Jules*, cet autre réfractaire, qui, lui aussi, saura gagner l'affection de l'enfant. V. Octave MIRBEAU. *L'Abbé Jules*. Lorsque meurt ce prêtre maudit, entouré de la réprobation unanime des parents et du milieu, l'enfant sera seul à regretter cette nature inquiète. (V. p. 312).

(4) Notons, à ce sujet, l'influence réciproque, et heureuse, qui s'exerce sur l'âme de Jean Valjean le réprouvé, et de Cosette, l'abandonnée : « ... Il n'était guère moins chancelant que Cosette... Il aima, et il redevint fort... Grâce à lui, elle put marcher dans la vie; grâce à elle, il put continuer dans la vertu... » (*Les Misérables*, t III, p. 186).

Entre ces deux parias, s'établit ainsi une sorte de pacte moral. C'est, en somme, le thèse développé par PANAÏT ISTRATI dans son beau roman : *Codine*. Celui-ci, un dangereux bandit, a gagné l'amitié d'Adrien Zograffi. L'enfant préfère secrètement, « malgré son aversion pour leur vie épouvantable », Codine et ses compagnons, aux gamins de son âge (p. 56). Et Codine, touché de cette amitié si pure et si franche, redevient « pur » avec l'enfant... « Veux-tu, Adrien, que nous soyons amis ? Tu m'apprendras ce que Dieu et ta mère t'apprennent, et moi je te dirai ce que je sais, car j'en sais beaucoup... » Il lui enseigne, à sa manière, qui est accessible à l'enfant, épris naturellement de jus-

Le père d'Henry Bataille veut enseigner à son fils « l'horreur des révolutions »; il lui montre un jour Louise Michel, la « vierge rouge ». Mais, au lieu d'effaroucher l'enfant, ce visage « qui faisait penser à Sainte Geneviève » le troubla énormément. « Je revins à la maison, silencieux, emportant dans mon cœur un germe nouveau...; mon intuition me révélait que je venais d'être mis en présence d'une beauté morale indéniable... » (1) Ce ne sont pas toujours, on le voit, les dieux que la famille et le milieu bourgeois révèrent qui ont l'heur d'obtenir les hommages, la déférence et la sympathie de l'enfant. Il ne lui déplaît pas, bravant la défense et le courroux paternels, ou dissimulant sa foi secrète, affrontant la morale bourgeoise ou s'amusant à la berner, de servir avec zèle d'autres autels.

Ce sont là des manières de représailles des jeunes contre les grands et qui montrent une insoumission, voire une hostilité de l'enfant aux prises avec la morale du milieu bourgeois. Sans aller jusqu'à consentir à cette guerre plus ou moins sournoise, l'enfant connaît un autre moyen de se libérer des contraintes établies par une société soucieuse d'ordre et de convenances. Chose invraisemblable pour beaucoup ! il rencontre des alliés, des *complices*, parmi les « hommes d'âge », les vieillards (2). Certains d'entre eux, en effet, ne craignent pas, en toute ingénuité, de confesser à l'enfant — s'ils l'admettent à leur audience, — leurs méditations réalistes et désabusées. C'était le cas du grand-père de *La Maison*. C'est également

---

tice et de bonté, ce que c'est que le *bien* et le *mal;* le mal, dit Codine, le seul mal, c'est l'injustice... Tu attrapes un oiseau, et tu le mets en cage; ou bien, au lieu de donner de « l'avoine à un cheval, tu lui fous des coups de fouet. Voilà des injustices... » (p. 57).

(1) *L'Enfance Eternelle*. Cf. encore, au sujet de l'Enfance réfractaire : Henri POURRAT (*Le Mauvais Garçon*). — Henry BORDEAUX (*La Maison*). — André GIDE (*Les Faux Monnayeurs*) (il s'agit ici, surtout, d'adolescents). — Albert THIERRY (*Le Sourire Blessé : La Déchéance*). — PANAÏT ISTRATI (*Kyra Kyralina*), etc... — A signaler aussi une excellente nouvelle du romancier russe KOROLENKO (*En mauvaise Société*).

(2) Ces vieillards sont, en général, des simples, des gens de métier, des passants. V. par exemple : le vieux Chinche le « pattier » dans *Décadi* (Paul CAZIN) — le « Jésus-Christ » des *Temps Innocents* (Emile HENRIOT) — le vieux Tempête le pêcheur du *Peuple de la Mer* (Marc ELDER) — le pêcheur Noras, de l'*Ame en Friche* (Edmond ROCHER) — le parrain de *Poil-de-Carotte* — l'oncle Gottfried, le colporteur, de *Jean-Christophe* — le concierge de l'*Enfant Sage* (André MADELINE) — le marchand de lunettes, de *Pierre Nozière* — le vieux garde d'Etiolles, de *Jack*, etc...

L'un des éléments de la faveur qu'obtiennent les gens de métier auprès des enfants, vient du fait que ces hommes leur révèlent un monde nouveau, celui de la vie pratique. Et ils le leur révèlent d'ordinaire sans grands discours, par leur simple exemple; ils invitent l'enfant à œuvrer à son tour; quelle joie il éprouve, sous leur direction, à s'initier aux besognes manuelles qui, exécutées de moins en moins maladroitement par cet apprenti bénévole, lui valent un mot de compliment, un encouragement de ces *maîtres* que l'enfant s'est choisi lui-même. V. J.-J. THARAUD : *Notre cher Péguy* « au sujet de l'influence qu'eurent sur le petit Orléanais de la rue Bourgogne, ses voisins, des « petites gens d'autrefois, sérieux, honnêtes, appliqués à leur métier... » (p. 19).

celui de « Louis-Gustave Auffray, marchand de poules », le vieux solitaire qui a pris en affection Jean-Jacques de Nantes. Déjà, l'enfant tenait, du père Challe, le revendeur de légumes, des notions sur la vie qui n'avaient rien de commun avec celles que lui donne, d'un ton péremptoire, l'épicier son père. Le bonhomme Challe n'a point eu trop à se louer de l'existence : sa femme est morte d'un refroidissement; il « n'avait pas trouvé cela juste ». Ensuite, son fils est mort, tout enfant; ce sont les « frères quatre bras » qui le lui ont tué... Alors, « ça fait que » le père Challe n'est pas très religieux. Il n'est pas non plus très partisan de l'instruction. Il aime Jean-Jacques, mais il n'aime pas « les journaux, parce qu'il y a rien dedans que des menteries. La lecture, mon gars, c'est ton affaire. Et puis, je ne sais pas lire... » Jean-Jacques écoute avec plaisir cette voix monotone et cassée du vieux revendeur qui fait, débonnaire, sans rancune, le procès de bien des choses... Mais le préféré de l'enfant, c'est le père Auffray. Chez lui, l'enfant, évadé de la cage de l'épicerie, joue en toute liberté, dans « une paix maxime ». Jamais de conseils, jamais de remontrances; une seule leçon : de *tempérance*, pourrait-on dire, un jour où le vieux est sorti de son mutisme. A quoi bon tant vouloir « parvenir » ! « Bon élève », « bon élève », est-ce cela qu'exige la vie ?... « Je te le dis, j'ai eu plus d'ambitions que j'en ai. On me donnerait aujourd'hui cent mille francs pour les reprendre là où je les ai laissés... que je dirais : Je ne joue plus à ça. Faites-en cadeau à un autre... » Et lorsque Jean-Jacques aura jeté sa gourme : « ...Tâche un jour de trouver une pipe comme la mienne et de te payer six douzaines de poules... », et qu'alors, il revienne voir, s'il vit encore, le père Auffray... [1]

III

ENFANCES RURALES

L'exemple de Jean-Jacques et de son vieil ami, le marchand de poules, nous offre une transition naturelle pour passer de l'étude du milieu provincial au milieu rural. Ainsi Jean-Jacques va et vient entre

(1) *Jean-Jacques de Nantes*, pp. 40-58-132.

le faubourg triste et populeux de l'épicerie nantaise et la petite maison de campagne où Louis-Gustave Auffray élève ses volailles. Et le bonheur que l'enfant éprouve chaque fois à se rendre chez le vieillard se double certainement de la joie du petit citadin à vivre, toute une journée, hors des lisières familiales, dans la paix des champs. La sérénité de l'ambiance exerce son influence bienfaisante sur cette âme d'enfant de complexion assez mélancolique.

C'est que la Nature est, par son décor éternel, à la fois majestueux et familier, monotone et cependant changeant avec les saisons, une magistrale éducatrice. Muette pour l'étranger, elle parle à toute heure au cœur de l'enfant du terroir [1]. Les Tharaud donnent à *La Maîtresse Servante* le cadre de ce Limousin qui est « tout plein de mystère et de fées, qui a des voix si profondes pour des oreilles d'enfant ».

Le petit rural y grandit « sensible et tendre. Tout me parlait, et moi-même je parlais à toutes ces choses...; il me semble qu'à cet âge il y avait en moi quelque chose de poétique et de charmant qui s'est à jamais perdu, et, si je n'avais pas la crainte de paraître ridicule, *une sorte de génie sauvage...* » [2]

« ...Rien ne remplace ces minutes éblouies », écrit la plume fervente d'Henri Pourrat lequel, dans ses *Jardins Sauvages*, soutient que la Nature dote le petit campagnard d' « *un vert regard d'enfance* ». On dirait d'une illumination de l'âme, qui reçoit du décor naturel l'éblouissante révélation de ses formes, de ses couleurs, de sa beauté [3].

Au surplus, pour que l'enfant soit pénétré de cette lumière intérieure et retire, une fois homme, tout le bénéfice de cette confrontation incessante avec le paysage, il n'est point indispensable qu'il

---

(1) Ce n'est pas toutefois l'avis unanime. Ainsi Octave Mirbeau dénie à l'enfant le sentiment de la nature; lorsque l'*Abbé Jules* revient, après une longue absence, dans son pays natal, il lui semble « voir pour la première fois ce pays où il était né... *La nature ne dit rien à l'enfant ni au jeune homme.* Pour en comprendre l'infinie beauté, il faut la regarder avec des yeux déjà vieillis, avec un cœur qui a aimé, qui a souffert... » (*L'Abbé Jules*, p. 197). On reconnaît là le thème cher aux poètes romantiques. Toutefois s'il est exact que, pour *apprécier* à sa valeur la Nature et sa beauté, il est bon de l'avoir quittée, et d'y revenir « plein d'âge et de raison », cela n'empêche pas, loin de là, l'enfant de *sentir*, et même plus vivement peut-être que l'adulte aux sens émoussés par les années, la *beauté* et la « *bonté* » du décor agreste.

(2) J.-J. THARAUD. *La Maîtresse Servante*, p. 7.

(3) *Les Jardins Sauvages*, p. 42. — « C'est aux champs, écrit encore M. Henri Pourrat, que se pourrait le mieux tenter *une éducation du goût*, éducation très simple du sentiment et des sens... Surtout la *poésie n'est que là*, dans les visions du jeune âge... S'il n'y avait de véritable culture que pour ceux-là qui ont vécu aux champs ? La culture est-elle autre chose que l'éveil en nous du passé et son aboutissement suivant sa ligne ? Eh bien, s'enfoncer dans les campagnes revient à descendre dans les âges... La campagne, c'est l'antiquité contemporaine... » (p. 24-25).

croisse dans un décor aux lignes grandioses, aux teintes opulentes. « Trois pierres brutes, sous un ciel pluvieux, au fond d'un golfe plein d'îlots : voilà évoquée, exacte et concise, en l'âme des Celtes de *Salammbô*, toute leur nostalgique Bretagne [1]. L'enfant n'est pas plus exigeant; François Mauriac le dit fort bien : « Un grenier suffit à Rimbaud enfant pour connaître le monde et illustrer la comédie humaine; il m'a suffi de cette ville triste et belle, de son fleuve limoneux, des villas qui la couronnent, des pignadas, des sables qui l'enserrent et la font brûlante, pour tout connaître de ce qui devait m'être révélé... » [2] C'est dans « une campagne sans pittoresque, lente, pure et copieuse » que grandit Alain Fournier; et sa « vie de petit paysan » fut seulement « alimentée par la précieuse ignorance de tout autre paysage au monde que celui qu'on pouvait découvrir des fenêtres de l'école... » [3] Un parfum agreste, une odeur de fruit du terroir, il n'en faut pas davantage à Mme Lucie Delarue-Mardrus pour « reconstituer » sa Normandie natale et, partant, toute son enfance :

> « ...L'odeur de mon pays était dans une pomme... [4]
> ...Ah ! je ne guérirai jamais *de mon pays !*
> N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
> Dans leur fraîcheur, la paix *et toute l'innocence* ?
> Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?... » (*Ferveur*)

Quelques impressions de jadis, retrouvées en parcourant les *Jardins Sauvages*, et voici l'enfance auvergnate ressuscitée au cœur d'Henri Pourrat : « ... Le temps des bourrées, les soirs, sous l'ormeau du communal, au branle aigrelet d'une vielle... Le vent du soir

---

(1) G. Flaubert. *Salammbô*, p. 238.

(2) *Une Enfance Provinciale* (*Revue Hebdomadaire*, 12 et 19 décembre 1925).

(3) Jacques Rivière. (*Miracles*, p. 16). « ... Quelle estacade, ajoute l'auteur, pour les voyages de l'imagination !... »

(4) Il y a bien là, en même temps qu'un très heureux alexandrin, une excellente remarque psychologique. Si, comme nous l'avons vu à propos de la découverte du monde par l'enfant, ses plus nombreuses et notables sensations relèvent du sens de la *vue*, l'évocation du passé demande très souvent à l'*odorat* le rappel suggestif des heures d'alors. V. F. Mauriac : « ... Le silence, la divine mélancolie, l'*odeur* des feux de broussailles se mêle à l'*âcre senteur* des fleurettes jaunes, passant sur la campagne, dans ce calme sans limites... » V. encore, chez M. Proust, l'odeur de l'aubépine et celle du lilas, auxiliaires du souvenir, et si favorables à sa « reconnaissance » (p. 171). C'est encore une *saveur* (les madeleines) (p. 46); ce sont des *sonorités* (la voix des cloches lui rappelle Combray) (pp. 65-66).

apporte l'odeur de la soupe, cette fumée de genêts secs sous les grandes cheminées paysannes... » [1]

Une telle communion lie l'enfant au décor familier de son enfance qu'il semble désormais que l'âme du pays et l'âme de « son fils » ne fassent *qu'un*. Ainsi, allant « à la recherche du Temps perdu », Marcel Proust sent bien qu'il ne pourra isoler ses propres souvenirs, ceux de son moi d'alors, de ceux qu'il conserve du décor; ce n'est pas seulement ce décor que limitent Méséglise et Guermantes; son âme elle-même est insérée entre ces deux points extrêmes de l'horizon où s'arrêtait son regard; aussi bien, n'y aura-t-il plus, pour l'écrivain, d'autre *nature* que celle dont il paraît s'être infusé l'essence. Délicieusement, il continue à respirer « l'odeur d'invisibles et persistants lilas », car les fleurs qu'il rencontre aujourd'hui, ici et là, ne lui paraissent plus de vraies fleurs... » [2] « Il savait, écrit François Mauriac, qu'aucune autre campagne n'existait plus pour lui que celle de Combray, qu'aucune aubépine jamais ne lui donnerait de fleurs roses que la haie de Tansonville. En vain, plus tard, voulut-il, derrière les vitres levées d'une automobile, revoir des vergers en fleurs; *il était condamné* à n'en connaître jamais d'autres que ceux qu'il avait aimés, adolescent, du côté de Méséglise... » [3] Ainsi, lorsque Marcel Proust s'obstine à évoquer le décor naturel de son enfance, ce n'est point par désir littéraire de colorer agréablement son récit, mais pour essayer de retrouver son moi d'enfant; interrogeant le sol, les pierres, les fleurs, les haies, les clochers, les coteaux, il les adjure de lever, pour l'âme en quête de son passé, leur consigne éternelle de mutisme et d'hermétisme; que retiennent-elles *de lui*, ces choses de la Nature ? Lui permettront-elles, au terme de son effort, de rassembler les éléments de son âme éparpillée dans ce décor ? Tâche vaine ! l'éternel présent de la Nature et le passé de l'enfant sont indissolublement liés; c'est peine inutile que de songer à dissocier l'*âme de l'être* de l'*âme des choses*, alors que des affinités aussi puissantes que subtiles ont « condamné » ces deux âmes à une union intime et définitive.

Au lieu d'un appel à l'essor au-delà des horizons connus, l'esprit reçoit donc, en plus d'un cas, une invitation au recueillement, car la na-

---

(1) *Les Jardins Sauvages*, p. 23.

(2) *Du côté de chez Swann*, I, p. 170.

(3) *Une Enfance Provinciale*. (Art. déjà cité).

ture ambiante impose à l'enfant sa propre limitation [1]; cet espace mesuré, ce champ clos, ces « lointains » peu lointains en vérité qui, de leurs coteaux et de leurs bois, barrent le ciel, ce sont aussi les frontières de son cœur. Mais alors, comme, au lieu d'un contact superficiel, d'une vision inconsistante du paysage, l'enfant prendra conscience des liens qui l'attachent au terroir ! D'où sa reconnaissance filiale envers la campagne natale : « *Notre mère montagne...* », dit Henri Pourrat. On ne parle pas avec plus de dévotion, en effet, que ce fils d'Auvergne, de son père et de sa mère [2]. On n'atteste pas, d'une manière plus directe, l'étroite parenté de l'enfant et de son pays natal.

*
* *

Nous avons essayé de montrer l'action du décor rural sur l'âme de l'enfant, de signaler quelques-unes des leçons que ce décor lui donne[3] et qui expliquent l'affection filiale de l'homme pour le terroir. Pé-

---

(1) Cela ne veut pas dire que l'enfant ait alors le sentiment de cette *limitation*. A son âge, son pays lui semble au contraire aussi vaste que la terre. De la Guyenne, F. Mauriac se souvient « comme d'un monde aux nombreux climats différents, chacun ayant son ciel, ses fleurs, ses bêtes, son atmosphère... » (*id.*).

(2) V. Maurice BARRÈS. *Les Déracinés*. Il dit de l'un des collégiens du lycée de Nancy, qu'avant de partir pour Paris, « il n'était pas encore né. Le cordon ombilical qui le relie au milieu qui l'enfanta, n'est pas encore coupé. Décrire sa vie, tout intérieure, c'est décrire son pays, qui seul l'anime... » (p. 48).

(3) Aux *leçons de poésie*, — car la poésie n'est « que là » —, à la *culture* que confère l'existence aux champs, s'ajoute une *leçon de sérénité* et d'apaisement : *l'Enfant à la Balustrade* trouve dans la nature le calme que recherche inconsciemment son âme dégoûtée par la tragi-comédie quotidienne où se débattent les siens. « ... Oh ! tout cela ne me disait pas des choses transcendantes; je ne savais même pas ce que cela me disait, mais je me souviens très bien que mon cœur était léger, léger, et comme soulevé... » (p. 2); ainsi parle-t-il du réconfort que lui donnaient ses longues promenades à travers la campagne. La nature inculque encore une *leçon de vie pratique* à l'enfant auquel elle apprend *l'adaptation nécessaire au milieu*. (V. à ce sujet : J. H. ROSNY (*Les Rafales*). Maurice « se repait de la beauté des choses qu'aucune férocité ne pouvait ternir. Entre ses lectures et les sites, l'enfant s'exaltait jusqu'à la fièvre : les sites se répandaient sur les lectures, et les transformaient; les lectures métamorphosaient les sites. Ainsi, Maurice s'adaptait au milieu... »
La Nature enseigne enfin la *sagesse* : V. *La Maison de Claudine*, p. 36. C'est elle qui conseille à la fillette de rester « une enfant de son village, hostile au colon comme au barbare, une de celles qui limitent leur univers à la borne d'un champ, au portillon d'une boutique, au cirque de clarté épanoui sous une lampe et que traverse, tirant un fil, une main bien-aimée, coiffée d'un dé d'argent... »
Il est bien entendu que cet enseignement par la Nature agit seulement sur les enfants *de la campagne*. Ceux de la ville ne comprennent pas la vie des champs, et ce monde silencieux, immobile, les effraie plutôt. Au début de son séjour en Sologne, la *Marie-Claire*, de Marguerite AUDOUX, est prise de peur, surtout aux approches de la nuit. — V. aussi *Peau-de-Pêche*, de Gabriel MAURIÈRE, qui mettra un certain temps avant de s'accoutumer à la nuit des champs, aux bêtes... et d'apprécier ce « monde hospitalier et généreux » (p. 82). — DRIEU LA ROCHELLE avoue « qu'il y avait beaucoup d'application dans son amour de la campagne... Le décor restait abstrait, réduit à une banalité futilement littéraire... Je ne suis jamais entré dans l'intimité de cette campagne... » (*Etat Civil*, p. 87).

nétrons maintenant dans le monde rustique. Plus d'une fois, nous y rencontrerons l'immémorial servage du paysan à la glèbe, la bataille incessante avec une Nature qui ne cède qu'à grand'peine ses richesses. Nous la disions à l'instant une *mère;* n'est-elle point plutôt une *marâtre* ? Les enfants de Léon Frapié ne sont pas seuls à souffrir du manque du pain quotidien. Les petits ruraux des familles pauvres, eux aussi, connaissent parfois cette inquiétude. En certaines régions particulièrement déshéritées, comme le Bas-Pays vendéen, la mendicité est une loi pour les pauvres; dès qu'ils savent parler et tendre la main, les petits miséreux s'en vont, de ferme en ferme, quérir leur pitance et celle de la maisonnée : ce sont *les cherche-pain* dont Ernest Pérochon nous conte, dans ses *Creux-de-Maisons*, la douloureuse histoire. Séverin Patureau fut contraint, dès son plus jeune âge, de prendre le bissac; en compagnie d'autres petits du village, « pieds nus, le ventre vide, ils s'en allaient, dès le matin, par les sentiers de traverse... Ils s'arrêtaient à chaque porte... et tapaient du coude dans la porte en chantonnant d'une voix traînante : — Charité, charité, s'il vous plaît !... — Qu'est ça ? — Les cherche-pain... » Grand travailleur, bon père de famille, Séverin avait toujours pensé que ses enfants à lui ne mendieraient pas; il faut pourtant, la misère grandissant au logis, qu'ils s'y résignent; c'est d'abord Louise, l'aînée, qui mendie par intermittences, car ces pauvres gens essaient de tricher avec le malheur; puis les cadets... Et le défilé dolent de ces petits cherche-pain reparaît, à la dernière page du livre, avec la vision pathétique du début : « Pieds nus, le ventre vide, s'ils s'en allaient... » [1]

Plus sombre encore, parce que plus « appuyé » que ce « tableau de la misère paysanne » (« lorsqu'il parut pour la première fois, en 1913, nous dit l'auteur, il était *rigoureusement vrai* ») est le *Charles Blanchard* de Ch. L. Philippe. C'est le livre de la misère enfantine aux champs, — d'une misère, qu'on le note, strictement matérielle — Charles Blanchard possédant par ailleurs cette richesse, infinie pour qui en a été privé, de l'affection maternelle. Mais, en vérité, la pauvreté des Blanchard atteint le plus inimaginable des dénûments : point de nourriture autre que le pain : « Mange ton morceau de pain doucement, ça t'occupera », dit la mère, ou encore : « Mon petit, il va falloir manger... » Manger n'était pas pour eux une de ces opéra-

(1) *Les Creux-de-Maisons* (2e éd., 1921. V. pp. 17-201). V. également, du même auteur : « *Le Chemin de Plaine* »; et, sur la misère paysanne sous la Restauration, le très beau roman d'Eugène Le Roy : *Jacquou le Croquant*, où apparaît une campagne *redoutable*, et loin d'être *maternelle !*

tions compliquées qui prennent certaines personnes pendant une heure et demie... » Lorsque le pain manque, la mère, qui fait des ménages, envoie Charles quêter aux enterrements; ou bien, ils vont mendier tous deux; et, de retour au logis, l'enfant mange sans hâte, car « il avait un peu honte d'avoir faim », de consommer ce pain de l'aumône.

Un tel dénûment ruine le corps; Charles Blanchard ne remue presque pas; il attend, assis sur une chaise, durant des heures, que sa mère revienne; il se « repose » sans être fatigué; il y a sans doute, dehors, devant le seuil même, du soleil, des bêtes; des plantes, des fleurs dans les champs; des enfants sur la place; indifférent au monde extérieur, plus mort que vif, Charles Blanchard attend sa mère, assis sur sa chaise.

Et, comme elle a presque eu raison de ce corps d'enfant et de ses sens, la misère a engourdi à jamais ce cerveau; aucune pensée claire, aucun sentiment, aucun désir, aucun espoir ne visitent cette âme. Charles ne s'étonne pas de leur indigence; il ne cherche pas à la combattre; il admet la pauvreté comme le froid à son foyer sans feu, comme il admet le jour ou la nuit. Il ne s'imagine même pas qu'il y ait *deux mondes*, celui qui « donne du pain » et celui « qui en reçoit »; non, il croit « que tous les hommes, comme sa mère et lui, parcourent les routes, la tête basse, avec cette fatigue, pour aller chercher dans certains entrepôts, du pain, du fromage et des poires; lorsqu'il mangeait du pain sec, c'est que la Terre ne produisait que du pain sec... » Un jour cependant, il va au marché et c'est « la révélation de tout un monde insoupçonné »; « ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprendre à connaître l'Univers... » Il lui sembla bien vite qu'il appréciait et qu'il jugeait les choses avec un organe plus puissant encore que ses yeux : avec son estomac !... » Il a appris « *qu'il avait faim !* » [1]

Aussi bien peut-on s'étonner que Charles Blanchard ne figure pas, à douze ans, « au nombre des morts », car « c'est à peine s'il avait notre forme...; sur ses joues transparentes, sa chair incolore semblait mélangée d'eau... » Ce livre de Ch. Louis Philippe est une *Symbolique* de la Pauvreté, Charles Blanchard étant le Pauvre intégral. Une *Mystique* aussi : ce candidat au néant est tellement falot qu'un tel enfant, condamné à l'ascétisme le plus rigide, apparaît comme

(1) Charles BLANCHARD. V. pp. 113 à 146.

un être surnaturel, purifié par la souffrance, un corps déjà « glorieux », plutôt que comme une créature vivante, capable de *pécher*, capable de *désirer*. Combien de fois, du reste, l'auteur a-t-il repétri, retouché son modèle, par mainte et mainte version, sans être jamais satisfait [1], afin de nous donner, dans sa nudité et sa spiritualité, la figure authentique, définitive, incarnée par un enfant, de l'Humanité vaincue par la Pauvreté.

Une Nature ingrate, hostile; la misère des jours sans pain, voilà ce qu'ont connu les enfants dont nous venons d'évoquer les traits pitoyables. D'autres ont à subir la rudesse, la grossièreté du milieu rural, des parents ou des patrons qui les brutalisent. Ainsi l'enfant abandonné du *Parricide*, placé comme « communier » par l'assistance publique chez des paysans très âpres, endure auprès d'eux de terribles souffrances physiques et morales [2]. Un autre enfant abandonné, celui de *L'Ame en Friche*, vécut de tristes heures dans la famille de « croquants avares et vindicatifs » où il fut recueilli. Personne ne plaint cet orphelin : sa grand'mère « ne connaît que la trique »; sa jeune tante Léontine, « dont le visage sue la basse malice paysanne et le vice », lui joue mille tours féroces; son cousin est une « farouche brute », et sa femme « la plus terrible des viragos qu'il m'ait été donné de contempler... » Dans un pareil milieu humain, dans un pareil décor « sans grâce et sans originalité », l'âme de l'enfant, cette « âme en friche », risquerait de devenir aussi sauvage que celle de son entourage s'il n'y avait, enracinés au cœur de cet orphelin, l'amour de la Justice et le culte naïf de l'Art auquel s'ouvre son esprit épris de beauté [3].

Hâtons-nous de dire que cette race « d'animaux farouches » semble bien avoir disparu, si tant est qu'elle ait jamais existé dans nos campagnes. Les hommes y sont rudes, certes, mais d'ordinaire bons pour l'enfant, et justes envers lui. Le milieu rural serait même plutôt animé d'un meilleur esprit, quant à l'enfance, que les milieux ouvriers des villes; dans la maison-caserne des grandes cités, les gosses sont communément tenus — et non à tort parfois — pour « insupportables »; et les mères attendent avec impatience l'heure de

---

(1) Ce livre atteste, en effet, de la conscience extraordinaire de son auteur. L'Edition définitive comporte deux, trois « versions » et maintes « variantes » à ces versions. V. à ce sujet l'instructive et émouvante Préface que consacre à cet « essai », l'ami de Philippe, L. P. FARGUE.

(2) Fred BÉRENCE. *Le Parricide*, p. 33.

(3) Edmond ROCHER. *L'Ame en Friche*, pp. 128-143.

l'école ou de l'atelier qui les débarrassera pour quelques heures de cette engeance. Le paysan, au contraire, estime l'enfant, d'une façon souvent égoïste sans doute, car il voit en lui un agent utile, sinon indispensable, du travail des champs. Du jour où *Marie-Claire* a été reconnue par le fermier comme capable de devenir une bonne bergère, il l'a prise en considération; il lui témoignera de l'intérêt, voire de la bonté.

La misère paysanne ? « une ferme , dit admirativement *Peau-de-Pêche*, est un inépuisable garde-manger... » Les ruraux grossiers, avares et vicieux ? Sans doute, mais n'oublions pas la délicatesse des paysans des *Petites Georgiques* (1), de ceux dont parle avec émotion Frédéric Mistral dans *Mes Origines* ou Marie Gasquet dans *Une Enfance Provençale* (2). Ce dernier livre, en particulier, est un très bel éloge des paysans au milieu desquels l'auteur a vécu; les travaux de la terre ennoblissent ceux qui y participent; une vaste clientèle d'artisans et d'ouvriers des champs vit sur le domaine, sous l'autorité sans rudesse du maître. Et c'est sans doute, parmi des tableaux d'une grande fraîcheur et d'une incontestable exactitude, une évocation idyllique, que cette *Enfance Provençale*. Mais, tout compte fait, cet ouvrage n'est-il point aussi *vrai* que les sombres chapitres du *Parricide* ou de l'*Ame en Friche* ?

***

Avant de terminer cette enquête relative à l'action du milieu naturel et du milieu social sur l'âme enfantine, il peut être intéressant de demander à nos romanciers lequel de ces deux milieux exerce sur l'enfant l'influence la plus profonde et la plus durable. Or, le milieu naturel fait parfois défaut. Car on ne peut guère parler d'un « milieu naturel » propre à l'enfant qui n'a connu qu'une existence ballottée de ville en ville, de province en province, aujourd'hui dans le Nord, demain dans le Midi, et parfois dans quelque cité coloniale. Et le nombre est grand de ces « itinérants », fils de fonctionnaires, d'officiers, de colons, qui n'ont jamais eu vraiment de cadre naturel pour leurs années d'enfance. C'était le cas de Victor Hugo qui suivit sa famille en Italie, en Espagne et connut les longs voyages à travers

(1) Louis MERCIER. *Petits Georgiques*, pp. 113-144-222-242.

(2) Marie GASQUET. *Une Enfance Provençale*. V., en particulier : « *Le Mas* » (pp 195 à 284).

la France napoléonienne [1]. « *...J'errai, je parcourus la terre avant la vie...* », écrit-il dans ses *Odes et Ballades*. Tout près de nous, Francis Carco arrive à grand'peine à reconstituer son « moi », tant il partagea les errances des siens au cours de son enfance coloniale [2]. C'est Jacques Vingtras dont les jeunes années se passèrent d'abord au Puy, ensuite à Saint-Etienne, puis à Nantes. Ou encore *l'Enfant Sage* dont André Madeline nous décrit la jeunesse promenée de sous-préfecture en sous-préfecture. Impuissant à « garder » un stable décor d'enfance, ce fils de fonctionnaire éprouve le besoin de se créer, pour lui, *une ville*, une ville immuable avec sa rue de la République, sa mairie, son bureau de poste, une ville qu'il a soin d' « emporter » avec lui dans tous ses déménagements [3]. Et *la Petite Fille comme ça*, qui est une enfant de la balle, née d'un couple de comédiens du « *Théâtre Nomade* », n'a gardé « nulle image des paysages de France » qu'elle put apercevoir au cours de son enfance errante. « Elle n'a jamais connu de domicile fixe où situer plus tard de vrais souvenirs d'enfance... » [4].

D'autre part, même chez ceux qui auront eu un véritable nid, un foyer avec un cadre naturel précis, véritable gîte pour le souvenir, il n'est pas certain que ce décor pittoresque ait été aussi agissant dans leur âme que le milieu social. Sans doute, un Proust, un Mauriac et bien d'autres écrivains assurent-ils être littéralement les fils de leur terroir. Mais si le *moi* de Proust, par exemple, ne peut être autre que « de Combray » et déterminé par le « côté de Méséglise » et le « côté de Guermantes », est-il certain que le *moi* d'un petit villageois de sès compatriotes se reconnaîtra dans de telles limites ? Ne représentaient-elles pas, plutôt que des frontières naturelles, des cantons différents de la *société* de Combray, d'un côté, les Swann et les Vinteuil; de l'autre, l'aristocratie des Guermantes ? De même, quelque identique que soit, en ses deux villages voisins, la « nature » à Velrans et à Longevernes [5], on pourrait dire qu'il existe bien, du point de vue social, un *côté* de Longevernes et un *côté* de Velrans.

---

(1) V. *Victor Hugo raconté...* — V. également George Sand (*Histoire de ma Vie*, t. II).

(2) *Maman Petitdoigt*, p. 69.

(3) « ... De Clermont, il se souvient seulement d'une toise... » Puisque l'incertitude de notre vie mouvante me forçait à briser mes souvenirs d'enfance et à en laisser quelques morceaux sous des cieux chaque fois disparates, combien puissant s'imposait le mirage d'une même maison qui devait me suivre partout... » (*L'Enfant Sage*, p. 35).

(4) *La Petite Fille comme ça*, p. 6.

(5) V. *La Guerre des Boutons*

Or c'est évidemment le milieu social qui, ici, exerce l'influence la plus impérative. Et, s'il eût été châtelain en cette région de Franche-Comté, Proust n'eût certainement pas retrouvé ses affinités d'âme avec le terroir, d'après de ces deux « côtés », mais bien liées intimement avec tel coin de la région où résidaient ici des « Swann », et tel autre qu'habitaient des « Guermantes ».

C'est ce que montre, analysant un ouvrage de Robert Campion, son compatriote Gaston Le Révérend : celui-là a conté son enfance normande; celui-ci contera également la sienne, qui se déroula dans le même cadre naturel. Est-ce bien utile ? G. Le Révérend ne répétera-t-il pas Robert Campion ? Non, car « notre enfance est *unique* ». Certes, les deux écrivains ont été « éblouis du même soleil »; ils « ont vagabondé sur des chemins pareils »; leurs « sensibilités se sont nourries aux mêmes sources »; ils sont « jumeaux ». Et pourtant, Campion *ne peut pas* avoir écrit le roman qu'écrira Gaston Le Revérend : le fils de « la riche herbagère » ne saurait dire les mêmes choses, et de la même façon, que « le petit-fils de Hélie, son domestique » : « Cela — rien que cela — nous sépare et marque entre nous les distances, plus que tout, et à jamais... On a beau être des hommes, semblables par le cœur, par le savoir, par l'expérience, on ne guérit point de son enfance... » [1]

Après ce savoureux parallèle entre deux existences « jumelles », entre deux hommes fils du même terroir, et cependant si éloignés par l'origine familiale et le milieu social, est-il nécessaire de conclure ? Et n'apparaît-elle pas clairement, par cet exemple, la supériorité d'influence du milieu humain sur le milieu naturel dans leur mutuelle éducation de l'âme de l'enfant ?

---

(1) V. *Nouvelles Littéraires* du 31 juillet 1926.

CHAPITRE IV

L'enfant et le milieu familial

I. — **L'Enfant et le Père.**
II. — **L'Enfant et la Mère.**
III. — **L'Enfant dans la Famille.**

I

L'ENFANT ET LE PÈRE

Dans la famille, la fonction du père est de caractère essentiellement *magistral;* nous voulons dire par là qu'à l'autorité immédiate qu'il tient de la Nature en tant que *père*, s'ajoute celle que lui donne la Société en tant que *maître*. C'est la Société qui, en effet, le charge — lui d'abord, l'école ensuite — de l'éducation de l'enfant. Que le père manque au foyer, et voilà l'enfant privé d'un enseignement absolument incomparable, car ni la mère ni les grands-parents ne pourront, avec une autorité pareille, remplacer cet éducateur par excellence des « jeunes » de la maison. Ernest Legouvé remarquait à ce sujet : « Tant que les parents vivent, la grand'mère n'a guère souci d'être trop bonne. Elle soutient volontiers les enfants contre leurs parents... » Mais lorsqu'elle a « charge d'âme », elle hérite de « la responsabilité, de l'idée sévère du devoir. Ce devoir est plus difficile à remplir pour la grand'mère que pour la mère. Elle ne se sent que remplaçante. La distance d'âge entre elle et l'enfant lui rend plus malaisé l'emploi de l'autorité... » [1]

Et c'est bien ce que déplore Jean Hermelin dont les jeunes années se passèrent, loin du père malade, sous la direction d'une vieille tante et d'une institutrice, « plus soucieuse de m'instruire que de m'élever moralement ». Il pense qu'elle fut « nuisible », cette éducation sans virilité, « isolée, entre deux femmes, qui me laissait toute liberté, et où je ne trouve aujourd'hui point trace de vigueur » [2].

D'ordinaire, le chef de famille assume avec la plus haute conscience de son rôle cette fonction d'éducateur de l'enfant. Sans doute, trouve-t-on des pères qui s'en désintéressent totalement [3]; mais, d'habitude, une sorte d'instinct impérieux pousse l'adulte « en puissance d'enfants » à leur enseigner les lois de la morale domestique et sociale. Que cet enseignement soit toujours ce qu'il devrait être,

---

(1) « *Soixante Ans de Souvenirs* ». Paris, 1888, t. I, p. 15.

(2) Jacques de LACRÉTELLE. *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, p. 7.

(3) C'est le cas du père dont nous parle Albert THIERRY; écrivant à son maître, un élève lui avoue que ce fut celui-ci qui fut son véritable père : « ... Mon père, c'était mon père : et il s'occupait si peu de moi que, souvent, il usait tout un jour sans rien me dire et jamais je n'ai causé avec lui un quart d'heure sur un seul objet sérieux de mon avenir ni de ma jeunesse. Il y a des parents qui sont ainsi... » (*Le Sourire Blessé. L'Elève au Maître*, p. 216.

c'est une autre affaire : le point de vue de M. Prunelle, « instruisant » Trique de ses devoirs, n'est, à coup sûr, pas le moins du monde semblable à celui du père du « Disciple » ou de Georges Duhamel. Le père de Trique enseigne tout bonnement à son gars le mépris de la femme et la prépotence paternelle; et sa leçon est brève; il parle peu, préférant la morale en action à la morale en discours [1].

Il est d'autres exemples où l'on voit le père négliger volontairement toute une partie de l'éducation de son enfant : ainsi le docteur Jaufre, libre-penseur, laisse à sa femme, catholique, et à sa mère, protestante, toute liberté dans la formation morale de l'âme de la petite Camille; ce qu'il veut, c'est « favoriser avant toute chose le développement physiologique de l'enfant, surtout au passage périlleux de la puberté; il fallait, en un mot, la rendre capable d'être épouse et mère. « Pour le développement de l'esprit, un enseignement élémentaire suffisait : car c'est le principe essentiel de toute éducation qu'elle doit se mesurer à la puissance des facultés du sujet et à l'usage qu'il doit faire de ses connaissances... » Enfin, quant à l'éducation morale de la fillette, Jaufre la limitait à l' « horreur du mensonge », au « désir du mariage » et « au culte du foyer : ce qu'avaient eu sa mère et sa femme... » [2] Ainsi façonnée, Camille devient une fille vigoureuse, saine de corps, mais son esprit reste enfantin. Livrée à elle-même, elle deviendra la proie facile d'un séducteur sans conscience. Mais, au père effondré dans sa douleur, un ami de la famille ne craint pas de rappeler l'erreur foncière et grave du système éducatif auquel fut soumise Camille : « ...Imbu de je ne sais quelles idées sur la nature inférieure des femmes, sur leur volonté imperfectible, vous l'avez laissée pousser au hasard, vous bornant à développer son corps... Si peu défendue par l'éducation, l'avez-vous au moins surveillée ? Pas même... » [3]

---

(1) « ... Prunelle ouvrit la porte... — Maintenant, fous l'camp ! — La femme hoqueta des sanglots, les épaules tressautantes...; elle dit à Trique, impassible, qui la regardait s'éloigner : — Est-ce que tu viens avec moi, mon p'tit gars ? — Il soutint son regard et répondit : Non, j'reste avec papa. Suivre sa mère ? Quand elle avait fui le logis sous la menace et les brutalités, Trique coulait des jours heureux, libres, manquait l'école et vagabondait dans le faubourg. — ... *T'as raison, mon gars !* ricana Prunelle... Faut finir l'aramon, ajouta-t-il, va chercher deux verres !... » (Alfred MACHARD. *Trique, gamin de Paris*, p. 9).

(2) Marcel PRÉVOST. *Mademoiselle Jaufre*, p. 42. V. aussi p. 36.

(3) *Id.*, p. 421. Dans « *Le Calvaire* », Octave Mirbeau nous montre un père, bourgeois borné qui, dit l'enfant, « faisait tout ce qu'il pouvait pour me plaire », mais « s'acharnait à m'aimer *stupidement*... Lorsque j'étais avec lui, il ne trouvait jamais rien à me dire que des contes bleus, de sottes histoires de croquemitaines... Si je lui adressais une question, il ne savait comment y répondre et s'en tirait ainsi : « Tu es trop petit pour que je t'explique ça ! Quand tu seras plus grand !... » (p. 35).

V. également Gilbert DE VOISINS : *L'Enfant qui prit peur* a un père qui fait preuve

« Rappelle-toi que ton fils n'est pas ton fils, mais le fils de son temps »; cette sentence de Confucius, épigraphe du *Tête de Mêlée* de Jean Bernier, aurait dû inspirer le père du petit Gélinot lequel, comme Camille Jaufre, « pousse au hasard ». Le docteur Jaufre se donnait tout entier à son laboratoire et à ses malades; M. Gélinot n'a qu'une passion : la chasse. Dans son foyer, il n'aspirait qu'à la tranquillité. « Pas d'histoire ! disait-il à sa femme. Arrange-toi avec les enfants, pour me laisser la paix à mes repas. » Il lui suffisait, pour que sa quiétude fût assurée, qu'il eût auprès de lui, à déjeuner et à dîner, deux petits garçons que sa femme lui disait être sages et bien portants... (1)

Pas d'histoires ! n'est-ce pas également le désir du taciturne M. Lepic ? Il se garde bien de se livrer aux siens, et même à Poil-de-Carotte, lorsque celui-ci lui avoue, un jour où il souffre trop, sa détresse (2). Un seul mot, qui atteste sa propre misère, échappe au père, mais aussitôt, comme gêné, il redevient hermétique; puis, après leur réciproque et douloureuse confidence, il retourne à ses pensées maussades, et l'enfant, à ses méditations désespérées.

C'est d'ailleurs chose délicate que de faire l'éducation de ses enfants ! Dans son *Journal*, nous voyons Jules Renard père de famille appliqué à donner à Fantec et Baïe, son fils et sa fille, une formation morale normale, différente entièrement de celle qu'il a reçue (3). Des-

---

d'autant de *maladresse sentimentale* que celui du *Calvaire*, et qui s'en étonne : « Fallait-il donc apprendre à se faire aimer par son propre fils ?... Lui parler ? *Mais de quoi ? De quel sujet ?* » (p. 129).

Que l'on compare à ces deux hommes, dont l'insuffisance intellectuelle, ou plus exactement *pédagogique*, est si manifeste, le père du « *Disciple* » qui fut, pour son fils, un « éveilleur » d'esprit incomparable. « ... Bien avant que l'on ne pratiquât dans les collèges les leçons de choses, mon père appliquait à mon éducation première sa grande maxime : « Ne rien rencontrer que l'on ne se rende compte « scientifiquement »... » (*Le Disciple*, p. 79).

Sur *l'éducation sociale* par le père, v. Henri BÉRAUD. *La Gerbe d'Or*. En sortant du lycée, le père, boulanger de son état, envoyait l'enfant « porter du pain aux pratiques... De préférence, on m'envoyait chez les parents de mes plus vaniteux condisciples. Non point — je le sais maintenant — pour le plaisir de m'humilier, mais pour m'apprendre, dès mon jeune âge, à mépriser les insolences des fats et des snobs... Pouvais-je alors me douter qu'il me donnait (mon père) ainsi le meilleur de mon éducation ?... » (p. 28).

(1) Jean BERNIER. *Tête de Mêlée*, p. 18. Voir également notre Chapitre VI, au sujet de l'enfance sportive.

(2) « J'ai une mère », gémit Poil de Carotte. « Cette mère ne m'aime pas et je ne l'aime pas. — Et moi, crois-tu donc que je l'aime ? dit avec brusquerie M. Lepic impatienté... » (*Poil de Carotte*, p. 287).

(3) Sur les relations de Jules Renard avec son père, voir le *Journal*, publié par F. BERNOUARD. Une grande amitié unissait ces deux taciturnes; Jules Renard parle de cette sorte de pudeur qui nous sépare de nos pères. « Nos pères ne se jettent pas à notre cou. Ils ne nous étouffent pas dans leurs bras. Ils tiennent à nous par d'invisibles attaches, par de souterraines racines. On les aime bien, et, après leur mort, on les aimera bien. On pensera souvent à eux... » (p. 349).

sein généreux, mais combien difficile est l'entreprise ! Voyez plutôt : Fantec pâlissait devant « son Ovide »; le père est venu à son aide, mais, peu à peu, il s'est emporté « jusqu'à le traiter de petit imbécile... J'ai passé une nuit absurde. Fantec a eu la colique et s'est levé plusieurs fois. Déjà j'ai des remords. » Alors, le lendemain matin, il parle à son fils « comme un homme qui ne demande qu'à s'accuser ». Mais Fantec reste indifférent, comprend mal ou ne comprend pas cet acte de contrition paternelle et « ne paraît même pas touché par cette scène ». Et l'auteur de *Poil de Carotte* de conclure, mélancolique et loyal :

« C'est peut-être la leçon suprême de Poil de Carotte, sa dernière épreuve. Il essayera, pour élever ses enfants, de faire le contraire des Lepic, et ça ne lui servira de rien. Ses enfants seront aussi malheureux qu'il l'a été... Est-ce que la famille que j'ai créée va me *donner*, en littérature, autant que celle qui m'a créé ? Ah ! qu'il est difficile d'être un homme !... » [1]

Cette poignante confidence, qui honore tant celui qui ne craignit pas de la rapporter, montre bien les obstacles que rencontrera éternellement la génération des pères dans sa tâche éducatrice de la génération des fils [2]. Celle-là, qui connut l'indifférence, les sévérités, les injustices familiales, veut les épargner à celle-ci: au principe d'autorité, elle s'emploie, de toute son intelligence et de tout son cœur, à substituer le principe du libéralisme; lui faudra-t-il donc confesser son échec et revenir aux coutumes et aux systèmes éducatifs d'antan ? En toute sincérité, plus d'un père d'aujourd'hui s'est posé, sans la résoudre — hésitant, louvoyant, tour à tour tendre et sévère — la question des méthodes les plus équitables et les plus efficaces à employer en matière d'éducation des enfants.

Ajoutons que, « pressé par la vie quotidienne », comme dit un père dans *La Maison*, le chef de famille est loin de disposer du temps convenable pour s'occuper de son fils. Il s'aperçoit, bien tard, de l'œuvre néfaste du grand-père, lequel s'attachait à ruiner en l'âme de son petit-fils toute notion de règle, toute foi morale. Lorsque le père veut reprendre l'enfant, il lui faut se hâter, « il ne disposait

---

(1) *Journal*, p. 679.

(2) V. à ce sujet une intéressante nouvelle d'Anton TCHEKOV, intitulée *Chez soi*, dans le *Jour de Fête* (trad. Denis Roche. Paris, 1926). Un procureur impérial, resté veuf, s'avoue, devant une faute de son fils, impuissant à le réprimander comme il conviendrait; « les mères sont irremplaçables dans l'éducation... »; « à l'école et au tribunal, ces canailles de questions se tranchent bien plus simplement que chez soi... » (p. 172).

que d'un jour entamé déjà, de quelques heures fugitives... Il pensait en une fois regagner son fils perdu... » (1)

Aussi bien l'éducation de l'enfant est-elle œuvre de longue haleine et de tous les instants. Elle requiert du père une attention et une sollicitude continuellement en éveil, une affection lucide, un désintéressement de soi qui n'a d'égal que l'intérêt qu'il porte à la frêle plante humaine en croissance. « Je n'oublie pas, écrit Georges Duhamel, que j'ai dévoué mon amour à des vases d'argile et qu'il est sans doute plus sûr d'adorer une idole de bronze... » L'enfant grandit vite, et oublie vite; il se repaît d'affection et ne songe que plus tard, lorsqu'il est père à son tour, à la reconnaissance. Ce n'est pas une raison pour lui mesurer l'amour et les soins qu'on lui doit. Il est du rôle des pères de se montrer généreux. Au surplus, ne bénéficient-ils pas, à être tels, d'une nouvelle jeunesse, d'une plénitude de forces et d'espoir ? « Je ne sais ce que le temps réserve (à mes fils); je ne peux même pas prévoir ce que ces petites créatures me réservent à moi-même; pourtant, à les contempler je me sens jeune de nouveau et, de nouveau, plein de confiance et d'opiniâtreté. Tout me redevient évident, possible. La vieille lassitude m'abandonne. Une lumière m'accompagne... » (2)

Et cette ardeur et cette foi enthousiastes accusent bien un trait de caractère particulier au sentiment paternel. La mère, elle, se contente de jouir du présent de son enfant; elle limite sa préoccupation passionnée à la vie immédiate de l'être qui réclame, à toute heure, tous ses soins; elle s'interdit de regarder plus loin, redoutant même, dans le secret de son cœur, le moment où l'internat, l'apprentissage, la caserne, la vie lui prendront son petit. Le père, au contraire, se plaît à « voir » son enfant *dans l'avenir*. Dans Camille, le docteur Jaufre envisageait la jeune fille, la femme et la mère qu'elle serait un jour. Le père du Cuib et du Tioup rêve « ... en regardant les routes, ... une musette à l'épaule ». Il était déjà parti, « bah ! je repartirai. Mieux encore, nous repartirons !... J'éprouve je ne sais quel désir absurde et juvénile de les voir pousser... » (3)

---

(1) Henry BORDEAUX. *La Maison*, p. 238.

(2) Georges DUHAMEL. *Les Plaisirs et les Jeux*. Voir aussi avec quel zèle, quelle « âpreté » de sentiment, G. Duhamel parle de son amour pour ses enfants : « ... L'idée de leur humiliation m'est intolérable... (p. 223). Toutes les exigences que, médecin, je reprochais jadis aux autres parents, je les manifeste à mon tour, sans honte. Tout ce que j'ai résigné pour mon compte, je le réclame âprement pour ces petits hommes; la résignation est affaire personnelle; on ne résigne rien pour autrui, surtout pas pour son fils... » (p. 193).

(3) *Id.*, p. 223.

Ce n'est point « désir absurde », mais bien souhait naturel, que tous ont formulé, dans le secret de leur cœur. Ils veulent que leur enfant réussisse là où ils ont échoué, triomphe là où leur destinée connut l'infortune: sans se l'avouer toujours, ils espèrent que l'avenir de leur fils les vengera de leur passé [1]. Tel est le cas du pauvre Jean-Jacques de Nantes : il eut une triste enfance, une triste jeunesse et son « âge mûr » s'annonce triste. Mais il a cette chance : un fils lui est né. Alors, c'est pour lui comme « une résurrection de soi-même... [2] Je vais me voir revivre dans mon fils. » Il lui donnera tout ce que lui-même eût souhaité recevoir, « pour se faire plaisir à soi-même et se combler dans le passé... » Et, à ce Julien qui n'est encore qu'un bébé, il dit, impatient : « Grandis donc, Julien ! Hâte-toi. Dis-moi vite : Papa, donne-moi. Papa, je veux avoir... J'ai là en réserve pour toi tous les jeux qu'on m'a refusés et, pour plus tard, toutes les satisfactions que, d'avance, je renonçais à demander... » [3] Parce que Jean-Jacques rêvait, autrefois, d'être marin, Julien *sera*, marin. Et Jean-Jacques en décide ainsi, non pour affirmer sa volonté paternelle, mais parce qu'il croit ingénûment que l'enfant ne peut rêver, à son tour, d'autre carrière. Ici encore, Jean-Jacques échoue : le bateau qu'il avait fabriqué pour Julien provoque la noyade du petit garçon — Jean Sarment aime les faits symboliques, et qui parlent d'eux-mêmes, sans vain commentaire. Lorsque Jean-Jacques suit au cimetière le cercueil de son fils, se rend-il compte qu'il mène, autant que les obsèques de Julien, le deuil de sa propre enfance ?

Il convient donc que l'amour paternel soit encore plus lucide que passionné [4] et que, dans l'éducation des enfants, l'esprit du père ne soit jamais dupe du cœur. C'est ainsi que l'entend, vis-à-vis de son fils, le père dont Gilbert de Voisins nous entretient, avec tant de charme, dans *Les Miens* : « Mon père aimait à plaire, il voulait me plaire et, pour mieux y parvenir, tâchait de bien voir en moi. Il s'efforçait de vivre de ma vie d'enfant, à considérer les choses de mon point de vue propre et, par ce moyen, d'arriver à me régenter

---

(1) Les enfants sont, écrit Romain ROLLAND, ou ils seront tout ce que (le père) rêva d'être, ses champions, ses vengeurs; et dans cette abdication orgueilleuse à leur profit, l'amour et l'égoïsme se mêlent avec une force et une douceur enivrantes... (*Jean-Christophe*, I, p. 91).

(2) V. Charles BAUDOUIN. *L'Eveil de Psyché*, p. 31. « ... Nous nous reconnaissons dans nos enfants. Réminiscences, reviviscences. C'est notre enfance qui se refait chair... »

(3) *Jean-Jacques-de-Nantes*, p. 196.

(4) « ... Mon père, écrit Charles BAUDOUIN, tout près de moi, est loin avec son âme: il ne me connaît pas plus que je ne le connais, et je suis seul, douloureusement, dans l'obsession de la nuit qui s'avance... » (*L'Eveil de Psyché*, p. 216).

mieux. Il voulait entrer en moi afin de me marquer plus fortement de son influence, afin de se voir lui-même dans le miroir de son fils, afin de se prouver qu'il m'avait plu jusqu'à éveiller chez moi le désir de lui ressembler... » (1)

Avec un désir secret de se perpétuer dans son fils, un désir aussi fort que chez Jean-Jacques de Nantes, le personnage de Gilbert de Voisins fait montre d'une autre sagesse et d'une autre adresse. Il *propose* au lieu d'*imposer*. Son système d'éducation est à base de séduction; il porte la marque d'un esprit réfléchi et volontaire; au lieu que Jean-Jacques reste, ici comme toujours, un naïf que mènent son cœur crédule et, plus encore, les circonstances (2).

*
* *

Très nette est, dans le milieu familial, la position du père par rapport à l'enfant. La tradition, la loi, comme son amour conscient et viril, s'accordent pour lui conférer la dignité et les charges de l'éducation. Examinons maintenant les caractères du sentiment filial et ses manifestations à l'égard du père.

Parce qu'il est l'*éducateur-né* de l'enfant, le père en est aussi le *censeur-né*. Sa mission consiste à guider, à diriger; par conséquent, à commander, et, s'il y a lieu, à réprimander et à punir. Aussi bien, le sentiment filial, tout spontané et chaleureux qu'il soit d'ordinaire, se double-t-il souvent d'un respect et d'une crainte qu'inspire la fonction même du chef de famille.

Le père apparaît à l'enfant comme un *maître* : « Je voyais rarement mon père, écrit Drieu La Rochelle, je le craignais avec de lâches tendresses d'esclave qui secrètement chérit son maître... » (3) Le père est encore un *juge*; c' « est un *tribunal*, dit Ch. Louis Philippe, et je ne m'adresse à lui que pour des affaires qui soient à la hauteur de son travail ». L'enfant qui vit dans l'intimité de sa mère ne craint nullement de la déranger, mais il sait bien qu' « il ne doit pas trou-

---

(1) *Les Miens*, p. 19.

(2) Il faudrait encore signaler le *tour lyrique* qu'affecte parfois la confidence *littéraire* du sentiment paternel. Victor Hugo l'a mis à la mode dans *L'Art d'être grand-père*, *Les Contemplations*. V. Gustave Droz dans *Monsieur, Madame et Bébé*. — Antonin Seuhl dans *Petite Chose*, « livre ému ». — Francis Jammes dans *Ma Fille Bernadette*. — Jacques Péricard dans *J'ai huit enfants* (Roman d'un Papa).

(3) *Etat Civil*, p. 38

bler l'exercice des fonctions supérieures » [1], lesquelles sont réservées au père. Courbé sur les sabots qu'il façonne tout le long du jour, peu loquace, le chef de famille semble garder ses distances vis-à-vis de l'enfant; et celui-ci n'a, sur le compte de celui-là, que peu de chose à nous dire, alors que sa plume est si expansive lorsque l'écrivain évoque la figure maternelle.

Ce sentiment des distances, nous le retrouvons chez un Pierre Loti parlant — d'ailleurs rarement — de son père avec le ton de déférence qu'inspire la magistrature presque religieuse du chef de famille protestant : « ...A mon retour au salon, où je rentrais la poitrine voluptueusement dilatée par l'air vif et parfois glacial, c'était par contraste l'heure très recueillie où mon père ouvrait la grosse Bible du XVII[e]; il en lisait un court passage, après quoi nous tombions tous à genoux pour la prière finale de la journée... » [2]

Chez Anatole France, comme chez Pierre Loti, les souvenirs — d'ordre émotif — touchant leur « maman » sont bien plus nombreux que ceux qu'ils consacrent à leur père. Ces deux « égotistes » de race se sont beaucoup aimés dans leur mère; le cœur maternel est pour leur regard attendri, un miroir complaisant de leur propre cœur, tant est profonde la « correspondance » des âmes du fils et de la mère. Si l'on en croit J.-Jacques Brousson, le père d'Anatole France était « dogmatique, déclamatoire, emphatique. Il parlait toujours d'après son auteur favori, le vicomte de Chateaubriand, des plus minuscules incidents domestiques comme un prophète d'Israël... » Aussi, l'enfant se sentait-il « beaucoup plus près » de sa mère, « à cause de son bon sens foncier... » Elle « dégonflait l'emphase » paternelle « par les saillies inattendues d'un esprit très voltairien. Elle était toute fleurie d'adages rustiques... » [3] Et, dans *Le Livre de mon Ami*, apparaît bien le goût naturel que montre le docteur Nozière pour la « philosophie » et même la morale; l'épisode, du reste délicieux, de *La Dent*, est une leçon familière de psychologie préhistorique; ailleurs, le docteur se montre pédagogue; il explique à sa femme, un peu timide devant l'école — « il est encore bien petit ! » — pourquoi Pierre doit aller en pension, les inconvénients de l'éducation strictement familiale, les avantages du contact

---

(1) *La Mère et l'Enfant*, p. 99.

(2) *Le Roman d'un Enfant*, p. 56. Le ton rappelle, on le remarquera, celui de la page des « *Mémoires d'Outre-Tombe* », où Chateaubriand évoque les glaciales soirées de Combourg.

(3) *Anatole France en pantoufles*, p. 100.

des camarades et même les enseignements que tirera leur fils du spectacle de la rue [1].

Le père du petit Pierre exerce incontestablement sur l'enfant une salutaire influence morale; aussi bien, entre son père et sa mère, ces « géants bienveillants et doux », Pierre Nozière grandit « heureux, très heureux ». Il n'en est pas de même lorsque le père est un malade; voyez le père de l'*Elève Gilles;* ici, l'équilibre intellectuel et moral du docteur Nozière fait place à une nervosité irascible qui affole la nature, sensible à l'extrême, de cet enfant. Lorsque le père ne paraît pas au déjeuner, son fils « ose s'en féliciter, car sa présence, dit-il, m'était une contrainte... » Un mot, un geste de l'enfant provoquait sa colère : « J'en venais à jouer sans bruit et à redouter comme la foudre le heurt de quoi que ce fût... »

Et comme, secrètement, l'élève Gilles déplore que le père exige continuellement auprès de lui la présence de sa femme, nous voyons se manifester ici, discrètement sans doute, le sentiment de *jalousie* qu'éprouve ce petit garçon à l'endroit de son père. Ce sentiment apparaît beaucoup plus nettement dans le cas de *Champi-Tortu*, lequel est « déchiré par une ardente, par une formidable jalousie » [2]. Cet enfant semble bien détester en son père un *tyran* [3]; le père de Champi-Tortu est, comme celui de l'élève Gilles, un malade, la mort le guette, comme l'autre la folie, — et tous deux, quand ils s'occupent de leurs fils, manifestent des exigences bizarres et contradictoires. Et Champi-Tortu nourrit encore une haine ouverte contre le père, qui est son *rival*, dans l'amour que tous deux réclament, aussi impérieusement l'un que l'autre, de leur mère. Sans vouloir s'appesantir ici sur ce thème cher à Freud et à son Ecole [4], remarquons que, pareils à Champi-Tortu, certains enfants éprouvent vraisemblablement la trouble inquiétude que laisse en leur cœur le « com-

---

(1) *Le Livre de mon Ami*, pp. 101, 110, 120, etc...

(2) *Champi-Tortu*, t. I, p. 194. La jalousie de l'enfant éclate le jour où il a surpris une lettre ignoble que le père, quelque temps avant sa mort, a écrite à sa femme : « Tu m'appartiens; j'ai le désir de ton corps. D'ailleurs, je veux me satisfaire; j'ai décidé de mettre en toi le germe d'un autre enfant, d'un enfant que je ne connaîtrai jamais, c'est vrai, mais il est juste qu'une vie nouvelle jaillisse d'un mort... »

(3) V. Pierre BOVET (*Journal de Psychologie*, 15 janvier et 15 mars 1923). « ... L'enfant se révolte *pour se venger;* il voit dans son père un *rival* qui l'humilie dans le domaine de l'amour » (Freud); il se révolte encore *pour s'affirmer;* il voit dans son père un *tyran* qui lui est supérieur par sa force (Adler). (*Enfants vagabonds et conflits mentaux*).

(4) V. à ce sujet, du Dr Charles BLONDEL, Professeur à l'Université de Strasbourg, dans son livre : *La Psychanalyse* (Paris, 1924. Alcan, éd.), une excellente Etude critique des théories de Freud et de la Psychanalyse; surtout les chapitres IV et VIII.

plexe d'Œdipe » et que la jalousie pour le père-*rival* n'est pas sans favoriser obscurément l'éclosion de la haine filiale [1].

Dans *L'Enfant*, Jules Vallès nous présente un père *tyran* de son fils; piètre tyran, en vérité, un pauvre homme, plutôt, que malmène et discrédite une femme acariâtre et bornée; tyran tout de même avec son inintelligence foncière de l'enfant, ses accès de brutalité, son air rogue et distant de père pédagogue qui conserve, en famille, des manières de régent et un ton doctoral. Jacques Vingtras déteste en son père le « professeur »; ce qu'il hait en lui, c'est la déformation d'esprit et de caractère, la sécheresse de cœur, la servilité et l'effarement de cet être dont trente années d'enseignement ont fait, comme M. Vingtras l'avoue lui-même, « une vieille bête » [2].

Le petit garçon des *Images Sentimentales* éprouve, comme Jacques Vingtras, un sentiment de haine à l'égard d'un père qui fut le censeur impitoyable de ses années d'enfance. Ce haut fonctionnaire rigide, cet homme du monde ne tolère, de la part de son fils, aucun manquement au code de la civilité mondaine. Pour une peccadille dans sa tenue, l'enfant est morigéré; la « main prompte » de son père lui « cinglait les joues..; buvais-je à ma soif, c'était gloutonnerie. Mon père commandait qu'on enlevât le verre... Je n'osai plus me nourrir. Je refusai les plats, malgré ma faim. Alors il s'exaspéra : ...et la vaisselle volait en miettes sous son poing... Ma mère, alors, de partir pour ne point voir... Furieux de l'effort, mon père frappait. Le sang me coulait du nez, des dents... »

Même rigueur paternelle quant à l'éducation intellectuelle de l'enfant. « Les jours où il y avait eu réception à l'Académie, mon père lisait, à haute voix, les discours. « Apprends ta langue. Ecoute, paresseux !... » Chaque matin, il tirait l'enfant du somme « pour (lui) garnir les mains de grammaires... A chaque solécisme découvert,

---

(1) Dans *le Parricide* (par Fred BÉRENCE, 1924), l'enfant déteste en son père « l'élément dominateur et tyrannique ». Le livre intéresse à peine l'enfance; c'est pourquoi nous nous contentons de le signaler ici. Ajoutons que ce roman offre un cas intéressant de jalousie *paternelle*.

Voir, à propos des *Haines Familiales*, Dr Gilbert ROBIN (Paris, 1926, Gallimard) : « ... Il est bien entendu que cette prétendue haine, en quelque sorte a priori, du fils pour le père, de la fille pour la mère, n'est rien moins que démontrée dans tous les cas. Mais il suffit que Freud nous ait fait voir le germe d'une vérité pour que nous lui rendions grâce... Il y a beaucoup de vrai dans les idées d'Adler comme dans celles de Freud. Tel enfant, dans son père, haïra le tyran, tel autre le rival amoureux... Mais pourquoi parler d'amour ici avec une arrière-pensée de sexualité ? Amour certes, dans dans le sens le plus large de ce terme. L'Enfant est blessé dans l'éveil de ses premiers sentiments altruistes, et les premiers sentiments de l'enfant sont encore nus devant la vie, et d'une sensibilité exquise, douloureuse au moindre effleurement... » (*Les Haines Familiales*). Paris, 1926, p. 77).

(2) *L'Enfant*, p. 39.

l'encrier ou le dictionnaire volaient vers ma figure ». Un jour, il l'arracha de son pupitre et « le piétina à toutes forces... Quand les domestiques m'eurent secouru... sa main se crispa sur son cœur : « Il me tuera, cet être ! » murmurait-il, et jusque sa mort il ne me pardonna point d'avoir eu deux côtes brisées par lui en l'honneur de Platon... »

Enfin, quant à l'éducation morale de son fils, cet homme, qui était « pénétré de théories protestantes et suisses, admirateur de Thiers, de Guizot, lecteur du *Temps*, fonctionnaire républicain aux mœurs rigides », entendait diriger l'enfant « selon un mode de rigidité évangélique ». Plus d'un de ces « enfants de la défaite » (voyez le héros des *Amorandes*, voyez *L'Enfant d'Hier* ou celui du *Calvaire*) a connu la discipline incessante, austère, spartiate, d'une génération impressionnée par « la défaite de Sedan », attribuée « aux gaillardises des cocodettes de Compiègne et aux reins abusifs de l'Empereur ». C'est le père des *Images Sentimentales* qui pense ainsi; partant, « il avait pour les choses des mœurs une sévérité suisse... Quand il sut que Gambetta vivait avec des maîtresses, il estima le pays perdu... » Traduisant Horace, l'enfant devait donner au mot *amour* la signification de *plaisir*. « Si par hasard je prononçais « amour », il m'outrageait et me soufflетait... »

Une telle éducation n'avait rien d'irréfléchi; c'est de propos délibéré que ce père agissait ainsi; car « il tentait » sur son fils « une expérience d'éducation dont rien ne saurait le contraindre à se départir... » Contrarier les plaisirs et les goûts, contredire les propos de l'enfant n'était point seulement chez lui « une manie », un « sport véritable », mais il croyait sincèrement avoir trouvé là « une excellente gymnastique pour rompre la volonté (de son fils), l'affranchir des caprices et des instincts, interdire à toute habitude de le gagner... »

Dans l'application, cette théorie éducative, « bien qu'elle fût hautaine et peu vulgaire », donnait « les pires résultats... La contrariété constante où il s'efforçait de me maintenir, dit l'enfant, suppliciait mes heures. Je lui vouai peu à peu une haine sincère. Ma haine me fut un malaise constant... »

L'enfant finit par se révolter contre une telle tyrannie; il a alors quatorze ans; « la misère et l'esclavage de mon enfance me remontaient comme un vomissement... » Le père menaçant de le frapper, son fils « saisit sur la table mise un couteau pointu. La grand'mère me l'enleva... Il me prit aux épaules; je le saisis à la taille. Nous

roulâmes ensemble... La lutte s'acharna dans l'ombre... Je me relevai le visage sanglant; mais lui, étendu contre terre par une main robuste, était vaincu... »

L'enfant ne va-t-il pas se réjouir d'un événement qui met fin à une odieuse tutelle et à une douloureuse tragédie domestique ? Il n'en est rien; ce n'est pas un sentiment de délivrance qu'éprouve l'enfant, « à croire périmée la tyrannie » de son père. « Nulle rancune ne subsistait en moi pour sa violence... » En cette heure de deuil, il reconnaît que ses sévérités n'étaient point injustifiées; « sa dureté m'avait valu une notion du devoir et de la vergogne pour ma conscience. L'idéal de vertu que mon père choyait, il avait voulu m'astreindre à le concevoir ainsi que le seul moyen de bonheur. Peut-être pensait-il vrai, après tout, niant les joies extérieures et proposant la science pour seul jeu désirable... » Bien plutôt qu'une joie vengeresse, l'orphelin ressent « une grande horreur », du remords et le poignant regret d' « avoir perdu une protection » [1].

De ce témoignage émouvant d'affection rétrospective [2], faudrait-il déduire que l'amour de l'enfant et sa reconnaissance vont, de préférence, à ceux-là des pères qui se seront montrés les plus intransigeants, les plus inflexibles des éducateurs ? Il est certain que la perte de l'homme qui réclamait si impérieusement leur soumission et les dirigeait avec autant d'autorité doit laisser au cœur de ces orphelins l'impression d'un *vide* extraordinaire. Mais leur affliction ne témoigne-t-elle pas d'une réaction de leur caractère que le père s'employait à viriliser ou à dompter, plutôt que d'une peine sincère et profonde ? Peut-on tenir pour véritable une affection que n'anime point une confiance fondée sur le principe de l'*égalité* entre pères et enfants ? Il faut, évidemment, compter avec les mœurs de chaque époque [3] et

---

(1) Paul Adam. *Les Images sentimentales*, p. 142.

(2) V. Gilbert de Voisins. *Les Miens*. Déconcerté par les méthodes éducatives que son père employait à son égard, — et surtout l'*ironie*, car « l'enfant accepte mal l'ironie » — le petit garçon regrette d'avoir *compris* son père, hélas ! beaucoup trop tard ! Papa s'en fut à une époque où je commençais à le bien connaître, à sentir la valeur de cette discipline qu'il m'imposait avec tant d'application délicate et de prudence... (p. 18).

V. encore *L'Elève Gilles;* lorsque, épuisé par son hypocondrie, le père finit par se suicider, son fils se déclare « déchiré de remords; je m'accusais de ne l'avoir pas assez aimé, de m'être montré sottement craintif devant lui, et le sentiment que j'éprouvais de ne plus pouvoir racheter ma faute me désespérait... » (p. 263).

(3) V. E. Legouvé. *Les Pères et les Enfants au XIXe siècle*. « ... Dans ce siècle où tout se renouvelle, je ne sais pas de transformation plus importante que celle qui touche aux rapports des pères et des enfants dans la société moderne... Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison; et un homme d'esprit caractérisait ce fait par un seul mot; il disait : *Messieurs les Enfants !...* » (p. 2).

l'on voit mal le haut fonctionnaire du gouvernement de M. Thiers — un vieillard presque, d'ailleurs — ou le professeur Vingtras, ou l'ingénieur Greslou, ou même le docteur Nozière, tous plus ou moins imbus du sentiment classique, si fort en ce temps, de leur dignité paternelle, condescendre à devenir les *camarades* de leurs fils. Cette notion de l'égalité entre parents et enfants est toute récente; c'est bien « une conquête de la Troisième République », pourrait-on dire, sans intention ironique. M^me^ Gérard d'Houville, par exemple, pense même, avec esprit, que « bien qu'infiniment... « mieux élevés », mieux éduqués, bien plus respectueux de l'enfance et de ses droits » que les parents d'autrefois, les parents d'aujourd'hui... ne sont pas encore tout à fait « au point... » [1]

Il y a pourtant des progrès, de très réels progrès. Lisez *L'Enfant dans l'Herbe*; vous y verrez de quelle manière, aisée, franche, familière, sans offusquer jamais le sentiment des convenances, Charles Derennes parle de « son grand frère de père ». A les voir ensemble, l'enfant et ce « grand frère... qui n'était guère plus vieux que moi de vingt-deux ans » [2], on dirait plutôt de deux amis qui conversent sans contrainte et s'aiment sans se le dire, sans que l'un exige cet amour, sans que l'autre y réponde en vertu de l'article premier de la Morale pratique.

Il y a autant, sinon plus, de familiarité dans les relations du jeune Didi et de celui qu'il nomme, avec une affectueuse désinvolture, son « paternel ». « ...Quand quelque chose ne marche pas comme il veut, Didi déclare : « C'est la faute au Gouvernement... » Bien entendu, c'est de la famille, et de son chef surtout, que Didi parle ainsi : « ...Si je rentre mouillé, ayant oublié d'emporter mon parapluie, Didi, d'un ton rêveur et détaché, aggrave ma situation de ce commentaire : « Le Gouvernement a décidé qu'il ferait beau temps aujourd'hui... » « Didi, déclare G. de La Fouchardière, « n'a jamais pu me prendre au sérieux... » [3]

Qu'un père reconnaisse — même s'il ironisait et gasconnait quel-

---

(1) Gérard d'Houville. *L'Enfant*, p. 39. L'auteur ajoute : « ... En tout cas, les parents ont cessé, avec bon goût, de réclamer de leurs enfants, d'exiger sévèrement toutes les qualités qu'eux-mêmes n'ont point, et des perfections que l'espèce humaine ne possède pas... Les enfants ont beaucoup contribué, depuis un quart de siècle, à l'amélioration de la race des parents... »

(2) *L'Enfant dans l'Herbe*, p. 83.

(3) G. de la Fouchardière. *Didi, Niquette et C^ie^*. V. pp. 11, 58, 85, 199, 255. Tous les chapitres de ce spirituel ouvrage sont excellents à méditer.

que peu — que son fils n'a jamais pu le prendre au sérieux, voilà, certes, de quoi illustrer un chapitre nouveau de l'histoire des rapports entre Pères et Fils. Un père d'autrefois se fût, à coup sûr, refusé, si tant est que son fils en ait conçu l'audace, à admettre la liberté des propos de Didi, Niquette et Cie. Châtié d'importance, l'enfant eût vite été remis sous la férule du précepteur, entre les mains de la gouvernante. Un père d'aujourd'hui manifeste une humeur plus accommodante; il accueille avec bonhomie et indulgence, voire provoque les réflexions caustiques, la satire ingénue, les « observations » et les « conseils » de ses enfants. Pour peu que leurs remarques soient imprévues et spirituelles, le *sel* que nous y trouvons fait aisément passer l'irrévérence de ces propos. Une irrévérence d'ailleurs toute superficielle et qui n'exclut point, loin de là ! l'affection filiale. Mais au lieu qu'elle soit, comme jadis, fondée sur le respect et le sentiment des distances, cette affection repose aujourd'hui sur un pacte d'*amitié* mutuelle [1].

Et comme, lorsque l'enfant l'a reconnue, cette amitié renforce le sentiment filial ! C'est elle qui explique le sentiment profond qui unit « la petite fille de Jérusalem » à son père. Alors que, pieuse et effacée, la mère « était une ombre qui passait », l'antiquaire érudit, imaginatif, conteur séduisant, a fait de sa fille sa confidente et « sa » disciple. Celle-ci éprouve pour cet esprit passionné et chimérique un véritable sentiment d'adoration; lorsqu'il meurt, dans une ville mystérieuse de la lointaine Europe, Siona ressent une douleur sans bornes [2].

Dans l'amour de Siona, entre une grande part d'*admiration*. C'est là un des caractères les plus marquants du sentiment filial à l'égard du père, et il faut au cœur enfantin de bien cruelles et nombreuses déceptions pour l'amener à ne plus admirer la puissance masculine, tant elle apparaît, à l'enfant, chargée de prestige. Romain Rolland, à propos de son Jean-Christophe, l'a fort bien remarqué : Melchior Krafft a beau être un ivrogne, un mari égoïste, un père brutal et intéressé, c'est aussi un musicien de talent; le jeu de son archet enchante l'enfant et il faudra longtemps à Jean-Christophe pour forcer

---

(1) Cette *amitié* est très réelle dans le livre de G. de La Fouchardière. Voir la page où l'auteur nous décrit les adieux de Didi et de son père, sur le quai de la gare; le ton un peu bourru de Didi, sa gêne cachent mal le chagrin qu'éprouve l'enfant à se séparer, même pour peu de temps, de celui dont la compagnie lui est chère. V. p. 73.

(2) Myriam HARRY, *La Petite Fille de Jérusalem*, p. 123.

celui-ci à juger l'inconduite paternelle et à mépriser celui qu'il eût tant voulu admirer [1].

*
* *

Il arrive enfin que l'enfant éprouve pour le père un sentiment de *pitié*. Jacques Vingtras, tout brutalisé qu'il soit par un homme à « la pensée malade, à l'esprit noir », ne peut s'empêcher de compatir à l'humiliation paternelle; Jacques souffre, « sans que son père le sache », de voir le professeur ridiculisé par les potaches féroces. « Je ne veux pas que, parce qu'on m'a fait mal, il puisse arriver du mal à mon père... J'écoute, sans paraître les avoir entendues, les moqueries qui atteignent mon père... Tout petit, je sens que j'ai un devoir à remplir... » [2]

Poil-de-Carotte, qui ne peut admirer M. Lepic, si neutre dans le ménage et si *absent*, devine que son père est malheureux; il voudrait donc lui témoigner sa compassion. Mais les êtres de la nature de M. Lepic n'autorisent guère les épanchements sentimentaux; aussi, la pitié de Poil-de-Carotte se trouve-t-elle réfrénée en son cœur. Pourtant, si quelque jour M. Lepic se décidait à parler, on sent bien que son fils lui offrirait alors le réconfort de sa sympathie apitoyée.

L'enfant du roman *Le Reste est Silence* a, lui aussi, un père au caractère fermé et qui ne se prête guère aux confidences. Et cependant, lorsque la mère quitte le foyer, abandonnant son mari et son fils, le petit Léon déclare : « J'eus soudain pitié de cet homme. Nous nous regardions et nous n'osions rien nous dire... C'était la première fois... que nous nous trouvions seuls, la première fois... Il est là, avec sa barbe qui grisonne, avec ses yeux éteints, il ne parle pas... »

Et c'est Léon qui réconforte le père dans sa douleur et lui apporte une lueur d'espoir; le père veut partir, aller chez sa sœur : « ...Il ne faut pas t'en aller », conseille l'enfant. « Qui sait si maman ne va pas revenir ?... — Tu crois ? » De quel ton naïf il me dit cela !... » [3]

---

(1) L'admiration « est *un tel besoin chez l'enfant* ! Sans doute une des formes de l'éternel amour de soi; quand l'homme se reconnaît trop faible pour réaliser ses désirs et satisfaire son orgueil, il les reporte, enfant, sur ses parents; homme vaincu par la vie, sur ses enfants à son tour... » (*Jean-Christophe. L'Aube*, p. 91).

Remarquons que l'enfant admire souvent dans le père l'*homme* tout court; tel est le cas de *Trique*, lequel « choisit » le père, cependant violent, brutal, injuste, *contre* la mère, beaucoup plus douce cependant à son égard. V. *Trique, gamin de Paris*, p. 10.

(2) *L'Enfant*, p. 29. V. aussi p. 112.

(3) Edmond JALOUX. *Le Reste est Silence*, p. 127.

Un autre petit garçon, *L'Enfant à la Balustrade*, sait, par sa présence discrète, compatir à la souffrance de son père, remarié à une coquette et que ses relations ont délaissé : « Un instinct me poussait à ne pas le quitter »; il l'accompagne dans « les longues marches qu'il s'imposait »; il monte avec lui dans son cabinet. Le père, touché de cette fidélité, le prend sur ses genoux; il essaie de sourire à l'enfant; puis, tout d'un coup, il le lâche; « il se cachait la figure dans les mains, les deux coudes sur son bureau. Il pleurait. Je m'en allais sans faire de bruit... » (1)

Nous arrivons ainsi, au terme de cette enquête, à des manifestations du sentiment filial bien différentes de la soumission et du respect, de la confiance et de l'amitié, que l'enfant doit ou accorde au père. Nous venons en effet de voir l'enfant, précocement averti, participant à la douleur du père, et même — émouvant paradoxe — dominant l'homme de toute la pitié de son cœur ingénu.

II

L'ENFANT ET LA MÈRE

Il existe déjà chez la fillette toute une puissance de maternité qui trouve à s'exercer grâce à la poupée. C'est un « besoin irrésistible de la petite fille », une « espèce de jaillissement de l'instinct maternel » (2), et la poupée reçoit des soins si empressés et des conseils si tendres que l'enfant le plus aimé ne connaîtra, auprès de la mère la plus aimante, pas davantage de zèle et de dévouement. De la *poupée* à l'*enfant*, il n'y a que la différence de la *vie;* et encore la fillette ne se figure-t-elle pas que ce « quelque chose » est « quelqu'un » ? Et « la première enfant » ne « *continue* » -t-elle pas « la dernière poupée » ? (3)

Devenue femme, dès l'heure de l' « annonciation », l'être qui sera son fils ou sa fille est déjà *sa chose*. Elle redoutait, dit Laurence Algan, de « mourir bréhaigne »; voici « l'impossible miracle : un

(1) René Boylesve. *L'Enfant à la Balustrade*, p. 221.

(2) Edmond de Goncourt. *Chérie*, p. 48.

(3) V. Hugo. *Les Misérables* (t. III, p. 141). V. aussi F. Queyrat. *Les Jeux des Enfants* (*Le Jeu de la Poupée*, p. 115).

petit enfant poussé en elle... » Alors, dans la ferveur de l'attente, elle lui parle, elle le *nomme*. Elle le voit « grandir sous des baisers, des mots uniques, des chansons créées pour lui... » Il s'avance, « beau et comme la jeunesse », et murmure : « — Ma mère, pourquoi êtes-vous venue si tard ? » L'enfant est là; la mère attendait Serge; c'est Sylvie qui a répondu; que Sylvie soit la très bienvenue; il n'est plus au monde que Sylvie et sa mère, celle-ci couvant celle-là de son amour passionné, prévenant ses moindres désirs, notant et interprétant les premières sensations de l'âme neuve au contact d'un monde neuf.

Le bébé grandit, et le premier geste où s'accuse son caractère de demain n'est pas sans parfois surprendre la mère; elle le croyait fils de son esprit et de son cœur autant qu'il l'est de sa chair; mais déjà il s'affirme différent d'elle; chaque heure qui s'avance marquera un peu plus la dissociation de ces deux êtres, hier encore confondus en un seul corps. Désormais, la *mère* devra compter avec l'*enfant;* dans ce cerveau, où « les os sont soudés maintenant en une boîte hermétique à jamais... qu'y a-t-il de moi ? pour moi ? contre moi ? » [1]

C'est une question presque identique que s'adressera, dans *L'Ame Enchantée* de Romain Rolland, la mère de Marc. Sans aucun regret

---

(1) Laurence ALGAN. *Le Livre de Sylvie*, pp. 12 à 16. C'est un hymne au nouveau-né (de même que le livre de Mme Henriette CHARASSON (*Deux petits Hommes et leur mère*). Le lyrisme de cette œuvre n'exclut point une notation précise et pittoresque des gestes de la prime-enfance.

Sur la douleur qu'éprouve la mère à la mort de son enfant, v. Gérard D'HOUVILLE. (*L'Enfant Toune*), dans *L'Enfant*, p. 75, et Jeanne ANCELET-HUSTACHE. (*Le Livre de Jacqueline*), qui vient de paraître.

La souffrance de la mère est accrue par le spectacle des autres enfants *vivants*, et qui ne sont pas les siens, surtout si elle est obligée de les soigner; dans ses *Cœurs d'Enfants*, M. Paul BOURGET a bien traduit ce sentiment d'une femme qui a perdu son unique enfant, et, remariée, doit s'occuper des deux bambins qu'elle trouve au foyer du second mari. « Par moments, il lui semblait, et tout son être en frissonnait de remords, qu'elle les haïssait, comme s'ils eussent volé à l'absent sa part de joie, de santé, de lumière... » (*Drames de Famille. — Cœurs d'Enfants*, p. 352.

V. également Antonin SEUHL (*Petite Chose*); l'auteur y montre la souffrance de la mère obligée, pour continuer son métier de domestique, d'abandonner son enfant à l'Assistance Publique, et de soigner celui de ses maîtres. Elle n'y peut tenir, et doit quitter sa place.

Au sujet des enfants, abandonnés, délaissés ou orphelins, et élevés par des domestiques, remarquons que ces femmes se font, la plupart du temps, les « servantes au grand cœur » de ces petits : rappelons ici l'admirable Félicité de G. FLAUBERT, qui s'est peu à peu substituée à Madame Aubain dans l'éducation de Paul et Virginie (*Un Cœur simple*). — V. encore la Chavoche, dans *La Maison du Péché* (Marcelle TINAYRE), qui est infiniment plus « mère » que Madame de Chanteprie). — V. surtout, dans l'*Hirondelle sous le Toit* (Lucien DESCAVES), le personnage, fort bien étudié, de Zénaïde, la domestique des Boussuge, qui est devenue la « *mère* » du petit réfugié, Nanand. Cette vieille fille, rogue, et dont le nouveau venu bouscule les habitudes, fait, au contact de l'enfant, comme un apprentissage de la maternité. « L'enfant entrait en elle, au lieu d'en sortir. Elle était mère au rebours des mères... » (p. 144). — V. encore Paul ADAM : *L'Enfant d'Austerlitz* aime sa bonne, Céline, « ainsi qu'une part de lui-même ». Francis JAMMES rappelle, au sujet de sa nourrice qui « le préférait à ses enfants », les beaux vers de Sully-Prud'homme :

« ... Vous irez trouver ma vieille nourrice !... » (*De l'Age Divin...*, p. 22.)

pour le père, disparu de la vie d'Annette, la jeune femme s'est vouée, enthousiaste, à l'éducation de l'enfant. Déçue par l'homme, elle croit tenir sa revanche; Marc sera sculpté par elle « à l'image de son Dieu caché ». Mais, « pour le façonner, il faudrait le saisir. Ne pas le laisser échapper ». Or, « chaque jour il échappe davantage ». Sans doute, « elle connaît bien une chose : son corps, sa santé physique, ses maladies »; pour elle, ce « cher corps fragile de petit androgyne » est « transparent », mais « qu'est-ce qu'il y a dedans ? » Que pense-t-il, « au fond », quand il « répond poliment : « Oui, maman ». aux : « Tu m'aimes ? » innombrables de la mère ? [1]

Annette a ainsi « l'impression décourageante qu'elle connaît, moins, son fils, chaque jour ». Cependant, Marc connaît davantage, chaque jour, sa mère, car « ils s'observaient mutuellement, mais elle n'était pas de force ! » Il est arrivé, à sept ans, à découvrir les faiblesses de cette mère, « sa maîtresse et sa servante »; il sait comme il lui est facile de la berner par ses roueries, qui sont proprement des ruses féminines, car « la plus femme des deux était ici l'enfant » [2].

Tant qu'il restera enfant, c'est donc Marc qui, en fin de compte, a régné sur le cœur maternel. Dans ce combat où « la partie n'était pas égale », l'enfant fut vainqueur. C'est qu'il apportait dans la lutte son astuce, sa malice, son esprit « politique »; la mère ne pouvait, avec sa confiance ingénue, rivaliser avec ce « petit fripon ». Lorsqu'il la comprend enfin, que « l'attrait » devient en lui « plus fort que la méfiance », c'est un temps éblouissant, mais fugace, « la lune de miel de l'union de l'enfant et de la mère... Quelques mois s'écoulèrent, aussi délicieux qu'un amour partagé... » [3] Quelques mois seulement ! Bientôt, Marc ne saura plus lire dans le cœur maternel, il « en perdra la clé » et il faudra bien des années et des circonstances douloureuses, avec des heurts violents et des séparations tragiques, avant que, de nouveau, le fils soit aussi près de la mère qu'il le fut au temps de cette « union ».

*
* *

Et pourtant, s'il existe au monde une personne capable, plus que tout autre, de connaître l'âme de l'enfant, c'est bien sa mère. De tous

(1) *L'Ame Enchantée.* II. *L'Eté*, p. 161. — « Comme toutes les mères, écrit aussi Charles BAUDOUIN, (ma mère) dorlotait l'illusion de connaître son enfant... » (*L'Eveil de Psyché*, p. 154).

(2) *Id.*, p. 166.

(3) *Id.*, p. 188.

ceux qui l'aiment, qui s'intéressent à lui, parents, maîtres, adultes, amis, elle les dépasse tous en clairvoyance du cœur enfantin [1]. Voyez la maman de Caillou; Pierre Mille, historiographe complaisant des faits et gestes du petit garçon, croit, en psychologue de métier qu'il est, bien comprendre ce jeune compagnon; il est même très fier d'informer la mère de ses « découvertes ». Elle, de le laisser parler, et d'ajouter spirituellement qu'il n'entend rien à Caillou : « Tous les hommes sont présomptueux, mais ceux qui écrivent, qu'en pourrait-on dire ? A force de parler de Caillou, d'arranger ses mots, de raisonner dessus, de vous livrer à ce travail nécessaire, mais si dangereux qui est le vôtre... vous vous imaginez que c'est vous qui avez créé mon fils !... » Grave erreur ! Le petit l'a dupé; oh ! en toute candeur ! c'est la nature de l'enfant qui le veut ainsi : un adulte veut bien s'intéresser à lui; alors, pour répondre à cette amitié inattendue, Caillou « s'efforce d'abonder dans le sens » de son grand ami. Pure convention que leurs rapports et le jugement réciproque qu'ils portent l'un sur l'autre. Ce n'est pas à la mère, mais à l'auteur, que l'enfant en fait accroire. Elle, comme elle le comprend mieux ! « Glorieuse de l'avoir fait », la femme aide la mère et la guide dans les arcanes du cœur enfantin. C'est ainsi que la maman de Caillou analyse finement le sentiment qu'elle porte à son petit garçon : « Je ne le regarde pas, dit-elle, comme je regarde sa sœur. Nous avons, Caillou et moi, conscience qu'il est *mon maître* ! Il n'est pas le maître de son père: au père va d'instinct « son besoin de sympathie... de respect et de dévotion »; alors que « vis-à-vis de leur mère », les petits garçons sont *des hommes*, ...et tendres, et soumis, éperdus d'admiration mystique... » [2]

Devant la mère, si le garçonnet s'avère « homme », la fillette ne dissimule pas qu'elle est *femme*. Dans *Une Page d'amour*, Zola nous montre une petite fille de douze ans dont la nature féminine ne tarde pas à surprendre la passion de sa mère, une jeune veuve, pour le docteur Deberle. Silencieuse, sournoise, elle a suivi l'idylle secrète qui martyrise son âme jalouse. Une sûre intuition de « femme » et d'enfant malade lui donne peu à peu l'assurance qu'elle a cessé d'être

---

(1) V. Abel HERMANT : dans « *Le Caravansérail* », il remarque que les adultes « qui se piquent d'observer Chérubin » se font illusion; ils « anticipent ». « Chérubin, qui ne sait pas où il va, hésite, retarde, même quand il est d'apparence précoce. Sa mère, qui seule, le voit toujours enfant, *est la seule qui le voit tel qu'il est*, et il se juge lui-même comme sa mère le juge... » (p. 173).

(2) Pierre MILLE, *Caillou et Titi*, p. 40.

l'unique amour de sa mère; alors elle se venge par des bouderies, des réflexions inquiétantes, par le refus de se laisser soigner; le désespoir et la consomption ne tardent pas à avoir raison de cet organisme débile; elle meurt, emportant dans la tombe sa rancune implacable. L'enfant a fait place à une « *ennemie* » [1].

Les relations de mère à enfant sont plus d'une fois troublées par ce conflit qui éclate, dans le cœur maternel, bouleversé entre deux passions rivales; ce sont, chez la mère de Jeanne, d'*Une Page d'Amour*, « de continuels déchirements dans ses entrailles et dans son cœur » [2]; laquelle l'emportera, de la mère ou de l'amoureuse ? Dans *Champi-Tortu*, dans *Jack*, dont nous parlons plus loin, la première abdique devant la seconde; mais cette défaite ne va pas sans un drame infiniment douloureux dont toute mère digne de ce nom a conscience; ainsi, Léon Frapié nous parle d'une femme qui, lorsque « le mal d'amour la rend avide et frénétique », garde, même en ces heures ignominieuses, le sentiment de sa maternité. Celle-ci étant incompatible avec « sa folie », elle éprouve, « dès les premiers symptômes de la crise », une telle honte d'elle-même qu'elle a trouvé un étrange moyen de disparaître devant son enfant : elle va « perdre Loulou, comme on perd un chien dont on ne veut plus... En même temps que l'état bestial se produisait, elle éprouvait un besoin irrésistible de ne plus être mère, de ne plus savoir où était son enfant, de cacher son enfant... » Et Loulou revenait, « comme revient un chien perdu », jusqu'au jour où, ayant eu l'intuition de l'infamie maternelle, il s'en va de lui-même « se perdre tout seul... » [3]

---

(1) Pierre NÉREY. *L'Ennemie* (*Œuvres Libres*, juillet 1928). C'est encore une « ennemie » que la Gabri de M. Pierre Nérey; elle apporte, dans son zèle pour observer sa mère, — une mère indigne d'ailleurs, infidèle au mari mobilisé, délaissant ses deux fillettes pour des amours coupables, — « une malveillance innée et ce flair extraordinaire qu'ont les enfants pour dépister dans la vie de leurs parents le secret et l'anormal... » Elle avait « ce terrible regard noir des enfants punis qui fait penser à l'éclair de haine impuissante dans des yeux d'esclave, et que les parents ne remarquent jamais... » Et en même temps, une jalousie envieuse, inavouable, la troublait. Ah ! quand donc serait-elle aimée, elle aussi ?... »

(2) E. ZOLA. *Une Page d'Amour*. (Paris, Librairie des Bibliophiles, p. 247).

(3) V. *L'Enfant Perdu*. Toutes les mères n'ont pas le scrupule de celle-ci. V. à ce sujet le roman de J. A. NAU : *Christobal le Poète*. La courtisane Angèle Frude se passerait volontiers de ce bâtard, — cet « enfant de salaud » comme elle l'appelle en ses moments de colère. Et sans l'abandonner tout à fait, elle le confie à une mégère, la mère Bouira et à l'un de ses galants amis, lequel entreprend de faire l'éducation de ce Christobal, qu'il considère comme un « poète » en herbe...

Ainsi dirigé, recevant les remontrances, les taloches maternelles, et aussitôt après, ses caresses, voire ses confidences les plus scabreuses, ce gamin devient une sorte de « bachelier ès existence », comme dit l'auteur. Il ne manque pas de philosophie; il sait par exemple et le lui dit, que sa mère aura toujours des « affaires d'hommes » et ne « pourra jamais rester tranquille ». Il n'a, par ailleurs, jamais éprouvé le « besoin » d'un père : « ... Un père ! un père ! à quoi que ça pouvait bien servir !... » Ajoutons que si Chris-

Le sentiment maternel semble donc subsister toujours, même au cœur des créatures les plus déchues. C'est même, en certains cas, ce sentiment qui les sauve d'elles-mêmes et donne une lueur d'espérance à leur sombre existence. C'est par Cosette que la Fantine des *Misérables* peut gagner sa rédemption; la mère rachète la fille de joie. De même, *Germinie Lacerteux* oublie ses tristes amours en dorlotant sa fillette; celle-ci n'est-elle pas sa sauvegarde ? Aussi, lorsque l'enfant est morte, Germinie tombe « dans un abrutissement de douleur...; elle porta dans ses entrailles la mort de son enfant comme elle avait porté sa vie... » [1] Désormais, le combat entre l'amour maternel et l'autre « amour » est terminé; il ne reste plus qu'une créature désemparée et qui va, sans aucune nouvelle chance de redressement à espérer, là où l'appelle sa poignante destinée.

D'autres luttes, tout aussi tragiques, assiègent parfois le cœur maternel [2]. Ainsi, dans *Les Rois en Exil*, Alphonse Daudet nous montre la noble Frédérique d'Illyrie prise entre son amour de mère et son devoir de reine. Une révolution a chassé ces princes de leur royaume; à Paris, où ils se sont réfugiés, Frédérique continue, malgré le roi de comédie qu'elle a comme époux, d'entretenir des intelligences avec les partisans de leur dynastie. Qu'importe que ce fantôme de roi abdique, un jour où il s'est déshonoré ! Il suffit qu'il ait abdiqué en faveur de son fils, espoir des Illyriens fidèles, espoir de Frédérique. Mais ce petit prince n'est qu'un enfant, et même un enfant anormal, au cerveau resté puéril, à l'organisme étiolé, victime des tares physiologiques d'une race épuisée. Un stupide accident qui le laissera « estropié, défiguré », vient encore aggraver la débilité du petit Zara: il est menacé de perdre la vue, déclare à la mère épouvantée le professeur Bouchereau, et il ajoute : « ...Et pourtant, si c'était mon fils, je ne l'opèrerais pas. Sans bien m'expliquer encore cette petite nature, j'y constate d'étranges désordres, un ébranle-

---

tobal a conscience d'être « un insupportable fardeau », un motif d'affliction pour sa mère, il reste parfaitement indifférent devant l'irrégularité de la vie de sa mère; tranquillement cynique, ce gamin est destiné à être, au cours de son existence, le digne fils, pas plus mauvais que nature du reste, d'une telle mère.

(1) E. et J. DE GONCOURT. (*Germinie Lacerteux*, p. 122).

(2) V. Albert JEAN. *La Vallée de Larmes;* ce roman, où l'enfant n'apparaît qu'aux derniers chapitres, et sous les traits d'une jeune fille, est tout entier rempli par la description de la souffrance maternelle, au souvenir de la petite fille que son père est venu ravir à la mère qui en avait cependant la garde. *L'absence* a eu raison du sentiment filial; après dix ans passés loin d'elle, l'enfant peut revenir voir sa mère; celle-ci ne la reconnaît pas; c'est une « étrangère » et « *une étrangère hostile* », qui, comme dans l'*Evangéliste*, d'Alphonse DAUDET, ne songe qu'à repartir. Et cette *indifférence filiale* provoque, par réactions, *l'indifférence maternelle*. L'*absence* a été victorieuse du sentiment *maternel*.

ment de tout l'être, surtout le sang le plus vicié, le plus épuisé, le plus pauvre... » (1)

Alors Frédérique doit se résigner à n'être « plus que mère ». A son tour, et pour ce petit infirme qui requiert désormais tous ses soins, elle a abdiqué; elle ne sera plus la reine impérieuse, ambitieuse d'instruire, avec le précepteur Méraut, l'héritier d'Illyrie dans son métier de roi. En sortant de chez le médecin, il ne reste plus qu'une mère passionnée et prête à défendre les jours menacés d'un faible enfant.

Un dernier conflit peut mettre aux prises la *mère* et la *croyante*. C'est ainsi que l'âme portée au mysticisme de *Madame Gervaisais* se trouve exaltée par l'ambiance religieuse de la Rome chrétienne. Peu à peu, cette mère d'un enfant débile se détache du petit Pierre-Charles malingre, souffreteux, hypersensible, et se laisse gagner par « la folie de la Croix ». Et certes, cette victoire ne fut pas sans combat; « la lutte dura des semaines, des mois »; « la dispute intérieure fut épouvantable chez la mère ». La froideur, l'indifférence volontaires qu'elle témoigne à Pierre-Charles grandissent « péniblement, au milieu de tourments, de rechutes qui la rejetaient à son enfant »; il lui faut « se tendre » à l' « affreux supplice de l'insensibilité maternelle » et, selon l'ordre de son confesseur, apprendre à « broyer son cœur ». Elle en vient à redouter d'être *séduite* par la présence de Pierre-Charles; elle se défie de lui « ainsi que d'une tentation ». Va-t-il donc s'opposer au salut tant désiré ? Alors, elle conçoit à l'égard du fils de sa chair, une « haine d'un étrange mélange », une « haine sainte ». Elle ne voit plus « son fils, mais seulement un obstacle à son salut... un ennemi chéri et détesté de sa vie éternelle... » Enfin, à force d'implorer le ciel pour qu'il la guérisse de toute « affection terrestre », elle triomphe; un jour, qu'elle est en prières, « une main puissante et efficace lui fit l'effet de lui retourner le cœur... : *elle ne se sentit plus aimer son enfant...* » (2)

---

(1) *Les Rois en Exil*, p. 409.

(2) *Madame Gervaisais*, pp. 252 à 281. V. également le beau roman de Mme Marcelle TINAYRE : « *La Maison du Péché* », p. 31. Mme de Chanteprie, la mère d'Augustin, vit comme une recluse en « sa chambre pareille à une cellule », dans la méditation et l'attente de la mort, lisant des ouvrages pieux et cousant pour les pauvres. Elle éloigne d'elle Augustin, de crainte qu'il ne s'amollisse au contact maternel : « entre elle et lui, jamais de privautés, peu d'élan, peu de caresses ». Augustin est confié au précepteur Forgerus; on relègue le vieillard et l'enfant dans un pavillon du château; et, auprès du maître, janséniste rigide, Augustin regrette cette mère à qui il osait à peine parler : « il souffrait de ne plus vivre à l'ombre de sa robe..., dans le grand silence qu'elle répandait autour d'elle... »

*
* *

Notons que ces différents conflits [illegible] l'amoureuse et « politique », le croyant et la mère, sont bien spécifiquement *féminins*. D'une manière plus désinvolte se comporterait l'homme en pareille circonstance. Ce n'est, d'autre part, que par suite de l'*absence* de l'homme qu'interviennent les Andromaque et les Alkmène. Et l'on ne voit guère Polyeucte *luttant* pour son salut, non contre les beaux yeux de Pauline, mais contre la grâce frêle d'un enfant qui prétendrait le retenir au monde.

Le sentiment paternel est donc moins fougueux, plus mesuré, plus équilibré que le sentiment maternel. Apollons qu'il est parfois plus sévère [illegible], car on voit certaines mères considérer leurs enfants uniquement comme des *jouets* dont « amusent leur esprit futile et leur oisiveté. Le petit garçon des *Images Sentimentales* nous parle de sa mère, charmante et coquette, qui, « compteuse et rêveuse, habituée éternelle des nuages », le consolait, par de « rapides caresses », des sermons et des châtiments paternels. Puis, lui ayant offert des friandises, ou de nocturnes et clandestines dînettes, elle « retournait au tissu des robes, au propos du miroir, à l'intérêt du roman... [illegible]

Et, par plus d'un trait, la mère de l'enfant, décrit par Edmond Jaloux dans *Le fardin est silencieux*, ressemble à la précédente : « Je ne fus longtemps, dit-il, pour ma mère qu'un jouet de poupée... Je revois souvent, cousant après une balle ou aiguisant des soldats de plomb, à quatre pattes tous les deux sous le tapis... » Elle lui parle « comme à un camarade de son âge », lui demande conseil à

[illegible] étrange roman « *Le Voleur d'Enfants* », où l'amour maternel apparaît comme plus fort que la mort), d'une jeune mère coupable d'infanticide, mais par pitié, parce qu'elle a été vue par un [illegible] de l'enfant, et qui, elle-même [illegible] jusqu'au moment où il peut satisfaire son amour par celui qu'elle a voulu [illegible].

[illegible] à un enfant que la charge de l'éducation de l'enfant [illegible] quand il a peut-être le plus de mère qui veut l'enfant dans ses [illegible]. Cependant, il est des cas où le père se fait la merveilleuse éducatrice de [illegible] (Mme de [illegible] « L'Enfant et l'Ecole »), [illegible] « Journal d'une femme » de M. René Bazin [illegible] « Journal d'une femme de chambre » de M. Octave Mirbeau [illegible] « La Guerre dans le Couvent » [illegible] « Le Calvaire » de M. Jean Lorrain [illegible] « Le Crime de Sylvestre Bonnard » [illegible] « Le Lys rouge » [illegible] « Le Petit Chose » [illegible] « Le Roman d'un Enfant » [illegible] « Sous la Bure » [illegible] « Le Tonneau de la Gabelle » [illegible] « Le Voleur d'Enfants » [illegible] « Les Vrais Riches » [illegible] « Vers la Lumière » [illegible] « Vie de Jésus » [illegible] « Vie de Tolstoï » [illegible] « Vie de Victor Hugo » [illegible] « Vie de Voltaire » [illegible] « Vie des Saints » [illegible] « Vie du Bouddha » [illegible] « Vie et Aventures de Robinson Crusoé » [illegible] « Vie et Aventures de Saturnin Fichet » [illegible] « Vie et Aventures de Sherlock Holmes » [illegible] « Vie et Aventures de Tartarin de Tarascon » [illegible] « Vie et Aventures de Tartarin sur les Alpes » [illegible] « Vie et Aventures de Tartarin sur les Côtes » [illegible] « Vie et Aventures de Tartarin sur les Côtes » [illegible] « Vie et Aventures de Tartarin sur les Côt

tout moment [1]; bref, « c'était une grande sœur que j'avais là, une grande sœur élégante et qui sentait bon, toute prête à partager mes caprices... » [2] C'était une grande sœur, mais c'était si peu une mère !

*
* *

Après avoir analysé le sentiment maternel, considérons le sentiment filial à l'égard de la mère. Le propre de cette affection est d'être *unique*, aussi durable que la vie du fils et plus fort que la mort de la mère. « Ma mère, dit Pierre Loti, est *la seule au monde* de qui je n'aie pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais. » « Avec d'autres créatures humaines », il a « essayé ardemment d'imaginer un *après* quelconque », et toujours il a « eu conscience du néant des néants ». « Tandis que pour ma mère, j'ai presque gardé intactes mes croyances d'autrefois. Il me semble encore que, quand j'aurai fini de jouer en ce monde mon bout de rôle misérable, j'irai me reposer quelque part où ma mère, qui m'aura devancé, me recevra... » Il a l'impression que le visage maternel offre « quelque chose d'à part que la mort ne touchera pas » [3]; et c'est seulement par sa mère si présente à jamais dans son souvenir, que l'écrivain désabusé conserve confiance « en une indestructible chose qui serait l'âme... » Une telle affection ressemble à de l'adoration et fait bien songer à un *culte* voué à un personnage immatériel [4] et immortel. Un culte inspiré par le respect, l'amour, la reconnaissance, et qui se traduit par une vénération, une adoration « à part » et définitives, dont ne bénéficie aucune autre créature humaine, ni l'amante ou la femme, ni le père, ni les enfants (« mon amour pour ma mère, qui a été le seul stable des amours de ma vie... »). Un culte, enfin, par l'expression même du sentiment filial : pour parler dignement de la mère et lui rendre hommage, il faudrait des mots rares et surnaturels,

---

(1) Cette confiance que la mère témoigne à l'enfant n'exprime pas toujours un jeu, où la mère s'*abaisse* au niveau de l'enfant pour qu'ils soient camarades. Elle est parfois, au contraire, le résultat d'un accord où l'enfant s'est haussé au niveau du sérieux adulte, et de ses plus graves préoccupations. V. J. H. Rosny aîné : dans « *Les Rafales* », il nous montre une mère qui a foi en son fils de douze ans, plus « que dans le père hasardeux ». Son fils est son véritable confident, et, plus d'une fois, elle écoute les conseils de ce garçon précocement sérieux.

(2) *Le Reste est Silence*, p. 78.

(3) *Le Roman d'un Enfant*, p. 24.

(4) « ... Mon amour pour ma mère... si affranchi de tout lien matériel... » (p. 24).

« réservés » à cet office, « des mots *à part* [1], si c'était possible, des mots fait pour elle et comme il n'en existe pas; des mots qui à eux seuls feraient couler les larmes bienfaisantes, auraient je ne sais quelle douceur de consolation et de pardon; puis renfermeraient aussi l'espérance obstinée, toujours et malgré tout, d'une réunion céleste sans fin... » [2]

Des mots d'une pareille douceur et d'une pareille vertu, Pierre Loti a su les trouver, et il n'est, parmi les autres romanciers, que Charles-Louis Philippe pour avoir parlé de sa mère avec autant de piété et de lyrisme inspiré par le cœur. *La Mère et l'Enfant* n'est pas un roman; c'est un hymne, un cantique filial [3]. « Je voudrais, — dit l'auteur, doutant comme Loti, de sa plume malhabile, croit-il, à exprimer cet acte de foi et d'amour, — je voudrais mettre ici des mots blancs comme ton bonnet, des idées pures comme ton front, des émotions simples comme ton corsage et l'image d'une vie de travail qui fît penser à ton tablier bleu... » [4] Alors, s'offrent pour la louange maternelle les images agrestes, pures comme des litanies à la Vierge : « Tu ressembles à la terre facile et calme de chez nous... Tu étais un large fleuve tranquille qui se promène entre deux rives de feuillages sous des cieux calmés... » La mère est *tout* pour l'enfant : « Tu étais pour moi la plus complète représentation du monde... »; et, à son tour, l'enfant est *tout* pour la mère : « Tu vivais auprès de moi comme *auprès de quelque chose d'essentiel...* »

---

(1) On voit que Pierre Loti insiste sur le caractère absolument *unique* du sentiment qui lie l'enfant à la mère.

(2) *Le Roman d'un Enfant*, p. 22.

(3) C'est un cantique *filial*, de même que *Le Livre de Sylvie* est un cantique *maternel*. Mais quel que soit le mérite *littéraire* du livre de Mme Laurence Algan, il faut reconnaître que l'ouvrage de Ch. L. Philippe est d'une beauté incomparable, et même « inimitable »; le ton *religieux* de ces pages, véritable *action de grâces* rendues à la Mère, a pu être repris par des disciples de Philippe (V. Jean Tousseul, *Le Village gris* : « ... Mais les jours gris, comme vous étiez bonne et belle, le soir, Man ! Votre petit garçon vous attendait depuis midi, et il avait appris à lire les heures au visage rond de l'horloge... » (p. 92). On retrouve ici comme des réminiscences de « *La Mère et l'Enfant* » et de « *Charles Blanchard* », sans l'originalité et la perfection du chant de *Philippe*, naïf et pur comme ces bouquets de fleurs des champs que les enfants cueillent pour leur mère.

— Un très bel hommage est rendu par *Colette* à sa mère, gardienne du foyer. V. *La Maison de Claudine*. On y trouve d'admirables pages sur le zèle de la mère à pourvoir la maisonnée du nécessaire; — son inlassable sollicitude : « Où sont les enfants ?... elle surgissait, essoufflée par sa quête constante de mère-chienne trop tendre, tête levée, et flairant le vent... »; — son bon sens, sa droiture d'esprit comme de caractère... Ce livre est peut-être le plus émouvant de Colette. V. pp. 13-35-36-81.

(4) *La Mère et l'Enfant*, v. p. 31. — V. également *Charles Blanchard* : auprès de sa mère, Charles ne se pose jamais la question du *père*; où est-il ? peu importe ! La mère est là, et suffit à défendre son enfant, malgré le froid, la faim, contre toutes les forces de destruction.

Charles-Louis Philippe dit encore la sécurité qu'il éprouvait auprès de sa mère : « Mais surtout... tu étais ma citadelle... » Elle est, par excellence, la Protectrice. Et ce sentiment de « divine, d'adorable confiance... » a été maintes fois exprimé par les écrivains, parlant de leur mère. Près d'elle, Jean-Christophe ne redoute plus la brutalité paternelle (1), et l'Elève Gilles, ses inexplicables mélancolies, « tout ce qui peut menacer un enfant », car il était assuré que « toutes les puissances mauvaises » ne pourraient « dépasser le cercle tracé par son regard » (2). Près d'elle, Charles Blanchard a « moins froid », et « moins faim ». Comme l'écrit Charles-Louis Philippe, l'existence maternelle est « *une chose nécessaire* » à l'enfant.

C'est dire le dénûment sentimental de l'orphelin de mère, surtout s'il était trop jeune, lorsqu'elle mourut. Alors, « sa douce figure », « le son de sa voix », « son rire » — le peu qu'il sait d'elle, par les autres ! — le font rêver désespérément de la chère morte (3) : comme il l'eût aimée ! comme elle devait l'aimer !... François Mauriac fait dire à l'orphelin de *La Robe Prétexte* : « ...J'évoque ces dernières veillées devant mon sommeil et je pense qu'elle devait murmurer : « Mon petit garçon, je t'aurais mené au catéchisme, j'aurais pleuré doucement à la messe de ta première communion. Tu serais rentré le soir, avec ta pélerine lourde de pluie, avec ta serviette que déchirent les dictionnaires... J'aurais mêlé ma vie à toute ta vie... Je t'emporte dans l'éternité, mon petit garçon, mon enfant que je ne connaîtrai pas... » (4)

Et *Simon le Pathétique* a beau s'être composé une image de sa mère, « morte cinq heures après la naissance » de l'enfant, il a beau assurer : « J'ai vu... ma mère, je l'ai touchée de mes mains, effleurée de mes lèvres », c'est seulement pour donner le change à son cœur. Mais cette forfanterie sentimentale ne trompe guère le lecteur; il est gêné devant cette raillerie amère. Et elle trompe encore moins le conteur : il faut qu'il l'avoue : « Il pleurait, il neigeait sur mon passé... » A quoi bon oublier qu'il a été « abandonné » dans son enfance, « aban-

---

(1) Jean CHRISTOPHE. *L'Aube*, p. 92.

(2) *L'Elève Gilles*, p. 213.

(3) V. Albert ERLANDE. *Ils Jouaient à la Vie*, p. 22. « Toi, Gilberte, (dit un petit garçon à la fillette qui vient de perdre sa mère), tu as connu ta mère. Durant toute ta vie, quand tu penseras à elle, tu reverras sa douce figure, tu réentendras le son de sa voix, de son rire. Elle sera vivante ! Tandis que moi, je n'ai pas connu ma mère. Je n'ai d'elle qu'une photographie... et cette chambre pleine de souvenirs qui ne me rappellent rien... »

(4) *La Robe Prétexte*, p. 46.

donné huit hivers dans un dortoir glacé »; qu'il fut un « enfant toujours vêtu... d'une vareuse bleue et d'un pantalon noir... *Enfant sans mère !...* » (1)

Et « l'enfant sans mère » se voit encore imposer l'autorité de la marâtre; détestée d'ordinaire, et parfois simplement parce qu'elle est l'*étrangère*, sa présence cause toujours, dans l'esprit et le cœur simplistes du « fils de la morte », un sentiment de gêne qui vient s'ajouter à l'amertume de l'abandon. L' « enfant à la balustrade », qui n'a point connu sa mère, reconnaît ingénûment que la seconde femme de son père ne lui était pas « complètement indifférente », et même qu'il aimait « sa jeunesse et sa figure » et son parfum, et « sa fraîcheur ». Mais, comment *l'appeler ?* Il savait bien — et l'eût-il oublié que sa grand'mère se fût chargée de le lui rappeler — que sa maman était morte. Alors, dit-il, « l'embarras que j'éprouvais à la voir provenait de la difficulté de lui donner un nom... « Bonjour, papa. — Mais, à elle ? — Bonjour... ou... ou... » Dieu ! que j'étais malheureux ! Et le supplice recommençait si elle me faisait un cadeau... Il fallait dire merci. — « Merci qui ?... » J'en ai la chair de poule... » (2)

En réalité, le loyalisme du cœur enfantin refuse aux lèvres le pouvoir d'articuler le mot sacré, unique; il leur interdit ce parjure. Et parfois, ce n'est pas seulement l'instinct filial, mais toute la volonté de l'enfant qui se hérisse contre les caresses et les flatteries de la marâtre, lorsque celle-ci a rêvé de conquérir l'affection de l'orphelin. Ainsi « *L'Enfant de la Morte* » résiste, de toutes ses forces, à sa « seconde mère »; elle, « s'est mise à l'aimer passionnément »; n'ayant pas d'enfant, elle avait, pour satisfaire son instinct maternel, été « tentée par cette adoption sentimentale ». Mais elle a vite aperçu en cet enfant « la survivance de sa mère, une nostalgie de cette affection et de ces conseils, un désir, pas tout à fait conscient, mais si fort, cependant, et si profond, de sentir ce qu'elle voulait qu'il sentît, de ressembler à ce qu'elle voulait qu'il fût... » C'est, en définitive, l'enfant qui reste victorieux dans ce « petit drame moral », comme écrit Paul Bourget. Le jour où la seconde femme abdique dans ses prétentions à *remplacer* la mère, où elle se résigne à laisser à celle-ci « la première place dans le cœur de cet enfant », elle obtiendra la sympathie de son beau-fils. N'ayant rien sacrifié dans sa fidélité à

(1) Jean GIRAUDOUX. (*Simon le Pathétique*), p. 132.

(2) *L'Enfant à la Balustrade*, p. 28.

la mère disparue, celui-ci peut, sans « ambiguité », sans une douloureuse équivoque du cœur, accorder à la marâtre l'affection qu'elle recherchait avec tant de zèle [1].

*
* *

Les romanciers n'ont pas manqué de signaler la séduction, toute féminine, qu'exerce la mère sur le petit garçon. Pierre Loti aimait que sa mère fût, dit-il naïvement, « bien jolie » [2]. Il « exige » qu'elle essaie son chapeau devant lui, « et je crois que je n'avais jamais vu ma bien-aimée maman aussi jolie que là-dessous, avec ses beaux yeux si fins, son visage régulier sans une ride... » [3] Devant sa mère parée pour une soirée, Caillou s'extasie; il n'a « d'yeux que pour les épaules et la beauté de sa mère; il était comme émerveillé !... » Et l'auteur ajoute : « Dans sa mère, il aime sa maman, mais aussi une femme, je vous assure... » [4]

Faut-il voir, dans cette inclination du fils vers la mère, cet instinct trouble et mystérieux que Freud dénomme le « complexe d'Œdipe » ? Plus d'un romancier, qui n'avait pas lu Freud, avait déjà remarqué le caractère particulier du sentiment qui lie le fils à sa mère [5]. Marcel Proust insistait pour que sa mère vînt, chaque soir, lui donner le baiser sans lequel il ne pouvait s'endormir; ainsi, même les soirs où ses parents avaient des invités, l'enfant réussissait à obtenir, pour lui tout seul, une *minute* de sa mère, et sans doute la meilleure, qui le vengeait de toutes les heures consacrées aux autres, et même au père. Et jamais Marcel ne voulut renoncer à la douceur toute spéciale de ce baiser « précieux et fragile », objet de bien de larmes de l'enfant gâté et des remontrances de son père « qui trouvait ces rites absurdes... » [6]

Mais « le type même du roman freudien », comme dit M. Jean de Lassus, est le livre de Julien Benda : *Les Amorandes*, paru, remar-

---

(1) Paul Bourget, dans *Le Tapin*, v. la nouvelle « *L'Enfant de la Morte* », p. 45.

(2) *Le Roman d'un Enfant*, p. 22.

(3) *Prime Jeunesse*, p. 36.

(4) *Caillou et Tili*, p. 31.

(5) Contre l'affirmation d'un tel sentiment, semble protester un Charles-Louis Philippe lorsqu'il admire, de toute la naïveté de son cœur, en sa mère, non *la femme*, mais l'humble ménagère, la bonne fée du foyer : « ... Tu n'es pas belle comme une femme, puisque tu es maman... » (*La Mère et l'Enfant*, p. 109).

(6) *A la recherche du Temps perdu. — Du côté de chez Swann*, p. 18.

que le critique, en 1910, c'est-à-dire bien avant que Freud ne soit connu en France. (La première traduction française est de 1922) [1]. Dans ce roman, l'auteur met en scène un jeune homme qui aime dans sa maîtresse la « mère » en même temps que la « femme ». Etienne d'Hirsauge a, tout jeune, perdu sa mère, et porte dans son cœur « un éternel regret » de la disparue. Car c'était « une véritable mère, une de ces créatures qui semblent satisfaire à leur loi organique en dispensant le calme à la faiblesse émue, une de ces beautés d'apaisement et d'amour dont on dirait qu'elles trouvent leur plein accomplissement à se pencher, rassurantes, sur des berceaux inquiets... » Auprès de « sa grande protectrice », l'enfant débile qu'il était murmure : « Oh ! mère, je ne vous aime pas plus que père, mais tout autrement... » Lorsque la jeune femme meurt, c'est, pour le petit garçon, « la disparition de toute satisfaction à ces besoins spéciaux de sa nature tendre et faible... » Devenu homme, il aime Irène, de quinze ans plus âgée que lui, et il lui arrive d'imaginer « son amour dans le rythme de la tendresse maternelle, dans l'atmosphère d'une compréhension totale, d'une indulgence infinie, d'une transcendance souriante et tutélaire... » N'est-ce pas l'instinct filial, brutalement sevré de l'affection d'antan, qui le porte à rechercher les caresses de cette « amante du type maternel » ? Elle « lui apparaissait comme l'amante nécessaire, unique, irremplaçable, ajustée à son besoin de la femme dans ce qu'il avait de plus radical, de plus essentiel, de plus profondément particulier à sa personnalité amoureuse... » Il attend Irène depuis sa plus tendre enfance; alors, dans « la misère de son cœur et ses obscurs désirs », c'est « une tendresse du genre maternel » qu'il sollicitait [2].

Michelet, songeant à sa mère et à M^me^ Hortense, rappelait qu'il avait « été deux fois fils de la femme » [3]. Le héros des *Amorandes* n'a vraiment pris conscience de sa personnalité que lorsqu'il a découvert dans l'amante la femme qu'il cherchait déjà dans la mère. Et, plus d'un homme peut-être, rencontre-t-il ainsi, secrètement, la

---

(1) V. Jean DE LASSUS : « L'Inquiétude Freudienne dans le roman et le drame français contemporain ». (*Grande Revue*, janvier 1927). L'auteur y rappelle qu'on a prétendu qu'à la fin de sa vie, Proust aurait eu connaissance de l'œuvre de Freud; c'est possible, sans être prouvé.

(2) Julien BENDA. *Les Amorandes*, pp. 31-32-42-44-45.

(3) *Ma Jeunesse*, p. 174.

mère auprès de toute femme élue par son cœur, et rêve-t-il éternellement « à la chaleur du sein » ? [1]

*
* *

Cette complexité, assez fréquente, du sentiment filial à l'égard de la mère, permet de comprendre l'inquiétude de l'enfant aux moments où, prise par la vie mondaine, la mère doit s'absenter de la maison. « Son départ, dit le héros d'*Etat Civil*, était le nœud frivole d'un drame cruel dans ma petite tête... » Un soir, n'y tenant plus, il lui avoue son désespoir, « son amour, mais surtout sa peine ». Celle qui ne fut « d'abord qu'une jeune femme, qu'une jolie maman », comprit-elle, ce soir-là, toute l'inconsciente jalousie dont souffrait son fils » [2]. « Emportée par un vif mouvement de pitié et d'amour », elle resta à son chevet. L'enfant, cet Oriental qui s'ignore, sera-t-il reconnaissant à la mère de ce sacrifice d'une de ses soirées ? S'il l'osait, n'exigerait-il pas que, confinée au foyer, elle lui sacrifiât sa jeunesse, ses relations pour être entièrement à lui ?

Parfois, hélas ! les craintes de l'enfant ne sont que trop fondées [3]. L'aversion que Jack nourrit pour d'Argenton provient du fait que « sa mère s'occupait trop de cet homme ». A peine le professeur a-t-il été reçu chez Ida de Barancy que, devant le « raté », Jack se montre « défiant, éveillé, comme s'il se doutait qu'il allait se trouver pris, broyé, étouffé dans le choc violent et prévu de leur première rencontre... » Des susceptibilités lui viennent; tout enfant, il avait appris « qu'il n'avait pas de père, qu'il portait un nom qui n'était pas le

---

(1) V. STENDHAL. *Vie de Henri Brulard*. A côté de la « très petite amitié qu'il avait pour son père », à son « bâtard de père », dit-il, et qui « fit naufrage » de bonne heure, H. Brulard nourrissait une véritable passion pour sa mère. « C'était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère... Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements... D'ailleurs elle n'a participé en rien à cet amour... » (Ed. du *Mercure de France*, p. 91).

— V. aussi « *L'Ame Enchantée* », où se trouve exprimé ce sentiment de sensualité vague de l'enfant pour sa mère. « Il se trouvait à cet âge indécis qui flotte entre la première enfance asexuée et le premier éveil incertain du petit homme... » (p. 160).

(2) « J'aimais, dit-il, les baisers de ma mère plutôt que sa bonté... » « J'aimais sa jeunesse, son sexe, son parfum, les grâces de sa tendresse. J'aimais sa chair comme elle aimait la mienne. Confondus dans la même substance, nous ne nous étions pas encore séparés. Les enfants ignorent l'affection, l'amitié qui sont commerce de l'esprit. Ils sont tout sensualité... » (*Etat-Civil*), p. 37.

(3) Sans nourrir, à l'égard de Dieu qui l'a frustré de l'affection de sa mère, un sentiment de rancune, le petit Pierre-Charles a bien conscience que *Madame Gervaisais* n'aime plus son enfant : « ... Une immense tristesse prit alors le pauvre petit repoussé, comme exilé de sa mère... » (*Madame Gervaisais*, p. 281).

sien, que sa mère n'avait pas de mari »; cela n'avait pas étonné Jack davantage que Christobal le Poète [1]; mais, à la différence de ce dernier, le sens moral, resté intact, du fils d'Ida de Barancy, se révolte à la pensée que sa mère peut être indigne de la vénération qu'il lui témoigne. Un jour, le grand Saïd, un de ses camarades de la pension Moronval, « l'ayant appelé : enfant de cocotte », au lieu d'en rire comme autrefois, il se précipita au cou de l'Egyptien, en lui faisant un garrot de ses petites mains crispées, au risque de l'étrangler... » [2]

Avec *Champi-Tortu*, dont Gaston Chérau écrit : « C'était un pauvre petit jaloux », nous sommes en présence d'un véritable drame : passionnément attaché à une mère gaie et jolie, cet enfant, né chétif et infirme, souffre d'abord des manies sadiques d'un père moribond; puis, celui-ci disparu, de la coquetterie inconsciente de la jeune veuve et de l'admiration que lui témoignent les hommes et même ses grands camarades du collège. A les voir suivre sa mère, lorsqu'elle traverse la ville, « il se sentait au cœur une morsure étrange. Il était jaloux, avec toute sa fougue maladroite et son sûr instinct, avec son ignorance d'enfant... » [3] Il voudrait que sa mère fût « laide, triste, habillée d'une toilette qui la déformerait ». Lorsqu'un des « grands » vient lui dire : « Elle est jolie, ta mère ! », il regarde l'autre, « fixement, avec des yeux d'exalté », et il éprouve alors « la même douleur que celle ressentie autrefois quand son père appelait « Jeanne » avec une certaine intonation douce... » [4] Tout lui est bon : « prétextes médiocres, mensonges cousus de fil blanc, sacrifices stupides de ses plus chers bonheurs », pour éloigner sa mère du lycée où elle vient le voir ou le chercher.

Mais ces tourments ne sont, après tout, que craintes injustifiées. Il n'en est plus de même lorsque Christian surprend le secret de la liaison de sa mère avec le maître d'études. Il ne lui reste alors qu'à mourir [5]. Et il mourra en effet, sans avoir pardonné à celle dont la coquetterie avait fait de cette courte vie d'enfant un long calvaire.

---

(1) V. également *Rabevel;* fils, lui aussi, d'une mère indigne, et qui l'a complètement abandonné, il n'éprouve, à songer à elle, pas le moindre regret, sinon celui que cette femme, riche peut-être aujourd'hui, pourrait, de loin ou de près, subvenir aux dépenses de son éducation : « Il considérait la chose comme possible, et, cela, très froidement, sans une ombre ou une velléité d'affection, sans un élan, sans juger sa mère qui lui restait entièrement indifférente... » (*Rabevel*, p. 63).

(2) *Jack*, p. 143.

(3) *Champi-Tortu*, I, p. 90.

(4) *Champi-Tortu*, II, pp. 36-39.

(5) *Id.*, II, p. 83. — V. également E. Zola. *Une Page d'Amour*. « Sa fille *vivait son amour*... Jeanne gardait ses yeux ouverts dans la nuit, *sachant tout*, comme si elle ve-

Il est d'autres exemples de rancunes d'enfants à l'égard de leur mère, et qui n'ont point pour cause la jalousie. Insuffisamment aimé, l'enfant répond à cette demi-indifférence par une pareille tiédeur de sentiments. Non sans quelque impertinence, le héros d'*Etat Civil* écrit : « Ma mère n'a pas assez fait pour que je l'aime... » Une affection maladroite, telle que celle dont la mère du *Disciple* entoure cet enfant du reste si difficile à élever, peut également être le point de départ d'un profond désaccord sentimental. Le père de Robert Greslou, esprit libéral et cultivé, s'était attaché surtout à l'éducation intellectuelle de son fils. L'ingénieur disparu, restent en présence un enfant observateur et curieux et une mère d'intelligence médiocre; peu sensible de nature, il se fût néanmoins affiné, en grandissant, au contact d'une sensibilité moins étriquée que celle de la mère; auprès d'un caractère moins préoccupé de devoirs médiocres, plus soucieux de l'enrichissement d'une vie spirituelle véritable que de l'observance de règles morales aussi conventionnelles qu'austères. Et « cela peut sembler étrange, dit le Disciple, que demeurés seuls en ce monde, elle et moi, elle si énergique et si dévouée, et moi si jeune, nous n'ayons pas vécu... en complète communion du cœur... Il existe, en effet, une psychologie rudimentaire pour laquelle ces mots : mère et fils, sont synonymes d'absolue tendresse, d'entente intime des âmes ! » (1)

Rien de pareil ici; autant l'enfant se sentait en confiance avec le père, autant il éprouve, devant la mère, de gêne et comme « un état de malaise indéfinissable ». Il reproche surtout à la veuve de ne pas comprendre son fils; elle l'accuse, en effet, de manquer de cœur, de ne pas regretter son père, alors que le souvenir du mort restait vivace en son fils et présent, dit-il, « avec une obsession qui me faisait mal ». Avec les années, l'*inimitié* entre la mère et l'enfant s'accroît; et celui-ci devient, — un peu par la faute de celle-là, et sans qu'elle l'ait jamais soupçonné, — « un égotiste absolu, d'une extraordinaire énergie de dédain à l'égard de tous... » (2)

A lire *Si le grain ne meurt*, il est difficile de ne pas faire de rapprochements entre le sentiment filial du « disciple » et celui d'An-

---

nait de réfléchir, *et mourant de ça*, sans une plainte... » (p. 200). Devant le cadavre de sa fille, « c'était ce masque sombre et sans pardon de fille jalouse qui affolait la mère... Ses lèvres n'échauffaient pas le froid visage; elle sentait Jeanne s'entêter et se refuser... » (p. 256).

(1) Paul BOURGET. *Le Disciple*, p. 80.

(2) *Id.*, p. 93.

dré Gide : pour Gide enfant, comme pour Robert Greslou, le père fut un compagnon affectueux et avisé. (« Mon petit ami vient-il se promener avec moi ? — Il ne m'appelait jamais, dit Gide, que « son petit ami ») [1]. Quant à la mère, l'écrivain déclare : « Son amour pour moi était sans doute à peine moindre » (que pour son père) — ce qui marque déjà une secrète rancune du fils que le sentiment maternel pût être « moindre » que l'amour conjugal ! — et il ajoute : « ...Mais toute la *soumission* qu'elle avait professée pour mon père, à présent c'est de moi qu'elle l'exigeait. Des conflits en naissaient, qui m'aidaient à me persuader que je ne ressemblais qu'à mon père... » [2] Nous connaissons cette attitude; dans le *Disciple*, nous avons assisté également « au heurt silencieux de deux âmes », à une crise pareille d'une enfance et « d'une adolescence refoulées et contrariées »; et Gide pourrait signer cette phrase du « disciple » : « Je me rends compte que le sort, en confiant l'éducation de l'enfant que j'étais à la femme qu'était ma mère, avait associé deux formes de pensée aussi irréductibles l'une à l'autre que deux espèces différentes... » [3] Aussi bien, Jean Prévost dit, non sans raison, que « *la haine respectueuse et tenace* de Gide pour sa mère » est le « sentiment qui sert de leit-motiv continuel et secret » à *Si le Grain ne meurt*... « Au reste, ajoute le critique, cette antipathie est fort explicable : surveillé pendant son enfance, ... Gide a été surveillé encore, et le plus maladroitement du monde, pendant sa jeunesse... » Enfin, ce sentiment, Gide l'avoue à la fin du livre : « Aucune paix durable entre nous n'était possible... J'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. » L'un des mots sans doute les plus sincères et les plus curieux que l'on ait prononcés au monde... » [4]

Une « haine respectueuse et tenace » : c'est également le sentiment de Jacques Vingtras à l'endroit de sa mère. Sans doute le livre de Vallès est-il dédié à ceux qui furent rossés par « leurs parents »; sans doute Jacques a-t-il particulièrement souffert de la stupidité, de la brutalité, des injustices paternelles; sans doute une scène d'une extrême violence met-elle, à la fin du livre, aux prises ce père et ce fils ? Mais il semble bien, plus d'une fois, que l'enfant compatisse à l'infor-

---

(1) *Si le Grain...*, p. 17.

(2) *Id.*, p. 166.

(3) *Le Disciple*, p. 91.

(4) Jean PRÉVOST, (*Les Ecrits personnels d'André Gide*, dans *Europe*, 15 novembre 1927).

tune du professeur humilié à l'école et dans son foyer, parce qu'il a, plus ou moins nettement, conscience que tous deux sont des victimes. Des victimes de cette femme hargneuse et vindicative, de cette mère parcimonieuse, terrible, grotesque par ses préceptes, ridicule par ses défenses, harcelant sans répit une existence d'enfant et lui ôtant, tyrannique, féroce, toute joie de vivre.

Tous les jeux « sont interdits » à Jacques; à tout instant, des remontrances, des coups, le fouet. Et surtout, cette cruauté incessante et qui raffine, car elle médite ses châtiments, étudie ses vengeances. Jacques se plaisait dans la compagnie des enfants du cordonnier; eh bien! il n'y retournera plus ! « Je ne veux pas le battre, dit-elle à l'artisan, mais comme je sais qu'il se plaît bien avec vos fils, je l'empêcherai de les voir, ce sera une bonne correction. » Ma mère, ajoute Jacques, « avait deviné où il fallait me frapper, ce qui faisait mal à mon âme... » [1]

La haine est bien le sentiment que Jacques nourrit contre sa mère : une haine *respectueuse*, car l'enfant toujours battu, craignant de nouveaux coups, masque son aversion impuissante sous des apparences déférentes, serviles à souhait; une haine *tenace* aussi, car elle animera toute son enfance, toute sa jeunesse.

Et cependant, l'ouvrage de Vallès ne se termine pas sur l'impression désolante qu'on aurait pu attendre en conclusion d'une aussi douloureuse histoire. Si elle laisse subsister sans doute la mésintelligence foncière de ces trois êtres, le père, la mère et l'enfant, la scène de la réconciliation finale n'est pas sans apporter une triste douceur, un certain réconfort en l'âme de celui qui a souffert, en l'âme de ceux qui ont fait souffrir.

Poil de Carotte connaîtra-t-il, lui, cette heure d'attendrissement et de sincérité qui, au terme de son enfance pitoyable, adoucirait peut-être son désespoir ? Encore que Jules Renard ne suive pas, comme le fait Vallès pour Jacques Vingtras, son héros jusqu'à la fin de ses études, on peut douter de cette « réparation » de la part d'une Madame Lepic. En tout cas, telle que nous la connaissons, et telle que Jules Renard a, dans son *Journal*, pris soin de nous la montrer encore [2], ce n'est point être trop sévère dans notre jugement que de

---

(1) Jules VALLÈS. *L'Enfant*, p. 116. « Qui remplace une mère ? Mon Dieu ! une trique remplacerait assez bien la mienne !... »

(2) Dans son *Journal*, J. Renard est souvent revenu sur son « *Poil de Carotte* »; ce sujet, on le sent, le passionne, l'obsède : « Il m'est venu, écrit-il en 1891, l'idée de faire de *l'Ecornifleur*, une des attitudes de Poil de Carotte; quelque chose comme ses expé-

voir, en cette femme, *la mère en lutte contre l'enfant*. Plus dangereuse que la mère de Jacques Vingtras qui s'emporte, gémit, vitupère, frappe, mais qui *poursuit un but* — et un but, somme toute, estimable : donner à son fils une bonne éducation — Madame Lepic, perfide, silencieuse, obstinée, mène contre Poil de Carotte une lutte sans merci, et *pour rien*. Pensant « élever » son fils, et s'y prenant singulièrement, certes ! Madame Vingtras avait la conviction de bien faire. Et lorsqu'elle s'aperçoit de son échec d'éducatrice, lorsque, pour la première fois, elle se rend compte de ce que dut être l'enfance de son fils, privée de tout encouragement, de tout sourire, elle oublie, dit Jacques, instantanément « toutes les autres colères qui blessent mon orgueil... pour ne se rappeler qu'une phrase, celle où j'ai crié que je ne les aimais pas, et ne voulais plus les voir !... » Elle ne peut retenir un sanglot, et son enfant aperçoit « sur ce masque de paysanne toute la poésie de la douleur... » D'autres dissentiments peuvent, de nouveau, mettre aux prises cette mère et ce fils; il restera toujours entre eux le souvenir ineffable de la minute où leurs âmes se sont unies dans la douleur, la pitié et le pardon mutuels [1].

Madame Lepic, elle, donne l'impression de vouloir faire de son fils non seulement le souffre-douleur, mais encore le « domestique » de la maison: elle s'ingénie à l'humilier devant les siens, devant les voisins; elle le méprise et souhaite que chacun le méprise. D'autre part, elle ne désarme jamais; elle s'avère « irréconciliable ». Et, de son

---

riences sentimentales. Ce serait mon Tartarin à moi. On aurait Poil de Carotte de trois à douze ans, Poil de Carotte à vingt ans, et, plus tard, Poil de Carotte de douze à vingt ans » (p. 91). En 1894, une autre note : « Je peux dire que, grâce à Poil de Carotte, j'aurai doublé ma vie... » (p. 201). Une autre note : « *Poil de Carotte* est un mauvais livre, incomplet, mal composé, parce qu'il ne m'est venu que par bouffées. *Poil de Carotte*, on pourrait indifféremment le réduire ou le prolonger. *Poil de Carotte, c'est une tournure d'esprit*. (pp. 235-236).

Sur « Madame Lepic », les renseignements, quant à leurs relations, abondent.

« — 9 octobre 1896. — Mon Dieu ! s'écr. » Mme Lepic. Qu'est-ce que j'ai donc fait pour être aussi malheureuse ! Ah ! mon pauvre Poil de Carotte, si jamais je t'ai fait des misères, je t'en demande bien pardon. — Elle pleurait comme le chéneau du toit. Puis soudain, le visage sec, elle disait : — Ah ! si ma pauvre jambe ne me faisait pas tant souffrir, je me sauverais d'ici. J'irais gagner ma vie en lavant la vaisselle dans une grande maison.

Ce qu'il y a de plus dur à regarder en face, c'est le visage d'une mère *qu'on n'aime pas* et qui fait pitié. (p. 331).

Ailleurs, sa mère vient d'arriver à Paris : J'ai dit : « Bonjour, maman. Ça va bien ? » Pas une syllabe de plus... Elle se voûte. Debout, je ne vois plus que ses yeux terribles... (pp. 10-32).

Lorsqu'en 1909, sa mère se noie accidentellement en tombant dans un puits, il reste insensible. « Elle faisait des plaisanteries, se penchait sur la margelle, s'agenouillait pour inquiéter Amélie... La mère d'un ironiste ne doit pas plaisanter... C'est une façon bien compliquée de me faire orphelin... » (p. 1225).

(1) V. au sujet des véritables relations qu'entretint Jules VALLÈS avec ses parents ses « *Mémoires Vrais* » ; J. VALLÈS. *Souvenirs d'un Etudiant pauvre*. (Paris, 1930. N.R.F.).

côté, Poil de Carotte a conscience que son cœur à lui est définitivement fermé. Lui aussi est un « irréconciliable ». Il a « essayé de se tuer »; mais il a reconnu que vivre valait mieux. Vivre malgré l'hostilité de sa mère. N'empêche qu'il a l'âme pleine de regrets et lourde de haine : « Mauvaise femme !... Je te déteste », ne craint-il pas de dire, à mi-voix, devant son père, le jour où il lui avoue son infortune. « — Tais-toi, dit M. Lepic, c'est ta mère après tout. — Oh ! » répond Poil de Carotte, redevenu simple et prudent, je ne dis pas ça parce que c'est ma mère... » [1] Mais, à part soi, Poil de Carotte regrette sans doute « que tout le monde » ne puisse « pas être orphelin ! »

III

L'ENFANT DANS LA FAMILLE

Etudiant les relations de l'Enfant avec le Père, puis avec la Mère, nous sommes déjà entré dans la Famille. Il nous a été donné, par ailleurs [2], de voir que l'éducation familiale est essentiellement une éducation inspirée par le milieu social. M. Félix Pécaut écrit fort justement : « *C'est la famille*, avec ses mœurs, ses habitudes, ses préoccupations, ses sentiments collectifs, sa manière de vivre matériellement et moralement qui, sans avoir souvent conscience de sa fonction, ou, du moins, sans la méditer, *est la créatrice continue de l'enfant.* » [3] Nul doute que, dans cette œuvre éducatrice de longue haleine et jamais terminée, la famille ne soit l'interprète de l'idéal et de la volonté du groupe social auquel elle appartient. Avant d'être *père*, *mère*, les parents sont des membres actifs de la société : mondains, bourgeois, ouvriers, paysans, fonctionnaires, industriels...; pères et mères, par surcroît, et dans l'intimité du foyer, et pour les heures plus ou moins réduites, qu'ils y passent; mais, en y rentrant, ils ne sauraient dépouiller l' « être social », et leur personnage familial en porte étroitement, qu'il le veuille ou non, la marque. Le père a beau déclarer alors qu'il est enfin *chez lui;* qu'il a, au seuil familial, laissé les soucis et

(1) *Poil de Carotte*, p. 228.

(2) V. Chapitre III. *Le Milieu naturel et le Milieu social.*

(3) Félix Pécaut. *Manuel Général* du 18 avril 1925.

préoccupations de son métier et de son « monde », dès qu'il parle, c'est la vie du dehors qui entre avec lui; dès qu'il conseille, félicite les uns, gronde les autres, c'est la morale du milieu social qu'il invoque. C'est à se bien tenir en société, à ne point se montrer ridicule, à surveiller leur langage, leurs manières; à se bien classer, à fréquenter les meilleurs, à les imiter, qu'il engage ses enfants.

De sorte que l'influence du milieu social sur le milieu familial ayant été étudiée, il nous reste à voir l'enfant au sein de la famille. « La famille » ? Les romanciers d'aujourd'hui nous la représentent presque toujours réduite à sa plus simple expression : « Monsieur, Madame et bébé ». Dans notre « pays de célibataires et de fils uniques », la famille est strictement une *trinité*. Jadis, la famille française connaissait, outre les grands-parents, les tantes, les oncles, installés d'ordinaire au foyer, un grand nombre d'enfants, et qui y tenaient une place fort réduite. « On pourrait dire, remarque R. Valléry-Radot, en empruntant la formule à une phrase célèbre de Siéyès sur le Tiers-Etat : « Qu'était-ce que l'enfant autrefois ? — Presque rien. — Qu'est-il devenu ? — Tout... » [1] Au XVI^e^ siècle, « les parents acceptaient sans révolte et sans stupeur de survivre à leurs enfants ». R. Valléry-Radot note cependant que, dans la petite bourgeoisie, dans le peuple, « les mères étaient vraiment mères. Elles obéissaient tranquillement à leur cœur... Femmes bourgeoises, femmes du peuple, c'est à leur influence douce et continue que l'on doit ces progrès de tendresse... » La Révolution consacre l'enfant à l'Etat; et Napoléon à l'Armée. « Nos récréations, écrit Vigny, ressemblaient à des manœuvres, et nos examens à des revues. »

Avec le XIX^e^ siècle, on assiste à l'avènement de l'Enfant. « L'affection des parents était la plus forte », dit Valléry-Radot. « Elle dominait partout. N'était-elle pas, du reste, encouragée par les mœurs et par la littérature qui, depuis 1830, faisaient de l'enfant le personnage le plus en vue, le plus fêté, le plus gâté ?... L'enfant ! La poésie lui donnait tous les charmes; le Code Civil lui avait reconnu tous les droits... » [2]

Sous le Second Empire, la *Chérie* d'Edmond de Goncourt représente

---

(1) René VALLÉRY-RADOT. *Les Sentiments de Famille* (1570-1891), *Revue Bleue* du 4 juillet 1891. Nous résumons ici cette excellente Etude. — V. également Edmond PILON. *La Vie de Famille au XVIII^e^ siècle* (Paris, Crès, 1923). — Ernest LEGOUVÉ. *Les Pères et les Enfants au XIX^e^ siècle* (Hetzel, 19^e^ éd.).

(2) M. Valléry-Radot cite les vers d'Emile Augier dans *Gabrielle* (1849) :

« *Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres,*
Qui dans tout notre cœur *s'établissent en maîtres* ... »

« l'enfant raffiné des salons officiels, la petite fille jouant à la femme du monde et se donnant une « passionnette ». Un autre ouvrage, *Monsieur, Madame et Bébé*, fut « le livre de chevet de tous les jeunes ménages à la fin de l'Empire »; il nous « montre le père de famille sous l'aspect d'un gai compagnon, trouvant... que rien ne vaut la joie d'être embrassé par un bébé vous entourant le cou de ses deux bras... »

Sans doute, « dans cet attendrissement général », ne faut-il pas omettre de signaler « quelques notes discordantes », l'opinion d'un Veuillot, d'un Dupanloup, d'un Barbey d'Aurevilly lequel disait aux « pères » : « Pourquoi voulez-vous abdiquer ? Mais ils le veulent tous. C'est une déliquescence... » Dans son cours au Collège de France, Ernest Legouvé appelait l'attention de ses auditeurs sur l'introduction officielle dans la Société, de « *Messieurs les Enfants* », lesquels ont, par cette émancipation et cette consécration, bénéficié de deux usages : le tutoiement et « le droit « à être pleuré en drap, en soie ou en velours »; car, jadis, « on ne portait pas le deuil de ses enfants »; aujourd'hui, au contraire, remarque Legouvé, « il ne meurt pas dans les familles une pauvre petite créature d'un an sans que le chagrin des cœurs ne se témoigne jusque dans les habits... » [1]

Jamais, il faut bien le dire, l'enfant n'a, de la part de ses parents, été l'objet de tant de préoccupations assidues. Plus la Famille se désintéresse de ses rameaux collatéraux, vit éloignée des ascendants et du foyer originel, plus elle se simplifie [2], plus l'Enfant gagne chaque jour d'importance, *Unité* qui tend à compter d'égale à égale avec les deux autres dans la Trinité domestique; Puissance « virtuelle » parmi ces Puissances « arrivées »; personnage minuscule, mais qui affirme déjà, en plus d'un cas, ses prétentions, comme s'il était déjà « majeur » ou, tout au moins, « émancipé » [3].

---

(1) *Les Pères et les Enfants au XIX^e siècle*, p. 8.

(2) V. Henri Béraud. *La Gerbe d'Or*, p. 19. Il rappelle spirituellement que les soi-disant souvenirs de famille, qui en gênent d'autres, ne lui ont jamais causé le moindre souci, puisqu'il ne remonte, se remémorant son enfance, pas plus haut que son père : « J'ignore autant qu'il se peut les réunions de famille, ces orgueilleuses tablées où, pour se rassembler une fois l'an, accourent du bout du territoire agnats, cognats, consanguins, utérins et collatéraux. Je n'ai jamais vu de ces réjouissances; elles me sont aussi étrangères que la pâque juive. Cela ne me dit absolument rien... »

Ce n'est pas que M. Henri Béraud ne rende aux fondateurs de sa lignée un émouvant hommage de reconnaissance; mais ils sont trop lointains, trop obscurs et trop perdus dans le passé pour qu'ils aient pu figurer dans son enfance. V. la très belle page : « Que sais-je d'eux ? Rien, si ce n'est qu'ils vécurent pauvres en des temps où la terre était mauvaise aux laboureurs... » (p. 15).

(3) Il n'est pas sans intérêt de noter que sur les quelque cent soixante romans que nous avons étudiés, une bonne moitié d'entre eux — plus de quatre-vingts — se rapportent à des enfants *uniques*.

Et la Famille d'aujourd'hui et son unique Enfant s'accommodent fort bien, semble-t-il, de ce que André Gide appelle : « *Un égoïsme à trois.* » L'*Enfant d'Hier* ne se sentait, entre son père et sa mère, « pas la moindre solidarité avec ses grands-parents [1]. Je suivais, dit-il, un peu en cela, l'exemple de mes parents mêmes, qui vivaient fort à part, jaloux de leur bonheur à deux, et qui faisaient un excellent ménage, chose fort différente d'une famille. » Le fait est banal de ces « excellents ménages » français qui s'affranchissent des contraintes de la famille du mari et de celle de la femme, et les tiennent, toutes deux, plus ou moins à distance. Ils ne craignent pas, « croyant lui suffire », ne lui donnant « ni frère, ni sœur », de confiner l'enfant dans leur solitude. Et l'auteur d'*Etat Civil* explique cette quasi stérilité volontaire de la Famille d'aujourd'hui par « le goût pour une épuisante vie sentimentale (amour, ou indifférence réticente, ou jalousie, ou haine) entre le père et la mère, entre eux deux et l'enfant (qui) fait de la prolification comme de la polygamie une impossibilité psychologique chez les civilisés. Chacun se complaît dans les langueurs choisies de ce ménage à trois... » [2]

Or, cet « égoïsme familial » est, pour André Gide, — critiquant sévèrement le mot fameux : « La famille, cette cellule sociale » — « à peine un peu moins hideux que l'égoïsme individuel... » L'enfant unique est l'objet d'une adulation éhontée de la part des siens [3]; il n'est pas « poison plus perfide » et qui fasse « de plus lamentables victimes ». Aussi bien, l'avenir appartient-il « aux bâtards » ! Quelle signification dans ce mot : « Un enfant naturel ! » Seul le bâtard a droit au naturel...

La conséquence d'une telle conception de la Famille, c'est que l'Enfant est, entre son père et sa mère, considéré non comme un enfant, mais comme un *adulte*. Dans plus d'un de ces « ménages à trois », il fait figure de témoin, d'auditeur, voire de confident [4] de tous les propos, heureux quand il n'est pas mêlé aux incidents de la vie intime

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 29.

(2) *Etat-Civil*, p. 76.

(3) *Les Faux Monnayeurs*, p. 147. « ... Que de parents j'ai vus (la mère surtout) se plaire à reconnaître chez leurs enfants, encourager chez eux, leurs répugnances les plus niaises, leurs partis pris les plus injustes, leurs incompréhensions, leurs phobies... »
« ... Dans le train de ceinture, j'entendais une jeune mère chuchoter à l'oreille d'une petite fille de dix ans, qu'elle cajolait : « Toi et moi; moi et toi; les autres, on s'en fout ». (Oh ! je sais bien que c'étaient des gens du peuple; mais le peuple aussi a droit à notre indignation... »

(4) Par ex., confident de la mère dans les « *Images sentimentales* », « *Le Reste est silence* »; du père, dans « *Trique, gamin de Paris* ».

du ménage, aux désaccords familiaux. A traiter ainsi l'enfant « en grande personne » [1], on l'incite sans le vouloir à la critique des paroles et des actions de l'entourage; pourquoi ne s'instituerait-il pas *juge* des siens lorsqu'ils l'invitent, hélas ! à être *partie* dans leurs débats ?

Ce jugement que l'enfant porte sur les siens est un signe des temps. Il est commun dans tous les milieux, et s'affirme toujours désinvolte. Gavroche, déjà, pensait, au sujet des « parents », qu'il vaut mieux, « des fois », ne pas savoir « où ils sont ». *Christobal le Poète* est, lui aussi, « un penseur », et ses jugements, touchant la conduite de sa mère, son inconduite plutôt, ne sont par dépourvus de sens critique. Dûment corrigés par leurs parents, les petits paysans de *La Guerre des Boutons* excusent, d'un mot rude et qui traduit clairement leur sentiment de « jeunes » malmenés sans motif sérieux par les « adultes » : « Dire que quand nous serons grands, nous serons aussi bêtes qu'eux ! » [2] Mieux élevé que ces petits campagnards, le conteur d'*Etat Civil* apporte, dans son jugement sur les siens, encore moins de bienveillance; son sentiment familial est glacé comme un réquisitoire. S'il en est qui conservent le fétichisme de la famille, ce n'est certes pas lui, qui pense, non sans quelque insolence — ainsi faisait Vigny dans l'*Esprit Pur* — qu'il commence une race; ou, mieux encore, qu'il ne doit rien — ou si peu ! — à ceux qui prétendent lui avoir donné le jour : « S'il me voit près de mon père, un sot s'écrie : « Comme ils se ressemblent ! » Mais un observateur : « Comme ils sont différents ! » Entre les grandes lignes de ma figure qui acceptent une correspondance formelle, mille inflexions s'accusent par quoi je me dérobe à la domination de l'homme qui a été auprès de moi le représentant des hommes. Si ma mère s'approche à son tour, voilà le sot qui s'étonne encore... Le sang est un fleuve immense, anonyme comme les siècles, qui me traverse venant des origines du monde... »

Cogle parle donc, sans révérence, « des oripeaux qu'il trouve dans la garde-robe familiale. Du reste, je ne dispose que d'une défro-

---

(1) V. CLOUDESLEY-BRERETON. *L'Enfant français dans la Famille et à l'Ecole* (*Revue Pédagogique*, avril 1918). Le pédagogue anglais, comparant l'enfant français à celui de son pays, remarque justement que dans le milieu social français, — un milieu « de grandes personnes, il n'y a guère de place pour l'enfant... Point de chambre à part où l'enfant puisse vivre sa vie propre du même pas que ses petits compagnons. Et quand il est, comme c'est souvent le cas, enfant unique, alors les chances qu'il a de vivre sa vie sont encore réduites... Le petit Français, depuis sa toute première enfance, est jeté dans la société des « grandes personnes », et participe à leur vie, à leur conversation... Il est une preuve frappante que le milieu social est, dans l'éducation, un facteur beaucoup plus important que l'école... Le caractère artificieux (dans le bon sens du mot) du petit Français est, j'en suis convaincu, un reflet conscient du milieu social qui est le sien... »

(2) *La Guerre des Boutons*, p. 364.

que peu nombreuse... Et si mes parents m'avaient perdu dans ma petite enfance, si j'avais été abandonné... je n'aurais pu esquisser cette petite tétralogie, il aurait fallu m'en tenir à la pièce que je joue moi-même ? Ah ! ouiche ! c'est alors que j'aurais pu m'en donner à cœur joie !... » (1)

Il est difficile de faire montre de plus d'indépendance sentimentale et de bousculer plus cavalièrement tous les truismes au compte de la Famille et respectés par une morale séculaire. A peine un mot sans aménité sur le père, sur le grand-père, une évocation de la mère, pleine de sous-entendus et de ressentiments, et, dans ce procès — car c'en est un ! — revient comme un sévère leit-motiv le rappel de la position de l'enfant qui, dans le « ménage à trois », se débattait dans la solitude.

Encore convient-il, à la décharge du héros de Drieu La Rochelle, de remarquer qu'il se contente d'une diatribe; ce discours véhément et impitoyable lui suffit; après quoi, détaché souverainement de toute adhérence familiale, passionné de l'existence, le jeune Cogle s'élance frénétiquement à la conquête de son destin. Mais il est des enfants qui n'attendent pas l'heure de la libération; au couple familial qui les méconnaissait ou les oubliait, ils ont infligé la cruelle leçon de leur suicide. Incompris, mal aimés, l'*Enfant qui prit peur* (2), l'*Enfant abandonné* (3), Champi-Tortu, et bien d'autres, ont répondu à l' « absence » des parents par cette fuite discrète et définitive.

*
* *

Pourtant, dans cette Famille d'aujourd'hui, même limitée à trois personnages, le *besoin du foyer*, naturel à l'homme, à la femme, est encore plus manifeste chez l'enfant. Ce n'est point tant la volonté masculine, la faiblesse féminine qui expliquent l'immanence du foyer domestique; il doit sa pérennité à l'enfant dont la présence rend indis-

---

(1) *Etat Civil*, p. 50.

(2) V. p. 249.

(3) Il semble bien, à ce sujet, que le nombre de suicides enfantins ait augmenté depuis le jour où la Société a fait à l'Enfant une place parmi les adultes, l'a mêlé à nos *conversations* et lui a donné *l'exemple* d'adultes s'affranchissant, par la mort volontaire, d'un joug ou d'une souffrance physique ou morale.

Au sujet des enfants qui, abandonnés ou mal éduqués par leur famille, ont sombré dans le vice, et même dans le crime, sur *l'enfance en prison*, voir l'enquête pathétique publiée par Louis Roubaud, en 1925, sous ce titre significatif : *Les Enfants de Caïn*.

pensables l'accord des époux et leur volonté de vivre ensemble pour préparer sa venue, protéger ses premiers pas, assurer son éducation, le conseiller à son entrée dans la vie sociale. L'enfant est un obstacle au divorce; si « beaucoup de mariages sont conclus à la légère, dit Ellen Key, peu de divorces sont conclus à la légère, au moins dans les cas où il y a des enfants. Ce ne sont pas les commandements de la loi, mais ceux du sang qui ont déjà ici une influence modératrice. Ce n'est pas la sentence préconisée par la Société, mais celle que prononcent les enfants qui apparaît comme écrasante. » (1)

Aussi bien, en dépit de la liberté que leur donne la loi de disposer d'eux-mêmes, les époux se sentent-ils moralement contraints de maintenir le foyer. « Ah ! s'exprime, dans *Rose et Ninette*, un « divorcé », ah ! le divorce, ce tranchement du lien, que je célébrais comme une délivrance... dont j'étais si joyeux, si fier...; mais quand on a des enfants, le divorce n'est pas même une solution... » Et sa confidente d'ajouter : « Avec des enfants, la séparation ne vaut guère mieux...; elle n'est qu'apparente, fictive...; *l'enfant reste toujours entre le père et la mère...* » (2) Dans son *Partage de l'Enfant* (3), Léon Daudet aboutit aux mêmes conclusions; faisant le procès de « l'abominable loi du divorce qui est en train de tuer la famille française », il montre que l'enfant partagé c'est, comme dit Fernand Vandérem, « *la victime* » (4); ballotté entre ses deux familles ennemies, subissant les influences contradictoires de milieux sociaux différents, appelé à chaque instant à juger l'absent ou l'absente, à donner *tort* à son père ou à sa mère, l'enfant « partagé » connaît une triste enfance et n'a de réconfort qu'en songeant, plus tard, à fonder son foyer futur sur l'*amour seul*, gage de l'union indissoluble. Dans le livre exquis qu'André Dumas intitule *Ma Petite Yvette*, apparaît nettement l'idée que l'enfant est bien le *mainteneur* du foyer. La mère coupable peut bien quitter la maison; le *nid* subsiste; car cette « naïve histoire du ménage à deux d'une petite fille et de son père » nous apprend que la famille n'a point, dans ce foyer qui menaçait de s'éteindre, cessé d'exister; et c'est même l'enfant, le plus faible, qui protège le plus fort. « ...Je serai, dit le père, sauvé par mon enfant. J'attendais d'elle

(1) Ellen KEY. *Le Siècle de l'Enfant*. Paris, 1901, Flammarion, p. 27.
(2) Alphonse DAUDET. *Rose et Ninette*, p. 260.
(3) Léon DAUDET. *Le Partage de l'Enfant*, p. 5.
(4) Fernand VANDÉREM. *La Victime*.

autant qu'elle attendait de moi... » [1] La solidarité à trois est réduite à une solidarité à deux; elle n'en est pas moins une solidarité et atteste sa force bienfaisante, sa vertu réparatrice. Qu'Yvette meure un jour, l'homme qui reste n'est pas un « célibataire », mais bien un *père* qui éprouve, à songer à sa fillette, une amère douceur. La maison est bien désormais silencieuse, sans voix de femme, sans rire d'enfant; le foyer n'est cependant pas complètement éteint : pareil à la lueur d'une veilleuse, le souvenir de l'enfant éclaire d'une flamme pâle, mais fidèle, la maison, qui, grâce à cette chère vision, n'est pas tout à fait une maison morte.

---

(1) André DUMAS. *Ma Petite Yvette*. « ... Nous restions là..., les mains unies, ne faisant qu'un, le père et l'enfant, comme si nos veines avaient communiqué... Nous nous comprenions sans paroles... » Ici, il apparaît bien que *l'étranger* dans la famille, ce n'est pas l'*enfant;* mais ce serait plutôt la *mère*, qui, sans qu'on ait jamais eu depuis de ses nouvelles, déserta le *foyer*. (V. p. 115).

CHAPITRE V

L'enfance secrète

I. — « ... **O grandes personnes incompréhensibles !... »**

II. — « ... **On dirait que nos parents ne nous ont pas connus... »**

III. — **Revanche de l'Enfant :**

a) Il développe « son pouvoir de silence... »

b) Petits « mythomanes » et petits « comédiens ».

I

" ... O GRANDES PERSONNES INCOMPRÉHENSIBLES !... "

Le monde des adultes; le monde des enfants : deux mondes qui ne se connaissent pas ou qui se méconnaissent. Est-il besoin d'insister sur les difficultés qu'éprouve l'enfant à comprendre les grandes personnes ? Il serait assez singulier qu'il en fût autrement, et qu'à l'âge des jeux et des ris, les nombreux et graves problèmes qui sollicitent l'attention des adultes fussent accessibles à l'enfance. Pour le bambin de *La Becquée*, c'est conversation fastidieuse et hermétique que cette monotone question de l'héritage qui divise les siens. Et cet autre petit personnage de René Boylesve, « l'enfant à la balustrade », fait, lui aussi, figure d'étranger dans le débat qui passionne son clan au sujet de l'achat de la maison Colivaut et de la rivalité du clan Plancoulaire. Que l'affaire Dreyfus ait un épisode à Carpentras et agite plusieurs mois toute la bourgeoisie israélite de la petite ville; qu'elle mette aux prises, sous les yeux même de l'enfant, les partisans de Nicolo-Peccavi et leurs adversaires; que le petit soit présent aux conciliabules nocturnes de l'arrière-boutique familiale, aux conspirations de ces commerçants dreyfusards, cela ne fait que l'ennuyer, l'étonner à peine; cette Affaire est-elle vraiment digne de tant de considération ! En vérité, ces vieux messieurs et ces vieilles dames sont bien à plaindre, de s'occuper d'aussi pauvres histoires ! (1)

De même qu'il n'entend rien à leurs « affaires », ni à leur « politique », l'enfant ne comprend pas toujours leur « morale »; elle leur paraît souvent brutale, voire inique, ce qui est grave, lorsqu'on songe que ce monde fait, en paroles tout au moins, si grand cas de « sa » Morale. Pourquoi, se demande dans *Pœuf*, le fils du colonel, son père a-t-il laissé exécuter ce brave et fidèle Pœuf ? Il paraît que celui-ci

---

(1) Armand Lunel. *Nicolo-Peccavi*, ou l'Affaire Dreyfus à Carpentras. De toute cette affaire l'enfant ne conservera que le souvenir morcelé d'actions auxquelles il assista : « ... Maintenant que je tente, à plus de vingt-cinq ans d'intervalle, de préciser mes souvenirs d'enfance en les complétant par quelques témoignages authentiques..., je ne trouve rien, rien que des haussements d'épaule, une indifférence feinte ou véritable, je ne sais... Et c'est pourquoi, tandis que je crois reconstituer mes souvenirs aussi fidèlement, aussi minutieusement qu'un jeu de patience, je crains d'intercaler des pièces fausses, de faire un véritable roman, une œuvre de pure imagination, parce que je reste absolument seul en face de la vérité... » (p. 204).

avait commis un « crime d'amour » ? Qu'est-ce qu'un « crime d'amour » ? Encore une de ces expressions mystérieuses qui déroutent le petit garçon. Et maintenant, Pœuf est mort; un enfant qui l'aimait reste seul à garder le souvenir du malheureux soldat, et connaît ainsi « l'effarement du petit humain devant la mort organisée, décrétée par les hommes... » [1]

Pénétrons dans la maison familiale; plus d'une fois nous y rencontrerons l'enfant douloureusement surpris par le désaccord qui règne entre ces parents désunis décrits si souvent par le romancier. Pourquoi le père et la mère de l'*Enfant qui prit peur* ne s'entendent-ils pas ? Il les aime bien cependant, l'un et l'autre ! Par moments, du reste, n'ont-ils pas l'air, eux aussi, de s'aimer ? Alors, pourquoi ces scènes fréquentes et violentes ? [2] Dans *Le Reste est Silence*, Léon Meissirel est également incapable de comprendre pourquoi ses parents sont désunis; pourquoi, au jardin public, sa mère ayant rencontré un jeune homme qu'il ne connaît pas et qu'elle paraît connaître, prie l'enfant de s'éloigner un instant [3]; pourquoi, quelques jours plus tard, la mère quitte le foyer. Lequel des deux a raison : la mère, vers laquelle « son instinct, sa tendresse, un mouvement obscur » le jettent, ou le père, qui est apparu, menaçant, redoutable comme un justicier parlant au nom du droit ? Lorsque la jeune femme rentre au foyer, c'est, pour son fils, une grande joie, mais ce bonheur se double d' « une subtile tristesse qui l'empoisonnait... » « C'est que, dit-il, dans toute ma sensibilité enfantine bouleversée et, pour ainsi dire, mise à nu par les récents événements, et plus affinée encore par l'angoisse, la fatigue physique et la première perception de malheurs trop lourds pour les faibles épaules humaines, j'avais entrevu *cette*

---

(1) M. A. LEBLOND. *La Société Française sous la Troisième République*, p. 37.
V. aussi Franz HELLENS. *Le Naïf*. « C'était un enfant qui ne demandait jamais d'explication à personne, craignant par un instinct obscur les déceptions... », ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir les yeux, et d'écouter; mais le regard qu'il promène sur le monde ne saisit, des êtres et des événements, que leur aspect extérieur. C'est vraiment un *naïf* qu'épuise une décevante confrontation de son *moi* simple et ingénu avec les hommes malicieux; c'est une sorte d'infirme de l'entendement, qui ne parvient pas à se dépêtrer de son émotion, de son trouble lorsqu'il est touché par certaines intuitions, et qui restera longtemps hébété devant le spectacle de la vie sociale.

(2) *L'Enfant qui prit peur*, p. 45.

(3) *Le Reste est Silence*, p. 84. « ... Vous voyez bien (dit la mère à l'étranger), que j'ai tenu ma promesse, malgré tout. Quelle promesse ? Je m'en allai, stupéfait... Une fois de plus, j'étais envahi d'une de ces mélancolies d'enfant, qui obéissent à des lois mystérieuses... » — V. également, du même auteur : « *Fumées dans la Campagne* ».

chose effroyable qu'est l'isolement de chaque être et son caractère incommunicable... » (1)

Encore le livre d'Edmond Jaloux s'achève-t-il sur un rapprochement du couple désuni, et l'enfant, qui a la chance de conserver un foyer, éprouve-t-il, de l'issue de cette douloureuse aventure, un relatif apaisement. Mais, dans l'*André Cornélis* de Paul Bourget, la mésentente conjugale sera poussée jusqu'à ses plus tragiques conséquences. Or, l'enfant n'a jamais rien soupçonné du drame qui se développait en sa présence jusqu'au jour où l'on rapporte à la maison le cadavre du père. Ce sont désormais, de la part du jeune André, les inexorables *pourquoi* qu'une logique inflexible et comme mûrie, exaspérée par l'amour filial, posera à la mère, aux domestiques qui *doivent savoir* et se dérobent à ces incessantes questions (2). A l'annonce du second mariage de Mme Cornélis avec un homme qu'il connaissait depuis longtemps et dont le nom, jusqu'alors, le laissait indifférent, l'enfant ressent bien comme une sorte de malaise et un sentiment de « jalousie inconsciente ». Mais le jour est loin encore où André Cornélis pourra, de façon péremptoire, démasquer le meurtrier et prouver que ses intuitions d'enfant ne l'avaient pas trompé. Pour l'instant, il n'est qu'un orphelin qui souffre, obsédé par le souvenir du mort et qui cherche (3), sans espoir de le trouver jamais, le mot d'une terrible énigme. Toute son enfance, toute sa jeunesse seront empoisonnées par la lugubre question : « Où est celui qui a tué mon père ? » C'est sur cette affreuse pensée, qu'harassé par ses insomnies de collégien,

---

(1) *Id.*, p. 154. « ... Depuis lors, dans toute affection, dans tout amour, j'ai retrouvé cette émotion abominable..., la pensée que l'on n'est jamais que peu de chose dans la vie de l'être qu'on adore, et que l'on ne connaît presque rien de celui que l'on aime le mieux, et que l'homme est intransmissible à l'homme, et qu'il n'y a peut-être pas eu au monde deux cœurs qui se soient entièrement compris... » — Il n'est pas inutile de rappeler à ce sujet les vers si profondément vrais du poète qui a marqué l'éternelle solitude de l'être, même par rapport à l'être qui lui donna le jour :

« ... O Femme, vainement tu serres dans tes bras
Tes enfants, vrais lambeaux de ta plus pure essence;
Ils ne sont plus toi-même, ils sont eux, les ingrats !
Et jamais, plus jamais, tu ne les reprendras,
Tu leur as dit adieu le jour de leur naissance... »

(SULLY-PRUDHOMME, *Les Caresses.*)

(2) *André Cornélis* (Ed. Plon, p. 14). « ... Quand je demandai à ma mère, à ce moment-là, un récit de l'affreux événement, elle me dit que mon père avait été frappé d'une attaque dans une voiture. Les grandes personnes croient trop volontiers qu'il est également aisé de mentir à tous les enfants. J'étais de ceux qui travaillent longuement en pensée sur les discours qu'on leur tient. A force de mettre ensemble une masse de petits faits, j'arrivai bien vite à voir que je ne savais pas la vérité. Si mon père était mort comme on me l'avait raconté, *pourquoi* le valet de chambre m'avait-il demandé, un jour qu'il me ramenait chez nous, « ce que l'on m'avait dit » ? Et *pourquoi* cet homme avait-il, ensuite, gardé le silence, lui si loquace d'ordinaire ?...

(3) *Id.* « ... Une hallucination continue me montrait le profil du mort, sur l'oreiller du lit au pied duquel pleurait ma mère... » (p. 33).

il s'endort enfin, « pour être réveillé en sursaut à cinq heures et demie du matin, la tête lasse, les nerfs tendus, (sa) pauvre âme malade, d'une maladie qui ne peut pas guérir... » [1]

Inquiétude vague et intermittente de l'enfant du *Reste est Silence*; intuitions d'André Cornélis, parfois si proches de la vérité nue, mais sans rien qui vienne au secours de l'intelligence pour les raccorder et leur donner un sens clair. Enfin, compréhension mitigée de la situation familiale : ainsi que le remarque Alphonse Daudet, à propos de *Jack*, si, pour nous, « l'âme des enfants est un abîme », si l' « on ne sait jamais jusqu'à quel point ils ont la notion des choses qu'ils nous disent », « dans cette germination mystérieuse qui se fait continuellement en eux des sentiments et des idées, il y a des *éclosions subites* dont rien ne nous avertit, des *fragments de compréhension* qui arrivent à former un ensemble, rattachés entre eux par des liens que l'enfant saisit tout à coup... » En grandissant, Jack, l' « enfant de cocotte », ne sourit plus, comme autrefois, de cette appellation ignominieuse; il commence à comprendre les raisons du « mépris haineux qui l'entoure »; il n'est plus insouciant; « certains mots obscurs tombés des conversations de table » lui révèlent à demi l'irrégularité de sa naissance et serviront « de point de départ à ses réflexions inquiètes... » [2]

II

" ... ON DIRAIT QUE NOS PARENTS NE NOUS ONT PAS CONNUS... "

Si, comme nous venons de le voir, l'enfant éprouve des difficultés presque insurmontables à comprendre la vie des grands [3]; si tout

---

(1) *André Cornélis*, p 41. — Voir également Henri POURRAT. *Le Mauvais Garçon* : la même question oppresse, durant son enfance et sa jeunesse, cet enfant dont le père a disparu, prématurément et d'une manière mystérieuse. Comment est-il mort ? S'est-il suicidé ? L'a-t-on assassiné ? Ce drame, si obscur pour l'enfant, et auquel, devant lui, on fait plus d'une fois allusion, il est, au village, des gens qui en ont percé le mystère. Or, personne, ni les proches, ni sa mère ne veulent éclairer le « mauvais garçon » qui reste seul, avec son irritante inquiétude et son énervement à ne point comprendre les grandes personnes. « *O grandes personnes incompréhensibles !... Impossible de les atteindre* : elles vivent dans un autre air, hors de portée, non pas précisément vertueuses, vicieuses, mais, pour ainsi dire, par-delà vices et vertus, comme les figures de la mythologie. Si j'étais plus intelligent... Quelles questions poser, seulement ? Tout manque... Comme on reste ignorant, ballotté, imbécile... » (p. 58).

(2) *Jack*, p. 120.

(3) Il convient d'ajouter : 1° *que les enfants ne sont pas toujours capables de se comprendre eux-mêmes* : Voir « *Le Disciple* », p. 90. « ... Je cherche des mots pour traduire

lui échappe de ce qui émane d'eux, de leurs paroles, de leurs réticences et de leurs silences, de leurs actes dont il ne voit ni les raisons multiples ni les conséquences immédiates et futures, il faut dire que cette incompréhension est réciproque : malgré leurs prétentions, les grands sont souvent incapables de lire dans l'âme enfantine. Au fait, avec quel mépris à peine dissimulé ne considèrent-ils pas l'enfance ! Non point, s'entend, mépris des enfants, des leurs surtout et même de ceux d'autrui, mais bien de cet état rudimentaire, « primaire » et transitoire, qu'est l'âge puéril. Voyez le père et la mère : ayant donné l'*être* à l'enfant et l'ayant marqué de leurs traits *sui generis* où ils se plaisent, et plus rarement se déplaisent, à se retrouver, ils certifient *connaître*, en ses recoins les plus cachés, leur progéniture.

Au surplus, beaucoup de parents se montrent pleins de sollicitude et d'affection pour leurs « jeunes ». Ils s'efforcent de les sustenter convenablement, de les bien élever, d'en faire des créatures de force ou de grâce capables, ensuite, de tenir leur place dans le monde où ils vivront. Certes, mais dans un monde *d'adultes !* Car c'est ainsi, dès le berceau, qu'ils considèrent ces bambins, tels qu'ils seront, tels qu'ils voudraient que fussent ces femmes et ces hommes de demain. *D'aujourd'hui*, combien se soucient et traitent l'enfant en fonction de sa nature d'enfant ? Dans les familles les meilleures, des gâteries, flatteries et caresses, une familiarité aimable, mais condescendante; dans les autres, plus rustres, plus indifférentes ou plus distantes, des gronderies et des brutalités. Et, pour toutes, quand l'heure de l'école a sonné, l'appel à la férule des maîres, à la prison du collège, à la leçon du catéchisme, institués, comme chacun sait, à l' « usage de la jeunesse ». L'enfant intervient-il étourdiment dans la société des grands, alors que ceux-ci conversent entre eux ? incontinent s'arrêtent, ou se « puérilisent » parfois les propos. Désobéit-il à quelque ordre du père, de la mère, de la sœur ou du frère aîné, du domestique ou de la voisine ? l'accord se fait, d'instinct, par esprit de corps, entre toutes les grandes personnes présentes. Il a enfreint les pres-

---

la vague et bizarre sensation d'ennui, d'esprit mutilé, d'atmosphère raréfiée que m'infligeaient ces promenades, et je n'en trouve pas de précis. Le langage a été créé par des hommes faits pour exprimer des idées et des sentiments d'hommes faits. Les termes manquent qui correspondent aux perceptions inachevées des enfants, *à leur pénombre d'âme...* » (P. Bourget).

2° *que les enfants ne se comprennent pas toujours entre eux*, bien qu'ils soient *du même monde :* Voir J. DE LACRÉTELLE. *La Vie inquiète de Jean Hermelin :* bien qu'il ait été brutalisé par les petits rustres du village, Jean Hermelin souffre, moins de leurs coups, que du fait, dit-il, « que nous n'eussions pu nous comprendre... » (p. 17). Alors, « devant le manque d'assistance chez les êtres, j'étais désemparé... » (p. 28).

criptions du code adulte; tous les adultes s'entendent pour le blâmer. Lorsque l'écolier, dont Albert Thierry nous décrit le suicide par désespoir d'une vie trop lourde à porter [1], est retrouvé et ramené à la maison, aucune inquiétude, aucun remords ne se marquent dans l'âme du père et de l'instituteur qui escortent le petit cadavre. Et cependant, n'auraient-ils pas de reproches à s'adresser ? Ont-ils, l'un et l'autre, essayé de comprendre ce cœur d'enfant ? Or, leur conscience ne leur objecte rien; seul, ce petit sournois est fautif [2]; et leur ressentiment à son égard serait plus démonstratif si la présence de la mort ne rendait, à cette heure, toute récrimination indécente, et désormais inutile.

Ajoutons que, respectant sur ce point l'opinion de l'Eglise et celle de la « Littérature », les grandes personnes n'ont, souvent, de la moralité de l'enfance qu'une conception peu flatteuse. Saint Augustin déclare que les fils des hommes « pèchent même à la mamelle » [3]. Et le recueil serait à faire des jugements qui expriment tout le *mal* que pensent, à l'endroit des enfants, les « grands » les plus considérables par le talent d'écrivain. Rappelons seulement, à titre d'illustrations, l'arrêt de La Bruyère touchant ces êtres qui sont, ni plus ni moins que les hommes, « hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, men-

---

(1) Albert THIERRY. *Le Sourire Blessé :* voir la nouvelle intitulée *Le Lacet*, p. 135. Un enfant, orphelin de mère, grandit, sans amour et sans joie, sans confident, car son père, un pauvre ouvrier, rentre le soir, mange et se couche, sans rien lui dire... Ce père aime à sa façon; sincère, mais peu expansif. A l'école, l'enfant se montre bon élève. Un jour, il a été puni injustement; de ce fait divers de la vie scolaire, rien, semble-t-il, n'annonce un drame. Cependant, c'est de cette punition imméritée que la tragédie est née. A un camarade qui l'interroge : (« Ça te fait tant de peine d'être en retenue ? ») Michel répond : Oui, (le père le battra) « et puis, il ne me donnera pas à manger ». Il mentait; le père était plutôt bon pour Michel. Et voilà l'enfant pris au *lacet;* à l'école, Michel a la réputation d'être un élève franc. Or, il vient de mentir. Que faire désormais ? Avouer que son père n'est pas un homme méchant ? Ce serait se déjuger; il faut qu'il *soutienne*, à la face de ses camarades, de son maître, un *rôle* que cette « âme mal jointe » ne pourra abandonner que par le suicide. Cette nouvelle, si juste de ton, et si *vraie*, est l'une des plus émouvantes de celles que groupe le livre d'Albert Thierry.

(2) « ... Quel hypocrite ! gémit tout à coup l'instituteur. Faites donc des leçons de morale !... Il regrettait ce petit Michel qu'il avait plaint, il le méprisait, il lui vouait une rancune presque basse, en lui découvrant tout à coup *cette volonté insolemment secrète*, ce dédain pour ses prêches quotidiens... (p. 136).
... Ils l'emportèrent, père et maître, dans un fiacre cahotant... *sans parvenir à le comprendre ni même à le plaindre...* » (p. 152).

(3) V. Louis BERTRAND. *Saint Augustin.* (Paris, p. 46. Fayard). — V. également l'opinion du précepteur janséniste d'Augustin de Chanteprie, M. Forgerus, dans Marcelle TINAYRE. *La Maison du Péché* (p. 29). « ... Elie Forgerus aimait les enfants; leur état lui apparaissait terrible, digne de toute sollicitude et de toute compassion. L'enfant, c'est la ville naissante, sans portes ni remparts, que le Saint-Esprit n'habite pas encore, et que la raison encore infime ne défend pas. Le Mal rôde autour de lui; et il ne combat pas le Mal, parce qu'il l'ignore, et il est vaincu par le Mal, parce qu'il est le fils pécheur d'Adam. Le maître doit veiller sur lui... »

leurs, dissimulés... » [1]; celui de Vigny : « Nous sommes *si mauvais dans l'enfance* »; celui encore du romancier contemporain qui fait dire à son Tito Bassi, l'ingénu de Vicence : « ... Je n'avais en moi aucune de ces dispositions malfaisantes qui sont trop souvent l'apanage de l'enfance et rendent odieux à nous-mêmes le souvenir que nous gardons de la nôtre... » [2]

De sorte que le parti pris des parents, les préjugés des adultes, leur défiance instinctive, leur indifférence amusée ou leur condescendance superficielle à l'égard des enfants sont, autant que l'incompréhension de l'enfance quant à la vie des grandes personnes, cause de la plus grave et de la plus ancienne des mésententes. Entre la génération des adultes et celle de leurs « jeunes », s'est toujours dressée une véritable muraille de Chine. Cette divergence de pensées, de sentiments, de goûts, cette incompatibilité d'humeur entre parents et enfants ont été très souvent dénoncées par les romanciers d'aujourd'hui, et c'est même, à l'heure actuelle, un thème littéraire banal que celui de l'enfant *étranger* parmi les siens [3]. Contentons-nous de faire appel à ce sujet au jugement de deux bons observateurs de l'enfance : Henry de Montherlant et Valéry-Larbaud. Dans *La Relève du Matin*, le premier a, d'une plume pénétrante, esquissé la silhouette de l'enfant solitaire au foyer. Jusqu'à dix ans, l'enfant est tenu par les siens pour « mignon », « drôle », etc... Ses propos, ses actes les amusent. A partir de ce moment, ils vont cesser de s'intéresser même à ces « enfantillages »; ils n'accordent, « à la lettre », plus aucune attention ni à ce qu'il dit, ni à ce qu'il fait. « Il faut avoir reçu ce brusque don, comme un paquet d'eau, cette confiance véhémente, instantanée, sans réserve, d'un enfant à qui l'on a parlé une seule fois *comme à un homme*, pour deviner tout ce qui lui a manqué, et quel mal est fait par notre habitude de traiter d'office les enfants *en imbéciles, toujours au-dessous de leur âge*. » C'est pourquoi, remarque très justement H. de Montherlant, beaucoup d'enfants, « surtout de nos jours... où l'école s'est faite plus attrayante, ...préfèrent l'école à la

---

(1) *Les Caractères*. Chap. XI. *De l'Homme*.

(2) Henri DE RÉGNIER. *L'Illusion héroïque de Tito Bassi*. (Ed. Calmann-Lévy, p. 12).

(3) Cf. par exemple : Robert DE TRAZ. Dans *Complices*, il écrit : « ... Il règne entre parents et enfants, des malentendus dont chaque parti croit que l'autre est dupe... Que de fois j'avais soupiré de ces conversations de grandes personnes qui m'apparaissaient si vaines, si obscures, et pour les qualifier d'un mot, si puériles ! J'en retirais un très léger dédain pour mes parents et mes amis, capables de parler si longtemps pour ne rien dire que je pusse comprendre, incapables en revanche de comprendre ce qui m'occupait passionnément... » (p. 10).

maison : l'un des motifs en est que le maître, de par sa fonction même, et dans le privé les traitât-il en fourmis, est bien forcé de leur parler avec quelque sérieux », et aussi « qu'ils le sentent plus averti d'eux que papa-maman... » Si l'on prenait « un instantané de la famille », qu'y verrait-on ? « La mère plongée dans le journal de modes » ou les comptes de cuisine; le père dans la cote de la Bourse ou un succédané de la *Vie Parisienne*; au même moment, « leur fils, qui les regarde, a dans son cartable César et Tacite; dans la vaste maisonnée, il est le seul à avoir notion qu'il y ait une civilisation de l'esprit... » Le voici, quelques années plus tard, dans la période critique de l'adolescence : aujourd'hui, « c'est un feu qu'il a dans sa poitrine »; « quand le fils se déchire et fait son feu, le père est tout abruti par le ralentissement, l'engourdissement et l'opacité de la vie. La pauvre mère, n'en parlons pas. Il est naturel qu'elle ne comprenne rien à ces histoires de garçons; qu'elle veuille parler, guérir... c'est la nuit qui enseigne à la nuit. La mère, qui aimait l'enfant câlineur, lui en veut de ne plus être assez faible, alors qu'il ne l'a jamais tant été. Le père, que martèle la lutte sociale, lui en veut d'être trop faible devant un invisible qui ne menace jamais de se mettre en chiffres... » Et ainsi, « mille raisons refroidissent autour de lui une tendresse qui, chez des natures frustes, peut aller jusqu'à se tourner en aversion... »

Les années passent; l'enfant est devenu homme; il se penche, désolé, sur son passé. « Expliquez-moi (dit-il à Montherlant) comment mon père, ma mère, qui m'aimaient pourtant, *n'ont rien vu, rien compris*. Mes silences, mes rougeurs, mes larmes qu'à table je ne pouvais retenir, ma porte fermée à clé, les soudaines plongées au lit sans être malade, tout mon visage à l'âge où le visage change si l'on a seulement pris la résolution d'être meilleur, ils n'ont rien aperçu, rien soupçonné dans le fils de leur sang, qui vivait sous leur toit, eux qui lisaient des romans ! qui allaient au théâtre ! Ah ! expliquez-moi cette monstruosité ». J'ai alors envie de leur répondre : « Vous dites qu'ils vous aimaient. Dites plutôt qu'ils ne vous aimaient pas assez... » [1]

Les remarques de Valéry-Larbaud au sujet de l'indifférence coupable des parents en matière d'éducation sont aussi judicieuses et aussi sévères que celles d'H. de Montherlant. Lui aussi dénonce l'isolement douloureux dans lequel est laissée l'enfance; il excuse l'éclosion de

(1) Henry de Montherlant. *La Relève du Matin*, p. 16.

cette vie secrète que l'enfant le plus apparemment choyé est bien obligé de se créer pour parer à la carence d'une *véritable* vie familiale [1]. Valéry-Larbaud comprend la préférence, paradoxale aux yeux de tant de parents, de l'enfant pour l'école, pour le collège, car « la vie de collège nous a donné tant de souvenirs qui n'ont rien de commun avec ceux de nos parents : on dirait qu'ils ont tout oublié de leur enfance, eux... » Alors, avoue, désolé, le conteur d' « *Enfantines* », pourquoi éprouvions-nous toujours une espèce de serrement de cœur à nous retrouver à la maison ? » Et cependant, ses parents étaient de bons parents ! Mais pourquoi tout semblait-il « si beau, si luxueux ailleurs qu'à la maison ? Même le bouillon des buffets des gares que papa déclarait « infâme » nous paraissait avoir bien meilleur goût que celui de la table de famille... » A réfléchir sur ce sentiment, l'homme fait s'aperçoit qu'il n'y avait point là une attitude passagère, ni un caprice du cœur. Ce n'était point par jeu impie que l'enfant se rendait, secrètement et sans doute confusément, compte de cette déroute sentimentale. Il n'eût pas demandé mieux que de mettre d'accord son esprit et son cœur. Mais pourquoi, dans leur tranquillité béate, les parents s'évitaient-ils paresseusement la peine de justifier l'affection naturelle de l'enfant à leur égard par une sérieuse éducation de son intelligence et de son caractère ?

Ainsi méconnu, « le garçon repoussé développe *son pouvoir de silence;* le silence est une des conquêtes de la quatorzième année. Effrayant silence de cet âge, tellement universel, tellement régulier que, lorsque vous verrez côte à côte un garçon et un homme dans la rue, s'ils ne s'adressent pas la parole, il suffit : vous savez que c'est le père et le fils. O mornes promenades du dimanche, jamais connues de moi, mais tant de fois rencontrées : le père et la mère, et loin d'eux, se traînant le plus loin possible, comme physiquement répugné par leur vue, leur fils au visage éteint qu'ils abandonnent et qui les a en horreur. *Il fait sa vie et les en exclue...* » [2]

Retenons cette dernière phrase : elle caractérise *l'enfance secrète.*

---

(1) M. Valéry-Larbaud montre encore l'erreur grossière des parents qui, mauvais psychologues, interprètent faussement les paroles et les actions de leurs enfants : « ... *On dirait qu'ils ne nous ont pas connus.* Ils racontent aux étrangers des anecdotes sur notre petite enfance, dans lesquelles nous ne retrouvons rien de ce que notre souvenir a gardé. *Ils nous calomnient.* On dirait même parfois qu'ils ont pris, pour nous les attribuer, des mots d'enfants qu'ils ont pris dans les livres. Cela nous rend honteux devant les gens; mais comme nous sommes très lâches, nous rions de nous-mêmes avec les grandes personnes... » (*Enfantines*, p. 170).

(2) *La Relève du Matin*, p. 18.

Mais avant de suivre celle-ci dans ses diverses démarches, il n'est pas inutile d'insister sur le pathétique d'une situation si douloureuse pour l'enfant : perdu, semble-t-il, dans le monde des adultes; « inconnu » des siens même, peut-on maintenant, en pensant à lui, écrire « que nos jeunes années soient les plus heureuses ? » Non, répondait G. Eliot, « l'enfance n'est belle et joyeuse que dans le souvenir... » (1) La leçon qu'il convient de tirer de cette analyse une leçon à l'usage des grands, cette fois - c'est que leur ignorance de l'enfant est, tout compte tenu de « l'hermétisme des êtres » dont parle Edmond Jaloux, la conséquence de leur indolence et de leur mépris. Ils doivent donc reviser leurs jugements sur l'enfance, mettre en doute les préjugés courants, les opinions classiques concernant cet âge. Ils doivent aussi à l'enfance une estime que les meilleurs d'entre eux ne lui concèdent souvent qu'avec parcimonie et réticence. C'est mésestimer l'enfant et le mépriser que de zézayer et bêtifier lorsqu'il nous parle; car *il nous parle;* c'est lui qui est sérieux, c'est nous qui lui jouons la comédie. Et c'est le mépriser aussi que de penser que ce visage enfantin, ce regard naïf sont incompatibles avec un esprit qui cherche, compare et juge; une volonté qui s' « essaye », un caractère qui se forme et que justement nous devons aider à se former.

III

REVANCHE DE L'ENFANT

a) IL DÉVELOPPE « SON POUVOIR DE SILENCE... »

Après avoir montré l'état de solitude qui caractérise plus d'une fois l'enfance, il convient de voir comment, isolé dans le monde des adultes, méconnu par eux, l'enfant se trouve contraint de s'affranchir d'une société où il fait figure d'être inférieur, de subordonné,

---

(1) Cité par Henri BRÉMOND, dans son livre : *L'Enfant et la Vie*, p. 63. (Paris, 1924). — Voir également Edmond JALOUX, dans les *Nouvelles Littéraires* du 29 septembre 1928 : « Tous les êtres sensibles et sincères se souviennent que leur enfance a été assez misérable, et beaucoup y ont souffert cruellement... L'enfant a en propre une souffrance cruelle : celle de ne pouvoir exprimer ses chagrins et de ne pas trouver créance s'il réussit à les dire. Les parents les meilleurs ne peuvent pas supposer que leurs enfants soient malheureux, pas plus que les maris dévoués n'admettent que leurs femmes le soient. Hélas ! notre bonheur ou notre malheur viennent le plus souvent de choses qu'il n'est pas au pouvoir de ceux qui nous approchent de nous accorder !... »

de gêneur parfois et d'intrus. De quelle manière, composant, biaisant, trichant même, loquace ou taciturne, exubérant ou sournois, arrive-t-il à se créer, en marge de la vie des adultes, et dérobée à leurs yeux, une vie secrète ?

C'est un fait digne d'attention que, lorsqu'il prend conscience de l'ostracisme réel où les grands l'ont réduit, l'enfant tend, maintes fois, à tirer parti de l'isolement dont il est victime, car cette sensation d'abandon moral lui procure il ne sait quel plaisir mélancolique. Le milieu familial et social l'ignore, l'oublie, le méprise; qu'à cela ne tienne ! Après un temps d'efforts pour se faire comprendre, agréer, aimer comme elle le souhaiterait, l'âme enfantine, qui n'est pas combative de nature, se lasse vite et retombe, les ailes brisées; elle en vient alors à *désirer* la solitude; un précoce narcissisme lui suggère, à défaut d'autres visages, d'admirer et d'aimer son propre visage. A l'enfant unique, des parents insouciants ou timorés ont refusé la joie d'avoir un ami; eh bien ! son ami, ce sera lui-même. L'*Enfant Sage*, d'André Madeline, le dit ingénûment. Et l'*Enfant Inquiet*, d'André Obey et Jean Hermelin, cet autre inquiet, et le collégien de l'*Inquiète Adolescence* (combien de fois revient-il, dans le roman contemporain, ce terme d'inquiétude ?) avouent, avec amertume, mais sans hypocrisie, cet égoïsme auquel leur solitude les a contraints [1].

Remarquons, en second lieu, que le sentiment de solitude morale se double, chez l'enfant, d'une sorte de langueur de l'âme : l'enfance secrète est souvent une enfance qui s'ennuie, que rien n'égaie, ni les récréations ni les vacances, ni le jeu ni la compagnie de camarades de son âge. Etat d'esprit plus fréquent qu'on ne le croit : Anatole France a fort bien vu que l'ennui était « le grand mal des enfants » [2]. L'ennui fut « le fidèle compagnon » de l'enfance de *Petit Pène* [3] qui avait cependant des frères et des sœurs très espiègles. Et le *Roman*

---

(1) Au lieu de cet égoïsme *obligatoire* et conscient, on remarque parfois, chez l'enfant solitaire, non pas le repliement sur soi, mais une sympathie, également secrète, pour les êtres qui, meilleurs et plus « sociables » que l'homme, comprendront l'isolé et lui « tiendront compagnie ». Ainsi Jacques Vingtras aime sa petite chienne Myrza qui, dit-il, « regardait d'un œil où je croyais voir des larmes son jeune maître qui essuyait les siennes... » V. *L'Enfant*, p. 215. — V. aussi *L'Enfant dans l'Herbe*, ou le pacte d'amitié de l'enfant avec les bêtes et la Nature. — V. encore Jean GAUMENT et Camille CÉ. *J'aurais tué* (1927), l'un des plus beaux romans sur l'enfance secrète.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 135.

(3) José VINCENT. *Petit Pène*. « ... L'heure tiède et molle invitait au bâillement. L'Ennui, fidèle compagnon de mon enfance, venait de s'asseoir à mon côté (p. 6). Tout au fond de ma pensée se formulait souvent la plainte suivante : Mon Dieu ! que les petits enfants sont à plaindre !... » (p. 32).

d'un Enfant, où Pierre Loti a marqué la mélancolie de ses jeunes années, n'est-il pas le premier des livres consacrés à la description de son incurable ennui ? (1)

Evoquons encore la silhouette, si falote, si dénuée de vie intellectuelle, affective, de vie tout court, du petit Charles Blanchard. Ce chétif, ce solitaire, assis, tout le long du jour, au foyer sans feu en attendant sagement sa mère, est tellement effacé qu'on peut se demander s'il est encore de ce monde. Il ne parle pas; il ne remue pas. Il n'est pas un jour, « quand il avait sept ans, quand il avait huit ans et quand il eut neuf ans », où Charles ait violé « le grand principe de silence (qui) commandait à ses mœurs... »; « pendant bien des jours, l'enfant n'ouvrit pas la bouche ». Pouvons-nous, en présence de ce « nolontaire », de cet aboulique, de ce presque aphasique, le considérer comme l'élu de quelque région surnaturelle où il ait trouvé un asile pour son âme ? Sans doute, puisque, nous dit Ch.-Louis Philippe, « il habitait un monde qui n'est pas le nôtre, rien ne pouvait l'en faire sortir... » (2) Mais ce monde l'avait plutôt appelé à lui, le reconnaissant pour l'un des siens; lui, n'avait rien tenté pour s'y rendre; il y était, voilà ! il « recevait avec soumission » cette patrie, ce climat où s'entretenaient — Dieu sait comme ! — sa pensée engourdie et son indicible mélancolie. Ici, l'ennui a tellement pris place au centre même de la vie de Charles Blanchard qu'il l'a en quelque sorte à peu près anéantie. Nous sommes, avec Charles Blanchard, en présence d'un être vaincu par l'ennui inconscient, irrémédiable, intégral et définitif (3).

Notons que l'impression d'ennui est encore avivée, exagérée chez l'enfant débile ou malade. La déficience physique favorise la rêverie vague et les sentiments mélancoliques. Si Charles Blanchard n'est pas, à proprement parler, un malade, c'est un débile; et Charles-Louis Philippe lui-même nous a, dans *La Mère et l'Enfant*, tracé

---

(1) Rappelons, à ce sujet, les « *Mémoires d'Outre-Tombe* »; l'ennui règne en maître au château de Combourg et contribue, pour une bonne part, à doter l'âme de Chateaubriand d'une mélancolie qui ne le quittera plus.

(2) Charles-Louis PHILIPPE. *Charles Blanchard*, p. 59.

(3) Voir Octave MIRBEAU. Dans *Le Calvaire*, il nous fait un saisissant portrait de « cet enfant rare et maudit, *l'enfant qui s'ennuie* ». Sa mère est morte; elle le laisse aux soins de son père, « un excellent homme, honnête et très doux, qui avait la manie de tuer », et ne s'occupe jamais de lui. « Ce que fut mon enfance ? *un long engourdissement*... Toujours triste et grave, ne parlant presque jamais, je n'avais aucun des emportements, aucune des curiosités, des folies de mon âge... Je cherche à me souvenir, je cherche à retrouver mes sensations d'enfant : en vérité, je crois bien que je n'en eus aucune... J'eusse voulu être là où je n'étais pas, et les jouets... s'amoncelaient autour de moi sans que je songeasse seulement à y toucher... » Tous les malheurs de ce personnage lui sont venus de cette enfance solitaire et morte, sur laquelle aucune clarté ne se leva... », p. 28.

l'inoubliable portrait de l'enfant malade. Mais, au fait, pourquoi ce petit est-il malade ? L'enfant ne comprend pas plus la maladie qui le frappe, que la mort; l'une et l'autre ne doivent-elles pas, en toute justice, être rançon de la sénilité ? Victime prématurée de la souffrance physique, l'enfant en conçoit un douloureux étonnement et s'en plaint à Dieu en termes d'une naïveté poignante: « ...Vous m'avez blessé, moi qui n'ai rien fait. J'allais à l'école tous les matins et j'accomplissais tous mes devoirs lorsque vous m'avez blessé. Et vous m'avez blessé au visage afin que la blessure fût visible et pour que le châtiment fût profond. Ma joue se creuse sous deux cautères et c'est une marque infâme que vous m'imposez à jamais. Mais, au moins, laissez-moi guérir. Entrez votre poing dans ma chair, et que j'en souffre, mais au moins laissez-moi guérir... » (1)

Supplication pathétique; vaine adjuration, car Dieu laisse, de longues années, l'enfant avec sa douleur térébrante. Cependant, de même qu'Augustin Thierry aveugle avait fait « amitié avec les ténèbres », l'enfant malade fait amitié avec sa douleur; c'est, pour lui, « la bonne souffrance », non pas celle dont parle Verlaine, de l'expiation consentie, mais la bonne souffrance qui stimule la vie secrète, celle qui entretient dans l'esprit et dans le cœur la flamme salutaire, victorieuse du corps torturé : « Mélancoliques pensées des malades, pensées bonnes et fines, l'âme à son tour prend un peu de votre forme et *bienheureux les enfants malades, car ils auront de la finesse et de la bonté...* » (2) Remarque très juste : le beau conte d'Albert Thierry, *Le Cœur Immobile*, montre quel sentiment de bonté lucide et active soutient l'âme qu'ennoblissent la maladie et le pressentiment de la mort prochaine. Avant de disparaître de ce monde où elle a seulement connu la douleur, la petite Angélique songe uniquement aux siens, que le vice du père, ivrogne invétéré, désunit. Elle parvient à les réconcilier, car, à sa prière, le père promet à la petite fille de ne plus boire, de travailler... « Enfin leur cœur remua en eux comme au temps de leur premier amour... et ce fut encore la moribonde qui le ranima... » (3)

---

(1) Ch.-. PHILIPPE. *La Mère et l'Enfant*, p. 85.

(2) *Id.*, p. 70. Voir encore pp. 64 à 69, 78, 89, 98, les notations si exactes de la souffrance physique et morale de l'enfant et sa stupeur, presque animale, devant l'inconcevable martyre qu'il endure.. — Cf. également Paul BRULAT. (*La Gangue*).

(3) « ... Il ne faudra pas m'oublier. — Quand donc ? demanda la mère, en se dégageant avec un peu de trouble. — Quand je serai morte, et que ma petite sœur sera née... Puis vite, les laissant honteux et effarés, elle se cacha sous la couverture... — Pourquoi une sœur ?... — Vous seriez méchants sans moi... » Ainsi, avant de disparaître, l'enfance lègue à l'enfance le soin de surveiller et d'améliorer les grands. (p 127).

Si l'Angélique du *Sourire Blessé* a mérité cette *bonté* dont parle Charles-Louis Philippe, le petit garçon des *Provinciales* bénéficie de la *finesse*, cet autre don de la maladie à l'enfance. Lui aussi s'étonne « que l'on ne puisse reconnaître son mal. Le corps d'un enfant de dix ans doit être simple pourtant comme celui d'une poupée. C'était du canton que sortait ma maladie, car je n'avais fait aucun voyage, et cependant le médecin ne la reconnaissait pas comme une des siennes... » [1] La maladie sera longue; il faut donc qu'il fasse du Temps « son compagnon »; qu'il trompe sa claustration en essayant, « de sa fenêtre », de distraire son regard. A cet égard, l'enfant malade se contente de peu; il exige moins de la vie que l'enfant bien portant; les allées et venues d'un simple père Voie qui passe souvent sous cette fenêtre permettent de donner le branle à la pensée, à la fantaisie, en cette âme d'enfant. Tout menu et inutile que soit le vieillard, sa vie ralentie, ses rares paroles, son convoi funèbre lorsqu'il meurt, sont observés avec subtilité par l'enfant, entretiennent sa curiosité et suffisent pour alimenter sa méditation.

*
* *

Ce que nous avons dit jusqu'à présent pourrait faire croire que seuls le désir de solitude, l'ennui, la mélancolie, la méditation caractérisent l'enfance secrète. Et sans doute ce sont bien là quelques-uns de ses traits essentiels; mais il faut ajouter que plus d'un enfant, ayant constaté autour de soi l'indifférence ou l'hostilité des adultes, éprouve, non plus une sensation déprimante d'isolement ou de diminution, mais au contraire une sorte d'orgueil. Il est seul, qu'importe ! Il rendra mépris pour mépris. Et ce que les grands lui refusent, il le conquerra lui-même, viril avant l'heure. Ainsi le petit Bernard Rabevel « goûte pleinement une sorte de satisfaction immense... Personne ne me console, moi, songeait-il *avec un orgueil amer*. Il s'avouait que ses grands désespoirs étaient solitaires et incompris. *Nul ne pénétrait les silences où il s'enfermait, dents serrées et langue entre les dents...* » [2] Loin de se laisser abattre, Bernard cherchera, « pâle de rage », le succès, la réussite qui le vengera de ces grands qu'il déteste. Cette volonté n'est point d'ailleurs toujours, chez l'enfant, ten-

(1) Jean GIRAUDOUX. *Provinciales*. (De ma Fenêtre, p. 10).
(2) *Rabevel*, p. 41.

due vers le mal. On se souvient que, durant ses années de « moyen âge », dans la solitude et les ténèbres de sa cave, Michelet tournait, comme l'araignée sa familière, son regard « du travail nécessiteux et de la froide obscurité » vers « le doux banquet de la lumière » [1]. Et ses « auteurs favoris » et sa pauvreté lui furent un salutaire aiguillon. De même, l'enfant du « *Miracle de la Race* » réclame l'assistance des grands modèles, les seuls dieux dont cette âme secrète attende quelque secours. Tel autre enfant, pareil à Louis Lambert [2], demande l'aide à l'étude dont « le goût et le besoin » lui sont revenus [3]. Aussi bien, est-ce non dans la prostration, mais dans l'exaltation que procure une vie intérieure stimulée, aiguillonnée par la souffrance morale, qu'il faut trouver la manifestation la plus topique de l'enfance secrète. Abattue en apparence, l'âme de ces « humiliés et offensés » a parfois de silencieux réveils; mais quel soin elle prend à dissimuler, sous des traits affables, enjoués ou impassibles, sa prodigieuse vie cachée ! Comme elle se donne, bravant les adultes et leur crédulité, le luxe, facile et séduisant, du mensonge !

b) PETITS « MYTHOMANES » ET PETITS « COMÉDIENS »

Arrêtons-nous auprès de ces « mythomanes » [4] si fréquents dans le monde enfantin, qui adoptent le mensonge, par inclination sans doute, mais poussés aussi par un besoin de mimétisme protecteur, par un instinct de défense contre la société des grands. Essayons de les surprendre rusant, grâce au mensonge, avec ces adversaires adultes, puisque les petits doivent, en maintes circonstances, compter avec « l'obstacle humain » et, ne pouvant le supprimer, s'efforcer tout au moins, par leur politique maligne, de le tourner [5]. Voici par exemple le cas d'un « mythomane » dont Paul Bourget nous conte l'aventure : pendant la guerre, ce petit Parisien s'est enfui de la loge de son père, concierge avenue Montaigne; et il a réussi à se

---

(1) MICHELET. *Ma Jeunesse*, p. 41.

(2) Brutalisé par ses camarades, « semblable aux martyrs qui souriaient au milieu des supplices, (Louis Lambert) se réfugie dans les cieux qui lui entr'ouvrait sa pensée... »

(3) VALÉRY-LARBAUD. *Enfantines*, p. 175.

(4) Voir à ce sujet notre Etude : « *Enfants mythomanes et autres menteurs* », parue dans la *Revue Pédagogique* de mai 1926, (pp. 365 à 384).

(5) ALAIN. *Les Idées et les Ages*, p. 128. « ... Si la physique de l'enfant n'est qu'un jeu, la politique de l'enfant n'est jamais un jeu, puisqu'il n'y a que le résultat qui compte. Ainsi l'enfant est préparé à *compter pour beaucoup l'obstacle humain*, et pour peu de chose l'obstacle réel, presque toujours aisément vaincu par la mère ou par la nourrice... »

faire passer pour un enfant des pays envahis. Une dame charitable, la générale Quétineau, recueille le pseudo-réfugié. Auprès d'elle, l'enfant « développe » son histoire. S'il est venu à Paris, prétend-il, c'est parce que les Allemands ont menacé de fusiller sa mère et qu'il s'est vendu à eux pour la sauver; cet enfant est un espion : il doit signaler aux Allemands les points de chute des bombes d'avions dans la capitale. Mais voici qu'au dernier moment il a été pris de remords; ne voulant point trahir son pays, il avoue son projet d'espionnage à celle qui l'a maternellement recueilli. Crédule, la générale conduit l'enfant chez le commissaire de police pour que celui-ci connaisse le signalement de l'agent ennemi chargé de recevoir les confidences criminelles de son jeune complice. Le magistrat ordonne, sur le témoignage de Sosthène (c'est le nom que l'enfant s'est « donné »), la « filature » de l'agent. Lui aussi *croit* Sosthène. Seul, un vieil inspecteur de police est mis en défiance : ce gamin doit mentir ! Et, pendant que s'organise la mise en scène de l'arrestation de l'espion, l'inspecteur s'en va tranquillement consulter à la Préfecture le dossier des enfants disparus; il y trouve ce qu'il espérait, la photographie de Sulpice Jeandel, lequel n'est autre que le fils du concierge de l'avenue Montaigne. Un coup de téléphone au père et voilà le gamin démasqué dans le bureau du commissaire. L'inspecteur explique ensuite au commissaire déconcerté ? pourquoi, dès le début de l'interrogatoire, il a douté des allégations de l'enfant : pourquoi s'est-il défié ? D'abord, à cause « du fignolage de son premier mensonge. Oui, s'il avait simplement parlé de son village envahi, de sa mère arrêtée, je dirais comme vous : il a menti par intérêt. Mais voyez les épisodes qu'il a imaginés tout autour : son évasion par une fenêtre la nuit; une sentinelle lui tirant dessus... », etc... Ce gosse lit les journaux; c'est un habitué du cinéma... « Le cinéma et les faits-divers, c'est leur passe-temps à ces garnements; et pour peu qu'ils aient une tendance à la *mythomanie*... Je ne vous dirai pas d'où vient ce mot... Je l'ai entendu, un jour que j'avais été convoqué à l'infirmerie spéciale de la Préfecture de police. C'est M. le docteur Dupré qui l'employait pour un simulateur arrêté par mes soins. Il expliquait que cet homme *mentait pour mentir et qu'il était un peu sa propre dupe*. Depuis, j'ai rencontré pas mal de gens de ce type et je les appelle de ce nom, pour les distinguer des auteurs menteurs... » (1)

Sulpice-Sosthène est bien, en effet, un mythomane, un menteur qui,

(1) Paul Bourget. *Anomalies*, p. 26.

s'étant donné un « sujet » de mensonge, le creuse, le développe, l'exploite; mêle les détails vrais ou vraisemblables à la fable initiale; crée pour soi et vis-à-vis d'autrui l'attitude qu'exige le mythe; s'installe commodément et définitivement, avec la satisfaction d'un inventeur heureux, dans cet *état second*, et en arrive à ne plus avoir conscience de cette double vie, se dupant soi-même tout en dupant les autres.

Remarquons en outre que le mythomane se soucie, à tout instant, de la logique de sa fabulation. « Les mythomanes, dit le policier, n'inventent pas absurde. Ils inventent logique. C'est ce qui rend leur témoignage si dangereux... » Sulpice reste conséquent avec lui-même lorsqu'il explique son aveu à sa bienfaitrice, puis au commissaire, par un sentiment de remords devant la trahison à accomplir. Son intelligence maligne introduit encore de la cohérence dans les moindres détails de sa déposition: jamais il ne perd la trame de son mythe; préoccupé d'engeigner son entourage et habile à ce faire, il ne se « coupe » pas: sa fable est loin d'être mal construite; son jeu ne manque ni d'art ni d'adresse. Ce roué précoce a de l'élégance dans sa manière; un instinct subtil l'incline à imaginer « vrai ». Au surplus, ces manigances lui plaisent; il trouve du plaisir à mentir, et le clairvoyant inspecteur fait remarquer au commissaire que « Sulpice » connaîtra d'autres accès de mythomanie : « Nous retrouverons ce gosse-là, Monsieur le Commissaire. Il n'en est pas à sa dernière farce... » [1]

Le policier ne s'étonne guère d'ailleurs de cette aventure dont un enfant s'est rendu coupable. « C'est surtout des enfants qu'il faut se méfier, quand on les interroge comme témoins... [2] : depuis l'heure où ils se lèvent jusqu'à celle où ils se couchent, ils vivent dans leur imagination. Ils la nourrissent de tout ce qu'ils voient ou écoutent... » Or, cet enfant, depuis longtemps déjà, « n'entend parler que de réfugiés, il en devient un; de femmes condamnées par les Allemands, il devient le fils de l'une d'elles; d'espions qui renseignent les Boches sur les points de chute de leurs bombes, il est en mission auprès de

---

(1) *Anomalies*, p. 42.

(2) Cf. Maurice DE FLEURY. *Le Corps et l'Ame de l'Enfant*, p. 249. « ... Le Dr Motet a consacré aux mensonges dont les enfants sont coutumiers, et à la non-valeur de leur témoignage en justice, un opuscule très frappant. Il y conte l'histoire d'un monsieur accusé d'outrage à la pudeur, et désigné par trois petites filles avec une imperturbable assurance; la justice allait suivre son cours quand le prudent expert s'avisa d'une expérience; devant les jeunes plaignantes, il fit défiler un à un trois autres vieux messieurs, un commissionnaire du quai, un médecin de ses amis, et, je crois bien, le juge d'instruction lui-même. Or les enfants les reconnurent tous les trois à leur tour pour l'unique coupable et chaque fois redirent : « C'est celui-là... je le reconnais bien... »

l'un d'eux... » Cette remarque touchant la recrudescence des cas de mythomanie enfantine au cours de la guerre est des plus justes. Dans son Cours de Psychiâtrie professé à la Faculté des Lettres de Strasbourg, le Dr Charles Blondel, élève de Dupré, nous a signalé de nombreux exemples de « romans » analogues, découverts par les soldats du front qui voyaient venir à eux des enfants errants, les uns ignorant réellement le sort de leur famille, les autres, vagabonds amateurs de fugues dangereuses, tous inventant, afin de pouvoir séjourner dans l'atmosphère de la bataille, des fables plus ou moins appuyées sur des détails vrais et contrôlables. Evoquant ces cas, et d'autres auxquels nous faisons allusion dans le cours de cette étude, le Dr Blondel déclare qu'*il y a une espèce de mythomanie normale de l'enfance*, c'est-à-dire une disposition naturelle de cet âge à imaginer des fables dont l'enfant est, peu ou prou, la dupe, car il éprouve une réelle difficulté à discerner, une fois entrés dans sa fiction, le détail erroné et le fait authentique; à discriminer les créations de sa fantaisie des choses et des êtres réels. Dans tout enfant doué d'une imagination très vive, il y a, au moins en puissance, un petit mythomane.

Le goût profond des enfants pour le théâtre et le cinéma permet d'expliquer en partie le penchant de certains d'entre eux pour les constructions mythomaniaques. Ce pouvoir d' « illusion comique » qui naît de la scène, l'enfant le tire de son propre fonds; ce n'est pas seulement dans sa chambre qu'il joue la comédie; où qu'il soit, il peut se donner secrètement la joie de l'illusion comique. Un garçonnet bien sagement assis près de ses parents et de leurs invités paraît suivre la conversation, « écouter avec componction » ces « hommes distingués... » « A d'autres !... Milou prend la résolution de ne plus jamais écouter ce que disent les grandes personnes... » Et il retourne auprès de ses compagnons : « Dembat » et « la petite Rose ». Comment ? direz-vous. Il n'a pas bougé de sa chaise et il continue à écouter les « messieurs de Paris ! » Erreur : Dembat et la petite Rose sont bien là, tout près de Milou; vous ne les voyez pas, vous ! et vous ne pouvez les voir (à moins que Milou n'y consente), mais lui, il vit continuellement auprès d'eux, avec eux. A son appel, ils se présentent : « Dembat est l'ami intime et le frère de Milou ». Mieux encore, c'est « Milou lui-même, mais invisible, et devenu homme : libéré de la réalité et projeté dans l'avenir. » C'est un voyageur, un homme d'action, un soldat... « La petite Rose est cette enfant... qu'un Arabe avait, par vengeance, volée à ses parents. Elle s'est évadée du gourbi... Milou et Dembat l'ont recueillie et la protègent...»

Tous *trois* vivent en Afrique; puis, invités par Milou, explorent son pays, le Bourbonnais, « la plus douce région de France »; ils respirent la fraîcheur du bois proche... « Puis, soudain, Milou revient au banc où son corps est resté assis. Dembat et la petite Rose s'éloignent (vers l'Afrique, très probablement). Milou s'aperçoit qu'il s'ennuie et rentre dans la maison pour chercher sa grand'mère... » (1)

La comédie est finie pour l'instant; elle reprendra plus tard, car, toujours dociles à l'invite de Milou, Dembat et la petite Rose sont de très obéissants comparses dans la pièce où leur protagoniste est à la fois auteur et acteur. Et bien des enfants ressemblent à Milou, créant à leur usage un monde invisible aux fâcheux; là, ils sont en sécurité; personne — ils en sont sûrs ! — ne viendra les pourchasser en cette région, *terra incognita* des adultes (2).

D'autres, d'une âme moins pudique, n'hésitent point à jouer en public; certaine appétence au cabotinage les y poussant, ils aiment, ne serait-ce qu'un instant, accaparer l'attention de l'entourage; retenir, si possible, la curiosité sympathique des spectateurs de leur jeu; provoquer, en l'âme de témoins bénévoles, ces sentiments d'admiration, de pitié, voire de terreur, lesquels sont précisément les ressorts du théâtre. Le Sulpice de Paul Bourget jouait les « enfants espions », ces réductions des « traîtres » du mélodrame; il ne lui répugnait pas,

---

(1) VALÉRY-LARBAUD. *Enfantines*, p. 35.

(2) Voir, à propos de ces personnages invisibles dont les enfants peuplent leur univers, et qu'il sollicitent pour jouer, avec eux, la comédie, la nouvelle d'Anatole FRANCE, intitulée : « *Putois* » (dans *Crainquebille, Putois et Riquet*). Le professeur Bergeret et sa sœur Zoé évoquent ce héros familier à leur enfance, et qui cependant n'existait que dans leur imagination en quête d'illusion : « ... Si je me rappelle Putois !... De toutes les figures qui passèrent devant mes yeux quand j'étais enfant, celle de Putois est restée la plus nette dans mon souvenir... Putois eut ceci de remarquable qu'il nous était connu, familier, et que pourtant... — il n'existait pas, dit Zoé... » (p. 72).

A vrai dire, le « jardinier Putois » a été inventé par la mère de Lucien et de Zoé Bergeret, et les enfants n'ont fait — avec quelle joie d'ailleurs ! — qu'adhérer à la fiction maternelle. Le *Pamphile* dont Gilbert DE VOISINS nous parle dans *Les Miens* est bien, lui, une *création du petit garçon*, lequel a inventé ce « génie des bois » et vécu dans son intimité durant plusieurs années. « ... A cette époque, vous m'eussiez demandé si je croyais à l'existence de Pamphile que je m'en serais tiré par un haussement d'épaules ou une retraite dissimulée. Certes, je ne doutais pas que Pamphile appartînt au Royaume de la Belle au Bois dormant, mais j'y appartenais moi-même tant que duraient mes courses vagabondes, mes chasses..., mes voyages dans la lune, mes projets et mes rêveries. Pamphile existait donc pour le moins autant que vous, mais pas au même moment. Il reparaissait à l'instant où vous me laissiez en paix, où mes petits camarades rentraient chez eux..., où je me retrouvais seul dans le bois... » *Les Miens* (p. 40).

Il arrive enfin que l'enfant imagine, non plus des personnages pour son monde caché, mais seulement un *site* où il fera bon se réfugier, aux heures secrètes; ainsi, pour la jeune Françoise du roman d'André MAUROIS, *Meïpe* représente le lieu d'élection, interdit aux adultes, la « délivrance » pour l'enfant lorsqu'elle est « mêlée à de tristes conflits » :

« ... Dante bâtit un Enfer pour y loger ses ennemis. Molière malheureux se fait un génie de son infortune. Françoise crée Meïpe. Méïpe est le nom d'une ville, d'un pays, d'un univers peut-être, qu'elle a inventés. C'est là maintenant qu'elle se réfugie quand le monde extérieur lui devient hostile... » (*Méïpe*, ou *La Délivrance*. Préface).

en ce temps où l' « espionite » était de mode, de savourer la peur que sa « délation virtuelle » pouvait faire naître dans l'âme timorée et déconcertée de sa bienfaitrice. Il se « noircissait » à dessein, et non sans une âcre joie [1].

Voici un autre gamin parisien qui ne craint pas d'imaginer un roman où il tient le rôle d'enfant-martyr [2]. *Quart de Livre* fait croire à de riches et naïfs bourgeois de la banlieue qu'il est, chaque jour, brutalisé par une terrible bande — où figurent sans doute ses parents — en tout cas, des gens très dangereux dont ces propriétaires de villas feront bien de se défier. Ayant dit, il les laisse « agités par une confuse inquiétude à laquelle se mêlait une ardente curiosité... En présence du succès qu'il obtenait, (il éprouvait) une joie vaniteuse de dramaturge applaudi, doublée par celle de l'acteur qui prend son public. *Il tenait bien son rôle* et, en s'inspirant de ses lectures, en s'inspirant surtout de l'expérience précoce qu'il avait acquise en se mêlant à tout ce qui rôde dans l'ombre des faubourgs, *il préparait, avec un soin d'artiste, ses représentations*. Maintenant, tous les jours, il donnait des détails nouveaux, impressionnants et vagues, sur les êtres sinistres auxquels son existence était liée par un affreux caprice de la fatalité... » [3] Quart-de-Livre est un exemple typique de mythomane en action : le menteur développe, comme un film, son aventure inventée, accrue, au gré de son imagination, des détails qui la « corsent » et la rendent à la fois plus vraisemblable et plus pathétique. Il y a ainsi comme un déroulement panoramique des images successives de la fabulation, une amplification de la fiction initiale, autour de laquelle l'imagination astucieuse de l'enfant apporte ses enrichissements, sa « cristallisation »; tel un polype rongeur, l'idée mensongère du début s'est gonflée de substance et pousse de toutes parts ses sournoises tentacules.

D'autres mythomanes en action, ce sont les enfants que le professeur Dupré nomme les « *petits Robinsons* », incorrigibles amateurs de fugues et dont la vie, véritable « rêve éveillé », n'est qu'une per-

---

(1) Ajoutons qu'à duper ainsi les grands, à les apeurer, à se poser *en personnages*, et *en personnages dangereux*, il y a, de la part de certains petits mythomanes, comme une revanche, une manifestation de l'esprit de représailles contre ces adultes dont ils redoutent d'ordinaire, pour de bonnes et justes raisons, la sévérité, et dont, pour le temps de leur « comédie », ils sont devenus les maîtres.

(2) La psychologie du pseudo enfant-martyr atteste, elle aussi, ce sentiment de revanche contre les grands, maîtres et parents, dont l'indifférence est ressentie comme une injustice. Cf. *Le Lacet*, déjà cité.

(3) Frédéric BOUTET. *Quart de Livre et la fille de Mme Tranchart*.

pétuelle *invitation au voyage*. Une « invitation » seulement ! Car « le voyage », il n'est pas toujours permis de le réaliser, d'autant plus que le but en est souvent fantaisiste, sinon chimérique. Et d'ailleurs, l' « invitation » suffit; nous voulons dire, cet appel insinuant venu d'ailleurs, de là-bas, de quelque endroit mystérieux... Vers cet appel, le petit Robinson vole, en pensée, sinon en action; mais tout se passe, dans tous les cas, comme si véritablement il était parti. Lorsque Popaul et Virginie [1] élisent l'escalier sombre et nauséeux de la concierge comme « Ile de l'Escalier », il est bien entendu qu'ils veulent qu'il en soit ainsi et que, l'ayant voulu, ils y *croient*, se laissant duper par leur mensonge délicieux. En réalité, la scène n'a évolué que dans leur imagination, et par leurs propos. Parfois, il y aura bien le simulacre du départ; allant « aux Amériques », Trique et Pépé, ces autres « Robinsons » franchiront la zone et la « ligne violette des coteaux qui ceinture la ville et ses banlieues »; — Tu vois, là-bas, c'est des montagnes. — Oui. — Eh ben, derrière, c'est la mer. — C'est la mer... La mer était là... Pépé n'en revenait pas. Un vent frais lui soulevait les cheveux, elle avait fermé les paupières, croyant sentir sur son visage le grand souffle venu du large... » [2] Demain, les petits Robinsons égarés dans le Bois de Vincennes, fourbus, mourant de faim, transis par la nuit passée en forêt, sous la pluie, seront ramassés par les gardes. De cette fugue, Pépé mourra, ce qui montre qu'il est dangereux de vouloir « réaliser » son mensonge, lorsque celui-ci était trop beau, et atteler — simplesse infinie — à la chimère ailée le pesant fardier de la réalité.

Mais ce qu'il importe ici de noter, plus que la fin piteuse de ces vagabondages d'enfants, c'est le fait de l'illusion qui persiste, au cours de l'action: en pareil cas, l'enfant est littéralement envoûté par son mythe; il est le « sujet », le serf de son mensonge; il en est l'esclave au moment où, précisément, se lève pour lui le mirage de la liberté conquise sur les parents ou sur l'école. Il est la victime inconsciente de son agoraphilie [3].

---

(1) Alfred MACHARD. *Popaul et Virginie*. V. le chapitre : « Par le cinquième degré de longitude », p. 190.

(2) Alfred MACHARD. *Trique, Gamin de Paris*, p. 200.

(3) Voir Albert THIERRY, dans *Le Sourire Blessé*, la nouvelle intitulée : *La Déchéance*, p. 190. L'auteur nous décrit le cas d'un élève, René Chambon, qui « menait plusieurs vies sans même s'en apercevoir. Distinguer entre ce qu'il faisait, ce qu'il eût dû faire, ce qu'il eût voulu faire, ce qu'il rêvait : ce travail... lui aurait ruiné l'esprit... » Cette impuissance à voir clair en soi, cette inaptitude au self-contrôle mental font de cet enfant un élève irrégulier, un insoumis virtuel, jusqu'au jour où, brisant toutes lisières, — parti toutefois « sans intention dramatique, avec son vieux fardeau d'ennui et de

*
* *

Il est encore des enfants dont les mensonges sont moins gracieux que ceux où se complaisent les petits Robinsons. De ces « mythomanes pervers », Adrien Borel et le Dr Gilbert Robin écrivent : « En général vaniteux, hâbleurs, souvent méchants, cupides, ce sont, comme Dupré l'a écrit, *de véritables fables en marche*. C'est dire qu'ils agissent, et que la mystification, la calomnie, les fausses dénonciations, la simulation d'attentats, les récits invraisemblables, les escroqueries, le vagabondage... mettent en œuvre et réalisent l'exaltation imaginative... »(1) Ceux-là se délectent dans le mensonge, car « mentir procure une joie enivrante », dit Albert Thierry. « Bien mentir est le premier orgueil des enfants. Ils ont tous des secrets qu'ils se feraient écarteler plutôt que de livrer. » Quoi qu'en pense le policier du *Mythomane*, il n'est pas certain que Sulpice-Sosthène donnera encore « de ses nouvelles »; l'aventure dont il a été l'instigateur restera peut-être un épisode isolé de son enfance; le souvenir de cette pénible affaire, où il fut si durement confondu, lui servira-t-il de leçon ? Il est permis de le croire. Nous accorderions infiniment moins de crédit à la petite Julia Devincet, dont Valéry-Larbaud nous révèle la perversité foncière. A son compagnon Milou, que nous connaissons déjà, elle explique cyniquement comment, y trouvant du plaisir, elle pratique le mensonge : « — Voulez-vous que je vous dise un secret ? — Oh ! encore un mensonge ! — Non, tout ce qu'il y a de plus vrai, je vous le jure. Et puis je ne vois pas pourquoi je vous dirais mon secret... Vous irez le répéter à votre maman... Moi, c'est simple : je ne dis jamais rien à mon père... Tenez, cet hiver, je me suis amusée à cacher les couverts d'argent dans les tas d'avoine, au grenier. Pendant des journées, mon père les a cherchés : il a accusé tout le

---

rêves », — il cède, à demi-inconscient, à ce désir d'indépendance jusqu'alors refoulé dans le subconscient. « A présent, je suis un homme ! », s'écrie-t-il, grisé par la liberté qu'il croit avoir conquise, après avoir brûlé ses cahiers et déchiré ses livres. Et, après une journée et une nuit de vagabondage, recueilli par un batelier, il devra rentrer au bercail, *joué* par son rêve qu'il voulut mettre en action.

— V. également le cas du *Grand Meaulnes* : lui aussi est victime de sa chimère qui l'a conduit vers le « Domaine mystérieux ». Au camarade railleur qui moquera sa fugue et, ricanant, dira : « ... Il s'imagine peut-être qu'on ne sait pas où il a été ! » — Imbécile ! Je ne le sais pas moi-même, répondit Meaulnes... (p. 45). Et ce qui fait l'intérêt psychologique, et le charme singulier du livre d'Alain Fournier, c'est justement que cette attirance vers le « Domaine mystérieux » devient hantise et nostalgie; le mythe continue à régner sur cet esprit fantasque, et à mener une vie dont il explique l'incohérence apparente.

(1) *Les Rêveurs Eveillés*, p. 91.

monde. Et croyez-vous que je ne grillais pas d'envie de lui dire où ils étaient ? Pas si bête ! Papa a la main lourde. On a renoncé à chercher et un beau jour j'ai fait bien plaisir à mon père en lui trouvant ses fourchettes. Voilà comme je m'exerce à mentir. Si monsieur Emile savait garder quelque chose, je lui en dirais long, des fois !

« ...Chut ! on appelle monsieur à table. Moi je vais manger à la cuisine, c'est ma place. Si vous avez le malheur de raconter le grand secret que je viens de vous confier, je dirai que vous m'avez embrassée de force et que j'ai surpris la bâtarde (une petite rivale) en train de vous apprendre de vilains mots... » Et, lorsque la mère d'Emile ouvre la porte : « Madame, dit Julia timidement, j'ai raisonné M. Emile, je lui ai montré combien ses parents sont bons pour lui; il s'est repenti et il a promis de ne plus jamais vous faire de la peine... » [1]

Hypocrisie, impudence verbeuse et audace cynique, telles sont les dominantes de l'âme dissimulée de Julia Devincet, petite créature infiniment plus dangereuse et plus immorale qu'un « Quart-de-Livre » goguenard et farceur, désireux d' « épater le bourgeois »; qu'un Sulpice même. La foi que ce dernier accorde à son « double » est une preuve que celui-ci l'a envoûté et qu'il ne peut plus se dépêtrer des rêts insidieusement tendus autour de lui, par son imagination imprudente. Julia Devincet, elle, est *la menteuse* par définition; c'est un de ces êtres foncièrement vicieux dont le peuple dit qu'ils mentent comme ils respirent; qui savent pertinemment qu'ils mentent — même quand ils jurent dire, cette fois, la vérité (qu'y a-t-il de réel, dans cette histoire de « fourchettes » contée au crédule Emile ?) — et enfin qui mentent pour le plaisir de mentir. Julia appartient au type du menteur *conscient*, qui a délibérément choisi ce mode singulier d'expression de sa pensée: qui s'applique, de toute son intelligence à l'affût, à travestir son moi, ses sentiments et ses actes; à dissimuler — parce qu'aucun jeu ne procure plus de satisfaction secrète que celui-là — sa personnalité véritable.

*
* *

Peut-on maintenant, après l'analyse de ces quelques cas de mythomanie enfantine, conclure comme l'affirme la créance populaire : la vérité sort-elle toujours de la bouche des enfants ? Chez ceux dont

(1) *Enfantines*, p. 54.

nous avons surpris la duplicité inconsciente ou volontaire; chez les petits Robinsons et les petits comédiens, nous avons pu voir que le mythe, isolé ou organisé autour d'un thème à développer, naissait et s'épanouissait en leurs âmes avec la spontanéité et la fraîcheur d'une fleur au printemps; avec de la joie; avec de l'amertume et des remords aussi lorsque, comme dans le *Lacet*, le mensonge était une insulte flagrante à la Vérité, un outrage à la Bonté. N'empêche que, même en ce cas désespéré, l'imagination pervertie poursuivait, affolée, sa besogne malfaisante... La Vérité ne sort pas toujours de la bouche des enfants. Le mensonge est, chez eux, chose naturelle, c'est un acte psychologique normal. C'est par le mensonge qu'ils se défendent de l'indifférence et du mépris des grands. A les duper, à leur montrer un double visage, quelle joie secrète ! Et à agir ainsi, ils connaissent, en compensation des heures moroses où ils sont sincères, une vie intérieure pleine d'imprévu et de charme, car ils se donnent à eux-mêmes l' « illusion comique », tout en prenant, grâce à cette existence ignorée de tous, leur revanche sur les grands !

CHAPITRE VI

L'enfant au milieu des enfants

(*Le « Peuple-Enfant »*)

I. — **Frères et Sœurs.**
II. — **Les Camarades.**
III. — **L' « alter ego ».**
IV. — **Le Jeu : « culte du peuple-enfant ».**

Dire que l'enfant préfère la société des enfants à celle des adultes les plus affectionnés, — les grands-parents par exemple [1], — c'est exprimer une vérité banale. Chacun sait que les histoires du grand-père, les légendes et chansons de l'aïeule, pour si passionnantes qu'elles soient, le cèdent en intérêt à l'invite d'un frère ou d'un camarade organisant un jeu inédit ou même le plus ordinaire des jeux. L'enfant ne résiste pas à l'appel de l'enfant; ils vont l'un à l'autre, obéissant à l'attraction d'une sympathie aussi impérieuse que celle qui pousse le bébé dans les bras de sa mère. Comme le remarque Alain, dans le monde des adultes, l'enfant est « un *étranger* qui s'agite et s'ennuie. Pourquoi ? Parce qu' « exilé de son peuple », du peuple-enfant, il écoute, « derrière la fenêtre fermée, l'appel des enfants ». A-t-il, comme l'éléphant de Kipling, réussi à ronger sa corde ? Alors, « il court au jeu, qui est la cérémonie et le culte du peuple-enfant. Il y trouve enfin *ses semblables* et jouit du bonheur plein de se mouvoir comme eux et de percevoir en leurs mouvements l'image de ses propres mouvements, qui en est en même temps la règle... » [2]

L'observation d'Alain est des plus justes : elle fait songer naturellement à l'anecdote bien connue intitulée : *La Grappe de Raisin*, dans laquelle Anatole France nous montre le petit Pierre Nozière « heureux,

---

(1) Remarquons que si, entre l'enfant et l'aïeul, l'accord s'établit sans effort, avec un naturel et une solidité que ne connaissent pas les relations de l'enfant avec les *autres* grandes personnes, c'est que l'âme de l'aïeul et celle de l'enfant se rencontrent, — l'une se haussant, l'autre s'inclinant, — sur le même plan : l'enfant s'empresse d'entrer, à la suite du vieillard, dans le monde du passé; de son côté, le vieillard accepte de suivre l'enfant sur le terrain de ses jeux, de redécouvrir, avec des « yeux neufs », le monde. Acquiescement réciproque qui est délicieux, qui traduit une entente parfaite, sans la moindre dissonance.

Sur les relations de l'enfant avec de vieilles gens, signalons le roman de Jean VIOLLIS. *L'Oiseau Bleu s'est endormi.* — V. aussi Paul CAZIN. *Décadi.* — R. ROLLAND. *Jean Christophe :* on se souvient du vieux Krafft, qui fut le véritable éducateur de l'enfant. — Henry BORDEAUX. *La Maison.* — M. PROUST. — Gilbert DE VOISINS. *Les Miens.* — DRIEU LA ROCHELLE. *Etat Civil :* « ... J'ai beaucoup vécu avec ma grand'mère, c'est l'être au monde que j'ai le plus aimé... C'est vers elle que je me suis d'abord tourné pour interroger mes compagnons humains sur le monde... » (p. 51). — Dans les Souvenirs de Gorki, la grand'mère, conteuse et danseuse, tendait à l'enfant « une passerelle de lumière... »

Rares sont les grands-parents dont l'enfant a gardé mauvais souvenir; STENDHAL, qui avait « une très petite amitié pour son père », déclare : « Mon grand-père maternel était mon camarade sérieux et respectable... Cet excellent homme m'adorait et n'aimait point son fils... » (*Vie de Henri Brulard*). — V. cependant : Gaston CHÉRAU. *Champi-Tortu.* — Léon DAUDET. *Le Partage de l'Enfant.* — Fred BÉRENCE. *Le Parricide.*

On remarquera que dans les romans sur des milieux ouvriers, les grands-parents n'apparaissent presque jamais : sans doute sont-ils à l'hospice ou au cimetière !

(2) Alain note encore que ce peuple-enfant, qui s'épanouit seulement sous un *climat* inconnu du peuple-adulte, « est athée à la fois, et religieux. Il y a des rites et des prières dans tous les jeux, mais sans aucun dieu extérieur. Ce peuple immuable et qui ne peut vieillir, est à lui-même son dieu; il adore ses propres cérémonies et n'adore rien d'autre. C'est le bel âge des religions. *L'enfant est un dieu pour l'enfant...* » (*Les Idées et les Ages*).

très heureux » au milieu des siens, des « géants très doux... » Cependant, Pierre Nozière enviait un autre enfant, Alphonse, qui passait sa journée à vagabonder, et qui le regardait « à sa fenêtre comme on regarde un oiseau en cage ». Malgré l'étrangeté des manières d'Alphonse et la défense formelle des siens, le petit bourgeois bien élevé ira vers celui qui, tout rustre et patibulaire qu'il soit, appartient néanmoins comme lui, *au même monde*, au peuple-enfant.

I

FRÈRES ET SŒURS

Examinons les relations que créent, dans la Cité enfantine, la communauté d'origine familiale (*frères et sœurs*) ou sociale (*camarades*) et aussi l'élection, le choix de l'être que l'enfant se donne comme *ami*. Considérons d'abord les rapports entre enfants d'une même famille; les liens du sang les unissent. Telle est la force de ces attaches que leur vertu survit à la mort d'un frère très aimé, comme en témoigne la Princesse Bibesco dans son roman *Le Perroquet Vert*. Quoique défunt, Sacha a réellement envoûté sa jeune sœur; durant toute son enfance, elle a couru et joué avec un enfant qui n'existait pas... Il a commandé ma vie; il l'a conduite par des détours étranges vers des fins que nul ne pouvait deviner; il fut sans être; il agissait sans avoir de poids, de mesure, de contours et de mouvements; il a été pour moi ce héros qui, sans paraître un seul instant sur la scène, donne son nom à la tragédie classique où il n'est question que de lui... » [1]

Ainsi que le montre l'auteur du *Perroquet Vert*, l'affection entre frères et sœurs est de nature à la fois physique et morale [2]. Elle se

---

(1) Princesse BIBESCO, *Le Perroquet vert*, p. 30.

(2) Rappelons ici l'affection toute particulière que se portent les jumeaux. V. p. ex. les « bessons », dont parle George SAND dans *La Petite Fadette* : « c'était peine perdue que de vouloir les diviser d'esprit ou de corps... » Leur ressemblance physique est si grande que seule leur mère « ne s'y embrouillait jamais », et la similitude des caractères, est aussi frappante : « ... Quand l'un avait cassé le bout de son sabot, bien vite l'autre écornait le sien du même pied; quand l'un déchirait... sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la déchirure, qu'on aurait dit que le même accident l'avait occasionné... » (p. 19).

fait autoritaire lorsque l'aîné des enfants a, tel Jean-Christophe, la rude garde des cadets, ou quand, la mère disparue, il faut que le plus grand assure la subsistance des plus jeunes. Dans ses *Lettres de Gosses* [1], Emile Mazaud rapporte la navrante confession d'un enfant qui, « s'excusant du dérangement », écrit au commissaire pour lui dire : « Ça peut pu durer. J'en ai par-dessus la tête... Je vous écris comme ça pour vous dire que je vas me suicider dans le canal Saint-Martin... » Suit le tableau de cette famille où la mère est morte; trois enfants; le père, « un vrai ouvrier horligne », « boit tout ce qu'il gagne... » et quand il rentre, il est seulement pas capable de faire une soupe ! Alors, je m'ai remis à faire la cuisine pour les mioches; que je suis leur protecteur par le fait, vu que j'ai des années de plus qu'eusses, et que je leur dois l'exempe comme de bien entendu... » Seulement, il est las; aujourd'hui, il n'a plus de courage; il a confié ses « petits » à Nini Duflou, « une personne très sérieuse qu'elle va avoir treize ans et qu'on peut avoir confiance en elle... », et il ira se jeter à l'eau.

Ainsi, se substituant à la famille défaillante, l'aîné accomplit prématurément la tâche des adultes; le voici le pourvoyeur, le défenseur des plus jeunes. *La Maternelle*, de Léon Frapié, contient, parmi tant d'autres, le très beau portrait de *La Souris*; les cinq ans de cette fillette se font maternels pour les trois ans de son cadet, son « poussin », comme elle l'appelle avec raison, car, pour lui, elle trouve des attentions et une ardeur de véritable mère-poule [2].

L'aîné peut même, par affection, devenir l'éducateur du plus jeune; dans le roman intitulé *Les Frères Zemganno*, Gianni et Nello sont tendrement unis; le cadet ayant en l'aîné une confiance sans bornes, « une admiration ingénue », « avec encore quelque chose et de plus passionné et de plus enthousiaste et de plus fanatique que chez tous les autres cadets de la terre... » [3]; l'aîné, protégeant le cadet, et lui enseignant, avec le sérieux et la sollicitude d'un père, les secrets de l'art acrobatique. Le roman, en quelque sorte autobiographique des *Frères Zemganno*, très émouvant hommage à l'amour fraternel, décrit avec ferveur le caractère passionné, exclusif de cette affection. Le sentiment qui unit les *six petites Filles* dont parle Lucie

---

(1) Emile Mazaud : « La lettre au Commissaire » dans *Lettres de Gosses*, p. 8.

(2) *La Maternelle*, p. 81.

(3) Edmond de Goncourt. *Les Frères Zemganno*, p. 86. « Le grand frère avait une part si grande dans les pensées du petit frère que, dans ses rêves, l'enfant ne faisait jamais rien tout seul, que son frère toujours présent se trouvait associé à des actions à deux... »

Delarue-Mardrus a, lui aussi, quelque chose d'exclusif; bien qu'elles passent la majeure partie de leurs loisirs à se quereller, les « six » se retrouvent, tacitement d'accord « quand leur union est contre quelqu'un ou quelque chose. Elles ont même toute une organisation secrète, des mots d'ordre, des signes, un langage conventionnels. Elles ont des lieux de conseil... Aux grands jours de guerre, pas une défection... »

C'est surtout contre les enfants étrangers que les *six* manifestent leur solidarité; des fillettes voisines, en visite avec leur mère, sont immédiatement considérées par les *six* comme des intruses, des empêcheuses de danser en rond; accueillies sans aménité, elles ne vont pas tarder à être pourchassées, dans le jardin, ainsi que des ennemies. C'est que ces six petites filles forment, en présence de l' « adversaire », un clan très solide. On voit même Gaby, la petite dernière, le souffre-douleur perpétuel des aînées, regretter ses sœurs durant le temps où l'isole des autres une maladie contagieuse; car, « malgré les disputes, batailles et injustices... *elle ne concevait la vie qu'à six...* » (1)

Dans les relations entre frères et sœurs, en est-il toujours ainsi ? Il est telle nature méditative, taciturne, que gêne, au contraire, le commerce incessant d'autres enfants. Cette promiscuité, imposée par la famille, lui apparaît comme insupportable. François Mauriac, qui étant enfant, souffrit d' « une prodigieuse vie individuelle refoulée, sans expression, sans épanouissement possible », au collège, dans sa ville natale et même à la maison, n'hésite pas à avouer cette gêne de tous les instants que lui causait cette collectivité dénommée « les garçons ». Il souhaite sincèrement se délivrer de ce presque anonymat que, par nécessité et commodité, la Famille inflige à sa personnalité ainsi étouffée : « ... Avoir une chambre où j'aurais été seul ! Ce fut le désir frénétique et jamais satisfait de mon enfance et de ma jeunesse : quatre murs entre lesquels j'eusse été un individu, où je me fusse retrouvé enfin. Celui de mes frères qui partageait ma chambre, sans doute en souffrait-il autant que moi, car nous étions arrivés à nous rendre presque invisibles l'un à l'autre, tant nous avions su délimiter nos domaines... » (2)

A cette répugnance à vivre d'une vie commune, peuvent même

---

(1) *Le Roman de Six petites Filles*, éd. Flammarion, p. 30.

(2) François MAURIAC. *Une enfance provinciale : Bordeaux.* (*Revue Hebdomadaire* des 12 et 19 décembre 1925).

s'ajouter de véritables souffrances lorsque l'un des enfants est l'objet des brutalités ou du mépris de ses frères et sœurs. La dernière des *Six petites Filles*, lasse d'endurer les méchancetés des aînées, prie Dieu de devenir « forte comme Samson pour tuer toutes ses sœurs ». Une autre héroïne de Lucie Delarue-Mardrus, Elysée, est, pour ses grands frères, « *la fille* »; elle est « par conséquent née humiliée... Seuls avec elle dans la maison, les garçons finissaient toujours par la martyriser... » [1]

L'antipathie fraternelle peut même, atteignant son paroxysme, tourner en haine violente [2]. Robert de Traz nous montre un enfant que détestent ses frères aînés et qui le leur rend bien. Ils passent leurs vacances à se battre; « un perpétuel désir de lutte, un goût des rancunes et des représailles nous rapprochaient... Je ne me contentais pas de me défendre, je prétendais parfois attaquer. Leur méchanceté surexcitait ensemble ma peur et mon audace... » [3] Ils l'attachent à un arbre en plein soleil, l'enferment dans une malle, lui volent ses vêtements et ses livres, lui tordent les poignets à les briser; lui, « met son honneur à les braver »; d'ailleurs, pour rien au monde, il n'irait demander protection à une grande personne. Et leur vie commune se passe dans une lutte féroce et incessante.

Entre Poil de Carotte et ses aînés, on ne pourrait dire qu'existe, aussi vivace, le sentiment d'animadversion foncière et agressive qui caractérise les rapports des héros de *Complices*. Cependant, l'inimitié de « grand Frère Félix » et de « sœur Ernestine » ne va pas sans affecter une certaine férocité. D'accord avec Mme Lepic, ils l'assistent dans la sourde bataille qu'elle mène, sans désarmer, contre son dernier-né. Tous trois s'entendent, sans avoir besoin de se le dire, pour réserver au paria de la maison toutes les corvées, les plus dures et les plus humiliantes. Parce que Félix « n'est pas ici pour s'occuper des poules », qu'Ernestine « aurait trop peur », Poil de Carotte recevra, quoi qu'il en ait, l'ordre d'aller « les fermer tous les soirs ». Au goûter, « Félix aura une tartine de beurre ou de confitures, et Poil de Carotte une tartine de rien, parce qu'il a voulu faire l'homme trop

---

(1) *Le Pain Blanc*. Cependant, en dépit de la brutalité de ses frères à son égard, Elysée les aime pourtant. « En outre, elle avait pour eux une espèce d'admiration inconsciente. Ils faisaient tant de choses auxquelles elle n'eût même pas osé songer ! Comme ils étaient turbulents, insolents, indisciplinés ! Comme ils parlaient mal ! Comme ils se moquaient de tout !... Elle les trouvait beaux !... » (p. 11).

(2) Cf. à ce sujet : Dr Gilbert Robin. (*Les Haines Familiales*, Paris, 1926). Dans son chapitre : « *Les Frères Ennemis* », l'auteur analyse, avec beaucoup de clairvoyance, et en s'appuyant sur des cas célèbres, les motifs de haines fraternelles.

(3) Robert de Traz. *Complices*, p. 51.

tôt et déclaré, devant témoins, qu'il n'est pas gourmand ». A table, Mme Lepic sert « d'abord grand frère Félix parce que son estomac crie la faim, puis sœur Ernestine pour sa qualité d'aînée, enfin Poil de Carotte qui se trouve au bout de la table. Il n'en redemande jamais, comme si c'était formellement défendu... Plus indépendants, grand frère Félix et sœur Ernestine veulent-ils une seconde portion; ils poussent, selon la méthode de M. Lepic, leur assiette du côté du plat... » (1) Poil de Carotte s'est-il, une nuit, « oublié » dans ses draps, Mme Lepic lui fait, le lendemain matin, avaler une soupe au goût étrange, et invite à cette odieuse comédie ses deux complices, lesquels, « à son chevet, l'observent d'un air sournois, prêts à éclater de rire au premier signal... » (2)

Ainsi, par un impitoyable caprice de la destinée, Poil de Carotte a, venant au monde, « hérité » d'un frère et d'une sœur qui, sans être particulièrement méchants, sont cependant les comparses amusés et obligeants d'une mère dénaturée (3). On ne peut dire qu'il soit précisément leur souffre-douleur; c'est encore pis : Mme Lepic s'est insidieusement appliquée à ruiner en eux la « fibre fraternelle » : leur cadet ne leur inspire rien, d'ordinaire, sinon l'indifférence; ils ne s'acharnent pas contre lui, leur mère y pourvoit avec usure. Mais ils lui refusent, alors qu'elle serait si nécessaire, la pitié affectueuse et l'indignation qu'eussent dû, en leurs cœurs, provoquer les quotidiennes injustices dont leur cadet est victime. A voir ensemble ces trois enfants, c'est à croire que les deux aînés seuls sont « légitimes » et le dernier n'est autre qu'une manière de bâtard qu'il faut bien supporter sous le toit familial comme le supporte leur mère commune. Mais s'il disparaissait, est-il certain que Félix et Ernestine concevraient, de l'absence définitive de ce frère inférieur, le moindre regret ? (4)

---

(1) *Poil de Carotte*, p. 96.

(2) *Id.*, p. 16. Remarquons que cette attitude méprisante des aînés en face de leur cadet ne cesse pas devant M. Lepic, lequel est cependant meilleur que le reste de la famille pour Poil de Carotte. A la chasse, le seul privilège qu'ait le cadet, c'est de porter la carabine, mais on ne l'a jamais fait « tirer ». Par contre, il est « spécialement chargé », au retour, « d'achever les pièces blessées » (p. 5).

Lorsque M. Lepic revient de Paris, avec des cadeaux pour ses trois enfants, les aînés reçoivent « ceux dont, précisément (comme c'est drôle !) ils ont rêvé toute la nuit ». « Quant à Poil de Carotte, la trompette qu'il désirait lui est effectivement présentée, puis reprise, et va prendre place « tout en haut de l'armoire, sur une pile de linge blanc... » (p. 65).

(3) Lire, à ce sujet : *Le Lys dans la Vallée*. BALZAC y décrit, dans les premières pages, les douleurs d'un enfant « dont les lèvres sucèrent un sein amer », et qui ajoute : « Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir... » (p. 6), Ed. Larousse.

(4) Le sentiment fraternel offre parfois un mélange complexe d'aversion et d'affection; ainsi, dans ses *Inassouvis*, M. Fred BÉRENCE nous présente deux frères (consanguins),

II

LES CAMARADES

Etudions maintenant les relations que développe le milieu naturel ou social parmi les enfants vivant en groupes à l'école, à la pension, et, aux heures extra-scolaires, dans la rue de la grande ville ou sur la place du village. Dans ce cadre, s'affirme la camaraderie. Celle-ci tient essentiellement à la communauté d'origine sociale [1]; les différences de milieux d'où proviennent les enfants peuvent, en effet, être un sérieux obstacle à la formation de liens de sympathie [2]. Dans ses *Images Sentimentales*, Paul Adam décrit les « supplices de camaraderie » qu'il endura, à la pension où il se trouvait, « mêlé à des fils de rustres, attachés avant tout au souci de satisfaire leur animalité. Je le leur dis. Ils m'assomèrent... » Placé ensuite dans un collège de Paris, il trouva « moins de brutalité immédiate ». Cependant, tous

---

Philippe et Carlo; au début, le premier souffre profondément de la seconde union de son père, et de la présence, au foyer reconstitué, d'un autre enfant; ses premiers mots pour Carlo : (« Alors, c'est toi qui es mon frère ! ») « sonnent durs, pleins de haine » et de mépris. En dépit de ses brutalités, Philippe est un sentimental, une nature aussi généreuse qu'impulsive, et un sincère attachement lui vient pour le bon petit Carlo; leur fraternité « de hasard » devient une solide amitié : « ... Philippe, dit Carlo..., tu m'aimeras quand même ? Je ne suis que ton demi-frère... » — « Aussi longtemps que tu seras comme tu es (répond le grand), je t'aimerai, non comme un demi-frère, ni comme un frère, mais comme un ami. Tu sais, c'est le hasard qui fait les frères, et c'est le cœur qui fait les amis... » (p. 61).

Philippe, le réfractaire, se fait alors l'éducateur du plus jeune, lui enseigne, passionné de vérité, le mépris pour la « morale des grands »; il gardera de Carlo un souvenir ému et, lorsque cet « inassouvi » s'enfuit de la maison paternelle, Carlo est seul à recevoir son baiser d'adieu. (pp. 180-213).

(1) Il faudrait ajouter : à la communauté d'*école* : dans les *Cent Gosses*, d'Alfred MACHARD, et bien que les milieux sociaux ne soient pas sensiblement différents, les élèves de la *Laïque* de la rue Plumette et les externes de l'Institution Saint-Pamphile organisent, toutes les fois qu'ils se rencontrent, de véritables batailles rangées. (V. p. 28).

Et encore, bien que le milieu social soit le même, la camaraderie ne peut s'exercer entre enfants de villages qu'une vieille rivalité sépare. (V. plus loin : Louis PERGAUD. *La Guerre des Boutons*). — Voyez aussi l'ostracisme qui frappe *l'étranger* dans un milieu réfractaire aux nouveautés, au changement, comme le milieu rural; le petit « *Parisien* » *Peau-de-Pêche* (Gabriel Maurière) et celui de l'*Ame en Friche* (Edmond Rocher) sont immédiatement pris en grippe par les autres élèves.

(2) Il y faut aussi l'égalité quant à l'âge; dans la cour de récréation, comme sur le terrain de jeux, comme dans la rue, les enfants se groupent en tenant compte de l'âge; un « grand » ne s'avisera pas de jouer avec un « moyen »; un moyen, avec un « petit ». Nous avons vu que, dans les relations fraternelles, une sérieuse différence d'âge est un motif sérieux d'incompréhension et de mésentente. « Qu'avais-je de commun avec lui ? » pense un enfant, de Jacob, son frère aîné. Si peu d'années nous séparaient les uns des autres qui étaient comme des siècles !... Pense-t-on à douze ans comme à sept, à seize comme à neuf ?... » (Bernard LECACHE. *Jacob*, p. 26).

ces « fils de marchands... consacraient leurs éloges à la fortune. Le monde se divisait pour eux en riches et en pauvres. Ils admiraient ceux-là et injuriaient ceux-ci, simplement... »

De même, au collège où Sébastien Roch a été conduit, les élèves de cette institution aristocratique partagent le monde en nobles et en roturiers. Au retour des vacances, ils ne parlent que de promenades à cheval, de chasses, voyages, de comédies au château...; toute une vie élégante est ainsi révélée au fils du quincaillier dépaysé dans ce milieu. « Es-tu noble ? » lui demande Guy de Kerdaniel. Et Sébastien de répondre négativement en « se tâtant la poitrine, les flancs, les genoux, pour bien s'assurer qu'une bosse ou quelque dégoûtante infirmité ne lui avait pas soudainement poussé sur le corps... » Mais il ne tarde pas à avoir conscience de son indignité; quelle aberration d'esprit conduisit son père à l'envoyer parmi ces « nobles », lui, le « roturier » ? Sans doute, ils finissent par l'admettre; il n'en ressent pas moins « très vivement l'amertume de l'inégalité sociale, avérée, persistante, en laquelle il vivait. D'être toléré comme un pauvre, et non accepté comme un pair, cela lui fut un sourd chagrin, une plaie d'inguérissable orgueil, contre lequel il tenta, vainement, de réagir... » [1]

Hautement rejeté par les « nobles », il n'est pas davantage à sa place parmi les autres élèves non-titrés [2], qui ont encore sur lui les avantages que confèrent l'argent et l'éducation mondaine. Au collège, cet « univers », il est donc absolument seul; car l'unique ami qu'il aurait pu avoir, le charitable Jean de Kerral, « le bon Samaritain », se verra intimer par son groupe l'ordre de fréquenter seulement les camarades de sa caste.

Lorsque l'enfant est, ainsi que Sébastien Roch, amené à reconnaître ces « distances » sociales entre ses condisciples et lui, il éprouve fatalement quelque mélancolie, puis le regret amer de ce

---

(1) Octave MIRBEAU. *Sébastien Roch*, p. 59.

(2) *Id.*, p. 80. D'ailleurs, les Pères, « avec des apparences d'impartialité bénévole et souriante », veillent au maintien des deux « groupes distincts, exclusifs l'un de l'autre, représentant non des communions de sympathies, ou des convenances de caractères, mais des catégories sociales, qui avaient ainsi que dans l'ordre politique, celle-ci seulement des privilèges, celle-là seulement des obligations... » Malgré la vie commune de l'internat, « il n'existait réellement, entre ces groupes, aucun mélange moral... » Et les Pères savaient habilement « encourager les préjugés » de ces enfants de classes sociales différentes.

V. aussi Francis JAMMES. *De l'Age divin à l'Age ingrat*. Il rappelle qu'entre les classes, ses camarades passaient leur temps à se battre. « Les fonctions de nos parents servaient de prétexte à ces luttes, dans la vaste cour des petits où se trouvaient, avec des fils de latinistes, des rejetons d'un commerce médiocre que nous surnommions les « épiciers ». Cet antagonisme... remontait à la nuit des temps... » (p. 221).

déclassement qui lui inflige une douloureuse solitude. C'est ce qu'exprime, dans une page de fine psychologie, Valéry-Larbaud. *La Grande Epoque*, ce furent les deux mois de vacances au cours desquelles Marcel, Françoise et Arthur ont, matin et soir, joué dans le parc du château, en telle intimité qu'on eût juré de trois enfants d'une même famille [1]. Or, le moment du départ est arrivé : il n'y a plus de *camarades*, que le jeu semblait faire égaux : il y a, d'un côté, Monsieur Marcel, le « fils du patron », et de l'autre, les deux enfants du régisseur. « — Eh bien, au revoir, Monsieur Marcel. — Pourquoi que tu ne me tutoies pas ? — Oh ! ma foi, maintenant que vous allez au collège, à Paris, vous allez être un monsieur et je vous appellerai Monsieur : papa dit que c'est mieux comme ça. » ...Alors, Marcel s'aperçoit qu' « il n'y a jamais eu d'égalité véritable entre lui et les deux enfants du régisseur. *Ils ne jouent pas avec lui : ils l'amusent*, ce qui n'est pas du tout la même chose » [2]. Ne les a-t-il même pas ennuyés en proposant *ses* jeux ? Quand il n'est pas là, « ils ne jouent pas aux mêmes jeux ». Peut-être se moquent-ils de ses inventions de « la Grande Epoque ! ».

Des relations de camaraderie sincères et durables entre enfants de milieux sociaux différents sont donc à peu près impossibles : au surplus si, grâce à une bonne volonté réciproque, elles ont pu naître, les parents ne manquent pas d'intervenir pour interdire toutes fréquentations malséantes. C'est le père d'Arthur et de Françoise qui dénonça le premier le pacte d'amitié de la Grande Epoque; qui fit remarquer à ses enfants que Marcel était le « fils du patron ». De même, c'est la mère de Pierre Nozière qui, sans acrimonie du reste, avertit son fils du danger qu'il court à frayer avec les garnements de la rue : « ...Alphonse est mal élevé; ce n'est pas sa faute, c'est son malheur;

---

(1) Le jeu en commun arrive bien, pendant un certain temps, à atténuer, et même à abolir, semble-t-il à un observateur peu perspicace, les différences de classe. La règle du jeu n'exige-t-elle pas une âme commune entre ceux qui y participent ? Chateaubriand, polissonnant avec les vauriens de Saint-Malo, dit qu'il leur ressemblait en tout; « je parlais leur langage; j'avais leurs façons et leur allure... » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 48).

De même, tant que dure le jeu, il est possible au petit prince, héritier des Kaïnof, et à Lillie, la fillette américaine milliardaire, d'oublier apparemment, dans une exaltation joyeuse, leurs respectives conditions sociales. Mais, même au plus fort de la partie, subsiste chez l'enfant la conscience de son rang social; et l'imprudente Lillie qui, jouant au cheval, a cinglé un peu fort les genoux de Michel, comprend vite, au regard du petit prince, qu'il ne faut pas trop se fier à ce « camarade » subitement redevenu très « prince ». Voir André LICHTENBERGER. *Le Petit Roi*, p. 142.

(2) VALÉRY-LARBAUD. *Enfantines*. La Grande Epoque, p. 138.

mais les enfants bien élevés ne doivent pas fréquenter ceux qui ne le sont pas... » [1]

Ayant marqué les obstacles que rencontre, lorsqu'elle veut s'établir, la camaraderie, signalons l'inaptitude que montrent certains enfants à se plier à ses exigences. Cette difficulté qu'ils éprouvent à vivre en « camarades » vient d'abord du fait de fillettes et de garçons élevés seuls. C'était le cas de Michelet qui, durant ses premières années de collège, se trouvait au milieu des autres élèves « comme un hibou en plein jour, tout effarouché... » [2] L'isolement parmi les grands ne permet guère, en effet, à l'enfant, d'entrer de plain-pied, lorsque l'heure de l'école a sonné, dans la société du peuple-enfant. On le lui a souvent, en famille, nous l'avons vu, représenté comme dangereux, « mal élevé » [3], « d'une autre race que lui ». De sorte que, jeté au milieu de petits étrangers, l'enfant unique se comporte avec une maladresse peureuse ou revêche qui le fait aussitôt montrer du doigt et tourner en dérision. Appartiendrait-il même à une « famille nombreuse », s'il est de complexion timide, d'humeur taciturne, il ne sera guère plus à l'aise que le fils unique parmi des êtres turbulents dont la familiarité, la faconde, l'exubérance l'offusquent; aussitôt, de se hérisser, de se mettre en boule au moindre propos, au moindre geste où il croit voir quelque intention malveillante à son égard. Qu'effectivement, il ait été moqué par ses camarades, voici l'enfant troublé profondément, fermé désormais à l'instinct de sympathie, sentant, en lui, sourdre de secrètes fureurs contre ses condisciples, à moins que, prenant conscience de son inadaptation, il ne se replie sur lui-même, désespéré.

---

(1) *Le Livre de mon Ami*, p. 40. La leçon de la mère semble d'ailleurs justifiée par l'incident de la grappe de raisin, car le petit Pierre a été fort déçu par l'accueil rogue que le vaurien Alphonse a fait à son sourire, à ses avances et à son offrande. Alphonse a saisi la grappe, sans un remerciement qu'il ne devait pas du reste, n'ayant point compris le sens cordial du cadeau.

(2) *Ma Jeunesse*, p. 91. « ... Nourri par ceux qui m'entouraient dans l'opinion que j'avais quelque capacité..., je me voyais tout à coup moqué, un objet de mépris. Je n'ouvrais pas la bouche qu'on n'éclatât... J'ai en ce moment sous les yeux la liste de mes camarades, et je n'en vois guère dont je n'aie eu à me plaindre... » (p. 94).

(3) V. Charles BAUDOUIN. *L'Eveil de Psyché*, p. 182. « ... J'étais élevé seul. Je voyais bien d'autres enfants jouer dans la rue, mais ma mère m'avait persuadé que les enfants qui jouent dans la rue sont « de petits voyous » et il ne me serait jamais venu à l'idée de me mêler à leur bande. Ils étaient de ces enfants que je classais dans une autre race que moi. Ils étaient des barbares... »

La présence de l'enfant au milieu d'autres écoliers peut même provoquer, dans l'âme de l'enfant élevé seul, un *sentiment de peur*. C'est ce qu'avoue le petit garçon d'*Etat Civil;* mais il y a lieu de remarquer que cet effroi est surtout causé par sa vanité : « On m'avait souvent comparé aux autres enfants, à ces inconnus, de telle sorte que je m'imaginais plus bas que tous et que je m'attendais à un mépris universel. La peur de ma petite enfance me reprenait... » (p. 93).

Il a alors l'impression, comme André Gide enfant [1], comme le petit héros de *L'Eveil de Psyché*, d' « être un individu pas comme-tout-le-monde ». C'était, dit ce dernier, « surtout une timidité et une gêne ». Devant ses camarades, il souffrait de n'être pas « initié »; ils parlaient une langue étrangère pour lui; il ne se mêlait ainsi ni à leur vie, ni à leurs jeux.

Tel est également le cas de Jean Hermelin qui s'aperçoit, au bout de quelques semaines de collège, qu'il a été, dit-il, « jeté parmi des êtres d'une race différente avec qui je ne pourrais jamais m'entendre. Sentiments, usages, tout nous séparait... » Ils se complaisaient tous dans la vilenie, qu'il tenait en horreur. Et pourtant, malgré son incapacité et sa répugnance à se mettre au ton du groupe, Jean Hermelin souffre d'être seul: il rêve d'aller vers ceux des élèves qui, moins grossiers, « se débattaient dans le courant ». Mais, « par timidité ou plutôt par la pudeur que j'ai toujours eue de mes sentiments, j'étais inhabile à exprimer les intentions de mon cœur. Le trésor de sympathie qui était en moi, je ne savais pas le monnayer selon le système usité... » [2]

Il tentera cependant une expérience, tant la loi psychologique qui veut que l'enfance attire l'enfant, reste vraie, même dans les cas où l'événement semble sérieusement l'infirmer. Les petits paysans de son village plaisent à Jean, « et principalement ce qui faisait leur rusticité : le savoir-manuel, l'adresse, la force... » Ne sachant comment aborder « ces petits frères inconnus », il se contente « de les dévisager et de hasarder un sourire », mais il ne recueille qu' « un regard fixe », un air sévère et buté. Un jour même qu'il a été inconsciemment attiré vers leurs jeux, les rustres le frappent cruellement, et lui, de conclure, navré, atterré par son échec : « ... Ce qui me confondait plus encore (que leur brutalité), c'était l'inintelligence réciproque des êtres... Mes purs desseins, si clairs et si vifs en moi... leur étaient restés impénétrables... Je palpais ma joue cuisante, et mes doigts se tachaient de sang, mais ce qui m'affligeait le plus dans toute cette histoire, c'était que nous n'eussions pu nous comprendre... » [3]

Inadapté parmi les élèves de son collège, et même parmi les petits

---

(1) A propos de *Si le Grain ne meurt*, M. Jean Prévost, remarque très justement : « Le trait le plus marquant de Gide (et que son genre d'éducation n'a pu que confirmer), ce qui explique l'apparente stupidité de sa première enfance, c'est *son extrême résistance au mimétisme*. Il était sans doute incapable en classe de faire comme ses camarades, *sans s'en rendre raison...* » (*Europe*, 15 nov. 1927).

(2) J. DE LACRÉTELLE. *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, p. 14.

(3) *Id.*, p 17.

paysans qu'il rencontre pendant les vacances, Jean Hermelin est bien l'un de ces enfants désignés d'avance, par leur caractère et leurs manières, à encourir les rigueurs de la quarantaine. Notons que tels d'entre eux accepteraient, à défaut de la sympathie que le groupe leur refuse, de vivre désormais humiliés, mais tranquilles, ignorés. Or, le milieu scolaire ne se contente pas, en général, de tolérer, dans son voisinage, celui qui, « pas-comme-les-autres » [1], fait parmi eux figure de « jaune », de « sauvage », d' « indésirable » qu'il importe d'éliminer. Et l'arme dont dispose la collectivité est terrible : c'est cette *quarantaine*, dont le nom seul suffit à jeter l'effroi dans l'âme des élèves, petits et grands, qui redoutent la rigueur de ses arrêts. Une rigueur inflexible : le peuple-enfant n'admet point, en effet, dans l'exercice de son autorité, le dosage codifié des sanctions, le bénéfice du sursis; il admet encore moins cette réprobation hypocrite de la « société » pour tel acte jugé par elle incivil et dont aucun tribunal n'a à connaître, mais qui suffit à ses censeurs. La justice du peuple-enfant est sommaire, immédiate, absolue; ses décisions méprisent les « circonstances »; le fait est là; il le juge et, d'ordinaire, applique le maximum. Si le sentiment qui *lie* les membres du groupe enfantin est spontané, impétueux, sincère et définitif, la sanction qui *retranche*, ou qui *repousse* tel ou tel de cette collectivité est tout aussi franche, rapide, automatique presque, et irrévocable. Le camarade passera à côté du banni sans le voir; le clan a décrété l'ostracisme contre l'infortuné; il l'a frappé de *quarantaine*.

Pour quel motif ? C'est parfois tout simplement quelque détail vestimentaire qui déplaît au groupe; dans le nouveau, habillé autrement que les autres, ceux-ci croient avoir affaire à un non-conformiste en toutes choses. Peuvent-ils concevoir qu'on puisse venir au collège avec un cachez-nez rouge [2], quand il y a, pour chacun et pour tous, l'*uniforme* ? Et encore convient-il que l'uniforme soit bien celui de l'Ecole, qu'il respecte la coupe, les plis, la forme des insignes « de la maison »; qu'il soit exactement d' « ordonnance » et non confectionné, comme la tunique du petit Pierre, par quelque tailleur malencontreux et fantaisiste. « ...Tant que je portai cette funeste tunique, dit-il, je fus vexé de toutes sortes de façons et vécus perpétuellement avec du sable dans le cou... » [3] Et il est vexé encore pour venir en classe

(1) « *Pas-comme-les-autres* », c'est le titre d'un livre de souvenirs d'enfance d'Henri BACHELIN.

(2) DRIEU LA ROCHELLE. *Etat-Civil*, p. 96.

(3) *Pierre Nozière*, p. 75.

avec une gibecière qui, en fait, n'avait qu'une tare, mais grave, il est vrai : « son étrangeté. Elle n'était pas comme les autres; de là, tous les maux qu'elle m'a causés... Quand j'entrais dans la cour... j'étais immédiatement assourdi par des huées, entouré, bousculé, renversé à plat ventre... » [1]

Une tenue insolite, un détail inaccoutumé dans l'accoutrement désignant l'enfant à la risée publique peuvent ainsi marquer le point de départ de la quarantaine. A plus forte raison, l'écolier contrefait, mal bâti, ou simplement malingre, est souvent appelé à subir le mépris et les horions de ses camarades. Au lycée de Niort, paraît pour la première fois, dans la salle d'études, un petit bossu : « Ah ! ça ! glapit rageusement M. Pablo (le surveillant)... Voulez-vous vous tenir droit ? » L'élève Chevallier fit un mouvement, puis un autre, et enfin, s'armant de courage, pressentant qu'il fallait à n'importe quel prix sortir de son mutisme, il avoua doucement : — Monsieur, je suis bossu. — Toute l'étude éclata de rire... » [2] Il est dès lors l'objet de l'aversion générale, la gent enfantine détestant les mal-venus; dès les premiers jours, elle le flétrit du sobriquet doublement infamant de *Champi-Tortu* et, pendant plusieurs mois, jusqu'à ce qu'ils s'en lassent, Chevallier connaîtra la férocité de ses camarades [3].

Certains de ces parias de l'école en arrivent à montrer à la fin une attitude passive qui décourage, après l'avoir excitée, la haine du groupe. C'est ainsi que « Regol le crasseux », comme Bolorec, vit dans son isolement « en cynique, solitaire et reniflant sa morve..., ne se plaignant jamais... (n'étant) peut-être pas malheureux... » [4], car il n'entend plus les injures et ne sent plus les coups... Un camarade apitoyé vient-il lui offrir son amitié ? Il ne le repousse point,

---

(1) *Le Livre de mon Ami*. C'est, en même temps, à titre de représailles. V. à ce sujet : « *La Casquette de Fontanet* », p. 144.

(2) Gaston CHÉRAU. *Champi-Tortu*, p. 224. Le sobriquet de « champi » lui est donné à cause du fait qu'on ne voit jamais au lycée que sa mère; le père est mort.

(3) V. aussi Paul BRULAT. *La Gangue*. Là encore, la réprobation collective frappe un enfant qui a été horriblement défiguré par un incendie où son visage fut brûlé et mutilé : « Ma disgrâce physique me désignait comme devant être et rester, au profit même des autres nouveaux, le petit martyr nécessaire à la vie de mes compagnons d'internat... On finit par me reléguer dans un coin solitaire, au dernier banc de la classe. Au dortoir, mon lit fut également placé à l'écart... » (p. 134).
— Dans *Sébastien Roch*, le petit Bolorec, unanimement méprisé, « servait de point de mire aux plaisanteries des camarades... Lorsqu'on le huait, lorsqu'on le battait, il ne se retournait même pas; il allait un peu plus loin, d'un pas tranquille, sans se plaindre jamais, sans jamais se révolter... » (p. 117).

(4) Louis CHADOURNE. *L'Inquiète Adolescence*, p. 14.

mais reste impassible devant cette démarche touchante et inattendue [1].

Le malheureux petit Baudet, dont les collégiens de l'Athénée du Lude ont fait leur souffre-douleur, envie Ramos et son « isolement de bête galeuse. On le méprisait, ce Ramos, mais personne ne lui faisait de mal, on le traitait comme s'il n'existait pas. Baudet ne rêvait pas autre chose pour lui-même... » [2]; mais cette « âme de lièvre » n'est point à sa place, en effet, parmi les rudes gamins de l'Athénée; la vindicte sociale châtie en Baudet un véritable « étranger » au groupe. Elle témoigne de sa « justice » qui ne sera satisfaite que le jour où, malade et affolé, l'enfant aura été retiré du Lude.

Notons enfin que les rigueurs de la quarantaine guettent encore l'enfant dont la famille offre quelque singularité. Dans la réprobation qui frappait Champi-Tortu, il y avait sans doute — puisqu'on ne voyait jamais le père — quelque chose de ce sentiment. Mais l'exemple de l'*élève Gilles* montre encore plus nettement l'origine de l'animosité des élèves contre ce malheureux enfant : ils ont appris que son père était fou; dès lors, l'élève Gilles sent autour de lui « une suspicion constante, une sourde hostilité » qui va bientôt se transformer en un déchaînement, toutes classes réunies, de la fureur collective contre « le fils de fou » [3]. Car le groupe n'admet pas plus la tare familiale de l'un de ceux qui prétendent vivre de sa vie commune qu'il ne supporte en eux la laideur physique ou l'étrangeté de caractère.

Il lui répugne encore d'agréer, comme égaux et « camarades », ceux dont la supériorité intellectuelle est par trop évidente, qui brillent au milieu de ces classes ternes et qui prétendent eux-mêmes, par leur intelligence et leurs succès, s'affranchir de la masse, se mettre hors de pair. Humiliée, rancunière, la collectivité se revanche contre l'élève d'élite. Balzac nous avait montré Louis Lambert souffrant ainsi « par tous les points où la douleur a prise sur l'âme et

---

(1) V. également *L'Elève Gilles* : le petit Charlot a été mis en quarantaine; Gilles, apitoyé, vient à lui : « Charlot, réfugié contre la barrière, les mains aux poches, souriait avec embarras en répétant : « Qu'est-ce que ça peut me faire ?... Il vint à moi; les autres le suivaient et sa marche en était gênée; je le vis qui s'approchait avec son sourire et son pas incertain... Je m'éloignai. Quand j'osai relever la tête, Charlot répétait encore : « Ça m'est bien égal, ça m'est bien égal... » Mais un rictus nerveux tirait ses lèvres... » (p. 152).

(2) Paul MARGUERITTE. *Ame d'Enfant*, p. 29.

(3) André LAFON. *L'Elève Gilles*, p. 205.

sur la chair... » De même, l'indiscutable supériorité intellectuelle de Michel Varambaud lui vaut d'être laissé, instinctivement, à l'écart par les autres élèves. « S'il avait sur la plupart une sorte d'autorité physique, ils lui témoignaient en retour une hostilité envieuse et déguisée dont il sentait les plus petites atteintes... » [1]

Cette inimitié apparaît avec encore plus de véhémence lorsque l'élève le mieux doué, le mieux noté appartient, comme Silbermann [2], à un autre groupe ethnique; la présence, au lycée, de ce petit Juif et ses succès semblent, aux yeux des autres élèves — catholiques pour la plupart — constituer une intolérable provocation à leur égard, et ils y répondent par les persécutions et la fatale quarantaine. Ils méprisent en lui tout ce qui, qualités ou défauts, décèle l'*étranger :* sa dialectique agressive, la souplesse, trop accusée, de son caractère; du reste, le bon élève qu'il est, auquel « il échappait quelquefois une ironie méprisante à l'adresse des autres », n'est pas moins insupportable ni moins détesté. Le jour n'est pas loin où, devenu une cause permanente de trouble pour les récréations et les classes, Silbermann sera contraint de quitter le lycée. La foule écolière a eu raison de cet intrus qui lui était par trop supérieur et par trop étranger.

Des règles et coutumes de la camaraderie, nous avons, jusqu'ici, vu seulement les rigueurs et les mauvais effets. Est-ce à dire que la vie en commun n'offrirait ainsi, en ce qui touche l'enfance, que le spectacle désolant de l'injustice et de la cruauté, seules conseillères de cet « âge sans pitié » ? L'enfant ne rechercherait pas avec autant de passion et de persévérance l'enfant, s'il ne devait, auprès de cet *alter ego*, rencontrer que sarcasmes, tyrannie, brutalités et autres déconvenues. La vie en commun — faut-il écrire ce truisme ? — rapproche plus encore qu'elle ne désunit; l'entr'aide y triomphe maintes fois de la concurrence. La plus modeste école enfantine permet encore « l'apprentissage de la vie sociale », « l'expérience du monde »; ainsi le déclare le Docteur Nozière à sa femme; aussi bien, le petit Pierre, dont la tête est restée « pleine de chimères » dans sa solitude de fils unique, ira-t-il, de bonne heure, à l'école... « Les mauvais eux-mêmes lui seront utiles s'il est intelligent, car il apprendra à les distinguer des bons, et c'est une connaissance fort nécessaire... » [3]

---

(1) René BÉHAINE. *Les Nouveaux venus*, p. 249.

(2) J. DE LACRÉTELLE. *Silbermann.*

(3) *Le Livre de mon Ami*, p. 105.

Par la fréquentation d'êtres de son âge, l'enfant s'adaptera au milieu; c'est aussi ce que démontre J. H. Rosny aîné dans *Les Rafales*. Des deux frères dont il contre l'histoire, l'un, Maurice, est enseigné « par la nature », « d'une manière qui n'avait rien de sauvage ni rien de social », alors que l'autre réalise son adaptation au milieu « *par les êtres* ». A vivre à leur contact, il prend « l'habitude de vouloir le commandement »; il apprend « la façon de dominer les nouveaux venus » et « l'art d'intimider les rivaux par l'attitude, l'intonation et le bluff... »

La vie en commun ne se contente pas d'adapter l'être jeune à la vie sociale et de révéler, par le jeu, au plus astucieux, les joies du commandement; elle lui enseigne l'égalité; une récréation, en effet, n'atteste pas seulement, et toujours, le triomphe des forts, l'isolement des disgraciés, l'humiliation des faibles; « le mélange, écrit Léon Frapié, rend les enfants égaux : encore un bienfait scolaire révélé par la récréation... On amène de petits animaux; l'école dirige l'éclosion de leurs appétits vers une sage sociabilité...; les esprits s'équilibrent par contact... » (1)

La vie en commun est-elle favorable au développement de la sincérité ? D'aucuns en doutent; Henry Bataille par exemple, qui déclare s'être, en son enfance, « défié des enfants ». Ils lui apparaissaient, dit-il, « comme un peuple de nains, une espèce à part, un peu malfaisante, dont je suspectais la sincérité ». Leur « naïveté », surtout devant les grandes personnes, il la croyait simulée. Il était tenté de leur dire, lorsqu'ils jouaient ensemble : « Pas de ça, vous autres ! Nous sommes ici entre petits garçons. » (2)

René Béhaine nous montre également le jeune Michel Varambaud mal à l'aise au milieu de ses camarades qu'il « gênait... par le seul contraste de son esprit droit et sans détours avec ce mensonge général sous lequel les hommes... dissimulent... leur lâche docilité et leur impuissance à agir... » « ...Dans le cercle étroit de leur vie d'enfant », constamment ses camarades « différaient, tergiversaient, ergotaient, péroraient, discutaient... » (3), essayant de donner aux autres le change sur des intentions que ne suivraient jamais les

(1) *La Maternelle*, p. 56.

(2) *L'Enfance éternelle*. (Art. déjà cité).

(3) *Les Nouveaux venus*, p. 250.

actions si pompeusement annoncées. Michel détestait ces hâbleurs si fréquents parmi la gent écolière; il leur en voulait de leur dissimulation favorable à une paresse que démentaient leurs propos; il méprisait leurs « confidences fanfaronnes ».

Faut-il déduire de ces exemples que, dans tous les cas, les relations d'enfants entre eux se nouent et se développent seulement sous le signe d'une insincérité permanente ? Non, l'enfant estime à son prix la vérité dans ses rapports avec les autres enfants. S'il lui arrive, grâce à cette « seconde nature, faite d'observation secrète, d'ironie embusquée » [1], de jouer aux grands la comédie, son imposture ne se cèle guère aux yeux de ses camarades. Devant eux, « le masque se dénoue, laissant passer le bout de l'oreille », et le groupe aura vite fait, comme le remarque G. de La Fouchardière, de « laisser tomber » [2] le simulateur.

Et l'enfant a également le sentiment de la justice; lorsqu'on demande à une classe d'élèves de désigner l'un d'entre eux pour « le prix de bonne camaraderie », voyez si, en définitive, l'unanimité ne se fait pas sur le nom du plus amène, du plus serviable sans doute, mais à la condition essentielle qu'il soit, avant tout, *le plus juste*. Et si les écoliers craignent le plus adroit, celui qu'au fond, ils estiment, c'est le garçon qui a le respect de sa parole et le courage d'avouer ses fautes [3].

Ajoutons enfin, au nombre des bienfaits de la camaraderie, la pitié. La méchanceté, fréquemment observée, de cet « âge sans pitié », ne doit pas nous faire oublier, en l'âme remuée de plus d'un spectateur des scènes de brutalité écolière que nous avons évoquées, l'éclosion d'un sentiment de sympathie à l'endroit des camarades injustement frappés. La pitié porte Pierre Nozière vers le petit Mouron; Jean de

---

(1) H. BATAILLE.

(2) LA FOUCHARDIÈRE : « ... Les enfants, comme les hommes, comme les femmes, ont coutume de s'aborder sous le masque de l'hypocrisie. (Ils) font des efforts prodigieux pour simuler la bonté, le savoir, l'esprit, la vertu... pour feindre même le vice... Mais cette tension artificielle ne peut durer que quelques heures, quelques jours, quelques mois; le masque se dénoue, laissant passer le bout de l'oreille... » Mais alors que les adultes n'osent pas « rompre des relations fondées sur une duperie souvent bilatérale », les enfants n'acceptent pas de « traîner tout la vie d'odieuses amitiés, des camaraderies sans raison... Regardez ce qui reste des amitiés enfantines lorsque de leur œil implacable les enfants ont pu se toiser, se juger, se connaître... » (*Didi, Niquette et Cie*), p. 268.

(3) *Le Sourire Blessé*, p. 35. « ... Renaud se dénonçait volontiers : il trouvait cela juste. Mais lorsqu'un papier de Didier passait par maladresse aux mains de M. Bernard, on n'en pouvait pas attraper l'auteur : Didier eût trouvé cela bête. Aussi Renaud était-il aimé, et Didier craint... »

Kerral vers Sébastien Roch, et celui-ci vers Bolorec; l'élève Gilles vers Charlot..., de même qu'elle entraînait Rimbaud enfant vers les êtres chétifs qui « grouillaient » dans « les galeux escaliers... » [1]

III

L' " ALTER EGO "

La camaraderie naît de la vie en commun; l'amitié est un choix parmi ceux qui vivent d'une existence commune. On ne choisit pas ses camarades; on élit un ami. Dans le collège de Louis Lambert, l'*ami*, c'était celui que l'argot du milieu appelait le « faisant ». « Etre faisants », idiotisme difficile à traduire, dit Balzac, exprimait un partage fraternel des biens et des maux de notre vie enfantine, une promiscuité d'intérêts fertile en brouilles et en raccommodements, un pacte d'alliance offensive et défensive... » [2] C'est là, n'est-il pas vrai ? une excellente définition de l'amitié enfantine. Voyons comment naît ce sentiment.

Il peut être inspiré par l'admiration qu'éprouve un enfant pour les qualités intellectuelles d'un camarade. « Quelques similitudes de tempérament » avec ce futur « compagnon de rêverie et de méditation » ont aidé le désir secret du collégien qu'éblouit la forte personnalité de Louis Lambert, enfant-prodige. « ...Louis Lambert me semblait un géant... » L'amitié de ces deux enfants sera une véritable fraternité, mais une fraternité à peine sentimentale, essentiellement spirituelle; c'est vraiment une union de deux esprits, dont l'un — il importe de le noter — *domine* l'autre de toute la puissance et de toute la séduction de son génie précoce. L'amitié, tout comme l'amour, supporte donc fort bien, — et parfois, la sollicite, — la dissemblance des caractères qu'elle tend à unir, au lieu que la camaraderie exige la parfaite similitude de ceux qu'elle reconnaît comme siens.

---

(1) « ... Pitié ! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots... »

(A. RIMBAUD. *Les Poètes de sept ans*).

(2) *Louis Lambert*, p. 20.

On s'explique dès lors l'attraction, étrange *a priori*, qui pousse le fils d'un magistrat austère, d'une famille ardemment traditionaliste, vers Silbermann, le fils du brocanteur juif richissime et sans préjugés de caste. Leur amitié a pour point de départ l'extraordinaire ascendant qu'exercent, sur le fils du magistrat, les prestigieuses qualités intellectuelles de Silbermann. Ce garçon « l'étourdit »; il « jette, dit le conteur, en son esprit tant de notions admirables que cette profusion me confondait... Je n'avais (encore) rencontré ni dans ma famille ni parmi notre milieu quelqu'un qui lui fût comparable. Ce goût si vif pour les choses de l'intelligence et cette façon si pratique de les présenter, cette adresse pour mettre à portée de main ce qui est élevé, étaient pour moi des qualités vraiment neuves. Et cette parole fort aimable à la fois, qui imposait en même temps qu'elle charmait, qui donc s'en trouvait doué dans mon entourage ?... » (1)

Dès lors, l'ami de s'indigner du mépris que rencontrait Silbermann au collège. « Quoi ! c'était lui qui lisait comme à livre ouvert dans la tradition de la France, qu'on traitait d'étranger ! Lui, qui pénétrait jusqu'aux qualités les plus profondes de notre terroir, qu'on voulait chasser de ce pays !... » Aussi, l'amitié pour Silbermann croît-elle ainsi qu'une passion ardente. Bien que tous deux soient frappés de quarantaine; que les maîtres, tout en appréciant Silbermann, lui refusent leur sympathie; que les parents de l'ami du jeune Israélite lui aient fermé leur porte; qu'ils interdisent à leur enfant sa fréquentation, le fils du magistrat continue à le voir; son affection passionnée lui fait trouver légère l' « exclusive » qui les a frappés; son zèle pour lui redouble; « ...Le soin exclusif, l'abnégation, la constante sollicitude de l'esprit, les soucis déraisonnables, donnaient à cet attachement tous les mouvements de la passion... Le matin, je courais l'attendre à la porte de sa demeure... » Comme on le pense, l'ami de Silbermann sera impuissant contre les forces coalisées des camarades haineux, des maîtres un peu méprisants, des familles prévenues contre l' « étranger », de l'opinion publique irritée par les agissements délictueux imputés à tort au père de Silbermann. Bientôt le jeune Juif doit quitter le lycée non sans avoir rappelé, comme un reproche, à l'ami les avantages que celui-ci — et lui seul ! — a retirés de leur commerce : « ...Mon amitié valait mieux pour toi qu'aucune autre... Rappelle-toi nos entretiens, songe à tout ce que je t'ai fait con-

(1) *Silbermann*, p. 37. — Cf. également M. PROUST. *Du côté de chez Swann*, p. 87, au sujet de l'amitié du narrateur pour le jeune Bloch.

naître et comprendre. Trouvais-tu un profit analogue auprès de tes camarades ordinaires ?... Allons, réponds !... » Et, dans sa défaite, et pour son excuse, l'autre a beau lui répondre : « Je t'ai tout donné. Je t'aurais sacrifié tout. Combien de fois te l'ai-je prouvé ? » [1] ce sera leur dernière entrevue. Ainsi finit cette amitié intellectuelle qu'avait seul animée « l'esprit mobile » de Silbermann; la flamme disparue, l'amitié devait s'éteindre.

Les relations amicales de Daniel de Fontanin et de Jacques Thibault, les deux jeunes héros de Roger Martin du Gard [2], sont nées, comme dans le cas précédent, d'une dissemblance de caractères et de milieux. Daniel est un bon élève, et Jacques, un cancre; cependant, « ce petit monstre... qui avait des explosions de franchise et de volonté », s'il « provoquait l'effroi... imposait une inconsciente estime ». Bien qu'étant le plus âgé, « Daniel avait été des premiers à subir l'attrait de cette nature, plus fruste que lui, mais si riche, et qui ne cessait de l'étonner, de l'instruire... » Et leur goût commun pour « la liberté et la révolte », encore que dissimulée chez Daniel, attire l'un vers l'autre ce catholique issu d'une famille de grands bourgeois, « où les pratiques religieuses tenaient une grande place », et ce protestant élevé assez librement par une femme séparée de son mari.

Leur amitié connaît, tout comme l'amour, le « coup de foudre » [3]; « en quelques semaines, avec la rapidité du feu, leur camaraderie était devenue une passion exclusive, où l'un et l'autre trouvaient enfin le remède à une solitude morale dont chacun avait souffert sans le savoir... » Une passion qui atteint la frénésie : longtemps cachée à leur entourage, elle éclate, dès le premier instant, dans leurs propos, leurs lettres et carnets intimes avec une liberté, une exubérance qui seraient indécentes et cyniques si Roger Martin du Gard, ne dissimulant rien de l'âme complexe de ses héros, n'avait pris soin de nous montrer que leur exaltation n'a rien, en dépit des apparences, qui

---

(1) *Silbermann*, p. 162.

(2) Roger MARTIN DU GARD. *Les Thibault*, tome I, p. 110.

(3) De même, dans *La Grand'Route des Hommes*, de J. GAUMENT et C. CÉ, l'amitié naît brusquement d'une quarantaine dont l'un des deux collégiens a été frappé, et qui suscite la pitié de l'autre (v. p. 11). Notons que dans *Les Thibault*, on ne peut dire qu'il y ait « déséquilibre » dans le sentiment qui anime chacun des deux amis; non sans raison, Silbermann pouvait reprocher à son ami d'être seul à donner, le zèle de l'autre étant vain et inopérant, à cause de son caractère effacé. Dans *Les Thibault*, le courant d'amitié s'établit sans rupture d'équilibre : Jacques exerce son ascendant particulier sur Daniel, mais Daniel régit à son tour, avec autant de force et selon son propre génie, l'âme de Jacques. C'est un accord parfait.

ne soit avouable [1]; qu'il s'agit « d'un amour chaste, d'un amour mystique ». Retenons néanmoins le terme d' « amour » [2] accordé à cette passion où la raison perd ses droits et fait place à une affection presque délirante. C'est une ivresse sentimentale et lyrique. Si un tel jargon [3] inquiète — à moins qu'ils ne sourient de cette emphatique et naïve « littérature » — ceux qui, maîtres ou parents, saisiront les lettres et « journaux » intimes des deux amis, pour ces derniers, il n'est pas de truchement plus fidèle de leur état d'âme. Mais on comprend sans peine qu'à la lecture de pareilles confidences, le Supérieur de la pension de Jacques ait couru chez M. Thibault et que celui-ci ait exigé la rupture immédiate des relations entre les deux collégiens...

Dans le roman des *Thibault*, le sentiment de l'amitié est, avant tout, et peut-être uniquement, un sentiment littéraire. Les deux épistoliers n'ont-ils pas « soigné » en artistes leurs lettres comme autant de poèmes en prose ? Pour s'exprimer, l'amitié même la plus vive se contente d'ordinaire d'une langue moins prétentieuse. Il est même des cas où, prenant naissance et n'osant se reconnaître, ce sentiment est d'un aveu presque indicible. Albert Thierry, si expert toujours quand il parle du cœur enfantin, nous montre deux jeunes garçons qu'une réciproque affection poussait l'un vers l'autre, et qui, « timides en face de l'amitié, comme quelques-uns le sont en face de l'amour, hésitaient à remuer leurs phrases, à la manière d'un homme qui ne sait pas avec quelle clef ouvrir une porte inconnue... » [4]

En effet, plus d'une fois, s'il emplit le cœur à l'étouffer, l'aveu

---

(1) Cf. P. Adam. *Les Images sentimentales*, p. 108. L'auteur y fait allusion à des relations sentimentales équivoques, entre les élèves que rapprochaient « la communauté des tristesses, le supplice ininterrompu du bagne universitaire... les horreurs de la chiourme... »

(2) Voici un extrait d'une lettre de Jacques : « ... Tu es mon seul amour ! Je n'en aurai jamais d'autre, car mille souvenirs passionnés de toi m'assailliraient aussitôt. Adieu, j'ai la fièvre, mes tempes battent, mes yeux se troublent. Rien ne nous séparera jamais, etc... »

Une autre, de Daniel : « ... N'étais-tu pas mon ami, et n'es-tu pas devenu plus encore ? la vraie moitié de moi-même ?... Je vis, et tout vit en moi, corps, esprit, cœur, imagination, grâce à ton attachement, dont je ne douterai jamais, ô mon vrai et seul ami !... »

« ... Je t'adore pour ta sensibilité de fleur, pour le sérieux que tu mets dans toutes tes pensées, dans toutes tes actions... », etc., etc... (v. pp. 88 à 104).

(3) André Lafon rappelle que des élèves candidats à l'amitié connaissaient par cœur « *Les Deux Amis* » de La Fontaine et aussi les vers de Ducis sur le même sujet. Et la manie poétique les prenait parfois à leur tour, ainsi qu'en témoignent des « quatrains » pareils au suivant, et surpris entre les feuillets des livres :

« ... Ces vers, à l'un de mes amis je les dédie,
Afin qu'il apprenne ce que la calomnie,
Entre camarades, peut causer de ravages...
Surtout, ne l'oublie pas, car c'est un conseil sage... »

(*L'Elève Gilles*, p. 147.)

(4) *Le Sourire Blessé*, p. 68.

s'arrête aux lèvres. Atermoyant, tremblant à la pensée des effusions pressenties et toujours refoulées, la volonté de l'enfant qui rêve de l'amitié d'un autre, reste parfois un désir secret et jamais satisfait. Dans les *Enfantines* de Valéry-Larbaud, Rose Lourdin décrit la passion qu'elle conçut, sans avoir pu la déclarer ouvertement, pour Roschen, sa camarade de pension. Cela restera, dans son cœur, « un grand secret... [1] Etre battue, ou seulement bousculée par elle ! Mais à la seule pensée de son contact, je me sentais défaillir... » Cette discrétion va plus loin encore : « L'idée qu'elle avait sans doute deviné mon grand secret m'était intolérable. » Et cette passion se déroule, unilatérale, sans que Roschen en reçoive jamais, clairement, la confidence et l'hommage. Une fois pourtant, une seule fois, les deux fillettes ayant brusquement été mises en présence dans un couloir, Rose a failli se trahir; le moment de l'aveu semble venu; mais il coûte trop à formuler; « ...j'espérais du moins qu'elle verrait ma tendresse dans mes yeux... » Il n'en est rien; la brusque Roschen lui « donne une sorte de bourrade amicale et s'éloigne en disant gauchement : — Sale gosse !... » Rose ne trouve pas le courage de la rappeler et « les jours précieux passèrent... » [2]

La déclaration d'amitié suppose donc une certaine hardiesse dont sont incapables les caractères timides.

S'ils ont enfin trouvé le courage de parler, faut-il ajouter qu'ils ne sont pas, pour cela, certains d'être entendus ? L'auteur de *Provinciales* nous conte l'histoire du fils d'un modeste employé, Jean, qui fait un jour la connaissance d'un petit garçon très riche que l'on nomme « le petit duc ». « Après dix ans écoulés sans amis », Jean a l'impression que maintenant « il n'est plus seul... et pour toujours ».

---

(1) *Enfantines*. Rose Lourdin, p. 16. — V. aussi DOSTOÏEVSKY, dans *Précoces*, une scène presque analogue où la difficulté du contact entre futurs amis est finement analysée.

(2) *Enfantines*, p. 21. — Cf. aussi J. DE LACRÉTELLE. *La Bonifas*, pp. 42-99. A la pension, Marie rêve, elle aussi, dans sa solitude, de devenir l'amie de certaines de ses compagnes; « souvent, pour colorer sa solitude, elle se jouait imaginairement toutes sortes de petits drames: elle se faisait des confidences, inventait des querelles, arrangeait des réconciliations... » Elle rencontre enfin une amie, et, bien qu'étant la plus jeune, elle domine l'autre de toute l'ardeur de son affection... — Il y a ainsi, dans celui ou celle qui commande aux destinées de l'aventure amicale, une sorte de pouvoir mystérieux et magnétique que les romanciers russes, plus encore que les nôtres, ont souvent signalé. V. à ce sujet : N. G. GARINE. *L'Enfance de Tioma* (Paris, 1923) ou encore : DOSTOÏEVSKY. *Ame d'Enfant*. — Si le charme opère, si l'autre enfant cède à l'envoûtement, il devient littéralement la *chose* de son ami : « ... Je t'aime tant que tu peux faire de moi tout ce que tu voudras... tu peux même me cracher à la figure... », dit Tioma à son ami (p. 19). Il y a, chez nos romanciers, plus de mesure et de retenue dans l'âme de leurs héros. Néanmoins, l'ami de Silbermann acceptait docilement d'être le double du jeune Juif, et de vivre, bienheureux, dans son sillage. — V. aussi, bien qu'il s'agisse ici d'adolescents, Abel HERMANT. *Le Disciple Aimé*.

Un ami, « celui qu'il eût souhaité », lui « tombait du ciel », et « Jean sentait au fond de son cœur un désir de caresses et de larmes se blottir et ronronner, confiant comme un chat qu'on n'a jamais battu ». Mais le « petit duc », nature indifférente, semble se dérober à cette affection qu'il juge d'un cœur indolent; il se montre gentil et dissimule assez courtoisement, à frayer avec Jean, un vague ennui. Secrètement, le petit duc se plaît davantage à observer les allures désinvoltes de Bavouzet le vagabond. Il finit par abandonner Jean pour Bavouzet. Tant de soins vigilants, tant d'affection, du reste maladroite et indiscrète, aboutissent à ce triste résultat. Il ne reste plus à Jean qu'à souhaiter mourir ! et mourir sans l'assistance du petit duc ! [1] L'enfant sort désespéré de cette mésaventure où s'engagea un cœur trop naïf.

Mais cette amitié, qui n'était pas réciproque, pouvait-elle durer ? Dans *La Confession d'un Enfant d'Hier* nous assistons également à la ruine d'une amitié mal fondée [2] : la politesse aimable du « petit duc » était insuffisante pour répondre au sentiment passionné de Jean. Celui-ci s'est leurré sur les capacités affectives de celui-là; il lui a gratuitement attribué des qualités de cœur qu'il était seul à posséder. Le petit héros d'Abel Hermant, lui, se fait illusion sur ses propres sentiments. Le collège et les circonstances ont rapproché Georges Mauduit de l' « enfant d'hier »; celui-ci se découvre soudain une passion violente pour ce camarade et se déclare naïvement prêt à défendre sa « liberté de sentir et les droits sacrés de son cœur » contre ceux qui pourraient se trouver « lésés par ces affections extra-familiales ». Engouement subit et obscur ! qui semble d'ailleurs le prélude d'un sentiment plus solide, puisque l'amitié triomphe de l'émulation qui mettait aux prises ces deux bons élèves. Mauduit est-il premier ? « Je lui en voulais d'autant plus que je le chérissais davantage. » Est-ce l'autre qui obtient la meilleure place ? Cette victoire lui cause « des remords délicieux ». Il se la reproche « comme un crime de lèse-amitié ».

Cependant, leur intimité ne souffre point trop de cette concurrence où chacun des deux camarades court égoïstement sa chance. Elle paraît même s'accroître au moment de la première communion qu'ils font ensemble. Les vacances passées l'un chez l'autre les rapprochent

---

(1) Jean GIRAUDOUX. *Provinciales. Le Petit Duc*, p. 137.

(2) V. également, dans *Le Sourire Blessé*, les nouvelles *Le Lacet* et *Le Moqueur;* aux yeux dessillés de Renaud, la félonie de Didier fait apparaître l'amitié comme une « farce hideuse ».

encore. L' « enfant d'hier » fait connaissance de la sœur de Georges, Aline, et éprouve pour elle une affection passionnée qui réfrène l'amitié dont bénéficiait le frère. A celui-ci, il ne marque plus qu'une « hypocrite tendresse ». Mais, tandis que son exaltation amoureuse à l'égard de la coquette Aline diminue, le sentiment qui l'attachait à Georges semble lui aussi moins ardent. Est-ce bien, s'interroge le conteur, vraiment l'*amitié* qui les rapprochait ou seulement l'école ? ou les parents ? « Ce mot, pour un collégien, présente un sens parfaitement déterminé. Il ne désigne pas toujours celui des camarades que l'on préfère, mais celui chez qui l'on va et qui vient à la maison... » Quand le narrateur s'aperçoit enfin qu'il n'avait plus « que des fantômes et des illusions de sentiments » à l'endroit de Georges, comme de sa sœur, il mesure l' « abîme » qui les séparait, et se « demande comment il avait pu perdre son temps à chérir des êtres si inférieurs... » [1] Ainsi, cette amitié s'achève sur un jugement dénué de bienveillance. Mais l' « enfant d'hier », au caractère foncièrement égoïste et orgueilleux, ne s'est-il pas, dès la première heure, dupé sur son propre sentiment ? A-t-il jamais fait preuve de cette intelligence du cœur et de ce don de soi sans lesquels il ne fut jamais d'amitié véritable ?

IV

LE JEU : " CULTE DU PEUPLE-ENFANT "

Examinons enfin les rapports que les enfants entre eux nouent grâce au *jeu*. Remarquons toutefois que le jeu ne nécessite pas expressément la présence d'autres enfants; il arrive, surtout chez ceux qui sont élevés seuls, qu'ils s'accommodent fort bien de distractions en tête-à-tête avec leurs jouets ou les objets qui en tiennent place [2].

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, pp. 48-103.

(2) *Sur les jouets des enfants*, voir : Gérard D'HOUVILLE, qui déclare qu' « un enfant possède toujours trop de jouets. Ces formes inanimées ou mécaniques, obéissantes esclaves, développent en lui le sens secret du despotisme... » (*L'Enfant*, p. 25). — Au surplus, remarque Colette, les enfants n'aiment pas autant les jouets qu'on le croit... J'ai peur que, en matière de jeu, nous n'imposions aux petits un code de « divertissements mûri dans de vieux cerveaux... » Et *Le Petit Pène*, de José VINCENT, pense de même en songeant à ses jouets dits instructifs, renfermés « dans une boîte hypocritement coloriée de bleu ciel », à certaine table de multiplication dite « récréative... » (p. 33).
J. Jacques de Nantes préfère, lui, à l'automobile que lui a acheté son père, « sa pou-

Certains d'entre eux savent, mieux qu'en compagnie, fort bien s'amuser seuls. Lucien Daudet se souvient que rien ne le décourageait plus que de voir, dit-il, « entrer le fils d'un ami de papa que je connais à peine... et d'être forcé de m'occuper de lui pendant tout un après-midi ». Ce soi-disant « petit ami » l'ennuyait beaucoup et il attendait avec impatience le moment où le père de ce compagnon inconnu viendrait « le délivrer » [1]. Il sait très bien se distraire seul. Et la Minnie d'André Lichtenberger également; avant l'arrivée de ses petits voisins, « elle joue au voyage... aux sauvages, à la chasse, au naufrage, à l'automobile. Avec Bobby comme complice, le champ des possibilités s'élargit à l'infini. Minnie n'est pas embarrassée pour tenir deux rôles, ou quatre, ou dix, cent s'il le faut... »

Et si le jouet est une poupée, la fillette a-t-elle besoin d'une autre compagne ? N'est-ce pas la partenaire incomparable ?... « Plus l'enfant est seule, remarque E. de Goncourt, moins elle a de frères et de sœurs, moins elle compte de petites compagnes, et plus la poupée devient à ses yeux *de la chair et des os*, et se fait-elle pour elle, dans la pénombre des appartements, une compagnie vivante... » [2]

Cependant, si l'enfant solitaire trouve, dans son isolement, le moyen et l'occasion de se divertir, il n'est, d'ordinaire, de vrais jeux enfantins que ceux dans lesquels l'enfant est mêlé à d'autres enfants. A condition, en outre, que les grandes personnes ne soient, en ces récréations, ni associées ni même présentes au jeu, « cérémonie et culte du peuple-enfant ». Spectateurs, les grands — des « profanes » évidemment ! — y feraient « scandale »; encore plus s'ils se mêlent au jeu... Les grandes personnes ne doivent jouer avec les enfants...;

---

pée » et d'autres jouets « qui avaient ceci d'original qu'ils n'en étaient point quant à leur attribution première : ... de vieilles bobines, des ficelles, des boîtes en bois et en carton, du papier d'étain... » (J. SARMENT. *J.-J. de Nantes*, p. 22).

V. encore Lucien DAUDET. *L'Age de Raison* : « Les joujoux sont quelquefois moins amusants qu'ils ne le paraissent d'abord... » « ... Pourquoi les joujoux font-ils si souvent désirer d'autres choses impossibles ?... » (p. 145). — Très juste observation que l'on retrouve chez Henri BÉRAUD : « ... Je convoitais des choses impossibles, comme, par exemple, ces lions de baudruche, plus gros que des véritables, qui se balançaient sous la coupole du Grand Bazar; ou bien certaine diligence sous globe, enseigne d'un restaurant voisin; ou encore ce panorama de la place Bellecour tout en bouchons de liège, chef-d'œuvre d'un patient imbécile... » (*La Gerbe d'Or*, p. 69).

(1) *L'Age de Raison*, p. 129. — V. aussi Charles BAUDOUIN. (*L'Eveil de Psyché*, p. 151). « ... J'éprouvais ce malaise... quand *il fallait* jouer avec des enfants que je connaissais mal, surtout lorsque maman nous laissait seuls ensemble. Alors, je perdais pied, je ne savais que dire, et c'était le désert... »

(2) *Chérie*. p. 49 — V. aussi V. HUGO, *Les Misérables*, à propos de la poupée de Cosette. « ... La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine... », t. III, p. 141.

le parti le plus sage est d'être poli et réservé à l'égard de ce peuple comme on doit l'être devant des rites étrangers... » [1]

A prétendre s'immiscer dans leurs amusements, les adultes font d'ailleurs preuve, en général, d'une insigne maladresse. Georges Duhamel constate que si son ami Vildrac a le talent exceptionnel de savoir distraire le Cuib et le Tioup, il est, lui, Duhamel, incapable « d'amuser les enfants. Je les regarde, je les écoute, je les aime; mais je ne sais guère inventer de ces choses qui les amusent; je ne sais pas très bien jouer avec eux... » [2] Nous pensons, quant à nous, que le Cuib et le Tioup prêtent une oreille et un regard complaisants aux bouffonneries, d'ailleurs irrésistibles, de « l'oncle » Vildrac; mais ce n'est qu'une « passade »; Vildrac reste un « Monsieur »; tout à l'heure, il rejoindra Duhamel pour disserter de littérature. Et, la comédie « à trois » terminée, le Cuib et le Tioup ne reprendront-ils pas leurs jeux coutumiers, à moins que, pour eux et entre eux, ils ne « refassent » Vildrac ?

Nous estimons, avec Alain, que l'enfant ne joue bien, ne joue sincèrement qu'avec des enfants. Et même lorsqu'il joue seul, tout se passe souvent comme s'il se donnait un ou plusieurs compagnons, le chien, le chat, un meuble [3]; ou comme s'il incarnait — voyez Minnie ! — les quatre, dix, cent personnages que comporte son jeu. Son « moi » mal limité, nombreux et inventif, s'accommode fort bien de cette duplicité et de cette multiplicité; à part lui, peut-être s'en excuse-t-il, à moins que ces « dédoublements » n'ajoutent à son divertissement.

*
* *

Parmi les jeux enfantins que les romanciers ont décrits dans leurs livres, il convient de distinguer les « jeux libres » des jeux stricte-

---

(1) ALAIN. *Les Idées et les Ages* (1927). — *Le Peuple-Enfant*, p. 192.

(2) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 58. « ... Vildrac arrive. Gros succès... Il lui suffit de se montrer... Il commence par distribuer des chiquenaudes; il fait des bruits bizarres avec ses doigts qui sont longs, durs, incassables. Il se tapote le menton, les joues et excrète des musiques barbares; ... Il jongle avec deux des petits hommes, un verre à pied et un cure-dent. Cris Rires... Voilà un oncle, et un vrai !... »

(3) Cf. l'excellent ouvrage de M. F. QUEYRAT. *Les Jeux des Enfants*. Paris, 1905. L'auteur y cite une étude de Mme Marcelle TINAYRE qui nous apprend que la Reine Victoria possédait cent trente-deux poupées, qui furent les meilleures amies de sa « triste enfance... » « Lasse de jouer seule, elle se créa une famille, des compagnes, des sujettes, un peuple de petites créatures au nez camus, aux joues vermillonnées... » (p. 128).
Dans son livre, M. F. Queyrat fait, plus d'une fois, appel au témoignage des romanciers quant aux Jeux des Enfants.

ment scolaires : ceux-ci, dont le caractère est traditionnel et le nombre limité, sont d'ailleurs à peine évoqués par les écrivains qui n'ont que peu de chose à dire de leurs formes immuables et, sous des noms divers, presque universellement connues. Chateaubriand remarquait à ce sujet que les « jeux du commencement de la vie » sont « pareils en tous lieux. Le petit Anglais, le petit Allemand, le petit Italien, le petit Espagnol, le petit Iroquois, le petit Bédouin roulent le cerceau et lancent la balle... » [1] Pareillement, les jeux scolaires se retrouvent, ici et là : barres, saut-de-mouton, osselets et billes, courses et rondes. Tous sont d'ailleurs, entre les quatre murs de la cour, dûment surveillés par les maîtres responsables, lesquels redoutent le fameux « article 1384 » et ses sanctions sévères [2]. La terreur, du reste légitime, de l'accident et de ses suites judiciaires pèse ainsi sur les jeux scolaires, lesquels connaissent la « cour carrée et abstraite comme la classe », la hargne des pions, leurs coups de sifflets intempestifs et leurs punitions... « A dix heures et quart, écrit Drieu La Rochelle, tout était fini. Et pour que l'anarchie qui est horrible comme l'agonie ne régnât pas dans les couloirs, on nous avait appris à marcher demi-morts, nous tournant le dos les uns aux autres, les bras longs... » [3]

Assez peu variés [4], réglementés, réfrénés, suspendus au moindre incident, les jeux d'école ne laissent donc pas, en général, une impression bien agréable dans notre souvenir. Beaucoup plus nombreux, et plus séduisants, sont les amusements de l'enfance en liberté. Quantité d'entre eux font appel à l'imagination du joueur, qu'il soit solitaire ou incorporé à un groupe d'enfants. André Gide nous dit qu' « il raffolait » du kaléidoscope », véritable « instrument de merveilles... Le changement d'aspect des rosaces me plongeait dans un ravissement indicible... Je passais des heures et des jours à ce

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 166.

(2) V. Geneviève DUHAMELET. *Rue du Chien qui pêche*, l'esquisse intitulée « L'article 1384 », (p. 45).

(3) *Etat-Civil*, p. 104.

(4) Alfred MACHARD observe justement, au sujet de la succession des jeux d'école : « ... Suivant une mystérieuse loi, un jeu connaît une vogue spontanée, irrésistible, parmi les élèves d'une école, quelquefois même de plusieurs écoles d'un quartier. Ainsi brusquement, sans que nul indice préalable en signale la venue, tous les garçons se mettent à jouer à la toupie, au cheval-fondu, ou à mastiquer de la gomme à claquer, durant que les filles, elles, ne se sentent plus de goût que pour la balle au mur..., ce vieux jeu d'adresse et de grâce compliqué de mots magiques, de signes de croix, de danses rituelles et de tourbillonnements... » *Printemps Sexuels* (p. 15).

jeu... » [1] « ...C'était aussi incompréhensible et aussi beau, dit Lucien Daudet du même jouet, que les dessins sur fond noir chez Robert Houdin... » [2]

Pourvoyeuse d'illusions visuelles, l'imagination, ici, fait tous les frais d'un jouet qui compte, outre ses trois miroirs, « trois ou quatre verroteries ». D'autres exemples empruntés aux romanciers nous montrent encore l'imagination aidant l'enfant à *s'illusionner* non plus sur des objets mirifiques, mais sur lui-même; pendant le temps que durera le jeu, l'enfant *sera* autre qu'il n'est : traînant de tout le poids de son corps, allongé contre terre dans le jardin de la Limoise, le petit Pierre Loti est devenu une chenille; et Poum, un chien, parce qu'il s'est mis au cou un collier de chien. Le « Caillou » de Pierre Mille pense qu'il est bien « un caillou, plus dur que tous les aut' cailloux. Quand j'tombe, j'leur fais du mal... » Parce qu'il a mangé un bifteck de cheval à midi, il devient un cheval. Et, défiant par son allure véloce son ami-homme, il court en vrai cheval : « J'ai mangé du cheval, tu ne m'attraperas pas... » [3]

L'imagination est l'auxiliaire empressée, inlassable de l'enfant qui joue. Elle pare à tout, et supplée aux jouets, étant elle-même, comme l'a fort bien dit Alfred Machard, « le plus beau jouet des enfants pauvres ». Pour les « Cent Gosses », un escalier devient une « forêt vierge », puis une « Ile ». « ...Comme, gravement, étendu à plat ventre, Popaul scrute les bruits des profondeurs, voici qu'un son presque imperceptible d'abord, puis plus distinct, l'immobilise et le terrifie : — Ça y est... v'là les sauvages ! Et Virginie, très pâle, mit la main sur son cœur... » [4] Nul n'est plus charitable envers l'âme de l'enfant, et surtout de l'enfant sans jouets, que la bonne compagne Imagination : elle propose cent itinéraires à l'humeur mobile de l'enfant voyageur et lui donne, bien entendu, les moyens, naturels ou magiques, pour accomplir ses randonnées; elle noue les intrigues dramatiques et, s'il y a lieu, les dénoue, écartant du jeu, après les

---

(1) *Si le Grain ne meurt...*, p. 12. André Gide ne s'amusait guère, tout seul. Alors, « ma mère, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer « avec mon ami Pierre, c'est-à-dire tout seul... » Et il ajoute, non sans sarcasme : « Il était on ne peut plus amusant de jouer aux billes avec le fameux ami Pierre... » Tous les jeux de « sa première enfance : patiences, décalcomanies, constructions » étaient ainsi « des jeux solitaires... » (p. 14).

(2) *L'Age de Raison*, p. 147.

(3) *Caillou et Till*, p. 12.

(4) *Popaul et Virginie*, p. 196.

y avoir conviés, les semeurs de malencontres... [1] Comme elle est un peu folle — appartenant au monde fantasque des chimères —, elle entraîne parfois très haut le cavalier ingénu qui, tant bien que mal en selle, chevauche ce coursier hardi, mais extravagant; qu'en une cabriole elle ait bouté son homme par terre, hop ! le voici déjà remonté en selle et prêt pour une nouvelle course.

D'autres fois, maîtresse secrète de la scène, elle suggère à l'enfant quelque thème inédit, quelque « variante »; elle résout toutes difficultés de « temps », de « lieu » et d' « action »; elle crée les rôles et les modifie; habilleuse experte autant que vigilante régisseuse, elle fournit à chaque rôle son travesti, ses atours et ses attributs. Après quoi, quel adulte insolent irait encore douter de la vérité du personnage ainsi paré et accommodé ? [2] Pour l'enfance, naturellement et de tout son cœur *comédienne*, l'habit ne fait-il pas le moine ?

Dans les jeux d'imagination auxquels nous faisons allusion [3] se révèle également l'instinct d'imitation. Et même l'imagination représentative n'intervient souvent que pour animer cette tendance, générale et foncière, de l'enfant à vouloir, au cours du jeu, paraître *autre qu'il n'est*. Tel imite la chenille rampant sous les feuilles; tel autre imite le chien et aboie aux passants; tel encore imite le cheval, mors aux dents, et piaffe d'impatience; celui-ci « refait » les sauvages

---

(1) *Les Cent Gosses*. « ... Térésou avoua : — J'ai peur des ennemis. — T'as la trouille ? Mais y en a pas des ennemis... c'est moi que j'dis ça, *pasque c'est dans le jeu*, tu comprends... mais y en a pas... » Térésou, rassurée, promit de suivre l'expédition. (*La Smala d'Abd-el-Kader*, p. 165).

(2) *Id.*, p. 71. « ... Monsieur le Roi a vraiment grand air. Il est coiffé d'un chapeau melon trop large... Dans le feutre..., Trique a percé un petit trou avec la pointe de son couteau. Dans cette ouverture il a enfoncé une longue plume... Autour du cou, en sautoir, tel un huissier de ministère, il arbore fièrement un lourd collier de marrons... »

— V. également VALÉRY-LARBAUD, dans la *Grande Epoque;* c'est, à notre avis, l'un des exemples les mieux venus d'études romancées sur l'imagination enfantine s'exerçant dans le jeu. (V. comment, p. ex., « la notion du temps est abolie par décret » des trois joueurs qui n'éprouvent aucune gêne pour « opposer les Français d'Austerlitz aux Anglais d'Azincourt... » (p. 121).

— En ce qui concerne les romans d'Alfred Machard sur l'enfance au faubourg, on peut parfois regretter que la verve et le talent de cet écrivain aient un peu trop souvent exploité ce thème, facile et assez monotone après tout, de l'imagination au service des jeux d'enfants.

(3) Au nombre des jeux d'imagination, nous rangeons en outre : 1° le « *théâtre* ». V. par ex. Lucien DAUDET. *L'Age de Raison*. « Mon ambition, c'est de représenter une féerie sur une table du jardin, de faire les personnages avec des morceaux de bois et des feuilles, etc... », p. 150. — 2° le jeu des *contes*, car l'enfant s'improvise conteur, à défaut de l'aïeule ou de la nourrice; voir *Notre Minnie* contant à sa marraine l'histoire d'une petite fille qui lui ressemble toujours, et qui accomplit des actions banales, comme celles que Minnie a accomplies la veille, et d'autres, extraordinaires... « Quand elle raconte, elle n'invente pas : elle prétend créer de la réalité. Ce ne sont plus des fictions, ce sont des êtres vivants qu'elle projette hors d'elle-même; elle les voit, elle les touche. Et c'est presque de bonne foi qu'elle s'irrite qu'on les méconnaisse... » (comme le fait parfois sa Marraine, amusée et sceptique). (André LICHTENBERGER. *Notre Minnie*).

dont il a lu les aventures, et celui-là « répète » les batailles de son manuel d'histoire. L'instinct d'imitation est ainsi créateur insigne de jeux : tous les êtres qui vivent sous le ciel, tous les humains surtout — leurs attitudes, leurs propos et leurs actes, et le décor où il se meuvent — sont sujets à imitation. Notons sur ce point combien l'enfant aime à *jouer* les personnages adultes : mimant le cocher, le général, l'explorateur, le roi, le menuisier, la femme du monde, l'institutrice, la marchande..., fillettes et garçons s'évadent ainsi brusquement de l'enfance et se donnent la comédie d'être, « dans la peau » de ces femmes, de ces hommes, et non plus dans celle des enfants. C'est pourquoi, lorsqu'ils s'amusent ainsi, à « imiter » les grands, les enfants n'ont que faire de la présence, même sympathique, des adultes; car, les singeant maladroitement, ils savent bien qu'ils encourraient le sourire narquois de ces grandes personnes qu'ils prétendent copier.

Mais, entre eux, comme ils se plaisent à les « refaire » ! à imiter « le pochard au naturel », à « faire la bombe », comme les gosses de *La Maternelle* [1]; à imiter les gens du village, comme Claudine et ses amies [2]; à imiter la conversation des salons, comme Line [3]; ou la noce bourgeoise [4]; ou la messe [5]; ou même, chez ces fillettes de la rue Plumette qu'intrigue la question de la maternité, à imiter les « gros ventres » ! ! ! [6]

*
* *

Parmi les *jeux de groupe* les plus fréquents, en tout temps et en tout lieu, la « *guerre* » a une place de choix. Par suite d'une « pra-

---

(1) *La Maternelle*. « ... Ohé ! les autres ! on est en bombe. — Tu paies un verre ? — Viens donc, on a touché sa paie. — Mais non, on est des « tonscrits » avec des « limé-ros »... » (p. 115).

(2) COLETTE. *La Maison de Claudine* : « l'une fit la malade, l'autre vendit du café à une troisième, maquignonne, qui lui céda ensuite une vache : « Trente pistoles, bonté ! Cochon qui s'en dédit !... » Ainsi, « tout ce qui traîne dans les rues d'un village, elles l'ont crié, mimé avec passion... » Colette remarque d'ailleurs que ces fillettes, « *habiles à singer, manquent d'imagination.* » Au jeu de « *qu'est-ce qu'on sera* », « une sorte de terreur villageoise de l'aventure et de l'étranger, retiennent d'avance la petite horlogère, la fille de l'épicier, du boucher et de la repasseuse... » Seule, la Petite rêve d'être... « marin ! » — V. p. 32 et tout ce chapitre, délicieux de finesse, d'analyse et d'expression.

(3) *Séverine* : « ... Entrez donc, M. Victor Hugo !... Je vous en prie, ne restez pas dans le courant d'air... Joseph, avancez un fauteuil à M. Alexandre Dumas, etc., etc... » *Line*. — V. aussi *Petit Père*, p. 59.

(4) *Le Roman de Six Petites Filles*. V., p. 14, la scène où l'on marie la petite dernière à M. Tom le chien.

(5) V. *Anicette et Pierre Desrades*, p. 14, et encore *Décadi*, p. 24. « ... Il répétait à la cuisine (ce qui se disait en chaire), affublé, en guise de surplis, d'une camisole de sa maman... »

(6) Alfred MACHARD. *Printemps Sexuels*, p. 77.

tique héritée », l'enfant est naturellement d'esprit belliqueux : chaque groupe est enclin à voir dans le groupe voisin un adversaire, un camp rival : la « laïque » est l' « ennemie » naturelle « des Saint-Pamphile », pour les *Cent Gosses*. Les gamins du village gascon de Prosper Bourasset [1] sont, comme leurs pères, ou « blancs » ou « rouges » et se rangent, pleins de zèle, sous l'une ou l'autre de ces couleurs. Et les petits paysans de Velrans entretiennent, sans qu'on ait besoin de les y contraindre, la rivalité séculaire de leur bourg contre celui de Longevernes, par la fameuse geste enfantine de *La Guerre des Boutons*.

Ce livre du regretté Louis Pergaud est le roman-type d'une collectivité enfantine en liberté, c'est-à-dire « libérée, écrit l'auteur, des hypocrisies de la famille et de l'école ». C'est un épisode, un « instinct de ma vie d'enfant, de *notre vie* enthousiaste et brutale de vigoureux sauvageons dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque », que Pergaud veut « restituer » [2]. Nous sommes ici, en effet, en présence de *deux groupes* d'enfants, les « ceusses de Longevernes » et les « ceusses de Velrans », et ce roman est la truculente, la fidèle chronique de leurs hauts faits d'armes et plus humbles batteries.

De tradition immémoriale, les paysans de Longevernes ont nourri contre ceux de Velrans une animosité aussi ancrée qu'elle est obscure. C'est un sentiment héréditaire; du reste, voudraient-ils se soustraire aux obligations qu'impose cette aversion, que les enfants de ces deux bourgs jurassiens seraient rappelés à leur devoir par la voix même des anciens. Mais ont-ils besoin des leçons de leurs devanciers dans la bataille pour la poursuivre à leur tour et avec une égale énergie ? Dès qu'ils ont quitté la robe humiliante pour la culotte de vieux droguet, les voici enthousiastes, enrôlés sans discussion, dans la milice de leur clan et prêts pour la guerre. Nous disons bien : *la guerre*: car il s'agit moins d'un *jeu* — cette distraction falote, instable et superficielle, bonne pour les jeunes chats ou les

---

(1) Voir, au sujet de l'enfance batailleuse : Jean RENAUD. *La Jeunesse de Prosper Bourasset*, p. 14. — Charles LE GOFFIC. *L'Illustre Bobinet*. — Henri BÉRAUD écrit, dans *La Gerbe d'Or* : « ... Naturellement, je ne pensais qu'à jouer. Un vrai diable. Ce que j'ai usé de culottes est proprement insensé. Avec cela, j'étais toujours à chamailler dans quelque rue voisine... Tantôt j'avais roué de coups un autre gosse, et alors je rentrais tout fier à la maison; tantôt on me ramenait le nez en marmelade, et alors je poussais des cris d'ébouillanté. Il fallait me fesser pour me faire taire... » (p. 66).

(2) Louis PERGAUD. *La Guerre des Boutons* (Préface). — Noter qu'Alfred MACHARD a dédié ses *Cent-Gosses* à « Louis Pergaud, généralissime des Armées de Lebrac et stratège éminent de *La Guerre des Boutons* ». Une évidente communauté de *manière* rapproche les deux écrivains; les « *Bout-de-Bibi, enfant terrible* », les « *Trique, gamin de Paris,* », sont, eux aussi, « libérés des hypocrisies de la famille et de l'école ».

« filles » — que d'une bataille, avec ses armées et leurs chefs; son « prétexte » et ses motifs véritables; sa technique et sa tactique; sa stratégie, voire sa diplomatie; ses victoires et ses revers; ses ruses de guerre; ses heures de gloire et ses heures de découragement; ses triomphateurs et ses vaincus; et — s'il n'y a pas de « morts » — ses blessés authentiques qu'il s'en faut de peu que la « furia » de l'ennemi n'achève dans son ire sacrée.

Chaque clan aborde le clan adverse en poussant son cri de guerre; les poches sont « bourrées de cailloux »; « les frondeurs vérifient les nœuds de leur arme avec précaution; la plupart des grands (sont) armés de triques d'épine ou de lances de coudres avec des nœuds polis à la flamme et des pointes durcies... » La mêlée est terrible; c'est un corps à corps où plus d'un laisse, sur le champ de bataille, quelque dent, des poignées de cheveux, du sang dans le fourré secret où il a caché ses blessures et sa honte. Et le lendemain, et les jeudis et les dimanches, on recommence; la guerre seule justifie l'existence de chacune de ces coteries; leur « raison sociale » a pour unique objet la bataille et, si faire se peut, la déconfiture de l'adversaire. « Les Longevernes » ont en outre un « siège social » : la *Cabane* où se tiennent les conseils ordinaires et les conseils privés; où l'on dépose, chaque soir, armes, provisions de bouche, matériel de remplacement et surtout le Butin, le trésor opime des boutons. Prestement coupés aux culottes des captifs, qui retournent en leur camp, puis chez eux déshonorés et chausses à la main, les fameux boutons attestent ainsi la supériorité du groupe qui en a ravi le plus grand nombre. Le « Sac aux Boutons » des Longevernes apparaît comme un fétiche, comme un talisman; tant que la Cabane le recèle au tréfonds de sa cachette, le *Sac* assure la victoire à son clan; mais, un jour, par vengeance, Bacaillé le traître dénonce aux Velrans le lieu où repose, comme en un tabernacle, le trésor et le Dieu tangible de leurs adversaires; alors les Longevernes ont le sentiment que la victoire a déserté leur camp. Et, de fait, les parents n'allaient pas tarder à apprendre les mystères des fourrés du communal, et les « jeux » qui se livraient au bois de la Saute. Par la volonté des parents, la Guerre des Boutons cesse; mais ce n'est évidemment, dans l'esprit des deux clans, qu'un armistice imposé par des puissances supérieures. Chacun des gamins reçut une correction magistrale; « c'est pas ça, dit un combattant, qui empêchera qu'on fasse son devoir. » A quoi un autre répond amèrement : « Tout de même, bon Dieu ! qu'il y a pitié aux enfants d'avoir des père et

mère ! Un long silence suivit cette réflexion. Lebrac recachait le trésor (repris aux Velrans) jusqu'à la prochaine déclaration de guerre... » [1]

Cette épopée burlesque relate donc bien une aventure dont *deux groupes* d'enfants ont été les héros; elle exprime des états d'âme collectifs, des haines, des croyances, une ferveur communes aux membres de chaque clan. La *Cabane* des Longevernes, érigée avec l'ardeur des bâtisseurs de cathédrales et de beffrois, est bien « la maison de tous », un « palais, une forteresse, un temple, un panthéon où ils (étaient) chez eux, où les parents, le maître d'école et le curé, grands contrecarreurs de projets, ne (mettaient) pas le nez... » Ici ils bravaient, non seulement l'adversaire digne de leurs coups, mais encore la famille, l'école et l'église. Et, à suivre la description, minutieuse et colorée, du festin solennel et mystérieux qui suivit l'érection de ce Temple, le lecteur a vraiment l'impression de surprendre un repas de conjurés, d'initiés qui, dans l'exaltation née de leur « communion », protégés par le silence de la forêt complice, vivent d'une vie ardemment collective.

Est-ce à dire que, de chaque groupe, ne se détachent pas des « meneurs » aux traits vigoureux, aux attitudes expressives ? Ce serait faire injure à Louis Pergaud, psychologue averti de l'enfance rurale, que de méconnaître l'art avec lequel il a su présenter ses deux armées, et aussi leurs chefs. L' « Aztec des Gués » pour les Velrans, Lebrac pour les Longevernes, méritent bien, en effet, le nom de chefs en raison de leurs qualités hors de pair, Lebrac surtout, dont l'auteur nous a laissé un portrait inoubliable. « Têtu comme un mule, malin comme un singe, vif comme un lièvre » [2], à la fois hardi et prudent, violent et sage, stratège émérite, et « avec ça sans morgue ni aucune affectation », se montrant plein de générosité envers ses « partenaires malheureux »; « écumant de rage intérieure » lorsqu'il lui arrive un jour d'être capturé, mais paraissant « ne pas sentir la douleur physique », n'hésitant pas « à cracher à ses bourreaux, en invectives virulentes, son incoercible mépris et sa haine vivace », Lebrac est bien digne d'assumer les charges capitales, de « commander en chef » les Longevernes. Et faut-il oublier ses lieutenants, ses conseillers intimes : Camus le Valeureux; La Crique le Subtil, l'érudit de la troupe; Tintin, trésorier intègre, et sa sœur, la Marie, cantinière dévouée, la seule « fille » qui paraisse, entre parenthèses,

(1) *La Guerre des Boutons*, p. 363.

(2) *Id.*, p. 16.

dans cette guerre de petits mâles... [1] Tel est ce roman, dont la valeur psychologique égale la valeur littéraire, et que liront avec autant de profit que de plaisir tous ceux qu'intéresse la vie de l'enfance en liberté [2].

Nous rencontrons également de bons portraits de « meneurs » dans l'*Illustre Bobinet* (ce hardi et futé garnement breton, véritable chef de bande, grand amateur de mystifications, et dont Charles Le Goffic conte les savoureuses aventures au pays de Lannion); ou encore dans le *Silbermann* de J. de Lacrételle : son Montclar s'est fait l'âme de la conjuration contre le jeune Juif; il tranche, sur ses condisciples, d'une « espèce caduque » par « sa constitution normale et sa mine de chef. D'un chef, il avait également l'âme... » [3] C'est, dans l'*Epopée au Faubourg*, le « gars Trique » qui a « l'air d'un grand chef guerrier méditant sur la campagne prochaine et que suit à distance respectueuse son enthousiaste état-major » [4]. Dans *La Maternelle*, c'est Adam qui, pareil à Trique, règne sur les jeux, et dont le prestige est grand, surtout parmi les filles. Devant lui, Irma est « sans défense »; « il représente la vie puissante décidée à s'élargir sans précaution; au déjeuner, il finit les gamelles restées en souffrance, il mange le gras; à la récréation, il règne, il conduit toujours une bande...; il demande avec une autorité qui magnétise... » [5] Au surplus, beaucoup de ses camarades sont, par leur caractère amorphe, destinés à devenir, sans résistance, ses « sujets » : « Ça ne parle presque pas, ce ne sait pas s'amuser. Ça ne désobéit presque pas... »; à cette foule sans relief, appartiennent de toute évidence

---

(1) Les filles, en effet, n'ont que faire ici, parmi ces gamins turbulents dont les jeux sont brutaux, voire féroces. Ils les méprisent hautement; l'un de ces misogynes exprime le sentiment unanime : « les femmes, c'est de la sale engeance... », v. p. 241. Les gamins des villes admettent plus volontiers, et pour des jeux moins innocents, les *filles* (Voyez l'*Epopée au Faubourg*).

(2) Il faut lire *La Guerre des Boutons* sans prévention contre la truculence des peintures et la verdeur des propos, lesquels peuvent, dès la première page, déconcerter les « hypocrites, vieux matagotz, marmiteux borsouflez ». Loyal comme Rabelais son maître, Pergaud conseille à ces lecteurs indésirables de ne pas entrer dans la compagnie de personnages assez peu soucieux de façons civiles et de langage courtois.

(3) *Silbermann*, p. 84.

(4) *La Guerre des Mômes*, p. 82.

(5) *La Maternelle*, p. 73. M. Léon Frapié remarque justement que le nombre *des personnalités véritables*, dans un groupe, même important, d'écoliers, est minime; sur une soixantaine d'enfants, seuls, « six ou sept individus complets, fortement caractérisés, ressortent et résument l'ensemble; les autres sont des exemplaires inférieurs, des copies plus ou moins effacées... » Ces « six ou sept » types sont étudiés avec finesse par l'auteur : v. p. ex. Virginie Popelin, « la vicieuse-née, incorrigible et hypocrite jusqu'au merveilleux », — Julia Kasen, « jolie, d'une certaine joliesse spéciale, professionnelle », — Gillon, qui « étale l'insolence, la santé, la superbe suprématie de la sottise », — l' « inquiétant » Bonvalot, etc... (p 78).

l'idiote Berthe Hochard qui « évoque l'idée d'une humanité à bout de souffrance, arrivée à l'éternel repos »; Léon Ducret, le type même de l'écolier falot, « blond, fadasse... qui reste où on le consigne sans oser décamper... ni bon ni méchant... pas sympathique... »; Léon Chéron, « petite tête régulière, sans accentuation, un type par le définitif de sa banalité... l'échantillon de l'écolier sage... » Ceux-là, et tant d'autres, constituent, proie offerte aux « Adam, Bonvalot, Gillon et autres meneurs, la *foule écolière*, anonyme, incohérente, insouciante, incompréhensible lorsque, échappée de la classe pour la récréation, elle n'a pas encore rencontré de guide et de maître... « Brusquement, ...et sans cause..., il y eut baisse et discordance des cris, éparpillement du nombre. Le mal que l'*on* pourchassait était-il censément puni ? Ou bien le fléau que l'*on* fuyait était-il évité ? *Impossible de savoir, c'était la foule...* » [1] Il faudra attendre l'arrivée d'un Bonvalot, d'un Adam pour, du premier coup, organiser ce désordre; discipliner ces gestes moutonniers et extravagants; animer, par un jeu précis qu'ils dirigent à leur guise, cette *foule* qui tournait, stupide, entre les quatre murs de la cour, en quête de son maître [2].

*
* *

Certains romans qui décrivent *l'enfance sportive* [3] se placent naturellement à la suite de ceux qui intéressent les jeux de groupes. Dans

(1) *La Maternelle*, p. 26.

(2) Dans *Etat-Civil*, DRIEU LA ROCHELLE nous montre son héros, ayant réussi à vaincre sa timidité naturelle et sa peur de l'école, et aspirant désormais à faire la loi parmi ses camarades; aussitôt dehors, « je me jetais sur les enfants... Je faisais désigner un autre chef avec qui je partageais le camp. Par des plaisanteries, des cajoleries ou des insultes, je les obligeais à accepter nos choix, *mon choix*... » (p. 106). Mais, pour triompher, à défaut de la force, il n'a à son service que la ruse : « ... J'avais toujours à la bouche des exhortations ardentes. J'avais la passion du bien public... » Et, par ses discours insidieux, il gagne ainsi certains adeptes. Un « petit groupe », toutefois, perce à jour « le drame secret de sa faiblesse »; et, bien que ses succès scolaires lui assurent la place considérée de premier, « premier une fois pour toutes », il va rencontrer un sérieux rival, qui le « menace de ses poings lourds ». Rumeur dans les deux camps : « des deux côtés, on s'impatientait. Les enfants étaient las de s'insulter et se de menacer... On nous jeta l'un sur l'autre... » Au bout de cinq minutes, l'affaire réglée, le conteur tombait « parmi les hurlements de la joie » des camarades, las de cette rivalité; ils huaient le conteur qui se relève « parmi quelques sympathies narquoises... » (p. 119). Ce qui prouve que, pour l'enfant comme pour l'homme, la carrière de « meneur » connaît ses avatars et ses vicissitudes; et que, si elle exige un sens politique délié, réclamant du meneur l'art de parler aux foules et de les séduire, il doit aussi bien posséder la *force* que la *ruse*.

(3) Cf. Joseph JOLINON. *Le Joueur de Balle*, paru en 1913 sous le titre « *Le Jeune Athlète* », réédité en 1929. — H. DE MONTHERLANT. *La Relève du Matin*, et surtout Jean BERNIER. *Tête de Mêlée*.

le Joueur de Balle, Joseph Jolinon nous présentait, dès 1913, un collégien vigoureux, adroit de son corps, et que le régime scolaire des Pères menaçait, par sa claustration rigoureuse, son mépris de l'éducation physique, d'abêtir et d'anémier. « A l'âge où la saine vigueur se conduit comme une énergumène », ils l'emprisonnaient, même pendant les récréations où on l'obligeait à « copier Homère ou Virgile dont les récits fourmillent de belles prouesses. Qu'arrivait-il pendant la classe ? Claude sautait, il tenait de moins en moins en place...: son énergie musculaire triomphait de sa volonté... » Aussi devient-il un cancre, de ceux « qui usent deux culottes et mangent deux portions pour une, la honte des bonnes maisons... »; il resterait à « la queue de la classe » si l'initiation du jeu de ballon, « un événement mémorable où tout disparaissait... » [1], ne transformait cet être apathique, ennuyé, paresseux, indifférent à tout, en un joyeux garçon, déluré, agile de corps et dont l'esprit, stimulé par le jeu, commence enfin à s'animer.

Le petit Justin Gélinot a, lui aussi, connu les heures maussades de l'enfance sans « mouvements »; et ce, par suite de l'indifférence du père, de la terreur de la mère pour « la maladie »; de l'hostilité déclarée de l'école contre les jeux dits violents; « le ballon était prohibé et on jouait au hasard, par tolérance, comme des animaux, souvent comme de méchantes bêtes... » C'est pourtant dans ce milieu familial et dans ce milieu scolaire que Justin trouve le moyen de se donner lui-même une discipline sportive. Ses premiers jeux, à la maison, sont la réaction salutaire contre « Dieu, la conscience, l'ennui et les jouissances compliquées de la vie chrétienne ». Il fait ses délices de la course au cerceau; alors « les regards obliques de Justin se redressent, ses yeux vagues se précisent; ils visent et ils fixent. Il ne s'agit plus que de l'enfant et du monde... » [2]

D'abord solitaire, le jeu devient « social » grâce aux enfants inconnus qu'il enrôle: entre eux et Justin s'engage une « lutte tacite...; d'instinct, le petit Gélinot harcelait ses rivaux... Il avait appris tout seul à ménager son souffle, à rythmer ses gestes... » Déjà, le jeu n'est plus « qu'un prétexte à lutter; le cerveau, une arme de duel... » [3] Déjà, il comporte sa morale, comme ses risques; l'enfant est-il

(1) *Le Joueur de Balle*, pp. 16-27.

(2) *Tête-de-Mêlée*, p. 24.

(3) *Id.*, p. 26.

blessé ? Stoïque, il ne crie ni ne pleure; il méprise les consolations; il médite sa revanche.

A l'école, pendant les récréations, Justin « reçoit » la règle avec déférence; ce « signe de la noblesse et de la gloire du jeu » lui apparaît comme auguste autant qu'impérieux. Au jeu de barres, il entre dans la solidarité du « camp » où « chacun court sa chance et concourt, parfois décisivement, à la victoire » [1]. Les « fiers joueurs de barres » commencent à rêver d'autres jeux : « Michel lisait l'*Auto*... qu'il introduisait en fraude au lycée » et Justin « découvrait avec fièvre le sens de ces vocables magiques » réservés aux seuls initiés : « Vitesse ou *sprint*, demi-fond et fond, départ et arrivée, train, démarrage, *rush* et emballage, *handicap*, *performance*, *record*... » [2] Alors s'affermit son caractère de sportif-né; Justin se « surveille » avec passion : « Dans la rue, il courait et rythmait sa course sur les trottoirs, sur la chaussée; il travaillait sa foulée, jouissait de cet envol perpétuel, veillait au balancement congru de ses épaules. Il se confrontait aux vitres des boutiques, et l'image qu'il recueillait ainsi confirmait la joie interne qu'il prenait à brasser, à maîtriser son corps... » [3] Au moment où, pour rester dans le cadre de l'enfance, nous le quittons, Justin possède déjà une personnalité marquée; ce garçon sérieux, volontaire, ambitieux, obtient, sur le terrain de jeux, comme par ailleurs au lycée, des succès qu'il doit à son goût intuitif du sport et, plus encore peut-être, à la forte éducation sportive à laquelle il a su se plier. Puissent tous les sportifs en herbe de nos écoles, dans leur « entraînement », apporter, autant que Justin Gélinot, de conscience et d'intelligence, en conservant, comme lui, le souci de leur éducation intégrale !

(1) *Le Joueur de Balle*, p. 39
(2) *Id.*, p. 78.
(3) *Id.*, p. 95.

CHAPITRE VII

L'enfant et l'école

I. — **Réactions affectives.**
II. — **Réactions intellectuelles : du cancre au « premier de la classe ».**
III. — **S'il est vrai que « le pédagogue n'aime pas les enfants ».**
IV. — **D'autres maîtres de l'Enfant : les Livres.**

I

RÉACTIONS AFFECTIVES

QUELLE est l'action de l'école sur les enfants ? Quelles réactions, intellectuelles et sentimentales, l'école provoque-t-elle dans les esprits et les cœurs enfantins ? C'est ce que nous proposons d'examiner au cours de ce chapitre.

Voici l'enfant faisant, à sa première classe, connaissance avec le milieu scolaire. Il s'y rendit avec des sentiments fort divers : impatient et joyeux, comme l'enfant de l'*Eveil de Psyché* [1]; menacé de l'école par les parents, il fallut, parfois, l'y traîner, hurlant et désespéré, petit rural ahuri, ou faubourien peu soucieux d'entrer en relations avec la prison scolaire. Ou bien, élevé seul, appelé à prendre brusquement contact avec un milieu autre que le milieu familial, il redoutera, tel l'enfant d'*Etat Civil*, « les hommes et ces écrasantes idoles qu'ils forment quand ils sont réunis... (Il n'osera) même pas imaginer la brutalité des maîtres » [2].

D'autres enfants, comme le discret et timide *Jean-Jacques de Nantes*, s'abstiennent de songer; petit garçon sérieux, il va à l'école, sans mot dire; tout au plus, « bourré de recommandations » [3], il se promet secrètement de bien faire. Assis à sa place, il cherche des yeux ces « bons élèves » dont lui a tant parlé son père, et, « bien sage », il attend que le maître veuille bien s'occuper de lui.

Pareil à Jean-Jacques de Nantes, le petit garçon de *La Mère et l'Enfant* accomplit, quand ses cinq ans sont sonnés, la même épreuve, soumis à cette loi de la nécessité sociale qui veut que les enfants aillent à l'école.

Quelle que soit l'impression qu'elle ait produite sur son esprit, cette classe *marquera* dans la mémoire de l'enfant; plus tard, il se souviendra du moindre détail et de « *l'odeur de la rentrée* », cette odeur qui était insupportable à Francis Jammes : « ...J'entends par odeur

---

(1) « ... Pour moi, on m'avait fait entrevoir l'école comme une récompense. Je l'attendais avec impatience, j'y allai avec joie... J'avais cinq ans. Je ne sais plus si l'air sentait déjà l'automne : j'étais trop occupé de ma joie pour prêter attention à ces choses... » (p. 155).

(2) *Etat-Civil*, p. 93.

(3) *Jean-Jacques de Nantes*, p. 30.

de rentrée celle qui se dégage du livre scolaire neuf, cartonné. Faut il dire qu'elle me poursuit encore, bien que je m'en garde le plus possible ? Mais ce qui pousse à bout mon animosité olfactive, et que je sentirai encore, je crois bien, au purgatoire, c'est la règle d'ébène et l'encrier de bois verni, rond et à ressort tournant... » (1)

Et n'est-ce pas « l'odeur de la rentrée » qui obsède Anatole France lorsque, traversant le Luxembourg dans les premiers jours d'octobre, il évoque le « petit bonhomme qui, les mains dans les poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau ». Ce petit bonhomme avait le cœur gros : c'était la rentrée... Mais l'idée de revoir des camarades le réconfortait; et, à respirer, vingt-cinq ans plus tard, l'odeur d'automne associée à toutes les « rentrées » qu'il connut, Anatole France éprouve un sentiment de douce mélancolie. « Externe dans un vieux collège un peu monacal et caché » (2), il ne ressent pas de rancœur à évoquer ses années d'école.

Il en est de même pour Drieu La Rochelle : « ...Pas méchant, le collège... : je songe aux malédictions que les hommes du dernier siècle ont lancées contre leurs geôles. Tout cela est fini. Je n'ai pas été pensionnaire; pendant les premiers temps, je sortais à quatre heures et l'école Saint-Paul était à deux pas de chez moi. C'était un élégant hôtel; nos classes, les clairs appartements d'un roi napoléonien; nos cours, petites, mais plutôt parce que c'est l'échelle des choses françaises; nos maîtres, affables, voire respectueux... » (3)

Nombreux sont les romanciers qui ont ainsi gardé de la reconnaissance à l'égard de leur collège; à évoquer ce temps, plus d'un pourrait, ainsi que Chateaubriand au souvenir de son institution de Dol, écrire : « ...Il me reste de cette maison un agréable souvenir : notre enfance laisse quelque chose d'elle-même aux lieux embellis par elle, comme une fleur communique un parfum aux objets qu'elle a touchés... » (4)

Pour d'autres, comme Charles Le Goffic dans son *Illustre Bobinet* (5)

---

(1) *De l'Age divin...*, p. 217.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 155.

(3) *Etat Civil*, p. 94.

(4) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 106.

(5) V. *L'Illustre Bobinet*. « Il s'y voyait (au collège) les personnages les plus hétéroclites du monde », le « père » Poupart, le « père » Calvé, le « père » Wouwermann. « Comme, après la grande insurrection de 1830 et l'entrée des Russes à Varsovie, tous les collèges de France avaient eu leur Polonais, ils eurent (p. 81) leur Alsacien en 1871, après l'annexion de Strasbourg... » Il faut lire ce livre de Ch. LE GOFFIC, l'un des plus exquis que nous connaissions quant aux souvenirs de l'enfance écolière.

ou Henri Pourrat dans ses *Jardins Sauvages*, le collège — en dépit de son enseignement médiocre, de ses maîtres archaïques et de leurs méthodes fantaisistes et surannées — fut *autre chose* qu'un établissement strictement scolaire, qu'une caserne au règlement inflexible, avec la hiérarchie et la sévérité de son personnel, sa cloche impitoyable, son cadre disciplinaire de surveillants; son enseignement ambitieux, ses succès aux concours; son prestige sur les familles; son imposant Tableau d'Honneur, son ample palmarès de fin d'année. Rien de tout cela dans toutes ces bonnes vieilles maisons où s'éduquèrent des générations de collégiens de Lannion ou d'Ambert; rien qui sente ici « la geôle où s'étiole une jeunesse captive », douloureuse à plus d'un qui ne fut pas cependant contemporain de Montaigne. On dirait plutôt de maisons de famille, patriarcales, débonnaires à souhait, quelque énormes que fussent les cahiers employés à griffonner des pensums; débonnaires et quelque peu débraillées, car leurs maîtres ne s'y piquaient point d'élégance; et surtout, *naturelles* et accueillantes pour les gamins de la grande et de la menue bourgeoisie qui venaient, sans façons, y user leurs fonds de culottes.

A Ambert, par exemple, nous dit Henri Pourrat, « tout était d'un délabrement incroyable : les classes, pareilles à des loges à porcs, où le plancher pourri cédait, comblé par des amoncellements de boules de papier où venaient fourrager les rats; la chapelle, avec ses amas de sciure et ses haltères, qui tenaient lieu de salle de gymnastique... »

Monsieur le Principal faisait, en été, sa classe « en bras de chemise, auréolé d'un chapeau de planteur ». A ses pieds somnolait sa chienne de chasse : « ...Au milieu d'une explication d'Horace, c'était M^me^ la Principale qui venait le quérir pour mettre le pot-au-feu. Car lui seul pouvait installer la grosse marmite sur le fourneau démantibulé : « Je reviens dans une minute ! Soyez calmes et inodores ! » « ...Les grands avaient ce privilège d'aider quand on tuait un cochon. Ils s'en donnaient d'autres d'ailleurs qui nous les faisaient envier. »

Les petits bourgeois d'Ambert n'étaient point, à ce régime familial, « excessivement forts en thème latin »; mais ils savouraient, sans s'en douter alors, cette « sorte de bonhomie et de poésie »; ils aimaient cette école dont la vie restait mêlée à celle de la petite ville.

Les professeurs étaient d'ailleurs des *gens du pays*, vraiment acclimatés, et cela reparaissait dans leurs cours; ainsi le maître de latin, qui connaissait tout le monde, « en profitait pour commenter les textes à l'aide d'exemples et d'anecdotes tirées des mœurs locales. Cela

mordait sur de jeunes cervelles. En sortant de classe, nous pouvions rencontrer Caton l'Ancien, bon ménager, dur à ses serviteurs et usant de choux comme remèdes à toutes les maladies. Ou même Archimède sous les traits de Louis de La Ribeyre qui, par un système de madriers placés en leviers, soulevait le toit d'une grange, au Cheix, et changeait la maîtresse poutre sans déranger une tuile; et qui, un autre jour, pour la garder de crouler, avait cerclé comme un tonneau la tour du Lac... » (1)

Le Collège où fut élevé Thierry Seneuse était, lui aussi, « une geôle amusante et pittoresque... On s'attachait à ces bâtiments où les siècles avaient laissé leur empreinte, où chaque élève retrouvait le souvenir de ses parents. Et malgré tout, on ne se sentait pas trop exilé du monde, trop séparé du cher Reims... » Le dimanche, les pions jouaient aux boules avec leurs élèves dans la cour d'un « estaminet mystérieux » et « se laissaient payer le vin blanc ». Non ! ce n'était pas une prison, ce collège des « Bons-Enfants » où s'instruisit Thierry Seneuse...

*
* *

Mais il s'en faut que l'enfant n'ait qu'à se réjouir de ses longues années d'étude; et que, devenu homme, il y songe avec l'émotion attendrie et reconnaissante d'un Pol Neveux ou d'un Charles Le Goffic. Au surplus, nous avons recueilli là des impressions d'enfants qui connurent seulement l'externat. Et Anatole France a pris soin de nous le dire : « Si j'avais été pensionnaire dans un lycée, le souvenir de mes études me serait cruel et je le chasserais... » C'est à ces « anciens pensionnaires » que nous allons à présent demander leur témoignage (2). Ceux-là sont prisonniers entre les hauts murs de leur école; pour eux, c'est bien une geôle qui les isole de la maison et de la vie; alors que leurs camarades externes bénéficient du spectacle cordial et divertissant de la rue, de la douceur des affections du foyer, de l'ambiance tutélaire de la famille et du pays natal, les internes sont déjà, comme le remarque Maurice Barrès, des « *déraci-*

(1) *Les Jardins Sauvages*, p. 36.

(2) Cf. « *Première Solitude* ». Sully-Prudhomme a remarqué là le sentiment désespéré qui, « dans les sombres écoles », oppresse les cœurs des petits internes :

« On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours;
Les autres font des cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours... »

nés » : « car « ils perdent de vue leurs concitoyens et tout leur cousinage »; ils ne fréquentent point les vieillards, qui sont d'un si précieux commerce pour l'enfant. Ils méconnaissent les femmes qui « ne sont à leurs yeux des êtres d'une vie complète, mais un sexe... » Ainsi, leur imagination est-elle « gâtée de curiosités précoces », et leur esprit se voit-il frustré des leçons du milieu familial et social [1].

L'internat donne ainsi, aux pensionnaires, une pénible sensation de vacuité sentimentale; le malaise d'une existence réduite aux besognes plus ou moins arides de l'étude; il en fait, selon un terme aujourd'hui fort à la mode, des âmes « *disponibles* », prêtes pour les rêveries épuisantes et vaines de l'adolescence; des âmes prêtes pour l'aventure [2].

Nous avons déjà, au chapitre VI, étudié les rapports des enfants entre eux. Nous n'envisageons ici, outre l'influence du milieu scolaire sur les écoliers, que les relations des élèves et de leurs maîtres. Et nous admettrons facilement l'insuffisance de l'internat en tant que milieu favorable au développement des facultés sensibles. C'est un fait que tous les internes se considèrent comme prisonniers. Leur inimitié ira donc, d'instinct, aux geôliers, aux surveillants en particulier, ces pions détestés à peu près unanimement des potaches [3]. Henry Bataille rappelle, dans *L'Enfance Eternelle*, en traits saisissants, le pion qui désola ses années de pension. « Ah ! cette gamme chromatique des punitions, cet arpège du châtiment; le silence de la

---

(1) *Les Déracinés*, p. 4.

(2) C'est le thème du roman de Jacques DE LACRÉTELLE : « *L'Inquiète adolescence* », dont le titre même montre que cet ouvrage, de très grande valeur psychologique, dépasse notre sujet. Nous y avons fait cependant allusion, dans les chapitres VIII et IX, à propos des procédés d'éducation religieuse par les Pères.

V. également le « *Grand Meaulnes* ». L' « internat », quelque débonnaire qu'il soit chez les parents de François Seurel, n'est-il pas mal qualifié pour recevoir un garçon d'esprit et *de cœur* fantasques comme Meaulnes, le plus singulier des écoliers; esprit ombrageux; caractère irrégulier et taciturne; et lui aussi, cœur « disponible » qu'attirent, avec une force étrange, les mystères du Pays sans nom et l'aventure avec Yvonne de Galais ?

(3) Voici comment, dans la préface à l' « *Etienne Mayran* », de TAINE, Paul Bourget définit le mot *potache*... « hideux terme d'argot qui désigne cette hideuse chose : l'enfant niais et flétri, cynique et innocent tout ensemble, que *l'internat laïque produit nécessairement*. Il y manque les deux outils nécessaires d'hygiène individuelle et collective qu'avaient entre leurs mains les inventeurs de l'éducation cloîtrée : la confession et la communion... » On remarquera sans peine le jugement, tout à fait gratuit, de l'auteur du « *Disciple* » sur l'internat laïque, seul responsable de la formation de ces écoliers pour le reste fort bien définis : « niais et flétris, cyniques et innocents tout ensemble... » Comme si dans l'œuvre d'éducation, il n'y avait pas, chez les laïques comme chez les autres, à considérer l'influence des agents éducateurs : chefs d'établissements, professeurs, voire même quelquefois ces « pions » qu'il est, au collège, *classique* et de bon ton de détester ! Et comme si la confession et la communion étaient, « *nécessairement* » à leur tour, des outils, des instruments incontestables d'éducation morale ! Cf. à ce sujet notre chapitre : « *L'Enfant et le Milieu religieux* ».

salle d'études en était zébré !... La lutte de cet homme contre l'enfant fut opiniâtre. On aurait dit qu'il voulait éteindre la flamme de ses yeux de reproche... »

Même opiniâtreté de haine et d'injustice, de la part du maître d'étude de Pablo, le bourreau acharné contre le petit *Champi-Tortu*, jusqu'au jour où sa férocité par trop accusée fait renvoyer le pion du lycée. Mais, avant de partir, étant parvenu à mater son souffre-douleur, il en aura fait un cancre définitif, ruinant en lui le goût de l'étude et de l'action, l'amour de la vie. Ce n'est plus qu'une de ces « bêtes à pensums » comme le fut le Jacques Vingtras de Jules Vallès [1], abruti sous le nombre et le poids de ses heures de retenue et de cachot : tant il additionne de ces heures, qu'à la fin, il s'en targue comme d'autant de succès scolaires, car il éprouve « en effet un petit orgueil à revenir le soir par les cours désertes, en rencontrant au passage quelques élèves qui (le) regardent comme un révolté... »

Aussi bien, quelle rancœur à remuer, comme le fait Charles-Louis Philippe, ses souvenirs d'internat ! « Ce ne sont pas les livres qui font souffrir »; c'est le pion, car il est la « discipline », « les yeux froids qui nous surveillent », « la voix raide qui rappelle à l'ordre », « la main qui nous empoigne... » [2]

Il y a encore, au compte des heures noires de l'internat, les arrêts qui exigent le silence « et marchent à pas égaux comme la méditation... Il a fallu trois ans pour m'habituer aux arrêts, puis les arrêts m'ont promené dans leur allée et m'ont rendu comme eux méchant et pensif... » [3]

« Méchant et pensif ! » Telle est également l'attitude de Vallès, celle qui, dans le silence et le désespoir, prépare les « réfractaires » de demain ! Et c'est bien là une lourde fatalité qui pèse sur l'internat, qui met en face et aux prises l'interne et le pion; celui-ci, instrument

---

(1) V. également BALZAC : « Nous fûmes, écrit l'auteur de *Louis Lambert*, si accablés (Lambert et moi), de pensums, que nous n'avons pas eu *six jours de liberté* durant nos deux années d'amitié... »

(2) *La Mère et l'Enfant*, p. 126. — V. à ce sujet : Félix GAIFFE : *A la Recherche de l'Age d'Or* (*Enseignement Public*, juillet 1929) : Claude Perroud rappelle que l'un de ses surveillants lui fit « souffrir tout ce qu'un enfant peut souffrir... » « Une fois, « je demeurai trois semaines le long du mur..., il fallut m'envoyer à l'infirmerie. Je crois que, sans cela, je serais encore au piquet... « Qui parle ainsi ? ajoute Félix Gaiffe, lequel cite ce témoignage. Un révolté comme Vallès, un réformateur utopique et dissolvant comme Marion ? Non, c'est Claude Perroud, devenu plus tard recteur de l'Académie de Toulouse où il retrouve son ancien tortionnaire parmi ses subordonnés... »

(3) *La Mère et l'Enfant*, p. 147. Charles-Louis Philippe explique, avec une impitoyable exactitude, la dureté des arrêts : « Les arrêts se font pendant la récréation; être aux arrêts, c'est se promener en file, les bras croisés, silencieux, avec la présence d'un pion. Ils se composent d'une grande tentation, car près de nous, les jeux se livrent à la joie, les conversations circulent et les appels, et la liberté... » (p. 144).

fatal de la discipline, provoquant, lorsqu'il s'acharne aveuglément sur celui-là, comme sur « Champi-Tortu », la formation du cancre invétéré.

Francis Jammes a, lui aussi, connu, et pour la plaindre encore plus que pour la détester, la race des pions, ces « êtres singuliers » dont la race, au surplus, est fort variée et pittoresque : témoin le « nommé Sandamagnan qui, durant la longue durée de la dictée que l'on nous infligeait comme pensum, la même presque toujours : *La Vie de Pascal par sa sœur Jacqueline*, polissait le boîtier de sa montre avec de la craie qu'il pulvérisait... » [1]

A côté des grotesques, des « comiques », « vivaient les tragiques : celui que sa détresse avait fait accueillir par le proviseur et qui, hier encore, surveillait aux docks les débardeurs qui avaient tenté de l'assassiner; et cet autre, un fils de famille, lassé, découragé, bâillant, dont je compris plus tard l'odyssée, l'ayant rencontré avec une femme du bas peuple et traînant à sa remorque trois misérables enfants » [2].

S'il a gardé de ses surveillants un souvenir plutôt pittoresque et sans acrimonie, Francis Jammes est bien plus sévère sur le compte de ses professeurs et de ses directeurs. Tous les pédagogues sans exception, les congréganistes comme les laïques, subissent sa censure, ce qui marque amplement chez cet écrivain un sentiment foncier et définitif de réprobation à l'égard de la gent enseignante de tout poil. « ... *A plus de quarante ans de distance, la même muraille se dresse entre eux et moi*, et si quelques professeurs, par leur science aimable et la sympathie dont ils m'honorent, ont compris mon cœur,

---

(1) *De l'Age divin*..., p. 220. Francis Jammes connut aussi (v. p. 218), comme « pion » le délicieux poète et prosateur André Lafon, l'auteur, souvent invoqué dans notre Etude, de cet admirable « *Elève Gilles* », de caractère autobiographique, et qui mérita, en 1912, le Grand Prix de Littérature, décerné pour la première fois. André Lafon, dans ce livre, a su mettre sa parfaite connaissance de la vie de l'internat. A chaque instant, on trouve des notations discrètes et justes sur l'ambiance du collège : ainsi, l'établissement, pendant les vacances de Pâques : « ... Une gamme venait de la salle à manger où quelque maître s'essayait au piano; on entendait les coups de pioche du jardinier au fond du potager, ou la chanson d'un domestique dans les salles vides (p. 14). On rentra; la cour avait des feuilles, leur ombre à peine bleue tremblait sur le sol... » (p. 119). Ou bien ce retour de la promenade des pensionnaires : « ... Les premières lueurs naissaient aux fenêtres de la petite ville; les promeneurs gagnaient leur foyer, nous rentrions aussi. Il fallait rapidement reprendre au dortoir les vêtements ordinaires; le goûter nous attendait dans la cour silencieuse; les études ouvertes commençaient de s'allumer. » (p. 97).

André Lafon a lui-même décrit un pion dans son *Elève Gilles*; il « était sévère, mais ne s'accordait rien de plus que ce qu'il nous permettait. Il ne se chauffait jamais au poêle, se montrait exact, et n'apportait en étude que des livres de travail. S'il punissait durement une légère désobéissance, il suffisait d'un peu d'application, de bonne volonté pour le faire revenir sur sa vivacité... » (*Id.*, p. 78).

(2) *Id.*, p. 221.

ma défiance ne s'est nullement dissipée en général. » Il fait grief à ses maîtres de cet esprit de brimade qui est une de « leurs manies », de « cette inintelligence qui ne comprend que la sienne », de « ce désir d'humilier de pauvres petits habitués à la douceur familiale ».

Ce n'est pas, ajoute Francis Jammes, que dans le collège de Monsieur l'Abbé Duc, où il fit une partie de ses études, la discipline ait été particulièrement dure. S'il reproche aux professeurs en général de manquer d'intelligence du cœur, de charité pédagogique, pourrait-on dire, il reconnaît qu'il ne rencontrait pas, dans son école, de raffinements de cruauté comme ceux qu'il cite par ailleurs : un moyen de répression unique, et assez inattendu, c'était, en ce pays de fins buveurs, de priver les élèves coupables de quelque faute, de leur ration de vin pur que l'on appelait le « bouteillon ».

Et cependant, ce collège, presque aussi débonnaire que celui d'Ambert, n'était pas sans connaître des brimades d'un bien mauvais goût et des divertissements assez stupides.

« ...Bref, je ne me plaisais pas dans cette boîte dont l'un des divertissements était une sorte de tourniquet, adapté au sommet d'un mât, tourniquet d'où pendaient quatre câbles terminés par des nœuds coulants. Dans chaque nœud s'introduisait un élève, dont les mains se cramponnaient à la grosse corde, un peu au-dessus de la tête, et, l'élan donné par les pieds, la machine tournoyait comme une fronde en vous mâchant les cuisses, en vous donnant le vertige, en vous retournant l'estomac. Ce sport, que l'on nommait « le pas de géant », me donna huit jours de fièvre... » (1)

II

RÉACTIONS INTELLECTUELLES : DU CANCRE AU " PREMIER DE LA CLASSE "

Lorsqu'il est entré, craintif, intimidé, dans l'engrenage scolaire, et qu'il se sent, de sa première à sa dernière et très lointaine dernière classe, marqué pour l'humiliation et la souffrance, l'enfant ne peut, à coup sûr, faire que fort difficilement de bonnes études. Aussi

(1) *De l'Age divin...*, pp. 96-102.

bien, ne conviendrait-il pas que ses maîtres sussent « prendre » son esprit comme ils devraient toujours « prendre » son cœur ? En est-il toujours ainsi ?

Choisissons, dans la galerie des maîtres maussades, ignares, stupides ou indifférents, quelques types, gravés d'un burin amer ou ironique par le romancier : « ...Je passais, écrit Georges Duhamel, le meilleur de l'année sous la férule d'un maître qui m'apprit une bonne part du peu que je sais, *avec tant de mauvaise grâce toutefois et tant d'humeur, qu'il empoisonna, pour moi, les sources de la connaissance* et me priva du plus précieux des sentiments auxquels aspire un jeune cœur : la gratitude... » (1)

C'est le proviseur gourmé et d'une nullité crasse qui, dans *Champi-Tortu*, parle « souvent de Kant, de Schelling, de Fichte, de Schopenhauer ou de Hegel, mais confond les doctrines: qui assure encore que *Les Plaideurs* sont le chef-d'œuvre de Molière; l'*Ecole des Femmes* la meilleure des pièces de Racine... » (2) Ou encore, cet autre proviseur qui reçoit Thierry Seneuse et ressemble fort au précédent : venu de l'enseignement spécial « pour se rehausser dans l'estime des normaliens (3), ses subordonnés, il abusait des citations latines. Comme il en démêlait rarement le sens, il les appliquait à tort et à travers. Ignorant leurs provenances, il avait trouvé tout simple de leur prêter une origine commune et il les accompagnait indistinctement de la même formule : « Comme dit le poète ! » *Ceu fumus in auras*, comme dit le poète... *contraria contrariis*... *dura lex sed lex*, comme dit le poète... il prononçait poate et « le Poate » lui était demeuré comme surnom... »

Bien entendu, la gent primaire — les frères lais de l'Université — n'est point oubliée par nos romanciers : dûment patentée ou non: brevetée, ou munie seulement de l'obédience épiscopale (4); solennelle et crédule, elle semble, du haut de sa chaire, atteinte de la fièvre pédagogique : ayant, comme la Mlle Genseigne de Pierre Nozière, obtenu, Dieu sait comme ! licence d'instruire les enfants, elle n'arrête, de sa première leçon au jour de sa retraite, de professer, d'interroger, de vendre sa mince et interminable science. Aussi, l'on peut en croire

---

(1) *Les Hommes abandonnés*, p. 273

(2) *Champi-Tortu*, p. 67.

(3) *La Douce Enfance...*, p. 119.

(4) Rappelons le récit savoureux de l'examen que subit devant la commission ecclésiastique le moniteur Jean-Baptiste dans « *l'Histoire d'un Sous-Maître* », par Erckmann-Chatrian. (V. p. 62)

l'auteur : « ...Toutes les élèves de Mlle Genseigne sont sages et appliquées et il n'y a rien de si plaisant à voir que leurs petites personnes immobiles. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles Mlle Genseigne verse de la science... » (1)

Et quelle science ? Chez Mlle Lefort, qui ressemble comme une sœur — triste, alors que l'autre est enjouée — à Mlle Genseigne, « un petit garçon de huit ans, au milieu d' (une) agitation incompréhensible, écrit depuis six semaines sur une ardoise :

« *La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré...* »

Alors les parents d'en conclure mélancoliquement : « Quelles pauvretés on apprend à cet enfant ! » (2)

Mais ni Mlle Genseigne ni Mlle Lefort n'enseignent aussi « hardiment » que cette sœur Vincent qui communiquait à Henri Pourrat enfant des connaissances aussi pittoresques qu'extravagantes : « ...Trapue, moustachue, avec une voix de buffle et des besicles ronds, elle faisait penser à la fois aux duègnes et aux maritornes des gravures romantiques en quelque *Don Quichotte*. Qui eût bien osé la contredire quand elle notifiait qu'il y a trois sortes d'*i* : l'*i* ordinaire, l'*i* grec, c'est-à-dire l'*i* des Grecs, et l'*i* zède, c'est-à-dire l'*i* des Zèdes, un ancien peuple barbare de l'Afrique du Nord ! Dans l'abécédaire, elle exigeait qu'on prononçât s'hako. — Mais, sœur, mon papa m'a dit qu'il fallait dire schako ! — Ton père viendra m'apprendre à lire, peut-être ! »

C'était, dit l'auteur des *Jardins Sauvages*, un vrai dragon. « Cette eau-de-vie va me manger ma viande ! » déclarait-elle, d'un air terrible, un jour que, s'étant blessée, elle trempait, pour le cicatriser, son pouce dans du cognac. » (3)

---

(1) *Pierre Nozière*, p. 44.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 115. — Cf. aussi *Si le Grain ne meurt*. André GIDE rappelle les leçons qu'il suivait à cinq ans, chez Mlle Fleur et Mme Lackerbauer; là encore « de grandes pauvretés... » « Mlle Fleur habitait rue de Seine. Tandis que les petits dont j'étais, pâlissaient sur les alphabets ou sur des pages d'écritures, les grands — ou plus exactement les grandes — s'agitaient beaucoup autour des répétitions d'une représentation à laquelle devaient assister les familles. On préparait un acte des *Plaideurs*. De chez Mme Lackerbauer, je ne me rappelle qu'une « machine de Ramsden », une vieille machine électrique qui m'intriguait furieusement... » (p. 19).

V. également *Les Images sentimentales*, où l'on trouve un type peu banal d'institutrice: « ... Quelle tristesse ! La vieille avait ses jupes emplies de tabac et mes mains, à son approche, prenaient des souillures. Sa fille mariée, mère aussi, amenait dans la classe la nourrice de son poupon. Afin de mettre les gens en joie, la rustaude, pressant sa mamelle, aspergeait de lait humain les cinq ou six garçons du *cours*. Il me dégoûta extrêmement de subir ce crachat tiède et visqueux... » (p. 25).

(3) *Les Jardins sauvages*, p. 34.

Voyez encore cette « classe » de Mme Cébert, laquelle enseigne le rudiment aux gamins du *Miracle de la Race* avant qu'ils n'entrent au lycée [1] : sujette aux « coups de sang », menaçant, tempêtant, criant, Mme Cébert s'agitait comme une ménade en furie dans la salle torride. Répondait-on mal à la question posée ? « Soudain, Mme Cébert, en jetant sa chaise par terre, se levait et, les veines bleues de son cou tendues à se rompre, elle se campait derrière l'élève et, coups de poing sur le crâne, coups de règle sur les doigts, lui rabattait la tête sur le cahier jusqu'à ce que ses yeux en larmes vinssent mouiller le papier. »

Qui crie bien, qui châtie bien, enseigne bien [2], semblent dire la sœur Vincent et Mme Cébert. C'est là toute leur pédagogie. Leur stupidité est aussi grande que leur zèle [3].

Evoquant ses deux maîtres d'école au village, Simon le Pathétique rappelle que l'un « lui confiait tout ce qu'il n'avait pas eu le cœur de révéler à ses trois fils, apprentis boulangers tous trois, à sa fille, pauvre idiote; — un peu de philosophie, pour que je n'arrive pas à dix ans sans savoir ce que c'est que l'âme, un peu d'anatomie, pour que je ne connaisse mon petit corps qu'en raison d'un corps parfait... » L'autre, « premier dans tous ses examens écrits, n'avait eu qu'à paraître, à l'oral, pour être refusé... (Mais) il m'entraîna à passer tous les oraux qu'il avait manqués dans sa vie... [4] » Ces maîtres sont,

---

(1) V. également « *La Gerbe d'Or* », où Henri Béraud dit, avec la netteté et la franchise qui le caractérisent, son fait à l'école en général, et, en particulier, à *son* école de La Martinière : « *grande école de petite science* », une pépinière de « braves contremaîtres, gorgés de chiffres et de théorèmes, qui se prenaient pour des ingénieurs... » (p. 188).

Au souvenir de toute son enfance scolaire, voici son appréciation : « ... C'est l'école, dira-t-on. Oui. C'est l'ennui de l'enfance. Oui. Tout le monde a passé par là. Oui. Chacun en garde les souvenirs qui lui conviennent. Les miens sont odieux... » (p. 93).

(2) Sur les châtiments corporels, voir l'« *Histoire d'un Sous-Maître* » et comment, en octobre 1816, le régent intruisait son nouveau sous-maître en l'art de la discipline : « ... Un vrai sous-maître devait savoir se faire respecter. Voyez ce paquet de noisetiers que j'ai là, derrière l'horloge, dit le régent, j'en use tous les ans deux ou trois pareils sur leur dos. Il ne faut pas avoir peur de les casser, la côte en produit en abondance. Si quelqu'un de ces mauvais gueux vous manque de respect, s'il fait des signes, soit avec la main, en clignant de l'œil, ou bien en riant pour exciter le rire des autres, tombez dessus et tapez !... Tapez jusqu'à ce qu'il crie et que la salle, en entendant cela, pense : Celui-là n'est pas un M. Jacques ou un M. Philippe; *c'est un vrai sous-maître !* Alors, ils vous respecteront... » (p. 21).

Jean-Baptiste suit les directives du régent; « ... le vieux maître d'école s'étonna du nerf que j'avais... Mon ardeur l'étonnait... Le père Guillaume avait repris sa classe avec son rhumatisme; aussi les coups de baguette pleuvaient, *une sorte de fureur nous possédait;* nous n'avions pitié ni de nous-mêmes, ni des élèves et du matin au soir, l'école était remplie de cris épouvantables... » (p. 55).

(3) Voir dans « *La Guerre des Boutons* », le portrait du magister, le « père Simon », dont le cerveau farci de pédagogies fumeuses cherchait midi à quatorze heures. (V. p. 91).

(4) Jean Giraudoux. *Simon le Pathétique*, p. 7.

l'un et l'autre, des *ratés* de l'enseignement; et saurait-on oublier cet autre *raté*, M. Moronval, directeur du *Gymnase Moronval*, une ancienne photographie hippique aménagée par lui en maison d'éducation ? Il faut entendre ce charlatan de la pédagogie expliquer à la gouvernante ahurie du petit *Jack* les mérites de son Etablissement, lequel dispense sans doute la science de l'esprit, mais aussi bien enseigne l'art des belles manières; car ses pensionnaires « accompagnaient leur maître au théâtre, dans le monde. Les grandes séances académiques les avaient pour témoins de leurs joûtes littéraires ». M. Moronval se refusait à les transformer en « brutes pédantes, bardées de grec et de latin »; il voulait pour eux une éducation brillante. Programme séduisant; moins parfait lorsque l'auteur nous montre le système Moronval en application; la nature, en effet, dit A. Daudet, « se rit de toutes les méthodes, même de la méthode Moronval-Décostère... » (1)

Mais c'est surtout à Vallès qu'il faut demander ce qu'il pense des maîtres de son enfance et de l'éducation qu'il reçut au lycée. Jusqu'ici — les pions mis à part — nous avons surtout remarqué des fantoches et des grotesques, ou de braves gens aux intentions sans malveillance, et qui avaient le seul tort d'être trop roides. Avec Jacques Vingtras, le ton change : ce n'est plus la malice amusée et bonhomme de Francis Jammes, de Pourrat ou de Giraudoux; la verve apitoyée de Daudet; nous sommes chez un pamphlétaire : « Il y a du vitriol dans son encre, écrit Georges Lecomte : les mots parfois vous brûlent, vous corrodent les paupières... »

C'est d'abord par son père que Jacques Vingtras se fait une idée personnelle de l'éducation, par son père, professeur de septième, pauvre hère humilié dont la classe était reléguée près des latrines et qui se vengeait sur son fils de toutes ses avanies... » (2)

---

(1) *Jack*, t. I, p. 102. Chacun se souvient de la façon cocasse dont un petit « Sénégalien » traite les vers de Lamartine dans *La Prière de l'Enfant à son réveil :*

« O pé qu'ado mo pé,
Toi qu'o né no qu'à ginoux,
Toi do lé no téïbe et doux
Fait coubé le fo de ma mé... »

Et c'était là pourtant le triomphe de la méthode inventée par Moronval !
V. encore, dans « *O mon Passé* », par Hugues Le Roux (Ed. Idéal-Bibliothèque, Pierre Laffitte) le portrait du « père Potasse », lequel avait réduit l'enseignement des nombres en une série de cantilènes et des gesticulations automatiques... (p. 53). Ou encore, dans « *Le Partage de l'Enfant* », par Léon Daudet, celui du professeur « Auréfallu » qui ratait régulièrement toutes ses expériences en murmurant, désappointé : « Supposez que ça se soit passé comme il aurait fallu... » (p. 35).

(2) *L'Enfant*, p. 109.

A coup sûr, il ne manifestait pas son sentiment paternel par des faveurs pour son fils. « Il me favorisait de roulées magistrales et il m'accordait la préférence pour les coups de pied au derrière... Je n'en voulais pas à mon père, ma foi, non ! Je croyais, je sentais que ma peau lui était utile pour son commerce, son genre d'exercice, sa situation, et j'offrais ma peau. — Vas-y, papa !... Laisse-toi moquer et frapper, souffre et pleure, pauvre enfant, fils du professeur... » (1) Au surplus, le père lui-même finit par comprendre et excuser l'inimitié que lui porte son fils; car, aux dernières pages du livre, M. Vingtras confesse, comme pris de regrets et de remords, à sa femme, que le professorat a fait de lui « une vieille bête qui a besoin d'avoir l'air méchant et qui le devient, à force de faire le croquemitaine et les yeux creux... Ça vous tourne le cœur. On est cruel... J'ai été cruel... » (2)

Jacques Vingtras se souvient de ses autres maîtres sans la moindre indulgence : c'est « Legnagna », le maître de pension qui l'a accepté comme « bête à concours » et l'a « trouvé moins fort qu'il ne pensait. Je mets *du mien* dans mes devoirs. — Il ne faut pas mettre *du vôtre*, je vous dis, il faut imiter les anciens... » (3)

C'est le professeur D... qui dit des élèves absents : « Je vois ici beaucoup d'élèves qui n'y sont pas. »

C'est le professeur de français, « long, maigre et rouge, une redingote de prêtre, des lunettes de carnaval, une voix cassée, flûtée, sifflante. De cette voix-là, il lit des tirades d'*Iphigénie* ou d'*Esther*, et quand c'est fini, il joint les mains, regarde le plafond plein d'araignées et s'écrie : « A genoux ! A genoux ! devant le divin Racine !... Il ne reste plus qu'à fermer les autres livres. »

C'est le professeur de philosophie qui interroge sur Dieu :

« — Monsieur Vingtras, quelles sont les preuves de l'existence de Dieu ?... Ne sentez-vous pas qu'il y a un être au-dessus de nous ?

« ...Rafoin a lancé le matin (au plafond) un petit bonhomme en papier qui pend à un fil au bout d'une boulette en pain mâché.

---

(1) *L'Enfant*, p. 112.

(2) *Id.*, p. 393.

(3) Cf., à propos de la pension Legnagna « alias Carpentier », dit M. P. Bourget, le « roman que M. Taine entreprit de composer, aux environs de 1861 : « *Etienne Mayran* ». Legnagna est, comme le chef d'institution où est placé Etienne Mayran, un « *négrier* », c'est-à-dire un « négociant qui fait la traite des lauréats ». (P. Bourget). Préface d'*Etienne Mayran*).

Sur le lycée à la fin du Second Empire, cf. dans *Les Images sentimentales*, la discipline, toute militaire, de l'établissement où fut élevé Paul Adam (p. 101).

« — Oui, m'sieur, il y a un *bonhomme* là-haut.

« — Bonhomme, bonhomme (dit le professeur qui est myope et qui n'a pas vu ce qui pend au plafond), mais c'est aussi le Dieu de la Bible. Sa droite est terrible ! » Le mot ne lui a pas déplu, cependant. « J'aime cette familiarité, tout de même ! » disait-il en sortant de la classe. « Il y a un *bonhomme* là-haut !... Ce cri d'un enfant pour désigner Dieu !... » (1)

Encore un professeur : « ...Il sort de l'Ecole Normale, il est jeune, un peu chauve, porte des pantalons à sous-pieds et fait une traduction de Pindare. Il dit *arakné* pour araignée, et quand je me baisse pour rentrer mes lacets dans mes souliers il me crie : — Ne portez pas vos extrémités digitales à vos *cothurnes*... »

Avec lui, Jacques Vingtras doit, un jour, composer sur ce thème : « Thémistocle haranguant les Grecs. » Je n'ai rien trouvé, rien, rien ! Qu'est-ce que je vais bien dire ?... — Mettez-vous à la place de Thémistocle. — Ils me disent toujours qu'il faut me mettre à la place de celui-ci, de celui-là — avec le nez coupé comme Zopyre ? avec le poignet rôti comme Scévola ? » Mais lui, Jacques, n'a que quatorze ans et il ne sait pas « ce qu'il faut dire à Annibal, à Caracalla, ni à Torquatus, non plus ! Non, je ne le sais pas !... » (2)

Alors, il pille *Alexandre*: il est félicité, et lui, de songer qu'il n'est « qu'un simple félon » ! Et cependant ses maîtres estiment que « la *qualité* n'est rien, c'est la *quantité* qui est tout ». Il bâtira donc, à grand renfort de Dictionnaires, des vers latins *exacts*. Mais quant à se mettre dans l'esprit qu'il est « un Latin », non, cela jamais ! « Je ne puis pas ! Ce n'est pas dans les latrines de Vitellius que je vais, quand je sors de la classe. Je n'ai pas été en Grèce non plus ! Ce ne sont pas les lauriers de Miltiade qui me gênent, c'est l'oignon qui me fait mal. Je me vante dans mes narrations de blessures que j'ai reçues par devant, *adverso pectore*; j'en ai bien reçu quelques-unes par derrière... » (3)

Il s'accuse à son maître de ses larcins livresques : « ...J'avoue mes vols dans *Alexandre* et tout ce que j'ai réavalé de *rejets*, je dis où je prends le derrière de mes vers latins. « Relevez-vous, mon enfant ! D'avoir ramassé ces épluchures et d'avoir fait vos compositions avec,

---

(1) ***L'Enfant***, p. 368.
(2) *Id.*, p. 287.
(3) *Id.*, p. 288.

vous n'êtes au collège que pour cela, pour mâcher et remâcher ce qui a été mâché par les autres... »

En Narration française, il réussit également « par le retapage et ressemelage, par le mensonge et le vol. Je dis dans ces narrations qu'il n'y a rien comme la patrie et la liberté pour élever l'âme. Je ne sais pas ce que c'est que la liberté, moi, ni ce que c'est que la patrie... » (1)

Il est difficile d'être plus méprisant que cette âme insurgée contre tout ce qui, êtres et livres, sent l'éducation classique; c'est une condamnation sans appel de la discipline brutale, de la classe morose, du professeur pédant, cuistre imbécile et solennel, incurablement myope devant les pîtreries des potaches. Pourvu que leurs réponses soient pompeuses et imprégnées de majesté classique, pourvu qu'ils ne mettent pas *du leur* dans leurs devoirs, le maître comblera ses élèves de satisfecits.

Une éducation hypocrite, au surplus, puisqu'elle prône la grâce attique, la grandeur romaine, la patrie et la liberté, à celui qui n'a jamais connu que la rude nature auvergnate, « la bouse des vaches, le crottin des chevaux », la misère des vieux quartiers urbains et les quatre murs de la prison scolaire ou familiale.

Avec ses outrances, sa verve indignée, ses sarcasmes et ses anathèmes, l'*Enfant* est bien une œuvre de pamphlétaire. Il est permis de mettre en doute la rigoureuse authenticité de tous ses portraits de professeurs : il en est qui, manquant de mesure, décèlent la « charge » et visent à *l'effet* littéraire : le lecteur ne se fait pas faute de rire aux endroits où, visiblement, le mordant ironiste s'est plu à insister sur le comique des situations et des caractères. Mais il serait injuste, par ailleurs, de méconnaître la vérité « moyenne » — pourrait-on dire — de cette peinture de travers « pédagogiques ». Dans cette satire du milieu scolaire, il y a de judicieuses, de vigoureuses critiques. Ce livre amer, d'un écrivain qui a souffert de l'école, du père « maître d'école », a certainement été lu avec profit par tous les éducateurs.

Il est bon d'ajouter que les portraits de Vallès *datent* un peu: qu'ils portent la marque d'une époque où les méthodes de l'Université ne différaient guère, quant à la qualité de l'enseignement, de celles des institutions libres : ici et là, c'étaient mêmes moulins, même

(1) *L'Enfant*, p. 290.

farine [1]. Et l'on comprend qu'alors tel établissement sérieux, bien supérieur par ses procédés pédagogiques et la qualité de ses maîtres au commun des écoles populaires, des lycées impériaux, des collèges de jésuites, ait mérité la considération dont il jouissait auprès de beaucoup de familles parisiennes. C'est ainsi qu'André Gide parle de l'Ecole alsacienne, où il fut envoyé au sortir du lycée de Montpellier, avec beaucoup de sympathie : « Le régime de l'Ecole alsacienne amendait celui du lycée »; on apprenait aux élèves à « réciter à peu près décemment les vers »; on n'y commençait le latin qu'en sixième; « on partait plus tard (qu'aux lycées d'alors), mais pour n'arriver pas moins tôt; les résultats l'avaient prouvé ». Tous les mardis, de deux à cinq, les élèves visitaient, sous la conduite d'un professeur, les monuments et les musées de la capitale [2].

Mais il faut se rappeler que la plupart des romanciers dont nous étudions les œuvres ont, pour leur compte, ignoré un tel enseignement, lequel, avançant hors des lisières fixées par les canons académiques, hors des sentiers battus, n'était qu'une brillante exception, en marge de l'Université. N'oublions pas toutefois de dire que, parlant des milieux scolaires, les écrivains n'ont — usant de leur droit strict — exercé la plupart du temps leur verve ou leur ironie, manifesté leur rancœur ou leur haine qu'aux dépens des mauvais collèges, des mauvais maîtres, ceux-là seulement dont le pittoresque, l'insuffisance ou les rigueurs exigeaient que leur médiocrité ou leurs tares professionnelles fussent publiées. Ni les honnêtes écoles,

---

(1) Il ne semble pas au surplus que l'école ou le lycée n'ait, même alors, formé que des crétins, et qu'elle ait, comme on le croirait, à lire Jules Vallès, eu pour principale mission de dégoûter les élèves de l'étude. Charles-Louis-Philippe rend à ses premiers instituteurs l'hommage qu'ils méritent : « ... Il y avait une science utile et simple que nous enseignaient les instituteurs. Ils nous l'enseignaient avec leurs cerveaux de fils d'hommes des champs et la rendaient grosse et sans élégance comme leurs noms : Pinel, Aubel, Lorcerie, Chavarot... » (*La Mère et l'Enfant*, p. 55).

Anatole France évoque dans *Le Livre de mon Ami* la silhouette de M. l'Abbé Jubal, lequel « avait l'âme bienveillante » et celle d'autres maîtres qui étaient « d'honnêtes barbacoles » comme M. Chotard, « un fameux homme de guerre ». Quant à ses études, elles sont loin de lui avoir paru ennuyeuses : « ... Il goûtait, en son âme enfantine, la force romaine et les grandes images de la poésie antique... » (p. 147).

Paul Adam exprime lyriquement le même sentiment de reconnaissance envers ses auteurs classiques; sans doute, il eut, au collège, plus d'une fois, « l'âme étreinte d'angoisse »,« ... néanmoins, j'abordai l'Asie. Je fréquentai Rome. Mon imagination évoqua des espaces sablonneux, des villes basses aux terrasses étendues, des chars de guerre frôlant les palmes des jardins, des cohues armées frappant la cadence du pas sur leurs boucliers d'airain... » (*Les Images sentimentales*, p. 103).

Cf. également « *Si le Grain ne meurt* », p. 211. « ... C'est en ce moment que je commençai de découvrir les Grecs, qui eurent sur mon esprit une si décisive influence ». A travers les traductions de Leconte de Lisle, « je contemplais l'Olympe, et la douleur de l'homme et la sévérité souriante des dieux; j'apprenais la mythologie; j'embrassais, je pressais sur mon cœur ardent la Beauté... »

(2) *Si le Grain ne meurt*, p. 111.

ni les honnêtes pédagogues qui dispensèrent, en toute modestie, une science et une éducation honnêtes — et qui furent le nombre, sans aucun doute ! — n'ont été souvent évoqués au cours de cet essai; pourtant, le silence des romanciers à leur égard ne prouve pas du tout que l'éducation des petits Français n'ait jamais été confiée qu'à des hommes et des femmes sans conscience ni science; enseignant en des écoles-prisons régies par des négriers et de féroces gardes-chiourmes.

*
* *

Est-il nécessaire d'ajouter que, décrivant l'influence intellectuelle des maîtres sur leurs élèves, il s'en faut qu'elle ait, dans tous les cas, été illusoire, nulle ou néfaste ? On vient de lire l'hommage que certains romanciers, contrairement au témoignage de Vallès, décernent à ceux qui les éveillèrent au goût de l'étude. Mais il importe de noter que *ce goût*, plus d'une fois, leur est venu *ensuite*, et comme malgré leurs maîtres qui les accablaient de pensums, sous prétexte qu' « ils n'écoutaient pas » (« je m'occupais de choses étrangères à la classe... cela me causa de nouvelles punitions » [1], dit Anatole France). C'est *parce qu'il* était incompris de ses maîtres, « accablé de pensums » par eux, que Louis Lambert enferme sa vie dans l'étude salvatrice : « Semblable aux martyrs qui souriaient au milieu des supplices, il se réfugia dans les cieux que lui entr'ouvrait sa pensée... » [2]

C'est stimulé par la solitude, la souffrance et *le mépris que lui inspire le chef d'institution*, — un « négrier » —, que le jeune Etienne Mayran en vient à estimer l'étude en soi, pour les jouissances intellectuelles qu'elle donne à l'enfant gagné désormais à sa beauté : « Et voici qu'au cours des vacances qu'il passa presque seul à l'Institution, la faculté de réfléchir s'émeut soudain chez l'enfant... Une question s'était souvent posée au petit forçat du bagne Carpentier : « A quoi servent les études que je fais ici ? » Et il n'avait jamais su trouver qu'une réponse, positive et misérable : « A procurer de l'argent à mon patron. Si j'ai des prix, je lui sers de réclame... » Je sais peu de morceaux, ajoute Paul Bourget, dans l'œuvre entière de M. Taine, plus touchants de pathétique intellectuel que la description de ce pau-

(1) *Le Livre de mon Ami*, p. 164.
(2) *Louis Lambert*, p. 36.

vre petit collégien mal vêtu, mal nourri, prisonnier d'un sort précaire, et qui soudain découvre avec extase l'univers des idées. Aussitôt il s'y enferme, il s'y barricade contre l'autre univers, celui des hommes dont il a déjà tant souffert... » [1]

Ce ne sont pas ses maîtres qui ont donné à *Simon le Pathétique* l'amour du travail; il dut plutôt se cacher d'eux et demander une protection à l'étude qui le consolait par sa « générosité » de ses misères secrètes d'enfant sans mère : évitant la promenade, dépistant les pions et tous les gêneurs, « il est si facile, *quelle que soit la surveillance*, de travailler sans relâche ». A la fin de la journée, il ne restait bientôt plus, à cet enfant « silencieux et nu », que des « cahiers apaisés, des devoirs lisses, une mémoire soumise... » [2]

Ainsi, loin de favoriser l'avènement, aux premières places, de la véritable élite, celle qui est douée non seulement d'intelligence, mais encore de *caractère*, le milieu scolaire lui serait plutôt indifférent ou hostile : jalousie, haine plus ou moins avérée des camarades contre les meilleurs [3]; et surtout, incompréhension et silence des maîtres qui ne pressentent point cette force spirituelle, la dédaignent ou s'en défient.

Par contre, les pédagogues ne jouent-ils pas un rôle actif, et pour le moins, douteux, dans la « farce scolaire » ? [4] Ne récompensent-ils point les qualités de forme au détriment du fond, les qualités brillantes et superficielles au lieu de réserver leur estime, et leurs bons points, et leurs meilleures places à ceux qui sont foncièrement méritants, à ceux qui, moralement valent le mieux ? N'encouragent-ils point, parfois, par un exercice inconséquent de l'émulation, l'immoralité naturelle de quelque Rabevel ?

Avec ses singulières qualités d'intelligence, son extraordinaire compréhension, sa mémoire infaillible, sa parfaite bonne tenue en classe, le jeune Rabevel n'est en effet autre chose qu'un petit imposteur, misant déjà sur la « vertu » scolaire, alléché secrètement par

---

(1) *Etienne Mayran*. Préface.

(2) *Simon le Pathétique*, p. 13.

(3) Cf. notre chapitre VI.

(4) Cf. A. THIERRY dans « *Le Sourire Blessé* » : il met en scène un enfant puni injustement, pour le mensonge d'un autre, par le maître et qui, désormais, s'enferme dans un silence méprisant; bon élève, il accepte froidement de passer au rang des cancres : « ... Son caractère se constitua ferme et foncé. Il jugeait, il condamnait. Dans son coin, sans ami, *il observait la farce scolaire*, il imaginait la comédie sociale : seul pur, songeait-il avec enivrement, seul vrai parmi la foule ignoble des menteurs, libre ainsi, vigoureux, sûr de ne plus jamais changer, mûrissant lentement pour une équivoque vertu révoltée, silencieux, sceptique, forcené comme un Témoin incorruptible. » (p. 44).

le gain scolaire : notes élogieuses, bonnes places; ce n'est rien de plus qu'un *profiteur* adroit, subtil et conscient dans ce « commerce », cette bourse de bons points, qu'est exactement l'école pour les élèves de son espèce.

Petit-fils d'honnêtes artisans du faubourg Saint-Antoine, tout vibrants encore des luttes de 48 et de la Commune, Bernard Rabevel a été confié au père Lazare, un maître vieilli sous le harnais et grand professeur de civisme; un « Père du Peuple ! » déclare hautement Noë, l'oncle de Bernard (1).

Peu « reluisant », le « Père du Peuple », avec ses « vêtements arrachés et sa contenance misérable », rétorque l'enfant à l'oncle. Mais, loin de s'offusquer de cette impertinence, le vieux maître s'en accuse plutôt.

Sans doute, il ne se « soigne guère »; l'enfant a raison. Il voit bien, ce Bernard ! « Il est fait pour tout comprendre ! » Cependant, avec son bon sens populaire, Noë songe toutefois, et l'avoue au vieux maître, que cet enfant « n'est pas de droit fil »; il ne ressemble pas aux autres. « C'est presque effrayant comme il ne pense qu'au sérieux. Il a tout le temps l'air de faire des expériences. Il va, il vient, mais toujours il calcule et il vous a des réflexions qui tournent quartier; plus de nœuds que de bois sain, je vous dis...

« ...Je ne mentirai pas, au moins que je croie, si je vous disais qu'il me fait l'effet de ne guère penser à autre chose qu'au profit; *au profit et aux moyens d'avoir du profit...* » (2)

Cette observation de l'oncle n'est pas sans laisser le père Lazare inquiet; plus tard, lorsque, la première classe commencée, le maître interroge Bernard, celui-ci répond « sans l'ombre de timidité ni d'arrogance : « ...Il est né bon, se disait le maître, il est évidemment né bon comme tous les êtres, mais il a dû être mal conduit... Un enfant élevé sans père ni mère... »

Pendant ce temps, l'enfant « examinait la grande salle, les murs couverts d'images pédagogiques... les rayons chargés de livres qui recélaient un formidable inconnu et enfin ce maître jugé quelques minutes auparavant sans indulgence et où, déjà, il devinait une puissance. Puissance encore occulte, amie ou ennemie, il ne savait; il ne se le demandait pas tout à fait; un obscur instinct, triple, de force, de ruse et de possession commandait l'observation... » (3)

(1) *Rabevel*, t. I, p. 14.
(2) *Id.*, p. 17.
(3) *Id.* p. 19.

« Puissance » du maître ! Une « puissance » aussi s'éveille dans l'âme de l'élève, mais toutes deux sont dissemblables, antinomiques : chez le père Lazare, une toujours juvénile ardeur d'idéalisme, de civisme républicain, de foi démocratique, un mépris de l'argent, des affaires; une longue vie de vertu, de pauvreté stoïcienne; chez l'enfant, une âme déjà mûre et savante de précoce jouisseur, sans foi ni loi autres que la révérence secrète et passionnée à la vie qui apporte, à qui sait la « comprendre » et la plier à ses desseins, toutes les joies de la richesse, du commandement, de l'astuce et de la force conquérantes. Et c'est précisément l'école qui, démocratiquement offerte à tous, donnera l'essor à cette puissance virtuelle. Quoi donc ? L'école du peuple ? Celle qui glorifie, cent fois le jour, l'égalité et la prône à ceux qui viennent s'asseoir sur ses bancs ?

« ...Vous voici autour de moi pour apprendre, dit le père Lazare, c'est-à-dire pour devenir des hommes bons et forts. Quelques-uns d'entre vous sont nés dans des pays étrangers, mais ils sont en France et seront Français, citoyens du premier des pays libres... Vous êtes des petits enfants du peuple, mais vous savez que vous pouvez espérer en la République. *Vous pouvez devenir ce qu'il vous plaira de devenir.* Enfants du peuple, vous pouvez commander un régiment, conduire un cuirassé, devenir banquiers, notaires, armateurs, députés, ministres. La République aime pareillement tous ses fils, juifs ou chrétiens, nobles ou roturiers, pauvres ou riches. Il s'agit pour vous d'être persévérants et laborieux. Et chacun, suivant son intelligence, arrivera, sans que rien au monde puisse l'arrêter, à la place digne de lui... [1]

« Bernard avalait goulûment ces paroles. *Il se sentait né premier au-dessus de tous* et brûlait déjà d'en donner les preuves. Et cette République... *elle devait donc l'aider ?* Mais le préfèrerait-elle ? Oui, le maître disait qu'elle aimait pareillement tous ses enfants... »

---

(1) *Rabevel*, p. 20. Le père Lazare dit encore : « ... de toi, nous ferons un grand citoyen, un noble et vertueux citoyen. Tu promets par l'intelligence et la volonté; nous les éduquerons comme elles doivent l'être. Veux-tu être bijoutier ? Non. Changeur, géographe, mécanicien ? Tu ne sais pas. Veux-tu mener des hommes, être puissant ? Nous t'en donnerons les moyens. Tu seras le plus grand, le plus riche, le maître, tu entends, le maître par la fortune et la puissance. Oui, tout cela, c'est pour toi que je le disais ce matin, *pour toi seul.* La République t'ouvre ses bras et elle te recevra comme le plus grand de ses fils. Il reste à en être digne, c'est-à-dire à donner l'exemple de la vertu, de la justice et de la bonté; à se rappeler que tous les hommes sont égaux et frères ».

Plus sagace, connaissant mieux son petit-fils que le vieil idéaliste imprudent et verbeux, le grand-père remarque : « Ah ! monsieur Lazare, tout ce que vous voudrez...; c'est le bien du peuple... Mais pour dire qu'un gas qui a quelque chose dans le ventre *sera amélioré par elle, vous ne le voudriez pas, ou alors, vous n'êtes pas raisonnable;* les hommes sont les hommes, allez !... » (pp. 28-35).

Les paroles du père Lazare ne s'adressaient ni à un indifférent ni à un sourd; de toute son intelligence, de toute sa volonté, de toute « sa nature qui témoignait d'une si parfaite et si calme absence de sens moral », Bernard Rabevel va se montrer le plus appliqué à l'école, puisque, grâce à elle, grâce à la République, toutes deux maternelles pour les plus studieux, ceux qui réussissent le mieux, un avenir prestigieux est assuré à quiconque aura le mieux profité de son enseignement.

Et comment s'élever ? Comment réussir ? L'effort est long et difficile : la matière scolaire se hérisse de leçons, de questions, de problèmes à résoudre; des programmes énormes; à les parcourir, il faudra à l'élève des années et des années d'études... Mais n'y a-t-il pas, pour stimuler cet effort, pour rendre allègre la tâche et supportable l'ambiance, n'y a-t-il pas, par la volonté même du maître, l'excitante, l'aiguillonnante volupté que procure l'émulation ? Qui arrivera premier ? Qui dépassera l'autre dans la carrière ? Qui les surpassera tous ?

« ...Le vieux maître leur montra (à Rabevel et à deux de ses rivaux) que s'ils voulaient demeurer côte à côte, il fallait qu'ils pussent avoir en compositions des places qui leur permissent de se retrouver à chaque fois dans cet ordre; et que le meilleur moyen d'y réussir c'était encore de travailler à être les premiers. Les enfants, fort intelligents, tous trois, le comprirent très bien... » [1]

Cette « première place », Bernard la tiendra partout, à l'école du père Lazare, comme à l'institution du Frère Vallier, comme plus tard dans la vie, Rabevel, l'homme d'affaires. Et, remontant à ses origines, son historiographe insiste sur les responsabilités qui pèsent dans la formation intellectuelle, morale et sociale de son héros, sur le premier éducateur de Bernard. Que, dans son illuminisme à la Rousseau, dans son âme candide, le vieux maître d'école ait invoqué les possibilités d'avenir garanties par la République à des écoliers sans grand ressort moral ni intellectuel; qu'il leur ait ainsi, pour les entraîner, fait entrevoir et espérer par leur travail et leur application, une condition sociale meilleure; qu'il ait, discrètement et à bon escient, manié l'arme, redoutable ou salutaire, selon l'heure et selon les élèves, de l'émulation, pour donner à des êtres « moyens », volontiers indolents ou passifs, le goût de la réussite, la récompense de l'effort, rien, sans aucun doute, de plus opportun et de plus com-

(1) *Rabevel*, p. 43.

préhensible; de plus estimable comme de plus efficace. Il n'en est pas de même lorsque l'enfant que l'on a devant soi est déjà une âme de proie. Et il arrive, hélas ! que la plus touchante vertu « républicaine » et le plus admirable zèle pédagogique peuvent, de bonne foi, s'allier pour la pire besogne : une éducation à rebours de ce qu'elle aurait dû être, la plus grave incompréhension d'une âme secrète; un enseignement qui, pour celui qui le reçoit, est le plus dangereux des contresens et assure les circonstances les plus atténuantes aux futurs méfaits de l'aventurier dont l'enfance fut, innocemment, mal dirigée.

L'Enfant d'Hier, un terrible *profiteur* lui aussi ! n'a pas manqué de courir sa chance, celle que lui offrait le collège, et de s'essayer, puisqu'on le lui commandait, à surpasser ses camarades les mieux doués et les plus travailleurs. Le *struggle for life* s'exerce ainsi dès l'instant où l'enfant s'assied sur les bancs de l'école : « ...J'étais mûr pour l'éducation classique, puisque j'avais déjà l'esprit d'émulation, et qu'au lieu d'aspirer désormais à me développer moi-même je ne songeais qu'à dépasser les autres, ou, tout au moins, à me distinguer parmi eux... »[1]

On a vu, dans l'étude de l'amitié, comment l' « Enfant d'Hier »

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 44. — *Cf.* également *Etat Civil* : « ... Je travaillais avec un zèle qui emportait tout, je me souciais de mon excellence dans ses moindres détails. Ma tenue devenait parfaite jusqu'à être inhumaine. Mes professeurs s'ébaubissaient. J'étais premier une fois pour toutes... Je m'enivrais de l'ampleur croissante de ma vie. Je me sentais dominé par l'idée que les autres se faisaient de moi et par tout ce qu'ils en attendaient. Je *devenais public*, j'étais ouvert à tous, chacun puisait en moi. Je ne m'appartenais plus. J'en tirais beaucoup d'orgueil et ne songeais pas d'abord à m'en lasser ou à m'en inquiéter... » (p. 116).

— Dans *Le Premier de la Classe*, Benjamin CRÉMIEUX met en scène un enfant auquel ses brillants succès scolaires, sa destinée de « premier », ont proprement tourné la tête et mis dans le cœur un égotisme exaspéré. Ce petit Julien Sorel méprise ses parents, parce qu'ils sont de médiocre extrace, alors que lui, par son intelligence et sa volonté, il arrivera aux plus hautes places; ne rêve-t-il pas de devenir « le champion de la cause occitane ? ».

« ... Dieu n'est ni juste ni bon, je ne l'aime pas. Je crois que je n'aime pas mon père... Ma mère non plus... Je me demande comment je puis être et si je suis bien leur enfant... Physiquement d'ailleurs, je me moque de leur ressembler. Moralement, cela ne dépendra que de moi. Dans mon dernier bulletin trimestriel, le principal du collège a formulé cette appréciation générale : « Fait tout ce qui dépend de lui pour garder la tête de sa classe et y réussit admirablement. Sujet d'élite. »

« Ce que je fais en classe, je le ferai pour ne pas ressembler à mes parents. Je ne veux rien avoir, je n'aurai rien de commun avec eux. Je crois ce que je vois. Je vois bien que Dieu n'est ni juste ni bon, mais qu'il est le plus fort. Je veux lui ressembler. Je ne serai jamais juste et jamais bon. Je serai toujours le plus fort. N'être pas bon, c'est être méchant. Je serai méchant... » (p. 7).

Toute la destinée de cet adolescent consiste à travailler et à se regarder vivre dans l'avenir. Enfin, déçu par une aventure sentimentale où il échoue, il imagine un beau suicide, — et en classe ! — il est, comme on voit, resté très « écolier ». Et il ne se tue pas; le champion malheureux de la cause occitane retournera sans doute, le soir même, à ses devoirs, pour garder sa place de « premier », la seule qui convienne à cette âme aussi féroce que naïve, grande adoratrice de son précieux « moi ».

Remarquer enfin dans *Fermina Marquez* (par VALÉRY-LARBAUD), le portrait de Joanny Léniot, un autre type de « premier partout ». (p. 36).

fut amené à « composer », à tenir compte, dans ses relations avec son camarade Georges Mauduit pour lequel il se sent pris d'affection, de « ses deux passions dominantes, *l'émulation et l'amitié* »; comment ses victoires sur Georges, il se les reprochait ainsi que « des crimes de lèse-amitié »; comment, « étant avant tout « sérieux », l'intérêt de (ses) études primait celui de (ses) amitiés ». Et il ajoute dans sa confession :

« ...Ces détails sont pour vous montrer comment l'éducation d'aujourd'hui façonne une âme d'enfant, et qu'au sortir de la famille, où on ne lui a rien enseigné de la solidarité sociale, *il ne reçoit, sur les bancs du collège, que l'enseignement de la concurrence...* » (1)

III

S'IL EST VRAI " QUE LE PÉDAGOGUE N'AIME PAS LES ENFANTS "

« Monsieur, vous m'avez instruit, mais j'ai le cœur navré », ainsi s'exprime un personnage de Voltaire (2). Lamentable remerciement ! Amer reproche au maître, alors que celui-ci attendait de son élève un mot au moins de gratitude ! Et l'impression est la même lorsqu'on lit l'âpre et douloureuse lettre de *l'Elève au Maître* dans *Le Sourire Blessé*. Que l'élève, quittant l'école pour la dernière fois, écrive au maître, c'est là un geste tout naturel, et presque un devoir; car enfin, sous l'autorité magistrale, même avec ses exigences et ses sévérités, on n'a point grandi sans conserver, pour celui qui vous initia au savoir et vous fit aimer l'étude, un sentiment de reconnaissance, une sorte d'affection filiale. Voyons ce qu'en pense l'élève d'Albert Thierry. Sans doute, le premier mot du disciple est bien un remerciement, mais le second ?...

« ...Je vous remercie, Monsieur, *quoique vous m'ayez rendu insupportable la vie qu'il faut que je vive*. Je dis que c'est vous, je le crois. Mais si j'avais été plus fort, je ne vous aurais pas écouté... »

Suivent les reproches : cet adolescent, on le destinait au com-

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 49.

(2) Il s'agit de « *l'Homme aux quarante écus* ». V. VOLTAIRE, *Contes*, t. II, p. 44.

merce; lui, ambitionnait secrètement d'être instituteur. Pourquoi, au nom de quel scrupule, ne pas l'avoir encouragé dans cette voie ? « J'aurais travaillé comme vous. Les enfants m'auraient aimé. Ils se seraient confiés à moi. Nous aurions mis le ciel dans la classe, ou la classe dans la cour... » Car, enfin, il était — lui, le maître — un exemple vivant, et l'enfant l'admirait : « ...Avant vous... je ne me plaisais pas dans la classe : elle était noire... Mais vous, vous ouvriez la porte... Vous tiriez le bouton doucement; on eût dit que, pour les faire entrer dans la classe et caresser nos pieds sous les tables, vous preniez le crépuscule par la main et l'ombre des arbres... Ils vous suivaient, le beau soir doré marchait derrière vous comme votre ombre... »

Il était si simple et si vrai ! « ...On voit votre pensée à vos yeux comme on voit du vent sur un lac. Et il me semble, non que vous ne sachiez pas, mais que vous ne puissiez pas mentir : j'ai remarqué que, si vous vous croyez forcé de le faire, comme si votre cœur se déplaçait, votre épaule tourne... »

Il enseignait si fortement le Devoir ! A l'aide de si bons auteurs ! Avec Vigny surtout, que le maître révéla à l'enfant un soir que l'été commençait. « ...Qu'il faisait clair, qu'il faisait fier, qu'il faisait libre !... »

« ...*Marche à travers les champs, une fleur à la main !* »

Alors, et « sans le vouloir », et « tout en le voulant », le maître aidait son disciple : « Je vous dois la moitié de mon être. Avant que vous ne soyez venu, quelle brute je faisais, pareille à mes camarades !... Vous êtes le premier homme que j'ai rencontré... vous êtes le dernier homme. Car, où suis-je à présent, au milieu de quels gamins et de quels lâches !... »

« ...Résistez, disiez-vous autrefois; au bout de huit jours d'efforts, vous vous serez assuré la liberté. Au lieu que vous vous adaptiez à eux, c'est eux qui lentement s'adapteront à vous... » Mais pourquoi un tel jeu, une telle duperie ? La Vie est-elle pareille à celle qui fut promise par l'école ? La vie, une lutte obscure, une peine quotidienne et menue, sans grandeur, au milieu de la bassesse générale ! Aussi bien, n'est-ce pas « votre élève qui vous écrit, ni un pauvre désemparé perdu entre ses deux métiers : c'est un noyé... c'est un mort, Frédéric Juin, employé à soixante francs par mois à la banque Rambert. » Sur lui pèseront désormais la médiocrité, l'ennui, mais, plus encore, l' « indignité ! »

Et si l'élève l'interrogeait aujourd'hui : « — Vous me diriez bien la forme du devoir, vous ne me diriez pas son nom... » S'abrutir, s'avilir, telle est pour lui, désormais, la loi implacable, la loi de tous les instants. Mais pourquoi le maître ne l'a-t-il jamais dit ? Pourquoi n'a-t-il jamais montré aux enfants la réalité répugnante, inique et fatale ?

« ...La vie est telle, Monsieur, *et vous ne l'ignoriez pas. Si l'école nous fait, faut-il que la vie nous défasse ?* Elle est basse et laide, elle est déshonorante. » Dans cette vie, on lui avait promis de devenir un homme; or, « il n'y a pas d'hommes ».

Pour quiconque tombe de si haut, il n'est point de salut; ses ailes sont brisées. Dès lors, l'élève aurait-il envers le maître quelque dette de reconnaissance ? Que celui-ci passe son chemin; celui-là ne le connaît plus : « ...Je subirai ma dégradation. Vous me verrez dans la rue en si mauvaise compagnie que mon salut vous fera honte. Je ne vous saluerai plus... Par vos discours et votre exemple... vous m'avez trompé. Pardonnez-moi. Je ne vous verrai plus; j'entre dans ma cave, je m'y enterre, j'y veux pourrir. Si vous pouviez être plus *prudent* pour les enfants qui vous écouteront désormais, ma peine aurait servi... »

Et cependant avec quel regret poignant, le disciple mal guidé, mal aimé par le maître, se sépare à jamais de celui qui fut l'incarnation même du Devoir, de l'Idéal; son véritable et unique père ! (car, « mon père, c'était mon père, il s'occupait si peu de moi ... »).

« ...Comme je devrais vous haïr ! Hélas, comme je vous aime !

« Je ne vous verrai plus. Ne m'écrivez pas. Ne me répondez pas; je n'ai pas besoin de vos conseils ni de vos secours. Je suis aux mains de la vie. Je vous écrirai une fois par an pour vous dire où j'en suis de mon agonie. Je ferai une espèce de jeune homme, je le sais bien, une espèce d'homme. Et plus tard, je regretterai cette lettre... Je l'envoie. Qu'elle témoigne. Un autre Frédéric fera semblant de vivre; mais le petit garçon qui portait ce nom et qui vous aima sans que vous l'aimiez, il est mort... » [1]

« ...Telle est la lettre de l'*Elève au Maître* : des reproches, disions-nous au début; une *plainte*, plus exactement, celle que peut formuler l'âme blessée en sa foi pour le maître : l'élève a *cru* dans la parole du maître, et cette foi s'est changée en amour; en désir d'être à son tour un « enseigneur » de vérités, un porteur de flambeau. Mais,

(1) *Le Sourire Blessé*, p. 218.

avec ses beaux dons de séduction, l'instituteur a-t-il jamais senti quels brasiers ardents, sa parole, ainsi qu'une étincelle, allumait autour de lui ? A-t-il *aimé* ses élèves, lui qui enseignait l'amour ? A-t-il montré le vrai visage de la justice des hommes, lui qui présentait la Justice comme une divinité, et la Vie comme une radieuse espérance ? Ainsi que l'affirme Roorda, « le pédagogue n'aimerait-il pas les enfants » ? [1] Admettrait-il que son enseignement, pareil à celui du « maître » d'Albert Thierry, puisse être articulé par les lèvres sans jaillir du cœur ? Et le maître jouerait-il, sans s'en rendre compte, récitant sa leçon, la comédie scolaire; sans se douter que la vie happera demain, dans le « tragique quotidien », l'enfant désemparé avec toute sa science apprise et vaine, en laquelle il croyait ? Et c'est bien la nécessité primordiale, la condition souveraine pour quiconque aspire à enseigner, de n'entrer à l'école qu'avec l'amour au cœur. Mais, au fait, est-il vrai que « le pédagogue n'aime pas les enfants » ? Appelons-en, ici encore, aux romanciers [2].

Toute l'œuvre de Léon Frapié est édifiée sous le signe de l'amour et de la pitié; cependant, dans son livre essentiel, *La Maternelle*, ce sentiment de tendresse envers les plus malheureux des enfants, c'est moins l'institutrice qui l'éprouve que celle dont le rôle, humble et pourtant nécessaire, consiste à s'occuper à tout instant des besoins des petits; des culottes à boutonner et à déboutonner; des sarraus à retourner; des frimousses à laver; des chassures à lacer, et quoi encore ?... On a compris qu'il s'agit de la femme de service, sorte de *mère*, aux heures scolaires, de tous ces enfants, la « *maternelle* » des petits de la *Maternelle*. Sans doute, il y a, commises aux soins de ces bambins, les institutrices, la directrice; mais, « dans tout le personnel d'une école maternelle, c'est la femme de ménage qui assume le rôle le plus indispensable; celle-ci est littéralement irremplaçable, surtout vis-à-vis des tout petits pour lesquels « elle seule représente l'école ». « Aussi, la maîtresse est-elle bien plus éloignée des petiots que la journalière; ils s'égalent aux enfants riches qui connaissent bien plus leur gouvernante que leur mère. A la moindre alarme, ils savent bien : c'est le « tablier bleu » qu'ils cherchent, qu'ils attendent... » [3]

---

(1) Henri Roorda. « *Le Pédagogue n'aime pas les enfants* ». (Lausanne-Paris, 1918).

(2) Cf. « *La Maternelle* » : *L'Ecolière. — Les Contes de la Maternelle. — Les Amis de Juliette. — Gamins de Paris. — Scènes inédites de la Maternelle.*

(3) *La Maternelle*, p. 34.

Il faut donc à la femme de service d'une « *Maternelle* » des aptitudes toutes spéciales, non point, bien entendu, de ces qualités intellectuelles dont témoigne l'invraisemblable Rose de Léon Frapié [1], mais une aptitude toute humaine à la bonté sans réserves, à l'abnégation, au dévouement à l'enfance. Il lui faut aussi une sorte d' « aptitude pédagogique », que ne ratifie aucun diplôme et qui est pourtant réelle ! — une connaissance pratique de l'enfant, isolé ou en groupes, garçons ou filles, qu'il s'agit de savoir commander, consoler, gronder, distraire. C'est tâche peu commune, peu aisée, et le livre de Léon Frapié décrit minutieusement ce qu'un tel office peut exiger de soins, de vigilance, de zèle et d'amour.

Car la femme de service humiliée, méconnue, se voit accablée par les plus pénibles et les plus répugnantes besognes, étant, tout le jour, aux prises avec les commères, les maritornes et autres viragos. Peut-être jalouse-t-elle secrètement les institutrices dont elle est l'auxiliaire ? Une sorte de sourde rivalité amoureuse avec sa directrice — intrigue bien singulière — ne l'incite-t-elle pas à tracer de « Madame » un tableau assez déplaisant ? Très « fonctionnaire », soucieuse de son avancement; assez indifférente aux enfants; excellente disciplinaire, mais de cœur plutôt sec [2]. Elle juge également sans sympathie la commune et grosse M^me^ Galant [3], et n'accorde quelque considération qu'à M^lle^ Bord, la « normalienne » impeccable : « Son visage faisait penser à une image de Diane par la régularité grecque des traits, et par une certaine expression majestueuse donnée au front et à l'abaissement des paupières : « Mortels, ne me touchez pas ! » Dans *Les Contes de la Maternelle*, nous retrouvons M^lle^ Bord, « grande, sculpturale; elle a les traits réguliers d'une Minerve; son front majestueux est surmonté de sombres bandeaux, ses yeux percent la pensée et sa bouche saisit l'attention comme l'aimant attire le fer. Et puis elle est vêtue d'un costume noir ajusté, drapé, qui la met à part des femmes ordinaires. Bien mieux, elle porte un tablier noir d'institutrice, avec des poches où il y a des bons points,

---

(1) Que l'on n'oublie pas que cette domestique est titulaire d'une licence ès lettres !

(2) « Aimez-vous les enfants ? m'a demandé ma directrice, d'une apostrophe rieuse, en m'analysant d'un regard perplexe; puis, sans écouter mes protestations de dévouement, elle m'a expliqué allègrement mes fonctions, d'après le Règlement, invoqué comme un avantage, à tout bout de phrase... » (*La Maternelle*, p. 12).

(3) M^me^ Galant, « grosse femme assez commune, qui avait l'air d'une marchande des Halles cossue plutôt que d'une institutrice... », « me parut bien épaisse et bien placide; je fus étonnée du peu d'acuité, du peu d'élan, du peu de flamme de sa physionomie. Il me semble que moi... » (p. 18). — « ... C'est une maîtresse fanatiquement dévouée à l'enseignement (je ne dis pas aux enfants), elle emploie une pédagogie de dévote : implacable, sans pardon... » (*Id.*, p. 163).

des crayons d'ardoise, de la craie; ce vêtement à lui seul caractérise Mademoiselle et il est comme une partie d'elle-même... »

Mlle Bord est la seule qui, vraiment, fasse impression sur la femme de service : celle-ci sent en celle-là une rivale, mais, entendons-nous, une rivale dans leur commun « service » de l'enfance. Ce n'est pas sans envie, sans une secrète jalousie, que Rose scrute les moindres gestes, les moindres propos de Mlle Bord pour essayer de surprendre les raisons de son prestige et son pouvoir d'amener à elle les bambins. Avec elle, l'écoutant sans en avoir l'air, tout en frottant le parquet, Rose prend des leçons de *pédagogie*; elle s'émerveille de voir comment, de cette bouche de Diane, presque impassible, *sort* l'enseignement et comment naît ce miracle quotidien : le silence religieux d'une classe tout à l'heure bruyante, et brusquement, totalement charmée par la parole de la maîtresse. « ...Elle a bien l'âme institutrice; *quelque chose d'unique, de professionnel, s'émane d'elle* et les enfants apprivoisés perçoivent bien qu'elle est d'une classe à part... »

Et cependant Rose sent bien qu'elle sera la plus forte, *parce qu'elle aime plus* (1); qu'elle se penche davantage sur la misère des petits; qu'elle se préoccupe davantage de connaître les sources de cette misère, les tares et les vices du milieu familial.

La « normalienne » — Rose lui applique ce terme non sans quelque ironie — passe dans la classe, dans la rue et dans la vie sans se départir de son air « affable, mais en même temps très déesse »; or, vit-elle comme Rose dans l'intimité de ces enfants ? Et toutes ces institutrices ne sont-elles pas, elles aussi, éloignées de l'enfance qu'elles instruisent ? Il en est une cependant, une simple intérimaire, qui fait, par son immense besoin de sacrifice aux enfants, l'admiration de Rose.

« Elle entre, du premier instant elle sourit aux enfants, ils lui sourient; elle va d'un côté, de l'autre, elle les agrée, ils l'agréent. Je me disais : « Si quelqu'un a mérité la dénomination d'institutrice publique, c'est bien celle-là... »

A la voir parler, se dépenser, s'emparer de la classe, la femme de

(1) « Ces élèves, dit la femme de service, ont un attachement vrai pour leur institutrice, mais ils ne sont pas précisément *amis* avec elle; ils sont *disposés*, mais une mésentente subsiste. D'une façon générale, les maîtresses abordent les enfants avec trop de pédagogie; par préjugé de métier, elles les croient « trop enclins à mal agir ». En les abordant « comme tout le monde », au naturel, on doit mieux réussir. Je veux être *amie*, moi ! Je veux leur cœur, leur caractère original; je veux qu'ils daignent m'admettre dans leur intimité, qu'ils me fassent la charité de leur franche brutalité. Donc, je me rends le plus possible camarade et pareille à eux... » (p. 93).

service souffre « comme d'un spectacle d'immoralité. On la sentait qui s'usait, se vidait... Ce n'est plus une femme, ni même une institutrice : c'est une hystérique de l'enseignement... » (1)

*
* *

Résumons la thèse de Léon Frapié : ce ne sont pas les punitions de l'apathique Mme Galant; ce n'est pas le règlement de Mme la Directrice et, par dessus elle, celui de l'Administration; ce ne sont pas les belles, les « électrisantes » leçons (comme l'apologue de la Mésange) de Mlle Bord, ni sa science pédagogique qui doivent inspirer, guider, servir de modèles à l'institutrice de la « Maternelle » (2). Les enfants n'ont que faire de tout ce zèle intempestif, de cet enseignement qui porte souvent à faux. Il s'agit bien, d'ailleurs, d'enseigner ! Vaudrait-il pas mieux se soucier de l'éducation que reçoivent, ces enfants, hors de l'école ? A d'autres qu'eux de démontrer que « l'argent ne fait pas le bonheur » (3); de conter que la famille — la « famille » de ces miséreux ! — est comme un nid douillet pour les petits enfants ! (4) Et ne conviendrait-il pas de se les imaginer tels qu'ils

---

(1) *La Maternelle*, p. 203.

(2) *Id.*, p. 138.

(3) « ... Je me suis agitée comme une folle, à entendre professer la normalienne.. « Un arabe mourant de faim dans le désert trouve un sac d'argent; il aurait bien préféré trouver un sac de dattes, aussi rejette-t-il avec dépit ce trésor inutile. Morale à développer : l'argent ne rend pas heureux, il faut le laisser aux gens déraisonnables... » Je dénonce la tromperie malfaisante de cet enseignement, puisque l'argent est le sang vital des sociétés actuelles. Déplorez le fait si vous voulez, mais ne faussez pas la réalité... » (*La Maternelle*), p. 255.

Cf. également Gabriel MAURIÈRE. « *Peau-de-Pêche* ». L'enfant orphelin dressé par sa tante à mendier et même à voler, reçoit, par ailleurs, à l'école, une « éducation de riches », comme il dit.

« ... Les leçons de morale ne s'adaptaient guère au milieu où je vivais, elles avaient trait au respect du bien d'autrui, aux devoirs envers les autres et même envers les domestiques !... *A l'école je vivais dans des palais moraux*, où l'on adore son père, qui rentre le soir bien fatigué... Il vous embrasse et d'une main vous caresse, tandis que de l'autre, il tend à la mère l'argent de sa paye... Dans ce Paradis éclos au-dessus des livres, on dort les fenêtres ouvertes pour l'air et les maladies; on dit : merci, madame; on ne mange pas avec ses doigts, rapport aux microbes qui vous dévorent le corps, on doit toujours répondre aux lettres et se dévouer à la patrie, comme Mlle Dodu, qui, au péril de sa vie, a coupé les fils télégraphiques des Boches en 1870, si bien, que Joffre a dû lui donner la croix de guerre... » (p. 11).

(4) « Je veux, annonce la débutante des *Contes de la Maternelle*, vous parler du nid qui est la maison des oiseaux; le nid, c'est l'endroit où l'on a des caresses, où l'on est à l'abri, où l'on trouve tout le nécessaire; chez vous, vous êtes dans votre nid... »

Une huée de contradictions éclate formidablement :

— Chez nous il fait froid... — On reçoit tout le temps des coups... — On n'a rien à manger... »

seront plus tard, grandis, lâchés dans la vie ? De quel secours leur seront alors les leçons les plus parfaites de l'école ? Car, esclaves de leurs programmes, de leurs manuels (« oh ! l'inconscience, l'âpre cuistrerie du faiseur d'histoires morales !... »), de leurs habitudes de prôner à tout prix la morale dite « pratique », maîtres et maîtresses ne discernent pas la vraie infortune de ces enfants; ils ne voient pas les taudis où ces enfants s'entassent et dépérissent à l'envi; les bouges où ils vont boire en compagnie de leur père et de leur mère; la rue des samedis soir et celle des lundis matins ?... Savent-ils, comme le sait la femme de service, que le panier qu'on apporte est vide; que sous le sarrau, un pauvre corps s'étiole, marbré d'ecchymoses; que la mère est morte, ou toujours malade; que, ce soir, il n'y aura au logis que le spectacle lamentable de l'homme ivre, de la femme qui crie, des enfants qui souffrent de la faim ?...

Ce qui doit, en réalité, commander l'œuvre d'éducation, c'est moins *l'esprit* que le cœur. Et l'apologiste de la Bonté qu'est Léon Frapié conclut, en évoquant les imprécations de la famélique « mère Gras ». Inexorable, farouche, elle montre l'inanité de toute la morale qu'enseigne l'école; l'inanité de l'école elle-même lorsqu'elle méconnaît la vie et se borne à une déclamation, à une récitation livresque, théorique, creusant ainsi, sans s'en douter, plus profond, le fossé qui les séparait. Il faut lire cette page, la dernière du livre, dans laquelle la mère Gras dénonce âprement, sauvagement, le « mensonge » de l'école et sa faillite [1].

N'y aurait-il donc pas de solution ? L'éducation serait-elle en fin de compte un drame permanent, sans issue, entre l'*école* et la *vie*, entre le milieu familial et social qui méprise la leçon du milieu scolaire et la traite d'inefficace, voire de criminelle ? Ce qui donne sa raison d'être à l'école, c'est la nécessité de réagir, au nom de l'idéal, bafoué par la vie, contre la médiocrité et la vilenie du milieu social; c'est la foi qu'ont, malgré tout, quand même, ses maîtres, dans leur mission. Et c'est précisément ce qu'exigeaient l' « *élève* » du « *maître* »; la femme de service, des institutrices de la « Maternelle » : l'amour des enfants. Encore une fois, posons la question : est-il vrai que « le pédagogue n'aime pas les enfants ? »

(1) *La Maternelle*, p. 304.

***

Un homme est, toute l'année, tout le long du jour, enfermé, sans espoir d'en sortir jamais, et parce que sa vocation l'y poussa, dans la cage aux gosses. On ne peut nommer autrement cette école misé-reuse d'un quartier miséreux; des élèves miséreux de toute l'indi-gence de leur esprit qui s'ouvre mal à la lumière; miséreux de toute la chair qui couvre parcimonieusement leur os; nés à la misère, pro-mis irrévocablement à la misère. Cet homme « qui use journellement son intelligence et son cœur à la bêtise : une meule solide qui tourne depuis toujours... », cet homme publie son « carnet de croquis »: cela s'appelle, d'un titre significatif : *La Bêtise* (1). Constant Burniaux dresse en notes brèves la liste des tares de ses élèves : tuberculose, syphilis, brutalité qu'ils tiennent de leurs parents, et leur bêtise à eux, legs de l'hérédité mauvaise, leur « bêtise vivante, confiante, avec laquelle je m'enferme quotidiennement... Parfois une angoisse m'é-trangle. Que faire ? Que penser pour n'être plus ici ? Non pas que je m'y ennuie; je souffre de ne pas m'y ennuyer davantage... » Il y a des jours où cet homme souhaite en effet *vivre* comme chacun : « Vi-vre !... mais pas ainsi, pas toujours ainsi, les manches retroussées, pétrissant à deux poings l'obscure vase où toutes les souffrances sont abattues pêle-mêle, horribles, puantes et si réelles !... » (2)

Et malgré le découragement qui prend parfois « l'homme en proie aux enfants », s'émeut son cœur, où la pitié l'emporte sur le dégoût.

« ...De temps à autre une bouffée de haine montait ainsi qu'une vapeur de mon sang surchauffé, soûlait de colère ma tête vide, gron-dant, sifflant, contre cette marmaille monotone, baveuse... »

Hier il était découragé. Aujourd'hui il est repris; plus d'aversion, mais une affection consciente de sa nécessité comme de ses faibles-ses. « Nous sommes liés... Ah ! mon cœur est avec eux. Ils puent le

---

(1) Par Constant Burniaux. (Préface). — Voir aussi : « *L'Homme en Proie aux En-fants* », ce livre courageux d'Albert Thierry dans lequel on voit l'éducateur se débattre à chaque heure devant le problème essentiel : *l'enseignement*. Il s'agit pour lui, l'ayant reçu, de passer le flambeau, d'en maintenir et d'en raviver la flamme. Tâche rude, in-grate; l'enfance se raidit; on la dit malléable, cire molle: mais quand l'homme grandit dans l'enfant, grandissent, en même temps que la connaissance, tous les germes mau-vais éclos en son âme secrète. D'où les trébuchements, les doutes, les scrupules du maître devant l'œuvre; la confession de cette âme « en proie aux enfants », et qui leur est passionnément attachée, atteste la plus noble des inquiétudes, et honore infiniment le corps des éducateurs dont fut Albert Thierry.

Cf. également le portrait de Cimourdain, le précepteur, dans *Quatre-Vingt-Treize*, de Victor Hugo.

(2) *La Bêtise*, p. 27.

vice et la misère. Mais je les aime avec des caresses dans les mains, avec d'intérieures prières paradisiaques pour que des sourires sincères ensoleillent leurs frimousses fanées. Je les aime jusqu'à en être heureux, jusqu'à m'oublier dans la joie de les aimer... » (1)

C'est l'amour qui fera supporter la bêtise et la laideur de ce troupeau d'enfants; c'est lui qui donne à ce livre de la misère enfantine son sens et sa beauté; le lecteur sent que les déficiences, le dénûment physique et moral de ces écoliers recevront, de la part du maître, toute la considération paternelle que mérite cette enfance infortunée. Mais pourra-t-il grand'chose sur leurs esprits débiles ? Arrivera-t-il à vaincre en eux la fatale, l'inéluctable *bêtise* ? Tout effort, en définitive, reste à peu près vain avec ces arriérés, ces anormaux; du moins, le croit-il; et c'est, avec la pitié, ce sentiment d'impuissance qui marque le livre de C. Burniaux d'une âpre et noble mélancolie.

*
* *

...Encore un recueil de croquis, ceux d'une femme qui enseigna, durant la guerre, dans une école parisienne, « *Rue du Chien qui pêche* » (2). Le ton est plus enjoué, les visages sont moins mornes, les réparties plus alertes, que dans le livre de Constant Burniaux, mais la dominante, le leit-motiv restent les mêmes : c'est la pitié pour l'enfance déshéritée qui dicte à Geneviève Duhamelet comme à son collègue bruxellois ses notes d'école. Une pitié offerte surtout au plus malvenu, au plus disgracié; c'est Papegaut qui aura ses préférences secrètes, qui sera son « chou » : car il est « brusque et mal élevé; et que dire de la tête qui sort de ce col élimé, cette tête à la fois pâle et rouge (pâle sur le front, les oreilles, le tour de la bouche, rouge aux pommettes) ?... Avec tout cela, Papegaut est infirme. » Sa maîtresse l'entoure « d'une sorte de respect, il a tant de fois failli mourir ! » Il a toujours l'air de « revenir de quelque grand voyage. » Et parce que sa maîtresse l'appelle souvent pour « lui faire raconter ses hôpitaux » et le garde longtemps près d'elle, les autres élèves prétendent que Mademoiselle le « *choute* »... (3)

---

(1) *La Bêtise*, p. 42.

(2) Par Geneviève DUHAMELET. Une deuxième série d'études sur l'enfant, par le même auteur, doit paraître prochainement.

(3) *Rue du Chien qui pêche*, p. 70.

***

Enseigner de toute son âme, de toute son intelligence et de tout son cœur; remplir sa mission avec un zèle lucide et fervent; s'interroger chaque jour pour mieux faire; s'efforcer d'être toujours plus près de l'enfance; instruire pour élever et ne considérer sa vraie tâche que dans cette élévation..., tel est le sens du très beau livre dans lequel Jeanne Galzy, professant elle aussi pendant la guerre dans un lycée de garçons, nous donne le journal intime de ses efforts d'éducatrice. Mais saura-t-elle, étudiante d'hier, enseigner ? Nul ne le lui apprit jamais. Alors c'est de son propre fonds que cette novice de la Pédagogie tirera les règles de son art; tâtonnements, incertitudes, scrupules, accès de découragement, puis, joies fébriles lorsqu'on a réussi; mais comme la tâche est difficile !

Car, « malgré les traités de pédagogie, l'âme enfantine nous reste presque impénétrable. Elle échappe à notre logique, elle déroute nos habitudes de pensée. Notre développement intérieur nous incite à y chercher ce qui n'est qu'en nous-mêmes, à croire l'y découvrir, même à vouloir l'y faire naître... » (1)

Au surplus, cet enseignement qu'elle dispense avec tant de conscience est-il, comme elle le voudrait, profitable pour chacun de ses élèves ? Les « médiocrités sont légion ». Sur 220 élèves, cinquante à peine en retireront quelque bénéfice intellectuel. « Il y en a à peu près cent pour qui il sera inutile irrémédiablement... »

Dès lors, combien de ces élèves se désintéressent d'études qui ne sont pas faites pour eux, et même de toute étude !... Peu leur chaut d'apprendre ceci ou cela : « Ils ne s'étonnent que lorsqu'on bouleverse violemment les idées qu'ils se font des choses; mais les choses en elles-mêmes ne les étonnent jamais. Ce sont des blasés. Aucun n'admire ce qui est la marque même d'absence de surprise devant l'univers. Les enfants n'ont pas une âme neuve. Ils n'ont pas d'âme ou en ont peu. Tout en eux sommeille ou s'éveille si lentement que rien ne les éblouit... Il faut beaucoup de temps ou de réflexion pour s'étonner. De science aussi... l'ingénuité ne s'obtient en quelque sorte qu'après un long travail d'adaptation... » (2)

Les garçons manquent d' « ingénuité », et aussi, de sensibilité : « Je

(1) *La Femme chez les Garçons*, p. 186.

(2) *Id.*, p. 142.

n'ai trouvé en aucun d'eux ce besoin d'expansion, ces rêves puérils qui enchantèrent mon enfance. Ils se meuvent dans le réel. Leurs poings tapent, leurs dents mastiquent... Ce sont des êtres sans fluidité. » (1)

Mais, à vrai dire, est-elle bien dans son rôle, « la femme chez les garçons », de vouloir s'occuper des « âmes » au lieu de s'en tenir à professer les cours qu'exige d'elle l'Emploi du temps ? N'est-ce pas un abus de pouvoir que d'essayer d'agir ainsi sur les consciences et sur les cœurs ?

« Est-ce que je le dois ? Le fais-je comme il convient ?... » Et cependant « ...nous ne sommes pas là pour être des machines à répétitions, un cartonnier à fiches, une armoire à livres. Ils ne sont pas là, eux non plus, pour servir de récipients, s'emplir de faits, de précisions, de connaissances. Ils sont des hommes futurs, des consciences, déjà des âmes. Devons-nous les préparer au baccalauréat ou à la vie ?... »

Elle « dirigera donc des âmes »; mais au nom de quel idéal ? Notre Université Kantienne est-elle qualifiée pour s'instituer, au nom du « Vrai, du Beau, du Bien, divinisé par Cousin », du « Devoir orné d'une majuscule », non plus seulement la vulgarisatrice des connaissances à l'intention de la jeunesse, mais son éducatrice ? Toute généreuse que s'affirme la maîtresse en ses intentions, toute persuadée qu'elle soit de la grandeur du but à atteindre, ne risque-t-elle pas de répéter à son tour les leçons d'un « vague Cousinisme », même corrigé par une « sorte de stoïcisme qui tendait lui aussi à détruire l'individuel, à stériliser l'être en lui enlevant son épanouissement ingénu ? » (2) La maîtresse à l'âme fervente serait-elle condamnée à n'être jamais, tout au long de sa carrière, qu'une « *initiatrice aux mains vides* » ? (3)

Telle est la méditation qu'inspire à cette âme « qu'aucun dogme formulé n'a retenue ni conquise », et cependant tendue vers la spéculation « religieuse », la doctrine morale sans originalité, mais pourtant solide, qui lui fut enseignée: qu'elle enseigne à son tour « au-dessus » des Programmes ? Une force de conviction, plus impé-

---

(1) *La Femme chez les Garçons*, p. 145.

(2) Sur les mérites de l' « Université kantienne et stoïcienne » de « l'école sans Dieu », il faut lire le bel hommage que lui décerne en fin de compte, dans une page vraiment inspirée, Mme Jeanne Galzy (p. 120).

(3) V. p. 224. Jeanne Galzy a repris ce titre — très expressif — pour un ouvrage sur l'enfance, paru en 1929.

rieuse que la « *servitude* », caractérise ainsi la « grandeur » universitaire; car « une sorte de stoïcisme est nécessaire à ceux qui enseignent... Ils vont, édifiant dans un monde laïque une sorte de nouveau sacerdoce... »

...Peut-être « ...est-ce dans la classe universitaire, forcée au sacrifice quotidien de sa pensée, que se sont réfugiés le sentiment de l'obligation, le culte du devoir, la religion de l'honneur. On comprend qu'elle ait cet air de protestantisme, qui la rend parfois si peu attirante, ces doctrines de stoïcisme et même ce pédantisme qui est peut-être la forme particulière que revêt son orgueil sauveur. Si Vigny revenait parmi nous, c'est là qu'il chercherait, unies, *la grandeur et la servitude*. » (1)

D'un bout à l'autre de ce livre d'une si haute tenue morale, se marquent ces inquiétudes très nobles par leur simplicité et leur sincérité (2), d'une éducatrice passionnée de l'enfance et qui voudrait la servir avec tout son esprit et de tout son cœur. Aussi bien cette confession d'une âme d'élite, de même que les confidences d'une Geneviève Duhamelet ou d'un Constant Burniaux, sont-elles, pour nous, réconfortantes... Avec de tels éducateurs, nous sommes loin des barbacoles tout férus de leurs livresques souvenirs; des cuistres solennels et des pions féroces; des pédants indignes de l'enfance qu'on leur confie et qu'ils ne comprennent point; des marchands de mauvaise soupe et de médiocre science; des rhéteurs qui enseignent la vertu, mais n'y croient qu'avec tiédeur; des bavards qui, du haut de leur chaire, promettent à leurs disciples un avenir doré et préparent les vaniteux, les aigris et les désespérés...

Ajoutons que le procès contre les milieux scolaires ne date pas d'aujourd'hui. Au sortir du Moyen Age, le bon « romancier français » Rabelais ne l'avait-il point déjà entrepris ? Quant à nos romanciers d'aujourd'hui, à se remémorer de tristes souvenirs, à dépeindre des existences manquées par la faute des maîtres, ils ont bien conscience de servir la cause de la vérité et celle du bon sens. Au surplus, on l'a vu, à côté de la critique de l'école, il y a sa louange, rendue par eux publique; il y a la douceur de l'évocation d'un milieu qui fut studieux et utile, d'éducateurs qui furent honnêtes et humains. L'initia-

---

(1) *La Femme chez les Garçons*, p. 120. V. encore p. 226.

(2) Nous n'avons parlé ici que de la valeur « pédagogique »; mieux, de la valeur morale de cette œuvre; il faudrait en outre la louer de ses mérites littéraires, en particulier de l'exactitude de ses tableaux scolaires, de la fidélité de ses portraits d'élèves et de ses croquis de classes. (Voir pp. 19, 54, 78, 100, 109, 144, 178).

tion à la science, à l'idée, à la poésie, et même à la vie, ne pouvait être tentée, réalisée que dans ce milieu scolaire, par l'intermédiaire des maîtres indispensables, dans ces écoles nécessaires, objets du mépris des uns, mais aussi de la reconnaissance des autres.

IV

D'AUTRES MAITRES DE L'ENFANT : LES LIVRES

Au cours de ce chapitre, nous avons pu nous rendre compte de l'influence des maîtres sur l'enfant. Nous commettrions une grave omission si nous oubliions, au terme de cette Etude, l'influence, pour le moins aussi décisive, de ces maîtres muets que sont les livres. Un mutisme tout apparent, d'ailleurs; ne sont-ils pas les précepteurs les plus écoutés parce que les plus éloquents ? Si nous nous penchons sur notre passé studieux, s'élèvent les accents voilés des leçons de quelques instituteurs ou professeurs aimés et suivis en bons élèves que nous voulions être et rester; cependant, combien compte davantage l'enseignement varié, immense, que nous ont, depuis nos premières lectures, prodigué nos innombrables maîtres les Livres ? Très vite, en effet, trop vite ! disent certains, vient le temps où l'enfant cesse de vivre dans le monde sensible de ses années de vie végétative, *dans un monde sans livres*. Dès qu'il a appris à lire, dit Pierre Mille, « l'univers, tel que l'ont conçu les hommes, et principalement ceux qui écrivent pour la jeunesse, a remplacé celui qu'imaginait sa petite âme simple... » [1] A partir de ce moment, il aura, grâce aux livres, une double existence : l'une, éveillée, stimulée, encadrée par son milieu familial et scolaire; l'autre, qui est une incessante évasion dans le temps et dans l'espace où se meuvent, avec les héros de ses lectures, son esprit et son cœur.

« ...On m'a appris à lire, écrit Drieu La Rochelle. Mes yeux ont été armés de ce pouvoir immense. J'ai connu l'initiation décisive des signes... Avant de savoir lire, j'étais dans la situation ancienne du peuple qui regardait les images et écoutait les récits. Je ne connaissais pas ce dialogue étroit et pressant entre celui qui écrit et celui

(1) *Caillou et Tit*, p. 248.

qui lit... La lecture dévora peu à peu ma vie. *Je pourrais dès lors jalonner mon histoire par des livres...* » (1)

Selon que l'enfant est guidé par les siens, ou laissé libre dans son choix, le caractère de ses lectures est différent; normalement, chaque âge de l'enfance a ses auteurs; encore qu'ici il ne faille pas, avec beaucoup d'esprits médiocres psychologues, croire qu'à une période puérile, doivent nécessairement convenir les auteurs puérils : « Il est remarquable, dit l'auteur du *Livre de mon Ami*, que les enfants montrent, la plupart du temps, une extrême répugnance à lire les livres qui sont faits pour eux. »

Et Anatole France explique que cette répugnance tient au fait que les petits entendent, par la lecture, non pas rester dans leur sphère, mais au contraire entrer dans celle des meilleurs des adultes. C'est les méconnaître singulièrement que de vouloir, quand on est auteur, les replier sur eux-mêmes et les retenir « dans la contemplation de leur propre enfantillage » (2).

Et cependant, ces auteurs puérils eux-mêmes ont leurs lecteurs, enthousiastes et fidèles (3). Affaire de goût, de tempérament, de circonstances aussi : après la lecture des *Mémoires* de Marbot, l'auteur d'*Etat Civil*, trouvait ensuite, dans les romans de Mme de Ségur et de Zénaïde Fleuriot, un plaisir neuf : ils « répandaient parmi la sévère soldatesque, qui d'abord avait campé dans ma chambre, une troupe d'enfants doux qui dissipaient l'âpre prestige et me promettaient à une vie languide. Certaines heures, à l'exclusion de tout au monde, et même alors, je ne souhaitais plus les caresses de Napoléon, je désirais la suave Geneviève de « Après la Pluie le Beau Temps » (4).

L'auteur de l'*Age de Raison*, lui aussi, a gardé un bon souvenir des héros de la comtesse de Ségur : « ...On n'a pas besoin d'autres amis, dit-il, quand on connaît tous ceux-là. » Par contre, Berquin lui faisait horreur; on a essayé de lui en faire lire un volume; non seulement Berquin l'ennuya, mais encore il le rendit méchant : « Il me donne envie de faire et de dire le contraire de tout ce qu'il conseille... » Quant à Andersen, il ne l'aime pas davantage; ses contes « parlent trop souvent de la nuit, ou d'endroits que je n'ai jamais vus et que je ne parviens pas à me représenter : comment un crocus dans un

---

(1) *Etat Civil*, p. 33.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 258.

(3) « ... Une œuvre trouve toujours son lecteur et celui-ci n'aurait-il que quatre ans, elle n'en accomplit pas moins sa destinée... » (*Les Yeux Neufs*, p. 162).

(4) *Etat Civil*, p. 64.

pot de fleurs peut-il être l'âme d'un petit garçon ? Comment une petite fille pouvait-elle marcher sur un morceau de pain comme sur des pavés et pourquoi cette habitude la faisait-elle aller en enfer ?... Je ne m'intéresse qu'aux choses qui arrivent dans un endroit que je connais ou que je reconnais... » (1)

Chose curieuse ! Il semblerait que l'esprit de l'homme dût, un jour ou l'autre, s'arrêter aux romans écrits pour l'enfance et, par l'intérêt qu'il y prend enfin, fût amené à leur payer, inévitablement, son écot; ainsi voit-on des papas et des mamans qui lisent, non sans plaisir, les petits livres « pour la Jeunesse », les contes classiques de la Littérature enfantine qu'ils n'ont jamais lus en leur enfance; ainsi Raymond Radiguet raconte qu'à l'âge du « diable au corps », ayant en quelque sorte satisfait sa frénésie de lecture avec des livres de la maturité, il se passionnait par la suite pour les livres de l'âge innocent : « ...En 1913 et 14, deux cents livres y passent. Point ce que l'on nomme de mauvais livres, mais plutôt les meilleurs sinon pour l'esprit, du moins pour le mérite. Aussi, *bien plus tard*, à l'âge où l'adolescence méprise les livres de la Bibliothèque Rose, je pris goût à leur charme enfantin, alors qu'à cette époque je ne les aurais voulu lire pour rien au monde... » (2)

Le commun des enfants s'intéresse moins qu'on ne croit, en effet, aux fades histoires de la Bibliothèque Rose. *Peau d'Ane* même leur est-il conté, y prennent-ils toujours un « plaisir extrême » ? (3) Voire... Ce

---

(1) *L'Age de Raison*, p. 201. Voir au contraire le sentiment d'Henri BATAILLE sur *Andersen* : « ... Andersen m'ouvrit ses fenêtres sur l'espace. Je me souviens de lui comme d'un maître affectueux. Il a laissé en moi une empreinte profonde, et il m'a enseigné, jeune, une philosophie de l'univers que je me suis gardé de reviser depuis, tant elle m'a semblé irréfutable. Je l'aimais comme on aime un poète compatissant, comme un père qui vous parlerait du haut des cieux... » (*L'Enfance Eternelle*).
Comme quoi la sympathie pour tel ou tel auteur, telle ou telle œuvre, est affaire toute personnelle, et aussi une question d'âge.

(2) *Le Diable au Corps*, p. 13.

(3) Sans aucun doute, dit Anatole FRANCE, et on a tort aujourd'hui, quand on réimprime Perrault, de songer seulement aux éditions luxueuses destinées aux artistes et aux bibliophiles. Et cependant, « il faut des contes aux petits et aux grands enfants, de beaux contes en vers ou en prose, des écrits qui nous donnent à rire ou à pleurer et qui nous mettent dans l'enchantement... » « ... L'enfant sait bien que la vie n'a point de ces apparitions charmantes... » Au contraire, c'est votre science amusante qui le trompe; c'est elle qui sème les erreurs difficiles à corriger. Les petits garçons qui n'ont point de défiance se figurent, sur la foi de M. Verne, qu'on va en obus dans la lune et qu'un organisme peut se soustraire sans dommages aux lois de la pesanteur... » (*Le Livre de mon Ami*, p. 260).
V. encore dans les *Yeux Neufs*, l'opinion de Lucien DAUDET sur les *Contes* de Perrault : « ... Je ne sus pas les apprécier; ... le sens de beaucoup de mots m'échappait et la moralité en vers qui terminait chaque conte m'empêchait de prendre au sérieux la Petite Aurore ou le Chat Botté; et surtout les illustrations déformaient à mesure ce que je me représentais. Pourquoi ces chapeaux à plumes, pourquoi ces épées ? Pourquoi le Petit Poucet n'était-il pas habillé comme moi ?... » (*Les Yeux Neufs*, p. 163).

sont réjouissances, pour l'homme fait, et sa récréation intellectuelle; mais ce n'est point, mainte et mainte fois, divertissement de l'enfance; voyez Colette dans la bibliothèque paternelle « maçonnée de livres » : quels auteurs y recherche-t-elle ? Labiche, Daudet, Mérimée, le Hugo des « Misérables ». Quant aux livres enfantins, il n'en fut jamais question. Les Contes auxquels nous faisions à l'instant allusion ne la retiennent nullement par leur texte; ce n'est point le style de Perrault qu'elle aime, mais seulement les gravures de Gustave Doré [1]. Quant à *Robinson Crusoë*, Robinson qui est, dit Anatole France, « depuis un siècle le classique de l'enfance », ce livre obtient les suffrages à peu près unanimes des enfants [2]; que l'on songe cependant que Daniel de Foë ne l'écrivit point pour eux, mais pour de « graves hommes, pour des marchands de la Cité de Londres, et pour les marins de Sa Majesté. L'auteur y mit tout son art, toute sa rectitude d'esprit, son vaste savoir, son expérience » [3]. Et ce que pense Anatole France de Robinson, on pourrait le dire des éditions « *ad usum delphini* », de Don Quichotte, de Gargantua, de Gulliver... de toutes ces œuvres qui, tout en étant d'illustres monuments littéraires, dignes de la considération des adultes, ne sont, par ailleurs, « que le nécessaire pour amuser les écoliers... »

Du reste, cette discrimination entre auteurs pour enfants et auteurs pour adultes est assez vaine; le plus souvent, l'enfant lit, sans aucune idée préconçue, et simplement pour apaiser sa naturelle fringale de lecture, et adopte aussi bien les « grands génies » que les « petits grimauds ». Loin qu'il soit l'être « d'un seul livre » [4], il faut qu'il lise et relise beaucoup, beaucoup de livres; c'est un besoin aussi impérieux pour lui que le jeu; tout y passe, et même, à défaut d'ouvrages

---

(1) *La Maison de Claudine*, p. 46.

(2) « ... Je n'ai pas pu m'intéresser du tout à Robinson Crusoë, sa barbe, son bonnet pointu, son pantalon en herbe, son établi de menuisier et ses plaintes m'ont agacé et fait souhaiter que son perroquet lui morde les doigts. Alors maman m'a conseillé de lire le *Robinson Suisse*, mais tous ces petits garçons ne me plaisent pas, leur père leur fait sans cesse de la morale... Il n'y a d'amusant dans ce livre que l'arrivée d'un serpent boa, une bête affreuse qui écrase les gens avec son corps; à part ces trois pages-là, le *Robinson Suisse* ne me fait pas oublier un instant que je suis en train de lire, et la lecture cesse alors d'être un plaisir, pour devenir aussi ennuyeuse qu'un travail... » (*L'Age de Raison*, p. 190).

(3) *Le Livre de mon Ami*, p. 260.

(4) « ... Dans mon enfance et même plus tard, on n'avait guère qu'un ou deux livres de prédilection. Aussi, que n'y mettait-on pas ? A peu près tout ce qu'on avait soi-même dans l'âme. Je lisais peu et j'imaginais beaucoup. Ne sachant rien, il me fallait tirer tout de moi-même. J'étais prodigieusement inventif... » (MICHELET. *Ma Jeunesse*, p. 34).

complets, les recueils de Morceaux choisis [1]. Plus tard, mais bien plus tard, à se souvenir de ses lectures, des préférences s'accuseront; est-il bien sûr qu'à sept ou huit ans il se souciait, tant qu'on veut bien le dire, de son *goût* et qu'il ne s'adonnait pas, simplement par plaisir, à *ce vice impuni, la lecture*, exactement comme il cherche, d'instinct et sans toujours choisir, à satisfaire son appétit de jeu. C'est donc bien plutôt la variété, voire le *désordre*, qui caractérisent les lectures de l'enfance. Colette ajoute même qu'elle aimait la seule atmosphère de la « Cité des Livres » : « ...Des livres, des livres, des livres... Ce n'est pas que je lusse beaucoup. Je lisais et relisais les mêmes. *Mais tous m'étaient nécessaires*. Leur présence, leur odeur, les lettres de leurs titres et le grain de leur cuir... Les plus hermétiques ne m'étaient-ils pas les plus chers ?... Que j'aimai ce Guizot de vert et d'or paré, jamais déclos ! Et ce *Voyage d'Anacharsis* inviolé... » [2].

Est-il même besoin de tout comprendre dans l'œuvre pour s'y plaire et lui rester fidèle ? Rappelant quelques souvenirs d'enfance, Paul Bourget nous dit qu'il lisait « follement » et, en particulier, « une traduction de Shakespeare, par Laroche, en deux volumes », qui servait à surhausser un siège et c'est ainsi que Macbeth, Jules César, Hamlet, Roméo, Cléopâtre, devinrent pour moi, quand j'eus six ans, des noms presque aussi familiers que s'ils eussent été ceux des chats et des chiens du voisinage... Je crois bien que je ne comprenais pas grand'chose à leurs histoires, mais elles me passionnaient... » [3]

Nous retrouvons du reste, « romancé » maintenant et développé, un témoignage presque identique dans les souvenirs du *Disciple*; il

---

(1) Le héros des *Deux Ingénus* passe son temps dans la bibliothèque de son grand frère. « ... Le premier livre qui me tomba sous la main fut le *Paradis Perdu* de Milton. Il faillit me dégoûter de la lecture à tout jamais. J'eus plus de plaisir à lire le *Télémaque*, particulièrement aux endroits sensibles et dangereux pour la modestie des jeunes filles. « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... » Il y avait entre la déesse et moi une parenté d'infortune, puis j'aimais l'antiquité, ses fables, ses temples et ses Dieux nus. Bernardin de Saint-Pierre me parut plein de sagesse et de science, Racine ennuyeux, Voltaire méchant et immoral... Dans un cerveau de bonne qualité, le classicisme n'apparaît qu'avec les premiers symptômes de la calvitie, quand on est un peu las du laborieux humour anglo-saxon, des fanfaronnades espagnoles, des rêveries allemandes, et de l'esthétisme puéril, compliqué et sordide des Russes.

« ... L'écolier se dégoûte de son recueil de Morceaux choisis, La Fontaine, La Bruyère, Bossuet, Montesquieu, Jean-Jacques, de Maistre, Courrier; il ne voit là que d'ennuyeux exemples de morale, de beau style et de grammaire. Il veut fuir, part, fait naufrage, reste longtemps en exil, puis revient un soir comme Robinson Crusoë, à la maison, heureux de revoir la flamme haute et claire du foyer familial. Mais il est déguisé en sauvage et a, pour compagnons, un perroquet et un Indien apprivoisé ?... » (p. 123).

(2) *La Maison de Claudine*, p. 49.

(3) *Les grands hommes quand ils étaient petits*.

s'agit toujours d'un Shakespeare « sur lequel on asseyait (l'enfant) pour hausser sa chaise devant la table... » Avant dix ans, il finit par se familiariser avec ces drames qui exaltaient son imagination et qui « comportent un élément de poésie primitive et un grossissement enfantin ».

Shakespeare n'était d'ailleurs pas le seul auteur préféré du *Disciple;* il lisait encore, « pendant que son père peinait au tableau noir, en train de combiner ses formules », Dickens, Topffer, Walter Scott, les récits champêtres de George Sand « et jusqu'aux enfantillages de Florian et de Berquin ».

Remarquons ici que, si le père, mathématicien distrait, « emporté qu'il était sur les ailes du puissant démon de l'abstraction » [1], accordait à l'enfant toute licence quant au choix des livres puisés dans sa bibliothèque, la mère, très puritaine d'idées et de mœurs, n'entendit pas, une fois veuve, laisser à son fils cette absolue liberté. « Quand tu voudras un livre, tu me le demanderas », dit-elle sévèrement... « Moi, lui demander un de ces livres, mais lequel ? Je savais si bien qu'elle me refuserait tous ceux que j'aurais eu envie de lire... » [2]

La « question des livres » sera désormais, entre la mère et le fils, une cause de profond désaccord et l'on peut se demander jusqu'à quel point, avec un enfant déjà réfléchi, cette censure des lectures exercée par la mère est salutaire; si pareil régime ne donne pas justement, à un esprit curieux, le secret désir de ces livres qu'on lui a refusés. Il semble que l'attitude opposée — celle qu'adopte, très libérale et très débonnaire, la mère de Colette lorsque sa fille lui réclame « du Zola » — soit, dans son indulgence spirituelle, et parfois émouvante, plus digne de cette mère et de son enfant.

---

(1) *Le Disciple*, p. 86.

(2) *Id.*, p. 89. — Cf. encore « *Si le Grain ne meurt* » : Après la mort du père d'André Gide, sa mère a fermé la bibliothèque et n'y laisse plus pénétrer l'enfant, par piété envers le défunt, car cette pièce est devenue pour la mère un « sanctuaire »; et, d'autre part, elle prétend qu'André a déjà dans sa chambre assez de livres. Mais la crainte que son fils ne cède « à l'attrait du fruit défendu », et le « bon sens qui, avec elle, finissait toujours par triompher », la font revenir sur sa décision... « Elle composa. Il fut admis que j'entrerais dans la pièce, mais avec elle; que je choisirais tel ou tel livre qui me plairait et qu'elle m'autoriserait à le lire, mais avec elle, et à haute voix ». D'ailleurs le premier essai fut « pénible et ridicule » : la lecture « à haute voix » d'*Albertus* (de Th. Gautier) est écoutée par la mère, très rigide d'idées, « avec ce regard froncé du juge qui, durant un huis clos, écoute une déposition scabreuse ». « ... Je m'abstins, durant quelques semaines, de regarder vers la bibliothèque, et lorsqu'enfin ma mère m'en permit l'accès, ce fut sans parler de m'y rejoindre. » (p. 198).

— Au sujet des livres que les parents croient devoir conseiller à leurs enfants, cf. la remarque très juste de Lucien DAUDET : « ... Si on fait lire à un enfant les livres qu'on a lus soi-même à cet âge, pour qu'il partage un plaisir rétrospectif, c'est confondre le sujet et l'objet, c'est dire à l'enfant : aime le goût de mon enfance, promène-toi dans la maison où j'ai grandi, reconnais les rues de ma ville natale, sois moi-même enfin... » (*Les Yeux Neufs*, p. 165).

Claudine est curieuse de Zola; elle aura du Zola, la *Faute de l'Abbé Mouret*, *le Docteur Pascal*, *Germinal*... Mais, ajoute-t-elle, « je voulus les autres... » Pour la première fois, elle dérobe un livre; or, celui-là décrivait une scène d'accouchement avec « une minutie anatomique, une complaisance dans la couleur, l'odeur, l'attitude, le cri, où je ne reconnus rien de ma tranquille compétence de jeune fille des champs. Je me sentis crédule, effarée, menacée dans mon destin de petite femelle... Mais j'appelai... la voix conjuratrice : — Quand je t'ai mise au monde, toi, la dernière, Minet-Chéri, j'ai souffert trois jours et deux nuits... Trois jours, ça paraît long... Les bêtes nous font honte, à nous autres femmes qui ne savons plus enfanter joyeusement. Mais je n'ai jamais regretté ma peine : on dit que les enfants, portés comme toi si haut, et lents à descendre vers la lumière, sont toujours des enfants très chéris, parce qu'ils ont voulu se loger tout près du cœur de leur mère et ne la quitter qu'à regret... Laisse donc, laisse donc... Ce n'est pas si terrible, va, c'est loin d'être si terrible, l'arrivée d'un enfant. Et c'est beaucoup plus beau dans la réalité. La peine qu'on y prend s'oublie si vite, tu verras ! La preuve que toutes les femmes l'oublient, c'est qu'il n'y a jamais que les hommes — est-ce que cela le regardait, voyons, ce Zola ? — qui en font des histoires... »

Citons encore cette remarque, de robuste bon sens sur les livres qui parlent de l'amour « C'est beaucoup d'embarras, tant d'amour, dans ces livres... », dit la mère de Claudine. « Mon pauvre Minet-Chéri, les gens ont d'autres chats à fouetter dans la vie. Tous ces amoureux que tu vois dans les livres, ils n'ont jamais ni enfants à élever, ni jardin à soigner ! Minet-Chéri, je te fais juge : est-ce que vous m'avez jamais, toi et tes frères, entendue rabâcher autour de l'amour comme ces gens font dans les livres ?... » [1]

*
* *

Que recherche au juste l'enfant dans son insatiable appétit de lecture ? Des enseignements ? Des règles de vie ? Un profit intellectuel ? Une émotion esthétique ? Un enrichissement moral ? De tout cela, qui fait pour l'adulte, voire pour l'adolescent, l'attrait de la lecture, on peut bien dire que l'enfant n'a cure. Sans doute peut-il arriver que certains lecteurs enfantins, précocement éveillés à la vie inté-

(1) *La Maison de Claudine*, p. 53.

rieure, rechercheront dans les livres la nourriture intellectuelle que réclame déjà leur esprit ? C'est ainsi que, très jeune, le héros de Balzac, Louis Lambert, sent « un grand penchant (qui) l'entraînait vers les ouvrages mystiques... Sainte Thérèse et Mme Guyon lui continuèrent la Bible, eurent les prémices de son adulte intelligence... [1] Il m'a dit avoir éprouvé d'incroyables délices en lisant des *Dictionnaires* à défaut d'autres ouvrages et je l'ai cru volontiers. Quel écolier n'a maintes fois trouvé du plaisir à chercher le sens probable d'un substantif inconnu. L'analyse d'un mot, sa physionomie, son histoire, étaient pour Lambert l'occasion d'une longue rêverie... »

Il est certain que l'exemple d'un Louis Lambert est extrêmement rare : ce n'est pas Mme Guyon, mais Zénaïde Fleuriot; ce ne sont guère les « ouvrages mystiques », mais *Robinson*, *Vingt Mille lieues sous les mers*, le *Journal des Voyages*, le *Petit Inventeur*... qui font les délices de nos écoliers. Ce qu'ils demandent à la lecture, c'est, grâce à son pouvoir d'illusion, la possibilité de vivre une autre vie que la leur, de sortir d'eux-mêmes, de leur petit personnage prisonnier de la famille et de l'école, de leur « espace » étriqué, de leur « temps » trop réduit [2]; à l'étroit et mal à l'aise dans le milieu social des adultes. C'est d'ailleurs ce que nous demandons, à tout âge, aux lectures spécialement chargées de nous divertir, et en particulier, au roman. Or, l'enfant est à la fois moins exigeant et plus exigeant que l'adulte : moins exigeant, car, mieux que l'adulte, il accepte les entorses à la vérité, tolère les anachronismes, les invraisemblances, tient son auteur quitte de qualités psychologiques ou littéraires, pourvu que l'histoire le passionne; et par ailleurs, il est plus exigeant, car il lui faut justement ce que méprise souvent l'adulte : du mouvement [3],

---

(1) *Louis Lambert*, p. 9.

(2) Sur l'oubli du temps que procure la lecture, cf. PROUST évoquant « ses beaux après-midi du dimanche » :

« ... Il y avait donc (une heure) que je n'avais pas entendue, quelque chose qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu pour moi; *l'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil*, avait donné le change à mes oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la surface azurée du silence... » (*Du côté de chez Swann*, p. 84).

(3) Drieu La Rochelle souligne avec raison le fait que les récits de voyages ont pour base moins l'imagination que le goût des enfants pour *l'action* :

« ... Il y a des hommes que les autres ont chargé de tromper l'appétit des enfants. Ils écrivent pour eux des histoires comme on jette aux lionceaux des beefsteacks tout découpés. Ce sont des agents provocateurs qui les attirent dans le piège de l'imagination. La race inconnue, sans cesse oubliée, des jeunes humains, ardente, sérieuse, impatiente, périt dans les rêvasseries... *Le royaume des enfants est celui de l'action, du réel.* Si on les laissait, ils vivraient une vraie vie, où la pensée et le geste ne seraient qu'un... Ce n'est qu'à ce prix que les héros de Boussenard, de Paul d'Ivoi consentaient à vivre. Le « Gamin de Paris » Friquet, qui ne mourra qu'avec moi, n'était pas resté à la maison comme je le faisais avec une honte dont la consciente inefficacité me corrompait... C'était un enfant, c'était notre Roland, notre Champion... » (*Etat Civil*, p. 69).

des combats homériques, des couleurs heurtées, une intrigue copieuse; des reprises, alors que tout semblait achevé; enfin, un dénouement qui « finisse bien... » Mais, encore une fois, l'enfant veut avant tout que ses lectures le fassent sortir de sa vie quotidienne. Voyez le *Petit Pierre* : il lisait Berquin, il lisait aussi Bouilly, et ces lectures lui procuraient d'inépuisables thèmes de transformations ultérieures... « Je voulais me faire, tour à tour, gendarme selon Berquin, orphelin selon Bouilly, me transformer en des personnages divers, *vivre plusieurs vies*. Je cédais à un désir ardent de sortir de moi-même, d'être un autre, plusieurs autres, tous les autres, s'il eût été possible, toute l'humanité et toute la nature... » [1]

C'est pour vivre une autre vie, moins terne, moins « quotidienne » que celle d'un petit garçon rêvassant dans l'arrière-boutique d'une épicerie, que *Jean-Jacques de Nantes* s'enthousiasme à la lecture des romans de chevalerie : salutaire antidote contre la vie mesquine ! « ...Par les forêts profondes et pourtant lumineuses, les cavaliers galopent vers le combat. La rencontre est à chaque carrefour. Et ceux qui ont voulu le bien rejoignent le bien et s'y dorlotent pour le reste de leurs jours, et ceux qui ont voulu le mal, le mal les y rejoint, les frappe et les abat. Nobles et belles histoires !... » [2]

C'est pour échapper à la prison familiale, à sa misère sentimentale d'enfant solitaire que Vallès demande à Robinson Crusoë de vivre à ses côtés, avec lui, loin de la famille détestée, aux antipodes de l'école abhorrée ! A sa première rencontre avec le héros de Daniel de Foë, Jacques est « pris d'une émotion intense, remué jusqu'au fond de la cervelle et jusqu'au fond du cœur... » Tout le jour, il grelotte. « *Mais*, ajoute-t-il, *je n'étais plus seul;* j'avais pour amis Crusoë et Vendredi. A partir de ce moment, il y eut dans mon imagination un coin bleu, dans la prose de ma vie d'enfant battu, la poésie des rêves, et mon cœur mit à la voile pour les pays où l'on souffre, où l'on travaille, mais où l'on est libre. Que de fois je l'ai lu et relu, ce Robinson !... » [3]

François Mauriac remercie M^me^ de Ségur et Zénaïde Fleuriot de l'avoir « délivré des leçons mal sues, des retenues, des brutales récréations. Je m'abîmais dans vos récits. A l'heure du sommeil, j'offrais au baiser de grand'mère un front indifférent. Les formules de la prière du soir m'enveloppaient comme une musique incompréhen-

(1) *Le Petit Pierre*, p. 261.
(2) *Jean-Jacques de Nantes*, p. 52.
(3) *L'Enfant*, p. 118.

sible. Le cortège des petites filles modèles et des bons petits diables me suivait dans ma chambre et peuplait mon sommeil... » [1]

La lecture, c'était pour Charles-Louis Philippe, pauvre et malade, une joie ineffable; son auteur préféré, c'est encore Robinson : « ...Vous deviez être bienheureux, Robinson Crusoë ! Je ne comprenais pas votre philosophie et votre résignation !... Et maintenant je suis triste parce que vous n'avez jamais existé. Vous étiez si bon et votre île était si belle que j'aurais bien voulu vous connaître tous les deux. Dormez en paix, Robinson Crusoë, loin de ce monde où vous n'avez pas vécu. Vous êtes un beau songe comme ceux des enfants de douze ans, et vous ressemblez aux songes d'un bonheur auquel je n'ai jamais goûté !... » [2]

Quel était ce bonheur auquel il aspirait ? Celui de tous les enfants : partir; vivre une autre vie. On ne dira jamais assez combien l'enfance est de vocation itinérante, d'humeur voyageuse, combien l'excèdent les jours monotones, les paysages sans variété, l'existence casanière [3]. A y réfléchir un instant, l'on se rend facilement compte que la lecture de livres d'imagination, de récits de voyage [4], de romans d'aventures, est bien — tout comme l'école buissonnière, les fugues rêvées ou réalisées, et même la rêvasserie des élèves dont l'esprit a

---

(1) *La Robe Prétexte*, p. 9.

(2) *La Mère et l'Enfant*, p. 104.

(3) « ... Ouverte pour la première fois, avec ennui peut-être, la porte de carton ou de papier laisse entrevoir le monde merveilleux et les trésors inépuisables qui étaient derrière. C'est ce jour-là que s'éveille la conscience, la réflexion et l'imagination, là où l'instinct existait seul. Pourtant rien ne marque ce jour de la Première Communion intellectuelle de l'enfant. Ses parents n'en auront rien su et lui-même en aura vite oublié la date.

Presque aussitôt après, commence l'époque de la collaboration active. Le nom de Jules Verne seul figure sur la couverture, mais le livre que lit l'enfant est son œuvre à lui, en collaboration avec Jules Verne; il l'enrichit de son expérience, de ses sentiments, de ses découvertes, de ses plus anciennes rêveries; il prolonge et complique les aventures, et il ajoute des épisodes et des personnages de son invention. Cela aussi passe inaperçu... » (VALÉRY-LARBAUD : *Ce vice impuni : la lecture*, (Paris, 1925).

Cf. également dans *Miracles* (Jacques RIVIÈRE. Paris, 1924), le témoignage de l'auteur sur les lectures d'Alain Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes* : « ... Entraîné par la lecture effrénée des livres de prix que ses parents recevaient chaque année vers le début de juillet, et dont, s'enfermant au grenier avec sa sœur, il consommait l'entière provision avant qu'ils fussent distribués, Fournier s'était mis très tôt à imaginer l'inconnu et à le chercher. Comme il était naturel dans ce plein milieu des terres, devant son horizon immobile, il s'était particulièrement épris de l'Océan... » (*Miracles*, p. 16).

(4) Voir dans l'*Eveil de Psyché* (p. 204) l'hommage que M. Charles Baudouin décerne à ce livre, célèbre chez tous les écoliers de deux générations au moins qui l'eurent entre les mains : *Le Tour de France par deux Enfants*, par BRUNO. Ce livre fut pour eux autre chose qu'un « livre de lecture courante »; et peut-être doit-il une grande part de son succès, non seulement à son intrigue romancée, au sujet lui-même, mais encore à ce voyage qui, à une époque sans autos, paraissait tout simplement merveilleux. Lesquels d'entre nous, qui sommes *tous* leurs débiteurs, n'ont pas suivi passionnément ce tour de France des deux petits Lorrains ?

déserté la classe — l'une des manifestations les plus évidentes de ce besoin *d'évasion*, qui tente et parfois obsède l'enfance.

*
* *

Est-il besoin d'ajouter que la lecture effrénée peut nuire à l'étude. Louis Lambert en fait l'aveu : « Entraîné par cette intempestive passion », il négligeait ses leçons et devint bientôt « l'écolier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif, le plus souvent puni... »

En outre, il peut arriver que l'abus de certaines lectures favorise une propension déjà marquée de l'enfant à la rêverie sentimentale, comme le rapporte le héros de *La Vie inquiète de Jean Hermelin* : de bonne heure, celui-ci délaisse le récit de voyages et d'aventures pour les lectures romanesques[1]. Sans tout comprendre, il remarque la prédilection instinctive qu'il avait pour certains termes comme *mélancolie*, *langueur*, *volupté*. Certaines « histoires d'orphelins et d'enfants abandonnés » le tenaient par ailleurs sous une « sujétion constante... Je rêvais à ce que serait ma vie d'orphelin et ces plans, il faut que je l'avoue, me procuraient une mélancolie voluptueuse... » [2]

*
* *

Ce sont là des écueils qui pourront, dans une certaine mesure, être évités si les parents et les éducateurs surveillent de près les lectures de leurs enfants et de leurs élèves. Car il serait souverainement injuste de méconnaître ce que, d'ordinaire, la lecture procure à l'enfant de plaisirs sains et de profits intellectuels, et quels adjuvants incomparables de l'enseignement et de la culture sont *nos maîtres les livres*. Le même Louis Lambert qui déplorait être devenu « l'écolier le moins agissant... », n'a garde de mésestimer les lectures qui lui apportent « les bénéfices de cette magnifique période, accomplie chez les autres hommes après de longues études seulement... » et les joies spirituelles de son « enfance heureuse, enfance colorée par les studieuses félicités du poète... » [3]

Grâce aux poètes, s'opère l'initiation à la beauté et naît le noble

---

(1) V. Yvonne Schultz. *Précoce Avril.*

(2) *La Vie Inquiète de Jean Hermelin*, p. 34.

(3) *Louis Lambert*, p. 22.

désir de la servir à son tour : « ... Victor Hugo, voilà vers quoi il fallait marcher ! C'est l'héroïsme de la faible enfance, si peu protégée, de ne rien craindre dans l'ambition... Quoi de plus raisonnable que de s'élancer confiants, trébuchants, véritable pélerinage d'enfants, vers celui qui les aima tous, qui recueillit les plus humbles dans ses strophes retentissantes et s'adressa avec la gravité d'un amant ébloui aux plus petits d'entre eux : « *Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée !...* » (1)

La lecture a, en outre, sa valeur proprement éducatrice : les *Romans Nationaux* d'Erckmann-Chatrian donnent à Thierry Seneuse enfant sa première leçon de civisme. Mais c'est surtout La Fontaine qui résume, pour ce petit Champenois, « l'encyclopédie de sa province ». Faut-il rappeler encore le « mâle élan » donné à Michelet abandonné de tous, par ses « auteurs favoris » ? (2)

Et l'enfant trouve enfin, parmi les héros de ses livres, plus d'une fois, des modèles de vie. On voit par exemple l'Alexis Balzamet du *Miracle de la Race* préférer, par-dessus tout, ces « enfants modèles » auxquels il essayait de ressembler, Télémaque, « qu'il aimait d'amour tendre » de même qu'une petite fille pourrait aimer Jeanne d'Arc... Il était heureux comme d'une victoire personnelle jusqu'à sourire d'aise, de la grâce que ce pur enfant de notre dix-septième siècle promène intacte, inaltérable, d'île en île, de cités en peuples barbares, de naufrages en captivités... » (3)

---

(1) Comtesse DE NOAILLES. *Souvenirs et Poèmes d'Enfance.*

(2) Faut-il rappeler la page aux accents héroïques, dans laquelle Michelet raconte avoir, grâce à ses « auteurs favoris », surmonté l'adversité ? « Un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout) ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien. Je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir...

« ... Qui me donna ce mâle élan ?... *Ceux avec qui je vivais : mes auteurs favoris.* J'étais chaque jour attiré davantage vers cette grande société. Je faisais hâte pour leur revenir... » (*Ma Jeunesse*, p. 99).

V. également, dans « *Les Temps Innocents* », d'Emile Henriot, la révélation de la littérature à un enfant par la lecture de « la bataille du Macar », dans *Salammbô*, et la naissance de sa vocation littéraire (p. 277).

(3) Le *Télémaque* obtient d'ailleurs la faveur à peu près unanime des enfants. Cf. *Marie-Claire :* « J'aimais ce livre, il était pour moi comme un jeune prisonnier que j'allais visiter en cachette. Je l'imaginais vêtu comme un page et m'attendant assis sur la solive noire... » (du grenier où elle le cache) (p. 158).

— « *Les Deux Ingénus* » : « ... J'eus plus de plaisir à lire Télémaque... Il y avait entre la déesse et moi une parenté d'infortune, puis j'aimais l'antiquité, ses fables, ses temples et ses Dieux nus... » (p. 123).

— Cf. également Pierre LOTI. *Le Roman d'un Enfant* (p. 12). « ... Comme devoir de vacance on m'avait simplement imposé de lire *Télémaque*... C'était dans une petite édition du XVIIIe siècle... Et, par extraordinaire, cela ne m'ennuyait pas trop; je voyais assez nettement la Grèce, la blancheur de ses marbres sous son ciel pur et mon esprit s'ouvrait à une conception de l'antiquité qui était bien plus païenne sans doute que celle de Fénelon : Calypso et ses nymphes me charmaient... »

Ce sont là d'assez beaux titres à la reconnaissance des enfants que les satisfactions sentimentales et les bénéfices intellectuels procurés par les livres. Encore une fois, il y a livres et livres, et tous ne sont point bons pour l'enfance. En tout cas, utiles ou dangereux, passionnants ou seulement agréables, jamais indifférents, « instituteurs » et conseillers — même lorsqu'ils ne traitent que des puérilités — les livres qui complètent et prolongent l'action de l'école, méritaient bien, semble-t-il, qu'on leur accordât, dans cette étude, quelque considération. Car leur enseignement, si divers et si puissant, doit être estimé autant que celui des maîtres les plus persuasifs et les plus prenants.

CHAPITRE VIII

L'enfant et le milieu religieux

I. — **L'Enfant et le Sentiment religieux.**

II. — **L'éducation religieuse.**

I

L'ENFANT ET LE SENTIMENT RELIGIEUX

Parlant de l' « éducation » du sentiment religieux chez l'enfant, Rousseau écrit : « Si j'avais à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrais un pédant enseignant le catéchisme à des enfants; si je voulais rendre un enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme... L'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit; et il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire que, si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers [1]... »

L'auteur de l'*Emile* n'a point tort : l'enfant est, essentiellement, *réaliste* et très peu *mystique*. S'il regarde le ciel, ce n'est point pour que son esprit s'y perde en rêveries métaphysiques, mais pour que ses yeux de profane suivent là-haut la lente marche des nuages; la lune émergeant, croissant ou disque, de l'horizon; pour qu'ils admirent le scintillement des étoiles et leur poudroiement doré dans l'azur nocturne, à moins que ce ne soit, aujourd'hui, le vol étonnant de l'avion dédaigneux de la terre. L'enfant laisse à d'autres — est-il besoin de l'écrire ? — le soin de percer les mystères de la Divinité.

Et cependant, beaucoup d'enfants se révèlent, de bonne heure, sensibles à certaine ambiance particulièrement favorable à l'éclosion du sentiment religieux : grandir dans l'ombre d'une cathédrale, ou dans une ville qui attire, par ses sanctuaires, des foules de pèlerins, voilà une circonstance propice, plus d'une fois, à la formation d'une âme mystique. Tel est le cas du jeune Décadi, dont la « pieuse enfance » s'est passée dans ce Paray-le-Monial qui « comptait presque autant de couvents que d'auberges. Les prêtres s'y sentaient chez eux et couraient les rues en barrette. » Il y avait là, dit Paul Cazin, « de dangereux papelards et d'inoffensifs crétins », des dévotes passionnées et aussi des créatures exemplaires, des « âmes saintes ». La maison de Décadi ressemblait à « une étuve brûlante de dévotion »;

---

(1) *Emile*, livre IV. (Ed. Flammarion, p. 341).

sa mère « était une des femmes les plus pieuses de la ville, et la ville, une des plus pieuses de la terre » [1].

A peine Décadi porte-t-il la culotte qu'il suit assidûment toutes les cérémonies de l'église. Il figure, aux Fêtes-Dieu, en Saint-Jean-Baptiste. Inutile d'ajouter qu'il reçoit une éducation religieuse très poussée; très jeune, il prend le péché en horreur, car « on lui apprit à fouiller dans sa conscience quand elle était encore en gélatine ». De même que Pierre Loti enfant [2], il rêve de confesser publiquement sa foi et d'en devenir peut-être, par une grâce insigne, le martyr. Heureusement le grand-père de Décadi, vieil homme au cœur simple, à la foi pure, sans rides et sans hargne, corrige, par ses entretiens quotidiens, ce que l'ambiance cléricale insinuait en l'enfant de compliqué, sinon de tortueux »; il ramène Décadi « aux régions tempérées où la moyenne des humains est appelée à vivre... » A son commerce, l'enfant deviendra, comme le vieillard, « religieux sans être dévot... »

Cette influence d'un milieu naturel, pieux, cette action surtout de l'église ou de la cathédrale, sur l'âme enfantine, nous les trouvons attestées par beaucoup de romanciers : ainsi, pour Francis Jammes, « la béatitude, ...c'étaient mes stations à l'église. Les premiers cierges que j'ai vus brûler, entre mes paupières que je refermais à demi pour donner aux flammes l'apparence d'étoiles rayonnantes, ne s'éteindront jamais dans mon ciel intérieur... » [3] Inoubliables également sont les émotions ressenties par *l'Enfant chargé de chaînes*, lorsqu'il évoque le « petit garçon pâle » dont les yeux, au moment de la prière, « se levaient vers les mondes multipliés », et qui chantait, « de sa voix de soprano », les cantiques de sa première communion, ceux qu'il ne pouvait « entendre sans pleurer... » A la

---

(1) Paul CAZIN. *Décadi ou la Pieuse Enfance*, p. 23. C'est l'histoire, comme le dit le sous-titre, d'une « pieuse enfance » au cours de laquelle s'affirme, se développe un sentiment religieux très pur. D'instinct comme de vocation, l'âme de Décadi est « d'église », et c'est pourquoi ce roman, d'un auteur catholique, dégage le parfum, quelque peu anachronique, de ces histoires édifiantes d'enfants candidats à la vie dévote et à la sainteté. Plus d'un a, comme Décadi, rêvé des gloires de l'apostolat en lisant « Les Annales de la propagation de la Foi ! »

(2) Voir Pierre LOTI. *Le Roman d'un Enfant*, p. 122. Dans sa prime-enfance, l'auteur lut « le livre des grandes terreurs d'Apocalypse : *l'Histoire de la Bible*, et aussi des « lettres d'aïeux huguenots » qui lui communiquèrent « une indignation... au cœur contre l'Eglise Romaine... » « Comment, ajoute-t-il, ne pas être fidèle, après tout ce passé ? Il est bien certain que si l'Inquisition avait été recommencée, j'aurais subi le martyre joyeusement *comme un petit illuminé*... » C'est alors qu'il conçoit l'idée de se faire pasteur; puis, plus tard, répondant, sans s'en douter, à son goût pour l'exil, il rêvera de devenir missionnaire.

(3) *De l'Age divin à l'Age ingrat*, p. 26. — V. également André LAFON. *L'Elève Gilles*, p. 19.

cathédrale (de Bordeaux), le jeune François Mauriac « s'asseyait dans l'immense nef unique, ...au bout de laquelle le chœur s'élevait, si étroit, si mince, si pur, que sa grâce était comme féminime et d'abord faisait songer à la Vierge... » [1] Quant à Marcel Proust, il se souvient qu' « avec ses tapisseries de haute lice, ses objets précieux », l'église de Combray exerçait, sur son imagination d'enfant, un attrait singulier : elle était en effet pour lui comme « une vallée visitée des fées »; il sentait confusément qu'il y avait, en elle et autour d'elle, du surnaturel; que ce lieu sacré était bien « quelque chose d'entièrement différent du reste de la ville : un édifice occupant, si l'on peut dire, un espace à quatre dimensions, la quatrième étant celle du Temps... » Et cependant, cet édifice prestigieux était là, tout près; on aurait pu, après tout, la considérer comme « ses deux voisines, la pharmacie de M. Rapin et la maison de M^me^ Loiseau, qu'elle touchait sans aucune séparation »; pourquoi n'était-elle pas identique aux autres; « simple citoyenne de Combray qui aurait pu avoir son numéro dans la rue si les rues de Combray avaient eu des numéros... ? » Sans aucun doute; c'était à cause de ce surnaturel qu'elle recélait et qui rayonnait de ses vieux murs; car « il y avait... entre elle et tout ce qui n'était pas elle une démarcation que mon esprit n'a jamais pu arriver à franchir... » [2]

Ainsi l'enfant est loin d'être, en général, insensible à la poésie que dégagent, par leur air vénérable et leur caractère sacré, les édifices du culte [3]. Il apprécie, en outre, les bénéfices sociaux de la religion

---

(1) François MAURIAC. *Une Enfance provinciale*. (*Revue Hebdomadaire* du 12 décembre 1925).

(2) V. « *Du côté de chez Swann* », pp. 60 à 63.

(3) Anatole France, lui, est sensible au pittoresque de la chapelle de son collège; mais son âme n'est nullement mystique; il trouve les prêtres, comme M. l'Abbé Jubal, « prodigieusement respectables », ce qui ne l'empêche pas de nous présenter, avec un esprit irrévérencieux, cet excellent abbé, « une pincée de pointes dans la bouche », ornant, tel qu'un bon ouvrier décorateur, de guirlandes la niche de la Sainte-Vierge. (V. *Livre de mon Ami*, p. 135).

Sa Bible est, certes, pleine d'attraits pour le petit Pierre Nozière; mais ce n'est pas du tout le sentiment religieux qui incite l'enfant à lire cette charmante légende et à contempler ses naïves images. V. *Pierre Nozière*, p. 5. « ... Je garde un souvenir délicieux du potager dans lequel Jésus apparaissait à Madeleine... Que cela était aimable, mystérieux et familier !... »

Pour lui, « *le monde spirituel se confondait avec le monde sensible* ». Le Paradis terrestre doit ressembler fort au Jardin des Plantes. « Dieu le Père, Jésus, la Sainte-Vierge, les anges, les saints, les bienheureux, les âmes du purgatoire, les démons, les damnés n'avaient pas de mystère. Je savais leur histoire. Je trouvais partout des images à leur ressemblance... »

Très jeune, le petit Pierre entreprend, sachant à peine écrire, « un petit traité théologique et moral. Je le commençai en ces termes : « Qu'est-ce que Dieu... » (Il porte son œuvre à sa mère) « ... Tu dois mettre un point d'interrogation puisque tu demandes : « Qu'est-ce que Dieu ? » Ma réponse fut superbe : — Je ne le demande pas. *Je le sais...* » (*Le Petit Pierre*, p. 36).

qui assemble ses adeptes pour des cérémonies quotidiennes ou solennelles [1], assurant à ses membres une heureuse communion de l'esprit et du cœur. Isolé tout le long de la semaine dans les « hauts » de la Réunion, le petit créole Pierre Desrades attend avec impatience le dimanche et son office religieux, la grand'messe, cette « assemblée où se publie, dans le silence et l'encens, la vie de la ville ». Quelle joie éprouve l'enfant à pénétrer dans l'église, qui « présente l'ordre brillant d'un beau salon ! » Quel orgueil aussi ! « ...Aussi loin que je vivrai, je doute pouvoir jamais jouir d'une fierté égale à celle que j'éprouvais à sortir de voiture devant l'église... » Car cette rencontre dominicale des catholiques de l'Ile leur permettait, en face des indigènes, de marquer le prestige du maître sur ses sujets : « ...Je percevais toute la supériorité de raison et l'autorité sociale que la religion confère sur les indigènes : je me sentais privilégié... » Et M. A. Leblond remarquent que, dans cette colonie « neuve de trois siècles », la religion est seule à « conférer un passé » à ces colons qui n'ont « pas d'histoire ». « ...A Saint-Pierre, on ne donnait guère de bals, les divertissements manquaient : l'église fut toujours le seul lien où l'on pût se connaître, s'élire et s'unir !... » [2]

Pierre Desrades semble bien avoir, dans son enfance, goûté surtout ce que Drieu La Rochelle appelle « *les joies sociales de la religion* ». La foi du jeune créole ne manque cependant ni de ferveur ni d'enthousiasme. Celle de l'enfant d'*Etat Civil* [3] est beaucoup plus terre à terre; ce petit bourgeois a, tout au plus, goûté « ce qu'il y a de propret dans la vertu »; il « déteste le péché comme un pli à une conduite unie »; du reste, la piété de sa grand'mère, celle de ses maîtres, ne sont point « désintéressées. On me disait : » Prie, aime Dieu, pour être bon. Sois bon. » — Mais on ne m'exhortait guère à l'amour pour ses vertus propres... »

En somme, cette religion, telle qu'elle est enseignée et pratiquée dans l'entourage du jeune Cogle, exige surtout l'observance facile d'un code social, d'un rituel mondain; aucune inquiétude, ni aucune

---

(1) Voir Marie GASQUET, *Une Enfance provençale*, au sujet des bienfaits sociaux de la religion, le chapitre intitulé : « *L'amitié de Noël* », p. 95. — Voir également dans *Mansour* (François BONJEAN et Ahmed DEIF) la description de cérémonies rituelles, à l'époque du Ramadan, et l'impression qu'elles causent à l'enfant, p. 100. — V. aussi pp. 38-62.

(2) M. A. LEBLOND. *Anicette et Pierre Desrades*, pp. 8 à 14. L'influence de la religion sur Pierre Desrades et son cousin Vincent est telle qu'ils ne rêvent qu'à la prêtrise, la fonction pastorale étant doublement prestigieuse : les pompes de l'Eglise font du célébrant à l'autel une sorte de demi-dieu qui règne sur la foule prosternée; d'autre part, son ministère sacré se double d'une fonction aussi importante, d'un magistère social, aux Iles notamment.

(3) *Etat Civil*, p. 121.

allégresse, ni aucun désir du cœur. Seule, et pendant quelques mois tout au plus, une sèche curiosité de l'esprit qu'intrigue le problème du divin. A penser à Dieu, l'enfant mit en effet tout ce qu'il possédait d' « attention intellectuelle » [1]; peut-être, son intelligence en éveil attendait-elle, de la révélation espérée, un remède contre la « médiocrité quotidienne », une libération des banales prescriptions du culte. Son âme n'eût sans doute pas demandé mieux que de ressentir les joies de l'extase. Or, il l'avoue en toute humilité, tout au long de son enfance, il a « ignoré l'amour de Dieu ». C'est, dirait l'Eglise, qu'il lui manquait l'ingénuité de l'esprit et celle du cœur, moyennant quoi, « pliant la machine », faisant taire la raison, l'âme peut connaître Dieu par une intuition privilégiée. Ainsi Michelet enfant, poussé par il ne sait « quel instinct solitaire », à lire l'*Imitation*, déclare qu'il ne put « aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ », mais que, néanmoins, il « sentit Dieu » [2].

Le petit garçon qu'Edmond Fleg nous présente dans l'*Enfant Prophète* [3] possède, contrairement à celui d'*Etat Civil*, une âme foncièrement religieuse; cette nature mystique est tourmentée, sans relâche, par le désir de connaître et d'aimer un Dieu. Mais quel Dieu ? se demande ce petit Israélite, celui des Chrétiens ou celui des Juifs ? Le Dieu d'Abraham, ou Jésus ? Douloureux problème, car, enfant d'une famille non-pratiquante, grandi dans un milieu *a-religieux*, il se trouve seul engagé à rechercher cette divinité mystérieuse. Personne, parmi les siens, ne peut l'aider. Et pourtant, il veut comprendre ! Comprendre d'abord ce que c'est, exactement, qu'un *Juif*. Car ce terme est bien obscur pour un petit Parisien dont le bisaïeul « vendait du drap rue Turbigo, sous Louis-Philippe », et qui ignore tout de l'histoire de sa race. ...Hébreux ? Juifs ? Il paraît que « c'est la même chose »; « une toute petite peuplade » qui dénigrait les dieux des autres; qui annonçait, par la voix de ses prophètes, un « Messie » vengeur. Mais « où sont-ils, ces Hébreux ?... Qu'est-ce que ces Hébreux ?... Qu'est-ce que ces Juifs ?... »

---

(1) *Id.* Voir p. 31. L'enfant explique sous quelles espèces il se représentait Dieu : « Ma mère me parlait de Dieu et ne craignait pas de le rendre sensible à mes yeux... Ce matin-là, un beau vieillard m'apparut, je m'élançai vers lui comme vers mon grand-père. Mais il cessa d'être. J'annonçai avec une fierté tranquille que j'avais vu Dieu, à ma mère qui fut étonnée. Puis je n'y pensai plus. La Vierge se confondait avec la douceur de maman et j'avais une indifférence hostile pour Jésus, cet autre enfant... »

(2) V. *Ma Jeunesse*, p. 37. « ... Dans les détresses extrêmes où nous nous trouvâmes, je ne sais quel instinct solitaire me poussa à ouvrir un livre de piété (*l'Imitation*)... Je ne lisais pas, j'entendais..., comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... »

(3) Edmond FLEG. *L'Enfant Prophète*, p. 33.

Stimulé par son ardente curiosité, il interroge les Livres qui prétendent savoir; lequel annoncera la bonne nouvelle ? Voici l'Evangile : rencontre de Jésus; révélation qui est un enchantement; poésie des miracles; mais, bien plus, miséricorde infinie promise par le Galiléen à tous les hommes de bonne volonté; ravissement de se sentir si près du Père qui écarte la foule pour laisser venir à lui les petits enfants. « ...J'aurais aimé Jésus sans ses miracles... Quand il disait : « Aime l'Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir »; quand il disait « Aime ton prochain comme toi-même », avait-il besoin de miracles ? Et quand il disait... Que j'aurais voulu être là pour l'entendre, Jésus, ta voix si douce ! *Que je t'aurais aimé, si je t'avais connu !...* » [1]

Mais le petit Juif ne connaîtra pas Jésus; il ne *peut* pas le connaître, puisqu'il vient d'apprendre que ce sont les Juifs qui ont immolé Jésus sur la croix. Alors, comme le Rüben des frères Tharaud [2], l' « enfant prophète » va être obsédé par « l'ombre de la croix »; son âme se courbera sous le terrible opprobre qui, depuis la scène du Golgotha, pèse sur sa race. Et c'est une hantise de tous les instants, car la Croix menaçante se dresse, véritable hallucination, chaque nuit, sur son sommeil plein de cauchemars, « Je la vois, cette Croix !... J'ai peur de la voir, cette Croix !... » Maintenant, c'est Jésus qui passe, harassé sous le faix de la croix maudite; une femme le soufflette à chaque pas; un enfant crache sur la face du supplicié... « Et je regarde encore... L'homme qui cloue au poing droit, c'est papa ! La femme qui cloue au poing gauche, c'est maman ! Et aux pieds, l'enfant qui cloue, c'est moi !... »

Désespéré, l'enfant interroge un vieux prêtre. Il est trop tard, aujourd'hui, répond en substance celui-ci, pour que l'enfant se fasse chrétien; plus tard, qu'il revienne, si vraiment Dieu lui a donné la foi ! En attendant, placide et assez méprisant, il conseille : « Soyez juif, mon petit, soyez juif !... »

Mais enfin, comment être, comment « devenir » « juif » ? Si l'enfant se confie à ses parents, ceux-ci de sourire à cette prétention un peu folle qu'il a de vouloir faire sa première communion israélite — sa Bar-Mitzwah. Ils ne pensaient pas avoir mis au monde un petit illuminé. Enfin ! S'il y tient !... Ils accèdent à sa demande; mais, indulgent et railleur, le père n'oublie pas d'ajouter : « La nostalgie du Ghetto, ça te passera... »

---

(1) *Id.*, p. 47.

(2) J.-J. THARAUD. *L'Ombre de la Croix.*

Pour subir sa Bar-Mitzwah, l'enfant prie le rabbin Lobmann de vouloir bien l'instruire. Mais que lui enseigne le rabbin ? Des mots ! Il n'y a rien à comprendre; seule, la mémoire doit s'exercer, se faire la servante fidèle des textes sacrés et de leur lettre... « ... Qu'est-ce qu'un Juif doit croire ? » demande l'enfant. — « Ça, par exemple, répond le rabbin, on ne m'a jamais demandé ! Qu'est-ce qu'un Juif doit croire ! Voilà quarante ans que je fais le Bar-Mitzwé : ça, meneschoumé ! (vraiment !) personne ne m'a jamais demandé !... »

Allons, il n'y a rien à apprendre du rabbin Lobmann ! Mais aussi « l'enfant prophète » n'est-il pas bien ambitieux ! Il veut connaître la *Loi !* Or, remarque narquoisement son camarade Styrinovsky, qu'est-ce, au fait, que cette fameuse *Loi* ? un appareil rébarbatif, compliqué jusqu'à l'invraisemblance, d'ordres et d'interdictions; des prescriptions du plus mesquin réalisme; aucun idéal ne domine ces commandements et ces défenses. La Loi, c'est « te fourrer des ficelles de cuir autour des tempes et du bras gauche — et coudre des franges bleues aux quatre coins de ton gilet de flanelle — et clouer un petit étui de fer au montant de ta porte, et dire ton *schema* chaque matin et chaque soir, et réciter cent bénédictions par jour : en te levant et en te couchant, en mangeant et en buvant, en sortant et en rentrant, quand tu te portes bien et quand tu te portes mal, quand il fait beau et quand il fait froid, quand tu vois un chien et quand tu vois un roi, etc..., etc... » [1]

Oh ! c'est peu de chose que cette Loi : seulement « *six cent treize commandements*, mon cher : trois cent soixante-cinq qui défendent et deux cent quarante-huit qui ordonnent... »

Mais pourtant, l'Ancien Testament ne comporte-t-il pas autre chose que ce règlement minutieux et insipide ? N'égale-t-il pas, en beauté, l'Evangile ? Ne dépasse-t-il pas aussi, sur ce point, les meilleures des œuvres anciennes et modernes ? Le Dieu d'Abraham et de Moïse n'est pas seulement, par le truchement de ses prophètes, de ses commentateurs, de ses rabbins qui, les uns et les autres, l'ont peut-être trahi — il n'est pas seulement un morne et médiocre législateur ! C'est vraiment un Dieu ! Il est « partout dans le monde ! et partout hors du monde ! » l'enfant le *sent* bien, de tout son cœur croyant. Et ne serait-ce pas lui, tout innocent qu'il soit, que le Dieu de ses pères aurait, en fin de compte, choisi pour quelque neuve et prophétique mission ?

---

(1) *L'Enfant Prophète*, p. 153.

Alors, renonçant à entendre l'Evangile pour lequel il ne fut point préparé; renonçant, par contre-coup, à l'affection que lui porte Mariette, la petite chrétienne; renonçant à suivre la Loi, pourtant si séduisante, de l'Eclaireur [1], l' « enfant prophète », ainsi dégagé de toute obligation rivale, va-t-il trouver enfin, dans la soumission à un Dieu nouveau, celui de « la Paix et de la Justice », sa voie spirituelle et l'apaisement de son cœur ? « ...Je veux faire ce que le bon curé m'a dit, ce que Jésus m'a dit : je veux être Juif. Je veux leur rappeler leur Messie, le Messie de la Paix et de la Justice, pour que leur religion soit la religion du Messie ! Pour que tous les hommes soient un jour les prophètes du Messie. Et qu'il vienne, qu'il vienne, le Messie !... »

Mais les parents comprendront-ils ? Songeant au sourire sceptique de son père (« Savez-vous quel métier mon fils a choisi ? Il veut se faire prophète !... »), l'enfant, inspiré par ce néo-judaïsme dont il se croit le créateur et le porte-parole, arrête là sa confession. Dans le secret de son cœur, jusqu'au jour où il sera un homme, il garde ses souffrances morales et son mystique espoir.

Ce livre est certainement le roman le mieux documenté que nous connaissions quant à l'action du sentiment religieux sur une âme d'enfant. Cas singulier d'ailleurs, l'enfance n'étant aucunement la saison du mysticisme ni celle de la spéculation métaphysique. Il est peu d' « enfants prophètes ». Et si Pierre Nozière rêve, à l'instar des héros de sa *Vie des Saints*, de vivre en anachorète au Jardin des Plantes; s'il arrache, « à l'exemple du bienheureux Labre », la plume de son chapeau; s'il se fait un cilice du crin d'un vieux fauteuil; s'il s'entraîne aux austérités de la vie des « hommes du Seigneur », c'est, à coup sûr, beaucoup moins pour témoigner de sa foi chrétienne, que pour devenir célèbre et pouvoir mettre sur ses cartes de visite : « Ermite et saint du calendrier... » [2]

---

(1) Cet enfant en quête d'une religion, d'une *Loi*, avait en effet cru la trouver dans les commandements de l'Eclaireur; lui aussi est devenu Eclaireur; adepte de cette religion nouvelle qui séduit plus d'un cœur d'enfant, il prépare sa *Promesse* avec autant de ferveur qu'une première communion. Il se répète les règles sacrées : « L'Eclaireur n'a qu'une parole. L'Eclaireur est loyal et chevaleresque. L'Eclaireur se rend utile et fait chaque jour une bonne action... » Oui, ajoute-t-il, « elle est belle, leur Loi... Mais qu'est-ce qui me manque là-dedans ?... C'est vrai qu'elle est belle, leur Promesse... Mais une Communion ?... Dieu, où est Dieu, dans tout ça... » (p. 103).
Ainsi la Loi de l'Eclaireur ne saurait suffire à l'âme assoiffée d'idéal; celle-ci est bientôt déçue par ces commandements rigides et qui manquent de spiritualité : « ... Eclaireur de France, oui, c'était beau... Mais Eclaireur d'Israël ! Eclaireur du monde ! ... » (p. 189).

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 65.

II

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

Abordons maintenant le chapitre de l'éducation religieuse : louée par les uns, critiquée et même honnie par les autres, cette éducation a, plus d'une fois, retenu l'attention des romanciers. Les premiers souscriraient sans aucun doute à la déclaration de Renan, lequel rend un reconnaissant hommage à ses maîtres du collège de Dol : « ...Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. » Leurs propos étaient autant d'oracles. Et, auprès de ces hommes vénérables, Renan pense avoir eu le bonheur de connaître « la vertu absolue » [1]. De même, dans *La Relève du Matin*, Henry de Montherlant célèbre lyriquement l'éducation que lui donnèrent les Pères de son collège; il exalte la « délicatesse, la dignité et la douceur » de l'école catholique; il nous montre les prêtres, « guérisseurs olivâtres »; « une paternité douloureuse remuait au fond de ces hommes condamnés à être appelés : « Mon Père... » [2]. Cette amitié envers l'enfance, ce dévouement intelligent qu'au dire de certains romanciers, marquent, dans leur tâche éducatrice, les maîtres ecclésiastiques, nous les rencontrons également signalées par Paul Cazin; son Décadi a reçu, du Père de la Sorbière, un solide enseignement religieux et profane; le Père, âme avisée et indulgente, « savait tout, comprenait tout, expliquait tout [3] ». Il lui arrivait d'être sévère, mais aussi, d'autres fois, « infiniment amusant ». Auprès de lui, l'enfant éprouvait « une joie très pure, faite de tendresse et d'admiration... »

Le même sentiment de reconnaissance à l'égard des éducateurs ecclésiastiques s'exprime encore dans les romans de Ferdinand Fabre, notamment : *Mon Oncle Célestin*, *Julien Savignac*, *Monsieur Jean*.

---

(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Ed. Calmann-Lévy, p. 12.

(2) Henry DE MONTHERLANT. *La Relève du Matin*, p. 78. — Voir également Henri BRÉMOND. *L'Enfant et la Vie* (Paris, 1924), notamment son Etude : « Le Roman d'un Collégien », p. 243, à propos du roman de Louis DIMIER : *La Souricière* (Paris, 1901). — Voir encore VALÉRY-LARBAUD. *Fermina Marquez*.

(3) *Décadi*, p. 70.

Dans tous ces ouvrages, apparaît le neveu du curé [1], « Monsieur le Neveu », comme l'appelaient les paysans cévénols. C'est un petit personnage dont les traits, maintes fois esquissés, ne manquent pas de charme. Elevés dans le calme de presbytères languedociens par des prêtres rustiques à cheveux blancs, ces enfants croissent, en âge et en sagesse, balbutiant l'*Epitome* et le *De Viris* sous la direction d'oncles vénérables. Enfances studieuses; enfances agrestes aussi, car elles s'épanouissent au milieu des garrigues ou des causses aux âpres décors. D'honnêtes et autoritaires servantes gouvernent la cure, choyent « monsieur le neveu » et le gourmandent tout en rapetassant les vieilles soutanes et les blouses pleines d'accrocs [2]. D'une telle éducation, pieuse et douce, sérieuse sans austérité, les « neveux de curé » de Ferdinand Fabre gardent un souvenir ému qui reparaît dans des pages restées d'une très grande fraîcheur.

*
* *

Mais nous voici dans l'autre camp des romanciers, ceux qui s'efforcent, par leurs ouvrages, de démontrer que l'éducation religieuse — ou plus exactement, une certaine éducation religieuse — exerça une influence malheureuse, voire néfaste, sur l'âme de leurs jeunes

---

(1) Dans notre littérature touchant l'enfance, il existe un véritable type de « neveu de curé » amplement illustré par Ferdinand Fabre (voir à ce sujet l'article de Jules LEMAÎTRE. *Contemporains*, 2e série, p. 297) et qui a été souvent étudié par les romanciers : par exemple, par Octave MIRBEAU. (*L'Abbé Jules*). — Benjamin CRÉMIEUX. (*Le Premier de la Classe*). Jacques Vingtras le réfractaire est lui-même un « neveu de curé ». Et les quelques pages que Vallès a consacrées à cet humble desservant d'une cure auvergnate, qui fut bon pour l'enfant malheureux, sont à peu près les seules qui, dans ce livre amer, soient écrites d'une plume attendrie et reconnaissante. — V. *L'Enfant*, p. 152. « Il n'était pas beau, mon oncle, mais il était bon. Je savais qu'il sentait que j'étais malheureux chez nous et qu'en le quittant je perdais de la liberté et du bonheur... »

(2) Il convient d'ajouter que l'atmosphère de ces cures n'est pas toujours d'une quiétude idyllique; le pasteur reçoit, plus d'une fois, des visites de confrères fielleux ou violents. Sournoisement, le diable se glisse parfois au presbytère, sous les espèces du terrible Abbé Tigrane; du grand Sauvageol le tentateur (n'a-t-il pas quelques-uns des traits du Grand Meaulnes ?); sous les apparences gracieuses de ces fillettes : Méniquette, Merlette, Marie qui sont, pour ces enfants de chœur, les séduisantes et dangereuses figures que prend, quand il veut plaire, le Péché. Mais alors, quelle ingénuité dans leurs remords ! Quelle innocence dans leur confession ! et comme leur humiliation est sincère !

« Voyons ! se dit le neveu de l'abbé Fulcran, quels sont mes manquements graves, soit en *pensées*, soit en *paroles*, soit en *actions*, soit en *omissions*... » Il n'a pas grand mal quand il avoue avoir bu une gorgée du Frontignan destiné au saint sacrifice de la messe; la confession devient beaucoup plus dure lorsqu'il lui faut dire les « distractions » que lui cause Merlette; aveu pénible : « Mon Dieu ! je suis le neveu de M. l'Abbé Fulcran qui est un saint; mon Dieu, venez à mon secours; sauvez-moi du *serpent*, puisque la femme est un *serpent*, et que « la fille est le commencement de la femme », aux termes des Livres Saints !... » (*Monsieur Jean*, p. 29).

héros. Ils critiquent, en premier lieu, les procédés dont usent d'ordinaire les éducateurs ecclésiastiques dans leur enseignement. On se souvient que l' « enfant prophète », interrogeant avidement le rabbin Lobmann, souffrait de ne rencontrer en lui qu'étroitesse de pensée, indifférence du cœur, respect servile de la règle.

Mansour, l' « enfant d'Egypte », devenu grand, adresse à l'enseignement coranique les mêmes griefs. Ce petit Mansour était pourtant une âme que le Coran eût pu conquérir; il semble prédestiné, par son ascendance paternelle, à devenir, comme son oncle, un savant commentateur du Livre — un « *Cheikh* ». « Je sens, je crois fermement, dit-il, que je ne suis pas comme les autres; que, descendant de notre Prophète et petit-fils d'un saint, j'ai en moi quelque chose de vraiment particulier... » [1] Aussi bien, pressentant pour lui un illustre destin, les fidèles viennent-ils, lorsque l'enfant paraît au milieu d'eux, lui baiser la main; car Mansour suivra, sans aucun doute, la voie glorieuse tracée par l'ancêtre El Cheikh El Kébir.

Or, mis au *Kouttâb*, l'enfant d'Egypte ne tarde pas à s'y déplaire; tous les garçons qui suivent cette école coranique doivent apprendre par cœur, en psalmodiant, sourate après sourate, l'énorme Livre. Et Mansour en arrive à détester cette étude monotone d'un texte interminable auquel il ne comprend rien. Il méprise « la foule de ses condisciples accroupis lisant leur leçon très fort sur l'ardoise qu'ils tenaient à deux mains, en imprimant à leurs échines, pour marquer le rythme, un incessant va-et-vient... » D'ailleurs, aucun de ces quarante enfants n'apprend la même leçon. Et Sayidna, le maître, se contente de surveiller, de châtier les turbulents, de faire réciter, grave et « immobile sur sa peau de mouton ». Le matin, l'après-midi, « à l'heure où la ville entière faisait la sieste, il fallait, sans une pause, à pleine voix, toujours lire... » Enfin, à quatre heures, la prière dite, ayant baisé la main du Cheikh, Mansour rentrait chez lui, « presque aussi bête au retour qu'à l'aller... Déjà l'horrible monotonie de la vie pesait à mes épaules... Je détestais le Kouttâb, je détestais le monde, la vie... » [2]

---

(1) F. Bonjean et Ahmed Deïf. *Mansour* (pp. 56-62). C'est l'histoire, très attachante, d'un enfant à l'âme tendre, à l'esprit réfléchi, et qui cherche, à travers mille difficultés créées par le milieu profondément religieux où il est né et où il vit, sa véritable destinée : sera-t-il un *cheikh*, savant et vénéré, ou l'un de ces *effendis* qui, délaissant les coutumes et la Loi de ses pères pour adopter les usages d'Occident, deviendra fonctionnaire ? Grave débat, qui n'est pas encore, aux dernières pages du livre, résolu, alors que Mansour va entrer à la célèbre Université d'El Ahzar.

(2) *Id.*, p. 51.

On conçoit aisément qu'une éducation aussi morne et inhumaine, qu'une pédagogie aussi nulle, désespère l'enfant qui s'y voit, et pour combien d'années ! asservi. Et l'on comprend qu'ayant, au Kouttâb, puis à la mosquée, terminé le premier cycle, pourrait-on dire, de ses études, Mansour déclare se sentir « plus triste, plus inquiet que jamais... » Des cheikhs lui firent réciter des milliers et des milliers de vers. Ils lui ont présenté le Coran, l'immense Coran, comme une « grammaire » et non comme une Somme chargée de substance et radieuse de poésie ! (1) Mais lequel de ces cheikhs stupides et paresseux songea jamais à commenter le Livre sacré autrement qu'en vue de son sens littéral ? Lequel de ses maîtres a lu et senti le Coran, comme il lit et sent lui-même, le jour où *l'esprit* enfin découvre « l'air pur, glacé » des sourates; « médite profondément sur (leur) accent impétueux, catégorique... C'est l'avant-goût du Paradis, la brise qu'on respire soudain aux approches de la mer... »

Maintenant qu'il est initié, Mansour, devenu étudiant, va essayer, à El Azhar, de regagner le temps perdu. Mais combien de ses camarades, abêtis par le Kouttâb, seront désormais des sectateurs bornés, des croyants à formules, des machines à prières, des *suivants* fanatiques et non des disciples conscients du Prophète !

Laissons le Coran pour la Thora, le Kouttâb pour le Héder, et quittons Mansour pour suivre Rüben, le jeune héros de *L'Ombre de la Croix*. Rüben appartient à une lignée de savants talmudistes; dès sa plus tendre enfance, il fut l'élève du rabbin: mais au héder hongrois comme au Kouttâb égyptien, dans cet « antre de science hébraïque », les petits Juifs ne font qu'ânonner la langue sacrée. « Il suffit d'en savoir les signes, d'en connaître par cœur les versets, de les lire, de les psalmodier suivant la cadence éternelle. Et les jours et les jours s'écoulent dans le balancement inlassable et la mélopée criarde, sous la menace de la gaule qui réveille celui qui s'endort, active l'indolent et va porter de loin, jusqu'au fond de la salle, cet avertissement : sois attentif à ton travail sacré, car si tu ajoutes une lettre de trop ou si tu en retranches unes, tu causeras la perte du monde... »

Pourquoi cette soumission de tous ces enfants au joug d'une étude

---

(1) « ... Les dates que j'avais écrites en marge (du Coran) m'apparaissent comme des points de repère chétifs en face *d'une immensité extraordinaire*. Et je me disais qu'en effet ces pages n'étaient pas simplement du papier noirci ça et là, *mais tout un univers...* » (*Mansour*, p. 114).

aussi austère, aussi redoutable voire ? C'est que le héder, tout comme le Kouttâb, ne fait pas de différence entre l'étude et la prière : pour un petit chrétien, apprendre à lire est une tâche banale, sans aucune préoccupation d'ordre religieux. Pour un petit Juif, apprendre à lire, c'est bien autre chose, « c'est apprendre la langue sacrée dans laquelle le Maître du Monde a donné sa loi à Moïse, cette langue dont chaque syllabe est un souffle même de Dieu, et dont le son le plus léger pourrait ébranler l'univers. *Apprendre à lire, c'est prier...* » Dès lors, toutes les heures du jour doivent être consacrées à l'étude de la Thora. L'enfant juif ne connaît ni le repos ni la gaîté des récréations, pas plus qu'il n'aperçoit et ne sent le pittoresque de la Nature; exigeante, insatiable, la Thora accapare les moindres loisirs de Rüben et obnubile, de ses pages jaunies, le regard de l'enfant. Car le Ghetto ignore les fleurs, les fruits des champs, le mugissement du torrent, la rumeur du vent dans les branches. Il les ignore, et les veut ignorer. Aussi les yeux de l'enfant juif sont-ils fermés, ses oreilles sont-elles sourdes. « Ah ! ce n'est pas en vain qu'il est écrit dans le Talmud : « Celui qui se détourne de l'étude de la Loi pour dire : « Que cet arbre est joli ! Comme ce sillon est bien tracé ! celui-là a mérité la mort !... » [1]

Du reste, l'univers est « infernal »; bien audacieux serait l'enfant qui, bravant la défense de la Loi, arrêterait curieusement son regard sur le Monde peuplé d'êtres dangereux : le chien aboie, « le porc s'élance sur vous comme une bête féroce »; les poules et les oies elles-mêmes vous menacent. En outre, d'innombrables « esprits » surveillent chaque geste de l'enfant et ses plus infimes pensées, toujours prêts à le châtier s'il contrevient à la moindre règle de la religion. Il y a enfin les « méchants enfants chrétiens », plus mauvais encore que l'Univers maléfique, et qui redoublent d'arrogance et de cruauté au moment des fêtes rituelles; alors, ces hérétiques, après avoir, toute une nuit, adoré « une poupée, un âne, un bœuf et une étoile », s'en viennent provoquer les petits Juifs en leur chantant « la sinistre chanson du lard ». Mais plus encore que la Nature, les bêtes, les goym, Rüben redoute les terribles croix que les chrétiens ont dressées à tous les carrefours, ces croix dont l'ombre étend sur la campagne hongroise son funèbre et menaçant symbole. On lui a dit cent fois que tous les « malheurs des Hébreux viennent de cet homme pendu à ces grandes Croix de bois...; que le Seigneur punit le Juif qui

(1) J.-J. Tharaud. *L'Ombre de la Croix*, p. 142

ose y jeter les yeux, et que, pendant quarante jours, il n'écoute plus ses prières... » Or, un jour de bravoure insensée, à moins que ce ne soit curiosité démente, Rüben s'est permis de regarder l'une de ces croix; il a omis de prononcer aussitôt le rituel : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion ! » Et c'est pour ce grave oubli qu'il mourra. Il meurt aussi pour avoir offert sa vie en holocauste au Dieu d'Israël, afin que soit conservé à la science talmudique son grand-père, le savant Sofer. Il meurt enfin, plus simplement, parce que l'éducation religieuse qu'il reçoit a tué en lui la jeunesse, la gaîté, la joie de vivre. Il s'étiola dans l'ombre méphitique du héder. La Nature s'est vengée d'être ainsi bafouée dans le corps et l'esprit de cet enfant prisonnier des vieux rites [1]. Mais, pas une fois, il ne se cabre (comme le faisait Mansour) devant son destin inhumain; la tradition, l'exemple, la leçon de tous les jours l'ont envoûté : il sera leur victime. Plus encore que Mansour enfant, Rüben ressemble à Joas élevé dans le Temple au milieu des lévites et sous la roide tutelle du Grand-Prêtre. Une telle éducation confère à ces enfants du sacerdoce un air compassé, angélique; ils sont déjà les élus d'une patrie surnaturelle; leur gravité, leur sagesse, leur perfection nous étonnent moins que la présence de ces « enfants de Dieu » dans le monde des hommes.

*
* *

Abordons les religions occidentales. L'éducation catholique ou protestante ressemble fort à l'éducation musulmane ou juive : toujours le dressage des catéchumènes, des disciples, en vue d'actes conformes aux rites; l'apprentissage de pratiques immuables; une discipline imposée aux âmes; une insuffisance d'idéal et d' « élévation ».

Rien de plus banal que le catéchisme : c'est, pour l'enfant des *Images Sentimentales*, seulement « une classe parmi les classes; la religion, une matière pédagogique parmi les autres... » Et cependant, bien que son initiation à la religion ait été, d'après lui, déplo-

(1) *Id.* « ... On distinguait chez la plupart (de ces enfants) quelque chose de trop éveillé, de hâtif, de déjà flétri, une rapidité, une excitation trop grande, des tics, des symptômes d'usure, de fatigue et d'épuisement... On sentait sur beaucoup de ces figures trop fines une fatigue immense, ancienne, posée là par les siècles, et telle qu'on n'en peut trouver que sur les traits d'enfants d'une très vieille civilisation... » (p. 32).
Cf. aussi *Mansour*, p. 100, au sujet des rigueurs du jeûne du Ramadan : « Je commence à jeûner. Je souffre la faim et la soif avec fierté... »

rable [1], que les diatribes de son père contre les prêtres l'aient « dépourvu des croyances respectueuses et sans contrôle », le héros de Paul Adam, effrayé par les « rencontres successives avec la Mort », redoutant l'au-delà, craignant « le juge et l'enfer », avoue avoir « couvé un puissant désir de croire ». Toutefois, à lui comme à ses camarades, à ces âmes « un peu émancipées », il eût fallu autre chose qu'une instruction réduite « à la lettre des paraboles, au petit Jésus frisé des crèches, aux prescriptions vulgaires de l'Eglise... » L'aumônier « ne dévoila rien à (leur) avidité de connaître ». Aussi, ce fut pour ces collégiens « *une déception navrante* ».

Dans le catéchisme, l' « Enfant d'Hier » n'a, lui non plus, rien vu qu'une leçon pareille aux autres leçons, qu'un cours où ce bon élève sera, ici comme ailleurs, premier. (« ...Je me fis un point d'honneur d'être un catéchumène modèle comme j'étais élève modèle... ») Il acquiert ainsi une « foi passive ». Pourtant si le catéchisme ne transporte point l'enfant et reste un enseignement superficiel, il contribue à « organiser à merveille » l'âme à laquelle il donne « une doctrine et une règle de vie... Je n'étais guère imbu d'esprit chrétien, mais j'étais admirablement préparé à la discipline catholique par l'éducation de l'Université, romaine et impériale comme l'Eglise. Le petit individu latin que j'étais s'y adapta, comme jadis le monde latin s'y est adapté... » [2]

Mais, encore une fois, bonne école de discipline religieuse, le catéchisme est impuissant à provoquer l'élan d'amour de l'âme, l'enthousiasme de la créature envers son créateur; et André Gide, au souvenir de son « cours » d'instruction religieuse, prouve qu'à cet égard les protestants ne sont pas plus favorisés que les catholiques [3]. Quelles heures grises, en effet, il passa à écouter le pasteur Couve, dont la voix monotone « coulait » inlassablement !

---

(1) Paul ADAM. *Les Images sentimentales*, p. 79. Il prétend que, tout enfant, sa curiosité fut alimentée par l'Histoire Sainte où il rencontrait, par exemple, dans les feuilles de figuier dont se couvrirent Adam et Eve, les plus impudiques des symboles... » (p. 26).

(2) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 75. — V. aussi *Rabevel*, p. 48 : « Au catéchisme comme à l'école il fut l'élève appliqué, artificieux et ponctuel qui s'assurait les premières places, les prix et l'estime des maîtres... »

(3) Dans les *Deux Ingénus*, par Horace VAN OFFEL, l'enfant exprime sa reconnaissance à l'église pour l'enseignement religieux qu'il y reçut; « à l'école on était, dit-il, hostile au rêve. Tout y était défini, mesuré, classifié. Tandis qu'à l'église, la présence et le mystère de Dieu se manifestaient encore... » Mais il s'agit ici, moins de catéchisme, que d'Histoire Sainte.

« Fastidieuses leçons, suivies de devoirs plus fastidieux encore [1]. M. Couve était orthodoxe jusque dans le ton de sa voix, égale et forte comme son âme; et rien ne rebutait plus ma frémissante inquiétude que son imperturbabilité... *Quelle déconvenue !...* » Au lieu d'une clarté sur le mystère chrétien, M. Couve lui apprenait « le nombre des prophètes et l'itinéraire des voyages de Saint Paul ! » Aussi devait-il être « *déçu jusqu'au cœur de l'âme* » [2].

Or, puisque la religion protestante laissait ce cœur d'enfant sans réponse qui satisfît son besoin de croire et d'aimer, André Gide eut la « naïveté » de demander au pasteur les explications que pourrait peut-être lui fournir l'Eglise catholique. « Cet excellent homme » lui apporta « un livre où la doctrine catholique se trouvait fort honnêtement exposée »; ce n'était ni une « apologie » ni un « pamphlet », mais un document d'une tiédeur désespérante, « aussi dépouillé qu'un constat, aussi morne qu'un exposé de M. Couve... » Alors, maintenant qu'il pense, comme Mansour, que seule la confrontation intime de l'âme avec les textes sacrés peut l'éclairer, l'enfant interroge lui-même la Bible; il la lit « avidement, gloutonnement, mais avec méthode... »; puis il ouvre l'Evangile et « trouve enfin la raison, l'occupation, l'épuisement sans fin de l'amour... » Mais nul témoignage d'écrivain n'illustre mieux l'inefficacité foncière des catéchismes et l'impéritie des catéchistes.

Quant à la confession, elle a maintes fois excité la verve, facile et dénuée de charité, sinon de vérité, des romanciers de l'enfance [3]. Rien de plus simple que de forger là-dessus de prétendus « mots d'enfant » [4]. D'en forger, et de noter ceux qui, pour être absolument

---

(1) Voir *Le Roman d'un Enfant*, p. 123. Pierre Loti avoue qu'il avait beau désirer la carrière de pasteur, voire, comme missionnaire, le martyre; — manifester une « foi d'avant-garde »; — se montrer « retors en arguments contre le papisme », il ne tarde pas à ressentir le froid que lui causait cette rigidité éducation protestante. « L'ennui de certaines prédications du dimanche; le vide de ces prières, préparées à l'avance, dites avec l'onction convenue et les gestes qu'il faut; et l'indifférence de ces gens endimanchés, qui venaient écouter, — comme j'ai senti de bonne heure — et avec un chagrin profond, une déception cruelle — *l'écœurant formalisme de tout cela !...* » V. aussi p. 137.

V. encore Paul ADAM. « ... La pénurie de l'idéal contenu dans les pages du catéchisme comblait mal les vœux de mon imagination... J'eusse été volontiers le soldat de la Légion Thébaine; au lieu que je me refusai à devenir un sacristain sans reproche... » (p. 84).

(2) *Si le Grain ne meurt*, p. 213.

(3) Sur la confession bienfaisante, puisqu'elle délivre le pécheur de ses fautes et assure à l'âme sincèrement contrite l'absolution, voir *André Cornélis :* « Quelle minute d'angoisse à en mourir (au bruit de la planchette que tirait le prêtre), mais aussi quelle douceur ensuite ! Quelle impression de suprême liberté, d'intime allégeance, de faute effacée... C'était le coup de bistouri qui vide l'abcès... » (p. 7).

(4) Voire de détestables calembours. Cf. par exemple Léon TREICH. *Histoires Enfantines* ». « Que dit le neuvième commandement ? — Le neuvième ? « *Le vrai dessert* ne désireras qu'en mariage seulement... »

authentiques, traduisent cet émoi, cette angoisse si compréhensibles du petit garçon ou de la fillette invités, dans l'inquiétante pénombre du confessionnal à faire, sans omissions, l'aveu de leurs fautes. Proposée à leur examen de conscience préalable, l'effarante liste des péchés, capitaux et banals, véniels et mortels, les stupéfie — à moins que les précoces esprits forts ne s'amusent à la parcourir, dans ses noms mystérieux, comme pour un jeu. Lesquels l'enfant va-t-il choisir, « puisqu'il faut avoir des péchés » ?... « Il y en avait là tant et de si obscurs sur le larcin, la simonie, la prévarication, la fornication et la concupiscence !... Cela ne laissait pas de m'embarrasser beaucoup », dit Anatole France. Plus intrépide, la Line de Séverine, et qui tient à plaire au Bon Dieu (« Y faut qu'y soit content ! » pense-t-elle), avoue au prêtre, déjà prête à la contrition : « Mon Père, je m'accuse d'avoir été « adultère » !... Le confesseur a dû sourire, à l'énoncé de cette faute inattendue; mais, en général, il accueille, d'un air indifférent et blasé, l'aveu des menues fautes dont l'enfance se rend coupable. D'une voix monotone, il donne les conseils utiles et énonce la pénitence. Il se montre plus sévère lorsqu'au lieu de rencontrer une âme innocente et simple, il a, devant lui, un esprit déjà subtil, un caractère prétentieux. Ainsi « l'Enfant d'Hier » est persuadé d'avoir commis un péché, celui d'aimer — d'une manière toute romanesque d'ailleurs — la sœur de son ami Georges. Mais comment déclarer une telle faute, « un péché d'homme ! » Après avoir beaucoup hésité, il se rend enfin au tribunal de la pénitence, « tout languissant d'amour et de piété ». Selon l'usage, son confesseur l'encourage en termes banals. L'enfant veut-il qu'on lui pose des questions ? « Je répondis assez sèchement que non. Je m'aperçus qu'il avait hâte d'en finir; cela me piqua, et je n'éprouvai plus la moindre timidité. Je me mis tranquillement à lui exposer l'état de mon âme, en termes si mesurés, si choisis, si justes que j'en fus moi-même frappé !... »

Le prêtre ne l'était pas moins; à écouter cette singulière confession, il ne dissimulait pas son ironie. « Il souriait, malgré la sainteté du lieu !... Dieu même ne me comprenait pas !... » Dépité, l'enfant se raidit contre le prêtre qui lui rappelait qu'au lieu de tant insister à propos d'une « faute chimérique », ce coupable imaginaire aurait dû bien plutôt se soucier de ses péchés habituels, de ses « petits péchés d'enfant ». Blessé dans sa vanité, il se retire du confessionnal, « digne, mais désolé » [1].

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 89.

L' « enfant d'hier » manque d'humilité réelle; sa contrition n'était qu'apparente; au fond, il « tenait » à « son péché », et, à l'analyser et à le décrire, il n'était pas sans prendre quelque malin plaisir que le prêtre, rudement, dénonce. Toute l'ingéniosité que met l'enfant à s'accuser ne dit au confesseur rien qui vaille, car il « saisit cette occasion pour lui faire une théorie sur les mauvais effets du scrupule ». Comparaissant au tribunal de la pénitence, un être bien compliqué encore, c'est le fameux « disciple » de Paul Bourget. Demandons-lui son sentiment sur la confession, à lui dont le « roman » n'est qu'une longue confession pleine d'orgueil et qui ignore le remords. Ses petits péchés (lui) apparaissaient comme de vrais crimes, « lorsqu'il fréquentait, étant enfant, le confessionnal. L'aumônier du collège, le janséniste abbé Martel, avait d'ailleurs fait à ses élèves un tableau effarant de l'âme pécheresse et des châtiments éternels qui atteindraient infailliblement le réprouvé dans l'enfer [1]. Aussi Robert Greslou, « enfant imaginatif et nerveux », se présentait-il devant son confesseur, sincèrement repentant et convaincu qu'il se relèverait « pardonné, avec le délice d'une conscience lavée de ses taches ». Mais il n'était pas non plus sans goûter étrangement, « dans le décor du sacrement, dans le silence froid de l'église, dans cette odeur de caveau et d'encens qui la remplissait, dans le balbutiement de (sa) propre parole disant « mon Père », dans le chuchotement de la voix du prêtre répondant « mon fils » par derrière le grillage, une poésie de mystère qu'(il) percevait sans la comprendre encore » [2].

Et l'enfant en vient à aimer pour elle-même la confession, à rechercher la « sensation du confessionnal »; à se complaire « dans ces reploiements intimes, ...cette scrutation continue de (son) être le plus caché »; l'examen de conscience l' « intéresse à un degré tel que l'attrait de n'importe quel jeu devint nul à côté... » Mais, retenons bien cet aveu : il s'agit d'un *jeu* et non de l'acte hautement moral par lequel une âme sincère reconquiert, grâce au remords salutaire, le calme intérieur. Bienfaisante pour d'autres, — si l'on en croit l'Eglise — la confession, telle qu'il la pratique, est donc pour Robert

---

(1) « ... Ses yeux, quand il nous parlait de l'enfer..., dardaient des prunelles brillantes et soudain fixes, où passaient des visions d'épouvante... » Aussi « la peur de l'enfer s'exaltait en moi jusqu'à la folie... » (*Le Disciple*, p. 95). — V. encore J. DE LACRÉTELLE : *L'Inquiète Adolescence*, et son portrait de l'Abbé Gerboux, lequel apportait à cette tâche (de confesseur) l'esprit tâtillon et mesquin qu'il mettait en toute chose, sa dévotion morose, et un curieux sadisme cérébral... Par la hantise du péché, il conduisait ces âmes apeurées à la maladie du scrupule... » (p. 162).

(2) *Le Disciple*, p. 94.

Greslou un exercice singulièrement dangereux : à cet enfant — qui n'avait déjà que trop de penchant pour l'analyse intime — les examens de conscience, « où il entra vite plus de plaisir que de repentir », donnent un tour d'esprit « extrêmement ingénieux à découvrir des motifs singuliers derrière (ses) actions les plus simples... » Et il ajoute : « De me déchiqueter ainsi, l'âme me conduisait droit à préférer aux simplicités de la vertu les fuyantes complications du péché... » [1]

C'est là, assurément, une médiocre préparation à la communion, sacrement essentiel pour lequel la religion exige une âme pure et simple, une conscience sans trouble ni inquiétude, une confession sans réticences. Le « disciple » a passé ses journées de « retraite » à s' « analyser la conscience jusqu'aux moindres fibres »; à goûter, par anticipation, la joie qu'il devrait ressentir en recevant l'hostie sur ses lèvres. Or, le moment solennel venu, il éprouva au contraire « un frisson de déception navrante »; l'extase tant attendue, tant vécue d'avance, se dérobait; il ne restait en cette âme que le sentiment de son indigence et le spectacle de sa défaillance. « *Tu n'étais pas assez simple !* » dit plus tard à Robert « un camarade resté très chrétien ».

Et ce mot pourrait aussi bien s'appliquer à l' « Enfant d'Hier » qui aborda la table de communion, l'esprit gâté par une imagination complaisante, imprudemment prometteuse de jouissances sublimes. Il n'en fut rien : « Tout se passa le plus platement du monde... Dieu ne se révéla pas à mes sens, et je n'eus que des impressions ordinaires, au lieu du miracle que j'attendais... » [2] En fait, plus d'un enfant a été pareillement déçu par l'absence de la révélation désirée avec ferveur; même si son attention n'est pas, au cours de la cérémonie, accaparée par le décor inaccoutumé de l'église, les chants solennels, les « toilettes de l'assistance », le voisinage des petites vierges, encloses sous des voiles blancs », il ne connaît, dit Paul Adam, « au moment de l'hostie... que la sensation humble du pain azyme collant à sa langue ». Ce jour fut pour lui « d'une dévotion piteuse... » [3]

---

(1) *Le Disciple*, p. 95.

(2) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 93.

(3) Voir Henry Bataille. *L'Enfance Eternelle*. Il déclare avoir fait sa première communion avec zèle... « et connut, lui, cet état de grâce sans lequel les cerveaux d'enfants risquent de s'assimiler difficilement les mystères de la transsubstantiation... » Le *Grigri* de Mme Henriette Charasson est resté très froid le jour de sa première communion; « rien de la beauté du Sacrement n'est parvenu à Grigri » qui allait à la messe « comme il prend son bain » (p. 64). — Voir aussi *Rabevel*. La première communion de ce petit

Notons cependant le témoignage d'André Gide; si ce jour de la première communion ne fut « précédé d'aucune langueur », si la cérémonie « trancha peu, dit-il, sur (mes) habitudes », si l' « eucharistie ne (m') apprit une extase nouvelle, ni même n'augmenta sensiblement celle que déjà (je) savourais en (moi) », « de même, aucun retombement ne le suivit; tout au contraire, ma ferveur, après la communion, ne fit que croître... » Pendant plusieurs mois, André va connaître « une sorte d'état séraphique »; pour lui, c'est donc après le Sacrement que la grâce a produit son maximum d'efficace et lui suggère alors les méditations, les macérations qui lui permettent d' « atteindre l'extrême sommet du bonheur » [1].

Cette crise de mysticisme déclanchée par la première communion et surtout, on l'a vu, par les exercices de piété qui la précèdent, est, en somme, passagère; elle survit peu au sacrement et les communions ultérieures l'entretiennent difficilement; plus d'une fois d'ailleurs, déçu par la banalité de la cérémonie, l'enfant entre dans une ère de tiédeur religieuse et même de scepticisme. Ajoutons, en invoquant l'exemple de la *Chérie* d'Edmond de Goncourt, que l'exaltation religieuse de la première communion n'est pas toujours absolument pure : parvenue, non sans peine d'ailleurs, à l'état de grâce désirable pour recevoir l'Eucharistie, ce qui influença la fillette, c'est sans doute l'enseignement du catéchisme et de son confesseur, mais aussi un sentiment un peu équivoque, l'amour ambigu de cette petite fiancée du Christ pour « l'adorable Jésus », et « la langue chatouillante de la religion ». Car « la première communion est le premier amour de la femme, ...amour qui se pénètre de ce sentiment tout nouveau inconnu à l'enfance : la mélancolie, peut-être née de la succession des émotions douces et redoutables se dégageant des mystères et des cérémonies de l'Eglise... » [2] Mais un tel sentiment, fondé sur une secrète duplicité du cœur, ne peut durer; dans l'âme de Chérie, « sa religiosité d'un moment s'en (va) chaque jour, emportée par la mon-

---

comédien qui, la veille, avait commis deux péchés de marque (un vol et le meurtre d'un chien), fut particulièrement édifiante, et exploitée comme telle, par un habile archiprêtre (il déclare « qu'un tel enfant consolait de bien des misères les Serviteurs du Seigneur... »), t. I, p. 52.

— Dans l'*Inquiète Adolescence*, un « grand » interroge le petit Charles qui vient de communier pour la première fois : — « Eh bien, Charles..., un beau jour, n'est-ce pas ? Il baissa la tête... — Je croyais être heureux, si heureux... J'avais tant attendu !... Eh bien, tu sais, c'est terrible... j'ai honte... mais ça ne m'a rien fait..., rien ! Il répéta : Rien ! avec une sorte de désespoir... La première désillusion de sa vie, la plus grande peut-être... » (p. 172).

(1) *Si le Grain ne meurt*, p. 215.

(2) *Chérie*, p. 113.

danité peu ordinaire de sa vie d'enfant... » L'aventure mystique a seulement hâté l'avènement de la féminité dans le cœur de cette fillette.

***

Nous avons jusqu'ici envisagé l'éducation cléricale dans sa préparation aux actes essentiels de la vie religieuse. Il nous reste à parler de l'action de l'internat ecclésiastique sur les élèves qui lui sont confiés en vue de leur formation intellectuelle et morale [1]. Contre ces maisons d'éducation, Octave Mirbeau a, dans son *Sébastien Roch*, porté la grave accusation de corrompre les corps et les âmes de leurs élèves. Au collège des Jésuites de Vannes, Sébastien souffrit, non seulement comme nous l'avons vu (*Chapitre VII*) des brimades de ses camarades, de son isolement parmi ces fils de hobereaux ou de riches bourgeois; mais il est « marqué » par le vice d'un professeur pervers: surprise par les insidieuses entreprises du Père de Kern, l'enfance de cet innocent connaîtra une irrémédiable souillure. Dès les premiers jours de son séjour à Vannes, son confesseur, le Père Monsal, le gênait étrangement par ses questions indiscrètes [2], et Sébastien ressentait « pour cet homme qui était là, près de lui, la répulsion nerveuse, crispée, qu'on éprouve à la vue de certaines bêtes rampantes et molles... » Désemparé, dans sa solitude, l'enfant trouve bientôt dans le Père de Kern un maître qui s'intéresse à lui et s'institue « son éducateur dans les choses qu'il aimait ». Le Père « était plein de science, possédait toutes les qualités qui rendent délicieuses les leçons et font qu'on s'y attache par un double plaisir... »

Mais l'enfant ne comprend pas encore pourquoi, aux heures d'étude, le regard du Père, « un regard singulier, mêlé de sourires et de langueurs », est constamment posé sur lui. Ce « sourire énigmatique et possesseur » lui cause un secret malaise. Pendant ce temps, l'astuce sournoise et la stratégie savante du Père de Kern enveloppent Sébastien comme une proie. Après avoir abusé de cette naïve âme d'enfant, inquiet sur les suites de son crime, le Jésuite fait renvoyer Sébastien du collège. Sa vie candide est finie. Pour toujours, le remords, et, plus encore, l'idée du vice sont entrés en son âme: toute

---

(1) Voir dans *Marie Claire* (Marguerite Audoux) le touchant hommage rendu par la petite fille à Sœur Marie-Aimée qui, malgré ses « faiblesses », fut, pour l'orpheline, une confidente et une institutrice dévouée (p. 249).

(2) V. également *L'Inquiète Adolescence*, p. 66.

sa jeunesse en sera salie. Aussi, quels reproches n'adresse-t-il pas à ce collège où il connut « le mensonge installé en maître ! » « Le mensonge des tendresses, des leçons, des prières !... Il était venu plein de foi naïve; on le chassait plein de doutes harcelants. Cette paix de l'âme, cette tranquillité du corps qu'il avait en entrant dans cette maison maudite, un vice atroce, dévorant, le remplaçait, avec ce qu'il apporte de remords, de dégoûts, de perpétuelles angoisses. Et tout cela s'accomplissait au nom de Jésus ! On déformait, on tuait les âmes d'enfant, au nom de celui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants !... »

Si encore la souffrance et le remords suffisaient pour, à la longue, obtenir la paix de l'âme ! Mais le doute et la révolte règneront désormais dans cet esprit inquiet, dans ce caractère aigri. Une « révolte vaine, hélas ! et stérile », puisqu'il ne peut maintenant se faire « une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuse, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales inculquées au collège... » Alors, dans son *Journal*, Sébastien fait le procès de cet « enseignement déprimant et servile » [1], de ces maîtres qui l'ont « rendu lâche, devant l'Idée ». Et cependant, comme leur emprise est forte ! Sébastien a beau dénoncer son « horreur du prêtre », le « mensonge de la morale qu'il prêche, le mensonge de ses consolations, le mensonge du Dieu implacable et fou qu'il sert »,

---

(1) Il y a lieu de noter ici que, par une singulière ironie de cet esprit fougueux et entier, Octave Mirbeau a voulu que ce soit précisément un prêtre, à vrai dire un prêtre damné, sorte d'Antéchrist, qui donne à un autre enfant, à son neveu, l'enseignement amer, négatif, imprégné d'un farouche et truculent panthéisme, qu'inspira peut-être, à cette âme désabusée, le souvenir de l'éducation que l'abbé Jules reçut dans sa propre enfance :

« ... C'est une honnête femme, ta mère... Ton père aussi est un honnête homme. Eh bien, ce sont tout de même de tristes canailles, petit... comme tous les honnêtes gens... On ne t'apprend pas cela, à l'école ?... On t'apprend le catéchisme, à l'école ? Tu vas à l'école ? — C'est le curé qui me donne des leçons..., sanglotai-je. — Le curé ?... reprit mon oncle... C'est un honnête homme, aussi... Toi aussi, tu seras un honnête homme... pauvre enfant... C'est dommage !... » (p. 215).

Et voici sa seule et unique leçon : « ... Qu'est-ce que tu dois chercher dans la vie ?... Le bonheur... Et tu ne peux l'obtenir qu'en exerçant ton corps, ce qui donne la santé, et en te fourrant dans la cervelle le moins d'idées possible... Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts... Je t'avertis que ce n'est point facile d'y atteindre, et l'on arrive plus aisément à fabriquer un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon, qu'un Rien... Ecoute-moi donc... Tu réduiras tes connaissances du fonctionnement de l'humanité au strict nécessaire : 1° L'homme est une bête méchante et stupide; 2° La justice est une infamie; 3° L'amour est une cochonnerie; 4° Dieu est une chimère... Tu aimeras la nature, tu l'adoreras même... Tu seras pareil à ces jolis animaux des forêts, dont on ne retrouve jamais la carcasse, et qui disparaissent, volatilisés dans les choses... Maintenant, *va jouer*... Monte aux arbres... Rue des pierres... Va !... »

« C'est par ces tirades d'un anarchisme vague et sentimental que mon oncle me préparait au baccalauréat futur, ambition de mes parents... » (*L'Abbé Jules*), p. 247.

l'ancien élève des Jésuites ajoute : « L'*empreinte* que (le prêtre) a laissée sur mon esprit est tellement ineffaçable que, bien des fois, je me suis dit : « Si j'étais mourant, que ferais-je ? » Et, malgré ma raison qui protestait, je me suis répondu : « J'appellerais un prêtre !... » [1]

Le plus grave tort que l'éducation cléricale a fait à Sébastien Roch est donc cette *empreinte* indélébile dont elle marque à jamais ceux qu'elle a formés. C'est le sujet même du roman où, sur un ton moins violent, moins mélodramatique, mais aussi inexorable, Edouard Estaunié étudie la déformation foncière et irrémédiable de l'âme par le collège ecclésiastique. A l'institution Saint-Louis de Gonzague de Nevers, où Léonard Clan poursuit ses études, les élèves sont, de leur premier à leur dernier jour de classe, de la huitième à la philosophie, soumis à la « même force motrice » de l' « usine à mémoire ». Une « pédagogie très forte et toujours identique » régit les études : apprendre par cœur, toujours, et tout, par cœur. En outre, stimuler les élèves par une émulation qui faisait de chaque classe deux camps : Romains, Gaulois, Grecs ou Carthaginois se disputant des « victoires ». Le premier, à cette réussite, était créé « chevalier ». Cela donnait droit à l'écusson à couronne comtale ou de simple baronnet. On choisissait une devise et des armes. C'était très envié et faisait savourer la noblesse... » [2]

Au fond, ce système d'éducation vise à former, *ad majorem Dei gloriam*, des chrétiens [3], d'où l'inflexibilité et l'invariabilité de la Règle qui, depuis le *Ratio Studiorum*, impose ses méthodes et procédés pédagogiques, sa discipline intellectuelle et morale à tous ses

---

(1) *Sébastien Roch*, p. 272.

(2) Edouard ESTAUNIÉ. *L'Empreinte*, p. 85. L'un des Pères projette la création de l'Ordre des Chevaliers du Sacré-Cœur. « Chaque fois qu'il aurait causé à l'étude, menti ou commis une infraction à ses devoirs, le Chevalier du Sacré-Cœur marquerait sur une feuille spéciale sa défaite. Les occasions de victoires étaient innombrables. Elles seraient aussi comptées. Aux jours de réunion, on déposerait ce bilan dans une urne, placée aux pieds de la statue du Sacré-Cœur. Le Père ne dit pas, d'ailleurs, ce que deviendraient les bulletins. Leur dépouillement ne regardait personne... »

Au sujet de « *l'empreinte* » protestante, voir le passage de l'*Evangéliste*, où Alphonse DAUDET nous montre un enfant de la rue, le jeune Nicolas, recueilli par les catéchistes de Port-Sauveur, et faisant, une fois « lavé dans le sang de Jésus », comme il dit, sa confession publique. Peut-être cette « empreinte » n'est-elle pas aussi durable que celle qui marque un Sébastien Roch ou un Léonard Clan. Elle a été assez forte, en tout cas, pour avoir pu transformer l'ex-prisonnier de la Petite-Roquette, sinon en un catéchumène repentant, au moins en un zélé propagandiste de l'œuvre évangéliste.

Rappelons également, au sujet de l'éducation religieuse confiée à un précepteur, le roman de Marcelle TINAYRE : *La Maison du Péché*, et l'influence profonde qu'exerce sur l'âme et sur la destinée d'Augustin de Chanteprie, le sévère M. Forgerus.

(3) C'est pourquoi, bien qu'il s'agisse en somme, dans l'*Empreinte*, de la description d'un système pédagogique, nous analysons cet ouvrage, non dans le chapitre VII (*l'Enfant et le Milieu scolaire*), mais dans le présent chapitre.

élèves comme à tous ses maîtres. Tout, dans ces écoles, converge au dressage des âmes en vue de leur utilisation chrétienne [1] : « Si loin que je remonte, écrit Léonard Clan à la fin de son Journal, je découvre en moi *une déformation initiale*. A Saint-Louis de Gonzague, la lecture était interdite... J'ai entendu un Père examiner sérieusement si l on peut lire Molière sans péché mortel. Les procédés de catéchisme s'étendaient à la littérature et à la philosophie... » Apprendre, et non comprendre; « les opinions du Père Labre (le professeur de littérature) sont l'inébranlable soutien de sa foi. Même la tentation d'en examiner le détail ne lui est jamais venue, tant il est accoutumé aux solutions toutes faites. La besogne servie à Saint-Louis de Gonzague est trop bien préparée. Chaque cervelle est un casier où, par ordre et à force de mémoire, les idées sont étiquetées et empaquetées à jamais [2]. L'initiative est détruite jusque dans son désir. L'essentiel est de passer un examen : après quoi, chacun s'en ira dans la vie, fait à une paresse têtue, et se refusant aux doutes, aux recherches, au perfectionnement qui use les robustes... »

Il convient donc d'apprendre, non en vue des idées que dispense l'étude et qui servent de point de départ à la réflexion personnelle, mais parce que toutes ces leçons et tous ces devoirs aboutissent, en fin de compte, à pourvoir l'élève des connaissances indispensables pour l'examen. Nulle part, dans aucun collège, il ne sera aussi bien *préparé*. Mais ce savant dressage ne s'en tient pas là; le lendemain du concours préoccupe autant, sinon plus, les Pères, que le jour des épreuves. Comment se comportera, dans la vie, cet élève dont l'enseignement des Jésuites voulut, de tout temps, faire un « honnête homme » ? Gardera-t-il la *marque*, l'*air* de la Maison qui lui apprit de tout un peu; qui lui révéla, surtout, l'art de faire figure dans le monde; et, par la courtoisie lettrée de ses propos, par l'entregent qu'on y déploie, l'adresse à bien tenir son rôle social ? Dès l'école, l'élève des Jésuites est donc habitué à cette mise en scène mondaine : tout, en classe, se passe comme si un public de choix était convié aux leçons comme il l'est aux matinées littéraires. Le plus souvent,

---

(1) Voir, p. 312, la description des cérémonies en usage dans les collèges de Jésuites, leur caractère théâtral et l'art pompeux d'une religion qui entend s'insinuer dans les âmes, et non s'imposer par violence.

(2) ... C'était l'heure durant laquelle les maîtres, modernisant la science, livraient le secret de réussir avec un mince acquis. En passant devant la rhétorique, Léonard distingua la voix du Père Randuel, le professeur d'histoire, qui récitait les victoires de la campagne d'Italie : — Montenotte, Millesimo, Dego, Ceva, Mondovi... L'un après l'autre, les élèves répétaient : Montenotte, Millesimo... *Comme c'est aisé à retenir* songea (Léonard). Et, involontairement, il fredonna : — Montenotte, Millesimo, Dego... » (*L'Empreinte*, p. 79).

le « *cours* » est un débat où chacun, maître et élèves, essaie de briller; un dialogue vif et bien mené, avec sa cadence, ses finesses, ses pointes, ses mots à effet... Autant d'élèves, autant d'acteurs dans la comédie scolaire — dans la comédie mondaine — dans la comédie divine même : « soyez toujours un acteur divin !... » [1], dit le Père Provincial à Léonard.

Ajoutons que, dans ce Conservatoire de « civilité » et de « religion », chaque Père s'entend à merveille à masquer, sous les dehors d'une vie scolaire agréable, d'une pédagogie qui demande peu à l'effort, cette obéissance absolue et servile que la discipline des Jésuites exige en réalité de leurs disciples. D'ordinaire, la bonhomie affectée, l'allure cordiale du Père permet d'obtenir cette soumission de l'élève à la Règle. Mais, d'autres fois, il lui faudra user de cette froide sévérité que manifeste le Provincial envers Léonard Clan; au moment où celui-ci va entrer au Noviciat, le Père lui rappelle l'ordre inflexible : « Nous ne vous demanderons qu'une chose : l'obéissance. Obéir, obéir d'une façon absolue ! Toute la vocation tient là. Il y a un mot que vous connaissez sans doute : *perinde ac cadaver*. C'est bien cela. Une fois au Noviciat, j'exigerai de vous le dépouillement de l'homme. Vous ne devrez plus être que par moi, et pour Dieu... »

Que l'on ne croie pas, d'ailleurs, que la surveillance des Pères s'exerce seulement dans l'intérieur du collège, et que leur vigilance se limite à leurs élèves et à leurs novices. Avec autant de soins, d'habileté et de discrétion, ils suivent, persévérante et mystérieuse police, chacun de ces garçons, « guettant l'heure favorable » pour reprendre ceux qui, comme Léonard, crurent, en sortant de pension, s'être libérés. Aussi bien, le jour où il s'aperçoit de cette emprise du Père Propiac, celui qui le *suit* depuis son entrée au collège, Léonard éprouve-t-il « un malaise étrange... Voici qu'il sentait *la peur d'une empreinte indélébile laissée sur lui par l'enseignement de jadis...* » Et ce sont les Jésuites qui triompheront. Pour toujours, les Pères ont insinué dans cette âme les terreurs salutaires [2] et les espoirs per-

(1) A la suite de la représentation théâtrale au cours de laquelle Léonard montra, sur la scène, un talent singulier, le Père Provincial, « rompant son silence officiel », l'appelle : « Soyez toujours un acteur divin, dit-il avec une voix sifflante, comme vous le fûtes ce soir... » (p. 114).

(2) Voir J. DE LACRÉTELLE. *L'Inquiète Adolescence*. « ... L'éternité m'épouvante. Le Père Nicklaus se plaît à donner le vertige à notre raison... L'âme recule, effarée. L'œil vif du Jésuite cherche sur les bancs obscurs les élus, les sensibles que ce frisson marquera pour toujours... Combien, des années et des années plus tard, croyant avoir épuisé toute l'enquête humaine, altérés de la vieille soif de l'au-delà, reviendront à lui, proie docile : « Mon Père, donnez-nous quelque chose qui ne passe point ! Mon Père, donnez-nous l'éternité !... » (p. 44).

mis; inculqué le dégoût de l'action pour l'action, car seul importe le service de Dieu. Emasculant cette volonté, ils ont, en même temps, anesthésié le cœur qui ne saurait désormais s'ouvrir à l'invite de l'amour et de l'amitié. Et surtout, ils ont si bien, par leurs méthodes, déformé l'intelligence qu'elle n'est plus qu'une *mémoire*. Au lieu d'un *esprit*, c'est un *automate* savant que leur zèle opiniâtre a façonné. Ils peuvent se féliciter de leur œuvre; Léonard est, désormais, bien incapable de penser autrement que par eux, et comme eux. C'est une « âme-prêtre », incapable de réagir et qui, plus tard, avant de s'abandonner définitivement à la dure loi du Jésuite, revoit, désespérée, les heures d'enfance et d'adolescence toutes marquées de la terrible empreinte. Et ce roman est sans doute le réquisitoire le plus impitoyable qu'ait inspiré l'éducation cléricale [1].

... Combien ici, avec les douloureuses confessions de l'enfant des *Images Sentimentales*, de *Sébastien Roch* ou de l'*Empreinte* (pour ne citer que ceux qui furent les plus « touchés »), nous nous sentons, au terme de cette Etude, loin de la ferveur naïve d'un Décadi, des émotions poétiques d'un Mauriac enfant, de la douce et studieuse jeunesse des « neveux de curé » de Ferdinand Fabre; loin d'une religion qui ne laisse au cœur que tendresse et reconnaissance. Et ce n'est ni la moindre misère, ni la moindre grandeur des religions que ce pouvoir qu'elles ont toutes d'agir, tant ou si peu ! pour le mal ou pour le bien, par leurs mérites ou leurs faiblesses propres; par les qualités ou les insuffisances de leur enseignement, par les imperfections ou les vertus de leurs ministres, sur les âmes des enfants commis à leurs soins séculaires et sacrés.

---

(1) Dans le *Rabevel* de Lucien FABRE, voir les pages consacrées à l'éducation du jeune Bernard par les Frères de la rue des Francs-Bourgeois. Le directeur, en particulier, aura vite fait de déceler l'imposture, le vice précoce et l'ambition secrète de cet enfant terrible, volontaire et taciturne qui, jusqu'alors, auprès de tous, a joué un rôle. Avec le Frère Vallier, il lui faut jeter le masque. « Il ne s'agissait plus de feindre en ce lieu; il se voyait pénétré et, son orgueil écartelé, livré à la risée de tous... » (t. I, p. 86). — Voir également comme, plus tard, l'enfant est habilement « manœuvré » par le Père Regard; dans les observations et les conseils que, « d'un ton monocorde », lui donne le Jésuite, il n'y a aucune brusquerie, aucune violence, mais au contraire une froideur, un détachement calculés, une fermeté inébranlable qui étonne l'enfant volontaire et le laisse désemparé. Qu'on note aussi le dessein (qui reste, bien entendu, caché à l'enfant) des Pères d'utiliser, pour l'Eglise, la force qu'ils ont reconnue en cet enfant peu commun. (pp. 89-90).

CHAPITRE IX

L'enfant devant la mort

I. — **L'énigme de la mort.**

II. — **Réactions affectives.**

III. — **Le caractère enfantin devant la mort.**

I

L'ÉNIGME DE LA MORT

L'ENFANT et la mort. « Quelle antithèse affreuse ! » [1] Et comme, *a priori*, semble discutable l'opportunité d'un tel chapitre ! De fait, *tout* ne semble-t-il pas, aux yeux de l'enfant, marqué d'éternité ? Ses parents, ne les imagine-t-il pas « témoins des premiers jours du monde, immuables, éternels... » ? [2] Et la Nature, avec son décor majestueux et immobile, ne lui apparaît-elle pas comme fixée, à jamais, en des aspects définitifs ? [3] Au surplus, il vit; d'instinct, il sent qu'il *doit* vivre; le « *besoin d'immortalité* » [4] existe en lui, impérieux, nécessaire, semble-t-il, à l'être infime qui doit apprendre à résister aux forces de destruction.

Plaçons cependant l'enfant en présence de la mort; quelles seront ses réactions ? Voici *Marie-Claire* en face de sa mère étendue sur sa couche mortuaire : un jour, raconte-t-elle, beaucoup de monde entra dans sa demeure, des hommes graves comme dans une église, des femmes qui se signent...; « je fus bien étonnée de voir que ma mère avait une grande bougie allumée près de son lit; ...(elle) *dormait* les mains croisées sur sa poitrine... » Et c'est tout : un spectacle un peu insolite, certes, mais rien de vraiment anormal, puisqu'aussi bien personne n'a pris soin d'*avertir* l'enfant, et qu'elle a pu constater le calme sommeil de sa mère [5].

---

(1) Gérard D'HOUVILLE. *L'Enfant*. Paris, 1925, p. 72.

(2) *Le Livre de mon Ami*, p. 35

(3) « ... Un petit enfant ne sait pas plus... qu'il vit, qu'un grillon ne sait lui-même qu'il doit mourir... Je vivais, et je n'étais pas la seule créature à faire de même... » (*L'Enfant dans l'Herbe*, p. 37).

(4) V. Bernard GRASSET; dans son article « *Psychologie de l'Immortalité* » (*Revue de Paris*, 15 novembre 1929), l'auteur explique que ce « besoin d'immortalité » inhérent à l'homme, « ne se manifeste dans toute son ampleur qu'au temps de l'enfance... La réalité de la mort est inacceptable pour l'enfant; aucun raisonnement ne pourrait là venir au bout de sa révolte... »

La vie est, en quelque sorte, « affaire de volonté »; « je suis certain, dit l'enfant de « *L'Age de Raison* », qu'on meurt *parce qu'on le veut bien*, et que si on se cramponne très fort aux rideaux de son lit au moment où l'on pourrait mourir, on reste vivant... » (p. 163).

Par conséquent, on a beau apprendre à *l'Enfant dans l'Herbe* que son père vient de mourir subitement, *il n'y croit pas;* son père va revenir, avec des jouets, de l'Exposition Universelle ! Plus il songe à cette nouvelle, moins il y croit. (Et cependant, par une sorte d'avertissement télépathique, il avait eu, quelques jours auparavant, le pressentiment de cette mort.) (V. pp. 185 à 198). — V. aussi Princesse BIBESCO : pour la fillette du *Perroquet vert* Son frère Sacha, mort à huit ans, continue à vivre; pendant toute son enfance, elle a « couru et joué avec un enfant qui n'existait pas.. » V. pp. 13 à 30,

(5) *Marie-Claire*, p. 3.

Le « naïf » de Franz Hellens se montre aussi indifférent que Marie-Claire; ses parents lui ont bien dit que son petit frère était mort; mais il n'a pas vu le cadavre; il a suivi, au cimetière, les siens qui accompagnaient une boîte singulière enfouie dans la terre au milieu des sanglots de l'assistance. Il faudra, pour qu'il ait le sentiment d'une disparition, qu'il pénètre dans la chambre du bébé et constate alors que le berceau est vide [1].

Le petit garçon de *La Becquée* n'a pas vu mourir sa mère; il ne l'a pas accompagnée au cimetière. Au retour, il s'étonne un peu de voir toute la famille assemblée au grand salon, et récitant une prière à laquelle il assiste; il sera donc inutile que sa bonne vienne, le soir des obsèques, lui faire réciter une seconde prière : il est en règle avec le ciel... [2]

*
* *

Il faut dire cependant que, dans son inconscience foncière devant la mort, et malgré son attitude presque sacrilège en présence d'une grande Enigme et d'une grande Douleur, l'enfant n'est pas sans éprouver parfois comme une vague et soudaine inquiétude [3]. Tout au moins lui arrive-t-il d'être singulièrement intrigué, de réfléchir à l'événement aussi longtemps que sa raison le lui permettra, ou jusqu'à ce qu'une occupation moins abstraite et plus souriante l'ait délivré de cet émoi. Rappelons ici la confidence de M. Dugas [4], lequel, aux dernières paroles que lui avait adressées sa mère mourante, vient de recevoir comme une sorte d'avertissement funèbre :

« ...La seule chose dont je sois sûr, c'est que *l'idée* d'orphelin, moins que cela, l'effroi vague, causé par cette idée mal comprise, entre en moi, me stupéfie, m'accable, me remplit d'un sentiment de tristesse mal définie. C'est ce sentiment qui commande tous mes souvenirs, qui les évoque, les fait surgir, les groupe, les précise... »

Et de même, dans *La Becquée*, l'enfant, obscurément inquiet, harcèle sa jeune bonne de questions, alors qu'il ne sait pas encore

---

(1) *Le Naïf*, pp. 11 à 26. Aucune émotion au cimetière qui n'est peut-être pour « le naïf », « avec l'effusion suprême des verdures », qu' « un beau jardin... » comme pour le Cuib. (*Les Plaisirs et les Jeux*, p. 172).

(2) *La Becquée*, p. 29.

(3) Cf. *Le Livre de mon Ami*. « Tout le long du chemin, je pensais à ma grand'mère; mais je ne pus me faire une idée de ce qui lui était arrivé. Mourir ! Je ne devinais pas ce que cela pouvait être. Je sentais seulement que l'heure en était grave. » (p. 78).

(4) V. Chapitre Premier.

qu'il vient de perdre sa mère. Pourquoi tant de mystères aujourd'hui ? Que se passe-t-il donc ? Et l'on voit l'esprit de l'enfant évoluer de la sérénité parfaite, qui est son état normal, à une conscience mitigée de l'événement qui va endeuiller sa vie. Mise en éveil par une demi-confidence pleine de sous-entendus et de réticences, sa pensée est désormais en proie à un vague malaise, d'où ce questionnaire haletant, que dicte une curiosité avide d'apprendre ce que, par ailleurs, et confusément, elle redoute de connaître enfin... Difficilement, parmi le dédale et l'embarras des réponses, la lumière va se faire; mais elle est par trop aveuglante — l'enfant en a l'intuition à présent — pour qu'il sollicite davantage une explication qu'il pressent terrible. N'empêche que, dès maintenant, il n'est plus protégé par une totale ignorance qui lui assurait des jours candides. Et lorsque le grand-père demande discrètement à l'entourage : « Et le « pauvre enfant, est-ce qu'il sait ? » celui-ci ne sait masquer assez son nouvel émoi et « se détourne en rougissant... » (1)

*
* *

De la Mort, l'enfant ne peut concevoir l'énigme infinie. Mais il faut bien admettre qu'intrigués par le spectacle de la disparition d'un de leurs proches, leur esprit mis en éveil par des lectures, par un goût précoce pour la méditation, par la vue de cérémonies funèbres, certains enfants n'ont de cesse qu'ils n'aient essayé de se poser, d'une manière objective, l'immense Problème de la Mort.

« Mon Père, demande, à un Jésuite ami, le jeune Décadi, est-ce vrai que les morts frappent des coups ? »

Notons la forme de cette question : il ne s'agit pas seulement d'une vieille voisine, cette M^me^ Cuchenille que l'on vient d'enterrer; il s'agit de *tous ceux* qui sont morts et qui pourraient, selon une loi absolue, révéler encore leur existence d'outre-tombe de cette manière, en frappant des coups. Décadi demande encore :

« — Mais où vont-ils, les morts, mon Père ?

« — Sais-tu ce que dit ton catéchisme, au chapitre des fins dernières ?

« — Je le sais !

---

(1) *La Becquée*, p. 35.

« — Tu en sais donc autant que moi... » [1]

Et l'enfant, acceptant cette raison, pour l'instant suffisante, sera provisoirement satisfait par la réponse de l'Eglise.

Savoir où vont les morts ! Une autre question a pu également agiter le précoce entendement d'enfants enclins à la méditation : si l'on meurt, si tout le monde doit mourir, quel est donc le sens de la vie ? Si l'on meurt, à quoi sert de vivre ? [2] Une fillette a lu *A Villequier*, et les vers funèbres du poète désolé lui faisaient, « au comble du désespoir », porter « le deuil de Léopoldine » et je sentais, dit-elle, se réveiller, dans une étrange gloire, la douleur effrayée, l'immense répulsion à vivre, la mystérieuse offense que m'avait causée, tout enfant, la mort de mon père: je me demandais, soumise et offusquée, pourquoi

> ... la création est une grande roue
> Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un. »

« ...L'enfant privilégié ne connaît de la mort que le nom, on lui épargne la vue de l'injure suprême de la nature, mais il devine l'insécurité autour de ses pas, il est intrigué et abattu par l'énigme dolente qui s'étend de la terre au firmament, et sous quoi s'efforce, lutte et gémit la création entière... » [3]

Et cette intuition profonde et cette énigme de la mort devaient s'exprimer par les premiers vers de la Comtesse de Noailles, dans « ces premiers chants de l'enfant à qui la mort, inconnue et incompréhensible, avait dépêché l'ombre de sa flèche avant d'en pénétrer son âme... »

Pareillement, l'âme désolée du petit Maurice, des *Rafales*, après la mort d'un cadet très aimé, pressent « cette insécurité autour de ses pas » qu'avouait l'auteur des *Souvenirs et Poèmes d'Enfance*.

« ...D'abord, il ne comprend pas. L'immortalité des enfants est en lui, la certitude d'avoir toujours été, l'impossibilité de n'être pas

---

(1) *Décadi*, p. 263.

(2) Gérard d'Houville parle des enfants que la mort « martyrise de son noir pourquoi » ? Quelques enfants pensent à la mort, et cela, tout petits, avec l'affre, l'angoisse, l'austérité d'un vieil ascète. Ils pensent à la mort *parce qu'ils pensent à la vie et que tout les étonne d'une vague horreur.* « Pourquoi suis-je moi ? tout enfermé en moi seul ? pourquoi suis-je moi, et pas ma sœur et pas mon chien ? pourquoi mourir ? Et que tout cela est effrayant, démesuré, incompréhensible ! Oui, toutes ces questions, ils se les formulent, ils en souffrent; certains, parmi ces enfants tourmentés, deviennent poètes, philosophes, ou fous; mais d'autres humains gardent le souvenir brumeux d'avoir été des enfants tristes... » (*L'Enfant*, p. 72).

(3) Comtesse DE NOAILLES. *Souvenirs et Poèmes d'Enfance.* (*Revue de Paris*, 15 juin 1928).

toujours. Sa crainte du néant ne tient à aucune conception directe; elle naît tout entière des accessoires : le cercueil étroit, la fosse, la terre lourde, une asphyxie sans bornes, des ténèbres de fange, de vers et de racines... » Les jours passent, et la « catastrophe reste aussi incompréhensible » et l'enfant d'en concevoir néanmoins « un étonnement funèbre »; de promener, au sein des foules indifférentes, « sa petite âme désolée »; d'en tirer, enfin, « un enseignement obscur », car « l'ombre pâle de Michel accusait l'incohérence de la vie, l'aveugle tâtonnement des hommes » (1).

En l'âme prématurément sérieuse de Maurice, la Mort a donc, par la disparition du petit Michel, provoqué toute une suite de pensées austères; elle lui démontre que son apparition inattendue peut, à sa terrible guise, desceller le bloc familial qui lui semblait auparavant si irréductible, si solide sur ses bases; elle lui enseigne encore, avant l'heure normale, l'incertitude suprême du monde des adultes, et l'accable, à l'aube de ses jours, sous ce dramatique contresens d'une Vie qui n'a pu subjuguer l'inéluctable fantaisie de la Mort.

II

RÉACTIONS AFFECTIVES

Nous venons de voir comment se comporte l'intelligence de l'enfant en présence de la mort; avec quelle peine, sa pensée indigente, même stimulée, et jusqu'à l'obsession parfois, par la plus insatiable curiosité, essaye de pénétrer le mystère de la vie et celui de la fin de l'homme. Il nous faut, à présent, rechercher quels sentiments suggèrent à l'enfant le spectacle ou la pensée de la mort. Et, de même que son esprit peut, pareil à celui de Marie-Claire, rester indifférent devant une vision macabre, de même son cœur peut demeurer insensible, qu'il s'agisse du « joli chat crevé » que Tigre a vu sur un tas d'ordures, ou du cadavre du vieil oncle dont un autre espiègle demande, désinvolte : « Quand va-t-on le manger ? » (2)

Il y a même, pour certains enfants, à considérer l'appareil de la

---

(1) *Les Rafales*, par J.-H. Rosny aîné.

(2) Gérard d'Houville. *L'Enfant*, p. 73.

mort, tout ce qui la touche et lui fait un sinistre cortège, quelque chose de plaisant pour la vue; ainsi Décadi « faisait ses délices de voir passer des enterrements »; sans aucune perversion d'esthète prématuré, sans romantisme inconscient, ce petit garçon prenait son plaisir où il le trouvait, « goûtant les détails somptueux ou pittoresques de ces pompes, en résumant mentalement l'ordonnance et l'économie... » [1]

Colette nous rapporte également le cas de son jeune frère qu'un goût singulier transformait, à l'heure de ses jeux, en marbrier funéraire. A treize ans, il ne faisait, il est vrai, « pas beaucoup de différence entre un vivant et un mort ». Ce frère, à l'âme ingénûment nécrophore, mué en « diligent fossoyeur », multipliait, au grenier, au fond du jardin, les tombes et leurs épitaphes burlesques, tout « un cimetière pour grandes poupées ». Au surplus, « sa manie ne comportait aucune parodie irrévérencieuse, aucun faste macabre ». D'autres enfants se complaisent aux jeux où ils simulent le prêtre en chasuble noire, le chantre aux graves « Dies Iræ ». Le frère de Colette, de même que Décadi, est parfaitement sain d'esprit; « il aimait les champs de repos comme d'autres chérissent les jardins à la française, les pièces d'eau ou les potagers » [2]. Chez l'un et chez l'autre, rien de ces plaisir ambigus et morbides qu'inspirent à certains enfants une imagination encline aux évocations funèbres et une curiosité passionnée des choses de la mort. Ceux-ci font de la mort « un jouet terrible et qui ne les quitte point... » Et ce qui provoque l'intérêt pour ce « jouet terrible », c'est précisément le sentiment secret de profaner, si peu que ce soit, quelque chose de sacré; de se divertir avec un « objet » qui, instinctivement, cause le plus monstrueux et le plus explicable des effrois. Il faut le reconnaître, plus d'un enfant est loin d'être insensible à l'attrait qui le porte vers un jeu éminemment dangereux, où l'on a peur — l'on sait comme l'enfant aime à se jouer (ou à jouer aux autres) la comédie de l'effroi; or, dans ces amusements funèbres, il faut voir justement ce « jeu savant et serré avec la Peur, où ils gardent toujours en eux-mêmes quelque chose qui la surmonte, de façon à achever en délices ce qu'on a commencé en effroi... », car les enfants « ne sont pas toujours frissonnants et assujettis à des terreurs abjectes... » [3]

---

(1) *Décadi*, p. 65.

(2) *La Maison de Claudine*, p. 78.

(3) Abel BONNARD, *L'Enfance*, (*Revue de France*, 15 mai 1927).

Ces terreurs sont bien, cependant, au fond, le propre de l'enfance. Car la Peur est liée, dans l'âme de l'enfant, à l'idée de la mort. Peur du « grand trou noir » où l'enfant de *L'Ame en Friche* [1] vient de voir descendre le cercueil de sa petite sœur. Peur de la mort contagieuse : dans cette maison de pauvres gens, les uns après les autres, « tous meurent de la poitrine... c'est une maladie qu'est comme ça dans la famille : du côté de la maman. Les médecins ont dit qu'elle verrait pas quarante ans... » Du petit Georges, cependant, les commères prédisaient : « Vous verrez ! I passera ses sept ans ! Ah ! ouat ! comme les autres. Moi, je l'avais bien dit tout de suite : c't'enfant-là, i ne fera pas de vieux os... Il allait sur ses quinze mois quand il est mort. Guite, elle a vécu que douze jours. Mais Lulu, lui, il a été jusqu'à un an et demi : il était bien potelé... » [2] Alors, comme tous sont « marqués », l'enfant qui ne veut pas mourir de cette fin prématurée adresse une « requête passionnée au petit Noël pour aller à Pantin », assuré qu'il est, le malheureux ! que « Pantin » est un « beau jardin », où l'on va en voiture, où il y a des fleurs et que là-bas, dans ce jardin rêvé, il aura évité l'inéluctable Ravisseuse.

Peur, en mourant, d'être oublié de tous, car le monde et les choses n'ont, devant la mort qui passe, qu'indifférence : aussi bien, on n'avait qu'à vivre ! semblent-ils dire [3].

Peur de la mort qui peut, par la main sournoise du criminel nocturne, supprimer la précieuse existence de l'enfant, et l'on sait l'effroi que lui cause le récit oral ou la lecture d'événements dramatiques. L' « Enfant d'Hier » date sa première peur de la soirée où son père lut, dans le journal, les détails horrifiants d'un crime commis à Pantin et qui avait fait sept victimes. « Ce tableau de massacre est, dit-il, la première vision que j'ai eue de la mort... » [4]

C'est la terreur, mêlée de pitié, qu'inspire à l'enfant passant de-

---

(1) *L'Ame en Friche*, p. 11.

(2) *Lettres de Gosses*, p. 19.

(3) « ... On ne comptait pas aux yeux des gens. On venait, on se saluait, on s'aimait, mais le lendemain du jour où l'on vous avait mis dans le cercueil, c'était comme si vous n'étiez jamais venu. Tant pis pour vous : vous n'aviez qu'à vivre... » Jean TOUSSEUL. *Le Village gris*, p. 205.

(4) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 41. — Cf. encore dans *Pœuf*, de Léon HENNIQUE, un cas de terreur enfantine provoquée par la mort du soldat Pœuf, fusillé pour crime passionnel, et la répercussion de ce châtiment terrible sur l'âme du petit garçon qui était l'ami de Pœuf. Que la mort puisse venir brutalement frapper un homme bien *vivant* tel que Pœuf, et surtout que la vindicte, sournoise lui semble-t-il, du corps social, le condamne impitoyablement, sans que le père et la mère de l'enfant ne puissent rien pour Pœuf, voilà qui passe l'entendement du petit garçon, et qui jette sur ses joues d'enfant un mystérieux voile de deuil.

vant un cimetière l'évocation des cadavres dans leur tragique nudité. A « l'Enfant dans l'Herbe », un « petit imbécile de voisin » avait confié : « — Quand on est mort, on devient *esquelette*. » J'en avais frémi jusqu'à la moelle de mes os, comme s'ils avaient eux-mêmes, dès ce moment, commencé d'être nus ! « — Mais la peau, dis, Lucien, la peau et la viande ? » avais-je balbutié péniblement. « — La peau et la viande, elles montent au ciel... » (1)

C'est encore l'horreur du spectacle de la destruction commençante qui frappe l'enfant agenouillé près du lit de sa mère morte :

« ...Je regardais, écrit Henry Bataille, avidement l'œuvre chimique de la destruction; je regardais le voile sombre et violet de l'extravasation sanguine envahir peu à peu le cher visage désagrégé déjà comme un rêve... » (2)

Les éducateurs religieux savent habilement présenter la Mort, dans son appareil redoutable et terrifiant, aux sens et à la conscience des enfants; ils espèrent ainsi obtenir, de leurs disciples, de salutaires méditations : à l'horreur physique du tableau ils joignent, avec un art dramatique, l'évocation mystique des peines et tourments qui attendent l'âme et aussi le corps, aussitôt la vie éteinte et déjà à l'agonie : ainsi, dans *l'Empreinte*, devant des collégiens « en retraite », à la veille de leur première communion, « ... tout ce que l'éducation religieuse de Saint-Louis de Gonzague avait accumulé de peurs dans ces âmes d'enfants fut remué à en défaillir d'horreur. Il y eut des évocations macabres, des mots à faire pâlir les visages.

« ...Dites-le vous : « Je mourrai ! je mourrai ! » Savourez ce mot jusqu'en ses significations profondes. » Et ils le savourèrent. Rien ne leur fut épargné. Ils durent contempler la chambre du mourant qu'éclaire un faible rayon de jour, le lit souillé, les objets qui, dans l'ombre, semblent crier : « C'est toi qui meurs à tout jamais ! » Autour, des parents s'agitent: des domestiques, mornes, se hâtent. Ils se virent, la poitrine agitée par des hoquets, luttant contre le vide... Ils s'écoutèrent râler. » (3)

Et cet art, à la fois savant et grossier, on le retrouve dans la page de *l'Inquiète Adolescence*, où le prédicateur sème l'effroi dans l'âme de ses jeunes auditeurs par l'évocation des tourments de l'enfer : des « gouffres de feu » ouverts à chacun des pas des damnés: le Maudit

(1) *L'Enfant dans l'Herbe*, p. 55.
(2) *L'Enfance Eternelle*. (*Œuvres Libres*, janvier 1922).
(3) *L'Empreinte*, p. 147.

guettant sa proie; et toute une description minutieuse et subtile, « toute une glose de bourreaux » pour évoquer les flammes de l'enfer qui « ne consument pas, mais pénètrent toutes les parcelles de la chair damnée... » et « jamais une gorgée d'eau !... Fermant les yeux, nous évoquions, écrit Louis Chadourne, des courses torrides, des plaines calcinées, nos pieds brûlés par le sable, sous les javelots de cuivre du soleil, haletant vers d'illusoires palmes... » (1)

Par de telles pratiques, les Pères obtenaient de leurs élèves cette méditation angoissante qu'ils recherchaient afin de se les mieux attacher. Sans cesse, et comme sans hâte ni fatigue, avec une inlassable patience, ils marquaient de leur « empreinte » les âmes qu'il fallait conquérir. Mais l'âme de l'enfant normal, peu enclin à la rêverie mystique, sait parfois se dégager d'une aussi lourde angoisse. L'obsession de la mort, de ses affres et de ses tourments ne le harcèle qu'aux périodes des « retraites », et lorsque la voix implacable du sermonnaire les convie brutalement à évoquer ces terribles tableaux. Certains enfants cependant connaîtront l'obsession *permanente*, indéfectible, de celle que Paul Adam, qui en a décrit copieusement la présence rivée à ses jours d'enfance, appelait *la Visiteuse*.

Il la connaît pour la première fois lors de la mort de sa bisaïeule : elle « erre sous les tentures et parmi les airs du couloir ». Et lui, de redouter d'ouvrir les portes. Ce mal sans remède ne serait-il point contagieux ? Il se terre en un coin de la maison, mais « les relents du phénol » arrivant jusqu'à lui, soufflent la terreur. « On eût dit, n'est-ce pas, que la Mort respirait dans ce cadavre, exhalant de lui son mystère affreux, et capable sans doute d'y paraître manifeste, de le mouvoir, de courir avec une haine puante qui faucherait la vie. L'angoisse, vers le soir, m'étreignit la gorge, tira la peau de mes tempes... Aussi, suivais-je les domestiques en toutes leurs courses, pour quitter la maison. L'invasion du noir me pourchassa. J'y voyais le manteau de la Mort jeté sur la lumière et sur les sons. Car les paroles, les pas s'étaient éteints. Mon regard glissait dans l'entrebaillement des portes, mû par une envie d'épouvante... » (2)

La Mort se révèle encore à l'enfant par les tableaux, accrochés au salon, d'ancêtres dont plusieurs furent suppliciés pendant la Révolution, notamment une « dame au petit chien noir, allant à la guillotine révolutionnaire, qui s'était de toutes ses forces débattue. Tant

(1) *L'Inquiète Adolescence*, p. 42.
(2) *Les Images sentimentales*, p. 44.

elle avait pleuré et supplié que la foule émue avait pris sa défense. » [1]

La hantise de la Mort est aggravée par l'ambiance propice aux suggestions funèbres : une petite ville très religieuse; des prêtres frôlant les murs, des glas sonnant « sans cesse aux cent paroisses »; « chez l'autre grand'mère... ce *funèbre* saisissait partout, tant qu'elle vécut, et ce fut pis lorsqu'à son tour, elle rendit l'âme; il fallut que l'enfant l'embrassât, et cela devait fournir à son esprit « des années de cauchemar ».

Enfin, comme pour accroître et prolonger la terreur qui pèse sur cette âme d'enfant, que l'on croirait envoûtée par la mort toujours présente, voici la guerre, tueuse émérite, compagne d'élection de la « Visiteuse » : « Car celle-ci allait apparaître encore, attirant le délire enthousiaste des hommes vers sa robe... La ruée des hommes vers la Mort gronda dans toutes les villes que nous abordâmes, fuyant les aventures du siège de Paris... » (A entendre le récit des massacres), « ...mes yeux d'enfant s'écarquillèrent. L'humanité n'avait-elle d'autre raison d'existence que de pourvoir à la faim de la Visiteuse ?... » [2]

Ainsi, la pensée ou le spectacle de la Mort peuvent causer à l'enfant imaginatif un sentiment de peur qui risque, à son paroxysme, de se changer en une douloureuse obsession. Et devant la mort de ceux qui lui tiennent de près comment se comportera-t-il particulièrement ? Il semble ici que le cœur de l'enfant reste, en plus d'un cas, indifférent : aucune douleur ne se marque en effet dans le récit, très objectif, très froid, de *Marie-Claire* contant la mort de sa mère, ni dans celui du *Naïf*, décrivant la disparition de son tout jeune frère; de même, le bambin de *La Becquée* n'a pas ressenti d'impression autre que celle de l'imprévu; du surnaturel de l'événement... Plus d'un enfant se comporte en effet, au moins en apparence, comme « s'il n'avait pas de cœur »; tel est le cas du petit garçon de *L'Oiseau bleu s'est endormi*, auquel ses parents reprochent de ne manifester aucun

---

(1) *Id.*, p. 52.

(2) *Id.*, p. 59. — V. également Jean CHRISTOPHE. *L'Aube*, pp. 110 à 120. Aussi caractéristiques que les souvenirs de P. Adam sont les pages dans lesquelles M. Romain Rolland décrit les terreurs de Jean-Christophe enfant. Là encore il s'agit d'une obsession permanente, d'une souffrance aiguë aux heures où il ose songer à la mort, et d'une inclination irrésistible à y songer, de telle sorte que « cette enfance fut empoisonnée par l'idée de la mort » (p. 117). Notons que Jean-Christophe redoute la mort, non seulement pour l'horreur qu'elle apporte avec soi, mais encore, et surtout, parce que, frappant un enfant prodige et malheureux, la Mort ne lui permettra pas, si elle le frappe, de prendre, une fois grand, la revanche éclatante que lui doit la Vie.

regret en présence du cadavre d'un grand-père que pourtant il adorait.

Et même, si l'on en croit le narrateur de *l'Eveil de Psyché*, celui-ci confesse qu'à *imaginer* la mort d'un être aimé, une telle pensée n'est pas sans procurer à l'enfant, qui fait ce rêve étrange et impie, une extraordinaire et secrète satisfaction. A se représenter le cadavre de son père, le héros de Charles Baudouin est « à la fois effrayé et ravi ». Il sent en lui « la joie de la vengeance », car la longue maladie du père maintint longtemps l'enfant dans « un calme anormal ». A présent, il pourra enfin s'ébrouer, faire claquer les portes ! Réveillé de ce cauchemar, le petit garçon se reproche ce « parricide imaginaire comme un vrai crime et en portera longtemps le remords. N'empêche qu'à quelque temps de là, le père étant passé à deux doigts de la mort, le même sentiment ambigu se fait jour dans l'âme de l'enfant; il se répète avec « une certaine volupté » que son père a failli mourir. Il s'étonne et s'indigne de cette pensée contre-nature, mais, à ressasser ce mot, « le presque mort », il ne peut s'empêcher d'éprouver il ne sait quel âcre et malsain plaisir.

Ajoutons que cet exemple, comme celui de Jean Hermelin [1], attestent moins une perversion foncière du sentiment filial qu'ils ne renseignent sur les écarts d'une imagination que les circonstances excusent de divaguer. Une fois mise en présence de son rêve nocturne ou de sa pensée vagabonde au cours du « rêve éveillé », l'âme de l'enfant sursaute, épouvantée, ainsi que devant le plus insigne des forfaits; avec raison, le cœur s'accuse des visions d'une pensée déréglée et d'extravagantes associations d'idées. Dès lors, contre le garçonnet dont parle Charles Baudouin, contre Marie-Claire, ou le « Naïf », le bambin de *La Becquée*, ou celui de *L'Oiseau Bleu*,

(1) Dans « *La Vie Inquiète de Jean Hermelin* », se trouvent effectivement exprimées des idées analogues : on y voit l'imagination de l'enfant spéculer sur la mort de son père et y trouver une joie secrète et atroce : par une anticipation, qu'un avenir prochain devait lui faire connaître, il se voit orphelin : « ... Souvent, je me surprenais à répéter mentalement, comme par une contrainte morale : « Je suis un enfant dont le père est gravement malade. » ... Je rêvais à ce que serait ma vie d'orphelin, et ces plans, *il faut que je l'avoue, me procuraient une mélancolie voluptueuse.* » (p. 34). Quand enfin le père est mort : « ... Alors, face à son cadavre, je ne sais ce qui fut plus terrible du saisissement physique ou du *tourment moral.* Ma conscience m'accusait d'avoir hâté sa mort, si ce n'est de l'avoir appelée, par ma complaisance à m'imaginer orphelin; et je me tenais auprès du lit dans l'effroi de cette *culpabilité secrète* qui longtemps m'a hanté. Les jours qui suivirent, j'essayai de débarrasser ma douleur des mauvais fruits de mon imagination. Je voulus la purifier, la distinguer du sentiment égoïste. Et ce vœu me rendit insupportable toute présence étrangère, car les regards émus, les caresses, les appellations compatissantes dont j'étais entouré, tous ces témoignages me rappelant mon sort malheureux, faisaient couler des larmes, où, *en dépit de ma volonté, il y avait de la délectation.* » (p. 36).

pouvons-nous, au nom d'une justice adulte, sommaire et simpliste à l'excès, décréter le trop facile arrêt : « Ces enfants n'ont pas de cœur ?... » Comprenant mal, ou ne comprenant pas du tout, il leur est, à coup sûr, difficile de *sentir* l'horrible et l'odieux d'une pensée presque inconsciente. Et ils « sentent » si mal ! Ainsi que le *Disciple* l'avoue, lui dont le père était cependant pour l'enfant le plus agréable des compagnons, le meilleur des amis et des maîtres, il souffrit peu lors de la mort d'un tuteur qu'il devait tant regretter par la suite :

« ...Il y eut de navrants détails (sur cette mort), mais je ne sentis leur tristesse qu'à distance et que plus tard. Je me rappelle, quoique je fusse un garçon déjà grand et remarquablement développé, avoir éprouvé *plus d'étonnement que d'affliction*. C'est aujourd'hui que je regrette vraiment mon père... » (1)

De même, c'est beaucoup plus tard seulement que l'enfant de *La Becquée* songera à ce qu'il aurait dû dire à sa mère pour la consoler; lorsqu'on l'arrache aux bras de la mourante, il ne trouve rien à répondre à celle qui « balbutiait au milieu des hoquets... » « Et je lui aurais fait tant de plaisir en lui disant : « Cela m'ennuie de te quitter ! » Mais j'ai pensé à dire cela vingt ans plus tard... » (2)

Ainsi, sur le moment, l'enfant n'a rien connu de cette sensation poignante que donne à l'adulte l'annonce du Destin, et cela lui réserve, pour l'avenir, la douleur irrémédiable et le remords lancinant d'avoir pu, en cette heure solennelle, rester insensible et presque muet.

Donc, si l'enfant éprouve, la plupart du temps, en face de la mort, une peur qui peut aller jusqu'à l'épouvante, il ne souffre, devant la disparition d'êtres qui lui tiennent cependant de près, que dans la mesure où il a compris; et l'on a vu que, dans la très grande majorité des cas, cette compréhension était réduite à bien peu de chose, sinon à rien.

III

LE CARACTÈRE ENFANTIN DEVANT LA MORT

La peur et la douleur ne sont point les seuls sentiments que peut éprouver l'enfant en présence de la mort. Si la plupart des petits

(1) *Le Disciple*, p. 80.
(2) *La Becquée*, p. 11

s'émeuvent et même s'affolent devant un spectacle funèbre, il est des enfants qui savent garder le sang-froid des mieux trempés des adultes. C'est le cas de la « garde-malade Eugénie » [1], chargée, malgré son très jeune âge, de veiller son grand-père mourant. Après l'avoir soigné de longues journées, voici qu'elle se trouve toute seule avec le moribond : d'abord, elle l'appelle désespérément : « Grand-père ! oh ! grand-père ! » Mais lui, « trop occupé à mourir », ne répondra plus. Déjà la mort lui compose son visage de cadavre. Et quand l'aïeul a enfin rendu le dernier souffle, surmontant sa terreur et « obéissant à un souvenir obscur », Eugénie se met en devoir de faire la toilette suprême du mort. De même qu'une personne d'âge préposée d'ordinaire à ces charges funèbres, cette fillette n'oublie pas de fermer les yeux du vieillard, d'allumer les bougies de la veillée et de commencer les prières pour les défunts. Lorsque la grand'mère rentre des champs, Eugénie est endormie, « harassée à ce labeur nouveau... » L'enfant s'est accoutumée à l'effroyable visage; elle a osé rester.

Dans *Le Cœur Immobile*. Albert Thierry nous donne encore un exemple de fillette brave devant la Mort qui l'a marquée; résignée, comme le petit Hypertrophique [2] de Jules Laforgue, « avertie » comme lui, elle attend son sort ; car cette petite fille de onze ans « n'ignorait plus qu'elle allait mourir ». Mais elle était déjà accoutumée avec le silence, avec les ténèbres, avec le néant même, puisque la souffrance l'avait assez épuisée pour la rendre presque définitivement insensible. Et cette enfant qui va mourir est baignée dans la « lumière délicate » de la suprême sagesse, celle que nous prêtons à tous ceux qui se sont retranchés de la « sarabande des vivants ». A sa mère qui, en la grondant, lui dit : « Si ça ne te fait pas de peine à toi, ça m'en ferait à moi si tu mourais. Alors, tu peux bien te taire.

---

(1) *Le Sourire Blessé*, p. 104. « *La garde-malade* ».

(2) ... « C'est d'un' maladie de cœur
Qu'est mort' — m'a dit le docteur,
Tir-lan-laire !
Ma pauvre mère;
Et que j'irai là-bas
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !
... Et je veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle... »

(*La complainte du petit Hypertrophique.*) *Anthologie des Poètes d'aujourd'hui* (Van Bever et P Léautaud, II, p. 77).

M. Choque est sûr et certain que tu guériras quand tu voudras », — elle détourne la tête et répond, « pour la consoler » : « Moi, je veux bien. » Elle toussa. La quinte fut courte. Ensuite elle essuya ses lèvres au mouchoir qu'un peu de rouge tacha, et alors elle osa se rétracter.

« Oui, oui, et puisqu'il faut toujours mourir, je ne tiens tout de même pas beaucoup à vivre comme ça !... » [1]

Cette petite fille attend la mort avec une sérénité que lui envieraient les plus mâles des adultes. Il est d'autres enfants qui, par effroi de la vie trop brutale [2], trop dure à vivre [3], de l'existence souillée par le mensonge [4], de l'existence sans amour [5], accomplissent, délibérément et furtivement, leur évasion dans la mort considérée par eux comme l'ultime refuge. Lâcheté devant la vie qu'ils se refusent à vivre ? ou bien courage de ces enfants qui surmontent leur répulsion et leurs terreurs pour une suprême libération ? Ce n'est pas ici le lieu d'en juger; on conviendra néanmoins que tel de ces suicides enfantins — celui du « *Lacet* » par exemple — où l'enfant s'affranchit par la mort seule capable, croit-il, de le délivrer de son mensonge, n'est pas, dans sa détermination solitaire et désespérée, sans une attitude morale absolument dépourvue de noblesse et de beauté. Et la fuite, désolée et décidée de l'enfant vers le Fleuve libérateur, ne se lit pas sans une poignante émotion pour un cœur d'homme : sans faiblesse, sans rancune contre ceux-là, père, maître, ami, qui « l'avaient si mal aimé »; contre ses camarades qui « réclamaient pour l'admirer une logique, une exactitude dans la folie auxquelles il n'avait pu fournir », Michel « descendit une marche. Il eut de l'eau à mi-jambe, une eau brutale et glacée. La peur le prit. Mais déjà sa volonté était plus forte que lui... Il fonça vite, refoulant l'eau des genoux comme on fait au bain. Au dernier degré, il en eut par-dessus les épaules et déjà le froid glaçait ses veines. Il fit tourner son regard encore une fois sur l'étendue qui lui parut morose et pourtant comme saoûle de vie. Le monde n'avait besoin de personne. Michel s'assit donc, il se tapit sur lui-même et ses doigts se crispèrent dans la boue. C'est là qu'ils le retrouvèrent trois heures après... » [6]

---

(1) *Le Sourire Blessé. — Le Cœur immobile*, p. 121.

(2) G. DE VOISINS. *L'Enfant qui prit peur.*

(3) E. MAZAUD. *Lettre au Commissaire.*

(4) A. THIERRY. *Le Lacet.*

(5) G. CHÉRAU. *Champi-Tortu.* — E. ZOLA. *Une Page d'Amour.* — René JOUGLET. *L'Enfant abandonné.*

(6) *Le Sourire Blessé.* Le Lacet, p. 151.

Pour échapper à l'indifférence générale, et notamment à celle des siens, il arrive encore que l'enfant, sans aller, dans sa détresse, jusqu'au suicide [1], désire ardemment la mort qui le délivrera d'une intolérable souffrance : ainsi, la petite Jeanne d'*Une Page d'Amour*, délaissée de sa mère amoureuse du docteur Deberle, tombe dans la consomption, s'étiole, se détache de tout, même de « sa mère ». Elle devint la proie d' « une humeur sombre dont rien ne la tirait plus. Quand sa mère se penchait au-dessus du lit, pour chercher son regard, l'enfant gardait un visage muet, comme si l'ombre des rideaux seule eût passé sur ses yeux. Elle avait les silences, la résignation noire d'une abandonnée qui se sent mourir... »

De même, *Jean Hermelin*, pour échapper à son enfance malheureuse, avoue qu'il souhaita souvent mourir et que sa pensée solitaire et son orgueil d'incompris se complaisaient à s'imaginer mourant, puis mort, ramené à la maison dans la désolation générale, suscitant les remords de ceux qui l'avaient méconnu ou insuffisamment aimé.

*
* *

A ces enfants auxquels l'imagination ou les circonstances conseillent l'évasion par la mort d'une vie sevrée d'amour; à ceux-là en particulier qui mettent à exécution leur funeste dessein, nous ne saurions, quelque sévèrement qu'on juge un acte qui les affranchit de leurs obligations morales et sociales, présentes ou à venir, refuser de prendre en pitié leur existence manquée; nous ne pouvons, quant à leur décision désespérée, rester insensibles devant le drame que fut la vie, puis la mort de tels enfants.

Nous ne manquerons pas de signaler enfin une dernière attitude de l'enfant en face de la mort : il s'agit de l'intrépidité souriante et narquoise dont, en des temps troublés, peut faire preuve l'âme héroïque d'un enfant. Et l'on nous permettra sans doute, dépassant exceptionellement le cadre du « roman contemporain », de rappeler ici l'exemple

---

(1) Voir, dans René JOUGLET, « *L'Enfant abandonné* », le suicide d'une fillette (p. 182) et celui de « *l'enfant qui prit peur* » (G. DE VOISINS), tous deux amenés, celui-là par suite de l'indifférence des siens; le dernier pour avoir « connu trop tôt la douleur humaine » (p. 266), à rechercher la mort où ils ont cru trouver un asile pour leurs souffrances prématurées.

si émouvant de Gavroche [1] mourant sous les balles en chantant crânement :

« Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à... »

Il ne nous déplaît pas, au terme de cette Etude, d'évoquer le visage hardi du gamin romantique qui, marqué par la Mort, ne craint point de la provoquer à visage découvert, et même de jouer avec elle. Gavroche circule, impertinent et gouailleur, sous les ailes menaçantes de la déesse funèbre : c'est ici une image émouvante, stoïque et riante malgré tout, de l'Age qu'elle a beau opprimer, inquiéter dans son esprit, désoler et affoler dans son cœur, plus encore que cette très vieille emperière du monde n'opprime, n'inquiète, ne désole et n'affole des « âges » plus virils. Immortel, sonne en nos mémoires le rire audacieux de l'enfant moquant son sinistre adversaire. Pauvre victoire que celle de la Ravisseuse ! Gavroche narguant Celle qui va l'emporter en son souterrain royaume, c'est la naïve et fière revanche de l'Enfant sur la Mort.

---

(1) *Les Misérables*, t. VII, p. 65. — Cf. aussi « *L'Emeute* », dans « *Trique, Nénesse et Souris l'Arpète* », où Alfred Machard a repris le même sujet : « ... Gavroche hilare et falot se promène, « attendant qu'ça chauffe », narguant les officiers, les agents et les soldats, tout ce qui représente l'ordre, jetant en l'air, au vent du soir, ses boutades et sa casquette, prêt à faire avec un gros mot, derrière la barricade, une héroïque pirouette dans l'éternité... » (p. 121).

CHAPITRE X

L'enfant pendant la guerre

I. — **Souffrances du temps de guerre.**

II. — **La guerre « des adultes » est-elle comprise par l'Enfant ?**

a) « Images » du temps de guerre.

b) « Quoi c'est, la guerre ?... »

c) La guerre « marque » -t-elle le caractère de l'Enfant ?

III. — **« ... Quatre années de grandes vacances... »**

IV. — **Jouets de guerre.**

I

SOUFFRANCES DU TEMPS DE GUERRE

Les horreurs de la guerre, ses souffrances, tous les maux qu'elle laisse, le fléau passé, subsister, ne meurtrissent pas seulement le cœur et l'esprit des adultes; la calamité n'épargne point les enfants; contemporains, témoins, voire acteurs du drame qui se joue aux frontières, celui-ci les marque, eux aussi, dans leur sensibilité et leur intelligence, de son terrible sceau. Pas plus que leurs parents, ils ne seront absolument semblables à ceux qui ne connurent jamais, tout au long de leur enfance ou de leur existence, que le calme bonheur des périodes de paix.

Tout d'abord, ils ont souffert dans leur corps, dans leur être physique violemment malmené par les jours sans pain et sans feu : « ... J'appris la faim, déclare *l'Enfant d'Hier*. Nous n'avions que peu de bois et de charbon. Nous n'allumions qu'un seul feu dans ma chambre d'enfant, parce qu'elle était la plus petite et la plus facile à chauffer. Nous nous tenions là, serrés les uns contre les autres. C'est là que nous mangions, matin et soir, nos maigres rations. » [1]

Ils ont, comme l'héroïne de l'*Apprentie*, vécu de la « pauvre soupe de mauvais pain noir et de graisse », fait queue aux portes des boulangeries et des boucheries, « revenant avec un pain gris, vert, hérissé de paille, un morceau de cheval... » [2]

Ils ont également, et parfois plus encore, souffert dans leur sensibilité, chassés brutalement qu'ils étaient, de leur foyer, comme la petite Belge Virginie [3], ou comme les jeunes réfugiés — les « Hirondelles sous le Toit » — dont parle Lucien Descaves. Car pour eux, c'est alors alors l'indicible horreur de l'invasion, du village bombardé, de l'errance en quête d'un abri.

Encore la petite Belge a-t-elle été recueillie par une femme « au grand cœur », maman Médard, et, chez elle, les deux enfants sans

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 56.

(2) G. Geffroy. *L'Apprentie*, p. 8.

(3) Voir Alfred Machard. *Popaul et Virginie*. La fillette, échouée à Paris, et recueillie par une femme charitable, « sort peu à peu d'une longue torpeur mentale avec la vision très vague et très floue d'une grande foule gesticulante, affolée, où elle fut mêlée un jour, alors que le tonnerre roulait dans les profondeurs du ciel, épouvantablement... » (p. 45).

gîte, Popaul et Virginie, trouveront un nid pour leurs ailes blessées. Un nid, et surtout une mère pour remplacer celle que la bataille a tuée. Combien d'autres petits réfugiés n'auront pas cette chance ! Et que d'autres, comme les héros de Lucien Descaves, dans l'asile provisoire de quelque famille bourgeoise, n'en éprouveront la bienveillance que par les « gestes » conventionnels, plus ou moins ostentatoires, d'une banale charité ! On leur ouvrit la porte toute grande, certes, mais, trop souvent, le sentiment était absent de cette affaire; il n'inspirait pas les paroles, cordiales en apparence, que se contentaient d'articuler les lèvres; le cœur en effet était ailleurs, au front, où combattait le fils de la maison. Et les autres, ces petits que leurs protecteurs avaient cependant réclamés, ils restaient, bien entendu, des étrangers sous le toit où une pitié affectée les avait conviés. Alors, pourquoi tant d'empressement, et de sollicitude, et de soins ingénieux, de médicaments coûteux, de chatteries et de cadeaux ? C'est que ces enfants servaient pour une fin secrète : ils étaient le palladium du foyer menacé, l'assurance contre le malheur. Ils écartaient, « hirondelles sous le toit », jusqu'à la fin de l'orage, la menace de mort qui pèserait, durant toute la guerre, sur le fils aux armées. Et l'on faisait sans doute pour eux exactement ce que l'on eût fait pour lui, s'il était resté. Mais, *eux* — « moyens » en vue de cette « fin » : la sécurité du soldat très chéri — leurs bienfaiteurs ne les aimaient pas, ne compatissaient pas du fond de leur cœur à la misère intime et au dénûment de ces abandonnés.

(Le mari de) « Mme Boussuge eût rougi, quant à lui, de s'abriter derrière l'espèce de bouclier que représentait Nanand, aux yeux d'une mère: toutefois, intérieurement, il ne trouvait pas mauvais qu'elle mît sa confiance en cette sauvegarde. Mme Boussuge elle-même, aussi bien, n'avouait pas sa faiblesse; mais Zénaïde (la servante) était son interprète et ne se radoucissait un peu qu'à cause de la vertu protectrice conférée à l'enfant. C'était la plante médicinale dans le jardin de la Foi, celle du charbonnier... (Zénaïde) avait spontanément formulé ce que la mère taisait encore : « Oui... c'est comme qui dirait une hirondelle sous le toit... ça portera bonheur à la maison... » Nanand devint « l'enfant de la maison » *dans ces conditions-là...* » (1)

Or, il arrive que l'enfant tombe malade, précisément au moment où Justin (le fils) se bat sur la Somme :

(1) *L'Hirondelle sous le Toit*, p. 68.

« Les Boussuge s'inquiétaient lorsqu'ils étaient plus de quatre ou cinq jours sans recevoir de ses nouvelles, car il écrivait d'habitude régulièrement. Mme Boussuge s'alarmait surtout le soir, quand Nanand, dont elle prenait la température, avait quelques dixièmes de plus. On eût dit que le thermomètre la renseignait autant sur la santé de son fils que sur celle du petit réfugié. Elle établissait mentalement un rapport entre la dernière lettre de Justin, le communiqué et l'élévation de la température du malade. Elle ne se rendait pas compte elle-même des effets de sa superstition. Elle ne l'avouait pas. Elle subissait ce vague malaise que cause un pressentiment... »

Et le mari qui se trouve, du reste, plus qu'il ne le croit lui-même, de connivence secrète avec sa femme, de penser tout haut devant un ami : « ...Son fils ne court aucun danger sérieux, elle en est persuadée, tant que sera chez nous le petit réfugié dont nous avons la garde. C'est un fétiche, un talisman, le palladium des anciens, un bouclier vivant, gage de la conservation de Justin... » (1)

Les petits réfugiés de Lucien Descaves n'auront été ainsi que des instruments, des armes défensives offertes à certaines familles contre le destin qui menaçait leur fils au front. Rien d'étonnant dès lors s'ils opposent, au départ, à l'indifférence foncière de ces bourgeois tremblants, leur non moins naturelle indifférence d'enfants. Que l'on ne s'offusque donc pas trop s'ils payent de remercîments sans effusions, du bout des lèvres, et même de leur sereine ingratitude, quatre années d'un accueil sans cordialité véritable.

***

Toutefois, à lire comment furent traitées ces « Hirondelles sous le Toit », songeons que beaucoup d'autres petits réfugiés eussent souhaité, même si elle se limitait à des soins matériels, rencontrer pareille assistance dans les familles où le sort leur assigna, au cours des hostilités, un abri momentané ! Tant et tant d'autres ont subi l'humiliante sujétion qui, au milieu des enfants du pays, faisait d'eux des *heimatslos !*

Et, pour ceux qui restaient au foyer dont le chef de famille était mobilisé, n'y avait-il pas, trop souvent, d'autres drames, nés de l'absence du mari, dans la famille privée de son protecteur ? La

(1) *Id.*, p. 152.

guerra aura, pour maint foyer, été l'occasion d'une terrible épreuve sentimentale [1].

Heureusement, l'enfant possède un prodigieux pouvoir d'accoutumance, même à la misère et au danger; en présence de la bataille, devant le spectacle quotidien de la guerre et la menace du bombardement, il montre parfois une sorte d'héroïsme calme et de souriante philosophie; la notion de « guerre » est entrée dans sa connaissance; il en parle donc comme d'une chose admise, dont la fatalité et l'horreur l'émeuvent à peine :

« ...Une détonation lointaine ébranla les airs. Je sursautai. — Oh ! voilà qu'ils lancent des schrapnells ! m'écriai-je. Son regard malin se posa sur moi avec une sorte de commisération. Les lèvres firent un « pouah » dédaigneux, et la petite s'esclaffa :

« — Tu sais, dit-elle, si tu ne comprends rien, mieux vaut te taire. Où donc distingues-tu des schrapnells ? Regardez-moi cela : il confond un vulgaire obus brisant avec des schrapnells, qui, eux, ont une voix toute particulière. Quant à l'obus brisant, il hurle comme un chien. Et c'est très comique, tu sais... » [2]

Chez cette petite fille russe, le bombardement n'inspire aucune idée triste, aucune peur. De même, le jeune héros d'Abel Hermant, l' « Enfant d'Hier », écoute « sans frayeur les premières détonations lointaines des canons » du siège de Paris, et, plus tard, ajoute-t-il, « quand le son devient proche, j'étais déjà blasé par habitude... Je prenais même plaisir à être réveillé chaque matin par le premier coup, je courais à la fenêtre, j'essayais de surprendre en l'air, au vol, la trace imperceptible du projectile. Je n'avais été, durant tout l'hiver, péniblement affecté que par la nuit, qui venait si tôt... » [3]

C'est un curieux état d'esprit que celui d' « enfants du front »; dans *Le Travail Invincible* [4], Pierre Hamp nous présente trois petites Flamandes qui vivent depuis plusieurs années dans la zone de guerre, « tout près de la Mort, résidente de ce pays où les hommes se massacrent »; la dernière née n'a même jamais connu autre chose que l'existence dans un village bombardé, au milieu des décombres,

---

(1) Voir à ce sujet Jeanne DANNEMARIE : « *Un Drame d'Enfant* », tableau assez mélodramatique d'une famille désorganisée par la guerre, et d'enfants que leur mère, oublieuse de son devoir, abandonne.

(2) AVERTCHENKO. *Douze couteaux dans le dos de la Révolution* (trad. G. d'Ostoya). — V. la nouvelle : « *L'Herbe que la botte écrase* ». — Voir également J. KESSEL. *La Steppe Rouge*. Paris, 1923, les deux nouvelles : « *La Poupée* » et « *L'Enfant qui revint* ».

(3) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 58.

(4) *Le Travail Invincible*. (Paris, 1921, p. 130, N.R.F.).

parmi les soldats anglais qui sont les vrais et presque les seuls habitants de ce secteur. Alors « l'enfant accepte le bruit du canon comme celui du vent. Aucune imagination de la mort ne la tourmente... » Les trois petites filles se sont, du reste, adaptées complètement à la vie du front; elles ne consomment que des rations anglaises; elles n'usent que du drap d'uniforme anglais. Leur souci c'est, quand le bombardement s'arrête, d'aller quérir du bois dans les « maisons ébréchées et aux fenêtres sans vitres... » Et « leurs jeux continuent aux places où on a enlevé des cadavres... » Celles-là, vraiment, sont bien des « enfants de la guerre ». Pourtant, seules les deux cadettes — ces « créatures les plus fragiles de ce pays sanglant » — se montrent calmes et souriantes au milieu du danger. Quant à l'aînée, elle n'est pas sans connaître l'inquiétude permanente, la nervosité incoercible que révèle le corps frissonnant au moindre bruit. Il est, en effet, des enfants que le cataclysme a surpris au moment où ils grandissaient sans souci ni fièvre, et qu'il a rendus hypernerveux; qu'il a condamnés à vivre désormais dans un perpétuel effroi. Et même chez ceux qui, nés au cours des hostilités, ne se représentent pas l'existence normale autrement que sous cet aspect dramatique, leur organisme et leur mentalité peuvent conserver longtemps les stigmates du désordre installé dans le monde au moment où ces enfants furent conçus [1].

En tout cas, chez les uns et les autres, la guerre a créé un état mental nouveau; elle régnant, c'est elle qui impose les modes de pensée et d'existence; un « enfant de la guerre » ne se représente pas du tout la vie ordinaire, ni la vie sociale, la famille, la nation, l'étranger, comme un « enfant de la paix ». Un indispensable mimétisme l'adapta aux conditions nouvelles auxquelles l'asservissait, s'il voulait en réchapper, la quotidienne Nécessité. Pour lui, l'anormal est devenu le normal, et inversement : témoins ces gamins d'un village proche du front et dont les yeux, habitués à l'obligatoire obscurité des rues dès qu'arrivait la nuit, s'extasiaient, aux premiers soirs de l'armistice, devant le prodige de ces mêmes rues qui avaient recouvré leur éclairage d'avant-guerre; un feu d'artifice prestigieux ne les eût pas ravis davantage que ces banals luminaires.

---

(1) Ces enfants peuvent en effet, dit le Professeur Régis, dans son *Précis de Psychiatrie*, « subir le contrecoup des émotions violentes éprouvées par leurs parents et devenir ainsi des candidats aux névroses et psychopathies... »

II

LA GUERRE " DES ADULTES " EST-ELLE COMPRISE PAR L'ENFANT ?

« *La guerre, ce sont nos parents...* »
(E. GLAESER.)

Que ces enfants vivent, plus ou moins fébrilement, leurs jours de guerre; qu'ils en souffrent dans leur chair et dans leur cœur; ou bien que, passifs, ou résignés, voire stoïques, ils supportent — attendant des jours meilleurs — la dure loi de la bataille voisine, ce sont là des constatations que les romanciers n'ont pas manqué de consigner et d'illustrer par l'exemple de leurs jeunes héros. Demandons-leur maintenant ce que l'enfant peut retenir et comprendre de ce phénomène social insolite, brutal qu'est la guerre « des adultes ».

a) « IMAGES » DU TEMPS DE GUERRE

Ce qui, tout d'abord, frappe l'enfant en temps de guerre, ce sont des images nées d'un mouvement insolite, de propos étranges, de spectacles inaccoutumés. Même s'il vit en quelque province éloignée des champs de bataille, s'imposent brusquement à lui des conversations, des tableaux si singuliers, si neufs, qu'il ne saurait plus tard les oublier jamais. C'est, par exemple, en 1870, l'arrivée en fanfare d'une compagnie de francs-tireurs sur la calme place d'une petite ville de Touraine : « ...Un éclat : un déchirement de l'atmosphère, une pétarade de notes martiales, cassa toutes les figures et les laissa un moment grimaçantes. Suivit une lourde masse d'espèces de soldats sans couleur, qui pilait le sol, avec des jambes de plomb. Le capitaine Chevreau, l'épée fulgurante, bedonnait, en tête.

« — Alors, c'est ça la guerre ?

« — La guerre, dit Georgette, c'est bien autre chose que ça ! Tu n'as donc jamais vu Paul en uniforme ?... » (1)

La guerre, dans l'esprit du petit garçon de *La Becquée*, est donc

(1) *La Becquée*, p. 5.

figurée par d'honnêtes bourgeois de son monde, soudain vêtus d'uniformes bizarres; c'est son père « avec un képi à galon blanc, d'un effet curieux au-dessus de ses favoris de notaire »; c'est aussi la bonne, Adèle, qui gémit en ficelant l'argenterie et les bijoux que l'on enfouit précipitamment dans le jardin; ce sont encore les Prussiens qui vont arriver; aussi importe-t-il de déguerpir; c'est enfin la tante qui redoute l'invasion en songeant à la maman moribonde, car « le premier casque à pointe » que verra la malade « lui entrera dans le cœur... »

Le héros de Louis Bertrand, *Jean Perbal*, se souvient, lui, surtout du temps de l'occupation qui suivit la guerre de 70, et ce qui l'a frappé, c'est « le goût moisi qu'avait le pain ». « Les troupes allemandes — les Prussiens, comme on disait alors — stationnèrent maintes fois dans notre village. Mais ces événements n'ont laissé à peu près aucune trace dans ma mémoire. » Les « Prussiens » repassèrent au cours de l'été de 1873, après le versement du dernier milliard. C'étaient des gens de la landwehr « débonnaires et quelquefois même paternels pour les enfants » de l'âge de Jean Perbal.

Les images que retient l'enfant du temps de guerre sont donc, on le voit, fragmentaires et décousues [1]. C'est ce qu'explique Maurice Barrès lorsqu'il écrit : « Il m'est impossible de rien rapporter d'utile et de général sur la guerre. Dans cette épouvantable bagarre, j'étais un petit chiffon négligeable. » Juillet 1870, c'est, dans son souvenir, « des soirées d'été dans une campagne mélancolique où chantaient des grenouilles. On me donna des images éclatantes où des turcos et des mitrailleurs épouvantaient des Prussiens ridicules. Dans ma petite ville, tous les soirs, des voix dont je sens encore le vin et la crapule, criaient : « A Berlin ! » Puis, j'allais, dans une bousculade et une chaleur terribles, porter du vin, du café froid aux trains incessants qui emmenaient des milliers et des milliers d'êtres jeunes et sains et trop gais vers la frontière... » [2]

S'agit-il de la guerre civile, de la guerre des rues ? Là encore, seules, des images isolées subsistent dans les cerveaux enfantins. Ainsi, pour Anatole France qui, au surplus, fut, comme il le dit, « nourri dans une période de paix », et que surprirent les « chants et les clameurs farouches » des journées de février :

---

(1) V. dans « *Victor Hugo raconté* » la pittoresque relation du voyage qu'il fit avec sa mère et ses frères, au cours de la campagne de Napoléon en Espagne.

(2) Voir *Nouvelles Littéraires* du 29 septembre 1928, à propos des *Cahiers* de M. Barrès publiés par François DUHOURCAU.

« ...Mon cher papa, écrit-il, qui avait revêtu son uniforme de garde national, m'embrassa tendrement... Mon père sortit. Ma mère s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau de mousseline et sanglota. C'était la révolution.

« Les journées de février m'ont laissé peu de souvenirs. On ne m'a pas fait sortir une seule fois pendant le combat des rues. Nos fenêtres donnaient sur la cour, et les événements qui s'accomplissaient au dehors étaient pour moi infiniment mystérieux... » (1)

Avec les dames amies de sa mère, le petit Pierre faisait de la charpie pour les blessés; de temps à autre, entre un voisin qui raconte sur le mode héroïque ce qu'il a vu, et retourne à la bataille. Du combat lui-même, l'enfant n'a gardé que cette vision « d'une voiture très haute et largement évasée (sortant) tout en feu du guichet du Louvre. Une troupe d'hommes la traîne sur le pont des Saints-Pères entre les deux statues assises, et, avant d'avoir atteint le milieu du pont, la fit basculer. Elle rebondit deux fois sur ses ressorts, puis, emportant la balustrade de fonte, tomba dans la Seine. Et ce spectacle, auquel succédèrent soudain les ténèbres profondes, me parut splendide et mystérieux. Voilà mes souvenirs du 24 février 1848, tels qu'ils se sont imprimés dans mes faibles esprits, et tels que ma mère me les a maintes fois rafraîchis; les voilà dans leur candide indigence. J'ai pris grand soin de ne les point orner, de ne les point enrichir... » (2)

Beaucoup plus nombreux et plus vastes sont les tableaux que nous donne « l'Enfant d'Hier » au sujet de Paris assiégé. Il faut lire les pages dans lesquelles Abel Hermant décrit l'entrée des Prussiens dans la Capitale, la rumeur de la foule, le grondement de l'émeute, puis la vision de Paris livré aux flammes par les Communards. Alors, l'enfant « comprend qu'il s'agit d'une catastrophe unique... J'avais conscience d'être témoin. Je faisais attention. J'essayais de ne pas perdre mon sang-froid, pour tout voir, pour me souvenir. Ah ! je sentais bien que je n'y aurais aucune peine, qu'il n'y avait pas de notes à prendre, que cela se gravait de soi-même, et que ma mémoire inexorable garderait jusqu'à mon dernier souffle toutes les sinistres visions d'aujourd'hui. » (3) Malgré tout, l'horreur de l'incendie nocturne ne l'émeut « que d'admiration »; et cependant ses yeux ne veulent rien perdre du spectacle terrifiant et magnifique.

---

(1) *Le Petit Pierre*, p. 88.
(2) *Id.*, p. 94.
(3) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 66.

Au lieu d'une image inconsistante et d'impressions fugitives, nous sommes bien ici en présence d'un tableau infiniment plus varié qui restitue la vision panoramique, avec ses plans divers, ses détails, son ensemble, d'une des scènes capitales de la guerre de 1870. L'enfant se révèle un spectateur qui s'efforçait d'être, pour l'instant, clairvoyant et, pour l'avenir, un témoin fidèle de ce que ses yeux auraient vu.

Quant à la guerre de 1914, on peut dire qu'elle a frappé, et vivement, tous les petits, particulièrement ceux qui se trouvaient cernés dans la zone des opérations, ou bien, dans une grande ville comme Paris, par exemple, présents aux scènes de la mobilisation et aux extraordinaires spectacles que leur procurait une cité quotidiennement visée par la menace ennemie. Qu'on relise à ce sujet des ouvrages tels que *La Guerre des Mômes* ou *Popaul et Virginie* d'Alfred Machard. Les enfants de Paris ont entendu le vacarme formidable de la maison et de la rue le jour de la déclaration de guerre; ils se souviennent du clairon de Pistouille sonnant la charge dans l'escalier et sur le chemin de la gare de l'Est; ils reverront toute leur vie les hommes, qu'ils rencontraient tous les jours, déguisés en soldats, M. Caneton, M. Prunelle, M. Buru, M. Lamirte, le père de Pancucule, « vêtu d'un uniforme de fantassin : képi à la visière pliée en bec de cormoran, capote étriquée aux manches trop courtes, godillots à clous ».

« ...Des portes s'ouvrirent à tous les étages. Des femmes s'avancèrent sur les paliers. « Qu'est-ce qui se passe ? » Pancucule père cria : « Hé, la coterie, c'est l'heure... faut qu'on parte ! » Et des voix d'hommes, du fond des logements répondirent : « On est prêt, camarade... on s'en va ! » « Déjà ! se lamentèrent les femmes. Déjà ! » [1]

Puis, ce seront les tableaux du Paris du temps de guerre; les sournoises visites des taubes, les obus de la Bertha; la descente, au nocturne miaulement de la sirène, dans les caves et le métro; les pères en permission de détente; le passage incessant des troupes de régiments alliés arrivant de tous les pays de la terre; les promenades avec les blessés et les permissionnaires; la lecture des lettres venues du front, des journaux et du communiqué; l'imagerie : photogravures, dessins, affiches racontant la vie des tranchées; toutes les heures d'angoisse et aussi les heures glorieuses de l'Armistice et du défilé sous l'Arc-de-Triomphe.

(1) Alfred MACHARD. *La Guerre des mômes*, p. 23.

La Grande Guerre aura ainsi procuré aux enfants de 1914 une ample provision d'images et de souvenirs pittoresques [1]. Il n'est pas exagéré de dire que la plupart d'entre eux datent leur éveil à la conscience, à la connaissance et à la sensibilité, de cette époque extraordinaire. Comme le dit le poète : « Enfants, sur un tambour (leur) crèche fut posée... » [2] Même si, vivant très loin du front, ils n'ont connu la Guerre que par la mobilisation, l'arrivée de leur père ou d'un parent des lointaines tranchées, par les lettres du front, tous leurs souvenirs « partent » de ce temps-là.

b) « QUOI C'EST, LA GUERRE ?... »

N'ayant, comme on vient de le voir, retenu de la tourmente que des images isolées; n'ayant, au surplus, été frappés que par le *pittoresque* insolite de la vie à l'arrière, les enfants ne peuvent avoir de la guerre qu'une compréhension fort mitigée. Pour certains d'entre eux, ce terme de « guerre » est à peine autre chose qu'un vocable [3]; un vocable cependant chargé d'un sens inquiétant, encore qu'il reste mystérieux : ainsi en est-il pour ces petites filles dont le père, grand blessé de guerre, vient de mourir sous leurs yeux terrifiés :

« ...Denise reprit :

« — Il était blessé, papa, pourquoi qu'il était blessé ?

« — Parce qu'il a été à la guerre.

« — Quoi c'est la guerre ?

« La grande ne savait que répondre. Il fallait au préalable qu'elle essayât de comprendre ce que c'était, de façon à l'expliquer à sa cadette. La guerre, ce qu'elle en savait était court. On habillait des hommes en soldats. On les envoyait loin. On ne les revoyait plus que de temps en temps, pour quelques jours. Ils se blessaient. En défini-

---

(1) Voir l'opinion du jeune « *Peau-de-Pêche* » sur l'époque de la Grande Guerre. « ... Pour moi et ceux de mon âge, la guerre était une chose terrible et joyeuse... A chaque pas, c'étaient des choses nouvelles. La fièvre nous gagnait. On vivait. On mendiait des défroques militaires, on faisait coudre par une grande sœur un calot de fantassin pris dans du vieux drap... Une petite âme meurtrière poussait en nous. On jouait à la guerre sur le trottoir, dans la maison... jeux d'imagination et d'imitation. On respirait avec fièvre l'atmosphère guerrière; on singeait les grands, on répétait les mots héroïques qu'inventaient les journalistes embusqués. On était déjà des hommes... » Gabriel MAURIÈRE. *Peau-de-Pêche*, p. 27.

(2) V. HUGO. (*Odes et Ballades*).

(3) Dans un roman allemand d'Ernest GLAESER, et dont la traduction a paru dans « *Europe* » (15 août-15 septembre 1929), un petit Allemand, devant un camarade français avec lequel il passe ses vacances, et à la nouvelle de la déclaration de guerre, s'écrie : « ... *La guerre, ce sont nos parents... mon ami !...* » Alors j'éclatai, car je savais que dans quelques minutes je l'aurais perdu !...

tive, elle ne savait de la guerre qu'une chose, c'est qu'elle avait fait se tuer son papa !... » (1)

Dans l'esprit de la jeune Cécile Pommier, l'héroïne de l'*Apprentie*, le *Siège* de Paris apparaît comme une époque extraordinaire, dépassant démesurément par ses tragiques effets l'entendement d'une âme d'enfant :

« ...Ces Allemands, dont on entendait parler sans cesse, et que l'on ne voyait jamais, et qui faisaient jour et nuit le bruit du tonnerre avec leurs canons, c'était pour elle des géants, des monstres à tête de loup, des ogres démesurés, marchant par enjambées de sept lieues, là-bas, là-bas, bien loin, dans la campagne, dans le noir... »

Cécile vit ainsi dans un état singulier et « assiste à ce drame *comme si elle avait dormi tout éveillée*. Ce qui restait dans sa tête enfantine, dit Gustave Geffroy, c'étaient les chuchotements de ceux qui étaient autour d'elle et qui avaient l'air grave et soucieux; les mots les plus souvent répétés : Guerre, Prussiens, Bismarck, Badinguet, le Siège... » (2)

Les enfants de 1914 ont-ils, mieux que Cécile Pommier, compris la guerre et ses horreurs ? Non, répond Jeanne Galzy qui fut à même de bien observer les garçons qu'elle était chargée d'enseigner dans un lycée du Midi : ainsi, à la lecture des pages les plus pathétiques du *Feu*, ils restent à peu près froids :

« ...Ils ne sentent pas la guerre comme je la sens. La mort est pour eux un mot vide. La souffrance, aussi. La terrible anxiété du combattant, ce frémissement de la chair menacée et que cette menace torture, cela n'existe pas pour eux, même en leur pensée. Ils ne voient que le mouvement, le déploiement de forces, l'héroïsme vu par l'extérieur... » (3)

En vain la maîtresse les invite-t-elle à se recueillir, à méditer sur ce que la guerre offre d'inhumain, d'irrationnel en un monde que devrait régir la justice; mais ses élèves, trop jeunes et trop espiègles, restent indifférents. « C'est lointain, étranger comme un conte effrayant... C'est trop compliqué pour eux... » La guerre n'est pour

(1) Henry POULAILLE. *Ames Neuves*, p. 77. — V. aussi la nouvelle intitulée *La Guerre*, p. 101.

(2) *L'Apprentie*, p. 20.

(3) *La Femme chez les Garçons*, p. 173.

eux qu'un thème autour duquel évolue leur imagination. Elle sert à les récréer bien plus qu'à les émouvoir. » [1]

Ils jouent au soldat; ils se targuent, dans la cour, des aventures magnifiques dont le père, le frère ou le cousin permissionnaire a été le héros; mais, dans leur récit, « aucune vérité, aucune émotion... des tartarinades sans fin... »

Ces enfants seraient-ils donc sans cœur ? Non, ils sont seulement *inconscients*. Aussi bien, « comment attendre autre chose d'enfants pour qui la souffrance, l'amour, la pitié, ne sont que des mots vides ? Sont-ils mauvais ? Ils ne sont qu'encore au-dessous de l'humanité... » [2]

c) LA GUERRE MARQUE-T-ELLE LE CARACTÈRE DE L'ENFANT ?

Et cependant, on va répétant que la guerre marque, profondément et pour leur vie entière, les âmes des enfants qui vécurent les années terribles. Qu'y a-t-il d'exact dans cette assertion ? « Est-ce vrai, se demandait Jeanne Galzy, que la guerre a transformé et mûri leur enfance ? » Pas du tout; il semble qu'ils passent, indifférents, insensibles au milieu du drame; s'ils accordent un instant de pensée, une minute d'émotion au parent qui se bat, au maître qui n'est plus, vite ils se détournent de ces idées sombres, ennuyeuses, obscures et retournent aux préoccupations, jeux et soucis de leur âge.

Ce n'est point toutefois l'avis unanime. Certains écrivains, au contraire, surtout de ceux que 1870 connut enfants, prétendent avoir été « marqués » par la guerre. Quoiqu'ils fassent ensuite, ils furent et resteront les enfants de la défaite. Que l'on n'oublie pas, écrit Hugues Le Roux, que ces petits « avaient grandi dans une légende de victoire », contemplant, sans se lasser, les images qui rappelaient « les batailles d'Italie, les fantasias algériennes, la campagne du Mexique, les caracolements sous des balcons pavoisés, les entrées à cheval, en daumont, dans des villes en délire... » Ces enfants tombaient « de trop haut » [3]. 1870 aurait ainsi tellement frappé les enfants d'alors, que pour eux, « pour les hommes de (leur) génération,

---

(1) A noter en outre que l'idée qu'ils se font de la mort en guerre — la mort au champ d'honneur ! — leur représente cette mort comme *glorieuse;* donc, — en dépit des souffrances qui la précèdent et du *vide* qui la suit, — comme *désirable*, puisque tant de lectures, et des plus classiques, lui font un sort éclatant, la parent du prestige des drapeaux inclinés, de la reconnaissance nationale, de l'admiration de l'avenir.

(2) *La Femme chez les Garçons*, p. 36.

(3) Hugues Le Roux. « *O mon passé* ». Paris, 1910. (Ed. Lafitte), p. 46.

la guerre véritable, c'est celle de 1870. Celle de 1914, c'est la Grande Guerre... » [1]

Petit-fils d'une défaite, tel est le titre de l'un des chapitres d'*Etat Civil* [2]. Alors, dit Drieu La Rochelle, « une ombre malfaisante couvrait le pays où j'étais né !... Je souffrais d'un malaise que je sentais partout. J'étais malade et c'était le mal de tout un peuple. On m'avait appris à reconnaître tout signe de faiblesse... Je connaissais toutes les défaites de la France et j'étais sensible à toutes... Comme au début de ces troubles infinis d'un Haut-Age, la France n'était plus qu'un coin reculé de l'Occident, tandis que la Germanie accaparait à nouveau la dignité d'Empire... »

Il est en effet des enfants qui éprouvent l'inquiétude consciente que ressent leur entourage; qui participent à l'angoisse collective; qui subissent, comme les adultes, l'humiliation de la défaite. Le drame qui se joue aux frontières, ou sur le territoire même, ne les laisse pas indifférents; c'est le moment où ils prennent une notion plus claire de la patrie et des liens qui l'attachent à tous ses fils, même aux plus jeunes. On peut dire qu'il existe, précisément suscité par l'événement, un *patriotisme* enfantin. Ainsi l'attestait déjà Jeanne d'Arc lorsqu'elle déclarait avoir conçu sa mission dès les premières années de son âge, au temps où elle entendait, de son entourage, conter la grande pitié qu'il y avait au royaume de France. Dans l'esprit de « l'Enfant d'Hier », l'idée nationale naît du danger que court la collectivité; il n'est plus seulement fils de son père et de sa mère, mais encore membre d'une société vivante et innombrable, laquelle, menacée, lui apparaît désormais comme très chère à son cœur, l'enserrant de mille liens secrets [3].

Dorénavant, l'âme enfantine débordée, emportée par le sentiment général vers la frontière, va s'interroger et surtout s'instruire : « Cécile était frappée d'entendre sans cesse répéter qu'une chose mystérieuse et importante était en grand danger, et cette chose, on l'appelait la Patrie, la France. Jean, qu'elle interrogea, lui dit que la Patrie c'était tout ce qui était près d'elle, tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'il y avait encore dans son pays qu'elle ne voyait pas, c'était tout le monde, le père, la mère, les frères, les voisins... et toute la

---

(1) Louis BERTRAND. *Jean Perbal*, p. 189.

(2) *Etat Civil*, p. 161.

(3) « ... Je voyais ma personne se fondre en une autre personne plus ample... C'est à la lettre que je ne me sentais plus être moi-même, que je me sentais *être parcelle de foule*. . » (*Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 49).

terre qu'on appelait la France, avec ses villes, ses maisons, ses champs, ses bois, ses rivières... Il lui disait que, pour défendre tous ces gens et toutes ces choses, on avait fait appel à tous les hommes, même aux pères de famille, et cela donnait des frissons à l'enfant. » (1)

La guerre fournit donc, à l'enfant, l'occasion d'une méditation sur les graves problèmes qui hantent, à cette heure, l'esprit et le cœur des hommes de son pays. Il sort de cette épreuve précocement mûri; car, plus d'une fois gourmandé et rabroué pour ses propos puérils, ses jeux hors de saison, il fut, avec sévérité, invité à réfléchir (2). Est-on sous la menace ou le coup de la défaite ? Les parents exaltent en lui l'espoir des nécessaires revanches :

« ...Un jour qu'il avait fait un devoir sur les *Horaces* où il avait blâmé la dureté du frère de Camille et vivement préféré l'humanité du héros d'Albe, il s'était attiré que ce n'était pas avec ces idées-là qu'on devient un homme, et que la France, au lendemain de ses malheurs, n'avait que faire de ces attendrissements... » (3)

L'idée de la revanche ! Il est hors de doute qu'après 1870 ce fut la préoccupation majeure de la Famille et de l'Ecole françaises. Qu'on feuillette à ce sujet, comme nous l'avons fait, tous les numéros d'un journal pédagogique tel que « *l'Instruction Primaire* » vers les années 1880 : qu'y trouve-t-on ? Tous les textes de dictées, de lectures, la plupart des leçons de morale et d'instruction civique, les récitations et les chants, prennent la guerre comme *leit motiv*, comme « centre d'intérêt » dirait-on aujourd'hui. Il n'est question, dans tous ces exercices scolaires, que de courage militaire, de beaux traits d'héroïsme, de la frontière mutilée, de la rançon infamante... Une rubrique spéciale intéresse l'Ecole à l'Instruction militaire, et révèle l'état d'esprit qui régnait alors: certains Français, pleins d'ardeur belliqueuse, entendaient en effet, ni plus ni moins, enrégimenter l'école et la transformer en un immense « bataillon scolaire » (4). C'était le temps où petits et grands lisaient avec ferveur ce livre *Le Tour de France par deux enfants*, tout rempli du regret des provin-

---

(1) *L'Apprentie*, p. 20.

(2) Voir Paul MARGUERITTE. *Ame d'Enfant*. « Vois-tu », écrit l'ex-lieutenant Baudet à son fils, un timide garçon qui vient d'être admis à l'Athénée du Lude, « par le temps qui court — (on n'était pas encore loin des désastres de 1870) — les garçons de ton âge doivent devenir vite des hommes pour la revanche, nom d'un chien !... » (p. 22).

(3) Julien BENDA. *Les Amorandes*, p. 25.

(4) Cf. « Le corps des jeunes Bataillons de Paris », analyse et commentaire d'un rapport présenté par M. A. Rey (*L'Instruction Primaire*, du 24 juin 1883).

ces perdues; où l'on chantait, dans les soirées familiales, dans les cabarets, à toutes les cérémonies, « *Vous n'aurez point l'Alsace et la Lorraine* ». Alors, l'âme de l'enfant s'éveillait à ces chansons qui, toutes, parlaient de la défaite et appelaient, comme une solennelle réparation, la revanche et la victoire.

Ainsi, pour certains romanciers, beaucoup d'enfants de la guerre de 1870 grandirent avec l'obsédante vision de la ruée ennemie sur leur pays; la grave question du jeune Rabevel : « Pourrai-je rester Français ? » [1], nombreux sont ceux qui se la sont posée.

Les lycéens des *Déracinés*, « grandis depuis la guerre, n'avaient, écrit Maurice Barrès, d'autre idée générale, de qualité émouvante que la France vaincue et la lutte de la République contre les partis dynastiques » [2]. Leur enfance et leur adolescence resteront empreintes de cette angoisse et de cette inquiétude du lendemain. Le triste héros du *Calvaire* d'Octave Mirbeau est, « en réalité, l'enfant du lendemain de la défaite né avant 1870, grandi dans une atmosphère lourde du deuil d'hier et de l'angoisse de demain, déserté de toute espérance, vidé de toute énergie, décérébré, déséquilibré, sans volonté, à la merci prochaine de la première fille qui côtoiera son adolescence. C'est le fils d'une veuve, d'une nation veuve... » [3]

Contre cette dernière assertion, qui nous semble fort exagérée, proteste Abel Hermant d'une manière formelle. Est-il prouvé, dit l'*Enfant d'Hier*, que 1870 a « humilié notre énergie, appauvri notre tempérament, désenchanté notre imagination pour jamais » ? Ce n'est pas une observation, c'est une théorie, qui n'a jamais pu prendre naissance que dans le cerveau d'hommes déjà faits...

« Non, la guerre ne nous a pas énervés : elle nous a trempés, elle nous a virilisés avant l'heure. Elle a suppléé aux lacunes de notre éducation, en nous révélant la solidarité sociale par les risques et par les douleurs auxquels nous avons participé...

« Nul ne doutait qu'une autre guerre fût prochaine. Sans doute, nous autres enfants, nous aurions alors juste l'âge de marcher au feu. Nous pensions que la plupart de nous mourraient prématurément. Nous acceptions cette destinée. Pendant au moins quelques

---

(1) *Rabevel*, t. I, p. 11.

(2) *Les Déracinés*, p. 9.

(3) M. A. Leblond. *La Société Française sous la Troisième République*, p. 7.

mois, nous fûmes de petits Spartiates. Non, cela ne fut pas déprimant comme on l'a dit... » [1]

Il semble bien que l'opinion d'Abel Hermant soit la plus conforme à la vérité psychologique et historique. Nous ne croyons guère au poncif facile à exploiter des « enfants de la défaite », pas plus qu'à celui des « enfants de la victoire ». En réalité, la vision, l'expérience, la réflexion assez courtes des enfants ne leur donnent, de l'état présent de leur pays, que des sentiments superficiels, des idées très vagues, une intuition tout au plus de la gravité de l'heure et des problèmes de demain. Comme il arrive souvent, le romancier prête, gratuitement, à ses jeunes héros, des émotions, des pensées, qui pourront sans doute leur venir plus tard, lorsqu'ils réfléchiront sur ces années d'enfance qui furent des années d'épreuves (surtout physiologiques). Mais il y a fort à penser *qu'au moment même*, les enfants de la guerre n'eurent des événements qu'une conscience très relative. Cependant, de l'avis presque unanime, ils garderont bien, de ce temps tourmenté — et il n'est pas inutile de le redire — la notion, toute nouvelle pour eux, d'une vie collective, d'une nation « personne vivante », qui viendra désormais rappeler sa réalité à leur esprit jusqu'alors uniquement occupé par une vie égoïste et végétative. Dépassant le cercle infime du microcosme enfantin, existe maintenant, pour l'enfant, du fait de la guerre, un monde très vaste : une patrie, d'autres « pays », des enfants et des hommes *français*, et d'autres, « étrangers »: il pressent l' « amitié » qui unit ceux de son sol, les vivants et les morts; il commence à concevoir les inimitiés qu'étudie l'Histoire: et les difficultés que rencontre la Paix pour s'établir dans le monde. L'enfant de la guerre aura donc, plus vite et plus brutalement que l'enfant de la paix, acquis la notion de l'universel.

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 71

Cf. également Pol NEVEUX. « *La Douce Enfance de Thierry Seneuse* ». Les collégiens de Reims, quelques années après 1870, songeaient, comme tout le monde alors, à la guerre récente :

« ... La pensée de la guerre hantait alors tous les esprits. On s'y résignait, non sans crânerie, on s'y préparait avec un froid courage. Il en résultait pour le maître de gymnastique, pour le sergent moniteur, une considération sans bornes. L'amitié des enfants de troupe qui suivaient les cours faisaient prime. Les professeurs, tous patriotes, évoquaient fréquemment les batailles prochaines, et le samedi, vers la fin de la classe, lisaient des pages qui exaltaient les cœurs, les *Chants du Soldat*, les *Contes du Lundi*. Mais cet orage, toujours prêt à éclater, engendrait une ardeur médiocre au travail : pourquoi peiner, puisque le sort commun serait de marcher bientôt à la frontière, de se faire casser la figure ? Par contre, tous, dans les exercices militaires, rivalisaient d'endurance... » (p. 137).

III

" ... QUATRE ANNÉES DE GRANDES VACANCES... "

Nous avons vu comment les enfants « sentent » et « comprennent » la guerre; il est utile de savoir en outre comment ils vivent durant le temps des hostilités. Ici, les témoignages de romanciers décrivant les enfants de la Grande Guerre sont assez nombreux; c'est qu'elle n'a pas été sans atteindre toutes les familles et que la mobilisation générale a retenu, plus de quatre ans durant, tous les chefs de famille aux armées, toutes les mères à l'usine ou aux champs, qu'elle a occasionné ainsi une formidable perturbation du statut familial. Au cours de ces années mouvementées, dans ce monde désaxé, que devenaient les enfants ?

Certains d'entre eux, qui semblaient n'attendre que cela, se sont, dès le premier jour, affranchis de la tutelle des mères et des anciens restés au foyer. N'ayant plus la menace de la dure voix, de la rude poigne paternelles, plus d'un est vite devenu un fieffé mauvais sujet. Ainsi de Maxime, le jeune héros des *Gardiennes* [1] que l'on trouve à toute heure errant, en compagnie d'un vagabond, dans le Marais Vendéen.

Et malheureusement, Maxime « n'était pas seul de son espèce » : « Dans ce seul village, on aurait pu compter une dizaine de galopins dont la grande occupation était de vagabonder et de battre l'estrade en quête d'amusements défendus. Les mères, trop faibles, trop fatiguées, trop tristes aussi, ne réussissaient pas à s'en faire obéir. Elles avaient parfois des sursauts d'énergie désordonnée; alors les coups pleuvaient comme grêle dans une tempête de cris et de larmes, mais, le lendemain, les diableries recommençaient. On vit des gamins parler en chef chez eux, très insolemment, sans que personne leur fermât le bec... »

Et ce n'est pas seulement à la campagne que la guerre, surgissant et s'installant partout, aura développé chez les enfants le sentiment de l'indépendance, provoqué une sorte d'anarchie dans le monde familial régi jusqu'alors par l'autorité paternelle. La guerre fut, par-

(1) Ernest PÉROCHON. *Les Gardiennes*. Paris, 1923. (Plon).

tout, à l'école et à la maison, à la ville et aux champs, une grande pourvoyeuse de désordre. Dans le peuple parisien, les enfants que nous dépeint Alfred Machard, les Trique, les Bout-de-Bibi, les Barbagna, les Pancucule, et leurs dignes sœurs, n'auront pas attendu le lendemain du départ paternel pour s'émanciper, sans feinte, de la tutelle criarde des mères. Ils ont, très exactement, vécu le temps de guerre dans une sereine et totale liberté. Et même les familles bourgeoises les plus soumises à l'ordre domestique ne sont pas sans avoir connu, pour les déplorer amèrement, cette anarchie et cette insoumission, cette attitude frondeuse de leurs enfants. On se souvient de l'aveu qu'en fait le prétentieux et détestable adolescent du *Diable au Corps*. Cyniquement, il déclare : « Que ceux qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances. » [1] Mot terrible, et vrai, qui explique bien la sécheresse de cœur dont témoignent tant de jeunes gens de l'après-guerre. Les tout petits eux-mêmes ont eu leur accès d'indépendance; c'est ce que remarque dans la Préface de *Méipe* [2] André Maurois, au sujet de la jeune Françoise :

« ...Née la veille de la guerre, elle ne voit en son père, soldat, qu'un conquérant brutal, mais qui passe. Elle aime sa mère plus que tout au monde. Mais sa mère, alors, anxieuse et lasse, ne peut la surveiller toujours. Et puis, l'amour sans discipline ne fonde pas l'ordre dans le cœur. Ce petit animal qui commençait à respecter les lois étroites et justes, retourne à la bête de proie... »

La guerre favorise ainsi la violence, le mépris de la règle, le règne de l'injustice non seulement parmi les adultes, mais encore parmi les enfants [3]. Et cela promet, lors de la rentrée des pères au foyer, bien des étonnements douloureux, des remontrances et des corrections avant que, de nouveau, l'ordre règne. Qu'il règne au moins apparemment ! car est-il interdit de penser que, dans ces âmes d'enfants devenus adolescents, il ne subsiste pas quelque doute quant à l'exercice d'une Justice qui, dans le calme revenu, prétend, comme autrefois, gouverner la maison.

Hâtons-nous d'ajouter que les enfants de la guerre n'ont pas tous subi l'influence maléfique du désordre ambiant. Aussi bien, un ordre,

---

(1) Raymond Radiguet. *Le Diable au Corps*, p. 6.

(2) *Méipe*, p. 12.

(3) La guerre aura, en outre, contribué à pervertir, chez certains enfants déjà enclins au vice, le sens moral. Cf. à ce sujet : « *Le Mythomane* », par Paul Bourget, dans « *Anomalies* », p. 21.

tout provisoire qu'il fût, se substituait dans les pays en armes au désarroi des premiers mois de la guerre. Impérieux, se posait un double devoir : pour les uns, se battre; pour les autres, travailler, et travailler avec un acharnement, une opiniâtreté que dictait la volonté unanime du pays, à l'arrière comme au front, d'une nation qui ne voulait pas mourir. Si bien que, maint enfant de la guerre, à la campagne surtout, se vit confier les tâches d'ordinaire dévolues aux adultes. Des garnements comme le « Maxime » des *Gardiennes* exultent de vivre en réfractaires. Mais dans le même livre, Ernest Pérochon rappelle l'émouvant et réconfortant effort de certains enfants que les circonstances haussèrent à une hâtive maturité :

« ...Beaucoup de petits travaillaient avec acharnement: il y en eut qu'une gravité précoce accabla ou qui restèrent rabougris pour avoir prématurément usé leurs forces à des besognes d'hommes... » Ainsi les deux enfants de Ravisé, le boulanger, mobilisé, demeurés seuls, continuèrent le ravitaillement en pain de tout un village; et l'exemple très noble que donnent cette fillette et ce garçon fut loin d'être unique. Plus d'un enfant de la guerre se montra, par son énergie, digne des meilleurs des adultes [1].

*
* *

Qu'ils aient profité de la longue absence des pères au foyer pour s'affranchir; qu'ils se soient, au contraire, substitués au chef de famille, retenu au front, pour assumer eux-mêmes les charges viriles, les enfants de la guerre connurent en tout cas une existence anormale et firent preuve d'une activité peu commune qui s'affirma non seulement dans le travail, mais aussi par le jeu. « Quatre années de grandes vacances ! » Certes, l'expression n'est pas trop forte. Et de vacances employées à jouer le jeu caractéristique du moment : la bataille. Qu'on relise à ce sujet *La Guerre des Mômes* d'Alfred Machard. Rentrés de la gare de l'Est où ils avaient accompagné les papas mobilisés, les gamins du « Faubourg » ont, incontinent, organisé leur vie du temps de guerre. Dès lors, la rue, le quartier, la zone, la cour d'école même ont retenti des chocs de la bataille savante, scientifique, commentée à l'aide des mots techniques de la stratégie vulgarisés tous les jours par les moindres journaux.

---

(1) Cf. également les beaux portraits d'enfants que nous présente Pierre Hamp dans le « *Travail Invincible* » : « Cette ferme en Charente... » (p. 248) et « Un enfant laboure dans la plaine... » (p. 58).

Quelle belle époque pour eux ! La Bertha le jour, les taubes la nuit; la plainte, devenue familière, de la sirène; les descentes dans les caves ou dans le métro; des soldats partout, dans les costumes les plus étranges, de toutes les races, de toutes les langues; des soldats débonnaires; le spectacle quotidien de la guerre, d'une *guerre vraie*, à laquelle — est-ce un rêve ? est-on bien au monde ? — l'on participe un peu, et qu'il faut bien — tous les autres jeux cessant parce que devenus fades — reprendre au Faubourg, adapter à son âge et à son usage, la guerre des grands transformée, non moins sérieuse, non moins dure, non moins longue, en *Guerre des Mômes !* Et alors, comme on comprend le mot de Bout-de-Bibi, traduisant une fois pour toutes le paroxysme de son enthousiasme dans cette lapidaire et définitive confidence : « *Mon 'ieux, depuis qu'c'est la guerre, on n'a jamais tant rigolé !* » (1) Tous les jeux rappelant la guerre, on les a vus au Faubourg : mobilisation, conseils de revision, passages de dirigeables et d'avions, parades et revues, torpillages de cuirassés, horreurs de l'invasion, charges, assauts, guerre des tranchées, scènes d'ambulance...; et, bien entendu, c'étaient jeux auxquels les filles participaient, avec autant de fougue et d'allant que les garçons (2).

Il convient, en terminant, de se demander si tous ces *jeux de guerre* des enfants sont, psychologiquement parlant, absolument *nouveaux*. Dans son excellent ouvrage sur *l'Instinct Combatif*, Pierre Bovet donne, à ce sujet, une explication fort judicieuse. Il n'a garde de méconnaître la place extraordinaire que la guerre a tenue dans les préoccupations des enfants. « Elle leur a fourni en abondance des images, des mots, des idées, des sentiments nouveaux qu'ils se sont immédiatement assimilés et qui réapparaissent dans les différents domaines où les enfants sont créateurs (dessins, compositions, jeux). » (3)

En ce qui concerne particulièrement les jeux, sans doute, dit Pierre Bovet, l'influence de la guerre est-elle incontestable; mais elle reste cependant assez superficielle. La guerre fournit aux enfants qui jouent, un matériel nouveau d'idées et d'images, elle n'altère pas, semble-t-il, la nature des jeux ». Ils prennent « une couleur militaire, mais ils gardent leur ancienne variété ». Ils se transposent. « Les

---

(1) Alfred Machard. *La Guerre des Mômes* (Epigraphe).

(2) Cf. également Léon Frapié. *Les Amis de Juliette*, p. 12.

(3) Pierre Bovet. *L'Instinct combatif*. Paris, 1928. Flammarion, p. 210.

chevaux ne transportent plus que des canons; tous les cochers sont des artilleurs; il n'y a plus de gendarmes et de voleurs, mais des Français et des Allemands, des soldats et des espions. La poursuite et la course n'ont plus pour fin la prison, mais la comparution devant le Conseil de Guerre et le châtiment suprême » [1].

Ainsi, pour Bovet, « toutes les espèces de jeux, jeux de locomotion, jeux de chasse, jeux de construction (tranchées), jeux de lutte, jeux imitatifs, etc...), empruntent désormais leurs représentations à la guerre; mais la guerre a-t-elle eu pour effet de *multiplier* les jeux de combat ? C'est moins certain qu'il ne le semble au premier abord... Le Docteur Simon... a constaté que l'intérêt de l'enfant pour les jeux de guerre a été *passager*. Il s'est maintenu quelques mois, un an tout au plus. Puis il a diminué, les anciens jeux ont réapparu et l'ont relégué à l'arrière-plan. Les jeux de la guerre sont surtout des jeux d'imitation ! » [2]

Au témoignage, non plus de romanciers, mais de psychologues et d'observateurs qualifiés de l'enfance, il ne semble donc pas que les jeux de guerre aient, quatre ans durant, gardé la faveur des enfants comme ils l'avaient conquise aux premiers mois des hostilités. *La Guerre des Mômes*, qui ne se livra pas seulement au Faubourg, mais chez tous les enfants des pays belligérants ou voisins du combat, dut, après un violent engouement, connaître la disgrâce desdits mômes pour d'autres amusements classiques. Elle eut son heure, ardente, mais brève; on peut croire qu'elle a lassé les enfants plus vite que les hommes ! Ceux-là ont, assez tôt, cessé d'imiter ceux-ci, et sont, au bout de quelques mois, revenus aux jeux ordinaires de l'enfance.

IV

JOUETS DE GUERRE

Quant aux jouets « de guerre », tous les parents savent quel violent désir porte en tout temps les garçons vers les étalages de panoplies, de trompettes, de tambours, de sabres et de canons. Même l'enfant le plus « pacifique » du monde en rêve, témoin « *le petit*

(1) Mme LAHY-HOLLEBECQUE, citée par M. Pierre BOVET, p. 207.

(2) P. BOVET, p. 207.

Pierre » dont Anatole France nous conte qu'une époque fut où cet enfant ne désirait rien d'autre au monde qu'un tambour, sans se sentir du reste « aucune envie d'être tambour... » « Non, je ne voulais pas être tambour; je voulais plutôt être général et, si je désirais ardemment une caisse et des baguettes noires, c'est que j'associais à ces objets mille images guerrières... »

Désir qui, du reste, tout passionné qu'il paraisse, ne résista guère à l'épreuve du temps, puisqu'aussi bien, « dès l'année suivante ses parents le détournèrent d'un si beau chemin et (lui) inspirèrent d'aimer les poupées. Malgré la honte qu'on m'en fit, j'en achetai plusieurs sur mes économies... » (1)

Quoi qu'il en soit, il faut retenir de cette confidence le goût très vif qu'éprouve, à une heure de son existence, l'enfant pour les jouets de guerre; il est un temps où le garçon ne rêve que plaies et bosses, et ne souhaite pas d'autre divertissement que celui de la bataille où s'exerce son instinct combatif; d'où sa fringale de jouets avec lesquels, casque en tête, baïonnette au côté, il pourra faire parler la poudre, frapper d'estoc et de taille; charger, poitrine découverte; pointer le canon, tapi sous quelque fourré du jardin; simuler, en un mot, toutes les opérations du combat (2).

Que si on essaye de dissimuler à l'enfant ces jouets qui rappellent les horribles engins de la tuerie; que si, précautionneux, ses parents s'emploient à le pourvoir d'autres amusements, il apparaît bien que ce soit là vaine entreprise; un secret instinct le pousse, dirait-on, vers les jouets de guerre. C'est ce qu'explique, dans les *Plaisirs et les Jeux*, Georges Duhamel : les parents du jeune Bernard ont reçu pour lui un beau canon et le lui cachent avec soin. Que Bernard ne connaisse jamais de canon !

---

(1) *Le Petit Pierre*, p. 64.

(2) Au sujet des « meneurs » du jeu de guerre, notons que ce rôle capital n'échoit pas nécessairement au plus batailleur; c'est parfois le plus pacifique, mais souvent le plus imaginatif et aussi le plus astucieux qui dirige, en bon *politique*, la mêlée — dont au surplus il se garde, — et la surveille de loin. Ainsi l'enfant de « *L'Eveil de Psyché* » déclare qu'aux récréations, il évitait les luttes et les jeux mouvementés. Je préférais les causeries à deux ou trois... A la maison, il m'arrivait de jouer aux soldats de plomb. « Mais ce n'étaient pas les soldats qui m'intéressaient le plus... »

« ... Il faut que j'aille jusqu'à mes neuf ans, pour arriver à la seule guerre d'enfants à laquelle je pris une part active. Comme soldat ? Non pas. Comme général ? Bien mieux : Je fus président de la république de Cravifie... un peu sans doute à cause de l'habitude que j'avais de tenir la tête de la classe; peut-être aussi parce que, n'ayant jamais eu de querelle avec personne, je n'avais guère d'adversaires, et qu'ainsi la majorité m'appartenait d'avance... Au cours de mes chevauchées, il est bien rare qu'on m'attaque : si on le fait, c'est pour la forme, sans acharnement. On sait que je ne suis pas de ceux qui se battent...; je rentre toujours indemne dans ma capitale de craie... » (p. 185).

« ...Le petit homme n'a donc jamais entendu parler de canon, notez cela. Or, nous passons sur la place de Parmain qu'enlaidit un monument de sucre blême flanqué de deux immondes bouches à feu, basses sur pattes, ridicules. Bernard jette un coup d'œil et me dit :

« — Tiens, des canons !

« ...Je prends une bonne leçon. « Pendant dix ans, me racontait Durtain, j'ai réussi à priver Pierrot de soldats de plomb. Peine inutile ! Maintenant il ne rêve plus que de ça ! »

« Hé oui ! Pour que les hommes jugent froidement d'une chose et apprennent à la dédaigner, il faut qu'ils en soient rassasiés, saoûlés, dégoûtés... » (1)

Ce témoignage de l'auteur de la *Vie des Martyrs* et des *Sept dernières Plaies* comporte son enseignement. Il y a, dans l'âme du petit garçon, un secret plaisir à imiter l'homme et là surtout où les fonctions viriles s'affirment avec le plus d'éclat. Et l'homme qui pointe un canon n'est-il pas le plus « homme » des hommes ! Il est donc, à notre avis, inutile, et maladroit, de supprimer délibérément et absolument les jouets « militaires » des chambres de jouets; mieux vaut les considérer, devant les enfants, sans affectation de mépris ou d'horreur, paraître soi-même indifférent à leur choix; ils y attacheront eux-mêmes moins d'importance. Et déjà, qu'on le remarque, leur attention est fort sollicitée par l'équipement, la canne et le large feutre de l'Eclaireur... Mais proscrire brusquement les fusils et les sabres, n'est-ce pas, pour les parents et les maîtres, vouloir aller trop vite en besogne ? Au surplus, ne conviendrait-il pas de faire également l'éducation des fabricants et marchands de jouets ? Ajoutons cependant, à la louange de ces derniers, que nos enfants ont, heureusement, moins que jadis, l'occasion d'admirer des tambours et des sabres aux devantures de Noël et du Nouvel An; car, peu à peu, s'y étalent, tout aussi séduisants et beaucoup plus pacifiques, les appareils de T.S.F., de cinéma et l'ingénieux « Mécano ».

A eux de remplacer le plus tôt possible les canons, les fusils et les tambours dont il ne semble point que soient encore « rassasiés, saoûlés, dégoûtés » les petits des hommes.

---

(1) *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 73.

CHAPITRE XI

Enfances exotiques

I. — **Exubérance du décor naturel.**
II. — **Diversité du milieu humain.**
III. — **Une enfance épanouie.**
IV. — **Exotiques « en puissance ».**

I

EXUBÉRANCE DU DÉCOR NATUREL

Nous voici transportés, avec l'enfant colonial, loin de la Métropole. Ce qui domine dans le décor naturel où il grandit, ce qui confère à ce milieu son caractère essentiel, sa saveur exotique, c'est évidemment l'élément « lumière ». « Mon premier souvenir est tout de lumière et de sable, un sable blond et sans limites dans lequel j'étais assis et qui chauffait mes petites jambes, tandis que je faisais couler entre mes doigts, intarissablement, cette cendre douce et chaude » [1]. Il ne s'agit point ici d'une lumière modérée, administrée sur les êtres et les choses avec discrétion, souci de l'ombre, de ses nuances et de sa douceur; ce n'est plus le bon et tiède soleil, alternant avec les giboulées ou les heures sombres; ce sont les feux d'un astre implacable, tombant perpendiculaires, sur un paysage qu'ils minent, affouillent, dévorent avec une inconsciente et sauvage frénésie.

Au souvenir de son enfance, aux « Iles », le héros de *Pœuf* [2] écrit que « le soleil ressemblait à un foyer d'incendie. Plus de trous d'ombre, plus de demi-teintes, déjà ! La lumière avait tout effacé, tout dévoré. Elle ruisselait des feuillages, les glaçant de reflets métalliques. »

La consigne, alors, pour l'enfant surtout, est de rester chambré, afin d'éviter la dangereuse lumière et sa « reverbération infernale ». Avant d'aller travailler aux champs, la tante d'Anicette et Pierre Desrades [3] les enferme au logis, d'où ils ne sortiront que le soir, après avoir passé tout l'après-midi dans le salon, autour du jeu de l'oie.

Durant le jour, toute vie semble en effet suspendue dans la ville coloniale : elle est sous l'emprise du soleil. Evoquant sa jeunesse passée à la Nouvelle-Calédonie, Francis Carco décrit la rue de Nouméa où habitaient les siens : « à peu près déserte aux heures de grande chaleur, coloniale, banale à souhait. Rue de province, avec

---

(1) P. Marguerite. *Histoire d'un petit garçon.* (*Revue de Paris*, janvier 1895).

(2) Léon Hennique. *Pœuf*, p. 118

(3) M. A. Leblond. *Anicette et Pierre Desrades*, p. 30.

de grands silences subits et l'aveuglant éclat du mur blanc d'en face, avec des odeurs d'herbes qui brûlent dans un jardin. » [1]

A ces journées torrides, incendiées de lumière crue, interminables (« ...les journées n'avaient pas de fin. La lumière, la même le matin, après déjeuner et le soir ») succèdent parfois de violents orages. « Les manifestations grandioses et terribles du ciel des Tropiques » apparaissent soudain comme des « châtiments épouvantables » qui font songer à la fin du monde. Et cela dure parfois « trois journées et trois nuits », au cours desquelles les petits Desrades s'attendent, à chaque instant, à voir leur île engloutie [2].

Cette impression d'insécurité que provoque une Nature instable, capricieuse, énorme, l'enfant la ressent également, mêlée à un sentiment d'ennui, au cours de l'hivernage :

« L'hivernage arriva. Le ciel voyageait, un ciel d'ardoise que barbouillaient des nuées blanchâtres, des vapeurs safranées, des fumées d'un rouge opaque; il s'éventrait, jetait une tapageuse averse, creusait des ruisseaux, changeait les ruisseaux en rivières, aplatissait l'herbe, cinglait les maisons, appesantissait les feuillées, dressait de prodigieux arcs-en-ciel dans de subites échauffourées de lumière; puis, sous une brise imprégnée d'aromates, la terre séchait comme par magie, l'herbe se piquait de feux diaprés, les arbres se remettaient à verdir, les habitations à s'éclairer, le soleil à irradier sur des horizons poudroyants. Et cela durait jusqu'à ce qu'une ondée flagellât tout encore... » [3] « Je ne m'amusais guère », avoue le petit héros de *Pœuf*, songeant à cette époque de l'année « où les vents du Sud et de l'Ouest vomissent de l'eau à travers la Guadeloupe, où s'éteignent les poitrinaires, où l'on vit chez soi, où les perroquets, détestant leurs perchoirs, le bec farouche, se hérissent au clapotage mou des pluies, crient et battent furieusement des ailes ».

Et cependant, ces paysages à certains moments si hostiles, si inhumains, si dépourvus de grâce et d'aménité, ce sont les mêmes qui, par leur luxuriance et leur éclat, exerceront sur l'âme enfantine leur prenante séduction. Autant dire d'un immense, coloré, parfumé, féerique jardin, le lieu entre tous délicieux, où l'on pourra paresser et s'ébrouer à son aise. Ce jardin exotique, plus d'un romancier colonial en a célébré avec ferveur les magnificences : « L'enchantement,

(1) Francis Carco. *Maman Petitdoigt*, p. 43

(2) *Anicette et Pierre Desrades*, p. 31.

(3) *Pœuf*, p. 91.

le paradis, ce qui est pour Poum la raison de vivre, le bonheur suprême, la merveille des merveilles, c'est le jardin, ce jardin de langueur et de sommeil qui semble celui de la Belle au Bois Dormant, ce jardin des pays chauds, des plages de soleil, de la grande mer bleue dont on aperçoit, entre les platanes de la large allée, le miroitement de satin clair, les moires délicates. Jardin où le ciel est d'un bleu si pur, où les nuages sont d'une neige si légère qu'elle vogue au vent très haut; jardin que le soleil crible, où les roses sont plus roses que les roses de partout ailleurs. Jardin plein d'insectes bleus, verts, ailés, de fruits d'or, de palmes vertes ! Jardin où il fait si bon vivre !... » (1)

Ici, même cultivée, la nature reprend vite ses droits. A la Guadeloupe, dans « le jardin du vieux gouvernement, plein de halliers, de ruines, d'arbres séculaires... tout poussait à l'abandon, depuis l'acajou, dont les pommes s'achèvent par une noix, jusqu'au sapotillier géant, dont les fruits, de couleur marron, à peau rêche, ont une chair juteuse et odorante. Aucune trace d'allées; autant de fleurs que d'herbe; des centaines de colibris à reflets de topaze ou d'émeraude. » (2)

Outre le jardin cher aux enfances exotiques, le jardin Eden où l' « on fait corps avec le vaste monde », il y a la rue, car, on sait bien que sous toutes les latitudes, « pour un enfant, un pays est une rue » (3). Or, dans le Nouméa de Francis Carco, sa rue à lui, bordée par la « façade du pénitencier (et) les cubes immenses de l'hôpital qui dominaient la mer », apparaîtra toujours comme « chargée d'exotisme ». Malgré les vulgaires logements des fonctionnaires qui la flanquaient à droite », cette rue qui conduisait à la mer pouvait-elle en effet être une rue banale ? Et Pierre Desrades a conservé la même vision émue de la mer que l'on aperçoit de la terrasse de sa demeure.

Quant à l'enfant grandi dans la Pampa (4), comme il regrette, lui, son Uruguay natal, » son beau triangle de terre, sur les bords du plus large fleuve, celui-là que Juan Diaz de Solis appelait Mer Douce » ! Alors son grand ami, le Basque Déhère, venait le prendre et leur barque glissait le long d'un « paysage vaste et plat » au milieu d'une extraordinaire solitude.

---

(1) P. et V. Margueritte. *Poum*, p. 8.

(2) *Pœuf*, p. 73. — Cf. également Gérard d'Houville. *Le Séducteur*. (Edition A. Fayard, pp. 41-76).

(3) *Maman Petitdoigt*, p. 14.

(4) Jules Supervielle, *Uruguay*. (*Europe* du 15 mars 1928).

II

DIVERSITÉ DU MILIEU HUMAIN

A cette exubérance du milieu naturel, lequel, loin de s'accorder avec l'enfant, le dépasse démesurément, l'opprime de sa transcendante réalité, joignez la bigarrure du milieu humain. Lorsque le petit Occidental ouvre ses yeux au monde des adultes, les hommes et le temps ont pris soin de créer, d'organiser les cadres sociaux où s'ordonne la race. Et les enfants de chez nous de croître, sans heurt ni gêne, dans la sphère « politique » de leur milieu qui leur inculque, au jour le jour, ses traditions, ses croyances, son mode de vie, ses manières de penser et de sentir. Il n'en va pas de même en terre exotique. L'ambiance humaine inspire ici, dès les premiers ans, à l'enfant, de tout autres leçons. Francis Carco date ses souvenirs du temps où, fils de fonctionnaire en Nouvelle-Calédonie, il avait, devant les yeux, non seulement les hauts murs blancs et sévères du pénitencier, mais les visages de son monde de forçats. Visages du reste moins patibulaires qu'on ne le pourrait croire à première vue, que ceux de « ces hommes habillés de blanc et coiffés d'un calot de toile, qui ébranlaient la rue deux fois par jour d'un bruit de pas enchevêtrés... » Ils « n'avaient pas cet aspect ténébreux qu'on leur prête dans les récits »; les rues de Nouméa les voient circuler sans hâte, certains d'entre eux répondant « par un sourire ou par un clin d'œil serein » aux gens qui les saluent au passage. « Le soir, les forçats regagnaient l'île Nou qui était en face dans la baie... » D'autres, par leur air pacifique et soumis, avaient gagné la confiance des enfants de la ville, car « les criminels ont, pour la plupart, un respect singulier de l'enfance » [1].

Nouméa offrait encore au jeune Carco, outre les exécutions capitales dont le récit lui donnait ensuite le cauchemar, des scènes moins graves, comme ses batailles de nègres lesquels, parfois en pleine rue, se faisaient la guerre : « Alors les boutiques se fermaient brusquement et la vie reprenait quand la bataille était finie, avec sa placidité coutumière. » C'étaient encore des danses guerrières de Canaques dans la nuit, « sous la lune fiévreuse ».

---

(1) *Maman Petitdoigt*, pp. 21 à 29.

Fils de fonctionnaires, d'officiers, de colons, les petits Français en pays exotique vivent sans doute de la vie de leur milieu, mais aussi de celle des indigènes [1]. Jules Supervielle enfant se mêle à la rude existence des gauchos; le héros de Léon Hennique et le *Poum* des frères Margueritte grandissent près des soldats de la coloniale; Marius et Ary Leblond voisinent, enfants, avec les planteurs et les Cafres; le *Panchito* du *Séducteur* fraye avec la noblesse créole de Cuba et le peuple plus plaisant de ses noirs et de ses Chinois. Quant à *Siona*, la « petite fille de Jérusalem », elle croît dans le milieu humain le plus composite et en gardera d'opulents souvenirs « mêlés de barbarie et de magnificence » [2]. La très vieille cité du Christ est un carrefour de races, une Babel de langues et de religions. Hébraïque, sarrasine, chrétienne romaine, chrétienne orthodoxe, animée par l'incessant va-et-vient de ses innombrables pèlerins, du Temple, de la Mosquée d'Omar, du Saint Sépulcre; par le départ pour le désert de ses Palestiniens et de leurs Bédouins, auxiliaires douteux, mais indispensables, qui rentrent harassés, encombrés « de ballots et de calebasses d'où s'échappent des roses de Jéricho, le baume de Galaad et les coloquintes de la mer Morte... », la Jérusalem de Siona offre à l'enfant attentive une quotidienne et merveilleuse féerie des yeux. Or, dans ce milieu qui, pour l'Occidental même adulte, semble incohérent, ahurissant, paradoxal par sa confusion et son enchevêtrement de races, de confessions et de coutumes, l'enfant d'Orient se meut à son aise: elle converse sans difficulté « en arabe, en russe, en allemand, en anglais »; ses poupées, ce sont d'indécentes idoles moabitiques extraites des vitrines de l'antiquaire; elle les délaisse un moment pour aller, dans la rue, jouer à la « circoncision », avec les gamines de son âge; en rentrant, elle écoute aussi bien les pieux préceptes de sa tante la diaconesse allemande, que les recommandations de son institutrice anglaise; les doctes leçons de son père, que les enseignements imagés de sa nourrice bethléemitaine, tout comme elle agrée les présents de son nomade « fiancé », le chef bédouin Amr ben Diab. Siona accueille aussi, avec ingénuité, les suggestions les plus diverses et venant des milieux les plus opposés; en elle, qui grandit sans hâte sous la lumière d'Orient, ces influences contradictoires se casent, s'ordonnent selon l'heure et les circonstances.

(1) Et précisément ce contraste ethnique, blancs et indigènes, constitue l'un des charmes de la vie de l'enfant exotique.

(2) Myriam HARRY. *La Petite Fille de Jérusalem*, (Edition A. Fayard, p. 9).

Là où une enfant d'Europe de son âge se fût égarée, elle retrouve toujours son chemin; vivante émanation du terroir, elle s'accommode d'une telle diversité; mieux, elle le chérit comme un lieu d'élection incomparable pour son épanouissement; celui dont elle gardera plus tard, autant que le psalmiste, l'impérissable souvenir :

« Que ma droite s'oublie elle-même si jamais je t'oublie, ô Jérusalem ! »

Auprès de l'enfant exotique, vivent les serviteurs, indigènes en général, préposés à sa garde, empressés à satisfaire ses moindres caprices, vigilants et dévoués autant que pittoresques dans leur allure, leurs gestes ou leurs propos. C'est, par exemple, Arona, l'ami du jeune Carco, un « gentil domestique », près duquel l'enfant n'avait « jamais peur ni des sauvages, ni des serpents ». Carco connut encore une bonne blanche, la femme d'un déporté à la Nouvelle-Calédonie, qui racontait à l'enfant « d'atroces » histoires d'une voix monotone.

Myriam Harry eut, elle aussi, une nourrice qui, naïvement, la faisait, avec ses contes, frémir « de peur heureuse ». Alors, « la nuit tombait. Ouarda allait mettre le couvert sous la niche-arcade, aidée par Élisabeth. Siona restait seule, transie de terreur... » [1] On comprend que l'enfant préfère la société de ces domestiques adultes grands conteurs, ingénieux amuseurs, complices des extravagances et fantaisies du jeune maître, à celle de ses parents et même à celle des enfants de son âge. Pœuf, le brisquard de la coloniale, est le plus grand ami du jeune André; il est devenu sa « bonne favorite », « entre tous les sapeurs qui, on le sait, sont les bonnes d'enfants des colonels ».

De même, Archalo le Tumbador est le favori du jeune Panchito. Car Arabelo sait apprivoiser « les immenses sauterelles à tête de cheval », jouer de la guitare, danser le cocoyer, chanter des guarachas.

Et surtout, ce qui lie le Tumbador à l'enfant, c'est qu'avec son ami, Panchito osait n'être plus du tout un enfant. « Le Tumbador, fier de cette amitié, traitait Panchito comme s'il avait compté vingt ans... Les enfants, ajoute Gérard d'Houville, se plaisent parfois à jouer à l'enfant, à tenir le rôle puéril que leurs parents, inconsciemment, tout en les chérissant, leur assignent. Auprès de leurs camarades et de certaines grandes personnes qui leur plaisent et leur inspirent une

(1) *La Petite Fille de Jérusalem*, p. 13.

spéciale confiance, ils deviennent tout à coup eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils seront, bien plus tard, tels qu'ils sont dès maintenant, mais avec moins d'expérience et plus de divination et d'intuition géniales... » [1]

Si l'enfance exotique est, plus que tout autre, une enfance épanouie, on voit que les serviteurs, les compagnons de jeux et d'expéditions contribuent, pour une bonne part, à la rendre telle. Aussi s'explique-t-on la place de choix que, devenu grand, l'enfant réserve dans son souvenir aux serviteurs de ses jeunes années.

III

UNE ENFANCE ÉPANOUIE

Essayons de caractériser la mentalité de l'enfant exotique. Ce qui frappe en lui, c'est, essentiellement, la joie plénière, le bonheur souverain qui parent ses jours. Vivant dans la lumière, il est lui-même « un être de lumière ». Il ne connaît pas l'inquiétude consciente de l'heure qui fuit, du moment qui passe, du temps périssable : en lui, fleurit un présent merveilleux, qu'il croit immortel; il ignore demain et ne s'en soucie : il vit.

« ...J'avais beau scruter ma mémoire, il me paraissait que, depuis que je me connaissais, j'avais toujours eu cette taille et cet âge, je ne réussissais pas à me rappeler une image de moi plus petite; et je croyais que je ne grandirais jamais; la vie se poursuivrait ainsi éternellement. Je baignais dans le bonheur. Je rêvais heureux *et mon ennui même était délicieux...* » [2]

Son enfance est aussi exubérante que le décor, aussi tumultueuse que le milieu humain. Il s'ébroue avec la vivacité et la vigueur d'un animal jeune et sain, tout à sa joie d'être au monde, de remuer, d'agir. Les enfants que vous rencontrez dans la Pampa, dit Jules Supervielle, « n'ont pas été longuement médités, mis et remis en question avant que de naître. Ils ne sont pas sortis soucieux et fronçant les sourcils des tristes officines du calcul et de la pénitence.

---

(1) *Le Séducteur*, p. 43.

(2) *Anicette et Pierre Desrades*, p. 30.

Ce sont des enfants qui viennent curieusement voir ce qui se passe sur terre, enfants de pays neufs, plus enfants que ceux que vous voyez sur les routes des vieux pays, enfants d'un Uruguay encore plein d'enfance, enfants aux os joyeux, multitude d'enfants superbes, chantant leurs propres louanges... » [1]

A vrai dire, cette frénésie de vie ne va pas, surtout durant les périodes où le climat, le paludisme, la croissance déprime l'enfant, sans alterner avec des accès de langueur. Mais cette prostration n'est que passagère; l'être jeune a vite repris le dessus et retourne, incontinent, à ses gambades et à ses jeux :

« ...J'appartiens à cette race, mal définie encore et cependant caractérisée, d'enfants nés de la conquête sur le sol africain, élevés dans une serre ardente, et mêlant à des langueurs de créole les brusques réveils du tempérament héréditaire. Je m'aperçois dans le miroir du passé, un petit homme pensif, juché pendant des heures dans un arbre, à la Robinson, ne faisant rien qu'admirer le vert jardin et la mer; et puis, au lieu du grave et nostalgique bambin, c'est un polisson remuant qui m'apparaît, ivre de cris et de cabrioles; galopant comme un poulain lâché, si fou qu'on ne peut le calmer et que, même rivé sur une chaise, il garde, dans tous ses membres, le trémoussement de la danse de Saint Guy... » [2]

On le voit, le bonheur de l'enfant exotique est fait de jeux libres dans la lumière, de la sensation, forte jusqu'à l'ivresse, de son indépendance. Enthousiaste, lyrique, Jules Supervielle évoque ses courses effrénées dans la Pampa, échappé de la maison, menant, avec quelle volupté ! la rude vie des gauchos : « Vaches de mon enfance, oui, c'est à vous que j'en ai. Vaches disséminées dans la campagne... vagabondes de la plaine ! » Pour courir ce « bétail effaré, il fallait des montures et c'était pour nous une joie d'autant plus vive que nul ne nous avait appris à monter à cheval. On n'enseigne pas non plus à nager aux négrillons de Dakar, ni à crier aux nouveaux-nés des cinq parties du monde... »

*
* *

Il convient toutefois de noter que cette joie propre à l'enfant exotique n'est pas sans mélange. Le sentiment grisant de l'espace, même

---

(1) *Uruguay* (art. déjà cité).

(2) *Histoire d'un petit garçon* (art. déjà cité).

le plus illimité en apparence, est tempéré par l'impression, — décevante, après ce bonheur vertigineux de « posséder » l'étendue, — qu'il existe cependant des frontières barrant cette immensité, somme toute monotone, des lisières pour l'imagination [1] aussi bien que pour les troupeaux les plus indomptés.

Et, de même qu'il éprouve, avec mélancolie, la limitation à son désir d'espace, d'infini, cet enfant ressent également, tout comme l'adulte, l'inquiétude de l'Européen qui, « déraciné », reste longtemps, sinon toujours, un « étranger » sur une terre où se pose sans cesse la question de la solidité de son établissement. Le sol lui-même, on l'a vu, n'offre pas cette élémentaire garantie d'assises à jamais immobiles; un raz-de-marée, un tremblement de terre, ou simplement le caprice soudain d'un fleuve modifiant, un jour de crue, la courbe de ses rives, peut, sur-le-champ, transformer l'Eden en cimetière.

Et l'enfant exotique de ressentir également cette impression de « campement » des siens; même propriétaire, il leur faudra compter non seulement avec les indigènes, mais encore avec la Nature; la possession demeure précaire: et l'installation, provisoire. Cette impression est particulièrement vive chez les fils de fonctionnaires coloniaux: plus, sans doute, que les enfants de fonctionnaires métropolitains, ces « itinérants » sont ballottés de résidence en résidence, de traversée en traversée. On conçoit que, de ce perpétuel dépaysement, l'enfant exotique ressente quelque sourd malaise. Comme tous les enfants, il est, plus qu'on ne le supposerait à l'observer en voyage, au fond, de goût très sédentaire: ces longues traversées, ces passages, qui ont l'air de fuites, de ville en ville, ces retours à la résidence, — mais pour combien de temps ? — lui composent une âme souvent instable, énervée: aspirant, lasse de cette existence de camp-volant, à la douceur tranquille d'un ciel familier, d'une maison enfin à soi.

« ...Je ne sais rien, dit Francis Carco, de plus pénible pour un enfant, surtout quand il a fait trois fois, durant, des traversées de quarante jours, que d'abandonner une fois encore la maison où il a grandi, ses animaux, ses petits camarades et de partir à l'aventure. » [2]

---

(1) « ... Malgré le cheval et la liberté — à cause même d'un excès de cheval et de liberté de cet horizon, immuable en dépit de nos galopades désespérées — la pampa prenait pour moi l'aspect d'une prison à peine plus grande que les autres... » (*Uruguay*).

(2) *Maman Petitdoigt*, p. 69. — Aussi se montre-t-il insupportable au cours de la traversée, alors qu'ayant abandonné le paquebot des Messageries Maritimes, il « s'étonne aussitôt de ne pas sentir le plancher se creuser sous un imperceptible remous ». A partir

*
* *

L'enfant colonial est-il fils de colons ? il connaît alors une autre menace qui pèse sur lui comme sur les siens. Car il lui faut se *maintenir* en terre exotique : conserver, en dépit des hauts et des bas, des brusques fléchissements de la fortune terrienne souvent concentrée sur une seule culture, sur le domaine que les ancêtres aventureux et chanceux acquirent, assemblèrent avec autant d'audace, de constance, d'héroïsme que d'intelligence. Or, la richesse foncière aux colonies est soumise au caprice du marché européen; la loi de l'offre et de la demanche, s'exerçant sur la vanille, la canne à sucre, le caoutchouc ou le café, devient ici, pour le planteur, loi d'airain. Telle génération s'enrichit; celle qui suit végète, décline. Aux yeux de tous ceux-là, les indigènes surtout, qui, en présence d'une éclatante prospérité, considéraient avec envie mais déférence ces néo-patriciens, il importe donc, quand on est colon, de maintenir indivise la propriété, d'assurer à sa descendance la puissance de l'*Héritage*. Parce que l'héritage porte en lui sa vertu; il atteste hautement que la maison subsiste; que la famille, ou mieux, que la *race*, persévère; qu'elle réalise, une fois de plus, le « miracle » de l'ancêtre, fondateur du domaine ou du comptoir.

C'est pourquoi cette hantise de l'héritage n'a rien, pour un enfant colonial, de vulgaire et qui marque une basse convoitise. On dirait plutôt, à lire les beaux livres de M. A. Leblond, d'une inclination supérieure, d'une passion mystique, teintée de nostalgique poésie : « C'est une chose jolie que l'espérance de l'héritage pour un enfant des îles, car il lui semble qu'il le verra arriver par voie de mer, d'un grand continent mystérieux... Entre toutes, la fortune coloniale est belle; non seulement elle est placée sur des « habitations », mais encore *sur la mer !...* » (1)

Et c'est précisément parce que, à la veille de mourir, la féroce grand'tante Argo, détentrice de la fortune rêvée, aura déshérité son petit neveu, que le jeune Pierre Desrades ira en France cacher sa

---

de cet instant, vont commencer les questions du gamin maussade, regrettant son jardin et ses jeux, un gamin qui n'est pas « commode à satisfaire ».

« ... Je veux parler de cet enfant dont je ne sais point contenir l'impatience lorsqu'il entend absolument savoir « quelle ville qu'on est... » Il regarde les maisons serrées comme une ruche du quai de l'Hôtel de Ville, les arbres secs et noirs, l'eau calme et l'eau rapide... »

(1) Voir M. A. Leblond. *Le Miracle de la Race. — Anicette et Pierre Desrades*, p. 45.

misère et son humiliation. Pouvait-il, frustré dans ses légitimes espoirs, conserver aux îles son rang et le prestige de sa race ?

En restant dans son pays natal, il eût, comme son compatriote Alexis Balzamet, connu la promiscuité de la race subjuguée et l'opprobre de la défaite. Il se fût senti bafoué, déchu, à moins que, comme Alexis, il n'eût, par une lutte incessante, soutenu son bon droit. Mais quels assauts l'enfant du *Miracle de la Race* ne doit-il pas, dès lors, supporter ? Trop pauvre pour continuer à suivre les cours de la pension tenue par M^me^ Cébert et réservée aux jeunes blancs, Alexis a été envoyé à l'école des Frères que fréquentent les petits noirs. Et ceux-ci, méprisant ce blanc égaré parmi eux, de l'interpeller grossièrement :

« — ...Cacatois blanc, cacatois !

« — Je porte mon nom ! commande-t-il avec force. Je ne veux pas de surnom !... » Car Alexis avait une peur atroce du surnom, qui diminue et déconsidère pour la vie... « Cette susceptibilité attentive, c'est déjà le point d'honneur de la race... » A tout instant, en classe, dans la cour, dans la rue, il se surveillera pour ne point se montrer inférieur à ces noirs moqueurs et cruels !

« ...Il ne voulait point paraître dans sa tristesse « avoir honte », lui, blanc ! devant des petits noirs ! Avec la méfiance envers eux que les enfants des colonies héritent de l'expérience des ancêtres, il percevait que s'il se sentait trop modeste, tous, croyant à un aveu de faiblesse, en profiteraient. Ils essaient toujours, quand ils peuvent, de prendre sur les enfants blancs, dont ils ne sont pas encore les serviteurs, en insolence et en coups, la revanche de l'obéissance puérile que sont obligés de témoigner à ceux-ci leurs papas et leurs mamans... » [1]

Au surplus, qu'apprend-il de positif, le petit Français blanc, dans cette classe de noirs, régie selon des méthodes désuètes, des procédés archaïques; dans cette école où il a, lui dont l'intelligence est vive, l'impression de perdre son temps, et même de s'abêtir ?

A ses côtés, « les mains derrière le dos, comme les petits domestiques en commission », les écoliers noirs débitent par cœur leur grammaire; et, surtout à l'exercice d'écriture, s'évertuent à « lécher de l'œil ces pages dont la calligraphie a fait la réputation séculaire de l'Ecole des Frères aux colonies... »

---

1) *Le Miracle de la Race*, p. 77 — V. aussi pp. 39, 40, 77, 86, 88

Chemin faisant, le frère de les gourmander sur leur tenue incorrecte et de les rappeler aux règles de la civilité puérile et honnête :

« Généric, ne vous grattez pas la tête ! — Abélard, quand est-ce que vous laisserez vos oreilles tranquilles ? — Ronfito, boutonnez votre chemise. — Crésol, prière de vous moucher le nez et d'étendre naturellement les jambes sous le banc ! Comment deviendrez-vous un jour des employés, si vous ne savez pas vous tenir convenablement à table ?... »

A ce contact, Alexis souffre non seulement de la brutalité et de la grossièreté de ses compagnons noirs, mais encore d'un dressage qui précipite sa dégradation alors qu'il favorise au contraire leur ascension. « ...Je suis chagrin parce qu'en me donnant seulement une instruction élémentaire, on me force à me rabaisser. Eux, en venant à l'école, montent, tandis que moi je redescends !... » Eux, parviendront à la classe des « employés », comme le Frère en donne l'assurance aux meilleurs; lui, qui porte si haut l'orgueil de sa caste conquérante et possédante, ne sera, en son milieu, qu'un dégénéré, qu'un paria. Va-t-il donc ressembler à Léon, le domestique blanc, un être vicieux, abâtardi, qui, dans une heure d'abandon, avoue, plein de remords et de regrets, sa déchéance à Alexis :

« ...Il y a dans le pays des familles de blancs qui sont marquées par la guigne noire pour tomber d'un jour à l'autre dans la négraille !... » La défunte maman de Léon était de « la société », mais son papa, qui travaillait aux « Contributions Indirectes, était un homme sans volonté ». Alors, lui, Léon, devenu orphelin, ne trouvant pas « son plaisir dans la compagnie des blancs, mais dans la racaille », est devenu pareil à ces noirs dont il se moquait. Enfant « sans volonté », son avilissement n'a rien que de naturel, de fatal... [1] Alexis Balzamet, âme bien née, est d'une autre trempe morale. Comme tout son être se redresse à la voix réconfortante du Frère Hyacinthe, le Directeur, qui l'exhorte au travail, à la lutte, qui en appelle à la vertu de la Race :

« Ayez, lui dit-il, plus de confiance en votre race; elle est plus résistante que vous ne le croyez. Ah ! si vous étiez un petit Français qui, récemment débarqué d'Europe, venait s'égarer au milieu de nos élèves, peut-être risqueriez-vous de compromettre à leur contact vos qualités natives !... Mais, vous êtes d'une souche d'émigrés qui, établie depuis deux siècles sous ce climat, a déjà déployé une force con-

(1) *Le Miracle...*, p. 150.

sidérable pour se conserver sans altération au milieu d'une population arriérée qu'elle était obligée d'approcher et d'éduquer grossement dans son propre intérêt. » (1)

Parce qu'il est dans une école de noirs, va-t-il se lamenter ? « ...Hélas ! dit Frère Hyacinthe, vous n'êtes pas le premier, ni hélas ! ne serez le dernier. La misère qui, dans cette île, est seule à avoir raison des prétentions des anciens temps, ne fait que croître, et nombre d'enfants se verront comme vous obligés de bonne heure d'être des exemples aux autres... » (2)

Alors, puisque, pour l'enfant aux colonies comme pour l'adulte, la vie quotidienne est, plus que partout ailleurs, un combat contre les forces dissolvantes, Alexis luttera : ainsi s'atteste le « miracle de la Race ». A défaut de l'orgueil et de la confiance en soi que donne la richesse à son possesseur, cet enfant porte en lui le sentiment de la noblesse que lui confère sa qualité de blanc. Or, noblesse oblige, surtout par la voix des aïeux; et ceux-ci, les vrais *anciens* de l'enfant colonial, recommandent, non pas quelque idéal périmé de sagesse contemplative, mais les fortes vertus du caractère, celles qui font l'homme d'action. Suivant leur conseil, Alexis « mit de l'application à tous les devoirs, de l'accent dans sa voix, marcha dans la cour au lieu de s'isoler, et voulut sentir, présente à ses côtés ainsi qu'un ange gardien, sa volonté. » Lui aussi, comme Hamlet, « se pose le *être ou ne pas être* de sa race; et, voulant subsister, il recherche des patrons : ce seront les « Hommes illustres de l'Europe et de l'Amérique », et il se passionne surtout pour les plus jeunes années de ses héros. Il « se compose une société d'enfants modèles » et s'efforce d'être digne de ces camarades exemplaires.

Voilà pour l'éducation du caractère. La sensibilité, elle aussi, est disciplinée : un seul mot, mais un mot prestigieux : « *France* », suffit au ravissement du cœur de cet enfant solitaire, orphelin, exilé presque aux antipodes de la mère-patrie. Nulle pensée n'est, en effet, plus présente à l'esprit et au cœur d'Alexis Balzamet que celle de la France. A ses sens mêmes qui perçoivent dans le parfum des « fournitures » scolaires « l'odeur claire, odeur de France », cette odeur nostalgique bien connue de tous les Français aux colonies qui viennent, à l'arrivée du courrier de Marseille ou de Bordeaux, la « reconnaître » parmi les violents effluves des ports exotiques. A son ima-

(1) *Le Miracle...*, p. 87.

(2) *Id.*, p. 88.

gination encore [1] : de toutes les matières enseignées, la géographie, qui trop souvent ennuie l'écolier de la Métropole, est la science la plus chérie :

« ...Seule, par les noms chantants des villes, des fleuves, des montagnes, elle leur fait apprendre la France « par cœur » comme une poésie formée de la réunion des mots les plus fins du monde... »

Dans ses lectures, enfin, apparaît, avec le génie de la langue maternelle, à travers les plus humbles « choix d'auteurs », le visage, multiple, divers et cependant *un*, de la Mère-Patrie; Alexis se passionne pour l'orthographe, feuillette « le dictionnaire comme un album » et s'enthousiasme pour « certaines alliances de mots » : « Par une « belle matinée de printemps, à mi-côté », le « château flanqué de son donjon », le « serpentement du cours d'eau », sous la saulaie et dans la « prairie émaillée de fleurs », expressions consacrées dont le lyrisme, banal pour un petit Français de France, le « grise confusément » [2]. La Fontaine, Theuriet ! « Les Alouettes et le Maître d'un Champ », « Le printemps dans les clairières » !... Quelle France agreste et vraiment maternelle en sa douceur bocagère n'est-elle pas « devinée » par l'imagination de ce petit Français des Iles ?

Tant de persévérance, de foi et d'amour auront leur récompense. Alexis Balzamet *réussira*. Parce qu'il accomplit, au cours d'une enfance et d'une adolescence miséreuses, inquiètes mais obstinées et clairvoyantes, un remarquable et presque héroïque rétablissement moral, il gardera intactes en lui les vertus de sa race; il mérite à son tour de connaître le succès.

Si nous nous sommes attardé dans l'analyse de ce livre, c'est qu'il nous offre une monographie consciencieuse, complète, de l'enfance coloniale [3]. Le *Miracle de la Race* est assurément l'œuvre la plus solide, la mieux documentée, — n'est-ce pas, en quelque sorte, une autobiographie ? — de toutes celles que nous étudions dans le présent chapitre.

---

(1) Cf. l'arrivée du paquebot dans « *Pœuf* ».
— « ... Hein ? comme ça sent la France ! s'écrient de ci, de là, les gens dont la primitive énergie de langage n'a pas été tuée par la fréquentation du nègre et de la chaleur.
— Oui, ché, ça sent vouément la Fouance ! répondent les autres... » (p. 104).

(2) *Le Miracle...*, p. 65.

(3) Nous laissons de côté la thèse soutenue dans ce roman : celle de la prééminence, historique et nécessaire, de la Race. Thèse qui mériterait discussion mais dont l'impérialisme hardi, nullement déguisé, ne manque ni d'allure, ni de noblesse, ni de portée sociale et morale. — V. *Le Miracle...*; pp. 41, 77, 81, 87, 104.

*
* *

Nous venons de voir Alexis Balzamet soucieux de maintenir les vertus, les traditions, les privilèges de sa race; répondant à toute menace indigène d'étouffement, par un incessant exercice de sa volonté, par le culte de la patrie lointaine et « imaginée » avec amour. Pour beaucoup d'autres enfants placés dans les mêmes conjonctures, mais d'une qualité d'âme plus banale, le problème social que développe le *Miracle de la Race* est infiniment plus simple, et même on peut bien dire qu'il ne se pose pas à leur esprit. Déjà, dans l'Afrique du temps de Saint Augustin, le fils du patricien de Thagaste ne craignait nullement de se mêler aux jeux des jeunes Berbères, de s'exprimer dans leur langue qu'il avait apprise « sans y penser, en jouant avec les enfants de Thagaste, de même que les fils de nos colons apprennent l'arabe en jouant avec les petits garçons en chéchias ».

Augustin vit de l'existence batailleuse et rude de ses petits compatriotes pareils à de « jeunes chats sauvages »; à leur exemple, il s'exerce à donner des coups de bâton, à capturer des oiseaux, à lancer des pierres, cette « habitude invétérée des petits Africains » [1].

Dans l'Afrique du Nord d'aujourd'hui, ce mélange, dès l'enfance, des races et des classes sociales, est un fait très banal. Observez, dans un quartier populaire de Tunis ou d'Alger, dans une cour d'école du bled, les conversations, les amusements, les fréquentations de ces enfants, fils de petits employés, d'ouvriers européens, d'artisans indigènes, de petits colons, de fellahs ou de métayers italiens, de cochers maltais, de commerçants israélites, de pêcheurs d'éponge grecs, et même de ceux dont le nom, sur nos registres scolaires, ne révèle que d'une manière approximative l'origine de « sang mêlé ». Voyez-les s'interpeller, se chamailler, s'injurier dans tous les idiomes de l'Afrique du Nord, y compris l'indispensable sabir; assistez à leurs ébats où se mêlent têtes brunes et têtes blondes, casquettes, chéchias et bérets; et convenez qu'une entente, une harmonie naît de ces groupes de gamins rieurs, bruyants, déchaînés; qu'un accord irrésistible, foncier, soude les uns aux autres tous ces « fils de bonne mère », « *Africains* » autant et plus que leurs ancêtres se réclamaient d'une tribu arabe ou juive, d'un lignage de Sicile ou du Languedoc. Cha-

(1) Louis BERTRAND. *Saint-Augustin*, p. 52.

que jour, chaque instant voit s'accomplir, dans le creuset méditerranéen, la fusion des races. Une mentalité nouvelle, et très expressive, s'affirme, dès l'enfance, sur cette terre accueillante. Dirons-nous que ce permanent contact conserve aux immigrants et à leurs enfants toutes les vertus ancestrales ? Assurément non ! Plus d'un gagne à ce mélange ce que l'indigène peut lui offrir de pire, ce que le fils de l'Européen établi outre-mer depuis deux ou trois générations connaît déjà à son grand dommage. Ainsi le jeune Cristobal, livré à peu près à lui-même dans les rues d'Alger, ne tarde pas, au voisinage des chenapans ses compagnons de jeu, à devenir « une sorte de bachelier ès-existence ». Il fréquente, en effet, de singuliers camarades : « ...Ribullas, le rouquin à la culotte toujours veuve de fond, à la chemise jaunâtre, au tablier bleu, dur comme une tôle à force de crasse, était le frère d'une jolie Espagnole folle de son corps; le père du pouilleux Schnicksblatter, d'origine alsacienne, travaillait pour le compte du gouvernement, quelque part à la Guyane; Mandanatto, le crêpu, descendant de Siciliens croisés de Maltais, avait un oncle connu dans Alger pour posséder certain « coup de poignet » qui l'avait enrichi de toute une collection de mouchoirs, de montres et de bijoux dispersés chez maints recéleurs... Djellali ben Lakdar, minuscule voyou, était plus heureux... » (que Troupiaz dont les parents étaient continuellement en prison) : « Ses ascendants nombreux ne le laissaient manquer de rien, grâce à leur connaissance approfondie des magasins mal gardés... » [1] Evidemment, Christobal ne saurait, Dieu merci ! être donné comme le prototype de l'enfant français installé en Algérie; en tout cas, chez les fils de colons, le type est extrêmement fréquent, de ces enfants que le contact de camarades arabes dote d'une mentalité complexe, dont, au total, on ne saurait affirmer qu'elle est moins indigène que française : ainsi l'enfant dont nous parle Robert Randau, dans *Les Colons*, n'a, aux vacances, d'autres amis que les petits Bédouins des douars; il s'empiffre comme eux de glands doux, de lait aigre, sirote le café maure, hume le thé à la menthe, joue à la Koura et aux osselets, redoute, comme ses amis indigènes, les « goules mangeuses de chair, les djenoun aux yeux de feu, les afrits invisibles et rancuniers, les sautons maîtres des hauts lieux... » Il parle, outre l'arabe,

(1) *Christobal le Poète*, p. 94.

deux ou trois dialectes berbères et se moque « avec ses copains de la naïveté des juges français » [1].

Ici, qu'on veuille bien y réfléchir, nous n'avons plus, comme dans le cas de Christobal, affaire à un enfant dont la transformation mentale est peut-être plus apparente que foncière; Christobal, précocement dévoyé, adopte bien le langage, les manières, les vices de son milieu. Mais d'un milieu qui, outre ses aspects spécifiquement algérois, ressemble assez à tel milieu identique d'une grande ville méditerranéenne comme Marseille, par exemple; alors que le milieu où exulte le héros de Robert Randau est strictement algérien. Pour l'enfant des *Colons*, l' « enveloppement » a été tel, si profond, que l'on ne pourrait dire qu'il s'agit seulement ici d'une mentalité ajoutée, surimposée à l'originelle mentalité « française »; car nous nous trouvons en présence d'un état d'âme vraiment neuf où deux civilisations ont fondu, associé, synthétisé en une union étroite et vigoureuse leurs oppositions et leurs dissonances. Chez de tels enfants, cette union ne trahit aucun malaise, aucune gêne, aucun conflit; elle exprime au contraire un consentement tacite et absolu, une inconsciente joie à se sentir ainsi des êtres hybrides qui doivent précisément leur épanouissement à la juxtaposition des deux milieux dont ils sont issus.

Notons encore le trait dominant de cette mentalité de l'enfant du bled algérien [2]: elle comporte une assurance, une énergie qui va parfois jusqu'à la brutalité, une notion très relative du sens moral, mais surtout l'affirmation d'une précoce et impétueuse virilité du caractère. Ainsi en témoigne l'exemple suivant que nous empruntons toujours à Robert Randau : un cheïk vient, à la barre du tribunal du Juge de paix, se plaindre du fils de son voisin, le colon Crescot. A la sortie de l'école franco-arabe, le jeune Crescot, qui n'a que douze ans, a blessé d'un coup de feu son camarade indigène. « Le démon

(1) *Les Colons*. (Paris, 1926, p. 91. Albin Michel).

(2) Sur la mentalité de l'enfant né « sur ces rives méditerranéennes dont l'écume indolente ourle trois continents, depuis le Caucase jusqu'à Gibraltar », car il existe bien un type ethnique de « méditerranéen », cf. Maurice LARROUY. *Rafaël Gatouna, Français d'occasion*. (Paris, 1927).

A ce sujet, qu'on nous permette d'ajouter que dans cette Algérie française depuis cent ans, creuset où bout le « sang des races » et d'où sort véritablement un peuple nouveau, nous n'avons pas encore le récit minutieux et fidèle d'une « enfance » algérienne. Et cependant, comme un pareil livre serait utile à écrire ! car s'il est une enfance pittoresque et bien campée, c'est évidemment celle de ces Français nés de l'autre côté de l'eau, si différents de leurs camarades de Montpellier ou de Marseille ! Un essai intéressant vient cependant d'être tenté par Lucienne FAVRE. Voir à ce sujet : *Orientale 1930* dans son premier chapitre (*Annales Littéraires* du 15 mars 1930).

est moins méchant que lui ! » crie le cheïk courroucé qui vient se plaindre au juge de paix du dernier tour de ce mauvais garçon.

« Si par hasard un troupeau de moutons se trouvait sur sa route, il y entrait au galop sans s'inquiéter des ravages qu'il faisait. Ah ! ce qu'il se fout des troupeaux et de la sécurité d'autrui et de la sienne ! Il n'y a pas trois jours qu'il culbuta un colporteur trop lent à se garer; cet homme furieux l'appela kelb et djifa, épithètes excessives, j'en conviens, même pour un tel polisson. » La veille, le fils du cheïk et Crescot se sont disputés en classe. « Je t'attendrai dehors, tout à l'heure et tu verras ! » lui dit le jeune Crescot. Pour éviter une histoire, mon gamin quitta l'école par une porte de derrière, mais l'autre le guettait; il le visa à quarante mètres et le tira au fusil comme un lapin; on m'amena mon fils, monsieur, avec plus de cinquante grains de plomb dans la peau... » (1)

*
* *

La même adhésion, joyeuse et résolue, au milieu exotique où elle vit, caractérise la petite Européenne Siona. Européenne ? Elle l'est par son ascendance paternelle. Mais, en réalité, sa véritable patrie à elle, c'est bien plutôt l'Orient, la Palestine et surtout sa chère ville de Jérusalem. Il lui arrive bien plus d'une fois de songer à cet Occident mystérieux qu'on lui dit être le « foyer de la civilisation », et d'où vient la « lumière »; où il faudra bien, plus tard, qu'elle se rende, comme sa sœur aînée, pour y parfaire son éducation; cet Occident dont les noms : Londres, Berlin, Paris, prononcés devant elle, ont la vertu magique que nous autres, enfants d'Europe, accordions aux vocables : Alexandrie, Colombo, Les Antilles, Madagascar... cet Occident dont elle cherche l'odeur, « l'odeur des civilisés » dans les caisses arrivant au magasin de son père, « d'Allemagne, d'Angleterre, de France et même de Russie » (2), ou sur le pont du bateau qu'elle vit pour la première fois au port de Jaffa.

Mais si l'idée de l'Europe intrigue la petite fille de Jérusalem, si elle cherche à se la figurer par les livres, les produits occidentaux

---

(1) *Les Colons*, p. 294.

(2) « ... Siona, très excitée, gambadait autour de ces bagages extravagants. Elle respirait les pailles, ramassait les copeaux, fouillait dans les papiers d'emballage qui dégageaient les odeurs de ce romanesque voyage, les odeurs de la lointaine et inconnue Europe... » (p. 33.

et sous les traits des pèlerins venus de là-bas, même ces Russes « aux visages fanés, aux corps ratatinés dans des houppelandes noires, aux odeurs de pauvreté », il ne faut pas croire que cette curiosité soit sympathique, comme l'était celle d'Alexis Balzamet à l'égard de la France. Aucune piété ici, aucune reconnaissance, aucune réminiscence de la race, mais, très nettement, outre l'irritation qui naît de cette obsédante Europe, une inconsciente méfiance, « une sourde rancune contre cet Occident égoïste et épuré ». Une rancune qui se changera en haine lorsque l'Europe lui aura ravi l'être qu'elle aimait le plus au monde, son fantasque, son enthousiaste père, esprit séduisant, à la fois chimérique et pratique, qui était son meilleur éducateur et son confident, et mourut au cours d'un voyage « à Rotterdam en Pays-Bas ! »

Désespérée, Siona, après avoir consulté son atlas où s'étalait « l'omnipotente Europe » et cherché la Rotterdam où dormirait pour toujours son père, « sentait gronder en son cœur sauvage la haine de cette Europe sournoise et civilisée... » [1]

« Son cœur sauvage... », c'est-à-dire son âme d'Orientale, tellement adaptée au décor, au milieu, aux mœurs, aux êtres et aux choses que la Palestine est bien, sans conteste, le véritable « climat » [2] de cette fillette. Quand on est venue « au monde entre le dix-huitième brancard musulman et le quatrième cercueil grec », qu'on a eue pour nourrice l'extraordinaire Ouarda, qu'on a, en sa diserte compagnie, arpenté la vieille cité, « assemblage de collines et de vallons traversés par d'étroites rues en forme de rigoles »; qu'on a, indifférente, frôlé les théories de pèlerins venus d'Occident, tous ces orants minables et calamiteux; qu'on leur a préféré le spectacle, singulier, d'expéditions hors de la ville ou d'exécutions de brigands bédouins; qu'on a apprécié la réception, les présents d'un chef nomade, on est bien, à coup sûr, une enfant d'Orient, une fille de Jérusalem. Dès lors, que le lecteur ne s'attende pas à recevoir, de Siona, chrétienne cependant, de ces impressions pieusement classiques, que, depuis les Croisades,

---

(1) *La Petite Fille...*, p. 70.

(2) Voir les jeux de Siona : « C'était le sacrifice d'Abraham, le « massacre des Innocents »; et depuis quelque temps, un nouveau jeu faisait fureur, imaginé par Elisabeth, le « jeu de la circoncision »; il consistait d'abord dans la capture de la victime, que l'on pourchassait sur les différentes terrasses, puis dans une opération que Sam Klein, figurant le barbier, exécutait sur le bras, en enlevant un bout de peau avec la pointe d'un canif. Les filles pansaient le « circoncis » puis tout le monde le ramenait avec cantiques et cris d'allégresse... » (p. 55).

les hommes d'Occident vont, humbles et avides, demander à l'ambiance des « Lieux Saints ». Les Lieux Saints ! Le Saint Sépulcre ! Le Jardin des Oliviers ! Le Golgotha ! Ah ! la plaisante légende ! Apprenez donc, gens d'Europe, laïcs et clercs, et vous, petits enfants d'Occident qui, par-dessus vos Bibles et vos « Histoires Saintes », vous imaginez Jérusalem comme une nostalgique « Station » du Chemin de la Croix, comme une antichambre du Paradis, apprenez, de la plume d'une enfant d'Orient, ce qu'est, pour elle, qui y vécut tous ses jours d'enfance, la vénérable cité de vos rêves. Et voici :

Il paraît — puisqu'aussi bien l'enseignent sa religion, sa mère, la protestante rigide, sa tante, la diaconesse, ses livres de piété et même sa nourrice — que la ville natale de Siona, sa bonne et cosmopolite métropole, a vu se perpétrer le cinquième acte du Drame chrétien: c'est ici, dans la rue, sur cette colline, à quelques pas de là, dans cette enceinte même, que l'Epopée a pris fin. Et qu'un Dieu en est né ! Ah ! comme ces imaginations d'Occident sont crédules ! Et qu'elles se préoccupent peu de la réalité ! Car enfin, la « réalité », elle est là, sous nos yeux, exacte, prosaïque, charmante sans doute avec la lumière qui dore de vieilles pierres et de molles collines, mais, pour une petite fille de Jérusalem, « sainte », mystique, pas le moins du monde ! Ah ! ces poètes d'Occident ! Ah ! le merveilleux chrétien ! conception d'un pays de brouillards et de brumes ! pure exaltation d'Occidentaux lyriques et mystiques !

Ces bons chrétiens d'Occident, ils ont des fêtes, auxquelles Siona participe elle aussi, puisqu'elle est « chrétienne »: pourtant, elle n'arrive pas à en pénétrer le sens et à en aimer la poésie. Ainsi, la Nativité est glorifiée à Jérusalem comme en Europe. Mais Siona ne « comprend » pas le sapin de Noël, difficilement trouvé d'ailleurs dans ce pays qui ne connaît pas ces arbres du Nord « sombres et rigides »; les petits Arabes invités ne s'émerveillent pas à la vue de la crèche; « ils étaient bien loin de se douter, les pauvres, que ce poupon aux yeux bleus, aux boucles, était leur divin compatriote... »

Et à Bethléem, où se rendait le lendemain la famille de Siona : « ...Toute la chrétienté arabe venait contempler cette merveille (la crèche), et c'était vraiment chose singulière que de voir ces Bethléemitaines, en leurs costumes authentiques, se prosterner devant ces poupées fantaisistes qui portaient encore dans les plis de leur robe l'adresse de leur fabricant à Paris. Mais les Bethléemitaines se relevaient très fières et elles sortaient de l'église grandies par l'idée

d'avoir eu pour ancêtres des Occidentaux aussi propres et aussi cossus. » (1)

Dans cette Jérusalem où tant de confessions s'affrontent et mêlent leurs processions d'étrangers, on admet fort bien qu'à suivre les rites « européens » de la religion de ses pères, l'âme de Siona soit quelque peu déconcertée. Loin de devenir, en la ville du Christ, une petite fille mystique, vouée à la sainte Sion, elle serait plutôt, avec candeur et désinvolture, hétérodoxe en matière de foi; et, aussi bien, idolâtre de ses « poupées » moabites, voire ingénûment païenne.

Ne le croirait-on pas, lorsqu'on la suit, folâtrant dans le quartier du Saint-Sépulcre avec son compagnon de jeux, Freddy Moore, débouchant sur l'enceinte du Golgotha, escaladant à dos d'âne ces quarante marches pieuses, envahies sans cesse par une foule de pèlerins et de touristes, que l'apparition de ces cavaliers affolait ? »

La Basilique du Saint-Sépulcre ? Le fils du consul « prétendait que ces bâtisses hétéroclites lui rappelaient l'Exposition universelle de Londres qu'il avait visitée l'année précédente : voici le pavillon latin, France, Espagne, Italie; voici celui des Russes, le stand des Coptes, le comptoir des Grecs, le store des Arméniens et des Abyssins; chacun avait sa spécialité, son article de choix, sa relique, son miracle ou sa station de la croix ». Et voici, « tout petit, tout perdu, un kiosque en marbre blanc », au centre de la basilique. « Une odeur de rose, de cierge et de sueur vous suffoquait. C'était le Saint-Sépulcre lui-même, le tombeau du Christ. Mais Siona ne comprenait pas comment Jésus, né si misérablement dans une crèche, possédait ce caveau de riche, revêtu d'or et de pierreries, et, devant ce monument le plus sacré du monde, la petite fille de Jérusalem n'éprouvait aucune émotion... » (2)

---

(1) *La Petite Fille...*, p. 58. Et telle est bien la croyance de Siona; la religion est conception, création d'Occident; les héros de la Bible, cette Mythologie européenne, bien loin d'être des gens de l'antique Judée, sont de curieux personnages qui évoluent dans un décor que l'on sait artificiel, conventionnel, comme un décor de théâtre, ce qui n'empêche nullement d'ailleurs le spectateur de se plaire aux jeux de la scène.

« ... Dans ces vieilles gravures sur bois, de la Bible, rien, rien ne rappelait la Judée et les mœurs évangéliques. Hérode habitait un château à tourelles pointues; des toits de tuiles couvraient les maisons de Béthléem; les moutons des bergers avaient des queues de chien; les disciples portaient des bonnets de fourrure; Marthe se promenait en vertugadin; Siméon de Cyrène en culotte bouffante; les docteurs de la loi s'engonçaient dans des manches à crevés.

« En sorte que Siona, bien qu'elle eût autour d'elle l'illustration vivante de la Bible, se forma de l'histoire sainte une image toute différente. Pour elle, Jésus et ses compagnons étaient des Occidentaux qui avaient vécu très loin de Jérusalem, de l'autre côté de la terre, dans un monde où tout lui était inconnu, comme, par exemple, cette mystérieuse et moderne Amérique dont les Béthléemitaines parlaient toujours et vers laquelle leurs maris, les nacreurs, s'en allaient pour vendre des objets de piété... » (p. 22).

(2) *La Petite Fille...*, p. 60.

Autour de la basilique, les couloirs servent aux enfants à jouer « à cache-cache, aux brigands, aux explorateurs... ou bien encore au jeu des « pèlerins de pénitence », pèlerins que les enfants avaient vu, le Vendredi-Saint, se traîner dans la Voie Douloureuse ou faire le tour des remparts... » Ainsi, dans nos villes et nos villages qui ont conservé leurs couvents désaffectés, les gamins se poursuivent, rieurs, sous les arcades où flotte encore le murmure des prières. Ils n'en perçoivent nul écho mystique; ils ressentent à peine quelque frayeur quand leur voix sonne trop fort sous les voûtes et dans les chapelles désertes. Pour eux, comme pour Siona, il n'est point « de collines inspirées ». La petite fille de Jérusalem est exactement de son milieu, de sa ville, laquelle demande à ses enfants moins d'oraisons et de génuflexions qu'à la profitable cohue de ses pèlerins. Pour les siens, ceux qui lui tiennent de près, l'originale Cité offre, sans compter, le spectacle unique de son décor oriental, de ses maisons cernées par le désert et l'animation de ce grand caravansérail religieux qu'elle est devenue grâce à la foi assez vulgaire de l'Europe. Et c'est pourquoi les enfants qui naquirent à Jérusalem ne pourraient oublier de tels tableaux. C'est pourquoi la ville marque de son sceau l'âme de Siona; ni l'une ni l'autre ne méconnaissent l'Occident avec lequel il faut compter: mais, dans leur pensée intime, la ville orientale et la petite fille « orientalisée » gardent jalousement leur mentalité exotique, « leurs souvenirs mêlés de barbarie et de magnificence ».

*
* *

Cette enfance exotique de Siona est, comme celles que nous avons décrites plus haut, une enfance heureuse. Toutes s'éploient, dans un paysage coloré et lumineux, sous le signe du bonheur. C'est bien là le trait caractéristique, émouvant, de ces enfances étrangères pour qui l'Europe représente surtout brouillards, contraintes, restrictions, lisières partout, prisons des appartements étroits, des villes sans air, des collèges sans liberté. C'est dire la nostalgie qui étreint le cœur des enfants exotiques lorsqu'ils sont obligés de poursuivre leurs études dans les pensions d'Europe; ils considèrent l'internat, même le plus cossu et le moins rigoureux, comme une odieuse prison et ne rêvent, tel le petit prince nègre Madou [1], de *Jack*, que fu-

(1) (De la pension de Marseille), « malgré tout, il se sauvait encore, se cachait dans tous les bateaux en partance; on le retrouvait au fond des chambres de chauffe, des soutes à charbon, sous des amas de filets de pêche. Quand on le ramenait, il n'avait pas la moindre révolte, seulement un petit sourire triste qui vous ôtait la force de le punir. » (*Jack*, p. 72).

gues et retour dans leur lointaine patrie. Même lorsque la cage est dorée et le geôlier discret, comme dans le collège cosmopolite de Saint-Augustin [1] si accueillant pour les jeunes exotiques, le petit Marquez « passe la plus grande partie de nuits à étouffer ses sanglots, la tête enfouie sous son traversin. Déjà, il avait beaucoup maigri... » Et ses camarades sont des garçons paisibles et taciturnes, avec seulement « un peu de mélancolie parfois dans les yeux ». Une tristesse douce les mine, lente et inexorable, jusqu'au terme facile à deviner.

Ainsi l'avoue, à un « ancien », le gardien du collège fermé depuis la guerre :

« ...Vous étiez si petits quand on vous envoyait ici. Vous, les Français, passe encore; mais je ne comprends pas ces Américains qui envoyaient leurs enfants si jeunes ici, avec la moitié du monde entre eux. Ces pauvres petits abandonnés ! Et ceux qui mouraient, donc ! Les nègres, vous savez ? Il en est mort, dans cette infirmerie, plus qu'on ne vous en disait : « Les parents les ont retirés »; ils expliquaient de cette façon. Oui, les parents les avaient retirés dans une boîte... » [2]

Sans connaître tous, heureusement ! cette fin navrante, la plupart de ceux que l'on nomme « les Petits Pays chauds » mènent « dans les sombres écoles », sous un ciel maussade, des jours pleins d'ennui et de mélancolie [3].

Ils restent ainsi « des étrangers » à l'école, des exilés qui refusent de s'adapter à un milieu européen imposé, méprisé, détesté. Ils se taisent, ou s'insurgent: toujours ils souffrent, attendant durant des

---

(1) « ... Il regardait Saint-Augustin comme un hôtel (beaucoup moins luxueux, il est vrai, que les hôtels anglais et français où il avait vécu depuis son départ de Bogota) mais enfin, comme un hôtel où l'on se fait servir en payant... » *Fermina Marquez*, p. 53.

(2) *Fermina Marquez*, p. 161.

(3) V. Daniel THALY. *Poèmes des Antilles*. Nous nous en voudrions de ne pas reproduire intégralement le sonnet suivant :

A Londres, à Paris, à Toulouse, à Bordeaux,
Il est de doux enfants nés aux îles sereines,
Qui regrettent, au cœur de ces villes trop pleines,
Les sentiers où les noirs portent de clairs fardeaux.

C'est en vain que juillet a réchauffé leur dos
Et qu'octobre doré leur porte les haleines
Et les parfums mêlés des nuits européennes;
Ils songent aux flots verts hantés de blancs radeaux.

Dans la frileuse cour de l'humide lycée,
Ils ont et geste gauche et mine embarrassée;
Un rêve intérieur consume leurs grands yeux.

On ne les aime guère, — ils ont l'âme trop triste
De regretter en vain — mirage qui persiste,
L'île lointaine où sont les grands palmistes bleus !

(*Revue Hebdomadaire* du 24 janvier 1925).

mois, des années, l'heure bienheureuse où ils retourneront au pays lumineux et libre de leur enfance [1].

---

(1) Il faudrait signaler encore les romans qui décrivent l'existence de l'*enfant juif*, un *exotique* lui aussi, puisque toute patrie lui était, jusqu'à ces derniers temps, « étrangère ». Le petit Rüben, dans l'*Ombre de la Croix*, connaît l'aversion des « Goym », ses compatriotes chrétiens de Hongrie. Ils le considèrent comme un étranger; et il en est de même pour le *Silbermann* de Jacques de LACRÉTELLE; ses camarades haïssent autant en lui le « juif » que le « bon élève ».

Certains petits Israëlites s'adaptent au contraire fort bien au milieu occidental. Ainsi, les frères et sœurs de *Jacob*, le jeune héros de Bernard LECACHE, sont *francisés*; Rosa « n'était pas absolument juive... Paris, où nous vivions, la sculptait au modèle des chrétiennes. Elle et nous, les enfants, n'aurons pas souvent pénétré l'âme paternelle. La sienne parlait juif, et *la nôtre français*... » Du reste, ces enfants, venus du Ghetto russe, ne parlent entre eux que le français « dans l'exercice duquel les grands faisaient, pour l'orgueil de la maison, d'étonnants progrès... » (p. 17). — Ils conservent cependant, dans le pays qui les accueillit, jouxtant le caractère que leur a communiqué le *milieu social*, leur nature intime : ils sont *doubles*; les plus adroits s'accommodent de ce vieil antagonisme de races; les autres en souffrent; à tous, les camarades autochtones infligent des brutalités, des « railleries imbéciles » dont ces enfants savent se défendre : « Nous étions (leurs) égaux, admis dans leurs familles. Nous n'avions pas à renier. Nous n'aurions pas renié. On ne nous le demandait pas. A notre manière, nous défendions nos origines, et, quand nous rentrions, les genoux saignants, le front bossué, mais fiers et véhéments, on ne nous corrigeait pas, car on savait ce que signifiaient ces coups et ce sang... Juifs, nous le restions sans effort, sans humiliation, sans crainte, mais point exclusivement La vie nous était plus enivrante que les saints livres moisis dans l'armoire. Ils ne pouvaient pas nous retenir... » (p. 131). — Pour appartenir vraiment à la communion juive, il faudrait avoir souffert, comme les ancêtres, comme tous ceux qui vivent encore au Ghetto. Or, l'Occident est accueillant à tous; voyez à ce sujet le livre très curieux d'Israël ZANGWILL : *Les Enfants du Ghetto* (trad. P. Mille, 1918) : au son de la cloche de l'école, ces enfants « exotiques et hâves » viennent, comme la petite Esther, recevoir l'enseignement du milieu anglais; aussi Esther, comme Jacob, « vivait en partie double, exactement de même qu'elle parlait deux langues. Elle avait constamment à l'esprit qu'elle était une fille juive, appartenant à un peuple qui avait eu une histoire toute particulière... » Mais « ce qu'elle *sentait encore plus vivement*, c'est qu'elle était une petite anglaise. Elle avait encore plus de vénération pour la mémoire de Nelson ou de Wellington que pour celle de Judas Macchabée. Elle était très fière de savoir que ses ancêtres ont toujours battu les Français, depuis Crécy et Poitiers jusqu'à Waterloo... » (p. 130). — Néanmoins, l'*école* et le *milieu social* étranger n'empêchent pas le milieu *familial* et le véritable *milieu social* de rester les plus forts : « ... Un mois d'enseignement pour les enfants, suffit à recouvrir l'héritage d'un siècle : mais, en dessous, l'argile, si bien qu'on l'ait préparée, demeure sensible aux anciennes impressions... » (p. 131). — V. encore pp. 39-90.

Relativement à la mentalité de l'enfant étranger transformé par le milieu français, cf. Princesse BIBESCO. *Catherine Paris*, 1927. « ... Née à trois mille kilomètres de l'Ile de France, elle naîtra insulaire. » Ainsi l'a secrètement désiré sa mère. Cette petite fille de Roumanie est d'inclination et d'éducation françaises. Car elle vint à Paris très jeune. Elle oublie vite ses origines moldo-valaques; « une petite enfant qui traverse l'Europe a bu l'oubli dans sa timbale d'argent, où l'eau, agitée par le mouvement du train, comme par une tempête, a remplacé le lait ». Elle fut élevée par « une vieille paysanne des environs de Bourges, qui pensait en cathédrale (et qui) mit dans l'âme d'un petite fille daco-romaine le sentiment du mystère français » (p. 28). Puis, passée au gouvernement des hommes, elle aura un professeur qui lui révèlera la France et la lui présentera comme sa vraie patrie. Elle dit : « Nos ancêtres les Gaulois... », elle se trompait sur ses origines, et M. Beau se garda bien de la détromper... (p. 35). Elle joue dans les jardins des Tuileries, se nourrissant là, grâce à M. Beau, « d'histoire et de mythologie françaises » (p. 36). Et c'est ainsi que « maître d'une imagination neuve, M. Beau lui transmettait doucement une tradition qui était la sienne. *Il changeait Catherine de passé*. En lui faisant une mémoire française, il triomphait en secret de ces générations d'hommes d'une autre race qui l'avaient engendrée. En lui communiquant cette immortalité à rebours qu'est l'histoire, il la tirait à lui. Tous les actes dont elle eut souvenir comme s'ils eussent été des faits de sa propre vie, longue de dix siècles, furent des actes français... Elle entra dans la peau de tous les personnages dont elle apprenait les vies... » (p. 39). Ainsi Catherine Paris offre-t-elle un parfait exemple de mutation de personnalité; il n'y a point en elle, comme chez certains des enfants juifs étudiés plus

IV

EXOTIQUES " EN PUISSANCE "

Parmi les enfants de la vieille Europe [1] — ceux de « chez nous » — il est également des « étrangers », des « petits pays chauds », des exotiques en puissance, et qui le sont par secrètes prédilection et vocation de toute leur être tendu vers d'autres horizons. Nous n'entendons pas parler ici de tous ceux dont la pensée vagabonde, sans rime, ni raison, en quête de « lointains » de pure fantaisie. L'enfance entière, on le sait, a ce facile privilège; toujours plus ou moins guindée ou opprimée par les exigences de notre civilisation, par nos servitudes de classes, elle se paye, sans compter, le luxe de l'évasion [2]. Aussi bien, pourrait-on soutenir qu'il n'est d'enfants que « d'exotiques »; mais, en réalité, le simple désir de vouloir être « ailleurs », le goût avéré et général de l'enfance pour les récits de voyage, cela ne serait pas suffisant pour ranger sans conteste tous les enfants au nombre des « étrangers » authentiques.

Il est cependant de petits Occidentaux qui ne sont déjà plus de « chez nous ». Pour quel motif ? Ne serait point l'atavisme qui leur suggère la connaissance intuitive, la prescience de la vie exotique ? Voyez, par exemple, Francis Jammes, rappelant, à diverses reprises, les influences exercées sur son enfance béarnaise par son ascendance coloniale : rural enraciné cependant, célébrant avec ferveur

---

haut, antagonisme de tendances, et la conscience, plus ou moins nette, de ce combat; la question de la « patrie » ne se pose pas pour Catherine; elle est, de toute son âme, de « Paris ». Il convient de noter, avec l'auteur, la part qui revient dans cette transformation spirituelle, à l'éducation par les gens du peuple et à celle que dispense l'histoire.

(1) Quant à la mentalité du petit indigène européanisé, voir l'histoire d'un petit malgache, dont, au contact du Vahaza (de l'Européen), son maître, le « savoir mental s'augmente de jour en jour ». Robert DUMERAY. « *Boutou-Kely* ». (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1895).

Pour ceux de nos lecteurs qu'intéresse la psychologie de l'enfant *indigène*, nous signalons, comme un modèle d'*Essai d'Ethnographie Scolaire*, la brochure de Georges HARDY, Directeur de l'Ecole Coloniale, et L. BRUNOT : *L'Enfant Marocain*. (Paris, 1925, Larose).

(2) Ici, il convient de distinguer : en général, il s'agit bien, en effet, pour l'enfant, de l'évasion *dans l'espace*, l'enfance étant essentiellement d'humeur voyageuse, amoureuse de mouvement et de changement. Il est d'autres exemples d'évasion, ceux-là *dans le temps;* tel est le cas du « *Grand Meaulnes* »; le héros d'Alain Fournier se retranche, en effet, par le rêve et la fugue, du monde prosaïque, d'une école et d'un village provinciaux pour vivre, toujours dans le cadre de son Berry natal, une féerique et intermittente aventure que l'on croirait empruntée à l'histoire romanesque d'un temps de chevalerie et d'amour courtois.

son terroir, il n'a garde d'oublier que son père était né aux Petites-Antilles. Or, ce que celui-ci lui a conté « touchant sa vie en famille, jusqu'à l'âge de sept ans, à la Guadeloupe, où il fut embarqué pour France, vêtu d'un chapeau haut de forme et d'un habit à boutons d'or, *est*, dit l'auteur, *éclairé en moi par de si somptueuses ténèbres* que la mort semble déjà soulever ses voiles énigmatiques et me le restituer... » [1]

Parmi les souvenirs évoqués en famille, ceux qui rappelaient, à l'enfant, la vie coloniale des siens, lui donnaient « comme une nostalgie fiévreuse... Aux personnes qui n'étaient point de mon entourage immédiat, je devais sembler un singulier petit garçon, *d'intelligence un peu exotique* » [2].

Dans la formation de ces mentalités « d'exotiques à demeure », il y a lieu de reconnaître, parallèlement aux influences ataviques, celles du milieu naturel et social. Et quel milieu plus favorable que les grands ports d'Europe, non point un port comme Bordeaux, qui « nous fait rêver de la mer, mais d'où l'on ne voit ni n'entend jamais la mer... » [3]; Bordeaux, qui n'est, pour un François Mauriac, que la chère et provinciale capitale de son ennui. Mais Marseille, le Havre, Anvers... ne sont-ils pas, avec leurs docks, leurs quais, leurs produits, leur tumulte, leurs parfums, des comptoirs en terre d'Europe; partant, des provinces, étrangères, annexées par leurs mœurs et leurs inclinations, aux pays d'Occident, mais si nettement affranchies de nos traditions terriennes, de nos goûts, de nos espoirs étriqués, qu'il n'est pas insensé de ranger déjà ces « emporia », ces « portes de l'Orient », ces faubourgs des Iles, parmi les cités exotiques ?

D'ailleurs, point n'est besoin de naître dans le vacarme d'un port, de rôder, aux heures de loisir, comme l'aventureux héros des *Deux Ingénus* [4], « sous les hangards, autour des bateaux à l'ancre », de « glaner par là grains de maïs, biscuits, fèves de cacao, sucre de

(1) *De l'Age Divin...*, p. 13.

(2) « ... Je distinguai, dans un ormeau centenaire, une tribu de coléoptères dont je n'ai jamais revu l'espèce. Le corselet en était de couleur bois, les élytres allongées, d'un vert bleuâtre qui doit appartenir aux mers nocturnes du tropique. Cette teinte, après tant d'années, m'est présente. Elle éveille en moi je ne sais quels souvenirs diffus, qui tiennent du songe ou peut-être de mon atavisme colonial, dans l'éclat d'une lumière admirable perçue peut-être par ma grand'mère paternelle, lumière ardente et métallique... » (*Id.*, p. 241).

(3) François MAURIAC. *Une Enfance provinciale : Bordeaux*. (*Revue Hebdomadaire*, 12 décembre 1925).

(4) *Les Deux Ingénus*, p. 87.

canne, fruits confits... », de folâtrer dans le capharnaüm d'un barbier qui rase marins, consuls et autres « vagabonds de mer et de rivière »; d'écouter sans se lasser les aventures du capitaine Danco ou les chansons de la créole Yella... On peut venir au monde dans le plus prosaïque, le plus immuable des décors et pressentir, comme Loti enfant dans sa propriété de la Limoise, son destin d'éternel voyageur.

Qu'on veuille bien, de ce point de vue, considérer *Le Roman d'un Enfant* et l'on nous accordera que cette autobiographie est, peut-être, le plus sincèrement exotique des ouvrages de Loti. Il en écrira d'autres, beaucoup d'autres où seront romancées ses errances. Il ne fera là, au fond, que *reconnaître* tout ce qu'une enfance rêveuse et déjà déracinée lui avait, précédant toute rencontre, révélé des plus lointaines terres qui soient sous le ciel... « Oh ! ce qu'il avait de troublant et de magique, dans mon enfance, ce simple mot : « les colonies », qui, en ce temps-là, désignait pour moi l'ensemble des lointains pays chauds, avec leurs palmiers, leurs grands fleuves, leurs nègres, leurs bêtes, leurs aventures. De la confusion que je faisais de ces choses, se dégageait un *sentiment d'ensemble absolument juste*, une intuition de leur morne splendeur et de leur amollissante mélancolie... » (1)

Il doit cette tournure d'esprit aux récits de l'oncle, ancien marin :

« ...Quand le vieil oncle me parlait du Sénégal, de la Gorée, de la Guinée, je me grisais de la musique de ces mots, pressentant déjà quelque chose de la lourdeur triste du pays noir... »

Il la doit en outre aux lettres du frère, navigateur lui aussi :

« ...Déjà je savais plusieurs mots de la langue d'Océanie aux consonances douces; dans les rêves de mes nuits je voyais souvent l'île délicieuse et m'y promenais; elle hantait mon imagination *comme une patrie chimérique*, désirée ardemment, mais inaccessible, située sur une autre planète. »

On peut dire de ces « colonies » dont parle Loti qu'elles exercèrent, autant que la mer, sur l'enfant qu'il était, une véritable fascination (2). Si son cœur l'attache, par mille liens secrets, à sa chère Limoise et lui suggère, par la voix des vivants et des morts, la fidélité au sol natal, la fixation au domaine familial, toute son imagination est ten-

---

(1) *Le Roman d'un Enfant*, pp. 61, 113, 194, 241, etc...

(2) *Le Roman d'un Enfant*, p. 18. « Dès cette première entrevue sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle (la mer) finirait un jour par me prendre, malgré toutes les volontés qui essaieraient de me retenir... »

due vers les lointains, qui l'attirent depuis ses plus jeunes ans [1]. Nul n'éprouve davantage que cet enfant la douceur et la quiétude du nid bâti par les ancêtres; et nul cependant ne ressent d'angoisse pareille à la sienne, à la pensée qu'il pourrait être semblable à ces « hommes d'un certain âge » qui l'entouraient, et comme eux « vivre utilement, posément, dans un lieu donné, dans une sphère déterminée, et puis vieillir... » [1]; nul ne lit, avec autant de passion, en la douceur enveloppante et sereine d'un jardin ensoleillé, les phrases au « charme berceur et perfide comme doit être celui des incantations de magie », les laconiques phrases d'un journal de bord :

« ...Beau temps... belle mer... légère brise du Sud-Est... des bancs de dorades passent par bâbord... » [2]

Ainsi, en cette âme d'enfant, tiraillée entre deux passions si nettement opposées — l'une qui lui prêche l'enracinement, la sagesse, la dévotion à la terre natale; l'autre, plus ardente, qui lui parle d'évasion, de voyage, d'aventures — se manifeste un drame de tous les instants, ou tout au moins s'avère une inquiétude, à l'aube de la vie, qui fait présager un destin pathétique.

*
* *

Equilibre, sens de la mesure, et désir de grandir, de persévérer auprès du foyer « qu'ont bâti les aïeux », dans un décor aux lignes placides et immuables, voilà pour l'enfant d'Occident. Pour l'enfant exotique, exaltation soutenue, enchantement, véhémence des sensations et des passions, amour fougueux de l'indépendance... Et une griserie de soleil et d'espace; une joie qui se change en nostalgie lorsque l'enfant exotique se voit « exilé » en Europe !

Une nature de feu, impulsive, pétulante, capricieuse comme son ciel... Certain déséquilibre, dans l'allure, l'esprit, la parole... Aux yeux de nos petits terriens, de nos citadins policés, en vacances ou au collège, l'enfant exotique passe pour « étrange », excentrique. Et c'est bien ainsi qu'il faut le voir, différent des « vieux enfants » de nos « vieux pays », comme l'être très jeune et très spontané de contrées dotées d'une éternelle jeunesse...

---

(1) *Le Roman d'un Enfant*, p. 225.

(2) *Id.*, p. 287.

CHAPITRE XII

A la veille de l'adolescence : l'âge ingrat

I. — « ... Ce triste retour d'âge de l'Enfance... »
II. — L'entrée « dans le monde intermédiaire de la puberté... »
III. — Les appels de la vocation.
Nos adieux à l' « Enfant ».

I

" ... CE TRISTE RETOUR D'AGE DE L'ENFANCE... "

ÉVOQUANT ses années d'enfance, Francis Jammes situe ses souvenirs entre « l'âge divin » et « l'âge ingrat ». Au moment où nous allons quitter l'Enfant, demandons au romancier des témoignages ou des « illustrations » caractéristiques de cette « seconde enfance » [1].

Considéré du point de vue physiologique, « l'âge ingrat, écrit Marcel Prévost, cela évoque un corps grêle qui s'étire, une pâleur délicate un peu tachée de son, qu'inonde soudain, et sans motif apparent, un flot de rougeur; une bouche qui rit volontiers, mais où demeure je ne sais quoi de vaguement douloureux dès qu'elle cesse de rire ». Alors les yeux sont « tantôt trop hardis, tantôt fuyant le regard »; il y a, dans ces yeux, « de la frénésie et de la lassitude, de l'ardeur à vivre et du sommeil en retard, de la fièvre et de l'abattement, de l'impertinence et de la honte... » Les « membres sont trop minces et trop longs »; ils embarrassent l'enfant et rendent « ses attitudes incommodes, anormales, comiques... » « Age ingrat ! la voix des garçons qui mue, se dérobe dès qu'ils veulent parler; les mains écarlates que les filles ne savent où cacher; les maigreurs

---

(1) Dans son essai sur « *l'Adolescent* », P. Mendousse rappelle, en épigraphe, la classification d'Aristote dans sa « *Politique* », IV, XV, 11 : « Il est nécessaire de diviser l'enfance en deux périodes, dont la première va de sept ans à la puberté, la seconde, de la puberté à vingt et un ans ».

Cf. aussi *Emile* (livre II). Ce livre traite, dit Rousseau, du second terme de la vie, celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans* et *puer* ne sont pas synonymes. Le premier est compris dans l'autre, et signifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valère Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me servir de ce mot selon l'usage de notre langue, jusqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms... »

M. CRAMAUSSEL adopte à peu près la même division : « Bien qu'on ne s'entende pas sur la limite de l'âge enfantin, on peut la placer au seuil de l'adolescence, vers treize ans pour les filles, quatorze pour les garçons, en moyenne et en France. On peut distinguer : 1° *un âge infantile*, où l'enfant « ne parle pas », puis parle à sa manière; 2° *un âge puéril*, de la troisième à la septième année (non comprise) où il s'efforce de parler et de penser comme son entourage; 3° *un âge scolaire*. Cette division correspond à des périodes organiques et mentales. Vers sept, dix, quatorze ans, la croissance se ralentit, le poids augmente. A chaque arrêt de croissance paraît répondre un ralentissement mental. Ce sont, apparemment, des crises d'adaptation... Les premières de ces crises sont légères : l'enfance reste l'âge du jeu. Celles de l'adolescence seront autrement graves... » (*Psychologie expérimentale*, 1925, p. 71).

Pour le Dictionnaire de l'Académie, l'enfance va « jusqu'à douze ans ou environ ».

V. également l'article « *Enfance* », par F. BUISSON et E. DURKHEIM. *Dictionnaire Pédagogique.*

« ... En tenant compte du rythme de la croissance, et bien que le vocabulaire ne soit pas fixé sur ce point, on distingue souvent *la première enfance* qui s'étend jusqu'à sept ans, et *la seconde enfance* qui va de sept ans à l'adolescence. » (*Traité de Psychologie*, Georges Dumas, t. II, p. 705.)

qu'elles dissimulent et qui donnent à leur pudeur quelque chose de farouche; les cheveux abondants qu'elles ne peuvent arriver à coiffer... » [1]

L'auteur des *Lettres à Françoise maman* a bien noté ce que cet âge comporte de transformations et de contradictions. A ce « triste retour d'âge de l'enfance », comme dit Lucie Delarue-Mardrus, ce qui frappe l'observateur, c'est le malaise moral né des troubles physiques si sérieux, et parfois si graves, de l'organisme, aux approches de la puberté. Chez la fillette du *Pain Blanc*, « l'harmonie de sa première forme se défaisait, en attendant qu'une autre forme sortît de la chrysalide en travail... Gênée par les nouveautés de son être physique, et comme honteuse de n'être plus tout à fait un enfant, Elysée avait alternativement, sans cause apparente, des crises de larmes et des rires godiches, giboulées humaines... »[2] Ce sentiment de « gêne » et de « honte », cette timidité du caractère accroissent l'indécision de l'allure générale et contribuent à donner à l'enfant un air assez déplaisant et même une laideur passagère. Ainsi le corps de Chérie, « qui était la grâce même », voit-il, en cette période critique, « se glisser » en lui « quelque chose de laidement garçonnier ». « De la maladresse balourde venait aux mouvements de l'élégante créature...» Elle manifestait « de fortes hilarités », des joies qui « éclataient dans des dégingandements masculins », et « au milieu de... cette pantomime mal d'aplomb, des timidités, des embarras, des déconcertements (qui) faisaient à tout à coup monter les larmes aux yeux de la jeune fille... » A cette heure, Chérie était « un être au sexe comme indécis et non définitivement arrêté et en train de se chercher... » [3] Colette note également, et avec finesse, cette ambiguïté de l'allure et du caractère à l'âge ingrat; sont-ce des filles, ou des garçons, ces écolières « à l'âge du chignon prématuré, de la ceinture de cuir bouclée au dernier cran ?... » « Nous étions minces, hâlées, maniérées et brutales, maladroites comme des garçons, impudentes, empourprées de timidité au son seul de notre voix, aigres, pleines de grâce, insupportables... » [4]

---

(1) *Lettres à Françoise Maman*, p. 265.

(2) Lucie DELARUE-MARDRUS. *Le Pain Blanc*, p. 59.

(3) E. DE GONCOURT. *Chérie*, p. 135.

(4) *La Maison de Claudine*, p. 143. — V. aussi Lucien FABRE, le portrait de *Rabevel*, si *laid* à l'âge ingrat; il relève d'ailleurs d'une maladie de croissance: « la figure hâve, toute pâle et mangée par les yeux sous un crâne chauve, lui donnait un aspect étrange, un peu effrayant... La grand'mère se dit en frissonnant : « il a l'air d'un vampire... » (*Rabevel*, t. I, p. 60).

Notons que le dualisme et l'incohérence dont l'organisme, le cœur et l'esprit sont le siège à l'époque de l'âge ingrat, montrent bien la prédominance, à cette période, du physique sur le moral. Auparavant, le physique seul est en cause, l'enfant étant essentiellement alors un petit animal, soucieux uniquement de se nourrir et de jouer. Passé l'heure de la pré-adolescence, la jeunesse, et l'âge mûr connaissent la domination, et parfois même la tyrannie de l'esprit imposant sa loi au physique; ce n'est point toujours à tort que l'on parle du surmenage intellectuel de maints adolescents soumis aux exigences de l'étude. Au « tournant » de l'âge ingrat, au moment de mettre le cap sur l'adolescence, agité par des instincts divers, — autant de vents contraires —, l'enfant subit les suggestions de ses sens plus qu'il ne dirige ses sensations; son esprit n'est point encore capable de contrôle, son corps commande à son âme; les siens de s'inquiéter; ne serait-il pas malade ? Non, répond-il, mais « on ne peut pas rire tout le temps... » Alors, il s' « ennuie un peu » [1], et sans se douter que cette mélancolie [2], trahie par « le cerne des yeux », provient de l'être physique qui accomplit sa « poussée ». Car à cet âge « où on ne souhaite pas encore la vie, c'est plutôt la vie qui vous traîne *comme malgré vous* ». C'est l'heure, dit Marcel Prévost, où « l'enfant a des forces au-dessus de ses désirs », « l'âge où la nature domine tellement l'être humain qu'il n'est, ballotté par elle, qu'une pauvre épave... » [3]

Du point de vue intellectuel, l'âge ingrat est également une période pleine de contradictions. Chez les garçons, l'écolier tourne souvent au *potache*. « Potache, dit Paul Bourget, « terme hideux d'argot qui désigne cette hideuse chose : l'enfant niais et flétri, cynique et innocent tout ensemble... » [4] L'écrivain songe surtout, dans cette définition, aux aspects *moraux* de ce personnage. Marcel Prévost nous présente le potache avec ses traits *intellectuels* : le collégien dont il nous parle pense que « la vie, c'était de gagner de l'argent, sans toutefois s'ennuyer... Il prononçait le mot d'affaires avec un certain res-

---

(1) Henriette CHARASSON. *Grigri*, p. 89.

(2) Il faut noter que, pareille en cela à la prime-enfance, la pré-adolescence a le don des larmes. V. à ce sujet André OBEY : *l'Enfant Inquiet* (que nous nous contentons de citer, le *Nono* dont il est question, étant déjà un adolescent). Ce Nono est une nature frémissante, inquiète; c'est une sensitive, qui fait songer aux « enfants » de Maeterlinck, aux « Tintagiles », frêles, délicats, « avertis », souvent décrits par les écrivains du symbolisme.

(3) *Lettres à Françoise Maman*, p. 266.

(4) P. BOURGET. (Préface d'*Etienne Mayran*).

pect. » Par contre, les choses de l'esprit l'intéressent fort peu; très érudit quant au nom et aux habitudes de « tous les acteurs et de toutes les actrices de Paris », il connaît déjà moins « les auteurs dramatiques et les romanciers modernes »; et surtout « les associations de syllabes suivantes : Hésiode, Chanson de Roland, Cirque de Gavarnie, Milton, La Franche-Comté, Jean-Jacques Rousseau, général Chanzy, proférés par moi au cours de la conversation, n'avaient respectivement aucun sens précis pour mon jeune convive. » L'ayant connu au temps où, bambin, il ne parlait qu'anglais avec sa miss, l'hôte « continua brusquement l'entretien dans cette langue. Il n'essaya même pas de me répondre, et déclara loyalement qu'il avait tout oublié au collège, où il apprenait l'allemand. En allemand, il ne savait rien non plus, mais cela, c'était parce qu'on enseignait mal... » (1)

Ne nous hâtons pas de généraliser d'après ce portrait du potache gourmé, plein de suffisance autant que dénué de toute connaissance positive, soucieux déjà des « affaires » et d'une carrière lucrative. Nous trouvons, au même âge, l'écolier féru de logique et même ergoteur, comme ce Rabevel qui « vous a, dit l'oncle menuisier, des raisonnements et tout le temps des raisonnements » (2). Ou encore le collégien vaniteux et ambitieux, comme le « Premier de la Classe », lequel, tout grisé qu'il est par ses succès scolaires, se voit déjà célébré « dans une édition future de Larousse » : « ...Je serai Rigaud, le fils du chapelier d'Auzargues, et des petits garçons... rêveront d'une destinée semblable à la mienne... » (3)

Et nous rencontrons aussi — n'avons-nous pas annoncé que cet âge était celui des plus surprenantes contradictions ? — l'enfant épris d'idéal et qui méprise chez les grandes personnes leur unique souci : les affaires. En voici un qui, sous la plume de Valéry-Larbaud, parle avec dégoût de « cette chose mystérieuse qu'elles (les grandes personnes) ne nomment presque jamais, mais qui entre dans toutes leurs pensées : *l'argent* » et de ces « affaires qui sont un outrage à l'esprit... » (4) D'autre part, si le « Noël » de Marcel Prévost est en passe

---

(1) *Lettres à Françoise Maman*, p. 234.

(2) *Rabevel*, t. I, p. 13.

(3) Benjamin CRÉMIEUX. *Le Premier de la Classe*, p. 47. — Dans son roman : *Fumées dans la Campagne*. Edmond JALOUX note le cas d'un enfant qui, entrant dans l'adolescence, cherche, comme le héros de Benjamin Crémieux, à prendre des airs de grande personne; « ... cette affectation est le premier signe de l'adolescence. Un grand souci de vanité, plus encore que l'aiguillon de la chair, c'est à quoi se distingue le passage de l'enfant à l'adulte... » (p. 79).

(4) *Enfantines*, p. 195.

de devenir un cancre, le « premier de la classe » fait, par son intelligence vive et son travail obstiné, songer à l'*Etienne Mayran* de Taine, au *Louis Lambert* de Balzac et à ce *tapin* (le « tambour » du lycée) dont Paul Bourget raconte les débuts difficiles et les succès d'école.

L'exemple de ces enfants nous montre qu'en de telles natures, une élite, assurément ! l'éducation intellectuelle s'est confondue harmonieusement avec l'éducation morale. « C'est un vrai Romain ! » disent du « tapin » ses camarades. La culture classique a permis aux meilleurs de ces « singuliers enfants de mêler ainsi l'imaginaire et le réel et d'associer ainsi les livres antiques, sur lesquels nous travaillions, à nos jeunes sensibilités... » [1] Mais ce sont bien, en effet, de « *singuliers* enfants ». A cet âge, ce n'est point, tant s'en faut, la sérénité et la confiance en une voie studieuse, rectiligne et sans embûches, d'un Etienne Mayran que nous remarquerons d'ordinaire, mais bien plutôt l'inquiétude et l'incertitude installées dans l'âme du pré-adolescent; de ces âmes, dont on dit aujourd'hui, à la suite d'André Gide, qu'elles sont *disponibles* [2]. De quel côté inclineront-elles ? Les unes, « naturellement disposes au devoir », écrit l'auteur de *La Porte Etroite*, penchent vers la vertu (qu'elles confondent parfois d'ailleurs avec le bonheur); les autres sont, au contraire, « possédées par l'esprit de subversion »; tels sont les jeunes garçons que le héros d'*Etat Civil* nous présente, « de douze à quinze ans, graveleux, braillards, ricaneurs et révoltés », méprisant et haïssant les gens âgés, « aveugles et violents », ne songeant « qu'à l'émeute » [3]. Tous les enfants de cet âge sont d'ailleurs, plus ou moins, incapables de voir clair en eux-mêmes; l'*Enfant d'Hier* déclare avoir traversé alors « une sorte de moyen-âge » et perdu « la franchise de ses impressions et même celle de son intelligence. Elle devint plus subtile, mais *moins lucide*... » [4] Et cette impuissance à se rendre compte de son désordre intérieur ne va pas sans irritation de la part du sujet, qui souffre sans connaître la cause de son malaise. Un malaise qui ne fera que croître. Aussi bien, « rien n'est-il plus triste que la jeunesse ! dit

---

(1) *Le Tapin*, p. 16.

(2) *La Porte Etroite*, p. 33.

(3) DRIEU LA ROCHELLE. *Etat Civil*, p. 131.

(4) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p 104. — Abel Hermant remarque encore que les adolescents sont portés à croire qu'ils ne sont point faits comme tout le monde. Ils manquent d'expérience et de termes de comparaison. Les changements les plus naturels de leur personne physique leur semblent des monstruosités. Je jugeais de même de ma personne morale. J'étais à peine instruit des réalités amoureuses les plus simples, et je me croyais un débauché... » (p. 107).

Gilbert Robin. L'homme n'est pas un grand enfant. L'enfant n'est pas un petit homme. Les jeunes gens sont des enfants décapités. Ténèbres subites. Trébuchement... L'adolescence est un drame. L'instinct l'inspire et la dirige. L'obscurité et le mystère seront toujours ses auréoles... » (1)

Un autre trait de cet âge, c'est sa tendance à la *dissimulation*, le goût et peut-être le besoin qu'il éprouve d'incarner « un autre personnage », soit pervers, soit amoureux. « Ils sont bien sensuels, dit Abel Hermant, des candidats au rôle de Chérubin, mais encore plus secrets... Leur unique souci est de ne point se trahir et de n'être pas devinés... » (2) Masquer leur vraie personnalité est, pour eux, d'abord un moyen de défense contre les grands, une réponse du mensonge enfantin au mensonge adulte; aussi bien « n'y a-t-il rien de moins sincère qu'un adolescent, dit Edmond Jaloux à propos des *Faux Monnayeurs* d'André Gide; « ...il y a aussi peu de sincérité dans le vice qu'il y en a dans la vertu...; la plupart de ces jeunes faux monnayeurs sont d'abord des hypocrites, parce qu'ils ont adopté une attitude uniquement pour protester contre celles de leurs parents : à l'âge de leurs parents, il seront pareils à eux et aussi peu sincères qu'ils l'ont été dans leur affectation de cynisme... » (3)

C'est pourquoi, aux yeux de maints lecteurs qui ne les jugent que d'après leurs discours et leurs actions — (voyez les « faux monnayeurs », l' « enfant d'hier », le « premier de la classe », etc...) — la forfanterie des adolescents apparaît comme cynique et insupportable, tant ils se complaisent à se présenter sous des traits odieux ou, tout au moins, irritants. Il faut cependant découvrir leur âme secrète et ne pas croire, sur parole, « ces enfants encore plus dépravés qu'ils ne sont ». En réalité, ils « se cherchent », leurs attitudes et leurs comportements les plus déplaisants traduisent plutôt une mauvaise humeur passagère, une sourde colère contre eux-mêmes (4) et

---

(1) V. *Nouvelles Littéraires* du 27 mars 1926.

(2) *Le Caravansérail*, p. 172.

(3) *Nouvelles Littéraires* du 27 mars 1926. A propos de l'*Etienne*, de Marcel ARLAND, le même critique signale que ce garçon est un « de ces inadaptés, balançant entre le vice et la vertu ». « Que de Lafcadios imaginaires et réels, André Gide n'aura-t-il pas lâchés sur le monde ?... »
V. à ce sujet : Henri POURRAT (*Le Mauvais Garçon*). — Raymond RADIGUET (*Le Diable au Corps*). — Marcel ARLAND (*Terres Etrangères*). — Louis CHADOURNE (*L'Inquiète Adolescence*). — André OBEY (*L'Enfant Inquiet*), etc...

(4) V. *Les Faux Monnayeurs;* l' « Observateur », dans son «.Journal », écrit de l'un de ces jeunes garçons : « ... Son esprit n'est appliqué qu'à détruire; du reste, *c'est contre lui-même* qu'il se montre le plus acharné; tout ce qu'il a de bon en lui, de généreux, de noble ou de tendre, il en prend honte... » (p. 331).

leur entourage qu'une tendance foncière et persistante de leur nature au vice et aux excès de toute sorte.

Il faut encore mentionner, au nombre des caractères psychologiques de la pré-adolescence, sa *curiosité d'autrui*. Avec l'enfant de cet âge, maintes épithètes morales sont valables; aucune n'est juste absolument; il faut toujours le voir se débattant parmi des désirs contradictoires. Ainsi, nous le disions à l'instant, « secret », voire « hypocrite », et à nulle autre période de la vie, il ne sera, certes, autant animé par l'instinct de sympathie. A ce moment, les « choses » étant découvertes, la Famille ne suffisant plus [1], l'enfant va à la découverte d'une compagnie autre que celles de la Nature et des Parents; il demande à l'école, voire à la rue, la société des camarades et des amis; bien plus, il veut connaître *les hommes*. Tel est le cas de ce garçon de treize ans, fils d'une blanchisseuse d'hospice, qui laisse le livre qu'il lisait lui « tomber des mains », et n'entend plus que, « comme un bourdonnement », la voix de sa mère, pour observer les visages des vieillards et apprendre, par leurs radotages, « le monde entier, le monde des hommes, avec ses passions effrayantes, ses drames, ses joies terribles... » « ...L'asile ne fut plus pour moi, dit-il, une cité morte; ma jeune imagination se mit à la besogne. Qu'avaient donc fait ces vieux hommes pour être, à ce point, fripés, noueux, courbés et comme torturés dans toutes leurs fibres ? Quelles pensées couvaient encore au fond de leurs regards décolorés ?... » A la fin de sa dure journée, la mère, revenant sur la route noire, « parlait avec ferveur » à son fils « du bonheur et de l'avenir ». Mais lui, l'esprit tout plein des visions de l'hospice, n'écoutait pas sa mère. « Levant au ciel des yeux brouillés de larmes, je songeais : « Pourquoi donc avez-vous abandonné les hommes ? Ne ferez-vous point miséricorde à tous ces hommes malheureux ?... » [2]

---

(1) A songer à la famille, dit l'enfant de l'*Eveil de Psyché*, « des bouffées d'irrespect me montaient à la tête... Le drame se jouait en silence, et au dehors je restais l'enfant sage et soumis... » (p. 154).

V. aussi *Enfantines* : « l'âge ingrat, c'est l'âge où nous sommes le plus fermés, le plus vaniteux, le plus sots...; alors, il y a comme un mur entre les grandes personnes et nous. Nous nous méfions d'elles, nous ne voulons rien comprendre à leurs idées... » (p. 194). Et, comme le montre M. Valéry-Larbaud, ce *mur* se dresse surtout entre la Famille et l'Enfant.

V. Dr Gilbert ROBIN : « C'est au moment de l'adolescence que frappe souvent un mal sournois, parfois fermé comme un abcès, la haine contre les parents, forme collective et commode d'une haine vague et diffuse qui n'est que l'impatience de vaincre... » (*Nouvelles Littéraires*, 27 mars 1925).

(2) Georges DUHAMEL. *Les Hommes abandonnés*, pp. 273-312. Cet âge est bien celui où l'Enfant s'éveille aux sentiments humanitaires : pitié, justice, bonté... — V. à ce sujet J. H. ROSNY aîné : *L'Impérieuse Bonté*, pp. 53-65-77-152. L'enfant de cet âge se fait volontiers, par les « tendances revendicatrices » qu'il manifeste au bénéfice des autres, leur avocat.

Ainsi l'enfant s'avance à la découverte des hommes; il vient de rencontrer la vie, pressentie immense et peuplée de tous les drames que portent avec eux les destins individuels; l'enfance interroge la vieillesse pleine de rancœurs, de réticences et de mystère. Et par les sœurs de l'hospice, servantes inlassables et anonymes des corps déchus, il reçoit aussi la première notion d'une pitié socialisée, organisée, la première leçon de l'amour fraternel. Mais déjà, en présence de ceux qui souffrent et de celles qui pansent la souffrance, l'enfant se pose le problème des hommes sur la terre. Pourquoi sont-ils malheureux ? Pourquoi sont-ils abandonnés ? Et, dans cette âme curieuse et inassouvie, il semble que bientôt retentiront, vieilles comme l'humanité, les « voix de la Terre » qui, dans *Le Bonheur*, montent vers Faustus et Stella : « *Quel est l'astre où dort la Justice ?...* » (1)

II

L'ENTRÉE " DANS LE MONDE INTERMÉDIAIRE DE LA PUBERTÉ... "

C'est une autre manifestation de l'instinct de sympathie qui porte, à l'âge ingrat, l'enfant à regarder l'autre sexe. « La vie sexuelle, remarque F. Challaye dans le *Traité de Psychologie* de G. Dumas, est, sinon tout à fait absente, du moins confuse et imprécise dans l'enfance. L'adolescence est l'introduction à cette vie, la maturité en est le plein développement, la vieillesse en est la destruction progressive... » (2)

Jusqu'à la période de la puberté, en effet, la vie sexuelle a, somme toute, peu préoccupé l'enfant. Sans doute, les romanciers freudiens ou pré-freudiens s'attachent-ils à discerner, dès les premières manifestations de la vie de l'enfant, une sorte d'activité sexuelle inconsciente... « Vous voyez, fait dire le dramaturge Lenormand à l'un de ses personnages, de la turpitude jusque dans les berceaux. — Je sais, répond son interlocuteur, que dès son berceau l'enfant est dévoré par les orages secrets de la haine et de l'amour... » (3)

---

(1) Sully-Prudhomme. *Le Bonheur*, p. 313.

(2) Georges Dumas. *Traité de Psychologie*, t. II, p. 703.

(3) Cité par Jean de Lassus. V. *Grande Revue* (janvier 1927) dans son Etude sur « *l'Inquiétude Freudienne dans le Roman et le Drame français contemporains* ».

Il n'est guère possible, à l'heure actuelle, maintenant que Freud et, — comme le remarque justement le Dr Ch. Blondel [1], — bien d'autres psychiâtres avant Freud, ont « nié la pureté de l'enfance », de continuer à invoquer, à propos de cet âge, le « dogme » de sa parfaite innocence. Dès les premières pages de *Si le grain ne meurt*, André Gide déclare : « ...Pour moi, je ne puis dire si quelqu'un m'enseigna ou comment je découvris le plaisir, mais, aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, il est là... » [2]

Même aveu de la part de l'enfant des *Images Sentimentales*, lequel attribue cet éveil de la curiosité sexuelle aux « premiers enseignements » qu'il reçut; c'est par eux, dit-il, « que l'audace des instincts me tourmenta. Bien qu'excessivement jeune, je devinai, aux lectures des contes et des histoires, l'existence d'un mystère des sexes. Pour moi, les feuilles de figuier dont se couvrirent Adam et Eve furent les plus impudiques des symboles... » Et son « âme précoce » perçoit « immédiatement l'inconvenance d'interroger » sur « le mal, le vice de l'amour ». « Les poitrines des femmes me causaient, à les voir, un grand trouble. Une dame me prenait-elle en ses bras, mes oreilles brûlaient... » Plus tard, à la lecture de *Paul et Virginie*, il éprouva « une émotion énorme », « un trouble immense » [3], vie pour essayer d'en briser les parois, la trouvant trop étroite... »

L'enfant de l'*Ame Enchantée* se sent troublé, lui, non par des lectures ou des « enseignements », mais par la présence des jeunes ouvrières, dans l'atelier de sa tante Sylvie : « Ici, rien n'était perdu pour lui : ces chauds et frais contacts, cette tiédeur duveteuse..., cette odeur de femmes... » Elles « ne se doutaient pas que, des pieds

---

(1) « Freud, dit M. Ch. Blondel, ne croit pas à la pureté de l'enfance et il n'y a pas de notion courante contre laquelle il s'élève avec plus de véhémente ironie... Cette méfiance à l'égard des enfants, notons-le, n'est pas précisément nouvelle. Elle est depuis longtemps commune parmi les médecins, surtout parmi les psychiâtres. L'expérience clinique leur a appris que l'enfant même le plus normal est, de manière générale, plus inoffensif qu'innocent; qu'enfin, plutôt que de sa pureté toute négative, il serait plus exact de parler de son amoralité, au sens primitif du terme. Mais médecins et psychiâtres s'accordent à peu près tous pour considérer la précocité sexuelle comme une anomalie, et par conséquent, s'ils tiennent pour suspecte la pureté de l'enfant normal, ce n'est point qu'ils lui imputent une activité sexuelle. Toute l'originalité de Freud est ici, d'avoir, au contraire, porté la question sur le terrain sexuel, d'avoir nié la pureté de l'enfance en raison des activités sexuelles qui se révèlent durant cette période de la vie, et d'avoir posé que « la sexualité perverse n'est pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières. « L'enfant ne saurait être pur, puisqu'il a une vie sexuelle dans laquelle se trouvent en germe toutes les perversions sexuelles de l'adulte... » (*La Psychanalyse*, p. 52).

On ne saurait trop recommander la lecture de ce livre, où le Dr Blondel analyse les méthodes psychanalytiques de Freud et de ses disciples et en donne une critique aussi savoureuse par la forme, que sensée quant au fond.

(2) *Si le Grain...*, p. 10.

(3) *Les Images Sentimentales*, p. 26.

à la tête, leur image s'imprimait sur cette petite plaque sensible... » [1]

Dans son roman *L'Animale*, Rachilde nous présente une fillette *née vicieuse*, « née avec le germe du mal. Elle était la faute même, et ce n'était pas sa faute... » Enfant unique, venue tard, « née sous les angéliques, peut-être dans l'éclair de passion que la hauteur fabuleuse, la beauté inattendue, presque malsaine de ces plantes, avait procuré à ses parents... elle charriait dans ses veines des ferments terribles ». Cette enfant, « innocente et cependant troublée par des idées ridicules », appréciait, dès l'âge de sept ans, sa propre beauté; d'instinct, elle détournait les yeux de certains spectacles qui la troublaient singulièrement. « Elle n'était pas seulement avancée, elle était pourrie, ...*naturellement* décomposée... » Une beauté de fleur, mais de fleur vénéneuse. Aux approches de la puberté, sa tendance à l'amoralité, à l' « animalité » s'accroît : « Nulle poésie ne sortait de cette fillette autre que celle de la brute : les jolis mouvements ou la drôlerie de l'attitude... » A quoi pensait cette enfant de nature « chatte » ? « A rien de bon. Elle se tournait et se retournait dans la vie pour essayer d'en briser les parois, la trouvant trop étroite... »

Cette Laure Lordès de l'*Animale* est évidemment une créature exceptionnelle, un cas pathologique. Plus fréquents et plus normaux sont les enfants qu'attire l'autre sexe, par un sentiment de curiosité non malsaine mais *naturelle* [2]. Ainsi l' « Enfant d'Hier » nous dit avoir, dès l'âge de sept ans, éprouvé une sensation de « sensualité diffuse », rencontré « la pudeur et la volupté », au cours d'un bain

---

(1) R. ROLLAND. *L'Ame Enchantée*, II. *L'Eté*, p. 76.

(2) Ajoutons, qu'aussi nombreux, pour le moins, sont les enfants qui restent longtemps indifférents aux choses de la sensualité. Pour les uns, c'est même le *mépris* qui les anime, à l'égard de l'autre sexe; tel est le cas du jeune Caillou, lequel n'aime pas les « filles » parce qu'elles « trichent » au jeu; il remarque bien cependant « qu'elles ne sentent pas la même chose. C'est pas la « même odeur », mais, au fond, « les petites filles n'existent point pour Caillou », alors que « Caillou existe pour les petites filles ». Il a pourtant éprouvé une passion, mais c'était « à l'âge de quatre ans, et pour une grande fille qui avait quatre fois son âge ». Qu'on songe, également, à « Marcelle aux yeux d'or » (*Le Livre de mon Ami*) et aussi à « Marguerite Charmaison », de « *l'Enfant à la Balustrade* ».

L'Enfant dans l'Herbe affiche, lui aussi, un mépris tout masculin pour sa petite amie Féfé; celle-ci, plus précoce, comme toutes les fillettes, lui fait jurer de l' « épouser » plus tard; il s'y résigne; mais il ajoute : « Elle m'embête, Féfé ». Elle n'est pas là, je veux dire, elle n'est pas dans mon âme. Il y a dans mon âme un vieux lézard et un noble crapaud qui sont mes amis... » (p. 89).

V. encore « *Tête-de-Mêlée* »; le petit sportif Justin Gélinot pense « que les garçons et les filles sont de deux races différentes (c'est bien aussi l'avis des petits campagnards de « *La Guerre des Boutons* »). Il sentait que des lois mystérieuses règlent les rapports des deux engeances... Citoyen acharné d'un des univers, il niait l'autre comme un péril mortel, insinuant. Il méprisait ces affûtiaux flottants, ces mines inviteuses, ces cheveux épandus... » Et malgré tout, il « s'occupe beaucoup des filles. Il n'ignorait pas que leur corps était différent du sien. Même, une curiosité qu'il savait être mauvaise le poussait à s'assurer de cette différence... » (p. 43).

en mer; la « notion de caresse » lui vint de « cette chose vivante et puissante qui allait envelopper ma fragilité de partout ». La « beauté » lui apparut, ce jour-là, sous les traits d'une jeune fille : « A la pensée d'un effleurement possible de ce beau corps, je fus secoué d'un tel frisson que l'on crut tout bonnement que le bain me faisait mal... » Toute la journée, il fut « en proie à l'idée fixe »; cependant, ajoute-t-il, « à cet âge la sensualité peut être vive, mais elle n'a pas de foyer précis, elle est diffuse : le désir erre et ne se fixe point... » (1)

Henry Bataille raconte également comment la beauté féminine lui fut révélée par un jeune modèle italien qui posait « la Mignon » pour ses sœurs, et qui fut l'objet de ses premiers désirs; du reste, « pas une seconde, son innocence ne soupçonna que ses ébats avec un gamin de sept ans le laissaient plongé dans une espèce d'extase qui tenait vraiment du phantasme... » (2)

Dans *La Robe Prétexte*, François Mauriac décrit le sentiment qu'éprouvait un petit garçon pour sa cousine de onze ans, laquelle représentait pour lui « toutes les embûches » : « Un sentiment complexe et violent où il entrait de la haine, de l'admiration et de la peur... Tout chez elle me froissait » (3), dit-il. Cette sourde irritation et cette défiance instinctive de la femme ne sont-elles pas ressenties obscurément par cet enfant à l'âge ingrat comme les prodromes de l'éternelle lutte des sexes ? Car cette lutte commence déjà; rares sont les garçons et les fillettes dont les relations restent alors ce qu'elles étaient dans l'enfance, c'est-à-dire fraternelles, et Colette dit fort bien, à propos de ses « *deux ingénus* » du *Blé en Herbe* : « Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare. L'an passé, déjà, ils échangeaient des répliques aigres, des horions sournois; maintenant le silence à tout moment tombe entre eux si lourdement qu'ils préfèrent une bouderie à l'effort de la conversation... » (4)

Nous entrons ici « dans le monde intermédiaire de la puberté (5), Période longue, hasardeuse, inexorable », dit l'auteur d'*Etat Civil*. « Dès le moment où la femme entre dans ma vie et occupa mon ima-

---

(1) *Confession d'un Enfant d'Hier*, p. 36.

(2) *L'Enfance Eternelle*. (*Œuvres Libres*, janvier 1922).

(3) *La Robe Prétexte*, p. 5.

(4) *Le Blé en Herbe*. Ed. Flammarion, p. 5.

(5) « Ce fut vers ce temps-là », nous confie délicieusement l'ingénu de Vicence, « que je me préoccupai, pour la première fois, des traits de ma figure et que je l'examinai dans un autre but que de me rendre compte si elle était convenablement lavée. » (Henri DE RÉGNIER, *L'Illusion héroïque de Tito Bassi*, p. 8).

gination, *tout fut bouleversé*... [1] J'étais attiré par les plus mauvais élèves, par ceux qui s'abandonnaient au plus bas d'eux-mêmes, à tous leurs penchants... » C'est alors une recherche frénétique dans « le dictionnaire, les brochures infâmes, les chefs-d'œuvre prohibés », de tout ce qui touche au problème sexuel. « Nous étions bêtes comme la nature. Je n'ai pas été différent des autres... »

Mais faut-il suivre l'enfant, que ses sens émancipent prématurément, sur le terrain de ses nouvelles découvertes ? Nous nous engagerions dans un domaine dont nous nous sommes refusé l'accès, celui de l'adolescence. Cependant, où commence vraiment celle-ci ? Quand finit, précisément, l'enfance ? On peut se croire autorisé, par la psychologie même de cette période transitoire, à suivre encore quelques pas nos « ingénus », tellement ils restent encore enfants, même à l'époque de la première rencontre féminine et de l'initiation amoureuse. Le héros du *Diable au Corps* trouve, à sa conduite singulière, une excuse dont on ne peut, quelque insupportable que soit ce gamin fanfaron et cynique, méconnaître la sincérité : « Est-ce ma faute, dit-il, si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de la guerre ?... C'est *en enfant* que je devais me conduire dans une aventure où déjà un homme eût éprouvé de l'embarras... » Il dit ailleurs avoir « épuisé sa force nerveuse en lâcheté, en audace, éreinté par les mille contradictions de son âge avec *une aventure d'homme* »[2].

Chérubin est devenu dangereux, terriblement. Faudra-t-il dorénavant se défier de Chérubin, hâbleur et sincère, et lui interdire de chanter sa romance ? Avec beaucoup de pénétration d'esprit, Abel Hermant explique la psychologie du « garçon de quatorze ans; il prouve que « Chérubin est la création la plus charmante du théâtre, mais la plus chimérique ». Il est faux de dire : « Il s'élance à la puberté »; « dans l'ordre réel, aucun chérubin ne s'y élance, tous y résistent, et quand elle les emporte, c'est dans un vertige : ils ferment les yeux... Aucun chérubin n'éprouve le besoin de dire à n'importe qui : « Je vous aime. » D'autant qu'ils n'aiment pas... Et voici « le mot de leur énigme : avec des facultés physiques, hâtives, d'hommes faits, ils ont des âmes d'enfants... Le crépuscule même de l'in-

---

(1) Auparavant, dit-il encore, « l'absence de la femme me tourmentait... Je frissonnais au contact de tout être. La timidité devait me faire attendre huit ans. A ce moment où j'étais tout à fait innocent, l'éveil de mes sens était si obscur que je m'égarais... Le jour vient où « toute tendance à me tromper se dissipa et c'est en désirant précisément la femme que je me livrais à de mesquins et superficiels dévergondages avec mes camarades qui sentaient d'ailleurs comme moi... » (*Etat Civil*, p. 128).

(2) Raymond Radiguet. *Le Diable au Corps*, p. 204.

nocence de Chérubin n'indique pas que son enfance soit close. L'innocence n'est pas toute l'enfance et ne lui est peut-être pas indispensable. L'enfance n'est pas ce je ne sais quoi de négatif, mais un état très positif, spécifique, de toutes les facultés sensibles. Chérubin, même pervers, n'est qu'un enfant... » (1)

Rien de plus juste que cette analyse de l'enfant amoureux. A ces passionnés, à ces sensuels précoces — eussent-ils le « diable au corps » ? — il manque la science « du jeu de l'amour et du hasard » et le savoir-faire, l'art machiavélique qu'un pareil jeu présuppose. Par ailleurs, même inspiré par les sens en éveil, l'amour « enfantin » n'a rien de commun avec la basse sensualité que recherchent tant d'adultes : « leur sale amour ! » dit un petit idéaliste du *Sourire Blessé* (2). En dépit de son langage volontiers ordurier, de ses curiosités indiscrètes et insatiables quant à « l'œuvre de chair », l'enfant de l'âge ingrat va à la découverte de l'autre sexe (3) avec une âme plus candide que nous ne le croyons souvent, et qu'il ne le croit lui-même. Et ce n'est pas se montrer juste envers lui que de voir uniquement, dans ses aspirations confuses, des désirs malsains; de croire que son « amoralité » foncière est l'indice fatal d'une « immoralité » inhérente à cet âge, et dont tous les disciples de Freud seront longtemps sans doute avant de faire la preuve.

III

LES APPELS DE LA VOCATION

Parvenu à l'âge ingrat, l'enfant « découvre l'avenir », comme dit Félicien Challaye. C'est en effet à ce moment qu'il commence à percevoir, plus ou moins précis, plus ou moins impérieux, les appels de la vocation. Sans doute, « les premières velléités de vocation » peuvent-elles s'éveiller en l'esprit du bambin; ainsi *le petit Pène* souhaite

(1) *Le Caravansérail*, p. 174.

(2) V. la nouvelle : « *Le Secret de Polichinelle* », p. 64.

(3) V. encore à ce sujet : Valéry-Larbaud. (*Enfantines*, notamment « Portrait d'Eliane à quatorze ans » et aussi *Fermina Marquez.*) — Gabriel Maurière (*Le Bel Age*). — Jean Sarment (*Jean-Jacques de Nantes*). — Paul Brulat (*La Gangue*). — Alfred Machard (*Popaul et Virginie. Printemps Sexuels*). — M. A. Leblond (*Aniwette et Pierre Desrades*) — Horace Van Offel (*Les Deux Ingénus*), etc...

devenir successivement général, allumeur de réverbères, prêtre, chef de musique militaire et, surtout, mécanicien de locomotive; mais ce sont là désirs instables, « baroques », dit José Vincent, « soudains ainsi que certaines passions, et non moins éphémères... » D'autre part, manquant totalement du sens de la relativité des conditions sociales, l'enfant recherche uniquement des « postes éminents où il soit le point de mire de l'humanité très docile et très humble » [1].

Il lui faut encore, comme au Petit Pierre, des carrières *glorieuses* : « sans retard », il veut « s'illustrer et durer dans la mémoire des hommes »; car, dès cinq ans, il est « dévoré par l'amour de la gloire »; il sera donc « général », général avec un tambour; une autre fois, il rêvera de se faire ermite au Jardin des Plantes, lequel lui apparaît un peu comme « le Paradis Terrestre » [2].

Plus sérieuse, plus tenace est la révélation, soudaine [3], de la carrière que l'enfant suivra plus tard; dès ce moment, quelque grandes que soient les difficultés qu'il rencontrera avant de parvenir, il reste fidèle à cet avertissement de son destin. Telle était d'ailleurs la solennité de la minute de l' « annonciation » qu'elle marque à jamais dans son souvenir, éblouissante comme un rayon qui perce brusquement les ténèbres des heures d'enfance. On se souvient de l'anecdote contée par Alfred de Vigny dans *La Canne de Jonc* : mis pour la première fois en présence de Bonaparte, un enfant de douze ans, le futur capitaine Renaud, reçoit, comme un choc, la « sensation » qu'il est, pour la vie, « un esclave de plus » de ce Maître tout-puissant, brusquement apparu et disparu, et qui « enlevait l'âme » de l'enfant à son père [4].

De même, c'est en entendant jouer Hassler, un musicien de génie, que Jean-Christophe Krafft, « petit homme de six ans, décide, lui aussi, qu'il écrirait de la musique ». Et « pendant toute son enfance, Hassler fut *le modèle vivant* sur lequel Jean-Christophe eut les yeux

---

(1) José VINCENT. *Petit Pène*, p. 37.

(2) *Le Petit Pierre*, p. 64. — *Le Livre de mon Ami*, p. 59.

(3) V. JABOUNE. (*Les Grands Hommes quand ils étaient petits*. Flammarion, éd.). ***Paul Bourget*** fit, paraît-il, ses débuts d'écrivain « entre six et dix ans ». — ***Vincent d'Indy*** « a commencé la musique avec sa vie ». — ***Maurice Donnay*** compose des vers à sept ans. — ***Henri Robert*** déclare avoir « toujours parlé... » — ***Forain*** : « Je n'aimais que le dessin, je ne comprenais que le dessin ». — A cinq ans, Camille Flammarion, regardant « peut-être pour la première fois le ciel », *sait* qu'il sera astronome... — Quant à ***Joffre***, « il demande un jour, au médecin de la famile, s'il pourrait arriver, en travaillant beaucoup, à devenir « empereur »...

Révélation soudaine, ou parfois décision réfléchie, après maintes et maintes hésitations; voyez par exemple P. LOTI. *Prime Jeunesse* est, en quelque sorte, l'histoire des tergiversations d'une âme d'adolescent se débattant entre des décisions contradictoires.

(4) *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 225.

fixés » [1]. C'est encore en entendant un discours du Père Monsabré à Notre-Dame que Me Henri-Robert découvre sa vocation d'orateur du prétoire. Quelquefois le *modèle* a disparu depuis longtemps et cependant il apparaît à l'enfant, et avec raison, beaucoup plus « vivant » que bien de ses contemporains : le petit Joanny Léniot se donne César comme modèle [2]; l'enfant du *Miracle de la Race* veut imiter l'exemple des hommes illustres d'Europe dont parle son livre d'Histoire [3]. Remarquons ici que l'admiration et, partant, le désir d'imitation vont souvent plus à l'*œuvre* qu'à l'*homme* : c'est le livre VI des *Martyrs* — ce n'est pas Chateaubriand — qui passionne, au collège de Blois, Augustin Thierry enfant. C'est une représentation de *Guillaume Tell*, à laquelle Henry Bataille assista à l'Opéra, alors qu'il avait six ans, qui décida de sa vocation théâtrale [4].

D'autres fois, ce n'est plus un *homme*, ni une *œuvre*, mais *le milieu* qui se fait, comme on dit aujourd'hui, « conseiller de vocation » : le milieu *familial* des Krafft, tous musiciens de père en fils, qui font songer aux Bach, n'a pas été sans favoriser l'éclosion et le développement du génie musical de Jean-Christophe. Le *milieu* social du *Peuple de la Mer* n'a pas moins d'influence que le vieux « Tonnerre » dans la détermination de la vocation du petit Pierre; les suggestions que l'enfant reçoit de ce village de marins sont aussi puissantes que celles du marin illuminé qui descend parler aux flots aux heures de tempêtes [5].

C'est le milieu social — la campagne — qui veut que Charlot aille « à maître » [6]: à treize ans sonnés, un fils de paysan doit être paysan. Si Charlot « se gage » sans enthousiasme, c'est qu'il n'a pas la *foi* du « dernier des Philippe », lequel éprouve la « rage de se louer » dès dix ans, et malgré la défense de son père. Grandi dans le monde pittoresque des charretiers d'Alger, maîtres et parfois chevaliers de la route, le Rafaël du *Sang des Races* [7] ne rêve qu'au moment où il pourra, à son tour, pratiquer le rude métier des « meneurs de bêtes ».

Jusqu'à quel point, la Famille encourage-t-elle ou décourage-t-elle l'Enfant dans le choix qu'il fait d'une carrière ? Parfois, c'est elle qui,

---

(1) *Jean Christophe*. — *L'Aube*, p. 173.

(2) VALÉRY-LARBAUD. *Fermina Marquez*, p. 42.

(3) *Le Miracle de la Race*, p. 88.

(4) *L'Enfance Eternelle* (déjà cité).

(5) Marc ELDER. *Le Peuple de la Mer*, p. 187.

(6) Louis MERCIER. *Petites Georgiques* (1923). (*Charlot va à maître*, p. 242).

(7) Louis BERTRAND. *Le Sang des Races*, p. 27.

par cupidité, l'engage dans une voie où, de lui-même, il ne serait point entré. Dans *La Marionnette*, d'Abel Hermant, nous voyons, par exemple, un gosse « photogénique », comme on dit en style de « cinéma », littéralement vendu par ses parents au directeur d'une agence de films; c'est un véritable marchandage : « ...Fredo déclara qu'il tenait à *l'exclusivité*... » Les parents « se récrièrent, protestèrent contre les prétentions tyranniques de Fredo, refusèrent l'*exclusivité* de leur enfant et ne l'accordèrent, après un débat de trente-cinq minutes, que moyennant une forte prime... » (1)

Souvent, c'est la *nécessité* qui pousse la Famille à « placer » l'enfant; car, dans beaucoup de campagnes, et même à la ville, l'enfant a déjà une valeur marchande; l'une des *Bucoliques* de Jules Renard nous fait assister à une « louée » : « Ceux qui veulent se louer comme moissonneurs ont un épi à la bouche. Les charretiers mettent un fouet à leur cou. Les autres domestiques se recommandent par une feuille de chêne, une plume de volaille ou une fleur... » Aujourd'hui, dit le paysan Philippe, on paie les petits domestiques « de plus en plus cher, on les soigne comme des hommes... » (2)

C'est, enfin, plus rarement d'ailleurs, pour se débarrasser de l'enfant que « sa famille » le met en apprentissage; la présence de Jack au logis étant intolérable à l'amant d'Ida de Barancy, celle-ci consent, sur le conseil de d'Argenton, à envoyer son fils « à l'étau ». Le fameux « raté » tient alors, au futur apprenti, un discours emphatique autant qu'odieux : « ...Je te l'ai dit bien des fois, enfant : la vie n'est pas un roman... c'est à ton tour de descendre dans la lice. Te voilà devenu un homme... Dans quatre ans, tu seras cette chose sainte, *le bon ouvrier*... » (3) Donc, voici « le petit Jack à l'étau ! » « Et, dit l'auteur, je chercherais dix ans un autre mot, je n'en trouverais pas qui rende mieux l'impression de terreur, d'étouffement, d'angoisse horrible, que lui cause tout ce qui l'entoure... » (4)

Tous les parents n'ont pas, heureusement, l'astuce criminelle d'un d'Argenton ni la faiblesse non moins condamnable d'une Ida de Barancy. On constate cependant, plus d'une fois, l'existence d'un conflit qui met aux prises la Famille et l'Enfant, lorsque celui-ci, ayant déjà

---

(1) *La Marionnette*, p. 31.

(2) *Bucoliques*, p. 33. — V. aussi dans *Les Cent Gosses*, la nouvelle intitulée : *Boule-de-Gomme*.

(3) *Jack*, p. 271.

(4) *Id.*, p. 31.

l'idée bien arrêtée d'une carrière, s'en voit interdire l'accès par ses parents. Jean-Jacques de Nantes voulait être marin; « son père se chargea de remettre les choses au point... L'épicier, en sa qualité de père de famille, le prit de très haut; sa mère pleura, tordit ses mains... Et tous deux s'entendirent parfaitement sur ce point : que les enfants sont des ingrats; sur cet autre : qu'eux vivants, jamais Jacques ne mettrait les pieds sur un bateau... » [1] Et Jean-Jacques, bon fils, se garde bien de les contredire. Mais il s'en faut que tous les enfants montrent cette humeur conciliante et cette puérilité de caractère. *P'tit Pierre* sera marin, malgré les siens, tout comme l'adolescent de *Prime Jeunesse :* l'un et l'autre ont cependant perdu, « péris en mer », leurs aînés; rien n'y fait; l'appel de la vocation est, pour eux, irrésistible.

Notons ici que la Famille, intervenant dans le choix de la profession, n'est pas nécessairement mal inspirée dans son rôle de « conseiller de vocation » [2]. Si l'on voit, comme dans *L'Evangéliste*, un père de famille diriger, sans motif sérieux, son fils vers une carrière qui ne correspond nullement à ses aptitudes et à ses goûts [3], d'ordinaire, les parents sont meilleurs connaisseurs des désirs et du caractère de leurs enfants. Loin de mettre obstacle à une vocation qui s'éveille, il en est qui s'efforcent plutôt de l'encourager : Henry Bataille remercie les siens d'avoir su donner à leurs enfants une éducation artistique dont le dramaturge devait particulièrement profiter [4]. La Comtesse de Noailles est également reconnaissante à ses parents, « bienveillants et tendres », de l'avoir encouragée dans ses premiers essais poétiques : « Je remercie, dit-elle, à travers l'ombre et les ans, ceux qui, par la bonté et la poésie de leur âme, m'ont donné confiance en moi-même. J'étais une enfant humble, dépendante de tous... et qui, ainsi encouragée, puisait dans l'infini de ses désirs une certitude de vocation. Je sus dès lors ce que j'allais être un jour... » [5]

---

(1) *Jean-Jacques de Nantes*, p. 65.

(2) Voyez, par exemple, pour *Charles Blanchard*. C'est la mère qui a raison contre l'enfant en le mettant en apprentissage C'est le *travail qui sauve* celui qui semblait ne devoir jamais arriver à l'âge d'homme : « Il faut marquer d'une pierre blanche le jour où Charles Blanchard donna à ses sabots un peu de cette attention qu'accordent les hommes à la besogne qui les occupe... »

(3) Alphonse DAUDET. *L'Evangéliste*. V. l'histoire du petit Maurice, le « futur Elève de Navale », dont « la vie fut empoisonnée » par la décision que son père avait prise d'envoyer l'enfant au « Borda ».

(4) *L'Enfance Eternelle* (art. déjà cité).

(5) Comtesse DE NOAILLES. « *Souvenirs et Poèmes d'Enfance* ». (*Revue de Paris*, 15 juin 1928).

*
* *

Avant de conclure, il convient de signaler le caractère *sérieux* de ces enfants qui, parvenus à l'âge ingrat, sont sollicités avec insistance par la vocation, ou de ceux-là surtout qui sont contraints à l'apprentissage prématuré ! (1) Précocement happés par le métier, de tels enfants ne connaissent pas — ou si peu — le *jeu* (2). A l'heure où les écoliers de leur âge bénéficient, en dehors de la classe, de récréations et de vacances, eux sont déjà « en service ». Et c'est encore le cas de ces petits princes que leur destinée, bien dure si l'on y songe ! oblige, dès leur plus tendre enfance, à la parade des cours et des revues; à l'exercice, dès qu'ils sont capables d' « entendre », du grave « métier de roi » (3). Cependant, le *petit Roi* d'André Lichtenberger, et surtout celui des *Rois en Exil* (4), souhaiteraient tant de n'être pas autre chose que des *enfants*, libres de leurs mouvements, maîtres dans le choix de leurs amitiés, de leurs jeux et de leur profession à venir !

*
* *

...Ces fils de rois demanderaient, s'ils l'osaient ! à rester des enfants. Avec autant de ferveur, une Marie Bashkirtseff souhaite, elle, qu'on ne la traite plus en enfant. Dans son *Journal*, écrit à treize ans, elle entrevoit déjà « les triomphes et les émotions » qui la

---

(1) V. *L'Apprentie*. Dès neuf ans, la jeune Cécile Pommier est « l'apprentie de la vie ». Son esprit précocement réfléchi et réaliste fait déjà de cette enfant une petite femme. A l'école, elle prend « un air recueilli ». Elle sait que, de là, on peut sortir « capable de comprendre les affaires, caissière, commerçante, jeune fille n'ayant pas à rougir de son ignorance devant le monde... » (p. 83).

V. aussi, à ce sujet *Le Petit Chose*. — *Jean-Christophe*. — *Marie-Claire*. — A propos de l'enfance hésitant au moment de choisir une profession, voir LOTI dans « *Prime Jeunesse* », cette histoire d'une vocation. — V. encore d'AVESNES : « *La Vocation* », (1913, Plon, éd.). Cet ouvrage intéresse exclusivement des adolescents, candidats à de grandes écoles.

Anicette et Pierre Desrades est également l'histoire des doutes qui assaillent l'enfant quant à sa vocation : il lui semble bien que la prêtrise soit la carrière qui doive le retenir; mais, par ailleurs, il est attiré, tout autant, par les travaux des plantations et le charme de sa petite cousine Anicette... Ce roman est l'un des plus délicats que nous connaissions sur le trouble sentimental et l'indécision de l'âme à la veille de l'adolescence.

(2) Dans « *La Petite Fille comme ça* », Mme Lucie Delarue-Mardrus décrit, au début du livre, la vie sérieuse d'une fillette comédienne, « enfant de la balle » et qui « n'a jamais joué, sinon la comédie... » (p. 6).

(3) V., sur ce point, Docteur CABANÈS : « *Enfances Royales* » et « *Education de Princes* », deux excellentes Etudes sur les premières années et l'éducation des « fils de rois ».

(4) Encore celui-ci a-t-il la triste « chance » d'être tellement débilité par la maladie que le trône lui est désormais interdit. Le *Petit Roi*, d'André LICHTENBERGER, plein de stoïcisme précoce, est décidé « jusqu'au dernier souffle », à « essayer de vivre et d'être roi. » (p. 175).

décident à « se faire cantatrice... Là je puis avoir la satisfaction d'être célèbre, connue, admirée; et c'est par là que je puis avoir celui que j'aime... » [1] Devant cette fillette déjà femme par le sérieux d'esprit, la volonté tournée vers un avenir brillant, le désir précis d'une carrière où elle sera fêtée, adulée, aimée, nous voilà bien loin, semble-t-il, de l'*enfant*, objet de cet Essai. Et pourtant, la grâce de l'enfance ne subsiste-t-elle pas dans le propos ingénu et un peu dépité qui suit une aussi enthousiaste et juvénile « déclaration à l'avenir » : « J'attends, dit Marie, M^me^ Collignon pour la leçon depuis une heure et demie, et c'est tous les jours comme cela... Elle me fait perdre mon temps. J'ai treize ans; si je perds le temps, que deviendrai-je ? Et moi qui suis à chaque instant irritée !... [2]

Cette fillette qui s'irrite en songeant à la leçon — à la nécessaire leçon des adultes ! — nous rappelle qu'elle est encore une enfant, qu'elle est bien une enfant à l'âge ingrat...

NOS ADIEUX A L' " ENFANT "

Au moment de mettre le point final à notre Etude, il n'est pas inutile de rappeler quelques-unes des idées maîtresses du présent Essai. La fréquentation des romanciers de l'enfant nous a, en effet, permis de reconnaître que l'*enfant* des manuels de Psychologie, des traités de Pédagogie, était, à l'usage des philosophes et des éducateurs, un vocable, une entité, comme l'*adolescent*, le *jeune homme*, l'*homme mûr*, le *vieillard*. L'*enfant* théorique et synthétique, nous ne l'avons nulle part rencontré en cet Essai. Par contre, il nous a été donné de faire connaissance avec *des enfants*, *quantité d'enfants*, de tout âge, depuis ceux qui rêvent dans « le tremblement des berceaux », jusqu'à la fillette ou au garçonnet parvenu à l'âge ingrat; des enfants de toutes les catégories sociales : enfants du peuple et de la bourgeoisie, petits mondains et fils d'ouvriers, enfants du faubourg et de la campagne; des écoliers les plus divers : bambins de la « Maternelle », élèves de la « laïque », collégiens de l'Etat et des institutions libres », rivaux au jeu et à l'étude, premiers et derniers de l'école; les

(1) *Journal de Marie Bashkirtseff* (Edition Nelson), p. 15.

(2) *Id.*, p. 21. Ajoutons que cette extraordinaire petite fille doit, dans sa fébrile impatience de l'avenir doré que méritaient ses talents, avoir peut-être l'intuition de sa mort en pleine gloire, mais si prématurée, à l'âge de vingt-quatre ans.

uns, éveillés, primesautiers, les autres marqués par la « bêtise »; les forts en thème et les déficients intellectuels...; nous avons découvert de « douces enfances » et des « enfances inquiètes », des « enfances abandonnées », des « enfants sages » et de précoces réfractaires...; de pieuses enfances et d'autres déjà incrédules...; des enfants, au total, aussi variés que le sont les hommes par leur naissance, leur milieu, leur caractère, leur âme secrète et leurs comportements. Les romanciers contemporains auront ainsi rendu à l'enfant le service de le représenter tel qu'il est, « ondoyant et divers », *vivant*; digne, par conséquent, de la considération de leurs lecteurs.

Notre enquête nous a montré que la connaissance de l'enfant, dans les œuvres dites d'imagination, accuse, depuis *Jack* surtout, un progrès incessant [1]. Hier, c'était l'enfant avec

> « *...son doux sourire,*
> *Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire...* »

« ... L'enfant, écrivait un Jules Renard soucieux de vérité et caustique, Victor Hugo et bien d'autres l'ont vu ange. C'est féroce et infernal qu'il faut le voir. D'ailleurs la littérature sur l'enfant ne peut être renouvelée que si l'on se place à ce point de vue. Il faut casser l'enfant en sucre que tous les Droz ont donné jusqu'ici à sucer au public. L'enfant est un petit animal nécessaire. Un chat est plus humain. Non l'enfant qui fait des mots, mais celui qui enfonce ses griffes dans tout ce qu'il rencontre de tendre. La préoccupation des parents est continue, de les lui faire rentrer... » [2] Encore qu'exagéré, le jugement réaliste de l'auteur de *Poil de Carotte* est certes beaucoup plus vrai, psychologiquement parlant, que l'idéalisme romantique de *L'Art d'être Grand-Père*. L'enfant « féroce et infernal » ? ce n'est pas trop dire quand on songe à un Rabevel, par exemple; en tout cas, il n'est, dans notre Tableau, guère d' « anges ». Faut-il s'en plaindre ? Les enfants des hommes sont ainsi, et ce n'est point la charge de l'écrivain, mais celle des éducateurs et des parents, de tirer d'une connaissance plus approfondie de la nature de l'enfant les enseignements nécessaires à son amélioration.

---

(1) V. Claude AVELINE. *Le Point du Jour*, Paris, 1930. et ce jugement de Mme Christiane FOURNIER : ce livre « rappelle avec une force égale, et dès les premières pages, le *Petit Pierre* et *le Reste est Silence*. Cependant, n'allons pas nous plaindre de ressentir une atmosphère de « déjà vu ». La courbe montante de chaque jeunesse s'exprime par une formule neuve. Et la résonnance qu'apporte à nos souvenirs le livre de Claude Aveline, nous ne l'avions entendue ni dans l'œuvre d'Anatole France ni dans celle d'Edmond Jaloux... » (*Europe*, 15 juin 1929).

(2) Jules RENARD. *Journal*. Note du 18 février 1890, p. 58.

***

Nous voudrions espérer que notre Essai n'apparaîtra point comme tout à fait inutile. Tant d'œuvres romancées sur l'enfance [1], parues depuis une cinquantaine d'années, semblaient bien réclamer leur dépouillement et leur analyse en vue d'un ouvrage de synthèse, utilisable *à titre d'illustration* par les parents, les éducateurs, par tous ceux qui aiment les enfants et s'intéressent à eux.

A ce travail de bonne foi, nous avons consacré plus de six années au cours desquelles il n'est pas de jour où nous n'ayons vécu quelques heures avec *les enfants* de nos romanciers — avec *notre enfant ! Notre enfant !* Serions-nous aujourd'hui dupe de nous-même et de cette entité, de ce personnage dont nous assurions, à l'instant même, qu'il n'était qu' « un vocable » ? Et cependant, on ne vit pas, tant de jours, avec l'objet de sa recherche, sans le doter des attributs de la vie. Sur le point de quitter ce « personnage nouveau du roman français »; au moment où, sur le chemin de l'adolescence, il murmure, semble-t-il, paré de sa robe prétexte toute neuve, le beau vers :

« *Mon enfance, adieu, mon enfance. — Je vais vivre...* » [2]

nous nous surprenons à regretter cette séparation. Il fut pour nous — cet « Enfant » — un bon compagnon de méditation. Il était devenu notre familier, notre ami. Puissions-nous l'avoir, sans trop d'artifice ni de pédantisme, présenté à nos lecteurs afin qu'ils lui témoignent un peu de cette sollicitude que nous avions apportée à le suivre. Et puissent les romanciers — qui nous ont tant donné — ne point trop se plaindre de la manière dont nous avons présenté, interprété les pensées, les sentiments, les actes des bambins, des fillettes et des jeunes garçons décrits dans leurs œuvres. Educateur, ayant la mission de former des éducateurs, vivant au milieu des enfants, apprenant à nos élèves-maîtres à les connaître et à les aimer, nous devons beaucoup aux romanciers de l'enfant; ils ont contribué à parfaire notre connais-

---

(1) Nous ne parlons pas ici de ces *Vies romancées* si fort à la mode aujourd'hui, et qui réservent toutes un ou plusieurs chapitres à l'enfance de leur personnage. Ces ouvrages de vulgarisation, d'une documentation souvent hâtive, nous semblent, comme à M. Paul Gsell, appartenir à un *genre faux*. « Elles ne sont ni chair ni poisson. L'on se demande constamment si l'auteur brode ou s'il est véridique : l'on voudrait s'instruire et l'on craint de s'égarer sur les pas du cicerone. L'on finit par préférer d'authentiques biographies qui ne prennent aucune liberté avec les faits... » (*Grande Revue*, août 1928).

(2) Henry Bataille. *La Chambre Blanche*. — Cf. aussi : César Santelli. *L'Adieu à l'Enfance*. (Paris, 1926, Emile-Paul).

sance théorique de l'âme enfantine, à rectifier certains de nos jugements empiriques sur l'âge puéril. Ils nous ont, en outre, invité à *réfléchir* sur l'enfance, sur les conditions qui lui sont faites par le milieu naturel, par la famille et par les hommes. C'est bien le moins qu'on puisse attendre d'un pédagogue qu'il marque ici, au nom de tous les pédagogues, à nos romanciers français de l'Enfant, ses remerciements et sa reconnaissance.

Vu et lu :
Strasbourg, le 8 octobre 1930
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
E. MAUGAIN

Vu et permis d'imprimer :
Strasbourg, le 9 octobre 1930
Le Recteur de l'Université,
Ch. PFISTER

BIBLIOGRAPHIE [1]

I

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ROMANS ÉTUDIÉS DANS NOTRE ESSAI

1876 Alphonse DAUDET. — *Jack.* (Flammarion.)

1879 Jules VALLÈS. — *Jacques Vingtras. — L'Enfant.* (Charpentier.)
Alphonse DAUDET. — *Les Rois en Exil.* (Flammarion.)
Edmond DE GONCOURT. — *Les Frères Zemganno.* (Flammarion.)

1880 Emile ZOLA. — *Une Page d'amour.* (Charpentier.)

1881 Ferdinand FABRE. — *Mon Oncle Célestin.* (Charpentier.)

1882 GYP. — *Petit Bob.* (Calmann-Lévy.)

1884 Edmond DE GONCOURT. — *Chérie.* (Charpentier.)
Ferdinand FABRE. — *Monsieur Jean.* (Charpentier.)

1885 A. FRANCE. — *Le Livre de mon Ami.* (Calmann-Lévy.)

1886 Jean AJALBERT. — *Le P'tit.* (Flammarion.)

1887 Paul BOURGET. — *André Cornélis.* (Plon-Nourrit.)
Marie BASHKIRTSEFF. — *Journal.* (Ed. Nelson.)
Léon HENNIQUE. — *Pœuf.* (Tresse et Stock.)
Octave MIRBEAU. — *Le Calvaire.* (Albin Michel.)

1888 GYP. — *Petit Bleu.* (Calmann-Lévy.)
Octave MIRBEAU. — *L'Abbé Jules.* (Ollendorff.)

1889 Paul BOURGET. — *Le Disciple.* (Plon-Nourrit.)
Marcel PRÉVOST. — *Mademoiselle Jaufre.* (Lemerre.)

1890 Pierre LOTI. — *Le Roman d'un Enfant.* (Calmann-Lévy.)
O. MIRBEAU. — *Sébastien Roch.* (Charpentier.)

1891 A. DAUDET. — *Rose et Ninette.* (Flammarion.)

1892 G. DROZ. — Réédition de « *L'Enfant* ». (Ollendorff.)

---

(1) Tous les ouvrages cités dans le présent Tableau ont été édités à Paris. Nous avons presque toujours utilisé l'édition originale, et nous indiquons, dans le cas contraire, en renvoi au bas des pages, l'édition dont nous nous sommes servi.

Nos lecteurs consulteront avec fruit la *Bibliographie* établie, aux pages 160, 161 et 371, par Marcel BRAUNSCHVIG dans sa *Littérature Française Contemporaine* (de 1850 à nos jours). (Paris, 3e éd., 1929, Colin).

1893 Paul Adam. — *Les Images Sentimentales.* (Flammarion.)

1894 Jules Renard. — *Poil de Carotte.* (Flammarion.)
Paul Margueritte. — *Ame d'Enfant.* (Flammarion.)
J. H. Rosny. — *L'Impérieuse Bonté.* (Plon-Nourrit.)

1895 Paul Margueritte. — *Histoire d'un petit garçon.* (*Revue de Paris*, janvier 1896.)
Ed. Estaunié. — *L'Empreinte.* (Perrin.)

1897 P. V. Margueritte. — *Poum.* (Plon-Nourrit.)

1898 André Lichtenberger. — *Mon petit Trott.* (Plon-Nourrit.)
J. Renard. — *Bucoliques.* (*Mercure de France.*)

1899 A. France. — *Pierre Nozière.* (Calmann-Lévy.)
Eugène Le Roy. — *Jacquou le Croquant.* (Nelson.)

1900 Colette. — *Claudine à l'Ecole.* (Albin Michel.)

1901 R. Boylesve. — *La Becquée.* (Calmann-Lévy.)

1902 André Theuriet. — *Monsieur Lulu.* (Lemerre.)
P. Adam. — *L'Enfant d'Austerlitz.* (Ollendorff.)
Marcelle Tinayre. — *La Maison du Péché.* (Calmann-Lévy.)

1903 R. Boylesve. — *L'Enfant à la Balustrade.* (Calmann-Lévy.)
P. V. Margueritte. — *Zette.* (Plon-Nourrit.)
Abel Hermant. — *Confession d'un Enfant d'hier.* (Ollendorff.)
Paul Brulat. — *La Gangue.* (Albin Michel.)

1904 Léon Frapié. — *La Maternelle.* (Albin Michel.)
R. Rolland. — *Jean Christophe.* (Ollendorff.)
Gustave Geffroy. — *L'Apprentie.* (Calmann-Lévy.)

1905 Léon Daudet. — *Le Partage de l'Enfant.* (Fayard.)
Paul Margueritte. — *Les Jours s'allongent.* (Plon-Nourrit.)
A. Lichtenberger. — *Line.* (Plon-Nourrit.)

1906 Gaston Chérau. — *Champi-Tortu.* (Flammarion.)
José Vincent. — *Petit Pène.* (Société Française d'Imprimerie et Librairie.)
F. Vanderem. — *La Victime.* (Flammarion.)
F. Mistral. — *Mes Origines.* (Plon-Nourrit.)

1907 A. Lichtenberger. — *Notre Minnie.* (Plon-Nourrit.)

1908 René Béhaine. — *L'Admirable mère de Michel Varambaud* (1).
Henry Bordeaux. — *La Maison.* (Plon-Nourrit.)

---

(1) C'est le titre du premier chapitre de l'*Histoire d'une Société.* — *Les Nouveaux Venus* (Grasset).

1909 Pierre MILLE. — *Caillou et Tili.* (Calmann-Lévy.)
Jean GIRAUDOUX. — *Provinciales.* (Grasset.)
Edmond JALOUX. — *Le Reste est Silence.* (Plon-Nourrit.)

1910 Marguerite AUDOUX. — *Marie-Claire.* (Charpentier.)
Alfred MACHARD. — *Trique, Nénesse et Souris l'arpète.* (Flammarion.)
A. LICHTENBERGER. — *Le petit Roi.* (Plon-Nourrit.)
Hugues LE ROUX. — *O mon Passé !* (Ed. Laffitte.)

1911 Ch. Louis PHILIPPE. — *La Mère et l'Enfant.* (N.R.F.)
VALÉRY-LARBAUD. — *Fermina Marquez.* (Plon-Nourrit.)
M. A. LEBLOND. — *Anicette et Pierre Desrades.* (Charpentier.)

1912 Alfred MACHARD. — *Les Cent Gosses.* (Flammarion.)
Alain FOURNIER. — *Le Grand Meaulnes.* (Emile-Paul.)
André LAFON. — *L'Elève Gilles.* (Perrin.)
Gilbert DE VOISINS. — *L'Enfant qui prit peur.* (Crès.)
J. H. ROSNY. — *Les Rafales.* (Plon-Nourrit.)
Marcel PRÉVOST. — *Lettres à Françoise Maman.* (Fayard.)

1913 J. RENARD. — *L'Œil clair.* (Mercure de France.)
Louis PERGAUD. — *La Guerre des Boutons.* (Mercure de France.)
Marcel PROUST. — *Du côté de chez Swann.* (N.R.F.)
A. LICHTENBERGER. — *Contes de Minnie.* (Plon-Nourrit.)
François MAURIAC. — *L'Enfant chargé de chaînes.* (Grasset.)
Pol NEVEUX. — *La Douce Enfance de Thierry Seneuse.* (Fayard.)
Ch. L. PHILIPPE. — *Charles Blanchard.* (N.R.F.)
Ernest PÉROCHON. — *Les Creux-de-Maisons.* (Plon-Nourrit.)
Henry BORDEAUX. — *La Nouvelle Croisade des Enfants.* (Flammarion.)
Joseph JOLINON. — *Le Jeune Athlète.* (Rieder) (1).
A. MACHARD. — *Titine.* (Flammarion.)

1914 Myriam HARRY. — *La Petite Fille de Jérusalem.* (*La Petite Illustration.*)

1915 A. FRANCE. — *Le Petit Pierre.* (Calmann-Lévy.)

1916 A. MACHARD. — *La Guerre des Mômes.* (Flammarion.)

1917 A. MACHARD. — *Bout-de-Bibi, enfant terrible.* (Flammarion.)

1918 VALÉRY-LARBAUD. — *Enfantines.* (N.R.F.)
Jean GIRAUDOUX. — *Simon le Pathétique.* (Grasset.)
A. MACHARD. — *Trique, gamin de Paris.* (Flammarion.)
A. MACHARD. — *Popaul et Virginie.* (Flammarion.)
M. A. LEBLOND. — *Le Miracle de la Race.* (Albin Michel.)

---

(1) Paru d'abord sous le titre : *Le Joueur de Balle.*

1919 André Obey. — *L'Enfant Inquiet.* (Librairie des Lettres.)
Emile Mazaud. — *Lettres de Gosses.* (Albin Michel.)
Jules Renard. — *Bucoliques.* (Ollendorff.)

1920 Francis Carco. — *Maman Petitdoigt.* (Crès.)
Louis Chadourne. — *L'Inquiète Adolescence.* (Albin Michel.)
Jacques de Lacrételle. — *La Vie inquiète de Jean Hermelin.* (Grasset.)
J.-J. Tharaud. — *L'Ombre de la Croix.* (Plon-Nourrit.)
Lucien Daudet. — *Les Yeux Neufs.* (Flammarion.)

1921 Paul Cazin. — *Décadi.* (Plon-Nourrit.)
Séverine. — *Line.* (Crès.)
Drieu La Rochelle. — *Etat-Civil* (4e éd.). (N.R.F.)
Francis Jammes. — *De l'Age Divin à l'Age Ingrat.* (Plon-Nourrit.)
La Fouchardière. — *Didi, Niquette et Cie.* (Librairie des Lettres.)
Benjamin Crémieux. — *Le Premier de la Classe.* (Grasset.)
Emile Henriot. — *Les Temps Innocents.* (Plon-Nourrit.)

1922 H. de Montherlant. — *La Relève du Matin.* (Bloud et Gay.)
A. France. — *La Vie en Fleur.* (Calmann-Lévy.)
André Gide. — *Si le Grain ne meurt.* (N.R.F.)
Georges Duhamel. — *Les Plaisirs et les Jeux.* (Mercure de France.)
Edmond Rocher. — *L'Ame en Friche.* (Ed. du *Monde Nouveau.*)
Henry Bataille. — *L'Enfance Eternelle.* (Œuvres Libres.)
Albert Thierry. — *Le Sourire Blessé.* (N.R.F.)
Jean Sarment. — *Jean-Jacques de Nantes.* (Plon-Nourrit.)
Julien Benda. — *Les Amorandes.* (Emile-Paul.)
Albert Jean. — *La Vallée de Larmes.* (Renaissance du Livre.)

1923 Raymond Radiguet. — *Le Diable au Corps.* (Grasset.)
Lucien Fabre. — *Rabevel* (N.R.F.)
Jacques de Lacrételle. — *Silbermann.* (N.R.F.)
Lucien Daudet. — *L'Age de Raison.* (Flammarion.)
Colette. — *La Maison de Claudine.* (Albin Michel.)
J. de Lacrételle. — *Une belle Journée.* (Œuvres Libres, 1923.)
Henriette Charasson. — *Grigri.* (Ed. de la Sirène.)
Franc Nohain. — *Jaboune.* (Charpentier.)
Rachilde. — *L'Animale.* (Mercure de France.)
André Dumas. — *Ma petite Yvette.* (Plon-Nourrit.)
Henri Pourrat. — *Les Jardins sauvages.* (N.R.F.)
A. Machard. — *Graines de bois de lit.* (Flammarion.)
Antonin Seuhl. — *Petite Chose.* (18e éd.)

1924 Geneviève Duhamelet. — *Rue du Chien qui Pêche.* (Bloud et Gay.)
Jeanne Galzy. — *La Femme chez les Garçons.* (Rieder.)
René Jouglet. — *L'Enfant Abandonné.* (Grasset.)
Roger Martin du Gard. — *Les Thibault*, t. I. (N.R.F.)

1924 Blanche Jouve. — *Nini et ses Frères.* (Jouve.)
Robert de Traz. — *Complices.* (Grasset.)
Lucie Delarue-Mardrus. — *Le Pain Blanc.* (Ferenczi.)
Fred Bérence. — *Le Parricide.* (Rieder.)
Princesse Bibesco. — *Le Perroquet Vert.* (Grasset.)
Francis Jammes. — *Ma Fille Bernadette.* (Mercure de France.)
Lucien Descaves. — *L'Hirondelle sous le Toit.* (Albin Michel.)
Jean Bernier. — *Tête-de-Mêlée.* (Rieder.)
Horace Van Offel. — *Les deux Ingénus.* (Grasset.)
Yvonne Schultz. — *Précoce Avril.* (Grasset.)
Frédéric Boutet. — *Quart de Livre.* (Flammarion.)
F. Bonjean et Ahmed Deif. — *Mansour.* (Rieder.)

1925 Charles Derennes. — *L'Enfant dans l'Herbe.* (Ferenczi.)
Charles Baudouin. — *L'Eveil de Psyché* (1). (Rieder.)
F. Mauriac. — *La Robe Prétexte.* (Grasset.)
Henry Poulaille. — *Ames Neuves.* (Grasset.)
Constant Burniaux. — *La Bêtise.* (Rieder.)
Jeanne Dannemarie. — *Un Drame d'Enfant.* (Plon-Nourrit.)
Edmond Jaloux. — *Fumées dans la Campagne.* (Plon-Nourrit.)
Louis Roubaud. — *Les Enfants de Caïn.* (Grasset.)
Louis Bertrand. — *Jean Perbal.* (Fayard.)

1926 Marie Gasquet. — *Une Enfance provençale.* (Flammarion.)
André Maurois. — *Méipe.* (Grasset.)
André Gide. — *Les Faux Monnayeurs.* (N.R.F.)
Marcel Arland. — *Terres Etrangères.* (N.R.F.)
Jules Supervielle. — *Le Voleur d'Enfants.* (N.R.F.)
Franz Hellens. — *Le Naïf.* (Emile-Paul.)
Abel Hermant. — *La Marionnette.* (Flammarion.)
A. Machard. — *Printemps sexuels.* (Ferenczi.)
Jean Viollis. — *L'Oiseau Bleu s'est endormi.* (Plon-Nourrit.)
Edmond Fleg. — *L'Enfant Prophète.* (N.R.F.)
L. Frapié. — *Les Amis de Juliette.* (Flammarion.)
André Madeline. — *L'Enfant Sage* (2). (Calmann-Lévy.)
Gilbert de Voisins. — *Les Miens.* (Grasset.)

---

(1) Publié d'abord dans « *L'Alsace Française* ».

(2) Il nous est arrivé, pour d'utiles rapprochements avec des œuvres antérieures, de faire allusion à certains ouvrages parus depuis 1926 : Léon Frappié, *Gamins de Paris* (Baudinière). — Pierre Nérey, *L'Ennemie* (Œuvres Libres, juillet 1928). — Lucie Delarue-Mardrus, *La Petite Fille comme ça* (Ferenzi). — Gabriel Maurière, *Peau de Pêche* (Gedalge). — J. de Lacrételle, *La Bonifas* (N.R.F.). — En 1928 : Auguste Brepson, *Un Gosse* (Rieder). — J. Supervielle, *Uruguay* (dans *Europe*, 15 mars 1928). — Jean Desbordes, *J'Adore* (Grasset). — Jean Tousseul, *Le Village gris* (Rieder). — Céline Lhote, *La petite Fille aux mains sales* (Renaissance du Livre). — Henri Béraud, *La Gerbe d'Or* (Editions de France). — Fred Bérence, *Les Inassouvis* (Rieder).

II

OUVRAGES CONSULTÉS

ALAIN. — *Les Idées et les Ages* (4e éd.). (Paris, 1927. N.R.F.)

BÉDIER (Joseph) et HAZARD (Paul). — *Histoire de la Littérature Française illustrée.* (2 vol. Paris, 1925. Larousse.)

BILLY (André). — *La Littérature Française contemporaine.* (Paris, 1927. Colin. — V. notamment pp. 142 à 145.)

BINET (Alfred). — *Les Idées modernes sur les Enfants.* (Paris, 1918. Flammarion.)

Dr BLONDEL (Charles). — *La Psychanalyse.* (Paris, 1924. Alcan.)

Dr BLONDEL (Charles). — *Introduction à la Psychologie collective.* (Paris, 1925. Colin.)

BONNARD (Abel). — *L'Enfance.* (*Revue de France*, 15 mai 1927.)

BOVET (Pierre). — *L'Instinct combatif* (2e éd.). (Paris, 1928. Flammarion.)

BRÉMOND (Henri). — *L'Enfant et la Vie.* (Paris, 1924. Bloud et Gay.)

BUISSON (F.) et DURKHEIM. — Article *L'Enfance* in *Dictionnaire Pédagogique.* (Hachette.)

BRAUNSCHVIG (Marcel). — *L'Art et l'Enfant.* (Paris-Toulouse, 1910. Colin.)

BRAUNSCHVIG (Marcel). — *Notre Littérature étudiée dans les textes*, t. II, p. 495. (Paris, 6e éd., 1929. Colin.)

BRAUNSCHVIG (Marcel). — *La Littérature française contemporaine* (de 1850 à nos jours). (Paris, 3e éd., 1929. Colin.)

Dr CABANÈS. — *Enfances Royales.* (Paris, 1923. Albin Michel.)

Dr CABANÈS. — *Education de Princes.* (Paris, 1923. Albin Michel.)

CALVET (J.). — *L'Enfant dans la Littérature Française* (2 vol.). (Paris, 1930. Lanore.)

CLAPARÈDE (E.). — *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale.* (7e éd.). (Genève, 1916. Künding.)

CLOUDESLEY-BRERETON. — *L'Enfant français dans la Famille et à l'Ecole.* (*Revue Pédagogique*, avril 1918.)

DAUDET (Léon). — *Le Rêve Eveillé.* (Paris, 1926. Grasset.)

DUMAS (Georges). — *Traité de Psychologie.* (Paris, 1923. Alcan.)

FERRIÈRE (Ad.). — Article *De quelques ouvrages sur l'Enfance*, in *Minerva.* (Ostende, juillet 1914, p. 323.)

FLEURY (M. de). — *Le Corps et l'Ame de l'Enfant.* (10e éd.). (Paris, 1914. Colin.)

HALBWACHS (Maurice). — *Les Cadres Sociaux de la Mémoire.* (Paris, 1925. Alcan).

HOUVILLE (Mme Gérard d'). — *L'Enfant.* (Coll. *Les Ages de la Vie.* Paris, 1925. Hachette.)

JABOUNE. — *Les Grands Hommes quand ils étaient petits.* (Paris. Flammarion.)

Journal de Psychologie. 15 janvier-15 mars 1924, consacré à la *Psychologie de l'Enfant.* (Alcan.)

KEY (Ellen). — *Le Siècle de l'Enfant.* (Paris, 1901. Flammarion.)

LALOU (René). — *Histoire de la Littérature française contemporaine.* (Paris, 1922. Crès.)

LAPIE (Paul). — *Pédagogie Française.* (Paris, 1920. Alcan.)

LASSUS (Jean de). — *L'Inquiétude Freudienne dans le roman et le drame français contemporains.* (*Grande Revue*, janvier 1927.)

LATZARUS (M. Th.). — *La Littérature Enfantine en France.* (Paris, 1924. Presses Universitaires.)

LEBLOND (M. A.). — *La Société Française sous la Troisième République.* (Paris, 1905. Alcan.)

LEGOUVÉ (Ernest). — *Soixante Ans de Souvenirs.* (Paris, 1888. Hetzel.)

LEGOUVÉ (Ernest). — *Les Pères et les Enfants au XIXe siècle.* (Paris. Hetzel.)

MENDOUSSE (Pierre). — *L'Ame de l'Adolescent.* (Paris, 1910. Alcan.)

MENDOUSSE (Pierre). — *L'Ame de l'Adolescente.* (Paris, 1928. Alcan.)

QUEYRAT (F.). — *Les Jeux des Enfants.* (Paris, 1905. Alcan.)

Dr ROBIN (G.) et BOREL Adrien. — *Les Rêveurs Eveillés.* (Paris, 1925. N.R.F.)

Dr ROBIN (G.). — *Les Haines Familiales.* (Paris, 1926. N.R.F.)

ROORDA (H.). — *Le Pédagogue n'aime pas les Enfants.* (Lausanne-Paris, 1918. Payot.)

THIERRY (Albert.) — *L'Homme en proie aux Enfants.* (Paris, 1909. N.R.F.)

TREICH (Léon). — *Histoires Enfantines.* (Paris, 1925. Gallimard.)

VALLÉRY-RADOT. — *Les Sentiments de Famille* (1570-1891). *Revue de Paris* du 4 juillet 1891.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

A

Abraham (Pierre), 44.
About (Ed.), 98.
Adam (Paul), 23, 60, 66, 79, 95, 96, 130, 135, 141, 197, 211, 243, 246, 295, 296, 299, 317, 218.
Adler, 127, 128.
Alain, 20, 179, 191, 216.
Albaran (Albine), 18.
Algan (Laurence), 60, 135, 143.
Ancelet-Hustache (Jeanne), 135.
Andersen, 52, 267, 268.
Arène (Paul), 13.
Arland (Marcel), 388.
Arragon, 16.
Artus (Mme), 58.
Audoux (Marguerite), 109, 301.
Augier (Emile), 155.
Aveline (Claude), 402.
Avertchenko, 330.
Avesnes, 400.

B

Bachelin (Henri), 202.
Baldensperger (Fernand), 24.
Balzac (Honoré de), 101, 196, 204, 208, 236, 273, 387.
Barjac (Claude), 22.
Barrès (Maurice), 89, 109, 234, 333, 341.
Bashkirtseff (Marie), 13, 400, 401.
Bataille (Henri), 76, 95, 104, 206, 207, 235, 268, 299, 316, 393, 397, 399, 403.
Baudouin (Charles), 40, 41, 44, 53, 54, 58, 65, 124, 136, 200, 215, 319.
Bazin (René), 77.
Béhaine (René), 98, 99, 141, 205.
Benda (Julien), 17, 146, 147, 340.
Béraud (Henri), 44, 89, 121, 156, 215, 221, 240.
Bérence (Fred), 112, 128, 191, 197.
Bergson, 23.
Bernier (Jean), 11, 121, 225.
Berquin, 267, 271, 274.
Bertrand (Louis), 67, 170, 333, 339, 367, 397.
Bibesco (Princesse), 192, 309, 376.
Binet (Alfred), 15, 16.
Bloch (J. Rich.), 20.
Blondel (Dr Ch.), 38, 39, 127, 182, 391.
Bompard (Jacques), 20, 21, 28.
Bonjean (François) et Deïf (Ahmed), 17, 284, 291.
Bonnard (Abel), 29, 34, 52, 57, 61, 68, 70, 71, 314.
Bordeaux (Henry), 95, 104, 123, 191.
Borel (A.) et Robin (Dr G.), 55, 186.
Bouilly, 274.
Bourget (Paul), 13, 135, 145, 146, 150, 167, 169, 179, 180, 183, 235, 243, 247, 270, 298, 344, 385, 387, 396.
Boutet (Frédéric), 184.
Braunschvig (Marcel), 10.
Brémond (Henri), 174, 289.
Breton (J.), 16.
Brousson (J.-J.), 126.
Brulat (Paul), 98, 177, 204, 395.
Bruno, 275.
Brunot (L.), 377.
Buisson (F.), 96, 383.
Burniaux (Constant), 16, 261, 262, 265.
Bovet (Pierre), 127, 346, 347.

C

Cabanès (Dr), 400.
Calvet (J.), 10, 24.
Campion (R.), 115.
Carco (Francis), 114, 353 à 356, 358, 361.

Cazin (Paul), 22, 104, 191, 281, 282, 289.
Chadourne (Louis), 203, 317, 388.
Challaye (F.), 15, 50, 390, 395.
Charasson (Henriette), 135, 299, 385.
Chateaubriand, 10, 126, 176, 199, 217, 232, 397.
Chérau (Gaston), 149, 191, 203, 322.
Claparède, 15.
Cloudesley-Brereton, 158.
Cocteau (Jean), 22.
Colette, 143, 214, 220, 269, 270, 271, 314, 384, 393.
Cramaussel, 383.
Crémieux (Benjamin), 252, 290, 386.
Crevel, 16.

D

Dannemarie (Jeanne), 330.
Daudet (Alphonse), 12, 13, 14, 139, 160, 168, 242, 269, 303, 399.
Daudet (Léon), 52, 54, 79, 160, 191, 242.
Daudet (Lucien), 31, 50, 54, 63, 65, 215, 218, 219, 268, 271,
Delarue-Mardrus (Lucie), 107, 194, 195, 384, 400.
Derennes (Charles), 31, 52, 66, 131.
Desbordes (Jean), 22.
Descaves (Lucien), 135, 327 à 329.
Dickens, 13, 271.
Dimier (Louis), 289.
Dostoïevsky, 10, 49, 212.
Doumic (René), 77.
Drieu La Rochelle (P.), 21, 28, 33, 56, 109, 125, 159, 191 202, 217, 225, 232, 266, 273, 284, 339, 387.
Droz (Gustave), 65, 125, 402.
Dubreuil (Léon), 17.
Duhamel (Georges), 28, 58, 59, 60, 64, 120, 123, 216, 239, 348, 389.
Duhamelet (Geneviève), 16, 217, 262, 265.
Dugas (L.), 35, 37, 310.
Duhourcau (F.), 333.
Dumas (André), 160, 161.
Dumas (Georges), 15, 50, 383, 390.
Dumeray (R.), 377.
Dupré (Prof.), 180, 182, 184.
Durkheim (E.), 96, 383.
Durtain (Luc), 349.

E

Elder (Marc), 104, 397.
Eliot (George), 174.
Erckmann-Chatrian, 239, 241, 277.
Erlande (Albert), 144.
Estaunié (Edouard), 303.

F

Fabre (Ferdinand), 289, 290, 306.
Fabre (Lucien), 87, 306, 384.
Faguet (Ernest), 9.
Fargue (L.-Paul), 11, 112.
Favre (Lucienne), 369.
Fénelon, 277.
Flaubert (G.), 14, 99, 107, 135.
Fleg (Edmond), 12, 15, 285.
Fleuriot (Zénaïde), 267, 273, 274.
Fleury (M. de), 181.
Florian, 271.
Foë (D. de), 269, 274.
Fournier (Alain), 16, 92, 107, 186, 275, 377.
Fournier (Christiane), 402.
France (Anatole), 10, 13, 14, 32, 41, 42, 44, 52, 75, 76, 126, 175, 183, 191, 232, 234, 246, 247, 267, 268.
Franc-Nohain, 80.
Freud (Sig.), 16, 43, 127, 128, 146, 147, 391, 395.

G

Gaiffe (Félix), 236.
Galzy (Jeanne), 16, 263, 264, 337, 338.
Garine (N. G.), 212.
Gasquet (Marie), 113, 284.
Gaument (Jean) et Cé (Camille), 16, 141, 175, 210.
Gautier (Th.), 271.
Geffroy (Gustave), 87, 327, 337.
Gide (André), 10, 20, 27, 44, 49, 53, 77, 104, 151, 157, 201, 217, 218, 240,

246, 271, 295, 296, 300, 387, 388, 391.
Giraudoux (Jean), 145, 178, 213, 241, 242.
Glaeser (Ernest), 332, 336.
Gœthe, 40.
Goncourt (Edmond de), 33, 78, 134, 193, 215, 300, 384.
Goncourt (E. et J. de), 13, 139, 155.
Gorki, 191.
Grasset (Bernard), 309.
Gsell (Paul), 403.
Guitry (Lucien), 27.
Gyp, 80.

H

Halbwachs (Maurice), 38, 39, 42, 52.
Halévy (Daniel), 76, 77, 78.
Hamp (Pierre), 330, 345.
Hardy (Georges), 377.
Harry (Myriam), 132, 357, 358.
Hellens (Franz), 166, 309.
Hennique (Léon), 13, 315, 353, 357.
Henriot (Emile), 21, 31, 104, 277.
Hermant (Abel), 29, 31, 34, 51, 52, 66, 95, 137, 212, 213, 330, 334, 341, 342, 387, 388, 394, 398.
Houville (Gérard d'), 50, 59, 60, 62, 131, 135, 214, 309, 312, 313, 355, 358.
Hugo (Victor), 10, 62, 69, 113, 125, 134, 215, 261, 269, 277, 336, 402.

I

Istrati (Panaït), 103, 104.

J

Jaboune, 27, 396.
Jaloux (Edmond), 16, 17, 22, 85, 133, 141, 167, 174, 386, 388, 402.
Jammes (Francis), 29, 30, 33, 35, 61, 62, 64, 95, 125, 135, 198, 231, 237, 238, 242, 282, 377, 383.
Jean (Albert), 139.
Jolinon (Joseph), 14, 225, 226.
Jouglet (René), 17, 322, 323.

K

Karr (Alphonse), 80.
Kessel (J.), 330.
Key (Ellen), 18, 160.
Kipling (R.), 191.
Korolenko (W), 33, 104.

L

Labiche, 269.
La Bruyère, 170, 270.
Lacrételle (J. de), 17, 95, 119, 169, 201, 205, 212, 224, 235, 298, 305, 376.
Lafon (André), 16, 204, 211, 237, 282.
La Fontaine, 270, 277, 366.
Laforgue (Jules), 321.
La Fouchardière (G. de), 18, 131, 132, 207.
Lahy-Hollebecque (Mme), 347.
Lalande (André), 15.
Lalou (René), 94.
Lamartine, 10, 49, 242.
Lapie (Paul), 15, 17, 23.
Larrouy (Maurice), 369.
Lassus (J. de), 16, 146, 147, 390.
Latzarus (M. Th.), 23.
Léautaud (Paul), 321.
Leblond (Marius et Ary), 9, 11, 13, 41, 81, 95, 166, 284, 341, 353, 357, 362, 395.
Lecache (Bernard), 197, 376.
Lecomte (Georges), 242.
Le Franc (Marie), 56, 57, 63.
Le Goffic (Charles), 221, 224, 232, 234.
Legouvé (Ernest), 18, 119, 130, 155, 156.
Lemaître (Jules), 65, 290.
Lenormand (H. R.), 390.
Le Révérend (Gaston), 115.
Le Roux (Hugues), 242, 338.
Le Roy (Eugène), 110.
Lichtenberger (André), 11, 14, 80, 199, 215, 219, 400.
Loti (Pierre), 10, 22, 29, 30, 31, 63, 90, 92, 93, 126, 142, 143, 146, 176, 218, 277, 282, 296, 379, 396, 400.
Lunel (Armand), 165.

M

Machard (Alfred), 14, 16, 19, 82, 83, 120, 185, 197, 217 à 221, 324, 327, 335, 344 à 346, 395.
Madeline (André), 33, 104, 114, 175.
Maeterlinck (M.), 65, 385.
Marbot, 267.
Margueritte (Paul), 28, 204, 340, 353.
Margueritte (Paul et Victor), 50, 80, 355, 357.
Martin du Gard (Roger), 210.
Mauriac (François), 14, 17, 88, 92, 107, 108, 109, 114, 144, 194, 274, 283, 306, 378, 393.
Maurière (Gabriel), 16, 109, 197, 259, 336, 395.
Maurois (André), 17, 183, 344.
Mazaud (Emile), 85, 193, 322.
Mendousse (Pierre), 383.
Mercier (Louis), 113, 397.
Mérimée (Prosper), 269.
Michelet (Jules), 9, 10, 13, 22, 52, 147, 179, 200, 269, 277, 285.
Mill (J. S.), 15.
Mille (Pierre), 58, 59, 66, 137, 218, 266, 376.
Mirbeau (Octave), 99, 103, 106, 120, 176, 198, 290, 301, 302, 341.
Mistral (Frédéric), 113.

N

Nau (J. Antoine), 138, 368.
Nérey (Pierre), 138.
Neveux (Pol), 14, 89, 234, 342.
Noailles (Comtesse de), 62, 277, 312, 399.

O

Obey (André), 175, 385, 388.

P

Pascal (Bl.), 53, 64.
Pécaut (Félix), 154.
Pergaud (Louis), 14, 16, 197, 221, 223, 224.
Péricard (Jacques), 125.
Pérochon (Ernest), 14, 16, 110, 343, 345.
Perrault (Ch), 268, 269.
Philippe (Charles-Louis), 11, 14, 110, 111, 125, 143, 144, 146, 176 à 178, 236, 246, 275.
Piaget, 55.
Pierrefeu (Jean de), 10.
Pilon (Edmond), 155.
Prévost (Jean), 20, 120, 151, 201.
Prévost (Marcel), 383 à 385, 386.
Proust (Marcel), 14, 34, 43, 44, 91, 107, 108, 114, 115, 146, 191, 209, 273, 283.
Poulaille (Henri), 52, 85, 337.
Pourrat (Henri), 104, 106, 107, 109, 168, 233, 240, 242, 388.

Q

Queyrat (F.), 134, 216.

R

Rachilde, 392.
Radiguet (Raymond), 268, 344, 388, 394.
Randau (Robert), 368, 369.
Régis (Prof.), 331.
Régnier (H. de), 67, 171, 393.
Renan (Ernest), 10, 13, 22, 289.
Renard (Jules), 14, 65, 121, 152, 398, 402.
Renaud (Jean), 95, 221.
Reverdy, 16.
Ribot (Th.), 15.
Rimbaud (Arthur), 13, 102, 208.
Rivière (Jacques), 107, 275.
Robin (Dr Gilbert), 55, 129, 195, 388, 389.
Robin (Dr) et Borel (Adrien), 55, 186.
Rocher (Edmond) 51, 104, 112, 197.
Rolland (Romain), 33, 62, 124, 132, 135, 191, 318, 392.
Roorda (Henri), 256.
Rosny (J. H.), 52.
Rosny (J. H. aîné), 14, 109, 142, 206, 313, 389.

ROSTAND (E.), 58.
ROUBAUD (Louis), 159.
ROUSSEAU, 9, 10, 49, 281, 383, 386.

S

SAINT-AUGUSTIN, 170.
SAND (George), 9, 114, 192, 271.
SANTELLI (César), 403.
SARMENT (Jean), 99, 101, 124, 215, 395.
SCHÜLTZ (Yvonne), 12, 276.
SCOTT (W.), 271.
SÉGUR (Mme de), 267, 274.
SEUHL (Antonin), 125, 135.
SÉVERINE, 68, 79, 80, 101, 220, 297.
SHAKESPEARE, 270, 271.
SIMON (Dr), 347.
STENDHAL, 148, 191.
SULLY-PRUDHOMME, 135, 167, 234, 390.
SUPERVIELLE (Jules), 27, 141, 355, 357, 359, 360.

T

TAINE (H.), 15, 23, 61, 235, 243, 247, 387.
TCHEKOV (Anton), 122.
THALY (Daniel), 375.
THARAUD (J.-J.), 90, 104, 106, 286, 293.
THIERRY (Albert), 16, 104, 119, 170, 177, 185, 186, 211, 248, 253, 256, 261, 321, 322.
TINAYRE (Marcelle), 16, 135, 140, 170, 216, 303.
TOLSTOÏ (L.), 13, 37.
TÖPFFER, 271.
TOUSSEUL (Jean), 143, 315.
TRAZ (Robert de), 102, 103, 171, 195.
TREICH (Léon), 14, 80, 81, 296.

V

VALÉRY-LARBAUD, 102, 171, 172, 173, 179, 183, 186, 199, 212, 219, 252, 275, 289, 386, 389, 395, 397.
VALLÉRY-RADOT (R.), 155.
VALLÈS (Jules), 13, 16, 100, 128, 151 à 153, 236, 245 à 247, 274, 290.
VAN BEVER, 321.
VANDÉREM (Fernand), 160.
VAN OFFEL (Horace), 295, 395.
VERNE (Jules), 268, 275.
VIGNY (A. de), 158, 171, 254, 265, 396.
VINCENT (José), 175, 214, 396.
VIOLLIS (Jean), 91, 191.
VITRAC, 16.
VOLTAIRE, 253.
VOISINS (Gilbert de), 41, 99, 120, 124, 125, 130, 183, 191, 322, 323.

Z

ZANGWILL (Israël), 376.
ZOLA (Emile), 13, 137, 138, 149, 271, 272, 322.

INDEX DES TITRES D'OUVRAGES

LE PLUS FRÉQUEMMENT CITÉS

Age de Raison (L'), 50, 54, 65, 215, 218, 219, 267, 268, 269, 309.

Becquée (La), 11, 37, 90, 91, 94, 95, 165, 310, 318, 319, 320, 332.

Caillou et Tili, 58, 59, 66, 71, 137, 146, 218, 266.

Champi-Tortu, 127, 138, 149, 159, 191, 203, 236, 237, 239, 322.

Confession d'un Enfant d'Hier (La), 29, 31, 34, 51, 61, 67, 95, 129, 157, 213, 214, 252, 253, 295, 297, 298, 299, 315, 327, 330, 334, 339, 341, 342, 387, 393.

Décadi, 22, 91, 104, 191, 220, 281, 282, 289, 311, 312, 314.

Disciple (Le), 150, 151, 168, 235, 270, 271, 298, 299, 320.

De l'Age divin à l'Age ingrat, 30, 33, 35, 61, 62, 135, 198, 232, 237, 238, 282, 378, 383.

Douce Enfance de Thierry Seneuse (La), 89, 90, 91, 97, 98, 234, 239, 277, 342.

Du côté de chez Swann, 34, 43, 44, 91, 107, 108, 146, 273, 283.

Elève Gilles (L'), 14, 127, 130, 144, 204, 211, 237, 282.

Enfant (L'), (Gérard d'Houville), 50, 59, 60, 62, 131, 135, 214, 309, 312, 313.

Enfant (L'), (Vallès), 13, 16, 100, 102, 128, 133, 151, 152, 175, 236, 242, 243, 244, 245, 274, 290.

Enfant dans l'Herbe (L'), 15, 31, 52, 55, 60, 61, 131, 175, 309, 316, 392.

Enfant Prophète (L'), 12, 15, 20, 285, 286, 287, 288.

Enfantines, 14, 173, 179, 183, 187, 199, 212, 219, 386, 389, 395.

Etat Civil, 12, 20, 21, 28, 33, 44, 56, 67, 77, 109, 125, 148, 150, 157, 158, 159, 191, 200, 202, 217, 225, 231, 232, 266, 267, 273, 284, 285, 339, 387, 393, 394.

Eveil de Psyché (L'), 15, 23, 40, 44, 53, 54, 58, 65, 124, 136, 200, 201, 215, 231, 275, 319.

Grand-Meaulnes (Le), 14, 16, 92, 107, 186, 275, 377.

Images Sentimentales (Les), 23, 66, 79, 95, 128, 129, 130, 141, 157, 197, 211, 240, 243, 246, 294, 295, 296, 306, 317, 318, 391.

Jack, 13, 14, 104, 138, 148, 149, 168, 242, 374, 398.

Jean-Christophe, 12, 33, 51, 57, 58, 104, 124, 132, 144, 191, 318, 397, 400.

Jean-Jacques de Nantes, 15, 23, 98, 99, 191, 105, 124, 125, 215, 231, 274, 395, 399.

Livre de mon Ami (Le), 13, 41, 52, 75, 126, 175, 200, 203, 205, 232, 240, 246, 247, 267, 268, 269, 283, 288, 309, 310, 392, 396.

Maternelle (La), 16, 17, 19, 83, 84, 85, 86, 193, 206, 220, 224, 225, 256, 257, 258, 259, 260.

Maison de Claudine (La), 18, 71, 109, 143, 220, 269, 270, 271, 272, 314, 384.

Mère et l'Enfant (La), 126, 143, 144, 146, 176, 177, 231, 236, 246, 275.

Miracle de la Race (Le), 95, 179, 241, 277, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 397.

Petit Pierre (Le), 14, 41, 42, 274, 283, 334, 348, 396, 402.

Petite Fille de Jérusalem (La), 357, 358, 370, 371, 372, 373, 374.

Plaisirs et les Jeux (Les), 15, 28, 29, 58, 59, 60, 64, 123, 216, 348, 349.

Poil de Carotte, 12, 104, 121, 122, 133, 152, 153, 154, 195, 196, 402.

Rabevel, 12, 20, 87, 149, 178, 249, 250, 251, 252, 295, 299, 306, 341, 384, 386.

Roman d'un Enfant (Le), 29, 30, 31, 93, 142, 143, 146, 176, 277, 282, 296, 379, 380.

Si le Grain ne meurt, 14, 15, 27, 45, 70, 77, 150, 151, 201, 218, 240, 246, 271, 296, 300, 391.

Sourire Blessé (Le), 15, 23, 104, 119, 170, 177, 178, 184, 185, 207, 211, 214, 248, 253, 254, 255, 256, 321, 322, 395.

Trique, gamin de Paris, 82, 83, 120, 133, 157, 185, 221.

Yeux Neufs (Les), 15, 23, 31, 50, 55, 63, 64, 67, 79, 267, 268, 271.

Cet ouvrage a été présenté le 26 mars 1931 pour la soutenance, devant la Faculté des Lettres de Strasbourg, d'une thèse de doctorat d'Université (mention *Lettres*).

Curriculum vitae du candidat:

Dupuy Aimé-Petrus Alfred, né le 18 septembre 1888, à St-Laurent (Loire). A obtenu le certificat d'aptitude au Professorat des Écoles Normales en 1919; le certificat d'aptitude à l'Inspection Primaire et à la Direction des Écoles Normales en 1924. A suivi les cours de la Faculté des Lettres de Strasbourg de 1920 à 1924; a obtenu le certificat d'études supérieures d'histoire moderne et contemporaine en 1922.

Est actuellement Directeur de l'École Normale d'Instituteurs de Tunis, où il a été nommé en 1927.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....page 9

CHAPITRE PREMIER. — « *A la recherche du Temps perdu* » (Etude critique du « Souvenir d'enfance »).....page 25

I. — « Un monde enseveli, un abîme... »
II. — « Des îles de mémoire... »
III. — « La mémoire est artiste... »
IV. — « ... Maintenant, le branle était donné à ma mémoire... »

CHAPITRE II. — *L'Enfant à la découverte du monde*.....page 47

I. — « ... Aux confins de la vie léthargique... »
II. — La Prime-Enfance :
a) Eveil de l'intelligence.
b) Eveil de la sensibilité.
III. — A la veille de l' « âge de raison ».

CHAPITRE III. — *Le Milieu naturel et le Milieu social*.....page 73

I. — Le « Pays Parisien ».
a) Petits mondains.
b) Gosses du faubourg.
II. — La Bourgeoisie Provinciale.
a) Maintenir.
b) Parvenir.
III. — Enfances rurales.

CHAPITRE IV. — *L'Enfant et le Milieu familial*.....page 117

I. — L'Enfant et le Père.
II. — L'Enfant et la Mère.
III. — L'Enfant dans la Famille.

CHAPITRE V. — *L'Enfance secrète*.....page 163

I. — « ... O grandes personnes incompréhensibles !... »
II. — « ... On dirait que nos parents ne nous ont pas connus... »
III. — Revanche de l'Enfant :
a) Il développe « son pouvoir de silence... »
b) Petits « mythomanes » et petits « comédiens ».

CHAPITRE VI. — *L'Enfant au milieu des Enfants*. (*Le « Peuple-Enfant »*).....page 189

I. — Frères et Sœurs.

II. — Les Camarades.
III. — L' « *alter ego* ».
IV. — Le Jeu : « culte du peuple-enfant ».

CHAPITRE VII. — *L'Enfant et l'Ecole*.....page 229
I. — Réactions affectives.
II. — Réactions intellectuelles : du cancre au « premier de la classe ».
III. — S'il est vrai que « le pédagogue n'aime pas les enfants ».
IV. — D'autres maîtres de l'Enfant : les Livres.

CHAPITRE VIII. — *L'Enfant et le Milieu religieux*.....page 279
I. — L'Enfant et le sentiment religieux.
II. — L'éducation religieuse.

CHAPITRE IX. — *L'Enfant devant la Mort*.....page 307
I. — L'énigme de la mort.
II. — Réactions affectives.
III. — Le caractère enfantin devant la mort.

CHAPITRE X. — *L'Enfant pendant la guerre*.....page 325
I. — Souffrances du temps de guerre.
II. — La guerre « des adultes » est-elle comprise par l'Enfant ?
a) « Images » du temps de guerre.
b) « Quoi c'est, la guerre ?... »
c) La guerre « marque » -t-elle le caractère de l'Enfant ?
III. — « ... Quatre années de grandes vacances... »
IV. — Jouets de guerre.

CHAPITRE XI. — *Enfances exotiques*.....page 351
I. — Exubérance du décor naturel.
II. — Diversité du milieu humain.
III. — Une enfance épanouie.
IV. — Exotiques « en puissance ».

CHAPITRE XII. — *A la veille de l'adolescence : l'âge ingrat*.....page 381
I. — « ... Ce triste retour d'âge de l'Enfance... »
II. — L'entrée « dans le monde intermédiaire de la puberté... »
III. — Les appels de la vocation.
Nos adieux à l' « Enfant ».

BIBLIOGRAPHIE.....page 405

INDEX DES NOMS D'AUTEURS.....page 413

INDEX DES TITRES D'OUVRAGES LE PLUS FRÉQUEMMENT CITÉS.....page 419

Achevé d'imprimer
Le 6 Mars 1931
par
L'Imprimerie J. ALOCCIO
4, Rue Annibal
à Tunis

ERRATA

P. 10. — Notes 1 et 2. Au lieu de: Braunschwig, lire: *Braunschvig.*

P. 13. — Note 3. Fermer les guillemets après le *Petit Chose.*

P. 19. — Au lieu de : « Comment l'*Ecole*... », lire : « Comment ! l'*Ecole*... »

P. 45. — Au lieu de: « ... avec les gracieuses couleurs », lire : « avec les *plus* gracieuses couleurs ».

P. 75. — Au lieu de: « ... que l'analyse répugne, à une... », lire: « que l'analyse répugne à une... »

P. 96. — Au lieu de: « contempleur », lire: « contempteur ».

P. 124. — Au lieu de : « *sera*, marin », lire : « *sera* marin... »

P. 234. — Note 1. Au lieu de : « remarqué », lire : « marqué ».

P. 397. — Au lieu de : « c'est encore en *entendant*... », lire : « c'est encore en *écoutant*... ».

P. 401. — Supprimer les guillemets après « institutions libres ».

Imp. J. ALOCCIO
4, Rue Annibal - Tunis